





Roger Théodora

# Candide et l'Ancien Puits

**Libres considérations sur le passé lointain  
des îles Mascareignes et de l'Océan Indien**





*A Céline,  
à tous les miens,  
à la jeunesse de mon pays.*



*N'y eût-il dans le désert  
qu'une seule goutte d'eau qui rêve tout bas,  
dans le désert n'y eût-il  
qu'une graine volante qui rêve tout haut,  
c'est assez,  
rouillure des armes, fissure des pierres, vrac des ténèbres  
désert, désert, j'endure ton défi  
blanc à remplir sur la carte voyageuse du pollen.*

Aimé CÉSAIRE, Ferremens



## Avant-propos

On sait que le glissement d'un pan du Piton de la Fournaise dans l'Océan Indien provoqua, il y a quatre mille sept cents ans, un raz de marée géant sur les côtes de La Réunion. On est capable de déterminer la superficie et la profondeur d'un lac qui exista dans le cirque de Mafate entre 550 et 700 de notre ère. Mais aujourd'hui encore, des thèses de Doctorat sur La Réunion commencent, sans que cela ne gène aucun examinateur, par les affirmations les plus erronées sur le nom du premier Européen à avoir abordé l'île et la date de son passage. Quant à la fréquentation de nos rivages par des hommes avant cet événement, elle est pudiquement esquivée. Certes, objectera-t-on, il y eut des écrits et ils prouvent que leurs auteurs ont fait le tour de la question. C'est là, à mon avis, le plus désolant. Car toutes sortes d'hypothèses furent échafaudées à partir d'analyses de documents superficielles et idéologiques érigées en vérités d'autant plus incontestées que la notoriété de leurs auteurs était grande.

Comportement suspect d'intellectuels devant l'histoire d'une île dont ils semblent accréditer la naissance sous X de la donnée humaine!

Et l'opinion façonnée par l'école, par les commentaires à l'emporte-pièce, alimentant une lecture de l'histoire marquée par une idéologie politiquement correcte, était prête à accepter tous les développements abondant dans le sens de cette « vérité vraie », leur donnant corps en les faisant tourner en boucle. Et plus les historiens avançaient, plus ils s'enfonçaient, plus ils opacifiaient le contexte, et plus ils rendaient la recherche stérile et décourageante. Ainsi, sur ce sujet, de discipline se voulant scientifique, l'histoire glissait très vite vers l'incantation, la divination.

Aller à contre-courant d'un tel contexte, au nom de la recherche d'une parcelle – fût-elle infime - de vérité me sembla

au départ d'une difficulté quasi insurmontable. Non pas qu'il me fût impossible de me défaire des travers que j'avais constatés dans la démarche de ceux qui m'avaient précédé. Au contraire, à ce niveau, le pari était excitant. Mais je me rendis compte que si je pouvais tirer une satisfaction personnelle certaine à suivre le fil d'Ariane me permettant de m'orienter dans le dédale des événements et des dates, il me fallait trouver le moyen de tenter le renversement de l'opinion sur la question. Sans cette étape, mes recherches étaient vouées aux oubliettes.

Or ma position était d'autant plus inconfortable que j'avais en face de moi un aréopage assis dans le temps et dans l'espace sur un socle de notoriété, de notabilité inébranlable. Et j'imaginais, à mesure que je poursuivais la lecture de ses écrits, l'accueil qu'il allait réservier aux résultats de mes recherches. Car pour percer sa première ligne de défense, j'eusse dû présenter un sauf-conduit: les titres universitaires. Hélas, dans ce domaine, j'avais plus le profil d'un Job que celui d'un Crésus.

La première tentation que j'eus, en effet, fut de présenter un mémoire dans le cadre universitaire. Mais me tenant au courant des règles à respecter pour accéder à un agrément du travail, je décidai de ne pas m'engager dans cette voie. J'imaginais mal quelque mandarin acceptant la remise en cause du subtil, mais combien efficace, balisage de la tradition de recherches universitaires. Je m'imaginais mal, contraint d'intégrer dans mes hypothèses le moindre de ces postulats suicidaires pondus par quelque référence universitaire. Et les occasions de conflit avec les écrits antérieurs sur la question étaient si nombreuses que je ne voyais pas comment rédiger mes propositions, les présenter dans une forme neutre et un style feutré, sans les réduire à des spéculations timorées et laisser la part belle aux idées en place.

Autre difficulté avec ce genre d'exercice, la compilation obséquieuse obligée d'auteurs considérés comme référents et la profusion de citations et références les mettant en évidence risquaient de conférer à mon travail l'allure d'un pur exercice de style d'autant que le point d'histoire à traiter entraînait, dans l'esprit du lecteur moyen, au nombre des sujets marginaux et définitivement épuisés. De la sorte, mes conclusions risquaient vite d'être mises au placard, comme bon nombre de travaux de ce type.

Or, j'estimais que ce que j'avais à dire pouvait, par les questions soulevées, contribuer à faire avancer le débat sur la question de l'approche de l'histoire à La Réunion autant que sur le point précis que je me proposais d'étudier.

J'eus, un moment, envie d'écrire mes conclusions sous forme de roman historique. Mais je rejetai bien vite cette formule car c'était le meilleur moyen de contribuer à la confusion et à l'alimentation de l'inclination générale à traiter cette tranche du passé de La Réunion. Encore qu'à la différence du genre dans lequel je me proposais d'écrire, la tendance qui faisait fureur à ce moment-là était plutôt au recadrage idéologique de la lecture de l'histoire par le biais du faux-vrai récit historique.

Je n'avais donc plus, comme genre possible, que l'essai. Mais là encore m'attendaient au coin de la critique, les puristes, ceux qui tenaient à la séparation des genres, à un classique déroulement convenu de la pensée et à la présentation équilibrée des parties.

Je me souvins alors de ces expériences des soirs de vacances où, loin des convenances, je faisais vivre à mes petits-enfants des contes dont ils ne se lassaient pas. Je relus les auteurs qui m'avaient marqué. Je me rendis compte que leur force était leur liberté d'expression. Je décidai donc de traiter le plus librement possible le sujet, me réservant le droit de ne pas respecter le cheminement chronologique classique utilisé par tous les auteurs qui avaient parlé de la découverte des Mascareignes, m'autorisant à faire part, à tout moment, des circonstances dans lesquelles j'avais travaillé telle partie, des tribulations inhérentes aux conditions de la recherche marginale, de l'irruption de l'empirisme dans la méthode, de mes recours candides et béotiens à des travaux scientifiques que j'avais mille peines à assimiler, n'y ayant jamais été initié auparavant. Quant à la forme, je me proposai d'adopter, au gré des situations, celle du récit ou celle de l'analyse.

En vérité, je me rendis compte au cours de la rédaction définitive de l'ouvrage que ce choix correspondait à ma nature profonde : celle d'un esprit libre et curieux de tout ce qui touchait à l'Univers dans son environnement immédiat. Je pouvais enfin saisir l'opportunité de m'exprimer en tant que non-historien, non-géographe, non-scientifique, et me payer le luxe d'introduire une

pointe de provocation dans une société momifiée dans le conformisme.

Il n'est pas exagéré de dire que la tâche tint de la gageure. Un tel travail nécessitant une documentation très spécialisée m'obligea à profiter de l'opportunité de rares déplacements hors de l'île, à ruser pour accéder à des fonds réservés aux professionnels de la recherche, à guigner les contacts avec des personnes-ressources notoires dans l'espoir d'un concours exceptionnel et surtout, pour employer le mot devenu célèbre, à donner du temps au temps. Ce temps consacré à la recherche incrusta cette dernière dans ma vie et celle de mes proches et m'épargna de tomber dans le travers de notre époque : la recherche de résultats immédiats.

Etonnerais-je si je disais que mes recherches et la rédaction de ce livre m'ont permis de me défaire des œillères que la société réunionnaise avait toujours voulu m'imposer pour ma participation sans réserve à son fonctionnement? En vérité, en me donnant la clé pour franchir le miroir que celle-ci m'opposait, elles m'ont ouvert à d'autres horizons, au contact des anonymes, des invisibles du microcosme dans lequel je vivais, pour intégrer l'empirisme populaire dans mon comportement, en mesurer l'importance et lui faire confiance pour m'aider à échafauder les hypothèses les plus farfelues en apparence, mais pas les plus saugrenues en définitive.

## Introduction

Il est admis aujourd'hui par tous que de même que Colomb ne fut pas le découvreur du continent américain<sup>1</sup>, les Portugais, en arrivant dans l'Océan Indien en 1498 furent informés par les pilotes riverains, et aussi les documents arabes, de l'existence de la plupart des îles, y compris les Mascareignes. Ce ne fut pas toujours le cas, et la vérité eut du mal à s'imposer. Il y a plusieurs raisons à cela et la première de toutes est que pendant très longtemps les historiens réunionnais et mauriciens intéressés par la question n'eurent pas accès à des documents indispensables à une recherche sérieuse.

En effet, la connaissance historique de la période considérée est tributaire des archives portugaises et arabes. Les premières, dont les pièces les plus importantes aux yeux des acteurs de l'époque virent leur collection, classement et présentation montés par des chroniqueurs et historiographes européens furent pendant longtemps inaccessibles aux historiens des îles Mascareignes. Ce n'est qu'à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, par exemple, que la chronique du roi du Portugal João III fut publiée. Quant aux *Légendes de l'Inde*<sup>2</sup>, elles ne furent livrées au grand public qu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Certes, dès le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, les Français pouvaient lire

---

<sup>1</sup> Le terme « découverte » est ambigu. Comme le signale, entre autres auteurs, Pérotin (voir à ce sujet pages 64 et 69), il devrait s'appliquer à des zones inhabitées et vierges parce que inaccessibles jusqu'au moment où l'arrivée des premiers humains est signalée par un document écrit ou un vestige archéologique. Dans le cadre de l'aventure européenne moderne, le terme a pris un contenu européocentriste. Il faudrait préciser « européen à avoir touché terre ». Je pense alors à l'arrivée des Vikings par le nord et non à Amerigo Vespucci dont il sera question aux pages 134 et suivantes.

<sup>2</sup> Gaspar CORRÊA, *Lendas da India*, t. I à IV, collect. *De monumentos meditos para a historia de conquistas dos Portuguezes em Africa, Asia e America* publ. por Rodrigo Jose de Lina Felner, Lisbonne, 1858-1866.

dans *l'Histoire Générale des Voyages*<sup>1</sup> des récits les informant de l'arrivée des Portugais dans l'Océan Indien, mais la présentation, quoique passionnante, était destinée au grand public et n'avait pas l'authenticité, la précision du récit fait, par exemple, par un Alvaro Velho ou un Tome Lopes, en même temps acteurs et témoins. Autres documents importants, les routiers et cartes jalonnant la prise de contact directe avec les réalités de l'Océan Indien n'étaient pas regroupés, et ce n'est que petit à petit qu'un nombre restreint de chercheurs y accèdèrent.

Plus difficiles encore à exploiter étaient les archives arabes. La cause en était double: d'une part, les orientalistes européens qui prenaient contact avec les manuscrits des géographes arabes se trouvaient confrontés à des problèmes de traduction. Pour prendre un exemple, une comparaison entre la traduction d'Idrisi de 1835 par Amédée Jaubert<sup>2</sup> et celle faite par Viré<sup>3</sup> en 1984 montre à quel point les renseignements pris par des historiens du XIXème siècle des traductions d'Idrisi ou de Battuta étaient susceptibles d'alimenter des hypothèses erronées. A ces problèmes de traduction s'ajoutait le fait que s'ils avaient une longue pratique du mouvement intellectuel européen qui avait été, au fil de son évolution, étudié, classé, répertorié, jalonné, les orientalistes européens se trouvaient devant des siècles d'écrits dont ils savaient peu de choses. D'où le problème du choix. Mais en fonction de quels critères ? Ce n'est pas un hasard si l'un des premiers auteurs à avoir été traduits fut Idrisi<sup>4</sup>. Il le doit sans doute au fait que la Sicile

<sup>1</sup> Abbé Antoine François PREVOST, *Histoire générale des voyages ou nouvelle collection de toutes les relations de voyages par mer & par terre, etc...*, 20 vol. Didot, Paris, 1746.

<sup>2</sup> AL'IDRISI, *Géographie d'Idrisi*, traduite de l'Arabe en Français d'après 2 manuscrits de la Bibliothèque du Roi accompagnée de notes par Amédée Jaubert. Paris imp. royale 1836.

<sup>3</sup> AL'IDRISI, *Opus geographicum*, publié par l'Institut Universitaire Oriental de Naples par E. Cerulli en 1970 et traduit par François Viré. Etudes sur l'Océan Indien, Collection des travaux de l'Université de La Réunion, Saint-Denis, 1984.

<sup>4</sup> Al-Hasani d'Al-Qurtubi d'Abu Abdallah Muhammad Ibn Muhammad Ibn Abdallah Ibn Idris, plus connu sous le nom d'AL'IDRISI ou EDRISI, né à Ceuta en 1099, mort vers 1166, étudia à Cordoue avant de s'installer en Sicile, au service du roi chrétien Roger II. Cela lui valut d'être considéré par des biographes arabes comme traître à l'Islam. D'une grande érudition, il fut

fut son lieu d'asile. Le choix des auteurs traduits a donc été pendant longtemps arbitraire et souvent subjectif.

L'approche de la réalité sur la question de la découverte de La Réunion subit doublement ces contraintes. Du fait de son éloignement des sources de renseignements, l'historien réunionnais était tributaire de renseignements livrés par d'autres chercheurs dont il exploitait les travaux. Il ne faut cependant pas croire que l'autorité de ceux-ci lui facilitait la tâche. En effet, l'essor que prit la recherche historique à partir de la fin du premier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle s'inscrivait dans le cadre de l'expansion coloniale européenne et comportait une faiblesse décisive : les travaux avaient comme toile de fond le mythe de la supériorité de l'Europe et par contrecoup des préjugés dévalorisants pour l'aventure humaine des peuples colonisés ou en passe de l'être. Les archives écrites de ces peuples, quand elles existaient, ou leurs habitudes, techniques et philosophies étaient de ce fait trop souvent caricaturées et consignées avec un commentaire défavorable.

Ceci explique en partie, mais en partie seulement, les tribulations par lesquelles passa la recherche sur ce point d'histoire. Car il reste une donnée à mon avis essentielle : c'est, face à la réalité incontournable que représente le fait historique, le comportement de l'historien et son rôle vis-à-vis de la société qu'il a pour mission – pourquoi ne pas utiliser le mot ?- d'informer et de mettre en phase avec les leçons de son passé, de son vécu. C'est la première leçon que j'allais tirer de l'inventaire de la recherche et de la divulgation des connaissances sur la découverte de La Réunion que j'entrepris sous forme de bref historique.

---

l'auteur d'un traité sur les plantes médicinales, *Al-Nabatat d'Ashtat d'Al-Jami-Li-Sifat de Kitab*, d'un ouvrage de géographie *Al-Rujari d'Al-Kitab*, ou *Al-Afaq d'Al-Mushtaq fi Ikhtiraq de Nuzhat* et d'un planisphère qui fit référence en son temps.



## Première partie

### DE L'APPROCHE DE L'HISTOIRE EN TERRE COLONIALE.

*« Quand les philosophes sont une fois entichés d'un préjugé, ils sont plus incurables que le peuple même, parce qu'ils sont également entichés et du préjugé et des fausses raisons dont ils le soutiennent. »*

FONTENELLE.



# Chapitre I

## RECIT HISTORIQUE ET LITTERATURE EXOTIQUE

### Le récit de Leguat ou l'amalgame.

Le premier document digne d'intérêt sur lequel figure la trace de la présence de l'homme à La Réunion associée à une date est une carte<sup>1</sup>. C'est, plus précisément, le premier à avoir été pris en compte par les historiens et porté à la connaissance du grand public. Premier document, premier imbroglio parce que son auteur manqua de rigueur dans l'exploitation des renseignements qu'il eut à sa disposition. Il en résulta une hypothèse erronée. Le trouble qui ne manqua pas de se manifester à la suite de cette affirmation obligea le lecteur de bonne foi à s'interroger sur l'authenticité des sources. Dans le dédale des éléments contradictoires, il fallut faire un choix entre les documents. C'est ce qui arriva lorsque des historiens du XXe siècle se retrouvèrent devant, non pas une carte authentifiée par son auteur, mais deux cartes attribuées à Flacourt<sup>2</sup> et une troisième de Leguat.

Il arriva que certains s'en sortirent par quelque habileté, mais la vérité historique en fit la plupart du temps les frais. Et même si je fus aidé par Lougnon<sup>3</sup>, j'eus, à mon tour, bien du mal à débrouiller l'écheveau tant les arrangements avaient fini, au fil du temps, par

---

<sup>1</sup> Il s'agit de la carte publiée par François LEGUAT, auteur du livre *Aventures aux Mascareignes, voyage et aventures de François Leguat et de ses compagnons en deux îles désertes des Indes orientales*, en 1707.

<sup>2</sup> Etienne de FLACOURT, *Histoire de la grande Isle de Madagascar composée par le sieur de Flacourt,... avec une relation de ce qui s'est passée les années 1655, 1656 et 1657*, Editeur : F. Clouzier, Paris, 1661.

<sup>3</sup> Albert LOUGNON, *Sous le signe de la tortue (voyages anciens à l'île Bourbon 1611-1725)*, Nérac, édition de 1970, planche III, page 44bis, planche VI, page 144bis et notes concernant les planches, pages 275 et 276.

parfaire la construction s'appuyant sur une série d'approximations et de méprises. Méprise sur l'identité du vrai facteur du prototype et sa datation et méprise sur l'information qu'il était sensé donner sur la découverte de La Réunion.

La lecture des relations de voyage qui parlent de La Réunion fait ressortir que s'il est indéniable que Leguat influença des historiens, il le fut aussi par d'autres qui bien avant lui, bien avant Flacourt, s'approprièrent le mot *Mascarenhas* ou *Maskarenas* porté sur des cartes portugaises. Ils préparèrent le terrain à l'hypothèse formulée par ceux qui attribuèrent à Mascarenhas la découverte de La Réunion et voulurent y adjoindre une date. Guillaume Verhuff passa en effet auprès de l'Ile de « *Mascareigne* », d'Almeida bouda l'île de « *Mascarenhas* », Bontekoe fit escale à « *Mascarin* », le journal du Hart nous apprend qu'il laissa quatre chèvres et un bouc à « *Mascarène* » et Cauche prétendit être passé à « *Mascarhène* »<sup>1</sup>.

La nouveauté avec Leguat c'est que, le premier, il s'aventura, aux yeux de monsieur Tout-le-monde, à diffuser la version de la découverte de Bourbon par Mascarenhas associée à la date de 1545.

Le caractère exceptionnel de son aventure, son authenticité, l'intérêt prononcé des lecteurs de l'époque pour la littérature exotique firent du « *voyage et aventures de François Leguat...* » un véritable best-seller pendant la première moitié du XVIIIe siècle. Le livre fut édité en versions hollandaise, anglaise, allemande et française. Rien qu'en France entre 1708 et 1750 on en dénombra cinq éditions. Logiquement donc, en l'absence de documents écrits de témoins de la découverte de Mascareigne, cette version allait être la seule jusqu'au milieu du XIXe siècle. Même au milieu du XXe siècle, certains auteurs s'y référèrent.

Il est vrai qu'elle était séduisante ! L'association sur une même illustration, d'une carte de La Réunion, de l'inscription « *Isle de Bourbon appelée Mascarenas par les Portuguaiz* » et du dessin d'un *padrão* avec l'inscription

« *Ioannes IIII ... Dei Grat. Rex portugaliae N.S. An. Dom. 1545* ».

fut appréciée comme une preuve irréfutable. Une telle illustration qui vaut tout un discours donna encore plus de poids à la version de Leguat sur la découverte de l'Ile :

---

<sup>1</sup> Relations réunies dans Albert LOUGNON, *Sous le signe de la tortue...*, op. cité, pages 11 à 26.

« Cette île fut premièrement nommée Mascarenas par les Portugais qui s'en emparèrent sous leur roi Jean IV, l'an 1545. Mr de Flacourt y planta l'étendard de la France cent huit ans après, au nom de Louis XIV, présentement régnant, et lui donna l'illustre nom de Bourbon. On peut voir ce qu'il a écrit. Il posa les armes de France sur le monument même où il trouva celles de Portugal, après avoir fait la même chose à Madagascar ».<sup>1</sup>

En réalité c'était là le fruit d'une construction de cet auteur et le contexte imprégné de romanesque dans lequel elle prit naissance et se développa fit que même quand elle tomba en désuétude, certains lieux communs qui lui donnèrent corps continuèrent – et continuent encore – à être pris pour argent comptant et largement diffusés.

Tout commença, semble-t-il, à la publication de l'Histoire de la grande Isle de Madagascar de Flacourt. Trois passages de cet ouvrage sont indubitablement à l'origine de l'imbroglio. Les deux épisodes se rapportant à Bourbon (le rapatriement des douze exilés, et le récit d'Antoine Thaureau) furent, en effet, curieusement associés à l'épisode du départ de Flacourt pour la France.

Pourtant, dans le chapitre soixante-sept de son livre, Flacourt était on ne peut clair : n'ayant plus de nouvelles de la Compagnie, il décida de rentrer en France pour s'informer de la situation.

« Avant que de partir, dit-il, je fis dresser dans mon jardin une grande pierre de marbre blanc que j'avais fait apporter de l'islet des Portugais, sur laquelle étaient taillées les armes du Portugal, et de l'autre costé j'y avais gravé les armes de sa majesté très chrestienne, et sur la baze ces mots qui sont dans cette figure. Ce que j'en ay fait a esté pour advertir les premiers capitaines de navires chrestiens qui viendraient d'Europe, de se donner de garde de la trahison de cette nation en cas qu'il arrivast faute de nous et de la Barque, et que les Français ennuiez s'en allassent demeurer avant dans les terres ».

Mais la confusion est-elle imputable à Leguat ?

Intrigué par la remarque de Lougnon sur la carte qui l'avait influencé<sup>2</sup>, j'en examinai tous les détails. En plus de l'inscription figurant à droite du croquis, elle portait une deuxième inscription à

---

<sup>1</sup> François LEGUAT, *Aventures aux Mascareignes...* 1707, op.cité, pages 72, 73.

<sup>2</sup> L'original de cette carte est conservé au département des cartes et plans de la BNF sous la référence *Portefeuille 218 div. 2, pièce 1*.

gauche. On pouvait y lire le message suivant figurant sur le dessin d'une stèle rappelant le monument portugais signalé plus haut :

« AR.N. 1653 Lodoico XIII gall. rege St de Flacour gall. in hac insul. moder. lap. Hunc pos in basi sub.+ signo sriptū incl. O ! advena! lege monita nostra tibi-tuis. Vitaeque tuae profutura cave ab incolis vale. »

Pour être complet, il faut ajouter qu'au verso de la carte était portée l'inscription : « Isle Bourbon par le Sr de Flacourt 1653 »<sup>1</sup>. De toute évidence, c'est cette carte que Leguat avait prise pour modèle. On trouve en effet les mêmes noms portés sur les deux documents aux mêmes endroits. Le nombre de rivières est le même. Le nom de la petite île « Islot » figure sur les deux documents, de même que l'attribution du nom « Cap St Bernard » à la Pointe des Galets.

Y eut-il seulement une authentique carte de Flacourt ?

Toutefois, tant l'original que la copie me laissaient perplexe. Le montage de Leguat était le fruit de la combinaison d'une copie la carte dite « de 1653 » attribuée à Flacourt et de la silhouette de la colonne commémorative dessinée à la page 363 de l'édition de 1661 de *l'Histoire de la Grande Isle de Madagascar* sur laquelle avait été portée l'inscription figurant à droite de la carte « de 1653 ». Mais comment Leguat avait-il pu avoir sous les yeux le modèle de silhouette du padrão fait par Flacourt sans avoir lu ce dernier ?

En effet, une lecture de Flacourt l'eût incité à faire le rapprochement entre les inscriptions figurant sur la carte et la précision du récit. Il se fût alors nécessairement interrogé sur la bizarrerie de la situation. Il eût été obligé de porter un regard plus circonspect sur la carte « de 1653 ». Il eût été informé que Flacourt n'était jamais allé jusqu'à Mascareigne et en eût déduit que L'information sur la stèle se rapportait à Madagascar et non à Mascareigne.

La carte 218-II-1 ne pouvait, quant à elle, avoir été exécutée en 1653 et son attribution à Flacourt était encore plus abracadabrante. Si le gouverneur recueillit en effet des informations

---

<sup>1</sup> C'est là une de ces notes qu'on rencontre au verso des cartes entreposées à la BN et qui aidaient certainement au classement des pièces. Voir, infra page 263 et suivantes.

sur Mascareigne en 1649, elles ne purent lui être utiles pour l'établissement d'une carte aussi précise. Sa description sommaire de Bourbon en est une preuve. Le récit de Thaureau, qui fit le tour de l'île en 1654, et parle de

« Sept belles rivières qui proviennent toutes d'un grand lac qui est tout entouré de montagnes »<sup>1</sup>,

dessinées sur toutes les cartes « dites » de Flacourt, ne parvint pas à Paris avant le deuxième trimestre de 1659<sup>2</sup>. Et même si Flacourt en eut connaissance, la carte n'avait pu être dressée ni sous sa dictée, ni sous son contrôle. Il n'eût pas souscrit à l'insertion, sur le document, des inscriptions ne concernant pas Bourbon mais Madagascar.

La carte « de 1653 » n'étant pas de Flacourt, je ne pouvais négliger l'analyse des autres cartes attribuées au gouverneur.

Il y avait en effet cette piste d'une deuxième carte, qui figurait dans les éditions de 1661, voire celle de... 1658<sup>3</sup>. Elle est plus complète. Il n'y paraît plus de confusion entre la Pointe des Galets et le cap St Bernard. Les rivières du nord-ouest de l'île sont plus nombreuses et bien situées. Manifestement elle fut dessinée sur indications de quelqu'un qui prit le temps de relever des détails ayant échappé aux informateurs de l'auteur de la première carte. Certains ouvrages anciens attribuaient cette deuxième carte à

---

<sup>1</sup> Etienne de FLACOURT, *Histoire de la Grande Isle de Madagascar*, Edition 1661, op. cité, page 432.

<sup>2</sup> Flacourt qui a signé l'acte de vente des exemplaires de son ouvrage en avril 1658 quitte la France en mai 1660 et l'étude très documentée d'Allibert dans la réédition de 1995, n'aide cependant pas à faire la lumière sur l'énigme de l'intégration du récit d'Antoine Thaureau et de la carte de Bourbon dans l'édition de 1661.

<sup>3</sup> Dans l'exemplaire de l'édition de 1658 conservé à la Bibliothèque Sainte Geneviève, la carte a été collée, après coup, entre les pages 258 et 259. Encore plus curieux, si l'on se réfère au microfilm de l'exemplaire de l'édition de 1661 conservé à la Bibliothèque Nationale, la carte, seule planche dont le format est plus petit que celui du livre, serait après la page 266, tandis que dans l'exemplaire de l'édition de 1661 conservé à la Bibliothèque Sainte Geneviève elle est entre les pages 286 et 287. Dans tous les exemplaires consultés, les illustrations se répartissent en au moins quatre catégories de styles différents et celui de la carte de Bourbon est unique. Le terme *islot*, ne se trouve que sur la carte de Bourbon. Ailleurs, sur les cartes que Flacourt aurait dessinées, c'est le terme *islet* qui est utilisé.

Etienne Regnault mais la dataient de 1657. Nouvelle incohérence puisque ce dernier, arrivé dans l'Océan Indien le 5 août 1665<sup>1</sup>, en repartit le 22 juin 1671.

Je dois dire que la reproduction de ce document et la référence qu'il représente me posèrent des problèmes pendant longtemps. La connaissance que j'avais de l'histoire des premières années de la colonisation de Bourbon nourrissait mon scepticisme sur sa datation. Je n'avais pas pu, dans les années quatre-vingt, voir l'éventuel document authentique dont elle aurait pu être la reproduction pour la raison très simple que la page 2 du portefeuille 218 div. 2 du département des cartes et plans de la B.N. à laquelle il était répertorié était à l'époque portée manquante. Aussi n'avais-je aucune réponse aux interrogations que provoquait cette « deuxième carte de Flacourt » reproduite dans plusieurs ouvrages historiques sur La Réunion. Il m'était donc impossible, à partir de là, d'être sûr que cette carte avait bien été dressée en 1657. La seule indication que j'eusse pu avoir à ce sujet se trouvait dans l'ouvrage de Guet<sup>2</sup>. Je me dis donc que l'important n'était pas la date de 1657, mais la présence de la carte dans l'édition de 1661 de l'histoire de Flacourt.

Ce n'est qu'en 2003 que je pus consulter le document répertorié dans la réserve du département des cartes et plans de la B.N. Et j'eus alors la confirmation de ce que je soupçonnais : référencée Portefeuille 218, Division 2, pièce 2D Res., figure une carte : « *île Bourbon 1681 plan de l'île Masquarin ou bourbon.* » dont le dessin n'a rien à voir avec les « cartes de Flacourt » et les toponymes se retrouvent dans les relations des dernières années du XVIIe siècle. Il n'existe donc pas de deuxième carte de Flacourt<sup>3</sup>.

Quant à la première, elle était la reproduction d'une matrice certainement dressée sur indication d'Antoine Thaureau. Carte probablement quasi-muette, à part les remarques faites par le

<sup>1</sup> Raoul LUCAS & Mario SERVIABLE, *Les gouverneurs de La Réunion, ancienne île Bourbon*, Editions du CRI, Saint-Denis, 1987, page 15.

<sup>2</sup> M.I.. GUET, *Les origines de l'Ile Bourbon et de la colonisation française à Madagascar*. C.Bayle, Paris, 1888. A la page 57 où l'on voit, sous une reproduction de la carte et des noms qui y figurent, la légende : « Plan de l'île Bourbon 1657 » mais l'auteur ne donne aucune référence. En réalité, il s'agit d'une copie de la « deuxième carte de Flacourt ».

<sup>3</sup>Cette carte, probablement postérieure à 1667, a pu être montée dans des exemplaires des deux éditions du livre de Flacourt après cette date.

découvreur sur les principaux repères géographiques, « *le pays consumé par les feux souterrains* », « *la montagne rouge* », « *la montagne enflammée* ». De toute évidence, elle avait été dressée après 1659, et utilisée par la flotte qui déposa Regnault à Bourbon. Les premiers ajouts toponymiques datent de 1665 et des années qui suivirent. Certains détails tels *la rivière Saint-Gilles*, *l'habitation du bon pays*, *la rivière Saint-Etienne* et *la rivière du Mât* en étaient la preuve. Il y avait même des chances qu'après lecture du livre de Flacourt, quelqu'un avait utilisé un document dressé à l'époque de Regnault pour le présenter comme étant l'œuvre de Flacourt et en tirer parti pour une illustration d'une édition de l'ouvrage du gouverneur.

### L'absence d'attitude critique des historiens.

En définitive Leguat ne se posa pas ces questions parce que, à ses yeux, les tribulations de Flacourt pas plus que l'importance historique de la découverte des Mascareignes n'étaient une préoccupation importante. Et plus que son imagination pour donner une explication logique au document cartographique dont il avait eu connaissance, c'est l'absence d'attitude critique des historiens vis-à-vis de sa production qui est à incriminer. La défaillance de l'attitude critique semble, en la circonstance, n'avoir épargné personne. Le comité scientifique du Mémorial<sup>1</sup>, par exemple, accepta sans broncher que la copie de la carte 218-II-1 agrémentée de détails bien postérieurs à cette date, voire à 1661, fût l'objet de commentaires « arrangés ».

De la vérification, non seulement de l'authenticité des documents, mais aussi de la rigueur des historiens exploitant des conclusions prises d'ouvrages de seconde main et, bien sûr, du sérieux du premier utilisateur de ces renseignements, j'allais tirer un avantage considérable pour la suite de mon travail, et retenir la leçon spécialement pour l'analyse des cartes de l'Océan Indien du XVIe siècle.

En 1822, Billiard fut le dernier à avoir utilisé un ton convaincu pour dire que

---

<sup>1</sup> Daniel VAXELAIRE et alii., *Le mémorial de La Réunion*, 6 tomes, Australe Editions, Saint-Denis de La Réunion, édition de 1979. tome 1 pages 106 et 107.

« l'île Bourbon fut longtemps connue sous le nom de Mascareigne de Don Mascarenhas Gentilhomme portugais qui en fit la découverte en 1545 »<sup>1</sup>.

Après lui, d'autres utilisèrent le ton de la supposition pour la date de la découverte des Mascareignes par les Portugais et certains, tel Azéma, n'en parlèrent pas, ce dernier commençant son histoire en 1643<sup>2</sup>.

### Questionnement sur le passé préeuropéen de Bourbon.

1828. Jamais auparavant La Réunion n'avait connu un tel essor de son agriculture. Depuis quelques années, ceux qui croyaient avoir vocation à faire partie de la bourgeoisie terrienne investissaient beaucoup dans la canne. Dans cette course effrénée à l'enrichissement, l'écart entre ceux qui avaient passé le cap dangereux et ceux qui n'étaient pas capables de résister aux frais importants que nécessitait la reconversion à la nouvelle culture ne cessait de se creuser. La situation était d'autant plus explosive que s'annonçait une ère d'engagisme que n'acceptaient pas certains propriétaires.

A cette contradiction au sein du monde des propriétaires s'ajoutait la marginalisation d'un nombre de plus en plus important de petits créoles malgré les tentatives de conquêtes de terres vierges, notamment dans le sud. La situation, des plus ambiguës sur le plan des groupes humains et classes sociales, créait des tensions de plus en plus ressenties par la bourgeoisie terrienne. Déjà, en 1827, Bédier avait lancé un appel au gouvernement demandant d'éloigner les petits créoles de l'Ile. Des prises de positions aussi divergentes dans l'apparence que celle du Conseil Privé en 1828 dans l'affaire Lebrun<sup>3</sup> et celles du mouvement des Francs créoles en 1831 procédaient, dans le fond, d'une même démarche : celle de la volonté de clarification d'une situation dont la classe dominante avait besoin pour mettre en place une logique à double usage : l'un interne, pour justifier idéologiquement son règne sans partage sur

<sup>1</sup> Auguste BILLIARD, *Voyage aux colonies orientales*, Librairie Française de Ladvocat, 1822, Paris.

<sup>2</sup> Georges AZEMA, *Histoire de l'ile Bourbon depuis 1643 jusqu'au 20 décembre 1848*, Plon, 1859, Paris.

<sup>3</sup> Séance du Conseil Privé du 13 mars 1828, A.D.R., 16 K 3.

l'ensemble de la population, l'autre externe, pour placer la métropole en situation de débiteur moral vis-à-vis de la colonie et s'en faire un allié.

Dans ce contexte, pour la première fois, on vit apparaître, dans une étude consacrée à La Réunion, la question de l'éventualité d'une présence humaine aux Mascareignes antérieure à l'arrivée des Européens dans le Sud-ouest de l'Océan Indien. Venant de Thomas, l'ordonnateur, représentant du pouvoir colonial, albo-centriste au dessus de tout soupçon, cette hypothèse s'appuyant pour l'instant sur des éléments trop peu nombreux et trop imprécis était on ne peut plus incongrue. En d'autres temps, elle n'eût pas échappé à la vigilance de la bourgeoisie blanche. Le fait est pourtant qu'elle passa inaperçue. Ce ne fut pas le cas, par la suite, pour le champ qu'elle ouvrait à l'investigation des historiens et qui fut trop souvent mal exploité, évité, voire exorcisé. Il est vrai que la question était posée de façon indirecte.

### L'introduction de la canne et du café au cœur de la question

S'intéressant en effet aux plantes occupant une place importante dans l'économie de La Réunion, Thomas signalait que

« *la canne à sucre était connue à Bourbon dès la fondation de la colonie* »... [et qu'on] « *a lieu de croire avec quelque fondement qu'elle y est indigène...* » Quant au « *café marron ou sauvage, ...* » l'auteur se demande : « *y serait-il indigène, ou y aurait-il été apporté par des navigateurs qui sans y faire d'établissement y auraient débarqué avant que les Français ne l'occupassent exclusivement ?* »<sup>1</sup>

Le fait d'ajouter plus loin la précision sur le café « *origininaire de la Haute Ethiopie où il a été connu de temps immémorial...* » laissait la voie libre à toutes les spéculations imaginables sur l'identité de ces éventuels visiteurs. En effet, comme le café ne faisait pas l'objet d'un intérêt particulier de la part des Européens avant la fin du XVIIème siècle<sup>2</sup>, il ne restait plus au lecteur qu'à conclure qu'il aurait été introduit par des non-européens.

---

<sup>1</sup> THOMAS (P.-P.-U.), *Essai statistique de l'île Bourbon..., suivi d'un projet de colonisation de l'intérieur de cette île*, Bachelier-Selligie, Paris, 1828.

<sup>2</sup> Voir, infra le passage consacré au café page 356 et suivantes.

Une telle ouverture de la part de Thomas était très originale. Certes, avant lui des chroniqueurs et rapporteurs avaient constaté la présence de telle ou telle plante présentant un aspect économique et ils en mentionnaient la présence en d'autres lieux de l'Océan Indien. Mais jamais personne ne s'était interrogé sur l'éventuelle introduction de ces plantes à La Réunion par des navigateurs. Pour être juste, il faut ajouter que Thomas n'insistait pas et expliquait ce qui était à l'origine de cette hypothèse. En faisant part de ces observations sur la façon dont certaines plantes auraient pu parvenir à La Réunion, il sacrifiait plutôt à une mode lancée à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle par suite d'engouement pour la connaissance de la flore et de la faune suscité par les travaux de Buffon et autres Linné et Lamarck. Pierre Poivre et Joseph Hubert l'avaient répercutée aux Mascareignes. C'est peut être pour cette raison que la démarche de Thomas sur ce sujet ne suscita pas de méfiance.

### Une conjoncture favorable.

Il faut attendre une trentaine d'années pour retrouver chez des auteurs évoquant l'histoire de La Réunion une prise de position sur la question. Pour le non-spécialiste, l'auteur le plus en vue et accessible, Maillard, osa formuler en 1862 l'hypothèse suivant laquelle,

*« les arabes qui connaissaient cette portion des mers de l'Inde, devaient avoir rencontré les Iles Mascareignes lorsqu'ils ont été détournés de leur route ordinaire, soit par des ouragans, soit par toute autre cause... »*<sup>1</sup>

Prise de position avant-gardiste ? Moins que celle de Thomas, car le contexte se prêtait à cette voie de recherche particulièrement attractive. Depuis trente ans déjà en effet, la France avait entrepris la conquête de pays aux civilisations aussi variées et riches que l'Algérie, le Sénégal, l'Annam et la Nouvelle Calédonie. Le fruit des « collectes et cadeaux » enrichissait les collections des musées de Paris et s'étalait même, comme l'obélisque de la place de la

---

<sup>1</sup> Louis MAILLARD, *Notes sur l'île de La Réunion (Bourbon)*, Dentu, Paris, 1863.

Concorde<sup>1</sup>, à la vue de tous. Il n'était plus possible aux Européens d'ignorer ces mondes différents du leur.

Dans le même temps, l'histoire se modernisait. Des disciplines auxiliaires telles l'égyptologie, l'orientalisme, la paléographie attiraient de plus en plus de chercheurs. Les communications des résultats de travaux étaient vulgarisées grâce à des revues spécialisées. La traduction de géographes arabes tel Idrisi, quoique balbutiante et encore pleine de zones d'ombres, permettait aux intellectuels s'intéressant à l'histoire de l'Océan Indien de découvrir que l'absence de relations de l'Europe dans le nord de cet océan jusqu'au XVIe siècle n'avait pas empêché les relations maritimes entre différents pays riverains de s'étoffer et de s'améliorer.

### Le début de la recherche historique moderne avec Maillard et Codine

L'hypothèse de Maillard était donc d'actualité, d'autant que cet auteur s'aidait des travaux de Nicolas Guillain<sup>2</sup> sur la côte d'Afrique et de Madagascar, Guillain qu'il citait d'ailleurs. Il allait plus loin : il avançait même que les Portugais de l'expédition de 1497

« ont pu entendre parler par les Arabes de Bourbon, de Maurice ou de Rodrigues ».

Malheureusement, Maillard étant bref sur ce sujet, il me fut impossible, pendant longtemps, de dire s'il avait eu accès à des sources portugaises ou arabes, ou si sa position était seulement le fruit d'une démarche logique. Quoiqu'il en fût, je relevai à l'époque que cet auteur, bien que la situant dans le domaine du possible, avait fait la relation entre la connaissance que les Arabes avaient de la région et la découverte par les Portugais des îles du Sud-ouest de l'Océan Indien.

Ce n'est qu'en 1986, que j'appris à la lecture de North Coombes<sup>3</sup> que deux auteurs, entre autres, avaient pu lancer le débat

---

<sup>1</sup> Cadeau de Mehemet Ali à la France, il a été érigé sur la place de la Concorde le 22 octobre 1836.

<sup>2</sup> Nicolas GUILLAIN, Documents sur l'histoire, la géographie & le commerce de l'Afrique orientale, 1856, Paris.

<sup>3</sup> Alfred NORTH COOMBES, La découverte des Mascareignes par les arabes & les Portugais, Imprimerie sur presses de Henry & Cie, Maurice, 1980, 175 p.

sur des bases intéressantes et documentées : Saraïva<sup>1</sup> et Codine<sup>2</sup>. Il est sûr que, dans des analyses publiées dans la presse locale en 1860 et reprises dans son *mémoire géographique sur la Mer des Indes* paru en 1868, ce dernier surtout inaugura une nouvelle étape et ouvrit un débat sur le plan local.

C'est que Codine fut réellement le premier à présenter la découverte de l'Océan Indien et des Mascareignes par les Portugais dans une histoire globale de cette région du monde. En résitant les événements dans une continuité, il tentait, à travers les textes de différents géographes arabes, de se faire une idée de l'histoire maritime de l'Océan Indien avant l'arrivée des Européens. La compilation et la critique qu'il faisait des témoignages écrits n'étaient pas les moindres qualités de son travail. Compte tenu des documents déjà répertoriés dont il disposait, Codine, par son souci d'objectivité et la lucidité de ses conclusions, fit un travail d'historien qui relèverait bien des historiens locaux du XXe siècle au rang d'amateurs. Curieusement, lui qui pourtant avait séjourné plusieurs années à La Réunion, semble avoir été occulté par tous les auteurs locaux qui, à sa suite, écrivirent sur le sujet, même quand ils furent influencés par ses travaux.

Pajot prit en 1878 le relais de Codine et Maillard. Comme eux, il réfutait la découverte de l'île par Mascarenhas en 1545. Comme Maillard, il s'appuyait sur des travaux faits par des chercheurs pour donner sa position. Pajot faisait en effet référence à un document, peu connu à l'époque, dont il donnait la référence : il s'agit de la carte de Ruysch établie en 1508. Il affirmait, sources à l'appui, que la date de 1545, considérée pendant plus de cent ans comme celle de la découverte de La Réunion, n'était que le fruit de l'imagination de Leguat.

« *Les Européens sous le commandement de Don Pedro de Mascarenhas, amiral Portugais, abordèrent pour la première fois à l'Ile Bourbon en 1513. Cette date d'abord contestée paraît être la véritable ; elle a été donnée par Mr Ferdinand Denis*

---

<sup>1</sup> F. J. SARAIVA, *Indice chronologico das navegações, viagens, descobrimentos e conquistas dos Portuguezes ... desde o principio do seculo XV*, 1841.

<sup>2</sup> Jules CODINE *Mémoire géographique sur la Mer des Indes*, Challamel, libraire-éditeur, 1868, Paris.

*bibliothécaire de Ste Geneviève, après de longues et attentives recherches dans les écrivains portugais (...) L'année 1513 est également donnée comme celle de la découverte de l'île par Mr Pierre Maguy dans un travail inséré au numéro d'octobre 1862 de la Revue Maritime et Coloniale, travail qui paraît avoir été rédigé d'après des documents officiels existants au ministère de la marine et qui réunit tous les caractères propres à inspirer confiance.»<sup>1</sup>*

---

<sup>1</sup> Elie PAJOT, Simples renseignemens sur l'île Bourbon, A Damotte, Saint-Denis, 1878.



## Chapitre II

### ENJEU COLONIAL ET CONNAISSANCE DE L'HISTOIRE

#### Une subtile orientation du débat.

Pourtant la suite de la position de Pajot sur la question était confuse. Que disait-il exactement ?

*« Il est bien vrai qu'une mappemonde de Ruysch, qui porte la date de 1508, fait mention de Madagascar et des Mascareignes ce qui nous rejetterait cinq années plus haut. Cette circonstance n'a en elle-même rien de probant ; elle laisse pressentir que les Arabes connaissaient ces îles et que Ruysch avait eu une de leurs cartes entre les mains ; mais elle ne prouve nullement que les Européens eussent si tôt abordé de ce côté. Les noms employés configurent cette opinion : Maurice serait Divarobin ; Bourbon Margabyn et Madagascar Zurgonar ».*

Il faut reconnaître que les renseignements qu'il apportait soulignaient l'hypothèse de Codine et Maillard, à savoir que les Arabes n'étaient pas des navigateurs côtiers mais qu'ils s'aventuraient aussi en haute mer et que la connaissance de l'Océan Indien avait évolué depuis l'époque romaine. Ces données, cependant, auraient dû être exploitées par l'auteur. La conclusion aurait donc dû être aussi claire que celle de ses prédecesseurs, avec en plus le ton de la certitude au lieu de celui de la probabilité. Elle aurait dû déboucher sur une autre question : quel rôle avait pu jouer La Réunion dans l'Océan Indien avant l'arrivée des Européens.

Or il n'en était rien. Dans sa partie reposant sur des bases sûres, les noms arabes portés sur la carte de Ruysch, son opinion était très prudente. Etais-ce l'attitude d'un historien particulièrement scrupuleux pour lequel ces preuves ne sont pas suffisantes ? Le ton convaincu de la première partie de l'argumentation fait qu'il est difficile de lui accorder le bénéfice du doute. Comme Pajot ne

pouvait être soupçonné d'ignorer la syntaxe et la rhétorique, la dichotomie qu'il établissait en faveur des Portugais, malgré les preuves, conduit le lecteur à déceler le rôle de l'idéologie dominante dans le discours de l'historien.

D'ailleurs, la préoccupation de cet auteur sembla être de savoir quand les Européens « *ont abordé* » à La Réunion plus que de s'interroger sur la découverte de l'Ile. Issu de la grande bourgeoisie blanche de La Réunion associée à la puissance coloniale dans son entreprise de conquête, Pajot ne parvint pas à se débarrasser du parti pris de sa classe. Et si son honnêteté intellectuelle ne pouvait être mise en cause, force était de constater que la préoccupation de l'historien se pliait aux caprices d'une logique supérieure de plus en plus contraignante. Si bien que la rigueur, qui restait intacte dans les sous-parties du discours, était reléguée au second plan dans le mouvement principal de la pensée.

### Des sources incontrôlables.

En 1880, Honoré Lacaze<sup>1</sup> dans ses recherches historiques, ouvrit la polémique sur la découverte de La Réunion. Lacaze fut l'illustration parfaite du produit de l'action de l'idéologie colonialiste sur un esprit idéaliste. L'intéressé était, il est vrai, médecin et non historien. Ce ne peut quand même être une circonstance atténuante. En effet, pour écrire son ouvrage, il eut accès à de nombreux documents. Malheureusement, en l'absence de toute notice bibliographique, il est impossible de connaître le nom des auteurs qu'il consulta, d'autant plus qu'il ne citait presque jamais ses sources. On peut toutefois penser qu'il avait au moins lu Prévost pour la période allant de 1500 à 1550. Et s'il n'avait pas eu accès à la traduction intégrale d'Idrisi, il avait dû en lire de larges extraits dans un ouvrage consacré à l'histoire de l'Océan Indien. A partir de là, le lecteur est surpris par le comportement de Lacaze vis-à-vis des renseignements dont il disposait.

---

<sup>1</sup> Honoré LACAZE, *L'île Bourbon, l'île de France, Madagascar, recherches historiques*, A. Parent, Paris, 1880.

## **En filigrane, les Mascareignes et l'enjeu géopolitique.**

Si dans la partie de son développement concernant la côte africaine, Madagascar et les Comores il s'en remettait à ses informateurs et suivait, somme toute, les conclusions des chercheurs de l'époque, son attitude, lorsqu'il parlait des Mascareignes, devenait tout à coup sans équivoque : il prenait ce qui lui plaisait, non pas en fonction du sérieux de l'information, mais de façon totalement arbitraire : à la première page, il acceptait les informations fournies par Idrisi sur Madagascar. A la page vingt-neuf, il les mettait en doute.

*« Ces mers avaient elles été parcourues avant la venue des Européens qui avaient doublé le Cap de Bonne Espérance ? On n'en est pas certain. Les auteurs arabes mentionnant la grande île de Madagascar, parlent aussi des petites îles qui sont dans son voisinage ; mais je pense qu'ils désignent les îles du Canal et du Nord de Madagascar ; avec leur navigation côtière, ils n'ont pas dû assez s'éloigner de la côte d'Afrique pour reconnaître les îles Mascareignes ».*

Autre bizarrie : comment Lacaze qui avait, apparemment, lu tout ce qui fut publié sur la question, pouvait-il ignorer les détails fournis par Pajot deux ans auparavant ? En admettant qu'il n'eût pas lu Pajot, comment pouvait-il ignorer ses sources ? Ignora-t-il au moins le livre de Pajot ? Il est en effet troublant de constater que pour parler de « *l'arrivée des Portugais à Mascareigne* » ils utilisèrent, tous deux, non pas le terme Portugais, mais Européens. Pajot dit en effet que « *les Européens sous le commandement de Don Pedro de Mascarenhas amiral Portugais abordèrent pour la première fois à l'île Bourbon en 1513* ». Lacaze parla de la découverte des Mascareignes « *par les Européens* ». A moins que cette terminologie commune aux deux hommes ne fût la manifestation d'affinités culturelles et d'un regard unanime sur le monde. Et il est vrai que cela peut s'expliquer par l'appartenance à la même classe sociale et à une formation identique.

## **Une profusion suspecte de détails.**

Lacaze considérait donc que les écrits d'Idrisi n'étaient pas crédibles. Par contre, il affichait son adhésion sans réserve aux témoignages des Européens sur l'arrivée des Portugais aux

Mascareignes. Il les eût même authentifiés, s'il l'avait pu, en rajoutant des détails.

*« Mascarenhas,[ dit-il], est le premier qui ait visité ces îles et y ait laissé des traces de son passage. Elles étaient inhabitées et il y déposa quelques animaux qui peuplèrent promptement avec une grande abondance, des chèvres, des cochons ».*

Nous savons aujourd'hui qu'il n'y eut jamais aucune chronique mentionnant cet évènement<sup>1</sup>. C'est donc de la part de Lacaze, une affabulation. Quand on sait que cette affirmation gratuite se camoufle derrière un titre qui affiche la recherche historique comme une garantie du sérieux, on mesure le parti pris de l'auteur.

On discerne même la ruse de celui-ci lorsque, après avoir donné un luxe de détails qui en font accroire, il occulte la date de l'évènement et rend ainsi impossible les vérifications. On ne manque pas, à ce propos, de faire le parallèle entre l'évolution de l'histoire en France et sa dérive dans une colonie. Alors que dans son « *Histoire des Institutions de l'ancienne France* », Fustel de Coulanges essaya, par le sérieux de sa documentation et la rigueur de son analyse, de tendre vers cet idéal (devenir une science pure) qu'il fixait à l'histoire, dans ses « *recherches historiques* », Lacaze fut l'anti-historien même : ses conclusions qui ne se fondaient sur aucune preuve tangible n'étaient le résultat d'aucune démarche historique.

Il affabulait quand ça lui plaisait et contestait l'authenticité des documents quand ils constituaient une gêne à ses affirmations. Cet esprit d'exclusive qu'on avait vu pointer chez Pajot, il le porta à son summum. Point n'était besoin de documents pour justifier l'existence d'un fait historique où étaient impliqués les Européens. Mais un fait historique était inexistant si les documents qui l'authentifiaient étaient arabes.

### **Justification de l'entreprise coloniale**

Le problème de Lacaze ne fut pas, dans le fond, d'essayer de tirer les enseignements de l'expérience humaine qui l'avait précédé. Ce fut de justifier l'entreprise colonialiste de l'Europe. En

---

<sup>1</sup> Voir, infra, page 239 et suivantes.

cela, il fut bien de son temps, de sa colonie et de sa classe sociale. En cette année 1880, en effet, au niveau planétaire, l'expansionnisme Européen avait planté quelques jalons de plus et s'apprêtait à en poser d'autres. La France, par exemple, était à la veille d'entreprendre la conquête de Madagascar. Ce n'est que plus tard que des historiens acquis à la cause de l'entreprise coloniale écriront pour les petits écoliers de la 3<sup>ème</sup> et de la 4<sup>ème</sup> République des pages attendrissantes qui obtiendront l'adhésion de générations de Français à la cause de l'œuvre civilisatrice de la mère patrie. Mais pour l'instant, sur le terrain, comment justifier les massacres, les pillages, l'asservissement des peuples. Paul Varin écrit à propos de l'incendie du Palais d'Eté à Pékin en 1860 par les Français :

*« le palais d'été devint la proie des flammes : bibliothèques pleines de produits littéraires de plus de quarante générations... tout cela n'est plus aujourd'hui ».*<sup>1</sup>

Oui ! Comment justifier sinon en se donnant bonne conscience par l'exaltation du mythe de l'Européen plus fort, meilleur en tout et partout. Invariabilité d'une idéologie manichéenne où l'incantation et l'exorcisme prenaient le pas sur la raison<sup>2</sup>. Et la domination du monde valait bien une introjection par-ci, une déviation par-là. Mais écoutons Lacaze avant de poursuivre notre propos :

*« Avec leur navigation côtière, ils [les Arabes] n'ont pas dû assez s'éloigner de la côte d'Afrique pour reconnaître les îles Mascareignes. Cela importe peu du reste à notre sujet. Ce qui est certain, c'est qu'à l'époque de leur découverte par les Européens elles n'offraient aucune trace de la présence de l'homme ».*

### Vers la négation d'un passé préeuropéen des Mascareignes ...

Nous voici donc au cœur de la question : la vérité sur l'événement historique le plus anodin concernant une colonie est-elle dérangeante au point de compromettre le projet colonial de la Métropole ? Lacaze y répondit de la façon la plus claire par son comportement. On pourrait croire à ce propos à une maladresse de l'auteur qui, de la connaissance que les Arabes avaient pu avoir de

---

<sup>1</sup> Cité par Francis PICHON dans *Histoire barbare des Français*, Seghers, 1964,

<sup>2</sup> Voir N° Spécial *Historia : les guerres de Religion* , septembre 1985, N° 465 HS.

l'existence de l'île, déplaça le champ de recherche à la fréquentation de ses rivages. En réalité, il n'en fut rien et lorsqu'il précisait que l'important n'était pas de savoir si des riverains de l'Océan Indien étaient passés à proximité des Mascareignes bien avant les Européens, il voulait mettre un terme à la curiosité des historiens locaux pour la question en la reléguant au rang des futilités. En même temps, il déplaçait le champ de recherche sur un terrain plus sûr, du moins croyait-il.

Mais, le moment de surprise passé, au Soudan, au Sénégal, la résistance à la colonisation se manifesta. Or La Réunion, en dépit de son originalité n'en était pas moins une colonie. Il importait donc de se convaincre d'abord et de convaincre l'opinion ensuite de la limpidité de la situation de l'île sur le plan historique : si les Mascareignes, « *à l'époque de leur découverte par les Européens n'offraient aucune trace de la présence de l'homme* », alors le colonisateur voyait sa position renforcée.

On voit ainsi que Lacaze comprit bien que dans cette formidable partie de bras de fer qu'avait entreprise l'Europe contre le reste du monde pour l'asservir, le moindre grain de sable pouvait enrayer la machine et que les conclusions de Guillain, Denis ou encore Maguy véhiculées, vulgarisées par Maillard et Pajot étaient de nature à affaiblir la position des peuples colonisateurs au niveau de la doctrine. En ce sens on peut dire que Lacaze, dans sa pratique d'intellectuel, situa l'enjeu et appela à la vigilance une classe sociale de la colonie qui était partie prenante de la domination coloniale. Et sur ce plan de la méthode, il donna l'exemple en faisant dévier la connaissance historique du plan scientifique au plan moral pour redonner la toute puissance aux vérités de l'idéologie dominante.

... Et le lancement du mythe de l'âge d'or européen.

Il semble que le message de Lacaze ait été entendu au-delà de toute espérance, puisqu'il fallut attendre vingt-quatre ans pour que de nouvelles recherches sur une éventuelle histoire de La Réunion avant 1500 fussent entreprises. Entre temps quand même, trois auteurs parlèrent de La Réunion d'avant 1643. Mais ils n'apportèrent pas grand-chose. Le premier, Guet, archiviste aux Archives Nationales, publia en 1888 « *les origines de l'Ile*

*Bourbon* »<sup>1</sup>. Il ne citait plus les sources auxquelles il prenait ses renseignements et usait, pour parler de la question, d'un langage imagé certes plus proche de celui du devisement que de celui de l'histoire :

*« Située non loin des limites du monde connu des anciens, il semble qu'elle [La Réunion] soit demeurée déserte jusqu'au XVIIe siècle pour montrer aux temps modernes que les délices légendaires du berceau de l'humanité n'étaient pas un mythe »* (...) *« Nous voyons en effet les premiers hommes exilés de Madagascar à Bourbon, se promenant sous l'ombrage des arbres dans un lieu délicieux, où l'eau coule en abondance, où d'excellents fruits s'offrent à leurs mains ; nous les voyons presque nus, entourés d'innocents animaux qui, loin de fuir leur approche, se pressent autour d'eux, semblant rendre hommage à des maîtres chéris d'avance, longtemps attendus. Quel tableau ressemble plus à celui donné par la Genèse.*

*Il est vrai qu'antérieurement à cet âge d'or jusqu'à la prise de possession française, soit que, de nuit, les flammes de son volcan, projetant au loin des sinistres lueurs, fissent prendre ce paradis pour un enfer, soit que de jour, l'aspect du côté de son enceinte rocheuse où la mer se brise avec fracas causât un genre d'apprehension, les marins s'étaient bornés à noter d'un signe muet ou d'un nom de fantaisie porté sur leurs cartes improvisées la rencontre de cette île peu facile d'accès, ignorant qu'au pied de ces monts sommeilleux elle cacha un véritable éden. Ainsi avaient fait les Arabes, qui, les premiers, ayant remarqué Bourbon dans leurs pérégrinations, l'avaient inscrite sur une de leurs ébauches hydrographiques reproduite par Ruysch en 1508 sous le nom de Maroabyn ou Margabin... »*

Le glissement du plan scientifique au plan moral amorcé avec Lacaze s'était nettement accentué. Telle était la voie dans laquelle s'engageait le récit historique en cette fin du XIXe siècle.

### Histoire et zistwar : le passé réinventé.

Chez Guet, Le récit historique se transforma en une page de littérature où la référence à la Genèse, le jeu des images à

---

<sup>1</sup> Op. cité, voir, supra page 24. Il est évident que Guet, par l'intérêt que lui portaient encore les historiens locaux dans la deuxième moitié du vingtième siècle, mériterait qu'on consacre à sa seule œuvre une étude.

connotation biblique suscite l'adhésion irrationnelle du lecteur. Le détail historique - ici la date - est presque incongru<sup>1</sup>. La forme l'emporte sur le fond. Le roman prend le pas sur la vérité historique. On a l'impression d'être revenu au temps de Villehardouin<sup>2</sup>. Plus subtil que Lacaze, Guet injectait le doute à dose homéopathique. La carte de Ruysch ? Elle reproduisait des «ébauches hydrographiques». «*Margabin*» ou «*Maroabyn*»? Quelle importance puisque auparavant l'auteur avait parlé de «*signe muet*» de «*nom de fantaisie*» porté sur des cartes improvisées. Par rapport à Pajot, on constate un recul. Pajot ne parlait pas de la fréquentation mais laissait la porte ouverte à la curiosité. Guet verrouillait.

Huit ans plus tard, en 1896, Trouette<sup>3</sup> fut on ne peut plus succinct, se contentant de dire, au début de sa «*Géographie de l'île de La Réunion*»:

«*La Réunion forme avec Maurice et Rodrigue le groupe des Mascareignes ainsi appelées du nom de Mascarenhas, vice-roi des Indes portugaises qui les découvrit. De quelle année est cette découverte ? Les écrivains ont tour à tour adopté 1506-1507-1508-1512-1513-1545. M. Guet dans ses origines de l'Ile Bourbon a démontré qu'il faut s'arrêter à 1528*»

Compte tenu de l'absence de prétention affichée par l'auteur sur le plan historique, il ne devrait même pas être cité ici. Pourtant Trouette mérite qu'on s'intéresse à lui, car il joue un rôle capital dans le monde de la recherche, notamment grâce à son «*Introduction de Végétaux à l'île de La Réunion*»<sup>4</sup>. Ce dernier ouvrage est en effet une référence pour les botanistes qui s'y sont reportés pour le classement de certaines espèces parmi les indigènes ou dans la catégorie des plantes importées par l'homme. C'est ainsi, par exemple, que pour écrire son mémoire sur la végétation de l'Île

<sup>1</sup> Voir, supra, page 24, les commentaires sur la date attribuée à une carte à laquelle, en tant qu'archiviste, il aurait pu avoir facilement accès.

<sup>2</sup> Chroniqueur français du Moyen-Âge dont la démarche est axée vers l'apologie et l'édition.

<sup>3</sup> Emile TROUETTE, *Géographie de l'île de La Réunion (1ere partie)*, St-Denis, 1896.

<sup>4</sup> Emile TROUETTE, *Introduction de végétaux à l'île de La Réunion*, Lahuppe, St-Denis, 1898. Voir, infra, Chapitre XXIV, « de l'introduction de plantes et d'animaux aux Mascareignes ».

de La Réunion, Thérésien Cadet<sup>1</sup> tient compte des travaux de Rivals<sup>2</sup> qui, lui-même, puise des renseignements chez Trouette, notamment pour les espèces fruitières introduites à l'île de La Réunion.

Il est à supposer que ces scientifiques exploitèrent l'ouvrage de Trouette parce qu'il apparaissait comme un exemple de rigueur et de sérieux. Or, cet auteur avait trois défauts : il avait une confiance aveugle dans des ouvrages de seconde main tels ceux de Guet, Pajot et Lacaze dont les faiblesses ont été mises en évidence plus haut ; il ne vérifiait pas l'authenticité de documents épars auxquels il faisait appel et il ne citait pas ses sources lorsqu'il apportait une information originale<sup>3</sup>. L'utilisateur est donc contraint de lui faire une confiance aveugle sur tout ce qu'il disait ou de se méfier de l'ensemble de l'ouvrage. Dans le cas de Rivals, c'est la confiance qui prévalut. Pour quelles plantes autres que le coco, Rivals fit-il appel à Trouette ? Nous ne le savons pas. Ce qui est sûr par contre, c'est que Trouette doit être lu avec la plus grande prudence. En effet, à la page 25 de son « *Introduction de Végétaux...* », ne s'en remettant probablement qu'à cette seule source :

« Pour revenir à notre discours, n'ayant rien su découvrir sinon aloës en quantité, nous nous mêmes à travailler pour la saison qui s'approchait de planter.. »<sup>4</sup>

ne dit-il pas que le benjoin est « *venu de Madagascar avec Antoine Taureau en 1654...* », alors que les exilés de 1646 rapportaient à Flacourt que « *le benjoin s'y trouve en quantité* ». Comment le croire après avoir lu ce renseignement erroné, lorsqu'il parle de

---

<sup>1</sup> Thérésien CADET, *La végétation de l'île de La Réunion*, St-Denis, Réunion , 1980.

<sup>2</sup> P. RIVALS , *Les espèces forestières introduites de La Réunion* , Toulouse, 1960.

<sup>3</sup> « Il me serait difficile de dire à quelle source j'ai puisé chacun de mes renseignements. Depuis nombre d'années, je les prends au vol, quant ils s'offrent à moi, dans des livres, ou des journaux, même dans des conversations, sans me préoccuper souvent du soin d'en noter l'origine. » Emile TROUETTE, *Introduction de végétaux à l'île de La Réunion*, op. cité, p. 1.

<sup>4</sup> Récit qu'Antoine Thaureau fit de son tour de l'île peu après son arrivée à Bourbon, extrait du livre d'Etienne de Flacourt in LOUGNON, *Voyages anciens...*, édition 1970, op. cité, page 31.

l'introduction du citron, du coco, du bananier. Or, il est possible qu'en l'absence de renseignements fournis par Trouette sur le citronnier, Rivals se fût montré plus prudent dans ses conclusions. L'historien moderne n'eût pas manqué de relever la chose et il est possible que la recherche historique sur la période qui nous intéresse ici en eût bénéficié. Ce n'est pas actuellement le cas. Par son manque de rigueur vis-à-vis de l'information recueillie, et son comportement subjectif<sup>1</sup> vis-à-vis de ses informateurs, Trouette fit donc perdre du temps à la recherche quand il ne contribua pas à l'enfermer dans des labyrinthes.

En cela, Trouette fut bien le successeur de Lacaze et Guet. Lorsqu'on le lit, lorsqu'on lit aussi les pièces d'archives qu'il recopia ou encore le choix des passages de la correspondance de Joseph Hubert et le commentaire qu'il en fit, on y décèle la même idéologie que celle de ses prédécesseurs et la même volonté de dire, non pas l'histoire de La Réunion, mais celle d'une classe sociale et la même préoccupation de réduire l'histoire de tout le pays à celle de cette classe. La seule différence entre un Guet et un Trouette c'est, chez le second, une adaptation à l'écriture moderne de l'histoire dans la présentation des faits. Cette adaptation est d'autant plus consentie que Trouette avait accès aux archives, qu'il recopiait ce qui lui semblait intéressant et qu'une commission nommée en 1881 décida de ce qui pouvait être classé, de ce qu'il fallait éliminer et procéda à des coupes sombres dans les archives municipales.

---

<sup>1</sup> Dans un article du *Réveil* du 18 septembre 1890, Trouette affirmait que Joseph de Villèle, qui fut ministre de Louis XVIII, avait, le 21 septembre 1790, juré « *haine à la royauté et à l'anarchie, attachement et fidélité à la république...* ». Cet article lui valut, dans *la Vérité* du 21 septembre 1890, une réponse dans laquelle on peut notamment lire : « ... Nous avons déjà fait remarquer les contradictions amassées dans cette page d'histoire que Mr trouette n'a pas trouvée aux Archives, mais qu'il a écrite toute entière de sa main. De quels documents s'est-il servi ? De quelles pièces, de quels procès verbaux ? C'est ce qu'il importe le plus de savoir. Nous avons déjà demandé, et nous demandons encore que ces documents, pièces et procès verbaux soient publiés *in extenso*. » (Archives départementales de La Réunion, 1 PER 34/4, 1 PER 35/3.)

## Chapitre III

### LE TEMPS DES POLÉMIQUES

Les empêcheurs de tourner en rond.

Jules Hermann<sup>1</sup> ne sembla pas, dans « *la colonisation de l'Ile Bourbon* » s'être beaucoup intéressé à la question de la découverte de La Réunion. Concis au possible, il se borna à renvoyer le lecteur à Pajot et ...Lacaze, dont les positions étaient plutôt discordantes. Il l'avoua d'ailleurs lorsqu'il précisa à la page 324 :

« *Il ne nous est pas permis par suite avec les faibles données historiques qui ne remontent qu'à 1613 et 1614 d'aller au delà. Nous faisons de l'histoire et nous ne voulons rien énoncer sur les reconnaissances possibles qu'aient pu faire de l'île d'autres navigateurs, avant ces voyageurs du XVIIe siècle et avant Mascarenas,...* »

Mais il ajouta sur un ton qui paraît à l'observateur bien mystérieux :

« ... bien que l'heure arrive, où il sera prouvé que dans notre passé historique ou préhistorique, les Arabes, les Romains, les Carthaginois, les Grecs, les Phéniciens, les Juifs, les Egyptiens et bien d'autres ont eu la connaissance de Madagascar et peut être des îles voisines ».

Ce qui est sans doute une manière d'annoncer son deuxième ouvrage « *les révélations du Grand Océan* » aux caractéristiques surréalistes et poétiques autant qu'historiques. En outre, fréquentant Mac Auliffe<sup>2</sup> et Garsault, il avait connaissance de l'enquête de ce dernier.

---

<sup>1</sup> Jules HERMANN, *Colonisation de l'Ile Bourbon & fondation du quartier de St Pierre*, Paris, 1900.

<sup>2</sup> J. M. MAC-AULIFFE, *Cilaos pittoresque et thermal*, Saint-Denis de La Réunion, 1902. Garsault préfaça le livre et Hermann contribua à la rédaction de la partie consacrée à la chasse aux marrons, pages 60 à 84.

C'est dans le cadre de la présentation de La Réunion à l'exposition universelle de 1900 que Garsault avança, dans la *Notice sur La Réunion*<sup>1</sup>, l'hypothèse de la fréquentation de l'île par des « hommes d'une civilisation orientale » bien avant l'arrivée des Européens dans la région.

« Tous les précis d'histoire indiquent que l'île doit avoir été découverte par les Portugais, dont elle aurait reçu le nom de Santa Apollina. Son nom de Mascareigne lui aurait été donné par Pedro Mascarenhas qui la visita en 1545 en même temps que Maurice et Rodrigues. Mais il est certain qu'elle était connue et fréquentée, peut-être même habitée et exploitée, au moins sur un point, bien longtemps avant cette époque. »<sup>2</sup>

Manifestement, Garsault ne s'inquiétait plus de savoir quelle était la date de la découverte de l'Ile par les Portugais. Il en parlait au conditionnel. Par contre il insistait sur la possibilité d'établissement temporaire d'une

« population sédentaire patiente, probablement pourvue d'esclaves, fortement organisée et intelligemment dirigée ».

### Garsault et l'Ancien Puits.

Cette hypothèse d'une audace qui, au premier abord, suscite la méfiance, reposait, selon cet auteur, sur l'existence dans la région de St Philippe d'un puits

« creusé dans la lave et qui n'a certainement pas été fait par des Européens, car il ne nous reste de sa construction aucune espèce de tradition ni orale, ni écrite ». [Garsault prenait la précaution de préciser en note: ] « il ne faudrait pas confondre ce puits avec celui dont la première pierre a été posée en mai 1822. Mr le secrétaire de la Mairie de St Philippe, à qui nous devons ces détails, semble le premier qui ait attiré l'attention sur l'Ancien Puits ».<sup>3</sup>

Garsault avait donc pris des garanties : il avait vérifié que le puits n'avait pas été construit par les occupants définitifs. Il avait également vérifié qu'il n'y avait pas de confusion avec l'un des autres puits creusés au 19<sup>e</sup> siècle. Il écartait l'hypothèse suivant

---

<sup>1</sup> *Notice sur La Réunion*, rédigée sous la direction de A.G GARSAULT., Librairie africaine & coloniale, Paris, 1901.

<sup>2</sup> Idem, pages 21 et 22.

<sup>3</sup> Ibidem, page 22.

laquelle le puits aurait été creusé par des pirates. Avant de décrire l'ouvrage, il en donnait le type :

*« le puits de St Philippe est semblable à ceux qu'on construisait déjà au temps de Salomon et tels qu'on en voit encore dans tout l'Orient ».*

La description de l'Ancien Puits est assez précise pour convaincre le lecteur de son existence :

*« c'est un trou carré dans lequel descend un escalier de quarante deux marches pour atteindre le niveau de l'eau vers dix mètres de profondeur. Il est creusé dans la lave. Chacun des degrés a 2m50 de largeur et est constitué par un énorme bloc de pierre non taillée ».<sup>1</sup>*

Pourtant, malgré toutes ces précautions, l'information livrée par Garsault pouvait donner lieu à contestation. Est-ce parce que, la présentant dans un contexte favorable et n'ayant en face de lui aucun contradicteur, il manqua de rigueur dans son exposé ? Est-ce parce que, contraint de faire court, il fut obligé de ne pas s'étendre plus sur la question ? Toujours est-il que l'absence de précision sur l'emplacement du puits était le premier point faible de son hypothèse. « *Près de Saint-Philippe* », disait-il. Or la quantité de puits existant à l'époque et en service régulier était encore proche du maximum, en particulier les puits du type de celui qu'il décrivait. Certes, tous les ouvrages autres que l'Ancien Puits étaient, au moment où Garsault en parla, parfaitement identifiés par la population. Ce qui permit d'ailleurs à l'auteur de faire appel à la mémoire populaire pour désigner avec précision l'objet de curiosité.

### Mise à contribution de la mémoire populaire.

Et cette mémoire pouvait restituer d'autant plus facilement l'histoire de la commune que celle-ci était relativement jeune. Quoique plus ancienne, l'installation des hommes dans la région restait également du domaine du connu<sup>2</sup>. Il ne faut pas en effet croire que la mémoire populaire se résume à une génération. Je fus surpris de constater qu'en 1986<sup>3</sup> la tradition orale avait encore

---

<sup>1</sup> Ibidem.

<sup>2</sup> La première concession cultivée à l'îlet aux Palmistes à proximité du Puits Arabe date de 1785.

<sup>3</sup> Voir, infra, page 312 et suivantes.

connaissance de la période à laquelle avaient été fouillés les puits du chemin de la Pompe et de la Marine. Mais Garsault n'avait pas pensé que cela ne suffisait pas pour convaincre ceux qui ne jugent que par l'écrit. Il ne se doutait pas qu'écrire la formule « *près de Saint-Philippe* » pouvait surprendre quiconque n'avait connaissance que des puits les plus connus, c'est-à-dire celui du Baril, celui de Mare Longue et celui de la Marine. Car si le Puits Arabe se trouve, à vol d'oiseau, à même distance du centre de Saint-Philippe que celui du Baril, encore faut-il avoir la présence d'esprit de vérifier ce détail afin de ne pas exclure le premier de la liste des ouvrages susceptibles d'être identifiés à « *l'Ancien Puits*. »

La description insuffisamment précise que Garsault donnait de l'ouvrage était le deuxième point faible de son exposé. Certes, il en donnait les caractéristiques les plus frappantes : la profondeur, la largeur de l'escalier, le nombre de marches, la nature du terrain dans lequel avait été creusé le puits. Mais en cas de contestation, le manque de précisions sur l'emplacement et la description de l'ouvrage insuffisante pour couper court à toute confusion avec un autre puits du même type, voilà bien une aubaine pour la contradiction. D'autant plus que son hypothèse, lorsqu'il la livra à l'opinion, était révolutionnaire, et qu'elle allait en chagrinier plus d'un.

### Mauvaise présentation de l'information et de l'hypothèse.

Ensuite, parce qu'il ne prit pas le temps de mûrir son argumentation et de la soumettre à une critique serrée, Garsault s'égara sur des pistes sans issue et y entraîna les historiens de bonne foi. Lorsqu'il disait que

« *partout où l'on trouve un puits creusé de main d'homme, surtout dans les rochers durs à percer, on peut dire qu'on a la preuve de l'établissement d'une réunion d'hommes non nomades, assez nombreuse, ayant intérêt à conserver longtemps des habitations au même endroit et assez riche et assez bien organisée pour exploiter régulièrement le pays* »<sup>1</sup>,

il prenait le problème à l'envers, ou plutôt il était imprégné de la philosophie qui inspira tous ceux qui décidèrent d'installer des hommes dans la région de Saint-Philippe. A commencer par Joseph

---

<sup>1</sup> Ibidem.

Hubert qui se préoccupa du problème de l'eau bien après qu'il eut installé des colons dans l'endroit. On ne saurait en blâmer Garsault dans la mesure où c'est une constante dans l'histoire de La Réunion que de favoriser l'installation des hommes dans des lieux impossibles et de s'intéresser après coup aux problèmes quasi insolubles que pose la colonisation des sites. Il faut cependant souligner qu'en général l'installation des hommes s'est faite, ailleurs, tout au long de l'histoire, après une reconnaissance de la viabilité des endroits investis par quelques pionniers.

Garsault ramenait donc toute fréquentation du territoire de Saint-Philippe à celle de la colonisation définitive lorsqu'il ajoutait :

*« ce travail demande un effort considérable qui suppose l'emploi de tous les moyens d'une population sédentaire patiente, probablement pourvue d'esclaves, fortement organisée et intelligemment dirigée, toutes qualités contraires à celles des chercheurs d'aventures ».<sup>1</sup>*

Il est en effet évident que le modèle auquel il se référait était celui de la proposition de Joseph Hubert à Telfair.

Ainsi, au lieu d'essayer de comprendre une situation inédite aux ressorts peut-être étrangers à ceux de l'univers dans lequel il évoluait, Garsault tenta de trouver les clés de l'énigme dans son propre univers. Or, ses commentaires faisaient autorité - au moins jusqu'à preuve du contraire - puisqu'il était le premier à se pencher sur la question. Et il est sûr que s'ils séduisaient un historien, celui-ci essayerait de trouver des éléments susceptibles de leur donner plus de poids. A l'opposé, un historien hostile à son hypothèse tenterait de faire la preuve que rien ne prouvait la présence d'une communauté nombreuse, sédentaire et pourvue d'esclaves sur le site avant le peuplement définitif. A ce jeu, c'est le second qui aurait la partie facile dans la polémique lorsqu'elle s'engagerait. En effet la première démarche de l'historien s'intéressant à la question serait, à cause du commentaire de Garsault, de se tourner vers les écrits d'auteurs arabes et de tenter d'y trouver des traces de cet établissement classique tel que l'imaginait Garsault.

Il était d'autant plus difficile de ne pas tomber dans le piège que la description faite par ce dernier insistait sur l'importance, la richesse, l'organisation de la communauté pionnière

---

<sup>1</sup> Ibidem.

*« ayant intérêt à conserver longtemps des habitations au même endroit ».*

Or, les renseignements risquaient de se faire attendre longtemps, pour deux raisons : La première c'est qu'en dehors de quelques rares auteurs qui, tel Ibn Battuta, furent des témoins oculaires, des reporters en quelque sorte, la tendance était d'insister plus sur l'aspect humain des pays étrangers que sur leur géographie. Sur ce plan, La Réunion ne pouvait offrir matière à description car elle faisait partie de ces centaines d'îles sans une population digne d'intérêt et ne présentait donc pas d'originalité susceptible d'être signalée par les navigateurs qui la fréquentaient.

La deuxième raison c'est que la position excentrée de l'île et les ressources, intéressantes certes, mais pas exceptionnelles, ne pouvaient contribuer à focaliser sur elle l'intérêt des auteurs situés à des milliers de kilomètres. A partir de là, et faute de traces écrites précises chez les auteurs arabes, l'explication tentée par Garsault ne pouvait plus retenir leur attention.

Enfin, et c'est peut être l'insuffisance la plus sérieuse dont souffrait l'hypothèse de Garsault, la brièveté de l'exposé des causes de l'occupation de cette zone peu accueillante du littoral laisse le lecteur sur sa faim. C'est au cours de discussions avec des personnes de ma connaissance que m'apparut cette lacune déterminante. Et l'argument le plus commun se retournait contre Garsault. Celui-ci contestait en effet la réalisation du puits par des pirates :

*« il est inadmissible, disait-il, que des pirates qui visitaient la côte par occasion se soient livrés aux opérations nécessaires pour creuser ce puits qui leur était presqu'inutile, puisque, avec leurs bateaux, ces pirates pouvaient trouver en abondance ailleurs et non loin, à Saint-Pierre, à Saint-Joseph, ou à Sainte-Rose, de l'eau d'excellente qualité, tandis que celle du puits est un peu saumâtre et possède, peut être à cause du voisinage du volcan, des propriétés médicinales.»<sup>1</sup>*

Le lecteur a tôt fait de s'inquiéter de la raison pour laquelle une population sédentaire se serait installée en ce lieu difficile plutôt que dans la région de St Paul ou de St-Denis. N'ayant pas de réponse convaincante de Garsault, il peut être amené à réfuter son

---

<sup>1</sup> Ibidem, page 23.

explication. Ainsi, par son argumentation, Garsault fut, bien malgré lui sans doute, mais combien efficacement, le premier à contribuer à la folklorisation de l'information sur le puits.

Indissociable de près d'un siècle de polémiques sur ce « Puits Arabe »...

En dehors de Paul Hermann qui le suivit dans ses conclusions – mais ils étaient contemporains et semblaient appartenir au même courant de pensée - pendant près de quatre-vingt-dix ans, on ne cessa dans certains milieux d'affirmer sur tous les tons que cette «*légende des Puits Arabes* » ne tenait pas la route<sup>1</sup>. On essaya de le prouver, toujours de la façon la plus maladroite. Curieux acharnement contre une légende, contre un auteur qui ne fit que consigner ce que lui avaient appris les gens de l'endroit et donner ses conclusions. Curieux acharnement aussi sans doute contre une période de l'histoire de ce pays. Pourquoi cet auteur ? Pourquoi cette légende et pourquoi cette époque ?

Garsault fut un personnage important dans la société de son temps : directeur de la manufacture de tabacs de St Paul, membre de l'association syndicale professionnelle des journalistes républicains français, il fut choisi comme délégué spécial et commissaire de La Réunion à l'exposition universelle de 1900. Sa fonction n'eut rien d'honorifique : il dirigea la rédaction d'une notice sur La Réunion et écrivit lui-même plusieurs présentations avisées de chapitres sur des thèmes aussi divers que l'histoire, la géographie, le tabac, la présentation de l'herbier des plantes médicinales collectées par Duchemann, les rapports de La Réunion avec la mère patrie. Garsault était ce qu'on peut appeler un esprit pratique. Il était concis et surtout il était imprégné de l'esprit journalistique. C'est ce qui faisait son originalité par rapport à Guet ou Trouette.

Ne se contentant pas d'utiliser les sources écrites, il mena des enquêtes sur le terrain. Celles-ci le mirent en contact avec les milieux les plus divers. C'est ainsi que dans le cadre de la préparation de la notice,

---

<sup>1</sup> Voir Daniel VAXELAIRE et alii, *Le mémorial de La Réunion*, tome I, op. cité, page 27.

« pour recueillir un codex aussi complet que possible de la médication par les simples, particulière à La Réunion, [il] a pu entrer en contact avec des sorciers éminents de l'île dont certains étaient d'anciens esclaves ».<sup>1</sup>

Garsault était donc en relation avec La Réunion profonde de ce début de XXe siècle et par là même avec le vécu et l'imaginaire populaires qui jusqu'alors avaient été soit occultés, soit caricaturés par les intellectuels. Et pour la première fois, un ouvrage documentaire intégrait des informations véhiculées par la tradition orale populaire. Certes le butin était encore très maigre, mais le fait qu'il existait montre à quel point son importance était grande dans la société réunionnaise de l'époque.

### ...L'identité d'une île de l'Océan Indien.

Et c'est un fait que l'identité réunionnaise se renforce de façon significative entre 1870 et 1930. Les causes en sont multiples : sur le plan économique, la majeure partie du territoire cultivable étant occupée par les grands domaines, deux modes de faire valoir prédominent. Soit le faire valoir direct avec une masse de journaliers agricoles vivant dans des conditions proches de celles des anciens esclaves. Soit le colonat partiaire qui donne à l'exploitant l'illusion de travailler pour son propre compte mais, en fait, l'attache à la terre qu'il cultive et le tient en état de débiteur permanent vis-à-vis du propriétaire. Civilisation de la terre donc, avec une uniformisation pour la majorité de la population agricole des conditions de vie et de travail aboutissant à un rapprochement culturel entre colons et journaliers venus de divers horizons.

Le chemin de fer, en permettant la communication rapide entre l'est, le nord et le sud de l'Ile, véhicule quotidiennement les informations d'un bout à l'autre du pays et permet aux habitants de prendre conscience de leur appartenance au même ensemble. Le chemin de fer encore, une fois son existence ressentie comme indispensable, fait prendre conscience au pays du rôle économique du bois comme source d'énergie. Dans les dernières années du XIXe siècle, on mène à bien, avec de très faibles moyens, un plan de reboisement que l'ONF, soixante-dix ans plus tard, aura du mal à

---

<sup>1</sup> Prosper EVE, *La religion populaire à La Réunion*, Institut de linguistique & d'anthropologie de La Réunion, Saint-Leu, 1985. Vol. II, page 135.

égaler malgré les énormes masses financières dont il dispose<sup>1</sup>. Pour compenser la stagnation de la production sucrière, on lance de nouvelles cultures : le vétiver, l'ylang ylang, le géranium.

C'est que l'île, qui n'est plus aux yeux de la France qu'un appendice de Madagascar depuis les années quatre-vingt, se trouve face à elle-même. Il faut tout inventer et essayer de tout réussir. L'ouverture du canal de Suez a en effet eu comme conséquence l'isolement du pays. Autre conséquence de cette nouvelle distribution des zones d'intérêt pour les puissances coloniales, les rêves des aventuriers sont drainés au Nord de l'Océan Indien et la culture des classes dominantes cesse d'être alimentée.

Parallèlement, le besoin de main d'œuvre entraîne l'afflux d'engagés venus de tout le pourtour de l'Océan Indien, réactivant un vécu culturel original. La population, dans sa grande majorité pour ne pas dire sa quasi-totalité accueille favorablement des apports culturels plus proches de ses pratiques que ceux que veut lui communiquer la puissance coloniale. Elle en assimile certains d'autant plus vite que c'est pour elle une question de survie. C'est ainsi que le manque criant de médecins et l'arrivée de nouvelles maladies tropicales malgré les mesures sanitaires des services de l'immigration favorise la vulgarisation de la médecine des simples tropicaux dans les milieux populaires.

Sur le plan religieux, la situation est d'une originalité qu'il est difficile de décrire dans tous ses aspects en quelques lignes. On peut toutefois dire qu'à partir de 1860 l'Eglise catholique semble dépassée par les événements : en soutenant le parti monarchiste, elle s'est attirée l'opposition de la majorité des éléments des classes aisées. La tentative d'évangélisation des Indiens se solde par un échec jusqu'en 1900. Quant aux affranchis, il lui est impossible de leur inculquer une morale conforme aux intérêts des propriétaires. Ce bilan négatif est souligné par Claude Prud'homme<sup>2</sup> qui parle d'échec de la chrétienté pour la période allant de 1868 à 1914.

---

<sup>1</sup> Source : document préparatoire (30 pages dactylographiées) ayant contribué à la partie consacrée à la forêt dans le Plan immédiat de survie du P.C.R. paru en 1975.

<sup>2</sup> Claude PRUDHOMME , *Histoire religieuse de La Réunion*, Edition Karthala, Paris, 1984, p 221 et suivantes.

Est-ce à dire, pour autant, que la vie spirituelle est en recul dans le pays ? Pas du tout. On pourrait même dire que jamais les pratiques religieuses ne se sont aussi bien portées qu'à partir de 1880. Sur quatorze cultes populaires dans la mouvance du christianisme recensés par Eve Prosper, sept se sont implantés ou ont connu un développement irréversible entre 1880 et 1942<sup>1</sup>. Cette adaptation de la spiritualité au vécu concerne les milieux populaires de toutes religions et de toutes origines. La conversion des Indiens à partir de 1900 débouche sur une double appartenance : hindouisme, catholicisme. On assiste donc, dans les pratiques cultuelles, à des interférences entre hindouisme, christianisme, religions malgaches et africaines<sup>2</sup>. Une manière de réunionnisation des dévotions.

Dans un tel contexte, l'absence d'intérêt des Réunionnais pour leur passé eût été anormale. Cet intérêt pour l'histoire, voire la légende est illustré par la communication de Jules Hermann sur le marronnage parue dans le *Cilaos* de Mac Auliffe. Il l'est également par « le rêve lémurien » développé dans les *Révélations du Grand Océan*<sup>3</sup> du même Hermann. Il l'est encore par l'hypothèse de Garsault dans *Notice sur La Réunion*. Il est aujourd'hui difficile de dire si ce dernier livre dut son succès à un article en particulier ou à son contenu tout entier. Toujours est-il qu'il connut une large diffusion. Il y eut en effet trois éditions entre 1900 et 1902. Mais c'est surtout Paul Hermann qui, dans son *Histoire et Géographie de l'île de La Réunion*, contribua à divulguer à travers La Réunion l'hypothèse de Garsault. Cet ouvrage à vocation pédagogique fut édité cinq fois entre 1908 et 1923. Considéré par une grande partie du corps enseignant comme l'ouvrage de référence sur La Réunion, son contenu fut appris par des générations d'écoliers jusqu'au début des années soixante.

---

<sup>1</sup> Prosper EVE, *La religion populaire à La Réunion*, op. cité.

<sup>2</sup> Voir Prosper EVE et Claude PRUDHOMME.

<sup>3</sup> Voir Jean François REVERZY, *Tombeau pour Jules Hermann*, Jean-Claude Carpanin MARIMOUTOU, *La Lémurie : un rêve, une langue* in Jean François REVERZY et alii, *Oeuvres de Jules Hermann*, Tome I, *La fondation du quartier de Saint-Pierre et autres textes*, Editions du Tramail, Saint-Denis, 1990, pages 13 à 49.

### Préjudice causé à Garsault par la maladresse d’Hermann.

Si, dans son commentaire sur l’Ancien Puits signalé par Garsault, Hermann laissait entendre qu’il s’agissait d’un Puits Arabe, il contribua par maladresse à détruire l’hypothèse de Garsault. En effet, il semble qu’il ait pris connaissance de façon très superficielle des indications fournies par celui-ci sur l’ouvrage. Ce manque de rigueur<sup>1</sup> le conduisit à confondre le puits du Baril et le Puits Arabe.

*« Ce qu'il y a de certain, c'est que les Arabes connaissaient notre île depuis longtemps. Au Baril, près de St Philippe, il existe, en effet, un puits à section carrée et creusé dans la lave. On y descend par un escalier de 1m50 de large. Ce puits pareil à ceux qu'on creusait en Egypte est de construction antique. Il atteste l'existence passée d'une colonie de passage ou le commencement d'une colonisation éphémère. S'il n'est pas le dernier vestige d'un séjour de Malais, il est celui d'un établissement arabe vers le VIII<sup>e</sup> ou le IX<sup>e</sup> siècle ; cette dernière hypothèse est plus parlante ». <sup>2</sup>*

Autre insuffisance d’Hermann, pas plus que Garsault il ne dépassa le stade du constat. Or il est évident que sans interrogation sur les motifs qui avaient pu être à l’origine de la fixation, même temporaire d’une colonie sur l’île, l’existence d’un établissement relevait de l’affirmation gratuite.

### La contre-attaque de Barquissau.

En 1923 dans *l’Île de La Réunion*<sup>3</sup>, Raphaël Barquissau porta la contre-attaque. Il ne s’agissait plus d’affirmations sans preuves. C’était le procès-verbal en date du 23 mai 1822 de la pose et bénédiction de la première pierre du puits du Barry<sup>4</sup>. On y trouvait

---

<sup>1</sup> Ce défaut se retrouve tout au long de l’ouvrage d’Hermann. Rien qu’à la page 31 de H.G.I.R. on peut constater trois affirmations discutables.

<sup>2</sup> Paul HERMANN, *Histoire et Géographie de l’île de La Réunion*, Paris, 1923, page 31. Voir aussi supra, page 44. C’est à partir de cette divergence de points de vue de ces deux auteurs que nous sommes informés aujourd’hui de la légende du puits.

<sup>3</sup> Raphaël BARQUISSAU, Hippolyte FOUCQUE, Hubert CORDEMOY, *Île de La Réunion (Ancienne île Bourbon)*, Edition Larose, Paris, 1925.

<sup>4</sup> Il en existe une copie manuscrite faite par Trouette, aux Archives Départementales, dans les fonds Trouette 6 J 130.

une longue description de la cérémonie ainsi que le nom de tous les participants. Barquissau triomphait :

*« On cite, [dit-il], à l'appui d'une prétendue colonisation de l'île par les arabes au VIIe siècle, l'existence du puits du Baril, à St Philippe ; c'est un curieux exemple d'erreur collective que cette assertion répétée par tous les Historiens. La pièce que je donne en note, tirée de nos archives, suffira, j'espère, à la détruire une fois pour toutes. Le fameux Puits Arabe a été construit, en 1822, sur la demande de Joseph Hubert, commandant du quartier de St Joseph. Les quatre autres puits existant sur le territoire de Saint-Philippe n'ont absolument aucune apparence arabe et la date de leur fondation, au XIXe siècle, est parfaitement connue. L'île, avec ses voisines des Mascareignes (Maurice, Rodrigue) fut découverte avant 1528 par des marins portugais ».*

Qui n'aurait lu qu'Hermann et Barquissau adhérerait sans hésiter à la version de ce dernier. Mais lorsqu'on a lu Garsault et Hermann, on s'aperçoit tout de suite que le but de Barquissau, en exhibant le document, n'était pas de faire la lumière sur la question, mais bien de créer la diversion. Il est en effet inconcevable que cet auteur n'eût pas eu connaissance des écrits de Garsault. Or, il s'appuyait sur l'erreur d'Hermann pour généraliser, sans citer Garsault, « *tous nos Historiens* ». Ensuite, il trichait sur le nombre de puits : il parlait de quatre autres puits, alors qu'il y en avait, au moment où il réfuta l'information de Garsault, six dont cinq avaient été construits au XIXe siècle et trois, en effet, n'avaient rien de commun avec le puits décrit par Garsault. Cette habileté lui permettait de pourfendre l'hypothèse de Garsault sur la prétendue colonisation de l'île par les Arabes au VIIe siècle.

Il ne s'arrêtait d'ailleurs pas en si bon chemin. En affirmant sans ambages que l'île fut découverte par les Portugais dès avant 1528, il paraissait suffisamment précis et affirmatif pour occulter jusqu'à la connaissance que des navigateurs de la région auraient pu avoir de l'existence des Mascareignes avant l'arrivée des Portugais dans l'Océan Indien. Est-il nécessaire de faire le rapprochement entre l'attitude commune à Barquissau, Trouette, Guet et Lacaze sur la question et leur appartenance à la même classe de la société Réunionnaise ?

C'est en 1937 que parut la *petite histoire de l'île Bourbon*. Pour Farchi<sup>1</sup>,

« Les circonstances dans lesquelles fut découverte l'île Bourbon sont mal éclaircies. Il semble que les arabes de la Mecque qui s'étaient établis dès le septième ou le huitième siècle à Madagascar l'avaient connue sous le nom de Margabin. Des Portugais de la flotte de Tristan de Cunha l'auraient découverte en 1507. On pense que l'amiral Don Pedro de Mascarenhas y aurait passé en 1512 et peut-être s'y serait arrêté : ce serait à la suite de ce voyage que le nom de Mascareignes fut donné aux Iles actuellement nommées Réunion, Maurice et Rodrigues : Mascareigne ou Mascarin fut particulièrement réservé à La Réunion »

La position de cet auteur sur la question prouve qu'il avait lu ce qu'avaient écrit ses prédécesseurs. Il semble avoir consulté les ouvrages de Pajot et Guet. Il empruntait à Guet le nom de Margabin et se rapprochait de la position de Pajot sur l'année du passage de Mascarenhas à La Réunion. Mais il avait certainement consulté d'autres ouvrages et particulièrement Grandidier<sup>2</sup>. Il parlait en effet du passage dans la région de la flotte de Tristão da Cunha en 1507 ce qui, logiquement, donnait une importance secondaire à la carte de Ruysch qui ne parut qu'en 1508. En dehors de la date de 1507, avancée comme l'année de la découverte par les Portugais, il n'apportait rien de neuf.

Encore cette date restait-elle du domaine de la supposition puisque l'auteur utilisait le conditionnel et ne renvoyait à aucun document appuyant ses dires. En l'absence de références, la date de 1512 était elle aussi du domaine de la spéculation sans fondement. Il semblait d'ailleurs s'en rendre compte, le ton qu'il adoptait étant celui de la prudence. Autre particularité de la position de Farchi sur le sujet, il n'établissait aucune relation entre les Arabes et les

---

<sup>1</sup> Jean FARCHI, *Petite histoire de l'île Bourbon*, PUF, Paris, 1937, page 7.

<sup>2</sup> GRANDIDIER Alfred en collaboration avec Charles-Roux, Cl Delhorbe, H. Froidevaux et Guillaume Grandidier, *Collection des ouvrages anciens concernant Madagascar. (Ouvrages ou extraits d'ouvrages portugais, hollandais, anglais, français, allemands, italiens, espagnols et latins concernant Madagascar) 1500-1613*, Tomes I et II, Comité de Madagascar, Paris, à partir de 1903.

Portugais. Il ne donnait pas plus de références pour le nom Margabin que pour les dates concernant les Portugais. Tous ces éléments annoncés par une phrase franchement sceptique amènent le lecteur à partager ce sentiment.

## Chapitre IV

### L'HISTOIRE ENTRE L'ESPRIT DE RECHERCHE ET LA TENTATION OBSCURANTISTE

#### A la rencontre des témoignages du passé avec Lougnon.

Avec Lougnon en 1939, l'histoire prit un autre visage. *Voyages anciens à l'île Bourbon*<sup>1</sup> marqua en effet un tournant dans le domaine de la connaissance du passé. Jusqu'à cette date en effet, ceux qui racontaient l'histoire de La Réunion se réclamaient d'ouvrages ou de documents qui, en ce qui concernait l'île avant le XVIII<sup>e</sup> siècle, étaient nommés sans être cités ou reproduits. A la limite, certains allaient jusqu'à la manipulation et l'affabulation. Pour la période qui va de 1502 à 1710, Lougnon contraignit les historiens à réviser leur comportement vis-à-vis des faits historiques. En présentant sans les amputer (pour leurs passages concernant La Réunion) les récits de voyageurs, il rappela que les témoignages existaient. En livrant au grand public une somme de documents originaux, jusqu'alors disséminés dans divers lieux inaccessibles, à la grande masse des lecteurs réunionnais, il contribua à discrépiter les faussaires de l'histoire. Il montra en outre la voie de la lutte contre la polémique stérile par le recours aux documents originaux dont le lecteur avait la référence exacte. C'est dans le cadre de ce travail que Lougnon rouvrit la rubrique de la découverte de La Réunion et ramena la question dans le champ de la recherche historique moderne.

La méthode utilisée par l'historien était nouvelle. A chaque date, à chaque hypothèse correspondait un ouvrage de référence ou le nom d'un chercheur avec une allusion au cheminement qui avait abouti à la proposition. Après un bref historique de la question, Lougnon faisait son choix. Il optait pour les témoignages de Corrēa

---

<sup>1</sup> Voir, supra, page 19.

et d'Andrade, auteurs ayant participé à l'aventure portugaise au début du XVIe siècle. Ce faisant, il coupait court à toutes les affabulations qui eurent cours au XIXe siècle. Il amenait également le lecteur intéressé par la question à ne pas se laisser influencer par des ouvrages dont les auteurs n'avaient pas disposé de ces renseignements de première main.

Devant l'insuffisance de ces témoignages que le chercheur signalait au passage, il avait recours aux documents cartographiques. En 1939 Lougnon semblait avoir eu connaissance de quatre cartes de l'Océan Indien seulement pouvant apporter des éléments intéressants à la réflexion : d'abord les cartes de Cantino et de Canerio qui lui permettaient d'affirmer :

*« il est incontestable que, dès leur arrivée dans l'Océan Indien, les Portugais furent instruits de l'existence de cet archipel par les pilotes arabes qu'ils employèrent. Les cartes de Cantino et de Canerio qui furent dressées en 1502 et qui représentent pour la première fois Madagascar, mentionnant en effet, à l'est de la grande terre, trois petites îles sous les vocables – arabes dit-on- de Diva Margabin, Diva Arobi et Diva Moraze ».*

La conclusion de Lougnon était à ce sujet incisive. Elle était le fruit d'une réflexion menée à partir des écrits portugais confrontés aux documents cartographiques. A moins de documents inédits pouvant survenir ultérieurement, elle faisait autorité. Certes, Lougnon n'allait pas plus loin que le constat de la connaissance que les Arabes avaient eue des Mascareignes, certes il parlait de « *pilotes arabes* », certes il hésitait sur la langue dans laquelle avaient été attribués les noms des trois îles de l'archipel, mais en 1939, il ne pouvait, s'il n'avait eu accès qu'aux mêmes sources que Grandidier, aller plus loin. Il ne pouvait non plus être sûr que les noms donnés aux îles figurant sur la carte de Cantino étaient arabes puisque en 1960 Toussaint hésitait encore sur la signification des noms<sup>1</sup>. Les deux autres cartes étaient aussi intéressantes, pour différentes raisons. D'abord la carte de 1516. Attribuée aux Reinel (Pedro et Jorge) - mais c'était avant les travaux de Visdelou

---

<sup>1</sup> Auguste TOUSSAINT, *Histoire de l'Océan Indien (Peuples & civilisations)*, PUF, Paris, 1961, page 54.

Guimbeau<sup>1</sup>, Kammerer<sup>2</sup> et Cortesão<sup>3</sup> - elle fut rectifiée par Lougnon dans l'édition de 1955.

Sa reproduction photographique à la page cinq de *Voyages anciens* présentait un double intérêt : elle inaugurait, pour La Réunion, l'ère des ouvrages historiques dans lesquels figuraient non seulement les commentaires des auteurs, mais le document original permettant au lecteur de faire une lecture critique des commentaires. Elle incitait ceux qui s'intéressaient à la recherche historique à aller directement au document authentique en cas de doute.

### Attirer l'attention sur les documents inédits

Sur la dernière carte, celle de 1520, qui ne portait pas de nom d'auteur selon Lougnon et qui, d'après Visdelou Guimbeau, était de Jorge Reinel, apparaissait selon l'auteur de *Voyages anciens* l'inscription : « *ilhas masca ramhas* ». Lougnon précisait à ce sujet « *et non Mascarenhas* »<sup>4</sup>. Coquetterie d'historien ? Non ! Ce détail, dont personne après Lougnon ne releva la bizarrerie, était aux yeux de l'historien suffisamment singulier pour qu'il se crût obligé de préciser quelques lignes plus loin :

« ... on se gardera sans doute de traduire par « îles couvertes de forêts » l'inscription « *ilhas masca ramhas* » ... »

Lougnon apportait ainsi doublement sa contribution à l'histoire : il n'occultait pas le détail inédit ; si insignifiant pût-il paraître, il le restituait avec fidélité. Ceci ne l'empêchait pas d'apporter sa contribution en ajoutant le commentaire qu'il jugeait le plus objectif. Le travail de Lougnon innovait donc tant, sinon plus par l'exemple de la rigueur dans la démarche que par la quantité de documents qu'il livrait aux historiens. Lougnon innovait par l'exemple qu'il donnait des qualités nécessaires à l'historien : souci d'objectivité, ton prudent pour parler de faits controversés, mais, en contrepartie, adhésion sans réserve à une hypothèse lorsque la preuve de sa justesse est apportée par des documents irréfutables.

<sup>1</sup> Georges de VISDELOU-GUIMBEAU, *La Découverte des Mascareignes*, General Printing & Stationery, Port-Louis, Maurice, 1948.

<sup>2</sup> Albert KAMMERER, *La découverte de Madagascar par les Portugais et la cartographie de l'île*, Paris, 1950.

<sup>3</sup> Armando CORTESÃO, *History of Portuguese Cartography*, Vol. 1, 1969.

<sup>4</sup> LOUGNON, *Voyages anciens...*, édition 1939, page 3.

Enfin, Réunionnais, il innovait par sa patiente passion à restituer à son peuple son passé, en ne lui fournissant que des documents authentiques qu'il lui aurait été possible de retrouver. Il faut ajouter qu'avec Lougnon commença une période où le grand public pourrait, en plus des « *histoires générales de La Réunion* », avoir accès à des ouvrages historiques très documentés consacrés à des périodes ou à des thèmes bien précis.

### Visdelou Guimbeau ou la recherche mauricienne moderne

Au nombre de ces thèmes figure la découverte des Mascareignes qui fit l'objet d'un livre publié par Visdelou Guimbeau en 1948<sup>1</sup>. Quelles que soient les faiblesses du travail de cet auteur sur le sujet qu'il se fixa, il faut reconnaître que sa contribution au niveau de la cartographie de l'Océan Indien entre 1502 et 1522 fut aussi importante que le fut la contribution de Lougnon dans le domaine des relations de voyage concernant La Réunion du XVIIe siècle. Travail patient, travail ingrat puisque malgré une analyse minutieuse des documents sur lesquels il avait choisi de faire porter son effort de réflexion, l'auteur n'arrivait pas à convaincre. Pourquoi ?

Parce que, au départ même, Visdelou Guimbeau se prit au piège. Certes on a l'impression à la page XI qu'il va dominer son sujet et élargir le plus possible son champ d'investigation. Ne fait-il pas cette remarque surprenante :

« une question des plus intéressantes et que personne n'a pu éclaircir, c'est l'*histoire des îles Mascareignes pendant le moyen âge, alors qu'elles étaient encore aux mains des Arabes* » ?

Mais le lecteur n'a pas encore mesuré la nouveauté de la formule finale qu'il est déjà ramené vers des sentiers battus, et l'on sent à travers les propos qui suivent que l'érudition de l'auteur ne suffit pas à compenser le manque d'audace de ses propositions.

« Pouvons nous, [dit-il], établir des dates précises auxquelles ces îles virent des hommes débarquer pour la première fois sur leurs côtes ? La célèbre carte de Cantino nous apprend que ce dut être bien avant 1502, car elles portaient alors déjà des noms orientaux. Le marchand et voyageur arabe Sulhiman-al-Mahri mentionne le

---

<sup>1</sup> Voir note 1, page 59.

*groupe vers 1489 et l'appelle Tirrakha ; et si l'on songe que les Arabes s'étaient déjà établis le long de la côte N E de Madagascar au début du IXe siècle... l'histoire des îles Mascareignes peut bien remonter à plus d'un millénaire »<sup>1</sup>.*

Ce sont là des propos qui obtiendraient l'adhésion sans réserve d'un Hermann et seraient dénoncés « *avec la plus grande fermeté* » par un Lacaze ou un Barquissau. Car sur ce sujet précis, Visdelou Guimbeau était vague et faisait part d'un sentiment sur six cents ans d'histoire mal connue à partir d'un document datant de la fin de la période prise en compte et ne constituant pas une preuve suffisante.

En réalité les propos de Visdelou Guimbeau ressemblaient fort à une pirouette pour amener le lecteur à s'intéresser avec lui à ce qui suivait, à son sujet : la découverte des Mascareignes par les Portugais. Visdelou Guimbeau ne prenait donc pas de recul vis-à-vis de son sujet. Et il se produisait ce qui se passe souvent, dans des situations semblables : il se laissait entraîner par ses prédecesseurs sur des terrains minés, mettait sur le même plan des détails d'importance différente et s'enfermait dans des conjectures timorées.

Cela se traduisait, entre autres faiblesses, par une interrogation incomplète de la carte de Jorge Reinel : il ne s'interrogeait pas en effet sur la curiosité du détail « *masca ramhas* ». Ses recherches n'étaient axées que sur les archives portugaises, comme s'il y avait eu coupure entre l'arrivée des Portugais dans l'Océan Indien et la période précédente. Manifestement mal documenté, il éludait le problème posé par le détail « *João de Lisboa* » ... Bref, Visdelou Guimbeau portait une contradiction heureuse à Guet, mais sa réflexion était inachevée sur ce point d'histoire et ne levait pas tout scepticisme.

### Le retour des zistwar

La même année, Auguste Brunet, ancien Secrétaire d'Etat, commit *Trois cents ans de colonisation*<sup>2</sup>. Certes, le ton général était

---

<sup>1</sup> CHAPUISET LE MERLE reprend sur ce sujet l'hypothèse de Visdelou Guimbeau dans son livre *Précis d'histoire de Maurice XV-XVIII<sup>e</sup> siècles*, Port Louis, 1950.

<sup>2</sup> Auguste BRUNET, *Trois cents ans de colonisation*, Edition de l'Empire, Paris, 1948.

celui de l'historien. On a même l'impression au premier abord que Brunet jouait le jeu de l'objectivité. Mais c'était là un vernis qui, aux yeux du lecteur perspicace, s'effritait dès les trois premières pages... avec le sujet qui nous préoccupe d'ailleurs.

La première remarque qui s'impose a trait aux références de l'historien : elles sont des plus poussiéreuses. En faisant appel aux thèses de Pajot et Guet qui s'inspirèrent eux-mêmes de travaux effectués au milieu du XIXe siècle, les travaux de Guillain datant de 1856, il semblait ignorer que les recherches s'étaient poursuivies depuis et faisait preuve d'une belle inculture en faisant l'impasse sur les travaux de Lougnon. En fait, il se montrait même incapable d'une exploitation efficace de ses sources. Développant son argumentation sur la découverte de l'Ile, il s'appuyait sur le fait que

*« le nom de Santa-Appolonia ou d'Appolonya figure sur les plus anciennes cartes » ; et de citer en note la « mappemonde latine de 1527 dite « Charta universalis de Weimar »... ».*

On peut beaucoup pardonner à Brunet mais pas de citer dans le même paragraphe Guet et Pajot et d'ignorer que tous les deux signalèrent, sur la *carte de Ruysch* dressée en... 1508, la présence du nom...*diva margabin*. Mais est-ce de la part de Brunet une défaillance de lecture ou un éclectisme idéologique dans la restitution de la réalité ?

Sans doute, Guet et Pajot ne furent-ils pas prodiges de renseignements sur la connaissance que les riverains avaient des Mascareignes. Mais ils en dirent suffisamment pour rendre suspect le mutisme de Brunet sur la question. Autre caractéristique de la démarche de Brunet : la facilité qu'il avait de reprendre des fables et de les véhiculer avec le plus bel aplomb. Mais écoutons le :

*« En cette même année 1545, des navigateurs portugais abordèrent, suivant plusieurs auteurs, à Santa Appolonya (ou Mascarenhas), et y déposèrent des chèvres et des porcs en vue de ravitailllements futurs »*

Quels étaient ces auteurs ? Sur quels documents se fondèrent leurs dires ? Le dernier grief qu'on pourrait faire à cet auteur, c'est d'agrémenter de détails de son cru des récits qu'il ne semble pas avoir lus. Deux exemples à deux paragraphes d'intervalle en attestent.

« Sur la pierre laissée par les Portugais en 1545 à l'île d'Anosy et dont le dessin a été reproduit par Flacourt, le futur Bourbon est désigné sous l'appellation Mascarenhas. »<sup>1</sup>

Eût-il osé se faire l'écho de telles sornettes s'il avait lu Flacourt ? Parlant ensuite de la relâche que Samuel Castleton fit à Mascareigne en 1613<sup>2</sup>, il considéra peut être que le récit était incomplet et y ajouta :

« Lui aussi dépose dans l'île des souches de gros et petit bétail ».

Bref, Brunet confondit histoire et « zistwar »<sup>3</sup>. Le malheur c'est que cette accumulation d'erreurs historiques contribua à brouiller les pistes et à faire le lit de ceux qui, à partir de 1961, entreprendraient l'aliénation à grande échelle des Réunionnais.

En 1954, Eugène Souris publia son « *histoire abrégée de l'île de La Réunion* »<sup>4</sup>. Sa prétention ne se hissait pas jusqu'à une réflexion personnelle approfondie sur l'ensemble de l'histoire de l'Ile. Son but était de mettre à la disposition des écoles un ouvrage sans prétention innovatrice mais à vocation surtout pédagogique. Il le fit avec sérieux et montra une clairvoyance certaine dans sa collecte de renseignements et dans la présentation des documents. Ayant certainement compilé les différents ouvrages parus sur l'histoire de l'île, il succomba à la récurrence de la fable des animaux déposés dans l'île par les Portugais. Mais il faut surtout retenir, mis à part ce détail, que, prenant Lougnon comme référence, il parvint à déjouer assez heureusement les pièges tendus dans nombre d'ouvrages.

### Quand la radio ouvre l'histoire aux non-lecteurs.

« *Les chroniques de Bourbon* » d'Yves Pérotin<sup>5</sup> marquèrent le début d'une nouvelle ère dans l'accès du grand public à l'histoire de La Réunion. En effet, pour la première fois fut retransmise sur les ondes de la Radiodiffusion française à La Réunion, une série d'émissions sur l'histoire de l'île.

<sup>1</sup> Voir, supra, chapitre I, pages 19 à 25.

<sup>2</sup> LOUGNON, *Voyages anciens....*, édition 1970, op. cité, pages 13, 14.

<sup>3</sup> Terme créole signifiant *conte*, et au sens péjoratif, *fabulation..*

<sup>4</sup> Eugène SOURIS, *Histoire abrégée de l'île de La Réunion*, A Lahure, Paris, 1954.

<sup>5</sup> Yves PEROTIN, *Chroniques de Bourbon*, Couderc, Nérac, 1957.

De septembre 1955 à février 1957, Pérotin y traita une trentaine de sujets parmi lesquels figurait la découverte de La Réunion. Aucune référence n'accompagnait le texte de ces causeries rassemblées dans son livre. Mais l'auteur avoua dans son avant propos s'être laissé aller, au cours de l'élaboration des textes préparatoires aux émissions, à une certaine négligence à laquelle il ne put remédier par la suite.

*« Cela est absolument contraire à toute méthode historique saine ; c'est aux yeux de tous les gens du métier, un véritable scandale. Il faudrait en effet que l'on puisse trouver au bas des pages ce petit texte, ces notes qui sont comme les fondations de l'édifice qui les surmonte ; il faudrait que leur caractère apparent soit comme une garantie de la solidité de l'ensemble de la construction. Or on ne trouvera rien au pied des pages qui suivent »*

Et comme pour s'excuser auprès du lecteur, il poursuivit un peu plus loin,...

*« il devra me juger sur la mine, et je reconnais que c'est un piètre critère ».*

Il faudra donc se contenter d'une critique « *moral* » de l'étude sur le sujet qui nous intéresse et dont il dit :

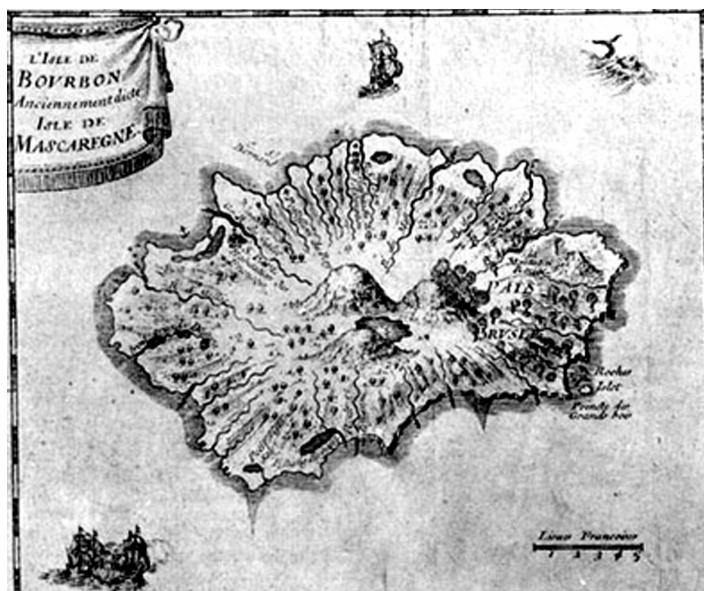
*« la seule [étude] pour laquelle je n'ai pas consulté de document de base c'est – et pour cause - la Découverte des Mascareignes ; encore me suis-je efforcé de renouveler la perspective de la question ».<sup>1</sup>*

Il faut reconnaître que s'il n'apportait pas d'informations convaincantes susceptibles de faire avancer la connaissance dans l'immédiat, son discours soutenait deux points forts permettant de relancer le débat :

*« Nous avons la fâcheuse coutume, [annonçait-il en introduction,] de tout rapporter à la civilisation de l'Europe occidentale ! Ainsi des découvertes : nous désignons par ce vocable le moment historique où une terre ou un pays a été foulé ou simplement repéré pour la première fois par un européen ou par quelqu'un autre personne se réclamant de la civilisation européenne. C'est une vue simpliste et génératrice d'équivoques. Quand Colomb découvrit l'Amérique, il y trouva du monde ; des gens qui eux ou leurs pères l'avaient découverte avant lui.*

---

<sup>1</sup> Idem, pages 7 et 8.



Ces deux cartes sont présentées comme « la carte de Flacourt ». Même si le contour est le même, la première, P.F. 218. Div 2, 1 D. diffère sensiblement de la seconde qui figure dans *Histoire de la grande île Madagascar*. Le nombre de rivières et ravines est plus complet sur la deuxième. En tout cas, il y a peu de chances que l'une ou l'autre soit la matrice qui a été à l'origine de toutes les cartes dites de Flacourt. Certains toponymes postérieurs de trente à quarante ans à la mort de Flacourt en témoignent : *la rivière du Mât*, *la ravine de Saint Gilles*, *l'habitation du bon pays...*



A l'occasion du cinq-centième anniversaire de l'arrivée de Vasco de Gama dans l'Océan Indien, le Portugal associa à l'événement les grandes figures de la navigation lusitanienne. Au même titre que Magellan, Gil Eanes, Bartolomeu Dias, João de Lisboa eut droit à l'émission d'un timbre à son effigie. Initiative louable. Pourtant, il n'est pas sûr que la vérité historique ait été, à cette occasion, respectée. L'homme porta-t-il

la barbe en bataille et le cheveu fou ? Quant aux dates de 1511, 1512, elles ne correspondent pas à l'événement qui leur est associé : João de Lisboa reconnut en effet l'embouchure du Rio de la Plata en 1514.

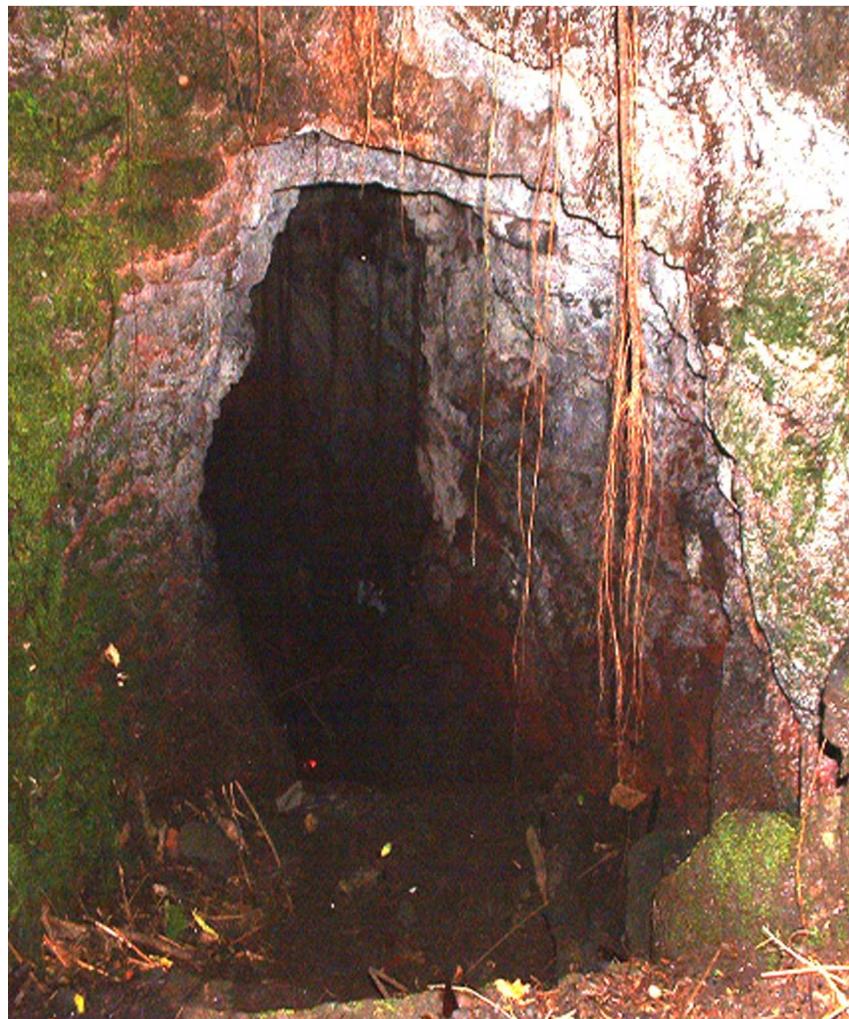


Fragment de la carte anonyme, connue sous le nom de *Kunstmann IV*, datée de 1522 par Cortesao et attribuée à Jorge Reynel. On y distingue les inscriptions *ilhas masca remhas* et *Jo de lisboa*.



**Dom Pedro Mascarenhas, 1480 - 1555**

On confond souvent Pero Mascarenhas, le militaire, lieutenant d'Albuquerque entre 1512 et 1516 et de Vasco de Gama en 1525, mort en mer au large du Maroc en 1535, avec Dom Pedro Mascarenhas, né en 1480, mort en 1555, dont le père, Fernão Martim de Mascarenhas, était fidalgo de la maison de l'Infant D. João, fils de D. João I. Ambassadeur du Portugal auprès du Pape, Dom Pedro rencontra à ce titre Saint François Xavier en 1540. En 1554, il partit pour l'Inde en tant que Vice-Roi.



### **Le Puits Arabe**

Il n'a été appelé ainsi qu'au XXe siècle. Il était connu au XIXe siècle sous les noms de puits de Takamaka, puits de la Ravine Ango ou Ancien Puits. Il est différent des autres puits de la région de Saint-Philippe. Sur la photo, on peut distinguer l'endroit où, cessant d'être à ciel ouvert comme le puits du Baril, il bifurque vers la gauche tandis que son escalier continue à descendre sous terre.

*D'autre part, lorsqu'il s'agit de terres inhabitées, comme c'est le cas pour les Mascareignes, le fait de les trouver dépourvues d'autres humains ne prouve pas que l'on soit les premiers à y venir ; des individus d'autres peuples ont pu y passer et ne pas s'arrêter ». [Et d'ajouter :] « ...Evitons ces naïvetés... »<sup>1</sup>*

### **Renouveler la perspective de la question de la découverte des Mascareignes.**

Pérotin apportait en outre sa contribution en situant l'évènement dans le contexte qui avait pu être le sien à une époque ou à une autre de l'histoire de l'Océan Indien. Ce faisant, il invitait les historiens à aborder la question sous un angle différent. C'est ce qu'il expliquait de la façon la plus claire dans sa conclusion :

*« Arrivera-t-on quelque jour à savoir plus précisément ce qu'il en est et qui – parmi les Portugais - fut le premier à découvrir ces îles ? C'est douteux, mais ce n'est pas positivement exclu. En ces matières est-ce bien important ? Et n'est-il pas plus intéressant, comme nous venons de le faire, de chercher à reconnaître dans quels grands mouvements historiques s'inscrivent ces voyages oubliés et ces navires obscurs qui conduisent sur les côtes des Mascareignes les Malayo-Mélanésiens (peut-être), les Arabes (très probablement) et enfin les aventureux sujets du roi du Portugal ».<sup>2</sup>*

C'est en 1958 que parut la deuxième édition de *Voyages anciens*. Dans le premier chapitre, on y relève une correction apportée par l'auteur au texte de 1939. Il y précisait qu'une des cartes, figurant également à la page 5 de l'édition de 1939,

*« que Denucé attribue aux célèbres facteurs Pedro et Jorge Reinel serait en fait l'œuvre de Lopo Homem et daterait de 1519 ».*

Pour le reste il n'y a aucune modification à son texte de la première édition.

Pérotin réveilla-t-il la curiosité de ses contemporains historiens sur la découverte des Mascareignes ? La question eût mérité d'être posée à Defos du Rau qui, en 1960 lui consacra quelques lignes dans son Etude de la *Géographie humaine de l'Ile de La Réunion*<sup>3</sup>.

---

<sup>1</sup> Idem, page 79.

<sup>2</sup> Ibidem, page 84.

<sup>3</sup> Jean DEFOS DU RAU. *Ile de La Réunion. Etude de géographie humaine*, 2 vol., Bordeaux, 1960.

Pour celui-ci, la connaissance de l'île par les Arabes et l'information donnée par eux aux Portugais étant du domaine du certain, il s'agissait de s'intéresser au rôle de La Réunion avant le quinzième siècle. Defos du Rau pouvait d'autant moins éluder la question qu'elle aurait dû faire l'objet de recherches depuis le moment où l'on s'était aperçu de la présence de noms arabes face aux Mascareignes sur la carte de Ruysch et à plus forte raison celle de Cantino, un siècle auparavant. Elle ne l'avait pas été.

D'ailleurs, si l'initiative en revenait à cet auteur, c'est justement parce que la question avait sa place dans le cadre d'une étude sur la géographie humaine. Toutefois, s'il était plus précis que Pérotin, le point de vue de Defos du Rau était encore très réservé sur la question de la fréquentation des Mascareignes par les riverains. Mais que disait-il donc ?

*«En tout cas, il est symptomatique de constater qu'à l'époque où ils constituèrent leur empire maritime, les Portugais dédaignèrent d'occuper des Mascareignes. C'est qu'en effet elles étaient situées à l'écart de la route normale des Indes. Elles ne détenaient aucun produit précieux et ne pouvaient tenter de trafiquants ni arabes, ni européens. Sa seule utilité était au prix d'un léger détour, de permettre aux boutres, aux caravelles d'y faire aiguade. Et tel fut le seul rôle de La Réunion vraisemblablement pendant des siècles. Car il est moralement certain que les Arabes connaissaient l'existence de ces îles. Il est inimaginable de penser qu'entre le VIII<sup>e</sup> siècle, époque où ils abordèrent à Madagascar et la fin du X<sup>e</sup> siècle, quelqu'un des boutres qui trafiquaient entre les Indes et la côte est de l'Afrique n'ait pas un jour ou l'autre, poussé par la tempête, les alizés, ou la curiosité aperçu ces îles et n'y ait pas abordé. »<sup>1</sup>*

### Position contradictoire de Toussaint.

A Maurice, les parutions ayant trait à l'histoire de l'Océan Indien ou des îles Mascareignes continuaient à parler de la question. Toussaint<sup>2</sup>, en 1961, mit l'accent sur la route empruntée par les navigateurs arabes pour arriver jusqu'aux Mascareignes. Bien que

---

<sup>1</sup> DEFOS DU RAU , op. cité, pages 129, 130.

<sup>2</sup> Auguste TOUSSAINT, *Histoire de l'Océan Indien* (Peuples & civilisations), P.U.F., Paris, 1961.

dépendant encore trop de recherches du XIXe siècle, dépassées pour nombre d'entre elles<sup>1</sup>, et le conduisant, malgré un raisonnement juste, à des conclusions contestables, son travail n'en était pas moins sérieux. Cela le gênait et le conduisait, sur la question de la fréquentation des Mascareignes par les riverains de l'Océan Indien, à cette position restrictive rencontrée chez Defos du Rau et s'appuyant sur deux raisons :

*« Ces îles alors désertes, n'avaient d'ailleurs rien à offrir à leur convoitise ».*

Ce qui est une conclusion hâtive<sup>2</sup>. Quant à la deuxième raison, elle avait été évoquée avant lui et allait l'être encore après lui :

*« On n'a rien trouvé jusqu'ici qui puisse indiquer que les musulmans y aient jamais formé d'établissement ».*

Toussaint encore, en 1971 et 1972, et North Coombes en 1983 formulèrent d'autres hypothèses, ou affinèrent les précédentes, sur la découverte des Mascareignes. Il y avait, même si cela se faisait en décalage chronologique, une émulation entre chercheurs.

---

<sup>1</sup> Voir, infra, page 369 : Toussaint et la route arabe des Mascareignes.

<sup>2</sup> Voir, infra, chapitres XXIII et XXIV.



## Chapitre V

### LE TEMPS DU VERROUILLAGE IDÉOLOGIQUE

Une île sous influence.

A La Réunion, on verrouillait. André Scherer<sup>1</sup> fut, sur le point qui nous préoccupe, objectif. Mais il n'était plus question, chez lui, de ce rôle d'aiguade qu'auraient pu avoir les îles avant l'arrivée des Européens dans l'Océan Indien. Il était très en retrait par rapport à Defos du Rau. Et pour qui se penche sur les parutions traitant de la découverte des Mascareignes en tenant compte de leur ordre chronologique, l'ouvrage de Scherer semble marquer la transition entre la période ouverte inaugurée par Lougnon en 1939 et la vague d'obscurantisme qui sévit à partir de l'époque où il rédigea son *Histoire de La Réunion*.

C'est qu'entre temps s'étaient produits des événements extrêmement importants. En effet, en rassemblant leurs empires sous la bannière de la liberté pour combattre le nazisme, les puissances coloniales s'étaient trouvées au pied du mur à la fin du conflit mondial. L'exigence d'égalité dans le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes avait conduit, dans un premier temps, à l'ébranlement des empires coloniaux. A La Réunion, la situation en 1946 était un peu plus complexe. Alors que dans les grandes colonies, le pillage des richesses au mépris des droits de l'Homme s'était fait de la façon la plus brutale et la plus directe jusqu'à la seconde guerre mondiale, la position excentrée de La Réunion et le peu d'intérêt dont elle était l'objet de la part de la métropole lui avaient valu de ne vivre les contradictions coloniales, ni dans le fond ni dans la forme, de la même façon que les colonies des continents africain et asiatique.

---

<sup>1</sup> André SCHERER, *Histoire de La Réunion*, P.U.F., Que sais-je?, Paris, 1965.

La main mise absolue des possédants sur la vie politique de l'île, leurre d'un jeu politique « *de décalcomanie* »<sup>1</sup> entraînèrent les couches sociales défavorisées dans des prises de positions sur des rivalités de personnes extérieures à leurs problèmes. Les faux-sens et non-sens truffaient le vocabulaire politique. Le mythe de « *La Réunion colonie colonisatrice* » créé par l'idéologie des classes sociales dominantes piéga les éléments les plus lucides<sup>2</sup> qui s'interrogeaient sur la colonisation. Tel fut le contexte dans lequel se constitua cette frange des classes possédantes, sincère sans doute, mais aliénée et ignorante des leçons de son histoire au point d'entraîner le peuple dans l'imbroglio identitaire que concrétisa la départementalisation.

A partir de 1946 la puissance coloniale céda de gré ou de force dans les grandes colonies. 1962 vit la fin du rêve colonial. Il s'agissait pour la métropole d'empêcher la peau de chagrin de se réduire à néant. D'autant plus que dans les DOM, les partis progressistes tiraient les conséquences du jeu de dupes dont leurs peuples faisaient les frais. A partir de là, tous les moyens furent utilisés par la puissance coloniale pour endiguer la marche à l'émancipation et préserver ce relais insulaire d'une importance géopolitique exceptionnelle<sup>3</sup>.

Alors que l'Université se créait et se développait, que l'histoire, la linguistique, l'ethnologie y étaient enseignées, un effort considérable fut dépensé pour éradiquer la langue créole depuis la maternelle; des moyens audiovisuels les plus sophistiqués furent mis à la disposition de ceux qui tiraient à boulet rouge contre les valeurs de la civilisation réunionnaise ; l'enseignement de l'Histoire de La Réunion fut supprimé à l'école primaire. Décisions inéluctables dans la mesure où le danger ne pouvait être écarté qu'avec l'anéantissement de la vérité sur le vécu culturel du peuple.

---

<sup>1</sup> J'emprunte à Léon Damas l'image qu'il utilise pour qualifier la littérature antillaise.

<sup>2</sup> Contrairement aux Antilles, La Réunion fut très pauvre sur ce plan. C'est dû à l'appartenance de tous ses hommes politiques de premier plan à la bourgeoisie.

<sup>3</sup> Dans *Géopolitique, constantes et changements dans l'histoire*, Ellipses édition, Aubin, 2003, Paris, Aymeric CHAUPRADE consacre le chapitre 3 de la partie II aux différents aspects géopolitiques de l'insularité. Mais La Réunion qui, tout au long de son histoire, a réuni la quasi-totalité des cas de figure pouvant illustrer le chapitre, en est objectivement absente.

Et la découverte des Mascareignes dans tout ça ? Objectera-t-on. Si avec Scherer elle resta en dehors du champ d'action de l'entreprise de falsification de l'histoire, c'est parce que, au moment où cet historien rédigea son *Histoire de La Réunion*, il était important dans les sphères du pouvoir de parer au plus pressé. Il fallait, par exemple, répondre à l'offensive lancée depuis 1959 par les intellectuels autonomistes sur la question de la contribution de Madagascar à la formation du premier noyau de la population, de la langue, de l'imaginaire et de la musique. Scherer s'y employa consciencieusement<sup>1</sup>. D'autres, après lui, se chargèrent de la découverte des Mascareignes.

En 1970, Gabriel Gérard<sup>2</sup> publia un guide illustré de La Réunion. Dans l'avant-propos, l'auteur précisait que

*« le présent ouvrage regroupe par commune ces souvenirs de petite histoire qui doivent permettre à tous les Réunionnais de revivre certains épisodes d'un passé relativement riche en évènement ».*

L'accumulation de « souvenirs de petite histoire » pouvant servir à la restitution de la « grande histoire », leur authenticité est une condition indispensable à la vérité historique. Or, Gérard prenait beaucoup trop de liberté avec les dates et les événements. Cela commençait avec la découverte et les prises de possession. Cet auteur, qui avait pris la peine de nommer Defos du Rau, Albert Lougnon, Yves Pérotin, André Scherer et Eugène Souris dans sa bibliographie, osait écrire :

*« S'il n'est pas possible en l'état actuel des recherches historiques d'attribuer à Pedro de Mascarenhas l'honneur d'avoir découvert le premier l'île de La Réunion il est cependant permis d'affirmer que cet évènement se situe entre les années 1502 et 1528 date à laquelle une escadre de quatre navires commandés par le dit Pedro de Mascarenhas aperçut l'île »<sup>3</sup>.*

Et cela continuait dans les lignes suivantes avec le passage de Castelton en 1596 au lieu de 1613, celui de Bontekoe en 1602 au lieu de 1619. Quant au puits de la région de Saint-Philippe, puisque ceci nous intéresse et qu'il n'en avait plus été question depuis

---

<sup>1</sup> André SCHERER, *Histoire de La Réunion*, P.U.F., édition 1965, page 11, II- l'occupation définitive, et p 124 1<sup>er</sup> paragraphe.

<sup>2</sup> Gabriel GERARD, *Guide illustré de La Réunion*, Nérac, 1970.

<sup>3</sup> GERARD, page 7.

Barquissau, il nous apprenait, au passage, que c'est sur ordre de Joseph Hubert que furent creusés le puits du Baril en 1882 (mais il doit s'agir de 1822) et le puits de Takamaka (l'actuel Puits Arabe) en 1813. Parlant du *puits du Baril*, il l'assimilait au puits dont avait parlé Garsault alors que, justement, ce dernier avait précisé qu'il ne fallait pas assimiler *l'Ancien Puits* au *puits du Baril*.

Gérard fit donc, pour le moins, preuve de légèreté... Mais était-ce de la légèreté ? Il apporta sa contribution à l'entreprise de brouillage. Comme la bibliographie présentée en fin d'ouvrage était des plus réduites, que les dates et la présentation des événements n'étaient justifiées par aucun renvoi à un quelconque ouvrage ou document de référence, le lecteur ne peut rien contrôler à moins d'avoir une connaissance exhaustive du contenu des sources auxquelles il peut faire appel pour sa vérification. Ce qui n'est pas à la portée du lecteur auquel était destiné l'ouvrage de Gérard.

La présentation générale de l'ouvrage a en outre la particularité d'endormir la méfiance du lecteur tant il est vrai qu'une date, un évènement cités dans ce genre de livre ne peuvent être perçus que comme étant du domaine de l'indiscutable. C'est dans ce contexte que Gérard, après avoir repris à son compte la position de Barquissau sur la réalisation du puits du Baril, discréda l'hypothèse de Garsault en lui donnant comme point de départ un puits introuvable dans la région du Baril, et banalisa le puits de Takamaka par le biais d'une date fantaisiste. Il contribua ainsi à faire mieux que jeter le trouble dans l'esprit du lecteur non averti, il le persuada que le Puits Arabe n'avait jamais existé que dans l'imagination de Garsault.

Etais-ce l'air du temps ? Catherine Lavaux s'inscrivait dans la continuité de Gérard. Ce qu'elle disait des puits de Saint-Philippe dans son livre « *La Réunion du battant des lames au sommet des montagnes* »<sup>1</sup> le laissait en tous cas penser. Mais de même que Paul Hermann ne semblait pas avoir lu attentivement Garsault avant de parler du puits, Catherine Lavaux ajoutait à la confusion en confondant Paul Hermann et Jules Hermann, en se trompant dans la

---

<sup>1</sup> Catherine LAVAUX, *La Réunion : du battant des lames au sommet des montagnes*, Courbevoie, 1973.

chronologie des citations, en abusant des citations tronquées et remaniées.

Celle-ci usait en effet d'un raccourci en italiques placé entre guillemets :

*« 1900 : les Arabes connaissaient l'île depuis longtemps, ce puits creusé dans la lave, à section carrée pareil à ceux que l'on construisait en Egypte, est de construction antique. Il atteste d'une colonisation très ancienne et éphémère et d'un établissement arabe vers le VIII<sup>e</sup> ou le IX<sup>e</sup> siècle. »*

Le moins qu'on puisse dire c'est que, même fait à partir des termes et expressions utilisés par Hermann, cet arrangement est bien moins nuancé que la citation originale et, de ce fait, prend force d'affirmation. Cette transformation de la pensée de Hermann est difficile à résituer dans l'ouvrage de référence d'autant plus que la date de 1900 est inexacte et correspond à la parution d'un livre de Jules Hermann. En outre, cette erreur de date renverse la chronologie des parutions des ouvrages de Garsault et d'Hermann. En effet, Garsault est cité sans transition après Hermann et les deux citations illustrent la légende du puits de Takamaka après que Catherine Lavaux a expliqué que Hermann confondait le puits du Baril et celui de Takamaka. Il en résulte que le lecteur prend logiquement Hermann comme auteur de l'hypothèse de la présence d'hommes à La Réunion avant l'arrivée des Européens dans l'Océan Indien. Or le doute a déjà été levé sur la construction du puits du Baril et la date de la réalisation de l'ouvrage. Le mystère est donc élucidé pour celui qui se contente de lire Catherine Lavaux.

Et les termes qu'elle utilisait pour parler du puits de Takamaka, montrent que dès 1973 elle ne crut pas au sérieux de l'hypothèse de Garsault sur

*« Le fameux puits arabe qui intrigua beaucoup les historiens de l'île. »*

Il est vrai qu'elle avait certainement lu Gérard et que l'aplomb avec lequel ce dernier assénait son affirmation avait de quoi ébranler quelqu'un qui n'avait pas vérifié minutieusement les correspondances échangées entre Joseph Hubert et les autorités anglaises en cette année 1813.

### La mise au pas de la recherche.

Si je n'avais pas eu à faire l'historique de la place accordée à la découverte de La Réunion dans l'œuvre des historiens des îles Mascareignes, je n'aurais pas remarqué ce qui constitua un coup de théâtre en 1970. Le succès du recueil de Lougnon « *Sous le signe de la tortue* » avait été tel qu'en 1970 parut la troisième édition du livre. Pourtant, plus que le fait que cette édition était posthume, apparaissait à l'évidence l'amputation dont le livre avait été l'objet sur la découverte de La Réunion entre la deuxième et la troisième édition.

La première date mentionnée dans l'édition de 1970 était en effet 1512. Tout ce qui était antérieur avait été gommé. Plus question de la certitude qui apparaissait dans les éditions de 1939 et 1958 sur les informations données par les Arabes aux Portugais à l'arrivée de ces derniers dans l'Océan Indien. Plus question de la carte de Cantino et même, après 1512, plus question du détail insolite apparaissant sur la carte de 1520. Plus grave : défiant la reproduction photographique de la carte publiée dans le livre de Visdelou Guimbeau, ce détail « *ilhas masca remhas* », avait été transformé dans l'exposé de l'historien en « *ilhas Mascareinhas* »<sup>1</sup>.

Lougnon qui, dans les deux premières éditions de son livre avait donné l'image de l'honnêteté intellectuelle et de la minutie, rejettait tout d'un bloc, sans qu'aucun élément nouveau n'eût rendu caducs sa position antérieure et les documents auxquels il s'était référé. Il se remettait en cause alors que sa contribution pouvait, en figurant à côté de celle de Visdelou Guimbeau, ouvrir des horizons nouveaux au chercheur, comme il en avait formulé le souhait naguère lorsqu'il disait :

« *Il suffit d'avoir exposé aussi succinctement que possible l'état de la question, et de formuler le souhait qu'un chercheur s'applique à élucider l'énigme.* »<sup>2</sup>

Pire ! On y voyait refaire surface la position défendue par Brunet...Oui !... Brunet !

Je ne pus, constatant ce recul, m'empêcher de penser avec peine à cet autre universitaire qui ouvrit, quelques années plus tard,

---

<sup>1</sup> LOUGNON, Voyages anciens..., édition de 1970, page 12.

<sup>2</sup> LOUGNON, Voyages anciens..., édition de 1954, page 11.

des perspectives à la langue créole écrite, et qui fut par la suite constraint d'aller à Canossa<sup>1</sup>.

Alors ? Si l'auteur avait été dans l'impossibilité de suivre le travail de réédition, Anastasie se chargea-t-elle de la dernière relecture avant passage sous presse ? Ou alors, quels remords auraient pris l'historien au soir de sa vie ? Et à quelle abjuration aurait-il été contraint ? Lui qui, selon les dires de son frère, fut lucide jusqu'au bout. J'étais atterré.

Si à la mort de Lougnon, la recherche de la vérité sur la découverte de La Réunion devint comme orpheline, il est certain qu'avec l'édition de 1970 de *Voyages anciens*, elle hérita d'un avis de comparution.

Et ce n'est pas l'illusion donnée par le livre de Toussaint sur Maurice qui changea la réalité. La position de cet auteur datait de 1961 et elle contribuait, vu l'autorité de ce dernier, à geler la situation sur le plan universitaire. Qui oserait, en effet, dans le cadre de recherches universitaires, se lancer dans des voies fossilisant Toussaint et Visdelou Guimbeau ? Qui oserait affronter les barrières posées officiellement ?

Il n'est que de lire *l'orientation bibliographique* de Daniel le Blevec pour s'en convaincre :

*« Affirmer que les Mascareignes n'ont joué aucun rôle dans l'histoire océanique avant le XVIè siècle est devenu un lieu commun. De fait, les plus anciennes migrations qui affectèrent l'Océan Indien occidental, ne les touchèrent pas, ou du moins n'y laissèrent pas de trace. Aucune source grecque ni arabe ne les mentionne. Pourtant les premiers portulans portugais sur lesquels elles figurent, celui de Cantino, celui de Canerio en 1502 leur donnent des noms arabes Diva Margabin pour La Réunion, Diva Arobi pour Maurice, Diva Mozare pour Rodrigue à une époque où les Portugais n'avaient pas encore reconnu les îles mais en avaient sans doute appris l'existence par l'intermédiaire de cartes arabes. Il semblerait donc que des navigateurs arabes, plus vraisemblablement swahilis, prirent contact avec les Mascareignes à une époque qui précède de peu l'arrivée des Portugais dans l'Océan Indien mais sans y laisser aucun établissement. De ce fait*

---

<sup>1</sup> Voir remarques introducives de Daniel BAGGIONI au *petit dictionnaire Créole réunionnais/Français de 1987* et la préface de la deuxième édition du *Dictionnaire Créole réunionnais/Français de Daniel Baggioni de 1990*.

*on ne s'étonnera pas de l'inexistence d'une bibliographie spécialisée sur la question. On devra se contenter des courtes notices de A Chapuiset Le Merle Précis d'histoire de l'île Maurice 1950, Jules Codine, Mémoire géographique sur la mer des Indes [Challamel Paris 1868] Auguste Toussaint : Histoire des Isles Mascareignes (collection mondes d'O.M. Berger Levraut Paris 1972] et G. Visdelou Guimbeau découverte des Mascareignes »<sup>1</sup>.*

### Tels les muets du sérail...

Il est plus qu'évident qu'une telle présentation de la question, que je tenais à citer entièrement, est loin d'inciter un jeune universitaire à choisir la question pour un sujet de recherche. Cela va plus loin. La plupart de ceux qui, journalistes, pédagogues, illustrateurs, etc, ont à s'intéresser à l'histoire, même hors du cadre universitaire, sont passés par le système scolaire et universitaire. Parce que l'Université distribue le label aux auteurs qu'elle juge dignes de foi, ces utilisateurs de documents s'engouffrent presque toujours dans les chemins balisés par la Faculté.

Certains auraient sans doute le tempérament pour affronter cet univers de vérité exclusive. Mais leur esprit critique, quelle que soit sa santé, ne s'exerce pleinement qu'à l'intérieur des limites fixées par les maîtres. Ces derniers n'ont-ils pas en effet été pour eux, depuis la maternelle jusqu'aux diplômes d'études supérieures, les guides, voire les pères nourriciers.

Qu'il y ait hésitation sur un choix à faire et que cette hésitation soit esquissée par les maîtres, le débat peut se développer et la recherche se poursuivre, même hors de l'Université. Mais que le débat soit considéré comme sans objet et la recherche inutile, alors la curiosité, l'imagination et l'esprit critique se trouvent neutralisés par une force tenant à la fois du vide dont s'entoure toute vérité exclusive et de cette dogmatique à laquelle s'assimile la voix des maîtres dans le subconscient de leurs disciples. Il y a en conséquence toutes les chances pour que l'hypothèse erronée soit exploitée pendant des années par des auteurs visant la simple vulgarisation de la connaissance. Ainsi peut s'expliquer le fait qu'à

---

<sup>1</sup> Daniel LE BLEVEC, Orientation bibliographique pour une étude des côtes africaines, des îles et des routes maritimes du Sud Ouest de l'Océan Indien antérieurement au XVI<sup>e</sup> siècle, in C.C.U.R. N° 8, Décembre 1976, page 19.

La Réunion, entre 1971 et aujourd’hui, à quelques nuances près, toutes les positions sur la question se ressemblent.

Gérard, par exemple, qui comprit sans doute que la position qui avait été la sienne en 1970 était indéfendable, s’aligna sur la position désormais classique de la connaissance qu’avaient les Arabes de l’existence de l’île. De 1973 à 1986 il marqua même un net progrès dans la présentation de la question. Encore qu’en 1986, à cause d’une lecture hâtive d’Auber<sup>1</sup> et d’une méconnaissance des géographes arabes il fût amené à dire que les îles *diva* (qui dans son esprit s’assimilent aux Mascareignes) étaient connues puisque citées au XII<sup>e</sup> siècle par Idrisi, alors qu’en fait ces îles *Diva* désignaient l’archipel des Maldives et Laquedives.<sup>2</sup>

Le feuilleton dessiné « *Listwar la Rényon* »<sup>3</sup> paru entre 1977 et 1978, s’appuya, pour la documentation sur la découverte et les différents noms donnés à l’île, sur deux ouvrages : *l’histoire de La Réunion* d’Eugène Souris et l’édition 1970 de *Voyages Anciens de l’île Bourbon*. Détail significatif, si le navire figurant sur la première vignette du feuilleton était un boutre, le commentaire annonçait : « *à partir de 1500...* » associé à « *Diva Margabin* ». Ceci constituait une grossière erreur de datation dans la mesure où le nom de *Diba margabîm* figurait bien sur la carte de Cantino dressée en 1502, ce qui impliquait que des pilotes maures qui informèrent Gama de son existence la connaissaient depuis bien longtemps et au moins avant 1498.

En 1979, Leguen<sup>4</sup>, qui s’étendit assez longuement sur la question, fit sienne l’hypothèse de la découverte par les Arabes et de la redécouverte par Pereira, mais il ne parvint pas à dégager une synthèse suffisamment claire des auteurs qu’il avait consultés sur la question. Autre défaut que l’on peut lui reprocher : il transformait en certitude et sans s’appuyer sur des éléments nouveaux irréfutables ce qui n’est pour tous que du domaine de l’hypothèse

---

<sup>1</sup> Jacques AUBER, *Histoire de l’Océan Indien*, Tananarive, 1955.

<sup>2</sup> Voir AUBER p.196 et p.209 (carte d’Idrisi).

<sup>3</sup> *Listwar le Rényon (an désin a suyiv)*, scénario : Claude PRUDHOMME, tèks kréol : A. VAVET & KANIKI, désin : KANIKI, in *Témoignage chrétien de La Réunion*, 1977-1978.

<sup>4</sup> Marcel LEGUEN, *Histoire de l’île de La Réunion*, l’Harmattan, Paris, 1979.

discutable. En tout état de cause, rien de tout cela ne sortait du cadre fixé par la voix officielle sur la question.

### North Coombes : une bouffée d'oxygène....

Pendant ce temps, à Maurice, un auteur essayait de faire avancer les choses. En 1980 North Coombes publia un livre sur la découverte des Mascareignes<sup>1</sup>. Ce livre fut, semble-t-il, le résultat de son interrogation sur les conclusions de ses concitoyens, et particulièrement sur le travail de Visdelou Guimbeau affaibli par la sécheresse de certaines parties de l'argumentation et l'absence de citations décisives de témoignages.

En effet, cette «insuffisance», compréhensible s'il se fût agi d'un apport inédit sur un point d'histoire non controversé, laissait dans le cas présent, le lecteur sur sa faim. C'est d'ailleurs ce qui, peut être, poussa North Coombes à en avoir le cœur net.

Il faut dire qu'il ne ménagea pas sa peine. Certes, il se documenta beaucoup. Certes, il réfléchit beaucoup. Mais on peut reprocher à cet auteur que, pour originales que soient ses idées, elles ne constituent pas une véritable nouveauté par rapport aux propositions de Visdelou Guimbeau, Chapuiset le Merle<sup>2</sup> et Toussaint.

De plus, ses conclusions, péchaient à mes yeux par une trop grande part qu'il accordait à l'imagination et à aux rêves au moment crucial de son analyse des documents essentiels. Et, si j'admettais cette présentation des faits dans le prolongement d'un travail historique passant dans l'univers de la fiction, j'éprouvais de la gêne devant le même choix prenant le pas sur un travail se voulant objectif et destiné à emporter l'adhésion du lecteur.

Mais il faut reconnaître que comparé à ce qui se passait à La Réunion, les efforts de North Coombes étaient comme une bouffée d'air frais. Ils invitaient à la réflexion, à la critique, à la contre proposition. C'était bon, c'était sain, c'était encourageant pour la recherche.

---

<sup>1</sup> Alfred NORTH COOMBES, La découverte des Mascareignes par les arabes & les Portugais, op. cité.

<sup>2</sup> CHAPUISET LE MERLE, Précis d'histoire de Maurice XV-XVIIIè siècles, Port-Louis, 1950.

Il est intéressant de faire le parallèle entre le bouillonnement Mauricien et le néant Réunionnais sur ce point précis de l'histoire des Mascareignes. D'un côté on ouvrait la porte à la curiosité avec Visdelou Guimbeau. On faisait des suppositions avec Chapuiset le Merle sur les noms attribués aux îles Mascareignes par les Arabes, on imaginait le trajet des découvreurs avec Toussaint et North Coombes.

De l'autre, on acceptait l'idée que l'archipel était connu des riverains, mais on s'empressait d'ajouter qu'aucune trace d'établissement de ces riverains n'existeit. Et comme justement, à La Réunion, existait une légende de Puits Arabe, on s'acharnait à prouver que c'était, pour employer une formule célèbre, « *une mauvaise légende* »<sup>1</sup>.

Or, personne ne saurait se satisfaire de la réplique de Barquissau à Garsault. En effet, en exhibant le document prouvant que le *puits de Baril* n'est pas le *Puits Arabe*, Barquissau avait obtenu le contraire de ce qu'il recherchait. Au lieu de créer la diversion, il avait encouragé à la lecture de Garsault et à la réflexion sur l'ouvrage que ce dernier appelait *l'Ancien Puits*. C'est ce puits dont la description correspond exactement au *Puits Arabe* qui fut baptisé ainsi. Par qui ? Quand ?

Dans son livre *La Réunion du battant des lames au sommet des montagnes*, Catherine Lavaux<sup>2</sup> signalait, en 1973, la pancarte indiquant la direction à suivre pour se rendre au « *Puits Arabe* ». Il fallait donc un élément nouveau pour détruire la légende, les affirmations de Gérard en 1970 étant insuffisantes car ne s'appuyant sur aucun document.

### La démystification officielle du Puits Arabe

C'est en 1979 que, dans le tome I du *Mémorial*<sup>3</sup>, le grand public prit connaissance de la venue à La Réunion en 1972 d'une

---

<sup>1</sup> Formule utilisée par le Préfet de La Réunion, Perreau-Pradier, pour répondre aux articles de la presse locale et nationale sur la fraude massive officiellement organisée à La Réunion dans les années soixante.

<sup>2</sup> Catherine LAVAUX, *La Réunion : du battant des lames au sommet des montagnes*, Courbevoie, 1973.

<sup>3</sup> Daniel VAXELAIRE et alii, *Le mémorial de La Réunion*, 6 tomes, Australe Editions, Saint-Denis de La Réunion, édition de 1979.

mission archéologique du service des Fouilles et Antiquités des Affaires culturelles qui

*« a donné, en octobre 1972, le coup de grâce à cette légende des puits « arabes » ».*

Cet élément nouveau fut décisif dans le débat : il allait permettre de reléguer l'hypothèse du creusement du puits avant l'arrivée des Européens au rang des sujets qu'il serait impossible d'évoquer sans faire sourire. D'ailleurs, emboitant le pas au Mémorial, Catherine Lavaux ajoutait dans l'édition 1986 de son livre sur La Réunion :

*« la légende existe mais on sait désormais que cette technique était très fréquemment utilisée. Le puits n'a d'arabe que le nom ».*

Comment passerait-on en effet outre les avis aussi autorisés que celui du Mémorial ? Qui oserait mettre en doute le sérieux les conclusions d'un ouvrage de référence affichant la caution d'un aréopage d'universitaires de renom tels que Hubert Gerbeau et Claude Wanquet, pour ne citer qu'eux, et des plus hautes autorités morales parmi lesquelles figurait l'Evêque de La Réunion. Qui oserait contester ces conclusions quand elles s'appuient sur le rapport d'un spécialiste, d'un expert dont justement la mission est, entre autres objets, de dire si oui ou non le puits représente un intérêt archéologique ? Personne, car tant sur le plan moral que technique existent les garanties.

Quoi d'étonnant après ça qu'en 1987, un ouvrage, par ailleurs très documenté, sous la signature de Raoul Lucas et Mario Serviable<sup>1</sup>, évoquât la découverte des Mascareignes avec un manque de rigueur qui jurait avec le reste de l'ouvrage. Sur une demi-page, ses auteurs réussirent à occulter la connaissance que les Arabes avaient de l'île, à renvoyer dos à dos les hypothèses les plus sérieuses et les propositions les plus farfelues. Ils le firent par le truchement d'une citation de Visdelou Guimbeau. Et comble de légèreté, la présentation de cette citation extrapolée de son contexte, n'est pas perçue par le lecteur pour ce qu'elle est : un rappel fait en début d'ouvrage par l'un des deux auteurs les plus crédibles sur la question<sup>2</sup>. La mesure était pleine !

---

<sup>1</sup> Raoul LUCAS & Mario SERVIABLE, *Les gouverneurs de La Réunion...*, op cité.

<sup>2</sup> « La découverte des Mascareignes a toujours fait l'objet de controverses.

Si j'éprouvais de la sympathie pour les travaux de Visdelou Guimbeau et North Combes, le fait que leurs conclusions n'étaient pas identiques me convainquit que je devais chercher encore. J'avais en effet le sentiment qu'ils n'avaient pas pris en compte un certain nombre d'éléments importants et que c'était là la raison de leurs divergences qui me laissaient sur ma faim. La relecture des deux auteurs mauriciens conforta mon choix. Je décidai donc de tout reprendre à zéro. Reprendre à zéro, oui... mais par où commencer ?

---

Quand des hommes débarquèrent-ils pour la première fois dans les Mascareignes ? Ces débarquements peuvent-ils être datés ? Dans son livre *La Découverte des îles Mascareignes*, Georges De Visdelou-Guimbeau dresse la liste des différentes théories sur cette question.

*« Afin que le lecteur ait une idée de la variété des théories qui existent sur la découverte des îles Mascareignes, je donne ci-dessous un tableau montrant le choix de quelques unes des autorités les plus connues.*

*par Garcia Mascarenhas en 1505 : Enciclopedia italiana, Nouveau dictionnaire de géographie universelle*

*par Pedro Mascarenhas en 1505 : Encyclopaedia Britannica, Baron Grant , C. Pricham, N. Nike, International Geography, Penny Cyclopaedia, the World's History, the Gallery of Geography*

*par Pedro Mascarenhas en 1507 : La Grande Encyclopédie ,E. Avalle , Robert Montgomery , Baron d'Unieville*

*par Diego Fernandez Pereira en 1507 : Avezac-Macaya , J. Codine, Prince Roland Bonaparte, Alfred Grandidier, A. Pitot, H. de Rauville, S.B. de Burgh Edwardes*

*par Pedro Mascarenhas en 1513 : F. de S. L. Saraiva, Prof. C. Keller, A. H. Keane*

*par Pedro Mascarenhas en 1528 : I. Güet*

*par Pedro Mascarenhas en 1545 : Le Grand Larousse, Etienne de Flacourt, F. Leguat, Malte-Brun, Statistiques de la Marine et des Colonies françaises, Dictionnaire Universel des Géographies. » G. de VISDELOU-GUIMBEAU. Extrait de Les gouverneurs de La Réunion, page 16.*



## Deuxième partie

### LE TEMPS DES DÉCOUVERTES

*Chaque soir, espérant des lendemains épiques,  
L'azur phosphorescent de la mer des Tropiques  
Enchantait leur sommeil d'un mirage doré.*

José-Maria de HÉRÉDIA



## Chapitre VI

### DES BERGES DU TAGE AU RIVAGE DE CALICUT

Un peuple continental face à l'océan.

En abordant l'histoire de cette période de découverte et d'inauguration d'une ère de l'histoire moderne, je me rendis compte que j'étais à la merci d'une difficulté susceptible de m'attirer les critiques du lecteur. En travaillant sur des périodes passionnantes - et Dieu sait si la période allant de 1480 à 1525 l'était - l'historien est à tout moment tenté de prendre parti pour des causes étudiées. Abandonnant de ce fait le ton de l'observateur objectif, il se transforme le temps d'un commentaire, d'une phrase, d'un qualificatif en thuriféraire d'un acteur de premier plan, d'une action décisive. Si son discours est trop enflammé, il en brouille l'image et gêne la compréhension de la période elle-même.

Mais d'un autre côté, comment saisir les subtilités des faits sans se pénétrer de leur environnement, sans être sensible aux tribulations des acteurs et au ressort sous-tendant leur comportement ?

Déjà, les repères même m'envoûtaient. Dans ma mémoire se bousculaient noms, lieux et actes de légende qui avaient apprivoisé mon enfance à l'Histoire : Dias, capitaine au prénom étrange, le cri de la vigie de Christophe Colomb par une nuit d'octobre 1492, plus tard en 1498, Vasco de Gama cinglant vers Calicut, Mascarenhas au nom inévitable, enfin Magellan découvrant les géants patagons..... Pour l'instant ce n'étaient que des images d'Épinal, mais elles allaient, le temps de la surprise, se recroqueviller, telles des chrysalides avant de se rouvrir différentes, plus riches, plus interrogatrices, sur un univers nouveau dont je ne soupçonnais pas encore l'exacte dimension.

J'eus du mal à trouver une date départ à la période étudiée; car si, au final, il fallait faire le point sur la découverte des Mascareignes, j'estimais indispensable de situer cet événement, somme toute insignifiant, dans son environnement historique. Or, justement, même si les recherches sur la période antérieure à l'arrivée des Portugais dans l'Océan Indien étaient en principe devenues sans intérêt, le contexte de l'aventure portugaise était très complexe et s'enracinait assez loin dans le passé.

Je fus tenté d'opter pour un homme : Henri le navigateur. Non pas en raison de son rang et de sa notoriété dans le gotha des figures emblématiques du monde des découvertes, mais parce qu'il était présenté comme la figure de proue de son peuple à son époque.

Mais, quelle qu'eût pu être la personnalité de l'homme, elle ne suffisait pas à expliquer l'aventure de ce peuple coincé au bout d'un continent, peuple sans arrière pays pourvu de richesses agricoles, peuple face au large. Dire qu'il fut pris de vertige lorsqu'il dut affronter l'océan ne serait pas l'insulter. Car c'est une réalité qu'il faillit rater le rendez-vous de l'histoire lorsque le programme d'exploration manqua d'avorter dans l'œuf faute de réponses à l'appel à candidatures de marins volontaires, non pas pour des courses étriquées, sur des distances et dans des directions éprouvées pendant des générations, mais pour la grande aventure.

Une fois de plus, je fus happé par les rêveries de mon enfance. Dérivant sur l'eau boueuse des premières averses d'été avant de disparaître au fond de la cour dans l'inconnue d'un dalot, la feuille de mangue s'était changée en caravelle ...

« *Nous partîmes du Restelo un samedi, qui était le huitième du mois de juillet de ladite année 1497, pour notre voyage... »<sup>1</sup>.*

Ainsi débute la relation parvenue jusqu'à nous et attribuée à Alverô Velho. Il faut dire « attribuée » parce que, en l'absence de preuves décisives, des historiens ont, pendant longtemps, mis en doute l'identité de l'auteur de la relation. L'heure n'étant pas aux controverses, j'admettais donc qu'il s'incarnât, le temps d'un voyage qu'il fit avec la flotte de Vasco de Gama, au moins jusqu'à

---

<sup>1</sup> Voir *la relation anonyme* présentée par Jean AUBIN , pages 29 à 39 in Paul TEYSSIER & & Paul VALENTIN, Voyages de Vasco de Gama: relations des expéditions de 1497-1499 et de 1502-1503, Editions Chandeigne, Paris, 1995.

la Guinée, en Alvaro Velho. Peu m'importait, après tout, l'identité de l'auteur.

Ce que je savais, c'est qu'une fois en contact avec le témoignage du participant à l'expédition, je montai avec lui à bord du São Rafael, nave de cent tonneaux pilotée par João de Coimbra sous les ordres de Paulo, frère de Vasco de Gama. Je jubilais à l'idée de disposer de plus de renseignements que toutes les chroniques m'en avaient apportés sur ce qui s'était passé au cours de la traversée de Lisbonne à Calicut. Pour l'essentiel, j'allais échapper aux sujets à polémiques qu'avaient engendrés les divergences entre les récits de Gaspar Corrêa, Castanheda et Barros. J'allais enfin tout savoir du périple de Vasco de Gama qui, avec ceux de Christophe Colomb et Fernando Magellan, figurait dans les livres d'histoire.

Le navire jaugeait-il cent tonneaux ? Pas sûr. Les inconditionnels de la démesure de l'exploit le soutiennent. Les mesquins parlent de soixante-dix tonneaux. J'avais, quant à moi, fait partie des innombrables rêveurs dont l'école, les fictions littéraires et l'iconographie poétique avait nourri l'imaginaire d'épithètes superlatives, de couleurs et de décors fastueux et pour lesquels la modeste caravelle des conquérants avait toujours été immense. Jusqu'au jour où, sortant d'une histoire balisée par l'eurocentrisme, je découvris que la nave de Vasco de Gama n'atteignait pas le vingtième du tonnage d'une seule des jonques avec lesquelles, soixante-dix ans plus tôt, Zheng He avait fait le voyage de Chine à Melinde. Jusqu'au jour encore où - cela m'arriva sur le Vieux Port - je me retrouvai à l'étroit, dans la pénombre peu ventilée de l'entrepont d'une réplique de la caravelle de Christophe Colomb. J'essayai, à cet instant-là, d'imaginer les contraintes du voyage. Je mesurai alors l'angoisse de ces hommes qui s'éloignaient des berges du Tage le 8 juillet 1497 à la recherche du mythique royaume du Père Jean et des épices de l'Inde.

Jamais, sans doute, le Portugal n'avait préparé aussi minutieusement une expédition de reconnaissance. Mais en était-ce une ? A la lumière de tous les renseignements dont nous pouvons disposer aujourd'hui, il s'agissait plutôt d'une mission de prospection commerciale empruntant une route nouvelle vers les épices de l'Orient. Une mission diplomatique aussi, souhaitée

depuis un siècle : entrer en contact avec le prêtre Jean, et prendre les Maures du Moyen Orient en tenaille entre les forces chrétiennes d'Europe et les siennes, que les dernières informations reçues situaient dans une région au sud de l'Egypte.

### Si Dona Juana avait épousé Isaac...

Tant d'émissaires partis à la rencontre du prêtre Jean avaient été refoulés avant même d'avoir franchi les pays des Maures, ou, empruntant des voies détournées, s'étaient perdus dans les sables des déserts ! En 1420, c'était même ce prince mystérieux qui avait proposé à Alfonse V d'Aragon une alliance contre les Musulmans. Alfonse avait accueilli son offre avec enthousiasme. Il avait même, avec la bénédiction du pape Martin V, proposé Dona Juana en mariage à ce personnage mythique. Mais le sultan d'Egypte éventa le danger et mit fin au rêve aragonais. Aucun missionnaire d'Alfonse ne revint.

Il était bon de s'en souvenir au moment où, après une nuit passée, dans la chapelle de Belem, à sacrifier à des rites qui n'auraient pas dépareillé les cérémonies initiant les croisades de la grande époque, Vasco de Gama, chevalier de l'Ordre de Santiago s'éloignait des berges du Tage avec ses compagnons. C'était aussi l'occasion de méditer sur la nécessité de rechercher les causes, même lointaines et passées inaperçues, d'événements que leur importance mise en exergue finit par faire admettre comme des faits sui generis. C'est que l'avortement du séisme géopolitique qu'eût constitué l'alliance de sang entre la famille de Ferdinand V d'Aragon et le Négus avait permis la continuité d'alliances de sang entre princes vivant sur la même péninsule et partageant les mêmes pratiques culturelles et cultuelles. Du même coup, le Portugal ne pouvait plus être distrait de son fatum: aller par sa propre route... celle de la mer, à la rencontre du royaume du prêtre Jean, des promesses épicées de l'Orient et - mais cela, il ne le savait pas encore – de l'or du Monomotapa.

En effet, si l'infante Dona Juana d'Aragon avait épousé  
« Ysaac fils de David, par la grâce de Dieu prêtre Jean, »<sup>1</sup>

---

<sup>1</sup> Joseph KI ZERBO, *Histoire de l'Afrique Noire*, Hatier, Paris, 1978, page 206.

Roi des rois d’Ethiopie, le pape eût-il investi Don Henrique du Portugal, « *soldat du Christ* », non seulement de la mission de combattre le Sarrazin au large des côtes de la péninsule ibérique et du Maghreb, mais d’encourager la recherche d’une voie maritime menant au royaume du prêtre Jean ? Qu’en eût-il été, dès lors, des missions de découverte des Diogo Gomès, Gil Eanes, Diogo Cão, Bartolomeu Dias …et bien sûr Vasco de Gama ?

### **Si Don Henrique avait été moins opiniâtre...**

Sans doute, en son temps, João 1<sup>er</sup> eut-il l’idée d’une politique destinée, pour compenser la confiscation des terres de la noblesse, à canaliser les énergies vers une extension du territoire. Mais la continuité de l’action entreprise par ce volet de sa politique ne fut pas assurée par son fils aîné et successeur Dom Duarte. C’est son troisième fils, Dom Henrique le Navigateur, qui s’en soucia. Celui-ci influenza son frère et son neveu Alphonse V pendant suffisamment longtemps - il s’y consacra pendant quarante-cinq ans - pour qu’à sa mort le Portugal inscrivît naturellement dans son projet de société la tradition de navigation océanique et la conquête ultramarine.

Si le projet d’attaquer les Maures en Afrique du Nord avait été, au départ, sous-tendu par l’idée de « *croisade contre les infidèles* » susceptible de mobiliser la noblesse militaire, très vite il se doubla de la perspective de donner au Portugal de l’importance dans l’espace économique européen. L’intérêt présenté sur ce plan par l’Ouest marocain incita les Portugais à jouer la carte maritime et les entraîna de plus en plus à l’ouest et au sud sur l’Atlantique.

Dans quelle mesure Henrique fut-il la cheville ouvrière de cette nouvelle orientation du Portugal? Plusieurs historiens considèrent que son action, si remarquable fût-elle, se situa plus dans une politique de conquête de l’Afrique du Nord que dans une recherche programmée des voies océaniques menant vers l’Inde. Certes, mais c’est oublier la reconnaissance du Cap Bojador en 1434, du Rio de Oro en 1435, du Cap Blanc et des îles du Cap Vert en 1441 et du Cap Vert en 1445. C’est lui qui fut, indubitablement, la référence dans la bulle *Romanus Pontifex*. Et, compte tenu de la vision que le Pape avait de la politique extérieure du Portugal, on peut y voir, en même temps que la reconnaissance de son poids

dans les explorations de plus en plus lointaines sur la route menant au royaume du Prêtre Jean, l'obligation pour Henrique « *soldat du Christ* » de ne pas combattre les Sarrazins seulement au Magrheb.

« ...En outre, puisque, il y a quelque temps de cela, il était parvenu à la connaissance dudit infant que jamais, ou au moins pas de mémoire d'homme, la coutume n'avait été de naviguer sur cette mer océane vers les rivages méridionaux et orientaux, et que nous, occidentaux, ignorions ou méconnaissions les peuples de ces endroits, croyant qu'il s'acquiterait du mieux qu'il pourrait de son devoir envers Dieu dans ce domaine, si par son déploiement d'efforts cette mer pouvait devenir navigable jusque chez les Indiens dont on dit qu'ils adorent le nom du Christ, s'il pouvait ainsi entrer en relation avec eux, et les inciter à aider les chrétiens contre les Sarrazins et semblables ennemis de la foi, et s'il pouvait également immédiatement soumettre certains peuples gentils ou païens, vivant dans ces régions, qui sont libres de toute contagion par la secte de Mahomet, le pire mécréant, et prêcher et faire prêcher à ces peuples le nom inconnu mais très sacré du Christ, avec le soutien, cependant, toujours de l'autorité royale... »<sup>1</sup>

Et il est sûr que si l'intéressé n'avait pas insufflé à la royauté, surtout en la personne d'Alphonse V, le virus d'un prolongement de la reconquête, s'il s'était laissé distraire par les querelles et intrigues principales qui ne cessèrent jamais et se traduisirent même par des conflits armés, s'il n'avait été l'initiateur d'un parti, regroupant des nobles et partisan de la conquête de l'Afrique dans un esprit de croisade, il y a toutes les chances que, suivant son frère Dom Pedro, favorable à une politique intérieure vigoureuse et centraliste aux dépens de toute initiative d'extension du territoire, le Portugal aurait eu une histoire différente.

Dans ce cas, l'esprit d'aventure faisant défaut, la recherche dans les domaines de l'astronomie et de la navigation se fût étiolée faute de perspectives et l'aventure maritime du Portugal eût tourné court à l'instar de ce qui s'était passé à la même époque en Chine. Et je ne suis pas quant à moi de ceux qui, versant dans la comparaison anachronique et l'analyse hors contexte, considèrent l'école de Sagres comme insignifiante. Car même si elle n'eut physiquement que l'importance d'un « *petit salon* », on dirait aujourd'hui un « *club* »

---

<sup>1</sup> Extrait de la bulle *Romanus Pontifex* du 5 Janvier 1455 formulée par le pape Nicolas V.

*d'initiés*», elle eut le mérite d'exister dans un des pays les moins riches d'Europe et contribua, à son niveau, à faire de ce petit pays une puissance maritime de premier plan pendant un siècle.

### Une route presque entièrement reconnue.

En ce jour de juillet 1497, il revenait donc à Vasco de Gama de mener une expédition qui allait faire entrer son pays, pour quatre siècles, dans la cour des puissances coloniales. La mission devait être concluante et techniquement les conditions avaient été réunies. Le plan de route était bien établi. Même si Pêro da Covilhã, envoyé dix ans plus tôt, par des routes conventionnelles empruntées par les marchands génois et vénitiens, prendre des informations sur l'Inde et le Royaume du prêtre Jean n'était jamais revenu, Vasco disposait de suffisamment de renseignements pour atteindre les rivages de la mer des Indes. Avant d'aller vivre sa vie au royaume du prêtre Jean, Covilhã avait, en effet, été rencontré au Caire par un autre Portugais qui avait recueilli ses observations sur l'Inde, l'Arabie et les principales villes de la côte est-africaine. En s'aidant des calculs sur les emplacements estimés des royaumes africains riverains de l'Océan Indien, des renseignements recueillis par Bartolomeu Dias en 1488 et des repères de latitudes jalonnant la route, Vasco de Gama savait que la portion de route qui n'avait jamais été reconnue, n'excédait pas une distance d'une ou deux centaines de lieues.

Les équipages avaient été triés sur le volet. Les pilotes étaient les plus chevronnés dont le Portugal eût pu disposer : Pedro Escobar, vieux loup de mer déjà présent en 1471 à Arzila, qui avait accompagné Diogo Cão lors de sa deuxième expédition jusqu'à l'embouchure de la rivière Orawab ; Pêro de Alenquer, qui avait doublé le Cap avec Bartolomeu Dias. Tous deux savaient qu'à partir du Cabo Negro, longer la côte présentait un double handicap : une difficulté de plus en plus grande d'avancer à cause des effets des vents contraires renforcés par l'écart des températures entre le désert et le courant Sud-Atlantique, donc une perte de temps préjudiciable aux réserves, et la présence d'une côte désertique, sans beaucoup de possibilités d'approvisionnement en eau douce. Pêro de Alenquer se souvenait que lors de son précédent voyage avec Dias, sur les six mois qu'ils avaient pris pour rallier le Rio Infante, de l'autre côté du cap des Tempêtes, deux mois avaient été

consacrés à batailler vainement contre vents et marées avant d'aller, en désespoir de cause, chercher des vents d'ouest très au large pour pouvoir passer la pointe sud du continent. Il était donc possible de gagner un ou deux mois en prenant le large dès l'archipel du Cap Vert. Renseignement précieux. Bien sûr, l'intendance suivait - on avait chargé à bord d'une nef de 200 tonneaux du ravitaillement pour un voyage de trois ans<sup>1</sup> - mais pour les réserves en eau douce, plus vite on rallierait la baie de São Brás, mieux cela vaudrait. Vasco de Gama avait décidé de s'éloigner du continent africain après l'Ile de Santiago. C'est seulement une fois dépassé le 30<sup>ème</sup> parallèle sud qu'il ferait route vers l'ouest.

### Un équipage compétent.

Parce que la route était longue et qu'il fallait parer à des accidents pouvant survenir à l'un ou l'autre des pilotes, il se trouvait parmi les membres d'équipage des jeunes, peut être moins expérimentés que les pilotes officiels, mais dont la compétence était indiscutable. Parmi eux se trouvait un certain João de Lisboa, personnage qui allait en près de trente ans de carrière être un témoin privilégié de l'aventure portugaise. Personnage dont les origines obscures et le patronyme répandu de la Galice à l'Algarve lui valent d'avoir, aujourd'hui encore, la biographie agrémentée de l'aventure tumultueuse d'un homonyme<sup>2</sup>.

Normalement, pour prévenir toute querelle préjudiciable à l'homogénéité de la troupe, on aurait dû y regarder à deux fois avant d'enrôler certains. Mais à l'heure du recrutement, la peur de conflits violents s'était effacée devant la nécessité de compter sur un de ces marins jugés indispensables dans leur domaine de compétence. Et puis, à en croire le chroniqueur Gaspar Corrêa, Paulo, le propre frère du capitaine général, n'avait-il pas été impliqué peu avant à Setubal dans une affaire de coups et blessures sur un juge? Vasco avait dû demander la grâce du Roi avant de le proposer au poste de commandant de la nave *São Rafael*.

---

<sup>1</sup> Jean FAVIER, *Les grandes découvertes d'Alexandre à Magellan*, Fayard, Paris, 1992, page 356.

<sup>2</sup> Voir, infra, page 253 et suivantes.

### Vasco de Gama, homme de confiance.

Que dire du choix de Vasco da Gama ? A coup sûr, l'homme avait des antécédents de marin. Et, en dépit de son jeune âge - trente ans - jamais Gama ne faillit à son rôle de responsable de l'expédition : dans les moments où des choix cruciaux durent être faits, il assuma ses responsabilités dans le respect de l'esprit de la mission qui lui avait été confiée. Mais si l'image du capitaine général faisant face au refus de ses subordonnés de poursuivre la route en jetant les documents cartographiques pour couper court à la contestation a connu ses riches heures au temps des chroniqueurs, les louanges littéraires apportées après coup à sa légende ne sont jamais parvenues à le faire admettre parmi les Gil Eanes, Diogo Cão ou Bartolomeu Dias, le grand absent.

En fait, le choix de Vasco de Gama marque la fin d'une période : celle des capitaines explorateurs. Sans doute son voyage est-il placé par beaucoup d'historiens sous le signe de la découverte, mais je préfère les termes « *inauguration d'une route* » comme aujourd'hui on inaugurerait une « *ligne aérienne* ». Mieux, il a ouvert une nouvelle ère dans l'histoire du Portugal : celle d'une thalassocratie à l'échelle de la planète. Une ère dont le roi D. Manuel 1<sup>er</sup> pressentait les mille embûches et qu'il ne voulait pas inaugurer par un échec.

En vérité, si le souverain avait décidé de faire conduire cette expédition par Vasco de Gama, c'est parce que, politiquement, ce dernier était aux yeux de ses partenaires celui qui offrait le plus de garanties pour les objectifs fixés, celui qui, pour user d'une formule du vingt-et-unième siècle, était le plus « *politiquement correct* ». Et puis ce qui, dans le contexte européen de cette fin de XVe siècle n'était pas un mince avantage, Manuel avait confiance en lui parce qu'il le connaissait personnellement : ils avaient le même âge ; son père, Estêvão da Gama

*« (...) était encore tout jeune lorsqu'il entra au service du roi D. Duarte. Celui-ci, ayant remarqué et mis à l'épreuve ses capacités, lui confia l'éducation de son fils, l'infant D. Fernando, premier duc de Viseu. (...) [il fut] choisi en 1468 par le roi D. Affonso V pour accompagner le même infant, lors du siège de cette puissante place africaine [Anafê]. (...) L'infant D. Fernando mourut en 1470,*

*laissant, outre son héritier D. Diogo, un autre fils né en 1469, nommé D. Manuel, le futur roi, 1er de ce nom.*

*Estevao de Gama, après la mort de son maître, continua de vivre auprès des jeunes ducs, gagnant leur estime. Les services qu'il avait déjà rendus lui avaient valu de se voir attribuer le gouvernorat de Sines et la commanderie de Cercal (dans le district de Sines), deux circonscriptions qui dépendaient de l'Ordre de Saint Jacques. »<sup>1</sup>*

---

<sup>1</sup> Relation par le Vicomte de SANCHES de BAENA in « *O Descobridor do Brasil Pedro Aivares Cabral* » Lisboa, 1897 ; cap. III, p. 32-35 cité par René Virgile DUCHAC dans *Vasco de Gama, l'orgueil et la blessure*, L'Harmattan, Recherches & Documents, Amériques latines, 1995, Paris.

## Chapitre VII

### UNE RÉALITÉ POLITIQUE COMPLEXE

#### Des raisons anciennes.

Manuel 1er, héritier de l'idée que ses prédécesseurs de la dynastie d'Avis se faisaient de l'intérêt du Portugal, avait à faire face à une réalité politique très compliquée dont il devait prendre en compte chaque aspect.

La révolution de 1383 avait été provoquée par un sursaut national devant les arrangements passés entre la Castille et le Portugal. Une large majorité s'était alors constituée pour refuser l'annexion programmée du Portugal par son voisin. Une conséquence immédiate de ce sursaut nationaliste avait été de favoriser l'émergence de la dynastie des Avis, la mise en minorité du Parti Castillan et, en quelque sorte, sa mise à l'index pour avoir soutenu la reine Leonor dans son projet d'alliance funeste à l'indépendance du Portugal. Dans une péninsule ibérique marquée depuis plusieurs siècles par des changements de frontières incessants au gré des avancées, des reculs d'influence dont on ne faisait plus la part des antagonismes, des alliances, des tolérances, des intransigeances, le maître de l'Ordre d'Avis disposait d'un capital de confiance qui ne fut pas le moindre atout sur lequel il s'appuya pour réussir la révolution de 1383 et prendre le pouvoir.

Ce bouleversement de la vie politique du paysaida grandement João 1er et ses descendants à faire face aux tentatives des autres grandes maisons portugaises (les Bragance, les Viseu) d'affaiblir, voire de renverser les Avis. Et bien que chaque roi en profitât, avec sa propre personnalité et sa propre appréciation de la conjoncture dans laquelle il gouvernait, tous y eurent recours. Et tous prirent en compte ce paramètre pour mener à bien leurs projets,

tant sur le plan de la politique interne (métropolitaine) du Portugal que sur ceux de la politique ibérique, européenne et ultramarine.

### Un partage politique original de la société portugaise.

Autre originalité de cette révolution, c'est que du fait de la dimension modeste du Portugal, de sa population peu nombreuse et de la complexité des relations sociales, ainsi que des relations au travail nouvelles, encore renforcées par la redistribution des zones de peuplement provoquées par la peste noire, la mobilisation ne vit

*« pas d'affrontement de deux classes, mais celui de deux partis recrutant dans toutes les couches de la population (...) les déchirements, dont les conséquences se firent sentir après 1385 se produisirent au sein des groupes sociaux et au sein même des familles. Les solidarités ne fonctionnèrent pas horizontalement, mais verticalement, en incluant des éléments des trois ordres. Le grand clivage tient à la position que chacun prit dans la crise dynastique ».<sup>1</sup>*

Ce partage original de la société portugaise allait marquer la vie politique pendant une très longue période par le biais des convergences et divergences conjoncturelles d'intérêts. La personnalité des différents souverains, leur souci constant de rééquilibrage et de maintien de la stabilité de la société portugaise, leurs objectifs respectifs, firent en effet que ce jeu de la méritocratie sur lequel tous s'appuyèrent, de João 1er à João III, s'appliqua avec un certain discernement en fonction de la conjoncture. Cela eut des conséquences sur les « clans » et parfois même rapprocha certaines maisons de la Castille.

Le jeu des alliances internes et externes au Portugal se compliquait en outre de la place occupée par les ordres militaires et religieux dans la vie économique et politique du pays. Le plus connu, à travers l'abondante littérature qu'inspira son éradication de France par Philippe le Bel, l'ordre des Templiers, fit des émules au Sud des Pyrénées. C'était dans l'ordre des choses : l'Eglise Catholique romaine devant faire face à la concurrence de l'Islam sur le territoire européen jusqu'à la fin du XVe siècle, les moines soldats occupèrent une place importante dans l'histoire de la

---

<sup>1</sup> Jean François LABOURDETTE, *Histoire du Portugal*, Editions Fayard, la Flèche, 2000, page107.

péninsule ibérique à la fin du Moyen Age. Mais la fin de la reconquista ne marqua pas la fin de l'omniprésence des ordres. Chroniques, correspondances, actes officiels et biographies d'hommes de premier plan me convainquirent de la nécessité d'accorder un crédit à cette donnée dans ma relecture de l'histoire de l'aventure portugaise aux Indes.

### **Importance des ordres militaro-religieux.**

En effet, les ordres militaro-religieux, bras armé de l'Europe catholique pour lutter contre les Maures, avaient pris une dimension particulière au Portugal. Le pays occupait alors une position hautement stratégique. Il fut donc l'objet d'une attention particulière de la papauté qui vit d'un œil favorable le rôle joué par ces ordres. Ceux-ci furent aux premières loges. D'abord l'Ordre du Christ dans la reconquista au XII<sup>e</sup> siècle, et plus tard l'Ordre de Santiago et celui de Calatrava, prirent une part active à l'organisation du repeuplement des régions sensibles. Il en fut de même lorsque le Portugal engagea la lutte contre les Maures du Maroc et qu'il s'attacha à ouvrir une route maritime menant au royaume chrétien du Prêtre Jean.

L'investissement des îles africaines de l'Atlantique et les explorations maritimes que nécessita cette entreprise furent possibles parce que Henrique « le Navigateur » mit à contribution d'importants moyens financiers du riche Ordre du Christ dont il était le maître. Et les retombées en furent décisives pour l'avènement de la thalassocratie lusitanienne. Le Portugal prit une avance importante sur les autres pays européens dans le domaine de la navigation océanique hauturière.

Ainsi, cette période marqua le début d'une véritable politique maritime poursuivie par la suite par les rois du Portugal, en particulier João II et Manuel 1<sup>er</sup>. Toutefois ce choix se fût réduit à des vœux pieux sans l'adhésion de ceux qui, dans le pays, disposaient des moyens.

Et c'est en grande partie grâce au relais pris par l'Ordre de Santiago après la mort d'Henrique, que Lisbonne et Setubal, par l'activité qui s'y développa, devinrent de véritables pôles maritimes où se développèrent des chantiers navals nécessaires à l'équipement des expéditions, des cités portuaires où se recrutèrent les équipages

les plus performants. Mieux, il se créa une véritable confrérie de la navigation où s'embarquaient, pour les mêmes voyages, capitaines sans expérience tel Cabral en 1500, marins expérimentés tels Bartélémy Dias ou Pedro Escobar, pilotes conscients de l'importance de l'astronomie et la cartographie, tels Pero Anes ou João de Lisboa.

Mais en même temps, les ordres ne furent pas neutres devant les parties de bras de fer auxquelles se livrèrent des ambitieux inscrits dans leurs rangs. Bien que les historiens n'insistent pas beaucoup sur ce point, leur ombre apparaît toujours en arrière plan des luttes d'influence, intrigues, voire conflits ouverts au sein de l'élite portugaise des XVe et XVIe siècles. Quoi de plus normal ? Les ordres avaient des intérêts matériels énormes à préserver.

De plus, leur importance dans la société portugaise en faisait des leviers politiques efficaces pour ceux qui, de l'intérieur, avaient l'audace de s'en servir. L'Ordre d'Avis n'avait-il pas été au cœur de la révolution nationaliste de 1383, et son maître de l'époque, Jean le batard royal, n'avait-il pas, au terme de cette révolution, fondé la dynastie...d'Avis ? Le même Jean 1er en fut si convaincu que pour contrer le connétable Alvarez Pereira et les nobles qui lui étaient hostiles, et sans doute pour prévenir tout conflit avec les ordres les plus influents, il s'arrangea pour que ses fils Dom João et Dom Fernando fussent les administrateurs temporels de l'Ordre de Santiago et de l'Ordre d'Avis tandis que Dom Henrique devenait maître de l'Ordre du Christ. Bien lui en prit, en ces temps de grande tension entre le Portugal et la Castille où se réfugiait l'opposition noble. Car, par recours à la médiation de la papauté, un ordre pouvait, dans certains cas, obtenir gain de cause contre le Roi. Manuel 1<sup>er</sup> n'allait d'ailleurs pas tarder à faire les frais de l'ingérence papale dans une décision contestée par l'Ordre de Santiago.

Pour l'instant, une sorte de « *front commun* » des ordres n'était troublé par aucune arrière-pensée spéculative, par aucune zizanie. Manuel - charité bien ordonnée commençant par l'Ordre dont il était le Maître - avait placé l'expédition sous le patronage de l'Ordre du Christ. Mais subtilement, pour donner des gages aux sensibilités castillanes de la famille royale et d'une partie de la noblesse, et

aussi pour satisfaire le Bâtard<sup>1</sup>, auquel, avec l'aide de sa soeur, il avait subtilisé le trône, il avait réussi à mettre les destinées de l'expédition entre les mains d'un chevalier de l'Ordre de Santiago : Vasco de Gama.

#### 4 - Dix ans après l'exploit de Bartolomeu Dias.

Ignorer ces aspects de l'histoire du Portugal, c'est être incapable de lire entre les lignes de cette analyse du vide qui sépara l'expédition de Bartolomeu Diaz de celle de Vasco de Gama, alors même que João II avait mis au centre de ses préoccupations l'ouverture de la route des Indes par voie maritime :

*« On peut s'étonner qu'à sa mort en 1495, c'est-à-dire huit ans après le retour de Bartolomeu Dias, le souverain n'eût pas encore entrepris cette expédition, alors qu'entre-temps Christophe Colomb était revenu de son premier voyage en mars 1493. Plusieurs hypothèses ont été avancées : les péripéties marocaines, la mort de son héritier en juin 1491, qui ébranla la santé de D. João, ou les oppositions que ce dernier rencontrait dans son Conseil. Quelques-uns de ses conseillers, en effet, prenaient argument des faibles ressources aussi bien économiques que démographiques d'un aussi petit royaume pour désapprouver ce projet. Le Portugal serait incapable de faire face à la découverte et à l'exploitation d'aussi vastes et d'aussi lointaines régions. Ils se déclaraient ouvertement hostiles à la poursuite des voyages maritimes et estimaient préférable de développer le commerce très lucratif de l'or et des esclaves dans le golfe de Guinée.* <sup>2</sup>

Ce sont là des réponses sérieuses, étayées par des preuves abondantes. Mais elles sont elles-mêmes à l'origine d'autres questions que je ne manquais pas de me poser. Pourquoi João II, pourtant mis devant une situation d'urgence après le voyage de Christophe Colomb, s'était-il contenté de cette côte mal taillée qu'était le traité de Tordesillas? Qui étaient ceux qui étaient hostiles à la poursuite des voyages maritimes et de quels moyens de pression disposaient-ils ? Et si, compte tenu du coût d'une telle opération, le Roi avait été dans l'impossibilité de la financer ? Peut-être, mais Ferdinand et Isabelle n'avaient apporté que leur caution

---

<sup>1</sup> D.Jorge, fils naturel de João II, duc de Coïmbre, Grand Maître de l'Ordre de Santiago.

<sup>2</sup> Jean François LABOURDETTE, *Histoire du Portugal*, op. cité, page 151.

au voyage de Colomb. C'étaient des investisseurs privés espagnols, mais aussi génois et florentins qui avaient financé l'expédition. Et pourquoi, à son tour, Manuel avait-il pu monter l'expédition de 1497 en deux ans? C'étaient peut-être là des interrogations judicieuses auxquelles les événements liés à l'aventure portugaise dans l'Océan Indien allaient apporter un éclairage original.

### **Le pari du roi D. Manuel.**

En choisissant de confier l'expédition à Vasco de Gama, Manuel avait opté pour une stratégie dont la complexité mal comprise par certains historiens allait lui attirer les critiques. En réalité, ce choix relevait de la diplomatie la plus éprouvée et d'une grande connaissance de son peuple. Il marquait, entre autres objectifs, celui de la réconciliation avec la noblesse décapitée par son prédécesseur ; il ouvriraient à celle-ci des perspectives, des rêves de gloire ; il enlevait à l'Espagne bien des chances de fomenter des coups bas par ses réseaux d'émigrés portugais ; il attirait les investisseurs et s'attirait les bonnes grâces de l'Ordre de Santiago.

C'était un sacré pari et, ironie du sort, Vasco, fils d'Estevao, fidèle serviteur mort dans les culs de basse fosse de João II, le féroce prince de la dynastie d'Avis, Vasco, Chevalier de l'Ordre de Santiago, *Capitão mor* de la première expédition portugaise en partance pour les rivages des Indes fabuleuses, Vasco de Gama en était le joker.

## Chapitre VIII

### L'INCERTAINE DESCENTE DE L'ATLANTIQUE

#### Le temps passé sur l'océan : une préoccupation.

Les Portugais tenaient tant à assurer le succès de l'expédition que des précautions avaient été prises pour renforcer l'escadre sur la partie de l'Atlantique où elle risquait de rencontrer des navires pas forcément amis. Pour ce faire, elle bénéficia de l'escorte de

*« (...)Bartolomeu Dias, lequel nous accompagnait jusqu'à la Mine... ».*

Il est vrai que si les trois principaux bâtiments disposaient de moyens de dissuasion, la lourde nave de ravitaillement à la limite de la surcharge et peu maniable était particulièrement vulnérable et sa perte aurait compromis à coup sûr la réussite de l'expédition.

*« ...un jeudi (27 juillet), poursuit la relation, nous arrivâmes à l'île de Santiago. (...)Là nous avons embarqué de la viande, de l'eau et du bois et nous avons réparé les vergues des navires qui en avaient besoin... « Un jeudi qui était le 3 août, nous partîmes vers l'est... »*

Bien que l'imaginaire médiéval continuât pendant longtemps encore à occuper une place importante dans le comportement des Européens vis-à-vis d'autres parties du monde qu'ils découvrirent entre la deuxième partie du XVème siècle et le XVIIème siècle, les grandes peurs moyenâgeuses avaient été plus ou moins conjurées. Les marins participant à l'expédition savaient que les mers ne bouillaient pas sous le feu du soleil à mesure qu'on s'éloignait vers le sud et que les maelströms étaient des tempêtes, terribles sans doute, mais dont Pero de Alenquer s'était sorti lorsqu'il avait doublé le Cap. Certes, dans les esprits, subsistait la hantise d'une rencontre

avec les léviathans, les poulpes géants et autres monstres marins<sup>1</sup>. Et il allait falloir encore cohabiter avec cette crainte jusqu'au milieu du XXe siècle<sup>2</sup>.

Mais la grande préoccupation des équipages était, en ces débuts de traversées transocéaniques entreprises par les Européens, le temps passé en pleine mer entre deux accostages. Car, comme elle avait failli être fatale aux Espagnols franchissant l'Atlantique Nord d'est en ouest, l'interminable traversée entreprise par les Portugais entre les îles du Cap Vert et l'accostage prévu dans la baie de São Brás pouvait donner lieu à toutes les dérives de la cohabitation. Il était donc important d'avancer le plus vite possible.

### Les incertitudes techniques.

Pour ce faire, on avait équipé les nefS d'une voilure importante. Et c'était, pour la descente de l'Atlantique, une véritable première<sup>3</sup>. Il ne s'agissait plus de ces caravelles d'exploration, embarcations légères surfant sur la mer comme celle de Bartolomeu Dias en 1488, sans doute, mais navires au tonnage insuffisant pour

---

<sup>1</sup> Les traces en sont visibles sur les cartes et globes de l'époque : bois de 1487 représentant des animaux réels et fabuleux des Indes ; globe de Martim Behaim de 1492 ; carte du monde de Piri Reis de 1513 ; gravure de l'Islande sur bois de 1548 de Olaus Magnus, in Ivan Kupčík *Cartes géographiques anciennes, évolution de la représentation cartographique du monde de l'antiquité au XIXe siècle*, Gründ, Paris.

<sup>2</sup> « Mais les marins professionnels, les savants ne riaient pas : ils considéraient la chose avec crainte et nourrissaient de sombres pressentiments. Tant de périls connus et inconnus attendaient les aventuriers(...) l'ouragan balayerait les hommes par-dessus bord, à moins qu'ils ne soient emportés par l'étreinte puissante de quelque octopus géant... » Arnold JACOBY, *Heyerdahl de Kon-Tiki à Râ II*, page 105, Arthaud, 1970 .

<sup>3</sup> « Grâce à la multiplicité des mâts, donc à un centre de voilure très bas, les caravelles pouvaient porter une voilure importante. Vent côté arrière, elles ont approché les records absous de vitesse, pour voiliers, des *clippers* du XIXe siècle. (...) dans le vent, par contre, la caravelle n'est pas encore l'instrument parfait. Elle manque de quille, et ce qu'elle gagne en vitesse, elle le perd en dérive (...) Un autre frein bien plus redoutable limite les possibilités, compte tenu d'une forte dérive très difficile à apprécier : la quasi-impossibilité dans le vent d'une estime correcte. » Pierre CHAUNU, *L'expansion européenne du XIIIe au XVe siècle*, Presses Universitaires de France, collection Nouvelle Clio, Paris, 1983, pages 287, 288.

les missions qu'on avait désormais à accomplir. Il fallait un type d'embarcation alourdie de canons et bombardes, jaugeant le triple, voire le quadruple des caravelles, avec des cales spacieuses pouvant contenir du fret volumineux. Cela entraînait un tirant d'eau plus important et des contraintes mécaniques qu'on maîtrisait mal. Comme dans toutes les premières, il fallait tester, évaluer la résistance des différentes parties des navires, leurs réactions. Et, pari fou, les essais avaient lieu maintenant, pendant cette traversée.

Moins d'un mois après avoir quitté Lisbonne, la flotte commença à ressentir les effets du voyage. Pourtant, à en croire bien des commentateurs, la préparation des voyages était rodée et se faisait avec le plus grand sérieux. Les choix de la qualité des matériaux étaient l'objet de soins particuliers. Le bois très dur des mâtures, vergues et autres antennes était acheté très cher. Alors pourquoi ces vergues avaient-elles bien besoin de réparations, et allaient-elles encore en nécessiter dans peu de temps ?

*« Un jour par vent de Sud, la vergue du capitaine major cassa: ce fut le 18 août, à quelque 200 lieues de l'île de Santiago. »*

Si aujourd'hui les matériels sont soumis en laboratoire aux contraintes techniques en fonction de leur destination et des conditions réelles qu'ils vont affronter, à l'époque des premières traversées vers l'Inde, les réglages, les renforcements se faisaient de façon empirique à mesure que se présentaient les insuffisances des matériaux et des structures<sup>1</sup>. Les vergues cassaient parce que probablement leurs capacités de charge étaient insuffisantes. Les conditions de navigation pour le voyage vers l'Inde n'avaient plus grand-chose à voir avec celles de Colomb : d'un côté des vents porteurs n'imposaient pas de contraintes importantes et violentes dans le travail des mâts et des vergues. Les charges des nef pouvaient être plus importantes. De l'autre, on payait comptant des assauts excessifs des sautes de vent aux conséquences imprévisibles, du moins dans les premiers voyages, au moment où étaient testés des matériels nouveaux dans des conditions inconnues. Que tout cela fût lisible entre les lignes consignées, au

---

<sup>1</sup> A beaucoup d'interrogations techniques que je m'étais posées sur « les premières transocéaniques » j'ai découvert dans le livre de Bob HOBMAN, *Sarimanok*, des réponses remettant en question les explications compilées par nombre d'intervenants dans les colloques sur la question.

jour le jour, dans le récit d'Alvaro Velho m'était d'une aide inestimable. Non pas que cela me fit rêver, mais justement parce que j'y puisais des ressources pour m'arracher à l'univers des spéculations littéraires et me ranger à la recherche raisonnée.

**Un vol d'oiseaux, signale une terre à l'ouest...**

L'océan c'est comme le désert. Seuls ceux qui ne s'y sont jamais aventurés et les poètes en mal de comparaisons pensent que c'est une immensité vide. Cela faisait vingt jours qu'ils avaient quitté l'île de Santiago. Et voilà qu'après avoir fait de l'est,

*« le 22 du même mois, comme nous naviguions vers le large cap au Sud un quart Sud-ouest, nous avons rencontré beaucoup d'oiseaux semblables à de grands échassiers... »*

L'événement était suffisamment important pour être signalé dans le récit. Alvaro Velho consigna même:

*« à la tombée de la nuit ils se dirigeaient vers le sud-sud-est, très vite, comme des oiseaux allant vers la terre... »*

Les marins n'avaient pas dû manquer de s'interroger sur le lieu où se rendaient les oiseaux. Mais ils en avaient bien une idée : c'était le continent africain. Par contre, il est possible qu'une autre question ait provoqué nombre de réactions et commentaires : d'où venaient ces oiseaux ? Venaient-ils de ces îles découvertes par Christophe Colomb?

On savait à présent de façon assez précise où elles se trouvaient. Les informations recueillies par des « observateurs » portugais auprès des marins espagnols qui en revenaient les situaient très loin au nord-ouest de l'endroit où la flotte de Vasco de Gama se trouvait à présent. Or, si les oiseaux volaient très vite, cela voulait dire qu'ils n'avaient probablement pas encore parcouru une distance très importante. De plus, leur déplacement était défavorisé par le régime général des vents dominants dans cette zone de l'Atlantique. A bord, Pedro Escobar, Pêro de Alenquer et ceux d'entre les membres de l'équipage qui étaient déjà allés au Manicongo, avaient-ils reconnu parmi ces oiseaux des spécimens déjà vus dans des régions intertropicales? Si oui, cela voulait alors dire qu'il devait y avoir certainement d'autres terres à l'ouest de l'endroit où se trouvait la flotte, que ces terres n'étaient pas celles qui avaient été découvertes par les Espagnols, qu'elles n'étaient pas

très éloignées et qu'elles se trouvaient peut-être dans la zone portugaise de l'Atlantique. Il est possible d'imaginer l'agitation à bord, les estimations de la route suivie, de la distance parcourue.

...trois ans avant la découverte du Brésil.

J'imaginais cette nuit-là. Tous ceux qui, à bord des nef, avaient quelque compétence en navigation scrutèrent certainement le ciel pour tenter de situer l'endroit de la rencontre. Sur ce point précis des réalités à affronter, la nuit du 22 août 1497 fut sûrement pour eux un moment de vérité. Comment s'y prirent-ils ? Différents auteurs - et des moins fantaisistes - que j'avais lus par le passé éludaient cette question de la navigation océanique, se réfugiant derrière le grigri de la boussole, dont ils avaient probablement découvert les vertus au cours de jamborees de leur jeunesse. Instrument magique peut-être, mais inefficace sans le complément d'une bonne carte. Et en cette fin du XVème siècle,

*« Le navigateur est, au contraire, porteur d'une carte nautique de type encore purement médiéval. Il sait que, pour trouver une île dans l'Atlantique, la carte indique la direction à suivre (par rapport à l'aiguille de la boussole) et la distance à parcourir. Si, par malheur, on est passé à côté, il n'y a plus rien à faire (cela arrivait souvent, surtout pour les Açores). L'emploi du quadrant est un meilleur système, car, une fois qu'on est parvenu à la bonne latitude, il suffit de s'y tenir. »<sup>1</sup>*

Or, le problème que Vasco de Gama et ses compagnons avaient à résoudre était des plus complexes : ils disposaient, c'était certain, de repères de latitudes grâce aux points faits depuis près de 20 ans à terre, sur la côte d'Afrique, par les Diogo Gomes, Diogo Cão, Martim Behaim. Mais l'endroit où ils se trouvaient ne figurait sur aucun portulan. Et eussent-ils disposé, à bord, du globe de Martim Behaim, celui-ci, faisant l'impasse sur le continent Américain et l'océan Pacifique, n'eût pas été de plus d'utilité que les délires cartographiques du Moyen Age. Ils avançaient vers le sud-sud-ouest, repoussant lieue après lieue les limites de l'Univers. À ce moment précis, ils pouvaient apprécier combien

---

<sup>1</sup> G. BEAUJOUAN, *Science livresque et art nautique*, in *Ve Colloque*, [209], p.61-85.

« *Le problème n'est pas tant celui des connaissances théoriques que celui de leur utilisation en mer, sur le plancher de bois mouvant des caravelles, par des hommes qui appartiennent à la civilisation traditionnelle, non à la science écrite des Universités.* »<sup>1</sup>

Mettant à contribution les informations glanées par leurs devanciers sur le ciel austral, ils ne pouvaient, pour fixer les nouveaux alignements d'étoiles, que se fier à un certain empirisme dans leurs déductions : si on avait parcouru d'abord vers le sud-est, puis vers le sud-quart-sud-ouest une distance d'environ 280 lieues, cela voulait dire qu'on était loin de la limite de la zone portugaise fixée par le traité de Tordesillas. Quelle fut la contribution de João de Lisboa. Commença-t-il, ce soir-là, à justifier ce véritable titre de noblesse « *o famoso piloto* » adjoint à son nom sur les sites Internet cinq siècles plus tard<sup>2</sup> ?

Quoi qu'il en fût, cette rencontre annonçait l'arrivée de Cabral au Brésil. Car elle eut lieu - les choses sont si faciles à dire après coup lorsqu'on dispose du récit d'Alvaro Velho, d'une carte, et d'une règle graduée à l'échelle ! - dans un rayon de 300 kilomètres de la pointe est de l'Amérique du Sud. Tout cela devait être bien prometteur, ce soir-là, mais pour l'instant la mission était de passer au large du Cap de Bonne Espérance et d'accoster au plus vite, le plus près possible du point extrême atteint par Bartolomeu Dias sur la côte est-africaine.

### Le jour où Vasco de Gama rata sa cible.

Je n'avais jamais fait attention à cet événement qui, dans le cadre de ma réflexion, avait une importance non négligeable : l'accostage de Gama à la Baie de Santa Helena. Je dois avouer qu'en matière de culture historique, mon sens critique vis-à-vis des événements avait été bridé pendant longtemps par la puissance incantatoire des manuels scolaires de mon enfance... et aussi des récits de vulgarisation de la découverte de la planète aux XVème et

---

<sup>1</sup> Pierre CHAUNU, *L'expansion européenne du XIII<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle*, Presses universitaires de France, collection Nouvelle Clio (l'Histoire et ses problèmes), 1969, Paris, page 301.

<sup>2</sup> Voir le chapitre consacré à l'intéressé page 249 et suivantes.

XVIème siècles. J'avais lu dans plusieurs livres d'histoire les commentaires dithyrambiques sur le « génie » de Bartolomeu Dias<sup>1</sup>.

Et voilà que, tout d'un coup, je me retrouvai avec le récit d'Alvaro Velho sous le nez. Je me précipitai alors sur les ouvrages les plus sérieux traitant de l'évolution de la navigation et je me rendis compte de l'anomalie que constituait l'arrivée de Gama à l'ouest du Cap au lieu de le contourner et d'aller toucher terre dans la baie de São Brás.

Ma perplexité fut encore plus grande lorsque je lus qu'il eut du mal à doubler le Cap, non pas parce qu'il avait rencontré une tempête, mais parce qu'il y avait rencontré les mêmes difficultés que Bartolomeu Dias avant que celui-ci eût pris la décision de s'éloigner de la côte. Or il y avait à bord le pilote de Dias. Si ce dernier était passé au Cap à son retour, comment n'avait-il pas pu consigner les coordonnées de l'endroit ? Vasco de Gama et ses pilotes compétents avaient-ils raté leur cible ? S'étaient-ils trompés ? Leur méthode de détermination d'un lieu n'était-elle pas au point ? Je me replongeai dans le récit d'Alvaro Velho. Et j'eus la réponse.

*« Le mardi 7 novembre nous revinmes vers la terre et aperçûmes une côte basse, formant une grande baie »*

J'imaginais la scène. Là, sur le pont, la situation n'était pas aussi claire que dans les livres. On abordait en un endroit difficile à situer. Vasco de Gama interrogea son pilote. Oui ou non, était-il passé à cet endroit ? Pour l'instant, en dépit de ses efforts pour s'en souvenir, Pêro de Alenquer ne pouvait pas le dire. Détail curieux : la baie était « *orientée d'est en ouest* ». Or, si le Cap avait été dépassé, on aurait dû être dans une baie orientée « *d'ouest en est* »...

Pêro de Alenquer s'expliquait. Il ne reconnaissait pas cette baie, mais ces hommes qui les épiaient, étaient les mêmes que ceux qui leur avaient lancé des pierres en 1488. Palabres, conjectures, doutes. Dure réalité de l'apprentissage. Pourtant, on avait eu l'assurance que le pilote de Dias était de ceux qui s'y connaissaient en orientation ! J'imaginai João de Lisboa prenant des notes, faisant aussi le point avec les pilotes.

---

<sup>1</sup> Jean FAVIER, *La découverte du Monde*, page 436.

Le 16, Pero de Alenquer avoua :

« *il disait que nous devions être plus au Sud au plus à trente lieues en arrière du cap, mais il ne pouvait l'affirmer. Car il était parti un matin du cap et était passé là de nuit, vent en poupe, et à l'aller ils avaient navigué au large, de sorte qu'il ne pouvait savoir où nous étions.* »

### Informations erronées et paramètres nouveaux.

En réalité, le pilote avait proposé une destination à l'estime, car il n'avait pas pu faire le point à terre, à une heure lui permettant d'utiliser le soleil pour se repérer<sup>1</sup>. On peut supposer qu'il s'était basé, pour faire ses calculs, sur la distance estimée entre le moment où Bartolomeu Dias avait quitté la côte africaine ouest et celui où ils étaient remontés pour doubler le Cap. A partir de là, ils avaient déterminé approximativement la latitude.

Un autre élément que les Portugais ignoraient et qui entraîna leur remontée précoce vers la côte africaine était le rôle joué par le courant Sud-Atlantique qui les avait fait dériver avant qu'ils ne fussent parvenus à la longitude du Cap de Bonne Espérance. Par ailleurs, n'ayant jamais eu entre les mains des documents précis sur les étoiles déterminant différentes latitudes dans le ciel austral, ce premier voyage franc vers l'Inde avait pris, dans la région du Cap de Bonne Espérance, des airs de réplique de la mission de reconnaissance effectuée par Bartolomeu Dias. On comprend dès lors la hâte que Vasco de Gama et ses compagnons avaient d'entrer en contact avec des pilotes habitués à l'Océan Indien.

Il n'empêchait que la durée du trajet séparant Lisbonne de la pointe sud de l'Afrique avait été relativement courte : quatre mois en comptant l'arrêt technique à l'île de Santiago. Il est possible de penser que l'expédition de 1500, avec Cabral ait tenu compte de cette expérience. Quant au passage du Cap des Tempêtes ! Pêro de Alenquer était le seul à en parler comme d'une épreuve extrêmement dangereuse. Et le reste de l'expédition dut penser, au moment de le franchir, que le roi João II avait eu raison de lui redonner un nom conforme aux rêves portugais : le Cap de Bonne Espérance. En effet, s'ils avaient rencontré des difficultés techniques

---

<sup>1</sup> Pierre CHAUNU, *L'expansion européenne du XIII<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle*, op.cité, troisième partie, ch.II, la navigation, pages 288 à 308.

pour le franchir à cause des vents de sud-est qui les avaient contraints à tirer des bords fastidieux pour avancer vers le sud-ouest, ils n'y avaient trouvé aucune tempête.

La vérité est que la saison ne s'y prêtait pas beaucoup puisqu'on était au mois de novembre. Mais cela, ils ne le savaient pas encore.



## Chapitre IX

### EN LONGEANT LA CÔTE D'AFRIQUE

#### Les enseignements d'une rencontre.

J'ai eu, dans mon enfance, mon compte de dates historiques, d'événements à garder « *à jamais* » en mémoire. De l'an 800 au 19 mars 1946<sup>1</sup>, je pouvais, je devais me souvenir de toutes et les restituer avec la même aisance que la table de multiplication. Ce mémorial personnel perdit, avec l'usure du temps, de nombreuses pages que je trouvais trop convenues, parfois même abusives. Je n'ai jamais cessé de leur en substituer d'autres qui jalonnaient les leçons que je tirais de l'Histoire.

8 novembre 1497. Les Lusitaniens, descendants des peintres rupestres de la grotte de l'Escoural, rencontrent un indigène, descendant des peintres de la grotte d'Apolo. Dix-sept mille ans ont passé. D'un côté le climat tempéré a attiré les convoitises, les guerres, les progrès, la transformation du monde. De l'autre, le désert a favorisé une philosophie de l'adaptation au monde. D'un côté s'est développée l'idéologie de l'exclusive et du rejet de l'autre, de sa domination, de son élimination, de l'autre côté la recherche d'une harmonie écologique. Deux facettes de l'Humanité. Alvaro Velho confia :

*« le lendemain, c'est-à-dire le jeudi 9 novembre, nous sommes descendus à terre avec le capitaine Major et nous avons pris un de ces hommes. Il était de petite taille (...) nous l'avons conduit à la nef du capitaine Major, qui l'a fait asseoir à table avec lui, et il a mangé de tout ce que nous mangions. »*

Jusqu'à présent, tout allait bien. Il ne s'agissait que d'un acte de civilité, une approche diplomatique de quelqu'un d'étranger. Pourtant, ces hommes, dont Alvaro Velho nous dit :

---

<sup>1</sup> Date où La Réunion passa du statut de colonie à celui de département.

« ils sont vêtus de peaux et portent des sortes d'étuis sur leurs parties naturelles... »,

ces hommes-là, ne correspondaient pas au standard de « *l'homme civilisé* ». De sorte que, après avoir reçu l'un d'entre eux à table, le capitaine Major

« *l'a habillé très convenablement et l'a fait remettre à terre.* »

La scène aurait pu paraître cocasse. Pourtant elle contenait en filigrane le messianisme, l'intolérance, le désir de ramener à soi, de refuser la culture de l'autre, la folkloriser. Elle préludait à quatre siècles de domination d'une partie du monde par une autre au nom de la civilisation supérieure agrémentée d'une morale judéo-chrétienne. À travers la scène anodine de la rencontre se mettait déjà en place la justification de la tragique domination des peuples riverains moins forts, moins armés et considérés comme arriérés parce qu'ils n'étaient pas alignés sur les valeurs morales, sur les critères de civilisation des peuples qui colonisèrent la région à partir du XVI<sup>e</sup> siècle.

Cinq siècles plus tard, à la lecture de ce passage, j'étais troublé. Je me sentais personnellement interpellé parce que j'étais héritier et de l'un et de l'autre, et de la part soit-disant « *civilisée* », et de la part prétendue « *sauvage* » de l'Humanité. Je me souvenais de ce jour peu glorieux de 1960 où, jeune colonisé, avide de « *m'enrichir du progrès des connaissances humaines* », je ne pus empêcher ma part « *civilisée* » d'une curiosité malsaine et d'un rire entendu avec mes amis, devant le bocal de formol exposant le sexe de Saartjie Baartman<sup>1</sup>, et plus encore, devant l'exhibition de son moulage callypige.

---

<sup>1</sup> Née en 1789, Saartjie Baartman , originaire de la tribu Khoïsan, en Afrique du Sud, fut exhibée sur scène, à Londres d'abord, à Paris ensuite, comme une bête curieuse. A sa mort, survenue dans une détresse physique et morale extrême, son cadavre, au nom du « progrès des connaissances humaines », fut livré au Jardin des Plantes, moulé puis disséqué par « l'illustre savant » Cuvier qui procéda à l'extraction du squelette et plaça le cerveau et les organes génitaux dans deux bocaux de formol, pour les exposer au Muséum d'Histoire Naturelle de Paris. Quant au moulage, il fut exposé au Musée de l'Homme. Jusque dans les années 1970, moulage et viscères constituèrent des attractions pour des millions de Français et de touristes. L'histoire de Saartjie est racontée dans le livre de Gérard BADOU , *L'Énigme de la Vénus hottentote* , Payot & Rivages Collection Petite bibliothèque Payot , 2002 .

## Les auteurs sérieux à l'épreuve du récit d'Alvaro Velho

Il y a un point sur lequel le récit d'Alvaro Velho m'apporta un éclairage original. C'est celui de la nef d'approvisionnement.

*« ...le samedi 25 novembre, fête de sainte Catherine, nous sommes entrés dans la baie de São Brás(...) C'est dans cette anse que nous avons détruit le bâtiment qui portait nos approvisionnements et que nous avons chargé ceux-ci sur les autres navires. »*

En additionnant les deux nefs principales et la caravelle, la flotte jaugeait environ 250 tonneaux. La nef d'approvisionnement qui, en principe, contenait les provisions, jaugeait 200 tonneaux. Des auteurs sérieux avaient avancé que

*« lors de son premier départ pour l'ouest, en 1492, Christophe Colomb emporte quinze mois de vivres et six mois d'eau potable. Visant plus loin encore, Vasco de Gama porte la provision à trois années de vivres. Cela signifie deux tonnes et demie par homme.»<sup>1</sup>*

Or, Gama avait refait des provisions d'eau, de bois et de viande à Santiago. Et lorsqu'il s'était arrêté dans la Baie de Santa Helena, il avait renouvelé son eau. Et comment expliquer qu'à partir de São Brás, à chaque fois que les Portugais en avaient l'occasion, ils s'arrêtaient soit pour acheter de la viande, soit pour faire aiguade ? Dernière preuve de leur faible autonomie en eau potable, entre le 7 décembre, date à laquelle ils quittèrent la baie de São Brás et le 11 janvier, où ils mouillèrent à l'embouchure du Rio do Cobre, leur provision fit défaut au point que depuis le début janvier, Alvaro Velho signala

*« nous n'avions plus d'eau pour boire, et nous ne pouvions faire à manger qu'avec de l'eau salée. On ne nous donnait à boire qu'un quartilho par jour. Il nous fallait donc nécessairement aborder dans un port. »*

## Un test utile à l'organisation de voyages ultérieurs

De deux choses l'une : soit ce bateau de ravitaillement contenait la pacotille et la plus grande partie des armes lourdes et munitions qu'il devait acheminer jusqu'au point de chute atteint par l'expédition de Bartolomeu Dias, soit il contenait la réserve d'eau et de nourriture. Il est plus sûr, compte tenu de ce qui s'était réellement

---

<sup>1</sup> Jean FAVIER, op.cité, page 356.

passé, que son rôle était de transporter la plus grande partie des armes, des munitions et de la pacotille au-delà du Cap de Bonne Espérance. Cela permettait alors de garder le maximum de ravitaillement sur les nefs « habitées » pendant le temps à passer dans l'Atlantique, loin de toute terre. Dans ce cas, cela s'explique puisqu'il s'agissait d'une première et qu'on ne savait pas combien de temps pourrait durer la traversée. Mais du même coup, dire que Vasco de Gama avait prévu d'emporter avec lui trois ans de ravitaillement c'était lui prêter un comportement tout à fait irrationnel, incompatible avec la présence à ses côtés d'un pilote qui avait déjà atteint la côte est-africaine en un temps trois fois moindre.

Cette mise au point était indispensable pour couper court aux spéculations parfois délirantes qui fleurirent sur les débuts de l'aventure portugaise aux Indes. Je ne pouvais, en tout cas, faire l'impasse sur cette précision car il me fallait comprendre les unes après les autres, les expériences vécues par les Portugais et les leçons qu'ils en avaient tirées.

Or, en cette première expédition, une des données les plus importantes en matière de navigation transocéanique vers les Indes était de savoir quelle était l'autonomie entre Lisbonne et Mozambique, le plus grand trajet sans escale de la traversée. De la durée raisonnable envisagée entre les escales dépendait, en effet, pour les flottes à venir, la conception des navires, le calcul de la répartition de la charge entre l'approvisionnement nécessaire aux équipages et la charge utile, à l'aller comme au retour. A partir de ce moment, je me fis un devoir d'être très attentif aux pratiques des flottes de Gama et de ses successeurs sur la route des Indes.

Des contraintes géographiques sur cet itinéraire faisaient, on le savait maintenant, obligation de prendre les vents porteurs à l'ouest de l'Atlantique pour descendre jusqu'à la latitude permettant de profiter des vents d'ouest-sud-ouest pour remonter vers la côte est africaine. Il fallait donc compter une autonomie de cinq mois pour atteindre des points de ravitaillement.

#### A la recherche de relais sur la côte africaine.

La première expédition permit à Gama d'évaluer les populations et ressources grâce à un véritable cabotage à partir de la baie de São Brás. Il avait à des degrés divers, comme en témoignait

le récit d'Alvaro Velho, à préciser les points de chute sur lesquels il jettérait son dévolu ultérieurement. La baie de São Brás, l'ansa da Roca, la terra de Boa Gente, le rio dos Bons Sinais, et bien sûr Sofala qui se trouvait avant ce dernier point de chute, mais que Gama avait « ratée» parce qu'il était passé trop au large pour la repérer.

Si théoriquement, le premier point de contact se situait dans la baie de São Brás, la relation d'Alvaro Velho, par détails anodins et informations plus réfléchies, faisait la démonstration que ce havre était un pis aller et que les flottes à venir destinées à rallier les Indes ne s'y arrêteraient pas. La baie de Santa Helena et celle de São Brás présenteraient un intérêt civilisationnel indéniable, pour les ethnologues et historiens, plusieurs siècles plus tard. Dans l'immédiat, leur intérêt géopolitique était nul. C'étaient juste des lieux d'aiguade à risques pour mort douteuse de vice-roi déchu<sup>1</sup>.

Et puis, à partir de Mozambique, le navigateur savait qu'il pouvait trouver de véritables escales, avec des havres disposant de conditions logistiques et d'une main-d'oeuvre suffisante pour les réparations importantes des navires.

### Des contraintes inévitables.

En outre, une contrainte de taille obligeait les Portugais à aller au moins jusqu'à la Terra de Boa Gente : Le courant des Aiguilles. Ils s'étaient rendus compte que celui-ci était très violent le long de la côte, dans la zone située au sud du rio do Cobre. Il leur fallait donc chercher les vents de sud-est suffisamment au large pour que l'allure portante ne fût pas anihilée ou du moins ralentie par ce courant des Aiguilles. Ce constat allait leur être confirmé par les navigateurs arabes et gujarâtîs auxquels il arrivait de descendre, au-delà de Solfala, jusqu'à l'actuelle ville de Maputo<sup>2</sup>. Ainsi, dès la première

---

<sup>1</sup> C'est dans la baie de Santa Helena que le Vice-Roi des Indes, Francisco d'Almeida, rentrant à Lisbonne après avoir été relevé de ses fonctions, considéré comme un vulgaire voleur d'eau par les Khoïsan, fut tué par eux dans une rixe.

<sup>2</sup> Dans *la sufālīya* (93f, 94r), Ibn Madjid récapitule les informations nécessaires aux pilotes descendant le long de la côte d'Afrique. Après avoir signalé « ... après cela, vers le sud, tu rencontres les îles Sadbuwa, qui sont trois(...) », il désigne l'île Wāza comme étant la limite Sud de la route empruntée par les

expédition, se fixaient les repères de la navigation dans l'Océan Indien et de l'accès aux Indes.

Pour naviguer dans une région inconnue posant des problèmes de longue et hasardeuse adaptation, les Portugais ne pouvaient, sans risquer une perte de temps et aussi une éventuelle perte en vies humaines, se permettre de se passer du savoir-faire des riverains. C'est pourquoi, dès qu'ils eurent atteint Mozambique, ils sollicitèrent l'aide des pilotes de la région. Cela veut-il dire qu'ils avaient rejeté l'idée de s'adjointre d'éventuels pilotes de la région de la baie de São Brás ou de la Terra de Boa Gente ?

### Priorité aux épices ...et au royaume du prêtre Jean.

Sans doute n'y pensèrent-ils même pas, et c'était bien normal. C'est que Pêro da Covilhã leur avait fait parvenir les renseignements sur les zones intéressantes d'activités maritimes dans cet Océan Indien de la fin du XVe siècle. Ils étaient d'autant plus fiables que l'émissaire de João II avait personnellement reconnu les lieux. Or ces zones portuaires connues des Portugais se situaient à partir de Sofala. Eux-mêmes n'avaient pas constaté de véritable activité maritime au Sud de Maputo, pour deux raisons.

D'abord parce que dans ces régions, les peuples étaient des continentaux sans visée apparente sur la mer, en tout cas, il n'en apparaissait aucun signe. Quant à l'intérêt présenté par les populations de la région du Cap, il était, à l'évidence, loin de correspondre aux critères qui avaient poussé les Portugais vers les Indes. Pasteurs et chasseurs animistes, vivant dans une zone sans grands arbres pour les réparations des naves, les occupants de l'extrême Sud de l'Afrique étaient pour l'instant quantité négligeable. Ils n'avaient rien à proposer en échange de la pacotille que quelques bœufs pour l'approvisionnement en viande ou des curiosités.

---

pilotes omanais et gujaratis de la fin du XVème siècle : « ...Après il n'y a plus que l'île Wāza et nul ne l'a passée pour aller plus au Sud. » la *sufālīya* traduit par C. Jouannès, in *recueil Etudes Océan Indien n° 31*, éditions INALCO, Paris, 2001.

*« J'acquis pour un ceitil un étui que l'un d'entre eux portait sur ses parties naturelles... »<sup>1</sup>*

Qui pis était, ces hommes étaient d'un déroutant comportement. Tantôt ils acceptaient volontiers certains échanges contre la pacotille, ils se prêtaient à la participation à des manifestations cordiales. Ils les provoquèrent même, en ce soir du 2 décembre 1497, au point que les Portugais furent entraînés dans une démonstration d'exubérant partage pacifique:

*« Dès que nous les vîmes, nous allâmes terre. Ils commencèrent aussitôt à jouer de quatre ou cinq flûtes. Les uns jouaient haut et les autres bas, et de façon telle que, pour des nègres, gens qu'on ne s'attend guère à voir faire de la musique, ils s'accordaient fort bien ensemble. Ils dansaient comme des nègres. Le capitaine-major fit sonner les trompettes, et nous, dans les chaloupes, nous dansions, et le capitaine-major dansait en même temps que nous. »*

Et soudain, comme chagrinés par des angoisses connues d'eux seuls, ils jetaient des pierres aux étrangers au moment où ceux-ci s'approvisionnaient en eau et dès que les bateaux levaient l'ancre, renversaient ostensiblement padrões et croix. Ils versaient dans la provocation au point de pousser les Portugais à s'adonner à une démonstration inutile de leur puissance de feu. Peuple étrange en vérité. De tels hommes n'étaient pas à coup sûr les chrétiens qu'étaient venus chercher les sujets du roi Manuel. Ces derniers le savaient et ils avaient hâte de rencontrer les sujets du prêtre Jean.

Car si les Lusitaniens étaient venus chercher non pas des ignames, de la bouillie de mil et du miel, mais du poivre, du girofle du gingembre et s'il leur fallait trouver les zones riches en grandes quantités de ces produits, s'il était important, pour eux, de mener à bien l'entreprise économique grâce à laquelle ils espéraient bouleverser les monopoles des épices en Europe, l'objectif était aussi, pour ces croisés de l'Ordre de Santiago avançant sous la bannière de l'Ordre du Christ d'aller à l'aboutissement de la mission confiée naguère à Don Henrique<sup>2</sup>. C'est pourquoi, en arrivant à Mozambique, ils ne manquèrent pas de s'en inquiéter : ils voulaient nouer des liens avec les sujets du royaume du prêtre Jean.

---

<sup>1</sup> Un real valant 0,0088g d'or, et valant 6 ceitils, une pièce d'un ceitil vaut 0,0014g d'or. Le ceitil serait aujourd'hui l'équivalent d'un centime d'euro.

<sup>2</sup> Voir supra, note 1 page 94.

Or, la situation était d'autant plus difficilement appréciable que physiquement il leur était quasi-impossible de faire la distinction entre les musulmans et les non musulmans. Les échanges élaborés de longue date avaient marqué le pourtour de l'Océan Indien, du cap des Courants jusqu'aux Philippines en passant par les Comores, Madagascar, la Corne de l'Afrique, l'Arabie, les régions littorales de l'Inde et de l'Indonésie. A la cohabitation de groupes humains différents au départ, s'était substitué, à des degrés divers, un brassage au gré des impératifs économiques, des conquêtes militaires, des influences religieuses et culturelles. En même temps, le mode d'implantation humaine avait favorisé la juxtaposition de ces groupes ethnologiquement complexes autour d'une activité imposée par des zones micro-climatiques ou les ressources du sol. L'Océan Indien y avait joué un rôle essentiel de liant. Dès l'arrivée des Portugais à Mozambique, les havres, lieux de brassage par excellence, leur proposaient l'évidence de l'empreinte civilisationnelle de l'Islam dans les domaines aussi apparents que l'architecture, la langue, les vêtements ; ils témoignaient de l'influence du Sud de l'Inde et de l'Indonésie dans celui de l'activité maritime et des techniques afférentes.

## Chapitre X

### ANCIEN MONDE CONTRE ANCIEN MONDE

#### Un énorme quiproquo.

Le problème que devaient résoudre Gama et ses compagnons était donc délicat. Et voilà qu'à partir de l'endroit où ils pensaient trouver des alliés, des gens susceptibles de les informer, de leur donner des nouvelles de ces chrétiens qu'ils cherchaient à rencontrer, s'installa un énorme quiproquo généré par des idées reçues et des termes mal interprétés par le traducteur.

Des chrétiens? La traduction du terme en était difficile. L'interprète, Fernão Martins, cherchait l'équivalent en langue arabe. Il n'en connaissait qu'un, utilisé par ses geoliers, au Maroc, lorsqu'ils les désignaient, lui et les autres chrétiens prisonniers : *kāfir*. Ce devait être ça ! Ce qu'il ignorait, c'est que ces Sarrazins, que les Portugais désignaient du qualificatif « *infidèles* », leur rendaient la pareille en les traitant de « *kāfir* », c'est-à-dire, bien sûr, d'« *infidèles* », de « *mécréants* ».

Kāfir? Bien sûr ! Il y en avait beaucoup. Ici, à Mozambique, plus loin aussi ! Forcément ! Pour les musulmans qu'ils interrogeaient, l'Humanité, vue sous cet angle, se divisait en deux catégories : les fidèles et les kāfir. Pour les Portugais, le terme *kāfir*, dont la prononciation avait évolué entre Mozambique et l'Inde pour devenir *quafe*, était loin de simplifier les choses.

L'imbroglio fut peut-être à son comble le 21 mai 1498. Eux, les croisés adoubés par la volonté du Roi du Portugal et du chef suprême de la Chrétienté, eux qui étaient venus au bout du monde, au « *nom très sacré du Christ* », devaient s'arrêter sur le seuil

d'une église dont les célébrants étaient des quafes, c'est-à-dire jusqu'à preuve du contraire, pour les Portugais, des chrétiens<sup>1</sup>!

*« Nous ne sommes pas entrés dans cette chapelle, car selon leur coutume seuls y entrent certains hommes qui font le service des églises et qu'ils appellent quafes. Ces quafes portent des cordons qu'ils jettent par-dessus leur épaule ( il s'agit de l'épaule gauche) et qu'ils font passer sous leur bras droit, comme l'étole des diacres. »*

Comme ils n'étaient ni anthropologues, ni linguistes, ni théologiens et que six siècles passés à affronter les Maures de « la secte de Mahomet, le pire mécréant » avaient radicalisé dans leur subconscient le réflexe exclusif, ils acceptèrent cette proposition dichotomique de la zone du monde qu'ils découvraient. C'est ainsi que leur ouïe conditionnée transformait les incantations à Krishna en chants à la gloire du Christ. C'est ainsi encore qu'ils virent des chrétiens partout, même lorsque, comme ce fut le cas le 21 mai 1498, ces quafes de Calicut officiaient dans des églises dont ils avaient du mal à identifier les statues et saints des fresques.

*« Beaucoup, beaucoup d'autres saints étaient peints sur les murs de l'église, et ils portaient des diadèmes. Ces peintures étaient de diverses façons car leurs dents étaient si grandes qu'elles leur sortaient de la bouche de la longueur d'un pouce, et chaque saint avait quatre ou cinq bras. »*

### Des réactions déroutantes.

N'étant pas venus en simples visiteurs, mais avec l'intention d'amorcer l'implantation de leur pays dans la région, les intéressés firent très vite les frais de leur ignorance de la réalité géopolitique de la région où ils arrivaient. Vraiment, ils s'étaient réjouis trop vite. Devant les réactions des aborigènes et pasteurs Khoïsans ils pensaient peut-être que les chemins de l'Orient leur étaient grand ouverts et qu'un coup de bombarde par-ci, un ceitil et une pacotille distribués par-là, leur permettraient d'arriver à leurs fins.

---

<sup>1</sup> « Les intermédiaires sont des musulmans. Le nom que l'auteur anonyme donne aux prêtres de la pagode est un mot arabe (quafes pour quasees, arabe qasîs). Il est probable que l'interprète de Vasco de Gama, Fernão Martins (...) ne peut traduire en portugais que les propos que lui tiennent les Maures de Calicut. » *Les voyages de Vasco de Gama* traduits et annotés par Paul TEYSSIER et Paul VALENTIN, (extrait de la préface de Jean AUBIN) , op. cité, Page 63.

Désormais, des difficultés de toutes sortes se dressaient sur leur chemin.

A Mozambique, certains interlocuteurs - ils étaient tous musulmans - furent coopératifs, d'autres rusèrent ou affichèrent une hostilité ouverte allant jusqu'au complot déjoué à temps. Illustration de la situation, les deux pilotes proposés par le sultan étaient-ils de vrais pilotes ou de faux informateurs ? Les Portugais donnèrent cent trente deux grammes d'or et deux capes à chaque pilote, mais l'un des deux ne monta jamais à bord. Ancien Monde contre Ancien Monde, la partie d'échecs commençait. Les Portugais se souvinrent-ils à ce moment-là, avec nostalgie, de l'homme de la baie de Santa Helena et de la danse conquérante du capitão mor Vasco de Gama dans la nuit de São Brás ?

Le pilote monté à bord à Mozambique joua bien le jeu en révélant un complot des Maures de l'endroit, mais après coup, semble-t-il, et dans des circonstances dont ne parlait pas le récit. Coopération spontanée douteuse, puisque à la suite d'une attaque ratée de Maures contre les Portugais il avait été retenu « *prisonnier* ». Prisonnier et peu coopératif en vérité.

*« Ils appellèrent la première de ces îles l'Ilha do Açoitado, [île de l'homme fouetté] , car le samedi soir, le pilote maure que nous avions emmené avec nous fit un mensonge en disant au capitaine que ces îles étaient la terre ferme, et pour ce mensonge il le fit fouetter. »*

Forts de la certitude qu'ils se trouvaient sur la voie du royaume du prêtre Jean et que l'Océan Indien était peuplé de chrétiens, dont, soit dit en passant, ils n'avaient pas vu beaucoup en un mois passé à Mozambique, ils ne pouvaient toutefois contenir leur émotion :

*« toutes ces choses, et beaucoup d'autres encore, que nous disaient ces Maures, nous rendaient si joyeux que nous en pleurions de plaisir , et nous demandions à Dieu de nous accorder la santé, afin que nous puissions voir ce que nous désirions tous. »*

Cela les consolait peut-être des déconvenues qui pesaient de plus en plus sur leurs contacts avec les populations qu'ils avaient rencontrées depuis le fleuve nommé *rio dos Bons Sinaes*, à commencer par les seigneurs du lieu. Ceux-ci n'étaient pas semblables aux populations rencontrées dans la région du Cap. On ne pouvait pas les amadouer avec des ceitils :

*« après que nous fûmes restés là deux ou trois jours, deux seigneurs du pays vinrent nous voir. Ils étaient si hautains qu'ils ne prisaient rien de ce qu'on leur donnait ».*

Quoi de plus normal ! Ils étaient vêtus de tissus dont la qualité, la richesse et la finesse attirèrent l'attention des compagnons de Gama. Les Portugais le remarquèrent encore à Mozambique où contrairement à ce qu'ils avaient cru sur le coup, les tractations engagées entre Gama et le sultan pour l'obtention des deux pilotes n'avait pas tourné à l'avantage du capitaine major. Et plus ils avançaient, plus ils se rendaient compte que l'univers dans lequel ils pénétraient était d'une complexité déroutante. Qui mentait, qui disait vrai ? Quels hôtes étaient sincères ? Qui tentait d'attirer les visiteurs dans un guêpier ?

### **Des navires cousus, des aiguilles génoises...**

Autre sujet d'étonnement, les caravelles et les naves qui à leurs yeux étaient les seuls bateaux capables de naviguer sur les océans ne présentaient pas d'intérêt particulier pour le jeune homme qu'ils rencontrèrent au rio dos Bons Sinaes,

*« (...) [qui] venait d'un autre pays situé loin de là. Il disait qu'il avait déjà vu de grands navires comme ceux que nous avions amenés. »*

Nombre de commentateurs de l'aventure portugaise, ignorant le contexte et poursuivant le fantasme de l'arrivée d'une flotte secrète portugaise avant celle de Vasco de Gama, sont tombés en arrêt devant ce passage et, en leur temps, ont extrapolé avec un certain succès. S'ils avaient pris la peine de lire les six feuillets de la relation qui suivaient, ils auraient pu comprendre que l'embouchure du rio dos Bons Sinais n'était pas utilisée comme havre par les « *grands navires* » et ils auraient partagé la surprise des Portugais à Mozambique.

*« Les nef<sup>s</sup> de ce pays sont grandes et dépourvues de ponts. Leurs planches ne sont pas clouées : elles sont jointes par des cordes de sparerie.»*

Et les Portugais, particulièrement leurs pilotes, n'étaient pas au bout de leurs surprises. Les connaissances des Maures en matière de navigation n'avaient rien à envier à celle des Européens :

*« Leurs marins ont des aiguilles génoises pour se guider, des quadrants et des cartes marines. »*

### **...et des cartes marines !**

Les Portugais s'en procurèrent... au moins une. Celle d'un ensemble de quatre îles, Madagascar et les Mascareignes, que Cantino, par ce que nous désignerions aujourd'hui du terme technique de copié-collé, adjoignit à sa mappemonde avant de la livrer en 1502. Probablement une portion de carte, aux détails précieux pour les marins se rendant dans l'archipel, et qui n'a fait à ce jour l'objet d'aucune analyse sérieuse<sup>1</sup>.

Quand et comment en prirent-ils possession ? L'obtinrent-ils, comme l'ont pensé certains historiens, du pilote qui monta à bord à Melinde ? Dans ce cas, ce pilote étant monté volontairement à bord du São Gabriel, la carte avait pu être recopiée par quelqu'un ayant compétence pour le faire. Pourquoi pas João de Lisboa ? Mais alors comment expliquer l'erreur de latitude monumentale dans le positionnement de Madagascar par rapport à la côte d'Afrique où le pilote qui utilisait l'original disposait de repères tels que Sofala, Mozambique et Mombasa ? Car j'imaginais mal un pilote communiquant des documents de navigation et ne donnant pas de précisions.

Ne fut-elle pas plutôt saisie sur l'une des embarcations arraisonnées entre Mozambique et Melinde le 14 avril, par exemple ? Ne fut-elle pas abandonnée sur l'almadie du chérif capturée le 24 mars 1498, à Mozambique ?

*« Tous les objets pris à cette occasion furent donnés par le capitaine major aux marins qui se trouvaient là avec lui et avec les autres capitaines, sauf les livres, qu'il garda pour les montrer au roi. »*

La relecture du récit fit pencher ma préférence pour cette dernière hypothèse, puisque huit ans plus tard les Portugais vérifièrent qu'il existait bien un trafic important entre le nord-ouest de Madagascar et la côte est-africaine :

*« C'est là [Majunga], que venaient trafiquer les boutres de l'Inde et de Monbasa. »<sup>2</sup>*

---

<sup>1</sup> Voir l'analyse consacrée à cette partie de la carte de Cantino aux pages 281 et suivantes.

<sup>2</sup> Barros, cité par Albert KAMMERER dans *La découverte de Madagascar par les Portugais et la cartographie de l'île*, 1950.

### Les cadeaux portugais sont l'objet de sarcasmes.

Les Portugais se rendaient compte qu'ils avaient affaire à une réalité différente de celle à laquelle ils étaient accoutumés au Maroc et au Manicongo. Il n'y avait plus ici de bipolarisation, mais autant de comportements spécifiques que de villes et de pays traversés. Plus ils avançaient sur le chemin qui les menait à Calicut, plus ils tombaient de haut. Ils n'arrêtaient pas de se perdre en conjectures sur les pratiques bizarres des chrétiens ou de ces gens présentés comme tels.

Entre les chrétiens cohabitant avec les musulmans, les chrétiens esclaves, les chrétiens adorant des dieux à cinq paires de bras, ils ne s'y retrouvaient plus. Le prêtre Jean, qu'ils pensaient pouvoir rencontrer, restait toujours cloîtré dans leur monde onirique. Et le fait que selon les dires des seigneurs de la côte africaine, des sultans et autres informateurs,

*« il habitait loin à l'intérieur des terres, et que l'on ne pouvait y aller qu'à dos de chameau... »*

le mettait hors d'atteinte des marins qu'ils étaient.

En revanche, aucun véritable dialogue ne s'était jamais instauré entre eux et le monde réel qu'ils découvraient. Seulement des négociations où primaient rouerie et stratagèmes. Et la partie dégénérait parfois en actes violents. Ils avaient cru faire illusion avec leur pacotille et avaient été accueillis au fil des entrevues par la distance hautaine, l'étonnement outré et même, à Calicut, les quolibets et les sarcasmes envers le Roi qui les avaient envoyés :

*« le mardi 29 mai, le capitaine avait pour le roi les cadeaux suivants : douze lambéis, quatre capuchons d'écarlate, six chapeaux, quatre colliers de corail, un service de bassins composé de six pièces, une caisse de sucre, et quatre barils dont deux étaient pleins d'huile et deux pleins de miel. (...) alors ils [ le Maure facteur, et le Bale] vinrent voir, et ils se mirent à se moquer de ce présent. Ils disaient que ce n'était point chose à offrir au roi, que le plus pauvre des marchands venant de La Mecque ou des Indes lui en donnait davantage, et que s'il voulait lui faire un présent il devait lui envoyer de l'or, car le roi n'acceptait rien de tout cela. »*

Au point que toute honte bue et prenant sur lui cet incident diplomatique majeur, Vasco de Gama fut obligé de mentir et de dire  
*« que ces choses étaient sa propriété et non celle du roi. »*

Au bilan, la partie d'échecs avait tourné à l'avantage de ces Maures, Nègres païens et Indiens « chrétiens ». Et tout au long du récit d'Alvaro Velho, l'accumulation de maladresses, de gestes d'énerverment, de comportements ouvertement hostiles de ses compagnons en témoignait. Usant de la bombarde contre les aborigènes, fouettant un pilote peu coopératif à Mozambique, y dévalisant un bateau, prenant des otages, pratiquant le chantage à partir de ces otages, infligeant la question à l'huile bouillante à Mombasa... ils avaient usé, sur le trajet les menant vers Calicut, d'une façon peu orthodoxe de présenter leurs lettres de créance.

Mais il en fallait plus pour les décourager. Ce qu'ils avaient vu de leurs propres yeux était suffisant pour effacer toutes les avanies. De Mozambique à Calicut ils avaient vu ici, dans une embarcation saisie, de l'or, de l'argent, là des femmes portant

*« au cou beaucoup de bijoux d'or, et beaucoup de bracelets aux bras. Elles ont aux doigts de pied des bagues ornées de pierres précieuses. »*

Et surtout, ils avaient vu des épices, beaucoup d'épices, cannelle, poivre, gingembre, girofle dont les parfums se répandaient dans les ports.

S'accrocher coûte que coûte au continent...

Et ces ports leur ouvraient, à eux, dont le territoire, promontoire avancé enserré, étouffé par un continent bouliforme, n'avait plus comme ouverture que l'océan, ces ports leur ouvraient de nouveaux continents. Continentaux, ils avaient mis deux vies d'homme à se faire à l'océan, à l'affronter, à le franchir.

Mais l'océan, comme pour leur montrer qu'ils ne devaient leur succès qu'à son bon vouloir, les avait plaqués au continent, depuis la baie de Santa Helena. De baie en fleuve, et de fleuve en port, comme un aimant, le continent les avait ramenés à lui, ravivant en eux les réflexes de continentaux. Et, avertissement ultime, quand Vasco de Gama, le futur Almirante Dom Vasco, pressé sans doute de passer outre le bon vouloir de l'océan pour aller annoncer à Manuel, au Portugal, à l'Europe entière que la route des Indes était ouverte, celui-ci le plongea dans la solitude de l'orgueil rabattu et du remords de l'hécatombe que subit sa flotte.

*« Trente d'entre nous moururent dans cet espace de temps, sans oublier qu'il nous en était mort autant. Il ne nous restait plus pour la manœuvre que sept ou huit hommes par navire (...) Les capitaines avaient déjà résolu, s'il nous arrivait un vent favorable pour cela, de revenir à la côte de l'Inde dont nous étions partis. »*

Ce premier important tribut versé à l'océan ouvrit définitivement les yeux des Portugais. Il leur fallait s'accrocher, coûte que coûte au continent, y trouver les havres sécurisés leur permettant de donner à l'océan toute sa place dans leur entreprise coloniale, mais rien que sa place.

Ils comprirent que chacun des royaumes, chefferies et sultanats jouait sa propre carte. Ils comprirent qu'avec l'aide des rivalités de voisinage, ils pouvaient, en circonscrivant individuellement ces entités politiques, mettre celles-ci à la merci d'actions déstabilisatrices.

Mieux ! Ils y virent, par leur emprise possible, le transfert, sur les rivages de l'Afrique et de l'Inde, de l'esprit de reconquista marquant le renouveau des ordres. Que le rêve naquit sur le chemin du retour dans la tête de Vasco de Gama lui-même n'était pas du domaine de l'impossible. L'Histoire allait le consigner.

...et marquer la région de son empreinte.

Désormais, le ton était donné : l'Océan Indien devrait composer avec cette donnée nouvelle. Il allait en sortir des modifications profondes : d'abord, la radicalisation des relations entre populations jusqu'alors capables de jouer la carte de l'affrontement avec discernement au gré des conjonctures ; ensuite, la remise en cause des circuits commerciaux traditionnels ; enfin la redéfinition des relations par mer entre les pays de l'ouest et ceux de l'est de l'Océan Indien. Celui-ci, qui avait été jusqu'alors un espace de rapprochement allait, en moins d'un siècle, se transformer en un lieu d'affrontement.

Et les îles ? Ah les îles ! Eussent-elles un instant, dans les moments les plus difficiles passés sur l'océan par les Portugais, été souhaitées dans les prières, les îles de l'Océan Indien étaient désormais disqualifiées. Elles allaient attendre longtemps, très longtemps leur heure.

*Ancien Monde contre Ancien Monde*

*« Un vendredi, vingt-cinquième jour du mois d'avril, nous avons trouvé le fond à 35 brasses(...) les pilotes disaient que nous étions sur les Baixos do Rio Grande. »*

Ainsi s'achevait la relation du périple.



## Chapitre XI

### CONSÉQUENCES DU VOYAGE DE GAMA

De la bulle *inter cetera* au traité de Tordesillas.

En laissant la relation d'Alvaro Velho, Je me remémorais le faste et la solennité de la cérémonie de départ, vingt-deux mois auparavant. L'émoi suscité alors avait eu des prolongements au-delà même des frontières du Portugal. C'est que les Espagnols, convaincus, au premier retour de Colomb, le 15 mars 1493, de l'avantage qu'ils avaient pris dans la course aux épices, avaient, au fil des années, pensé que le projet portugais sans cesse ajourné était sérieusement compromis. Pour mettre à profit la découverte de Colomb, et craignant voir les Portugais se rabattre sur la route de l'ouest, ils s'étaient hâtes de convaincre le pape Alexandre VI Borgia, espagnol, d'édicter par la bulle *Inter cetera* la limite des prétentions portugaises dans les eaux de l'Atlantique. L'opération avait été si rondement menée que la ligne de partage désavantageait sensiblement les Portugais. Ceux-ci ne l'acceptèrent pas et il fallut donc négocier. Un compromis situa la limite à 370 lieues à l'ouest des îles du Cap Vert. Pourquoi?

Après coup, une fois que Cabral eut accosté le Brésil, plusieurs explications furent proposées par divers historiens : et d'avancer que, grâce à des indices tenus secrets, les Portugais avaient soupçonné la présence de terres, non encore découvertes, entre les îles du Cap Vert et les Antilles ; et de miser sur les supputations, toujours tenues secrètes, des cosmographes et géographes portugais concluant à la présence d'une très grande terre, un continent en quelque sorte, au sud-ouest. D'hypothèses en conjectures on avait négligé une réalité bien plus prosaïque dont les marins portugais se rendirent tout de suite compte : la limite fixée par la bulle *inter cetera* ne leur donnait plus les moyens d'utiliser

au mieux en toute saison, les vents et courants pour l'aller et le retour entre Lisbonne et La Mine sans s'exposer à des conflits à la limite, voire hors de la zone qui leur était attribuée. Le 7 juin 1494, *le traité de Tordesillas* officialisa le nouveau partage de l'Atlantique.

### De Colomb le mystique à Vespucci l'opportuniste.

En séchant l'encre de la dernière ligne de son récit du voyage de Vasco de Gama, l'auteur, et avec lui tous ceux de ses compagnons qui regagneraient Lisbonne à partir du 10 juillet 1499<sup>1</sup>, ne se doutaient pas qu'une expédition espagnole, une de plus, s'apprétrait à quitter Cadix pour les îles découvertes par Christophe Colomb. Ils ne se doutaient pas que la nouvelle du départ de Vasco de Gama pour les Indes avait exacerbé l'impatience des investisseurs espagnols, semé le doute sur l'efficacité de Colomb et poussé ce dernier dans ses retranchements. Car, pour le Grand Amiral de la Mer Océane, La course n'était pas encore gagnée. Et ses deux premières traversées n'avaient en effet pas prouvé que les îles découvertes étaient au large du continent asiatique et encore moins que la route de l'ouest était la bonne.

Lors de sa troisième traversée partie de Séville le 30 mai 1498, Colomb, se souvenant des informations fournies par les Indiens des îles antillaises qui situaient le pays de l'or et des pierres plus au Sud, descendit plus bas que les îles du Cap Vert avant d'aller plein Ouest. Et il toucha au continent américain. Enfin, presque. Hélas pour lui, personne ne le crut.

Parce que depuis l'antiquité, les civilisations nées sur les bords de la Méditerranée avaient fantasmé sur une légende parlant d'un continent englouti, Christophe Colomb irrita lorsqu'en juillet 1498, découvrant loin, très loin au large des côtes de Guyane, une quantité énorme d'eau douce qui se déversait dans l'océan, il écrivit:

« si ce n'est pas du paradis que cette eau descend , cela paraît une plus grande merveille encore, parce que je ne crois pas qu'on connaisse au monde fleuve si grand et si profond... » et il ajouta : « J'ai la conviction que le paradis terrestre se trouve là. »<sup>2</sup>

---

<sup>1</sup> La relation se termine à l'arrivée au Cap Vert.

<sup>2</sup> Cité par Jean FAVIER dans *Les grandes découvertes*, op. cité page 522.

On attribua ces envolées à son mysticisme grandissant avec l'âge et l'homme, en butte aux révoltes de Saint-Domingue, décrié par ses propres hommes, perdit le bénéfice de l'originalité de sa découverte.

Tout ce tumulte fit l'affaire d'un opportuniste : Amerigo Vespucci... Quittant l'Espagne trois mois avant le retour à Lisbonne de Vasco de Gama, il réussit un tour de force : profiter du voyage de reconnaissance qu'il effectua alors en compagnie d'Alonso de Hojeda pour aller sur les traces de Colomb, vérifier que ce dernier disait vrai en remontant, depuis le 6<sup>e</sup> parallèle sud le long de la côte atlantique de l'Amérique et, tandis qu'en 1506 Colomb mourait dans l'indifférence générale, répandre dans un récit<sup>1</sup> l'information suivant laquelle lui, Vespucci, avait découvert un continent en 1497, un an avant Christophe Colomb. Ainsi, avec l'aide du cartographe allemand Waldseemüller, qui pour la première fois inscrivit sur une carte le toponyme « *América* », un vrai faux découvreur allait donner son nom à un continent.

Cette aventure du Florentin s'inscrivait pleinement dans le contexte de l'époque. Lisbonne avait-elle à peine eu connaissance de l'accostage de Cabral sur les rivages du futur Brésil que Vespucci effectua un voyage de reconnaissance de la région concernée pour le compte du roi du Portugal<sup>2</sup>. Jusqu'où reconnut-il le pays ?

« ...Lorsque nous arrivâmes au niveau des 50°, dit-il, nous étions en mer et non sur la terre. En effet, lorsque nous nous éloignâmes de la terre nous n'étions qu'à 32° et ensuite nous avons tellement navigué par vent de sirocco que nous atteignîmes la latitude de 50° sans voir la terre... »<sup>3</sup>

Un siècle plus tard, au moment où la question des colonies espagnoles et portugaises d'Amérique du Sud et particulièrement du Brésil, enflammait les deux puissances coloniales, comme par hasard, au fil des poussées de fièvre, des lettres de Vespucci commencèrent à être retrouvées et publiées, ouvrant une polémique

<sup>1</sup> *La Lettera*, Pietro Paccini éditeur, Gian Stefano di Carlo di Pavie imprimeur.

<sup>2</sup> *Mundus novus*, in Jean-Paul DUVIOLS, *Le Nouveau Monde, Les voyages d'Amerigo Vespucci (1497-1504)*, Chandeigne, Paris, 2005, pages 133 à 148..

<sup>3</sup> *Lettre incomplète (fragment Ridolfi)* envoyée de Lisbonne à Lorenzo di Pier Francesco de Medici à Florence (entre septembre et décembre 1502) in Jean-Paul DUVIOLS, page 117.

qui dura jusqu'au XXe siècle sur les terres découvertes par le navigateur. Et comme on ne prête qu'aux riches, certains historiens lui inventèrent une escale à l'embouchure du Rio de la Plata, un cabotage jusqu'au 46° et une escale dans l'actuel Golfe de Saint-Georges, à quelques encablures du Cap des trois Pointes<sup>1</sup>.

### Une nouvelle étape de la course aux Indes.

Le retour de la flotte de Gama<sup>2</sup> à Lisbonne fut accueilli avec une fierté non feinte par le Portugal. Dès que le Berrio de Nicolau Coelho eut accosté, les confidences faites par plusieurs voyageurs furent immédiatement commentées, non seulement par les milieux directement concernés par les données techniques sur les conditions d'accès à l'Inde, mais par des Portugais et des étrangers qui pour diverses raisons, notamment commerciales, avaient probablement brûlé quelques cierges pour la réussite de l'entreprise. Je relevai le réalisme de l'analyse faite par un certain Guido Detti dans une lettre qu'il adressa à des membres de sa famille à Florence.

« *C'est là, on s'en rend compte, une bien mauvaise nouvelle pour le Sultan, et les Vénitiens, quand ils auront perdu le commerce du Levant devront se remettre à la pêche, car par cette route les épices arriveront à un prix qu'ils ne pourront pas pratiquer. »<sup>3</sup>*

Si, deux jours après que fut connue la nouvelle à Lisbonne, les rois catholiques en furent informés par Manuel, celui-ci le fit probablement avec un sentiment partagé. Les convenances lui

<sup>1</sup> Carte de l'*itinéraire supposé du troisième voyage (1501-1502) d'après Roberto Levillier* (America la bien llamada, 1948) in Jean-Paul DUVIOLS, idem, page 31. Mais alors, si cette expédition partie de Lisbonne s'aventura si loin le long de la côte de l'Amérique du Sud, pourquoi Manuel à qui Vespucci remit un rapport détaillé de sa mission, (Jean-Paul DUVIOLS, ibidem, page 147) confia-t-il à João de Lisboa, en 1513, une mission d'exploration de la côte de l'Amérique du Sud qui s'aventura jusqu'à l'embouchure du Rio de la Plata? Pourquoi le routier de ce dernier ne fait-il pas mention des détails de la côte et des distances au-delà de l'embouchure du Rio de la Plata ?

<sup>2</sup> En fait, deux navires le Berrio et le São Rafael regagnèrent leur port d'attache, mais pas ensemble. Le Berrio sous commandement de Nicolau Coelho arriva bien longtemps avant le São Rafael sur lequel se trouvait Vasco de Gama qui avait du faire escale aux Açores à cause de son frère Paulo, à l'article de la mort.

<sup>3</sup> Lettre de Guido Detti en date du 10 août 1499 in *Voyages de Vasco de Gama*, op. cité, pages 183 à 187.

faisaient en effet obligation d'en parler à ses beaux parents avec lesquels il entretenait de bonnes relations. Mais il avait, à présent, à faire face, en tant que roi du pays sous les feux de l'actualité, aux réactions des souverains du pays voisin et rival. C'est que l'événement remettait sur le tapis la question du « partage du monde »: le traité de Tordesillas tournait maintenant nettement au désavantage de l'Espagne. Sur ce point encore, Guido Detti était d'une lucidité remarquable :

*« Le roi du Portugal leur a fait enlever toutes leurs cartes de navigation sous peine de la vie et de la confiscation de leurs biens, c'est-à-dire toutes celles qui donnent les informations sur la côte, pour qu'on ne sache pas leur route ni la façon de se diriger dans ces régions, et pour éviter aussi que d'autres gens ne s'en mêlent. Mais je crois, que quoi qu'il fasse, tout se saura, et d'autres navires vont commencer à y aller. »*

Manuel se fit-il du souci pour les éventuelles suites diplomatiques de l'exploit de Gama ? C'est fort possible. Mais c'est de l'intérieur, à partir d'un événement apparemment insignifiant qu'allait surgir pour le pouvoir royal les sujets de préoccupation pour la politique coloniale du Portugal.

### Vasco de Gama à l'heure de la gloire.

Pour l'instant, l'heure était aux motifs de satisfaction et aux récompenses. Et Vasco de Gama n'avait rien à envier à Christophe Colomb : titre héréditaire de Dom, titre d'Almirante da India et tous les priviléges afférents, possibilité d'investir dans les expéditions navales, entrée du Conseil Royal, pension annuelle de 300.000 réaux dont, c'est un détail intéressant, 60.000 seraient payés sur les rentrées de la dîme royale sur le poisson de Sines et de Vila Nova de Milfontes. Mais surtout, Gama reçut un cadeau qui, sentimentalement, représentait sans doute plus que tout autre privilège : Sines, sa ville natale.

*«... le 24 décembre 1499, la ville lui a été octroyée en seigneurie: «Nous le Roi, faisons savoir à tous ceux qui verront cet alvará qu'eu égard aux mérites de Vasco de Gama, fidalgo de notre maison, et aux nombreux services qu'il nous a rendus dans la découverte des Indes, nous avons consenti à lui faire donation et grâce de la ville de Sines, de droit et héréditairement, avec ses*

*revenus et droits, à l'exception de la dîme de Dieu, de terre et de mer, et avec sa juridiction civile et criminelle ».*<sup>1</sup>

### La décision contestée de D.Manuel.

L'octroi de Sines à Gama fut l'occasion de frustrations. Dom Luis de Noronha, gouverneur de la ville, qui avait été naguère chassé du Portugal par João II, avait de quoi être mécontent du geste du roi Manuel. Et il n'était pas le seul à ne pas voir d'un bon œil le cadeau fait à Gama par celui-ci. Sines se trouvait sur le territoire concédé jadis à l'Ordre de Santiago. Celui-ci, avec raison ou pas, constatait que c'était là, pour lui, un manque à gagner pour ne pas dire une perte. Symboliquement aussi, c'était faire peu de cas de l'avis du duc de Coïmbre. En compensation de son élimination de la course à la succession de João II, le duc avait obtenu le titre de Grand Maître de l'Ordre de Santiago, auquel s'était ajouté celui de Maître de l'Ordre d'Avis. Sur le plan de l'emprise territoriale, ceci, soit dit en passant, correspondait à un cumul intelligent (il s'agissait de tout le Portugal au Sud du Tage) et aussi une belle continuité « *trans-nationale* » puisque au-delà de la frontière, l'Ordre de Santiago et l'Ordre d'Avis avaient attaché historique avec cette partie de l'Espagne qui les avait vu naître. Politiquement, on pouvait y soupçonner un arrière goût de retour sur la volonté du roi de faire patte de velours vers les Bragance, les pro-castillans.

### Rivalité des ordres.

Pour compliquer la situation, l'Ordre du Christ, depuis le XIII<sup>e</sup> siècle, et l'Ordre d'Avis, depuis la révolution de 1383, avaient une histoire qui en faisait des ordres véritablement portugais. L'Ordre du Christ avait sans doute initié les conquêtes maritimes portugaises du temps de Henrique. Et le roi en était d'office le Grand Maître. Mais cette prépondérance hiérarchique ne l'était en fait que de façon superficielle. Les immenses insignes caractéristiques de l'Ordre du Christ portées sur les océans par les grand-voiles des caravelles Portugaises ne pouvaient faire oublier qu'avec ses capitaines, ses chevaliers dont le nombre allait décupler

---

<sup>1</sup> Cité par Jean AUBIN in *Voyages de Vasco de Gama*, ibidem, page 15.

dans la course aux épices, l'Ordre de Santiago prenait de plus en plus d'ascendant sur les décisions royales. Au moins, obligeait-il le souverain à composer et à faire plus de cas de ses objectifs. De plus, il avait eu dès le début de son existence des intérêts dans plusieurs pays. Cet ordre, né en Castille, avait résisté longtemps à la volonté des rois portugais de rendre la commanderie du Portugal indépendante du Maître qui se trouvait en Castille.

En somme, les ordres regroupaient des chevaliers et leurs fidèles en deux clans qui s'inscrivaient, objectivement, dans le droit fil des choix faits par les deux grands partis issus de l'après révolution de 1383, même si la réalité n'était pas affichée. Les de Almeida se trouvaient dans un camp et les Bragance dans l'autre.

Mais pouvait-on trouver à redire à la décision de récompenser à sa juste valeur le héros d'un exploit qui avait ouvert au Portugal la porte de l'Inde et de ses trésors ? Ils firent bon cœur contre mauvaise fortune. Le contraire eût passé pour de la mesquinerie et de la jalouse. Et puis, Gama était chevalier de l'Ordre de Santiago. Il faisait en quelque sorte partie de la maison et, de ce fait, Sines restait partie intégrante de l'ensemble des biens du puissant et très riche Ordre de Santiago. Celui-ci avait d'ailleurs les yeux tournés vers l'Inde pour laquelle, en ce début d'année 1500, on assistait aux derniers préparatifs d'une deuxième expédition, sous le commandement de Cabral.

### **Les conséquences du mariage de Vasco de Gama.**

Entièrement absorbé en ce début 1500 par la mise en route de la gestion de son patrimoine sensiblement accru, Vasco de Gama, « Dom Vasco », ne prendrait pas part à l'expédition. Et il s'apprêtait à convoler en justes noces. Rien de plus normal. Sauf un détail : celle que Vasco avait choisi de prendre pour épouse s'appelait Dona Catharina de Ataide, et elle était la cousine germaine de don Francisco de Almeida dont le frère, Diogo de Almeida, Grand Commandeur de l'Ordre d'Avis, avait été conseiller du prédécesseur du roi D. Manuel, João II.

Dix-huit ans ne suffisent pas à refermer certaines plaies. Lorsque João II, informé des conjurations ourdies contre sa personne avec l'assentiment d'Isabelle de Castille et de Ferdinand d'Aragon, s'était lancé dans une répression féroce contre les grands

seigneurs, à commencer par le duc de Bragance et le duc de Viseu, il avait eu le soutien de la maison de Almeida. Or les Bragance avaient connu un retour en grâce auprès du trône du Portugal sous Manuel. De façon subtile, certes, mais indiscutable, celui-ci avait redistribué les cartes politiques. Et le camp de Almeida, qui était peu enclin à suivre le roi dans ses ronds de jambe auprès de la couronne espagnole, n'était plus vraiment bien en cour.

C'est une réalité comportementale incontournable : aucun groupe constitué n'accepte de gaieté de coeur les libertés prises par l'un de ses membres avec la règle quand elles mettent en jeu les intérêts de l'ensemble. Le projet de mariage de Gama, chevalier de l'Ordre de Santiago, avec une Ataide, du clan de Almeida, était d'autant plus inacceptable que cette alliance ressemblait à l'introduction d'un cheval de Troie dans la chasse gardée de l'Ordre. L'événement allait inévitablement être le déclencheur d'un processus dont les conséquences auraient des prolongements jusqu'aux Indes, à Malacca, et j'osai en formuler l'hypothèse timidement, offrir paradoxalement à l'Espagne l'occasion de retourner une situation de plus en plus défavorable issue du traité de Tordesillas.

### Vers l'épreuve de force.

Les premières hostilités furent physiques entre seconds couteaux, c'est le cas de le dire. Un vieux compte à régler avec le camp qui avait joué le jeu de João II dans son opération de répression qu'avait dû fuir Luis de Noronha.

« *Une rixe eut lieu en 1500 ou 1501, entre les gens de Luis de Noronha et ceux de Vasco de Gama.* »<sup>1</sup>

C'était sans doute une façon de signifier à Vasco de Gama que même s'il était toujours chevalier de l'Ordre de Santiago, il n'était plus de la confrérie. Déjà, l'Ordre avait trouvé la carte qui lui permettait de reprendre la main. Le don était une largesse décidée à la légère par le roi auquel il fallait rappeler son inconséquence. L'Ordre refusa donc l'octroi d'une autre ville appartenant à la

---

<sup>1</sup> Cité par Jean AUBIN in *Voyages de Vasco de Gama*, ibidem, page 20.

couronne que le roi lui proposait en échange de Sines. Le contentieux prenait corps.

Un différend entre le roi du Portugal et un ordre militaro-religieux aurait dû, en principe, se terminer par un règlement en faveur du roi. Sentant le litige incertain, l'Ordre s'adressa donc au pape. Initiative habile : le pape - c'était toujours Alexandre VI Borgia - était naturellement prédisposé à écouter les doléances allant dans le sens d'un dénouement en faveur des intérêts d'un ordre qui avait de fortes attaches avec l'Espagne. Le Saint Siège avait en outre un œil très intéressé sur la situation géopolitique issue de l'ouverture de la nouvelle route des Indes. Et, c'était un aspect non négligeable de l'enjeu, l'Ordre de Santiago, bien représenté dans les expéditions portugaises des Indes pouvait contribuer à accroître les avancées spirituelles et matérielles de l'Eglise dans une partie du monde très prometteuse. Devant un tel lobby, D. Manuel n'avait aucune chance.

Il revint dans un premier temps sur sa décision, prétextant de la nécessité d'y surseoir en attendant un règlement du litige. Y avait-il déjà conscience du scandale aux yeux de Vasco de Gama ? Le roi avait cédé aux pressions. Lorsque, le 2 février 1500, le monarque lui proposa en compensation une rente annuelle de 1000 cruzados payable par quarts, Vasco de Gama, héros national, Amiral de la Mer des Indes, fut ramené sur terre. Il comparait la nouvelle offre aux avantages sur lesquels le roi était revenu. Il avait suffisamment d'informations sur ce qui s'était tramé pour savoir que Sines lui échappait. Et les 300.000 réaux qui lui étaient donnés en compensation ne pouvaient effacer sa frustration.

L'épreuve de force était engagée et le camp de Almeida avait trouvé, en la personne de Vasco de Gama, une figure charismatique dans la partie engagée contre les Bragance et contre l'Ordre de Santiago.



## Chapitre XII

### DIOGO DIAS, LE PORTUGAIS ERRANT

La ruée vers les épices commençait pour de bon.

La nouvelle de l'achèvement fructueux de la campagne de Gama précipita le déclin de Colomb et redonna l'avantage au Portugal. Le traité de Tordesillas se transformait en piège pour l'Espagne. Il lui était désormais impossible, avec son accord, d'emprunter la route des Indes et des épices passant par la *mare clausum* portugaise. En pareille circonstance, les liens familiaux sont une chose, la raison d'État en est une autre. Il était urgent pour les rois catholiques de trouver le moyen de ne pas laisser D. Manuel maître de la situation. La stratégie fut toute trouvée : chercher le pion qui donnerait à l'Espagne des chances de sauvegarder ses intérêts. Puisque D. Manuel avait donné une nouvelle chance aux Bragance et que la maison, et avec elle tous les anciens adversaires de João II étaient de nouveau bien en cour à Lisbonne, Séville jouerait cette carte.

Ce fut dans ce contexte qu'en 1500, une deuxième expédition partit de Lisbonne. Cette fois-ci, on savait où aller, comment y aller et surtout, ce qu'on allait chercher. Les investisseurs ne se firent pas prier. Animée par une impatience contenue pendant trop longtemps, la ruée vers les épices commençait pour de bon. Sous le commandement de Pedro Alvarez Cabral, treize vaisseaux emportant plus de mille hommes partirent de Lisbonne pour l'Inde. À bord de la flotte, prirent place de nombreux participants à la première expédition. La préparation de cette véritable armada était pourtant loin d'égaler celle de Gama. Celui-ci, marin ayant fait ses preuves, était accompagné d'hommes d'expérience. Cabral, lui, était néophyte. Et s'il comptait parmi ses hommes Nicolau Coelho, Pêro Escobar, Bartolomeu Dias, ces personnalités étaient l'arbre qui

cachait la forêt. Diogo Dias, pour ne citer que lui, n'avait été qu'*escrivão* lors du premier voyage et se voyait, à présent, au commandement d'un navire.

### Les deux objectifs de Cabral.

L'objectif était, bien sûr, de trouver un trajet encore plus performant entre Lisbonne et la côte est de l'Afrique. Il fallait donc aller directement plus à l'ouest, descendre le plus loin possible et prendre les vents de sud-ouest pour ne remonter qu'une fois le Cap franchi. Mais avant tout, il fallait tenter de toucher cette terre d'où venaient les oiseaux qui survolèrent la flotte de Vasco de Gama le soir du 22 août 1497. D'autant que l'agitation entourant le contenu de la lettre de Colomb, la reconnaissance faite en conséquence par Vespucci confirmaient les renseignements rapportés par Gama.

C'est ainsi que le 22 avril 1500, Cabral toucha une côte. Compte tenu de la voie qu'il avait choisi d'emprunter, pouvait-il la manquer ? En découvrant le Brésil, Cabral marquait un point de plus pour le Portugal. Le bout de terre qu'il avait découvert et qui s'avéra très vite faire partie d'un continent, se trouvait à quelques centaines de lieues du fleuve dont Colomb avait pressenti l'importance et Vespucci confirmé l'existence. Mais ce qui réjouissait les Portugais c'était que l'endroit où ils avaient accosté se trouvait au moins à cent lieues à l'est de la limite fixée à Tordesillas. Si Cabral ne le savait pas, il y avait bien, à bord, au moins un homme pour lui en donner l'assurance. Le capitaine major détacha donc immédiatement un vaisseau qu'il renvoya vers le Portugal. Cette double reconnaissance de ce qui allait devenir le Brésil, augurait d'une ère de contestations et de revendications qui dura au moins deux siècles. Le contentieux allait naître avec la découverte de richesses aurifères loin, très loin, à l'intérieur ... d'un continent, une fois de plus !

Tandis que la caravelle de Lemos regagnait Lisbonne pour annoncer la nouvelle, le reste de la flotte quitta la *Terra de Santa Cruz* pour la côte est africaine. En principe, tout devait bien se passer et les Portugais étaient confiants. Ceux d'entre eux qui avaient déjà fait le voyage en étaient convaincus. Ils allaient déchanter. Leur descente très à l'ouest les obligea à parcourir une distance importante à une latitude bien plus méridionale que celle

empruntée par Dias en 1488 et Gama en 1497. Ce n'était pas, en théorie un mauvais calcul, puisqu'ils pouvaient bénéficier d'un régime de vents d'ouest. Mais ils n'avaient pas connaissance de l'ensemble des données. Ils ignoraient que le lieu de leur passage du Cap correspondait au verrou géophysique de l'Océan Indien.

### **Le lourd tribut payé au passage du Cap.**

Et on était au mois de mai, au début de l'hiver austral. Les conditions météorologiques qu'ils affrontèrent eurent des conséquences catastrophiques. Les bateaux ne purent éviter une de ces dépressions polaires qui toute l'année parcourent le sud de l'Océan Indien d'ouest en est et, en cette saison, se succèdent certaines années à un rythme d'une tous les 1000 milles. Ces phénomènes génèrent des vents d'ouest à sud-ouest violents dépassant les 70 noeuds<sup>1</sup> quand la dépression vire à la tempête, ainsi que des houles puissantes dont les effets sont ressentis dans l'Océan Indien jusqu'au-delà du tropique du Capricorne<sup>2</sup>. Le phénomène est aggravé du fait qu'au sud du Cap, dans un rayon de 400 milles autour du point 42° sud et 16° est, se rencontrent d'un côté, circulant d'ouest en est, le puissant courant traversier de l'Océan Atlantique qui devient à partir du Cap le courant traversier de l'Océan Indien et de l'autre côté, le rapide courant des Aiguilles redescendant le canal de Mozambique et renforcé par la branche sud-ouest du courant Sud-équatorial.

Tous ces phénomènes conjugués génèrent des vagues géantes que craignent encore les navigateurs modernes, comme en témoigne cet extrait d'un article du Monde consacré au trophée Jules Verne.

*« Le 17 février, Commodore-Explorer était pointé par 42°12' de latitude Sud. Dès le lendemain, son équipage vivait l'enfer avec des coups de vent atteignant 60 et même 70 noeuds dans les grains et des vagues de près de vingt mètres. (...) Comme il le racontait ensuite dans un télégramme, Bruno Peyron a cru vivre plusieurs fois cet incident au cours de quarante heures de chaos.*

*« Comme dans un cauchemar, la vague à une face arrive. Pourquoi une face ? Parce que, une fois arrivé tout en haut je vois*

---

<sup>1</sup> Un nœud est égal à 1852m/h.

<sup>2</sup> A Saint-Pierre de La Réunion, on a déjà enregistré des houles de 5m lors de la remontée de dépressions polaires en hiver.

*avec effroi que cette montagne n'est en fait qu'un gigantesque tremplin et qu'il n'y a aucune pente à redescendre, mais bien dix à douze mètres de vide. Le bateau bondit dans ce vide à près de 30 noeuds. La moitié avant, soit près de treize mètres, plonge avec violence. La moitié arrière s'envole et commence à monter, emportée par l'inertie et la mousse de la déferlante. Dans un dernier sursaut, avant le crash, j'ai le temps de basculer à gauche avant que les safrans ne s'envolent, dans l'espoir qu'au moins une des deux coques puisse ressortir et faire basculer le tout. C'est ce qui se passe... »*

Recevoir de travers des dizaines de tonnes d'eau est déjà dangereux. Or dans le cas des vaisseaux de Cabral, les enseignements tirés du voyage de Gama avaient endormi la prudence. L'assurance qu'on pouvait embarquer du fret, à la limite de ce qu'il était convenable de charger à bord, avait accru les risques en cas de tempête. Les conséquences en furent catastrophiques. La flotte subit des dégâts importants. Quatre des douze navires<sup>1</sup> sombrèrent corps et biens au large du Cap et parmi eux, celui de Bartolomeu Dias.

### Le jour de la Saint-Laurent, Diogo Dias vit une terre.

Une nef, prise dans le gros de la tempête, put en réchapper. Poussée par les vents et les courants, elle alla très loin à l'est et finit par reprendre les alizés et monter vers le nord. C'était celle dont Diogo Dias était le capitaine. Il arriva en vue d'une terre qu'il prit pour l'Afrique. Comme il voyait l'endroit, probablement inhabité, pour la première fois le jour de la Saint-Laurent, il le désigna, suivant une vieille tradition de marin, du nom du saint dont la fête se célébrait le jour de sa découverte, pour remercier Dieu de l'assistance qu'il lui avait portée dans la tempête. Persuadé que cette côte à sa gauche était celle de l'Afrique, il remonta vers le nord dans l'espoir d'atteindre Mozambique. Dias se rendit compte, en redescendant le long de la même terre par l'ouest, après avoir doublé un cap<sup>2</sup>, que ce n'était pas la côte de l'Afrique mais celle

---

<sup>1</sup> Les navires qui sombrèrent lors du passage du Cap de Bonne Espérance furent ceux de Pires, Silva, Pina et Dias.

<sup>2</sup> Il s'agissait du cap d'Ambre.

d'une île. Cette île qui allait être « dénommée » encore par deux fois Saint-Laurent était Madagascar<sup>1</sup>.

L'aventure de Diego Dias ne fut, en tant que telle, relatée que par Gaspard Corrēa. Probablement jugée anecdotique par le chroniqueur alors que l'essentiel de l'aventure portugaise se jouait avec le gros de l'escadre de Cabral, elle n'eut pas droit à force détails et commentaires. Le peu qui en fut dit suffit pourtant à diviser les historiens. D'un côté, il y eut ceux qui réfutèrent les événements. Sous prétexte que le seul à en avoir parlé était Corrēa et que sa chronique était, sur ce point précis, des plus laconiques donc suspecte. De l'autre côté, il y eut ceux qui profitèrent justement de ce laconisme pour exploiter à leur manière les propos du chroniqueur. Pour ces derniers, Dias devint celui qui fut à l'origine de la présence de Madagascar sur la mappemonde de Cantino. Le problème, c'est que leur conjecture ne tenait pas la route à cause de leur silence sur l'existence des Mascareignes sur la même carte de Cantino.

### De la légende imaginée par North Coombes...

A coeur vaillant rien n'étant impossible, il se trouva un passionné de cette thèse, North Coombes, qui, se rendant compte de la légèreté de la proposition, avança que la découverte des Mascareignes avait été gardée secrète. Le chapitre consacré à Diogo Dias dans son livre m'interpella .

*« Lorsque l'on songe au périple entier de Diogo Dias et de son pilote - Lisbonne, Brésil, Cap de Bonne-Espérance, îles Mascareignes, Madagascar, Mélinde, Guardafui, Socotra, Bab-el-Mandab, îles du Cap-Vert, Lisbonne du 9 mars 1500 au 30 juillet 1501, on s'émerveille de l'habileté de ces deux navigateurs (Pl. 14). Ils ont navigué depuis le Cap, par les Mascareignes, jusqu'à l'entrée de la Mer Rouge sans l'aide de cartes nautiques, car elles n'existaient pas, ni de pilotes gujaratis ou autres. (...) Souhaitons donc qu'un marin-historien nous dise un jour si, hormis le voyage de Magellan, l'épopée de Dias ne pourrait être classée comme la plus célèbre du XVIe siècle ! (...) Elle [la*

---

<sup>1</sup> Par João Gomes d'Abreu en 1506, et Diogo Lopes Sequeira en 1510 ? Mais rien n'est moins sûr.

*nymph Thétis] exaltera le courage et la bravoure de Mascarenhas (... )La nymphe, cependant, ne dira rien des îles qui portent toujours le nom de ce héros; et quoiqu'elles l'aient immortalisé, Thétis savait peut-être qu'il ne les avait pas découvertes.*

*Mais elle n'a pas chanté la louange de Dias, ignoré de tous! C'était pourtant le premier des grands capitaines de sa nation qui foulà des pieds la terre embaumée des îles - ces îles qui, pendant un siècle, comme des vigies dans le vaste océan, guidèrent les voiles de ses intrépides marins. »<sup>1</sup>*

Je souris devant l'inconsistance de son hypothèse. Comment avait-il pu, après avoir lu Castanheda, Corrêa, et les commentaires de Kammerer, comment avait-il pu, après avoir cité des ouvrages de référence sur la navigation, écrire l'odyssée de Dias aussi embellie, aussi idéalisée ? J'imaginai, en pensant au modelage de son esprit par les classiques qui sous-tendaient son texte, qu'il avait été tant fixé sur l'Iliade et l'Odyssée et sur l'idéalisation des héritiers d'Ulysse que, dérouté par le dédale des suppositions, trahi par un fléchissement de lucidité, il avait eu bien du mal à s'en défaire. J'en conclus qu'il avait commis ce texte parce que la thèse du *sigillo* lui avait donné la possibilité d'un échappatoire vers son imaginaire, pour écrire une aventure dont il avait trouvé le héros dans le laconisme d'une chronique.

...à l'errance d'un capitaine sur le Grand Océan.

Et moi, à travers les chroniques, je trouvais à ce héros une dimension plus humaine, plus accessible, et pourtant, j'en étais convaincu, aussi dramatique. Car la réalité de Diogo Dias, découvreur de Madagascar, s'inscrivait dans une sorte de déterminisme indissociable de ce type de situation historique. Sa grande, son énorme chance, fut d'avoir survécu à la tourmente au large du Cap. Mais après, toute l'aventure était d'une banalité implacable. La tête remplie des rêves inassouvis du premier voyage, s'était-il jugé suffisamment compétent pour commander un navire, lui, l'*escrivão* ? L'ego troublé par les richesses à cueillir, avait-il oublié que sans bon pilote, un capitaine doit être aussi pilote ? Je ne

---

<sup>1</sup> (\*) NORTH COOMBES op. cité, extraits, pages 133 à 142

pouvais que souscrire au commentaire que Kammerer avait fait du récit de Corrēa. Et Castanheda allait dans le même sens, en relatant l'explication fournie par Dias à Cabral lorsqu'il retrouva le chef de l'expédition, un an plus tard, aux îles du Cap Vert. Dias eut alors l'honnêteté d'avouer que son pilote n'avait pas été à la hauteur de sa mission.

Par deux fois, alors que le point sur la latitude de Mozambique avait été fait et consigné lors du premier voyage, Dias alla chercher l'île en remontant vers l'équateur. Il le fit une première fois, lorsqu'il côtoya Madagascar. Il réitéra en cherchant dans l'hémisphère Nord lorsqu'il atteignit la côte d'Afrique. Et lorsqu'il se rendit compte qu'il était allé bien trop haut, sûr qu'il ne se perdrait plus, puisqu'il avait atteint le continent, sans perdre de vue la côte, s'y accrochant comme le crabe au rocher, il progressa jusqu'au premier havre réellement sûr, réellement ami : le Cap Vert.

Réflexe de continental, encore une fois !



## Chapitre XIII

### FAITS MAJEURS ET ÉVÉNEMENTS INSIGNIFIANTS SUR LA ROUTE DES INDES

#### Le coup d'éclat légitime et légal de Vasco de Gama.

En cent vingt ans d'histoire, le Portugal n'avait pas eu à faire face à une telle situation. Sans doute y avait-il eu des complots, des coups tordus. Mais le débat s'était toujours situé dans la sphère restreinte de la grande noblesse, des membres légitimes ou bâtards de la famille royale. Gama, lui, n'appartenait pas à cette caste. Il était de ces hommes dont la famille avait gravi, à force de dévouement au pouvoir royal, à force services rendus au pays, les échelons menant à des postes à haute responsabilité. Et chacun savait que son titre de Dom relevait de la méritocratie et non de l'appartenance à la vieille noblesse.

Avait-il préjugé de son importance, de sa dimension, de sa superbe, au point de vouloir jouer dans la Cour réservée aux princes de sang ? À moins que... son geste eût exprimé la revendication d'une reconnaissance à laquelle auraient droit tous ceux qui avaient préservé naguère l'indépendance du Portugal. Et ce qui ajoutait à l'originalité de la situation, c'était le sursaut d'orgueil d'un homme seul.

En réalité, le coup d'éclat de Vasco de Gama était justifié : aucune nouvelle décision n'était intervenue en sa faveur dans l'affaire de la seigneurie de Sines, et c'était un motif suffisant pour considérer maintenant que le don du roi auquel il tenait le plus lui échapperait. Et la goutte qui fit déborder le vase fut sans doute le renouvellement de la préférence accordée à Cabral pour une autre expédition. Or, l'amiral avait en sa possession un document signé du roi, à l'époque où aucune tractation, aucune intrigue n'avait encore porté ombrage à leurs bonnes relations.

Cette autorisation permanente de commandement des flottes de l'Inde accordée par Manuel à Vasco de Gama avait force de loi :

*Nous, le roi, faisant savoir à quiconque est concerné que,  
Considérant le très grand et signalé service dont Vasco de Gama,  
de notre Conseil, a rendu à nous-mêmes et à nos Royaumes par la  
découverte de l'Inde, pour lequel service il est juste que nous lui  
décernions honneur, grandeur et faveurs, il nous plaît que, de  
toutes les flottes, sa vie durant, nous faisons et feront construire, à  
destination de l'Inde, que ce soit seulement, comme à présent, pour  
le trafic des marchandises, ou, si cela devait advenir, avec ces  
mêmes flottes, pour faire la guerre, D. Vasco de Gama puisse en  
prendre et en prenne de commandement, afin que, à bord de ces  
flottes, il puisse, en personne, naviguer et nous servir.*

*Et, quand il voudra prendre le commandement de l'une de ces  
flottes, nous n'y mettrons et n'y ferons nommer aucun autre  
capitaine que lui.*

*Et parce que nous nous fions à son honneur pour qu'il sache nous  
servir au mieux, il nous plaît de lui accorder, et de fait nous lui  
accordons cette faveur et ce privilège, comme susdit.<sup>1</sup>*

Cette fois-ci personne ne pouvait rien contre Vasco de Gama. Son geste était légitime et légal. Ni Le roi, ni l'Ordre de Santiago, ni même le pape. C'est ainsi que Gama leva l'ancre pour sa deuxième expédition.

### Retombées de la deuxième expédition de Gama.

En lisant les récits de ce voyage et particulièrement celui de Tomé Lopes, et en comparant l'expédition de l'amiral avec celle de João de Nova et de Cabral, je ne pus m'empêcher de me poser la question : et si Vasco de Gama avait de longue date mûri la préparation, intellectuelle et humaine de son expédition ? Et si sa stratégie avait tenu compte des leçons de la première expédition et de celle de Cabral ? Et si, tenant compte des contradictions constatées lors des voyages précédents, mais surtout du sien, il avait préparé un plan de conquête et réparti ses forces en fonction des

---

<sup>1</sup> Archives nationales, Torre do Tombo, cartas missivas, maç. 4, n° 36. cité par René Virgile DUCHAC *Vasco de Gama l'orgueil et la blessure* op. cit. page 23. Ce document n'est pas daté. Mais, compte tenu de l'enchaînement des situations, il y a tout lieu de penser qu'il était antérieur à 1502.

objectifs militaires et économiques! Nombre d'indices aboutissaient au constat qu'il était venu pour gagner et que cela nécessitait qu'il ne se laissât pas disperser par des rêves de découverte ou de redécouverte. Pour avoir eu en sa possession la carte des îles du Sud-ouest de l'Océan Indien intégrée à la Mappemonde de Cantino, il savait qu'il existait, par exemple, des îles non encore visitées par les Portugais après le passage du Cap.

*Le 12 et le 13 [juin], alors que nous avions fait 450 lieues d'ouest en est depuis le cap de Bonne Espérance, nous découvrîmes que la mer montrait de nombreux signes de terre, tels que de la vase, des débris, des loups marins, beaucoup d'espèces de grands oiseaux blancs, et d'autres sortes de petits oiseaux semblables à des étourneaux, sauf qu'ils avaient la poitrine blanche. Nous avons tous pensé que ces choses venaient de quelque île qui n'avait pas encore été découverte par les chrétiens, et qui était près de là car elles ne pouvaient pas venir de la terre ferme, qui était beaucoup trop éloignée.<sup>1</sup>*

Mais l'objectif à atteindre était la côte d'Afrique.

Au Cap il affronta la tempête, mais ne perdit aucune nef. Bien que cela fût dit avec brièveté, il faut relever les enseignements des tempêtes subies par les précédentes campagnes, surtout celle de Cabral. On commençait en effet à comparer les qualités marines des nefs. On avait des manoeuvres de mieux en mieux adaptées aux assauts du vent et de la mer. Gama avait l'oeil sur tout, vérifiant l'état des stocks, distribuant les rôles, répartissant les tâches et les forces dans le temps et dans l'espace.

Et avec la froideur de l'homme qui se croit investi d'une mission dépassant sa propre humanité, avec cette détermination de celui qui est convaincu de participer à un plan divin, le croisé, le chevalier de l'Ordre de Santiago fit brûler un navire de pèlerins « infidèles » avec femmes et enfants, fit prendre des otages, les fit pendre, refusa tout arrangement. Enfin, moins pour se faire pardonner par Dieu, mais parce qu'il était de son rôle de chevalier de l'Ordre de Santiago de le faire, emmena une quinzaine d'enfants maures pour en faire des chrétiens. Ainsi l'Europe chrétienne commença-t-elle dans l'Océan Indien à faire oeuvre civilisatrice.

---

<sup>1</sup> Journal de Tomé Lopès in Paul TESSYER & Paul VALENTIN, Voyages de Vasco de Gama..., op. cité, page 206.

Le deuxième voyage de Gama fixa définitivement le circuit des Indes. Il avait en effet la possibilité de s'approvisionner en viande dans la région de Limpopo, en or à Sofala, il pouvait faire du radoub à Kilwa ou à Mozambique. Au retour, Vasco eut le souci de regagner le Portugal au plus vite. Il trouva une voie plus courte car plus au Sud au retour de Cochin. Cette voie passant à travers les îles Seychelles et Amirantes avait l'avantage d'être plus directe. La route était toute tracée. Maintenant on commençait à juger à leur véritable niveau les tempêtes du Cap et la complicité de régime de vents et de houles dans l'Océan Indien. Il fallait en tenir compte et intégrer le risque accru que faisaient courir aux nefs leurs charges importantes en épices sur le chemin du retour. Ainsi s'achevait la période pionnière des expéditions vers l'Orient des épices. Le coup de force de Vasco de Gama avait été payant.

### Quand les historiens perdent leurs repères.

Tandis que toutes les expéditions portugaises prenaient la route du canal de Mozambique, un capitaine, au terme d'un périple obligé dans l'Océan Indien, aborda une île. Son aventure allait donner lieu à des dizaines d'interprétations qui tournèrent à la confusion la plus totale.

Curieuse façon d'analyser les documents pouvant contribuer à la vérité sur les événements! me dis-je, en abordant la question. Alors que les pièces d'archives connues de tous depuis plus d'un siècle concourraient à une attribution logique de la découverte d'une des Mascareignes à Diogo Fernandes Peteira en 1504, les historiens avaient tous contribué à confiner l'événement aux oubliettes. Je lus avec une certaine incrédulité leur choix. Il était troublant de constater l'erreur grossière qu'ils commettaient en situant l'événement en 1505, 1507, 1513 ....

Cette anomalie, venue d'amateurs n'ayant pas accès aux archives portugaises eût été admissible. Mais qu'un Fontoura da Costa, un Cortesao<sup>1</sup> pour ne citer qu'eux, se fussent enfermés dans des approximations, était à désespérer de toute confiance dans des

---

<sup>1</sup> A.FONTOURA DA COSTA, *A Marinharia dos Descobrimentos*, 1950, propose les dates 1511/1512 et A. CORTESAO & A. TEIXEIRA DA MOTA, *Portugaliae Monumenta Cartographica*, 1960, celle de 1513.

personnalités et travaux de référence. J'en pris mon parti et me dis que cette faille préjudiciable, en d'autres temps, à un vrai débat sur la question « *Diogo Fernandes Peteira est-il celui qui a attribué à La Réunion le nom de Santa Apelonya* », était peut être à présent salutaire à la recherche dans la mesure où je me voyais dans l'obligation d'être sans cesse sur mes gardes. Et une fois de plus, je repassai toutes les informations au crible.

Rappel de la fantaisie dans les dates associées à l'événement et aux hommes.

(voir in North Coombes , annexe .)

**Découverte des Mascareignes par les Portugais**

(noms et dates proposés)

Tableau récapitulatif

réalisé à partir de la liste de 70 ouvrages de référence recensés par A,North Coombes

Déc.	A	B	C	D	E	F	G	tot
<b>Dates</b>								
<b>1498</b>								
<b>1500</b>	1							1
<b>1504</b>							5	5
<b>1505</b>					8	6	14	
<b>1506</b>				1			5	6
<b>1507</b>		12	2			3	8	25
<b>1508</b>								
<b>1509</b>					1	2	3	
<b>1510</b>			2				1	3
<b>1511</b>			5				2	7
<b>1512</b>			1			6	4	11
<b>1513</b>						13	3	16
<b>1528</b>					1	2		3
<b>total</b>	<b>1</b>	<b>12</b>	<b>10</b>	<b>1</b>	<b>1</b>	<b>33</b>	<b>36</b>	<b>94</b>

- A: Diego Dias
- B: Diogo Fernandes Peteira
- C: Domingo Fernandes
- D: Ruy Pereira Coutinho
- E: Diogo Rodriguez
- F: Mascarenhas
- G: pas de nom et date non exclue

*Noms proposés des Portugais qui découvrirent la première des Mascareignes et dates associées à ces noms.*

### Des dates, des voyages et des hommes.

Avant 1504, aucun navire portugais, mis à part celui de Diogo Dias, n'était passé à l'est de Madagascar. Diogo Fernandes Peteira le fit, malgré lui, en 1504... et non en 1505. Cette année-là, la flotte de Lopo Soares de Albergaria, partie de Lisbonne en 1504, fit l'aller-retour en passant par le canal de Mozambique. Et s'il est vrai que parmi ceux qui furent de cette expédition figura un Fernandes Pereira, il n'avait rien à voir avec les Mascareignes et son nom est lié à la découverte de Socotra. Quant à de Almeida, son escadre quitta Lisbonne à la fin du mois de Mars 1505 et emprunta la voie classique du canal de Mozambique pour se rendre en Inde. L'année 1505 était donc disqualifiée. Mais l'amalgame des noms et des situations faisait diversion et ne s'arrêtait pas en si bonne voie.

Les passages de plusieurs navires Portugais à Madagascar en 1506, ceux de la flotte de Fernão Soares<sup>1</sup> retournant à Lisbonne, ceux de l'escadre de Tristão da Cunha se rendant en Inde firent l'objet de récits très détaillés dans les chroniques de Castanheda et Barros. Le luxe de détails sur les tribulations de Gomes d'Abreu, João Rodrigues Pereira Coutinho (aussi désigné sous le nom de Ruy Pereira), qui furent cités à cette occasion, faisait que sans une certaine vigilance, l'amalgame bénéficiait plus au périple à rebondissements de l'expédition conduite par Tristão da Cunha en 1506 qu'à l'aventure vécue en 1504 par Diogo Fernandes Peteira. D'autant plus qu'après l'expédition de 1503, Peteira fut aussi de celle de 1506 où il eut la responsabilité du navire d'Albuquerque, «*le Cirne*»... C'est peut-être la raison qui poussa de nombreux historiens à lui attribuer la découverte de Maurice en 1507.

Quoique signalé de façon laconique, l'événement n'en est pas moins incontournable :

*« Diogo Fernandes Peteira, de ce groupe, prit par l'extérieur de São Lourenço et se sentit fréquemment perdu parmi les basses et récifs. Lorsqu'il trouvait du fond, il mouillait et ne marchait que de jour. Ce fut un grand travail de sondage. À bord du vaisseau, les gens eurent très soif et beaucoup moururent. Et il alla toucher l'île à un havre où il ne trouva rien d'autre que de la bonne eau et du poisson en abondance. Il y passa l'hiver de l'Inde jusqu'en août. Par la suite, il fit la traversée jusqu'en Inde et en septembre 1504 »*

---

<sup>1</sup> qui s'était rendu en Inde en 1504 avec d'Almeida

*il alla à l'entrée de la rivière de Cochin et passa du côté des Maldives sans les apercevoir. »<sup>1</sup>*

Peteira était donc le premier navigateur européen à être arrivé à l'est de Madagascar et à avoir abordé une autre île... Encore que le texte portugais fasse état de « ...e foy tomar na Ilha em hum porto... » « l'île » et non « uma Ilha » « une île », ce qui laisse la place à l'ambiguité.

### Un toponyme à associer à une date logique.

Le nom lui-même, *Santa Apelonya*, donné par celui qui découvrit La Réunion, était intéressant à deux titres: d'abord, cela signifiait que tout découvreur présumé devait avoir découvert la terre en question un 9 février. Ensuite, cela impliquait qu'il y avait de fortes chances que ce fût sa façon de remercier le ciel de l'avoir sauvé d'un grand péril. Je me souvenais à ce propos de plusieurs relations de voyages dont j'avais eu connaissance : celle de Christophe Colomb lorsqu'il essuya une tempête le 13 février 1493, sur le chemin du retour de sa première expédition ; celle d'Alvaro Velho en décembre 1498 :

*« Et je vous affirme que si nous étions restés quinze jours de plus à recevoir cette mer par le travers, il n'y aurait plus eu personne pour manoeuvrer les navires. Nous en étions arrivés au point où tout le monde était résigné à son sort. Et dans notre détresse nous faisions sur les navires beaucoup de promesses et de prières aux saints... »*

ou encore le journal de Tomé Lopes :

*« Le mardi 7 juin [1502] (...) Les grands paquets de mer, c'est-à-dire les vagues, qui venaient sur nous étaient chose stupéfiante à voir. On fit ce jour-là beaucoup de voeux, et l'on tira au sort ceux qui iraient visiter la sainte église de Notre-Dame Sainte-Marie-de-Guadalupe. Les hommes de la Julia n'étaient pas moins effrayés que nous : ils l'étaient même bien davantage, car beaucoup de coups de mer entraient dans leur nef, et ils firent eux aussi bien des voeux. »*

Or, la présence de Diogo Fernandes Peteira dans la partie de l'Océan Indien nous concernant se situait au mois de février alors que la flotte de Tristao da Cunha, dont Pereira était l'un des

---

<sup>1</sup> Gaspar Corrêa, *Lendas da India* T. I page 418

capitaines, partie de Lisbonne entre le 9 mars et le 6 avril 1506<sup>1</sup>, était arrivée à Mozambique en Novembre. Et le périple de Diogo Fernandes Peteira avait été des plus mouvementés.

### Analyses intéressantes de Kammerer et North Coombes.

Mais il est vrai que pour le chroniqueur Gaspar Corrēa, marqué par la personnalité et les exploits d'Albuquerque<sup>2</sup>, l'aventure de Diogo Fernandes Peteira ne pouvait être vue que comme une anecdote, presque une incongruité. Alors que le *Capitão mor* investissait Sofala, première place stratégique de la côte africaine, et qu'il cinglait vers d'autres conquêtes jalonnant la nouvelle route quasi officielle des épices, alors que l'aventure portugaise, la vraie, la grande, prenait corps sur les rivages continentaux, n'avait-il pas, lui, Diogo Fernandes Peteira, passé près de six mois à profiter du calme et des ressources d'une île ? Cette aventure pouvant intéresser quelque romancier méritait-elle plus qu'une relation peu détaillée ? Et cela pesa lourd dans la balance !

J'étais donc, au bout de la compilation sur la question, face à un choix entre deux auteurs ayant sérieusement travaillé sur les chroniques portugaises et émis à ce sujet des hypothèses intéressantes : le premier, Kammerer<sup>3</sup>, pensait que le fait que Diogo Fernandes Peteira ait rencontré sur sa route des récifs assez nombreux exclut la côte est de Madagascar et l'île de Sainte-Marie au profit de la route des Mascareignes avec les Gargados Garajos, les bancs de Nazareth, les Amirantes, les Seychelles et les Chagos. Et de conclure que la probabilité était plus grande qu'il eût touché à Bourbon qu'à Sainte-Marie.

North Coombes<sup>4</sup>, quant à lui, émettait un doute, penchant plutôt pour Madagascar. Choix logique si l'on s'en tient au fait qu'à aucun moment un nom (en l'occurrence Santa Apelonya) ne fut

---

<sup>1</sup> Il y eut deux convois, l'un avec d'Albuquerque et l'autre avec da Cunha.

<sup>2</sup> Corrēa arriva en Inde en 1512, à l'âge de 13 ou 14 ans et fut le secrétaire du Vice-Roi Affonso d'Albuquerque pendant les trois dernières années de la vie de celui-ci. Corrēa était lui-même comme Albuquerque, de l'Ordre de Santiago.

<sup>3</sup> Albert KAMMERER, La découverte de Madagascar par les Portugais et la cartographie de l'île, op. cité.

<sup>4</sup> Alfred NORTH COOMBES, La découverte des Mascareignes..., op. cité.

signalé dans la chronique de Corrēa. Mais encore une fois, la brièveté de l'information y était pour beaucoup. North Coombes, cependant, en réfutant l'argument de Kammerer, faisait montre d'un arbitraire étonnant. Son choix qui relevait plus de l'affirmation que de l'analyse ne résistait pas à la critique quand on le rapprochait de la véritable spéculation fantasmatique que constitua son explication de la découverte des Mascareignes par Diogo Dias en 1500<sup>1</sup>. J'eus l'occasion de rencontrer North Coombes après la publication de son livre. J'essayai en vain d'obtenir de lui une argumentation plus étayée de sa critique de l'hypothèse de Kammerer sur la question. Enfermé dans ses certitudes, il m'opposa une courtoise mais définitive fin de non recevoir.

En fait, la faille chez les deux auteurs se situait au niveau de la finesse d'analyse de la relation de l'aventure de Peteira. Et si Kammerer me paraissait plus crédible que North Coombes, il prêtait toutefois le flanc à la contestation car il se contentait d'analyser une partie de la relation de Gaspard Corrēa : celle qui avait trait à la navigation difficile lors du passage des « *basses* ». Quant à la partie de la relation parlant de l'île elle-même, ni l'un, ni l'autre ne se hasardait à l'interpréter. Une analyse de l'événement (l'arrivée aux abords de « *l'île* » et l'errance qui y avait conduit Peteira) me parut indispensable.

---

<sup>1</sup> Voir, supra, page 146.



## Chapitre XIV

### L'ODYSSÉE INCONGRUE DE PETEIRA

Une fois de plus, la tempête fit rage au Cap.

A bord d'une nef faisant partie d'un groupe de trois bâtiments sous le commandement d'Antonio Saldanha, Peteira avait donc quitté Lisbonne le 23 avril 1503, un jour après le gros de la flotte d'Albuquerque. L'objectif était d'aller, dans un premier temps, à l'entrée de la Mer Rouge. Les enseignements des premières expéditions avaient en effet abouti à la conclusion que la main mise sur le monopole des épices passait par la maîtrise des escales stratégiques le long de la route maritime. Pour l'instant, un choix clair n'avait pas encore été fait entre ce que des historiens appelleraient plus tard le plan de Francisco de Almeida et celui d'Afonso de Albuquerque. Il apparaissait cependant évident que le Portugal devait se créer des relais fiables sur la côte d'Afrique<sup>1</sup>. Ainsi s'expliquait qu'au programme de l'expédition de 1503 figurait la conquête de Sofala. Stratégiquement, c'était le point le plus facile à investir.

Les choix de route ne furent sans doute pas les mêmes lors de la descente de l'Atlantique, puisque la flotte d'Albuquerque passa sans trop de problèmes le Cap de Bonne Espérance et continua normalement sa route vers Sofala.

Et Peteira trouva sur sa route l'anticyclone de Sainte-Hélène, probablement très actif cette année-là, qui lui fit perdre beaucoup de temps. Il atteignit le Cap sans doute en Novembre, au début de l'été austral, après une descente de l'Atlantique qui avait duré six mois. Lorsqu'il arriva au large du cap, le groupe des quatre navires dont

---

<sup>1</sup> Voir les relations des deux premiers voyages de Vasco de Gama in Paul TEYSSIER & Paul VALENTIN, *Voyages de Vasco de Gama...*, op. cité.

faisait partie le sien entra dans une zone de mauvais temps. La flottille fut dispersée et Peteira se retrouva isolé.

C'est alors que commença son errance dans l'Océan Indien. Combien de temps dura-t-elle, entre le Cap et les Mascareignes? Trois mois? Plus? Cela peut paraître énorme. Et c'est peut être ce qui sema le doute dans l'esprit des historiens modernes lorsqu'ils prirent connaissance de son aventure dans les chroniques portugaises. Car plus l'événement s'éloignait dans le temps, plus la durée du séjour paraissait incroyable. Déjà les clippers du XIX<sup>e</sup> siècle avaient fixé d'autres normes aux voyages au long cours. L'ère de la vapeur fit perdre tout contact avec la réalité de ces périles pionniers. Mieux, lorsque aujourd'hui les catamarans géants peuvent prendre moins de trois mois pour faire le tour du monde, l'aventure de Peteira mérite une sérieuse explication. Et je dois dire que même quand, lisant Kammerer, je croyais à la démonstration qu'il avançait, j'avais tendance à émettre des réserves sur la date de l'arrivée de Peteira « dans l'île ». L'hypothèse suivant laquelle il avait été à l'origine du toponyme « Santa Apelonya » en était du même coup affaiblie et, avec elle, la crédibilité de son accostage aux Mascareignes.

L'année 2002 apporta beaucoup d'éléments de référence à mon analyse. Il y eut d'abord la diffusion sur Internet des péripéties vécues par Bruno Peyron lors de la course au Trophée Jules Verne. J'y découvris en temps réel des détails de vécu, en particulier sur le trajet entre Sainte-Hélène et la Tasmanie. J'eus, peu après, connaissance de l'aventure survenue à un pêcheur Tahitien qui, pendant quatre mois, avait dérivé sur 1.500 km dans le Pacifique. Ces éléments nouveaux me décidèrent à entreprendre une observation de la météo dans l'Océan Indien. Je collectais quasi quotidiennement cartes de surface, photos satellite et commentaires pertinents des sites internet<sup>1</sup>. J'eus la chance, de surcroît, de bénéficier de l'observation d'une saison cyclonique 2002-2003 particulièrement riche dans l'Océan Indien.

---

<sup>1</sup> <http://www.intellicast.com/LocalWeather/World/Satellite/World/>  
[http://www.allmetsat.com/fr/indien\\_ir.html](http://www.allmetsat.com/fr/indien_ir.html)    <http://www.mtotec.com/>  
<http://www.meteo-reunion.com/>    <http://www.mtotec.com/>

*Sarimanok*<sup>1</sup> et plus tard *Si loin du monde*<sup>2</sup> devinrent mes livres de chevet. Estimant disposer de suffisamment d'éléments techniques pour reconstituer le périple de Peteira sans risquer une marge d'erreur rédhibitoire, je me proposai de mettre en perspective tous les paramètres : les conditions météorologiques dans l'Océan Indien à cette période de l'année, les caractéristiques nautiques des nefs et la mise en application des enseignements que Peteira avait tirés des voyages précédents et en particulier de celui de Diogo Dias.

Aujourd'hui, sur un voilier disposant de moyens modernes de communication, s'appuyant sur des services météorologiques équipés de satellites susceptibles de transmettre des données précises et en temps réel sur la zone où se trouve l'embarcation, le capitaine peut prendre toutes les décisions permettant d'utiliser au maximum les vents porteurs tout en évitant les dépressions et les risques qu'elles entraînent. Bruno Peyron passa le Cap « *dans un trou de souris* », suivant les propos d'un de ses coéquipiers. Il pouvait se le permettre d'autant plus aisément que la capacité d'un catamaran moderne à garder un cap, à manœuvrer n'a rien à voir avec celle d'une nef du XVI<sup>e</sup> siècle.

En arrivant au large du Cap, lorsqu'il fut pris dans la tempête, Peteira n'échappa pas à des manœuvres que l'expérience des premières expéditions avait transformées presqu'en rituel. Tout l'équipage, à bord, savait qu'en la circonstance il était capital de préserver les mâts et les vergues, donc de carguer toute la voilure. J'assimilai le comportement de son équipage à celui décrit par Tomé Lopes en 1502 :

« *A la troisième rafale, le vent devint si fort qu'il rompit notre antenne par le milieu, et qu'il brisa le mât de la Julia(...)* Ce jour-là et la nuit suivante, nous courûmes à sec de toile et l'on amena la petite voile du mât de misaine... »<sup>3</sup>

<sup>1</sup> Bob HOBMAN , *Sarimanok, de Bali à Madagascar. Dans le sillage des marins de la préhistoire* , Grasset , 1989.

<sup>2</sup> Tavae RAIOARA, en collaboration avec Lionel Duroy; *Si loin du monde* , Ohéditions, 2003.

<sup>3</sup> *Journal de Tomé Lopes*, page du mardi 7 juin 1502 (deuxième voyage de Vasco de Gama) in Paul TEYSSIER & Paul VALENTIN, *Voyages de Vasco de Gama...*, op. cité.

Et pour avoir plus les chances de survivre, l'effort de tous les hommes valides devait se résumer, comme le dit encore Tomé Lopes, à écoper, encore écoper... et prier, pour ne pas sombrer.

*« le 16 juin la mer commença à grossir très fortement ; c'est pourquoi, au dernier quart, nous sommes allés tous en poupe pour écoper. »*

L'inconvénient c'est que le navire devient alors la chose des courants... et aussi des vents, surtout lorsque la partie émergée de sa coque offre prise aux bourrasques.

A la différence de Diogo Dias, Peteira fut entraîné vers l'est.

En 1500, Dias avait eu de la chance. Si la tempête avait été violente, il avait toutefois pu être poussé très vite vers l'est de Madagascar, car les dépressions polaires, pendant l'hiver austral, remontent des trains de houle très haut, à l'intérieur de la zone intertropicale. En saison chaude, la région peut présenter un système plus complexe et moins favorable à un navire à la dérive. Les dépressions polaires glissant d'ouest en est ne peuvent pas toujours remonter l'Océan Indien en diagonale à cause de l'anticyclone des Mascareignes. Il peut y avoir aussi une dépression tropicale se glissant en direction du sud dans le couloir à l'ouest de l'anticyclone. Ces phénomènes engendrent un système de vents et de houles chaotiques. Houle croisée venant et du sud-ouest et du nord-est, coups de vent à dominante ouest mais pouvant virer au nord-ouest. Bref, toutes les conditions pour faire dériver la nef de Peteira vers le sud-est. Condition aggravante, le temps des découvertes passé, celui de la conquête et de l'exploitation des richesses de l'Inde avait favorisé la marginalisation des caravelles de découverte, maniables, légères, tenant la mer, au profit des nefs « rondes », au château de poupe imposant.

Il est donc compréhensible que, livrés aux éléments, les Portugais fussent entraînés très loin, au sud-est des côtes qu'ils voulaient atteindre. Et quelqu'eussent été leur volonté et leur capacité de navigateurs, la manoeuvrabilité de leur nef les condamnait à subir, sauf dans des conditions météorologiques idéales et sur de petites distances, les vents et courants dominants. En vérité, en ces débuts de l'aventure portugaise dans l'Océan

Indien, la sécurité ne souffrait pas qu'on s'écartât de la route utilisée par Gama et Cabral. Et le passage du Cap était encore, au moment de la mésaventure de Peteira, dans une phase de laborieuse expérimentation. Peteira fut donc entraîné jusqu'au 60<sup>e</sup> voire 70<sup>e</sup> degré de longitude est avant de profiter des vents du sud-sud-ouest et sud à mesure qu'il se rapprochait de l'est de l'anticyclone. Ces vents tournant progressivement au sud-sud-est à mesure qu'il remontait vers l'équateur, il en profita pour atteindre la latitude de Sofala. Hélas, sa caravelle ne fut pas capable d'exploiter au maximum les vents et, malgré un effort de navigation pour faire de l'ouest, son navire ne lui permit pas d'éviter une dérive de 30° par rapport au cap qu'il avait choisi. C'est ainsi qu'après avoir parcouru une distance presqu'aussi importante que celle qui séparait la Terra de Vera Cruz du Cap de Bonne Espérance, un périple au cours duquel,

*« ...À bord du vaisseau, les gens eurent très soif et beaucoup moururent. »*

Il se retrouva aux environs des points 16° Sud et 60° est, à la latitude des Gargados Garajos. C'est là qu'il dut passer à travers les basses.

### Faire de l'ouest pour atteindre Mozambique.

Cette présence de hauts fonds non encore signalés pouvait être pour Peteira le signe de la proximité du continent. Or l'Afrique était à l'ouest, et il savait qu'il se trouvait à la hauteur de Mozambique. Quelle fut alors sa décision après un si long séjour en mer, sans réserve d'eau avec un équipage affaibli et décimé?

Il n'avait pas le choix. Il est quasi certain qu'il décida d'aller plein ouest...et que tout son effort tendit à garder ce cap qui lui permît de toucher terre à coup sûr. C'est peut-être ce qui poussa North Coombes à conclure que l'île qu'il atteignit finalement était Sainte-Marie de Madagascar qui se trouve à peu près à la même hauteur que les Gargados.

Or, à la latitude de cet archipel, la probabilité est forte qu'en sortant de la zone de hauts fonds, il bénéficia d'un vent d'est-nord-est, voire de nord-est, accompagnant un système dépressionnaire, (tempête tropicale ou cyclone) situé loin à l'ouest de sa position. En cette saison, la trajectoire « classique » - s'il en existe - des cyclones

traversant l’Océan Indien suit une voie ouest, entre les 11e et 15e parallèles Sud avant de basculer vers le sud-ouest, le sud, puis vers le sud-sud-est après avoir contourné les anticyclones<sup>1</sup>. Et le récit de Gaspar Corrêa permet d’envisager comme très probable qu’un cyclone commençant à descendre entre Tromelin et la côte malgache ait favorisé le projet de Peteira. De plus, les informations qui lui avaient été fournies avant son départ de Lisbonne sur les vents dominants saisonniers entre la côte d’Afrique et l’Inde ont pu le convaincre de la nécessité d’attendre une inversion de mousson, une fois arrivé au « *havre* ».

Nous savons en outre aujourd’hui, grâce à la photo satellite qu’en pleine saison cyclonique, quand l’Océan Indien se prête le mieux à la naissance des dépressions pouvant intéresser les Mascareignes, il existe un renforcement de la branche sud-ouest du courant Sud-équatorial qui passe par les Gargados, descend vers Maurice et La Réunion avant d’atteindre le sud de Madagascar. Vents et courants conjugués ont pu faire dériver la nef de Peiteira suffisamment pour que celle-ci arrivât par le nord-nord-est en vue de La Réunion.

### L’île à l’identité controversée n’était pas Sainte-Marie.

Et il accosta logiquement « *l’ile* » à l’identité controversée qui lui offrit « *un havre* » pour cinq mois. En tout cas, il se rendit compte que cette première terre qu’il touchait après plusieurs mois passés à naviguer dans des conditions périlleuses n’était pas Madagascar puisqu’il se trouvait au nord ou au nord-est de l’île et que la latitude ne correspondait pas à celle de la pointe nord de Madagascar située à 11° Sud. Or c’était une tradition de rendre grâce à Dieu d’avoir écouté les marins au plus fort de la tempête et de donner à la terre d’accueil le nom du saint du jour. On était le 9 février et cette terre fut appelée *Santa Apelonya*.

Si aux yeux des historiens attachés aux détails consignés dans les chroniques, ce parcours reconstitué de Peteira est crédible jusqu’aux Gargados, dire que le havre se trouvait à La Réunion peut passer pour une affirmation. En lisant entre les lignes, on peut toutefois trouver matière à faire la lumière sur l’identité de l’île.

---

<sup>1</sup> Voir illustration page 190.

Contrairement à Diogo Dias, Pereira, Soares, Sequeira et peut-être Gomes d'Abreu<sup>1</sup> qui, arrivant sur la côte malgache, signalèrent tous avoir rencontré des hommes, Peteira ne rencontra aucun humain pendant les six mois qu'il passa sur l'île. Il n'avait donc pas pu se retrouver sur la côte malgache, même pas à Sainte-Marie, cette île si proche de Madagascar que le spectacle des collines de la grande île aurait pu inciter les Portugais à s'y aventurer, donc à y rencontrer des autochtones. D'ailleurs l'île de Sainte-Marie elle-même était habitée puisque, nous dit une relation de voyage hollandaise du XVIème siècle :

*« A leur arrivée à l'île de Sainte-Marie, ces trois vaisseaux firent prisonnier le roi ou Phulo (Filohany) qui donna pour sa rançon une vache avec son veau. Dans ce pays, il n'y avait point de vivres frais parce que ce n'était point la saison et que les orangers étaient en fleurs. Ils se procurèrent cependant une assez grande quantité de cannes à sucre et de poules. »*<sup>2</sup>

### S'aider des récits d'autres navigateurs pour comprendre.

Reste le choix entre Maurice et La Réunion. Deux raisons font pencher le choix pour La Réunion : d'abord, la longitude sur laquelle se trouve Maurice. Pour y accoster, il eût fallu que Peteira acceptât une dérive de près de 75°, ce qui revient à dire qu'après avoir gardé sa lucidité dans la zone des basses et récifs il n'avait fait aucun effort pour aller vers l'ouest. La deuxième raison c'est le détail de l'eau et des poissons en abondance. A Saint-Denis, après le passage d'un système dépressionnaire, les hauteurs sont striées par des cascades visibles de très loin. Cascades du Chaudron, du Boucan Launay, cascades le long de la falaise de la Montagne. Peteira et ses hommes, dont les réserves d'eau étaient épuisées, ne pouvaient pas ne pas être impressionnés par cette profusion d'eau. Une seule difficulté : la tempête dont les vents périphériques les avaient poussés jusqu'à l'île, était aussi accompagnée d'une houle

<sup>1</sup> Voir, infra, page 188 et suivantes.

<sup>2</sup> (*Hettweede Boeck, Journael oest Dagh-register inhoudende een warachtich verhael ende historische vertellinghe van de reyse, mars 1598* voyage de l'amiral Jacques-Corneille van Neck à bord du « *Mauritius* » et du vice-amiral Wybrant van Warwijck à bord de « *l'Amsterdam* ». Imprimé à Middelburgh, 1601], p. 4-7 ; cité par GRANDIDIER in *Ouvrages anciens ...*, op. cité. page 246.

du nord-est encore assez puissante. La prudence poussa certainement les Portugais à longer la côte jusqu'à trouver un ancrage sûr. Réaction de navigateur dont nous avons une description précise dans le récit du passage de Villem Ysbrantsz Bontekoe en 1619 :

*« On résolut de toucher à l'île Maurice, ou à celle de Maskarénas. Nous dressâmes notre course entre ces deux îles qui ne sont pas beaucoup éloignées l'une de l'autre. Nous arrivâmes à la pointe de l'est de l'île de Maskarénas. Nous courûmes le long de cette pointe ; nous trouvâmes quarante brasses d'eau. On jeta l'ancre ; mais l'ancrage n'était pas propre pour notre vaisseau et était trop proche de terre(...) »*

*Comme la mer était trop haute pour les [les malades] y porter nous avions quelque répugnance à l'entreprendre. Nous envoyâmes notre chaloupe à terre, pour voir ce qui se pourrait faire(...) Je retournai au vaisseau (...) Comme je fus arrivé, je jugeai qu'il était à propos d'aller la nuit avec la chaloupe le long de la côte, pour voir si on ne pourrait point trouver quelque place plus propre pour mettre notre vaisseau à l'ancre, car celle où il était était dangereuse. Ce que je fis, et je trouvai une baie avec un fond de sable, qui était éloignée d'environ cinq milles du lieu où était le vaisseau. J'entrai dans la baie et j'y trouvai au fond un lac dont l'eau n'était pas tout à fait douce... »<sup>1</sup>*

La Pointe du Gouffre dépassée, ils trouvèrent une mer plus calme, plus protégée. Les ruisseaux descendant des collines de Saint Paul, la côte sablonneuse, l'étang furent pour eux, comme pour bien d'autres Européens par la suite, un point de chute inespéré après une si longue route.

Peteira visita certainement l'île, au moins son littoral. J'émettais cette hypothèse, car c'était la moindre des curiosités pour un navigateur que de tenter de repérer les possibilités d'accostage et les dangers d'un lieu nouveau. Il ne manqua certainement pas de relever la petite île, au sud-est. Est-ce grâce à son journal que les cartographes de *la Casa da India* dessinèrent cette particularité de Santa Apellonya<sup>2</sup>?

---

<sup>1</sup> Récit de Villem Ysbrantsz Bontekoe (1619) in LOUGNON, 3ème édition, 1970, pages 16, 17.

<sup>2</sup> Carte de Lopo Homem de 1519, (Atlas de Miller, Res.Ge.DD.683) Bibliothèque Nationale; Anonyme de 1537 Musée de la Marine de Lisbonne.

Peteira y fit escale jusqu'au mois de juillet. Les années où la côte ouest est épargnée par les cyclones, les premiers vents intéressants soufflant de façon soutenue vers le nord et balayant la région Ouest peuvent survenir vers le mois de juin. On peut penser que c'est à cette occasion que sans trop de peine, sans avoir à solliciter autre mesure l'équipage décimé, il reprit la route vers l'Inde.

Quant à l'abondance en bonne eau et poissons, le constat s'est souvent renouvelé, comme le prouvent les récits de voyageurs réunis dans le livre de Lougnon « *voyages anciens à l'île Bourbon* » :

*« En parcourant l'intérieur nos gens ont découvert un autre cours d'eau et un étang couvert de canards et d'oies sauvages; ils y pêchèrent de grosses anguilles, aussi savoureuses qu'en aucun pays du monde; elles n'étaient nullement farouches et, lorsqu'on les manquait, elles allaient seulement deux ou trois mètres plus loin où on pouvait les prendre tout à son aise. J'en ai pesé une, car ces anguilles étaient plus grosses que toutes celles que j'avais vues jusque-là : elle pesait 25 livres ; sa chair était exquise. A mon avis, c'est un endroit pour se ravitailler aussi favorable qu'on peut le souhaiter, d'autant plus que l'île est inhabitée. »<sup>1</sup>*

*« On ancrera dans cette baie à trente-cinq brasses de fond. L'ancre tenait ferme et on permit à l'équipage d'aller à terre, voir s'il pouvait trouver des rafraîchissements dans les bois. On commanda de plus huit hommes avec une seine pour aller pécher dans le lac dont nous avons parlé ci-devant. Ils y trouvèrent de fort beaux poissons, des carpes et une autre sorte de poissons qui ressemble fort aux saumons; ils sont fort gras et de fort bon goût. On trouva aussi de l'eau douce et une petite rivière qui descend du haut des montagnes et coule jusque sur la grève. Ses deux bords étaient plantés d'arbrisseaux qui en rendaient la vue fort agréable, et son eau, claire comme un cristal, nous invita à y porter tous nos malades qui ne pouvaient boire assez de cette eau. Nous leurs permîmes d'y demeurer jusqu'à ce que notre vaisseau fût en état de partir (...) Il n'y a point de peuple dans cette île. Nos gens la*

---

<sup>1</sup> Récit de Samuel Castelton (fin mars 1613) in LOUGNON, 3<sup>ème</sup> édition, 1970, page 14.

*parcoururent de tous côtés, percèrent au travers de ses bois et se saoulèrent de gibier et de poisson. »<sup>1</sup>*

### La découverte de Peteira, un événement marginal.

Lorsque Peteira arriva à Cochin en septembre 1504, de Albuquerque en était déjà parti depuis longtemps. Quelles informations rapporta-t-il? À qui raconta-t-il les détails de son périple? Quels pilotes en furent bénéficiaires? Autant de questions dont les réponses relèvent de la spéculation. Le rapport qu'il fit de son aventure échappa, de toute façon, certainement au regroupement des remarques de tous les pilotes et capitaines de la flotte avec laquelle il avait quitté Lisbonne. De plus, son arrivée à bon port était déjà une bonne nouvelle puisque, ne l'ayant retrouvé ni à Mozambique, ni à l'entrée de la Mer Rouge, ni à Cochin, ses compagnons avaient pu croire à sa disparition dans la tempête au Cap.

Ce qui est sûr c'est que de toute la période qui précédait la présence des Mascareignes avec leurs toponymes modernes sur les cartes, le récit de l'aventure de Diogo Fernandes Peteira, même succinct, conforté par les dates et routes suivies par les expéditions se rendant en Inde, était le seul témoignage de la découverte des Mascareignes par les Portugais et que l'événement se produisit en 1504.

Événement marginal, l'aventure de Peteira fut occultée par les faits et gestes des de Albuquerque, Gama, de Almeida, rattachés à des événements dont les nombreuses traces dans les archives de *Torre do Tombo*, de la *Casa da India* ont facilité la tâche des historiens. D'autant plus que son arrivée à Cochin, coïncidait avec une situation préoccupante pour les Portugais. Calicut avait posé des problèmes à ses compatriotes. D'une façon générale, le bilan des quatre premières expéditions nécessitait un renforcement considérable du dispositif portugais. Déjà était partie de Lisbonne une importante armada sous les ordres de Lopo Soares de Albergaria. Il s'en préparait une autre, encore plus imposante,

---

<sup>1</sup> Récit de Villem Ysbrantsz Bontekoe (1619) in LOUGNON, 3<sup>ème</sup> édition, 1970, page 18.

destinée à mettre à disposition de celui qui la commandait, D. Francisco de Almeida, premier vice-roi, les moyens nécessaires pour contrecarrer la montée en puissance d'une coalition de fait entre tous ceux qui refusaient une redistribution des cartes favorable aux Portugais en Afrique de l'est, dans le Golfe Persique et en Inde. A côté de cette précipitation des événements sur le plan militaire et de la crise qui allait se développer jusqu'en 1510, la découverte d'une île déserte, dont le seul intérêt reconnu par un navigateur égaré était la richesse en eau potable et poissons, pesait d'un poids bien dérisoire.

Son intérêt était d'autant plus réduit que non seulement l'île était excentrée par rapport aux lieux et voies géopolitiquement importants dans l'Océan Indien, mais, en plus, le Portugal devait être présent sur un autre front : celui de l'Amérique du Sud. Car si, par le mariage<sup>1</sup>, le souverain du Portugal avait scellé un pacte d'entente cordiale avec les Rois Catholiques, l'enjeu que représentaient les richesses des Indes tant occidentales qu'orientales était énorme et les prétentions de l'Espagne devaient être contenues dans les limites fixées par le traité de Tordesillas.

Certains historiens ne prirent pas en compte ce contexte et céderent à la tentation de faire la relation entre l'arrivée de la nouvelle de la découverte de Santa Apelonya à Lisbonne et l'existence de *la Casa da India* créée quelques mois auparavant. Mais l'intérêt que présentait la découverte de l'île ne justifiait pas alors qu'on l'entourât de mystère, et que, *sigillo* obligeant, l'ordre fût donné aux cartographes officiels de supprimer les trois « îles arabes » de la carte du monde pour les préserver de l'appétit d'une puissance rivale<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> Manuel avait épousé en premières noces Maria, en deuxièmes noces Isabel, toutes deux filles de Ferdinand d'Aragon et Isabelle de Castille.

<sup>2</sup> « Après 1510 ces îles semblent disparaître momentanément des cartes. Vesconte Maggiolo (1511) les ignore. Elles ne sont pas sur la carte italienne Pilestrina (1511) où figure ilhadazale (agalega)... on ne les trouve pas non plus sur le planisphère de Bernardus Sylvanus (1511) que l'on tient comme la sixième carte imprimée montrant les découvertes espagnoles et portugaises de l'Afrique jusqu'à la côte méridionale de l'Asie. Elles ne figurent pas non plus sur le planisphère de 1513 de Waldseemüller. Francisco Rodriguez ne les signale pas dans son célèbre atlas d'entre 1512 et 1514 où cependant Madagascar est si

### Seuls les pilotes...

Que, compilant les archives plusieurs décennies après, Gaspar Corrēa n'eût désigné l'île d'aucun toponyme est explicable. Les seuls pour lesquels *Santa Apelonya* présentât un réel intérêt en cette année 1504 étaient les pilotes qui eurent la chance d'engranger les informations fournies par Peteira. Bien que constituant un plus sur leurs routiers, elles étaient, à coup sûr, très incomplètes puisque seule la latitude pouvait être déterminée avec exactitude. Les travaux de Pero Anes et João de Lisboa<sup>1</sup> étaient en effet loin d'être achevés. « *L'île* » découverte par Diogo Fernandes Peteira était encore pour l'instant du domaine de l'indéterminable.

Rencontrée après trois mois d'errance dans une partie de l'Océan Indien encore entourée du mythe de la « *mare tenebris* », consignée par 21° sud, mais impossible à situer par rapport à la côte d'Afrique ou même l'île São Lourenço qui s'était dressée sur la route de Diogo Dias, cette *Santa Apelonya* ne pouvait être portée sur un quelconque portulan officiel. Car, pour l'instant, elle ne correspondait pas aux « îles arabes » au gisement bien plus austral sur la mappemonde de Cantino.

Et même lorsque, une vingtaine d'années plus tard, les Mascareignes eurent été portées avec une relative précision sur les cartes, les atteindre, après avoir été dérouté au sud du Cap par les tempêtes polaires, battu par les houles du sud et secoué par les dépressions tropicales, relevait de l'exploit.

La meilleure preuve en fut donnée en 1528 lorsque le mauvais temps éloigna Nuno da Cunha de son escadre, toujours dans la région du Cap. Manquant d'eau potable, il voulut aller s'approvisionner à l'île de Santa Apelonya et, fait troublant, dans le récit de Gaspard Corrēa les caractéristiques de cette île sont évoquées à peu près dans les mêmes termes que ceux qu'il avait utilisés pour parler de l'île où avait séjourné Peteira

*« Le gouverneur suivit son chemin, accompagné d'un de ses frères, Pero Vaz, celui-ci avec beaucoup de difficulté, car pendant la tempête, son bateau avait été durement secoué et les tonneaux qu'il portait étaient abîmés. Le gouverneur s'entretint à ce sujet*

---

bien représentée. Il en est de même dans les cartes de Louis Boulangier (1514) et de Gregor Reysch (1515). » NORTH COOMBES, op. cité, page 93.

<sup>1</sup> Voir chapitre sur João de Lisboa, page 249 et suivantes.

*avec les pilotes et ils se mirent d'accord pour aller jusqu'à l'île de Santa Apelonya : cette île a beaucoup de rivières d'eau potable, des arbres, des oiseaux et des poissons.<sup>1</sup> »*

Nuno da Cunha, qui tenait certainement cette information de Peteira<sup>2</sup>, eut moins de chance que celui-ci : il ne trouva pas Santa Apelonya et dut se rendre sur la côte est de Madagascar.

---

<sup>1</sup> Gaspar CORRÉA, *Lendas da India* T. III pages 308-309

<sup>2</sup> Tous deux participèrent à l'expédition conduite par Tristão da Cunha en 1506.



### Troisième partie

## DE LA PLACE DES ÎLES SUR LA ROUTE PORTUGAISE DES INDES

*« Depuis trente ans, je me règle sur un principe : c'est que l'intérêt mène le monde. Devant moi, les hommes ont justifié leurs conduites par les motifs les plus nobles. Je les écoutais d'une oreille et je me disais : cherche l'intérêt. »*

Jean-Paul SARTRE, Le Diable et le Bon Dieu.



## Chapitre XV

### LE TEMPS DES CHOIX

#### Crise politique en Espagne et politique ultramarine portugaise.

1505. A la tête d'une imposante armada, D. Francisco de Almeida, premier vice-roi de l'Inde, quittait Lisbonne. Le choix qui s'était porté sur lui était-il le fruit d'une largesse du souverain en direction d'un fidèle de João II, le roi assassin de son frère<sup>1</sup>? Un geste prouvant qu'il voulait la réconciliation des Portugais? Peut-être. Ou alors, illustration du parcours de cet artisan de l'expansion portugaise cent fois exalté par les ouvrages de vulgarisation, de sa volonté d'utiliser au mieux les compétences des nobles? Mais que n'avait-il alors fait appel à celui qui avait ouvert la voie à l'aventure lusitanienne sur les rivages de l'Océan Indien? Car, étrangement, Vasco de Gama était absent de toutes les expéditions depuis 1502! A moins que la rancune du roi pour Dom Vasco, voire la peur que celui-ci lui inspirait n'eût prévalu, je ne pouvais saisir le motif de son choix.

C'est que l'homme auquel il avait choisi de confier l'organisation de cet empire en gestation n'était autre que celui qui, théoriquement, eût été un référent de choix en ce qui concernait l'opposition à la politique d'expansion. Certains historiens qui commentèrent les écrits de l'époque n'assuraient-ils pas que Dom Francisco était opposé aux options d'Afonso de Albuquerque<sup>2</sup>?

---

<sup>1</sup> Le Duc de Viseu, frère de Dom Manuel 1<sup>er</sup>, avait été assassiné par João II, époux de Dona Léonor, leur sœur.

<sup>2</sup> « Au cours des années 1507 à 1508, sur les arrières de mir Hocem, Albuquerque(...) fait la découverte d'Ormuz. Il réussit, en récompense d'une audace inouïe, à contrôler un instant la clef du golfe Persique. Trahi par Almeida, il doit lâcher prise. » Pierre CHAUNU, Conquête et exploitation des nouveaux mondes, PUF, Paris, 1969, p.195.

Si tel était le cas, la décision du roi ne correspondait pas à l'image du Manuel « à l'*action intelligente* » en faveur de « *la création d'un grand empire commercial en Asie* ». Et j'avais du mal à suivre l'explication suivant laquelle, en matière de politique outremer,

« *pragmatique avant tout, il [Manuel] n'assigna cependant aucun plan précis à ses exécutants* ».<sup>1</sup>

Vraiment, cette décision extravagante de D. Manuel ne correspondait pas à ce que j'avais constaté de sa capacité à gérer les situations délicates. A moins qu'elle ne fût le prolongement d'une tactique mûrement réfléchie.

Le fait est que dans les mois qui avaient précédé la surprenante décision de Manuel, un événement était survenu, apparemment sans grand rapport avec la préférence donnée à un noble Portugais plutôt qu'à un autre pour une mission à cinq mille lieues de Lisbonne. Et pourtant ! La mort d'Isabelle, le 26 novembre 1504, dictait à la Castille la question de la succession. Dans une situation normale, cela n'eût pas eu de conséquences pour le voisin portugais. Mais l'incapacité mentale de Jeanne, appelée à succéder à Isabelle, avait conduit cette dernière à prévoir, dans son testament<sup>2</sup>, l'exercice de la régence par son époux Ferdinand jusqu'à la majorité de son petit fils, Charles, âgé de deux ans en 1504. Or, la décision d'Isabelle frustrait le mari de Jeanne, Philippe le Beau, dont la contestation ouvrit une crise de succession<sup>3</sup>.

Cette période d'instabilité dans laquelle entrait la Castille ne pouvait laisser indifférent le roi du Portugal. Car tant que le camp sur lequel il avait porté son choix était fort, il lui était possible d'être ferme dans ses décisions. Et l'adhésion de Gama au camp de Almeida, son coup d'audace légal et légitime de 1502, avaient pu être gérés sans risque pour le pouvoir royal. Mais à présent, une menace de crise majeure pour la Castille pouvait entraîner une

<sup>1</sup> LABOURDETTE, *Histoire du Portugal* op. cité p. 201.

<sup>2</sup> Le 12 octobre 1504.

<sup>3</sup> « En 1504 la mort d'Isabelle ouvre une crise de succession; la Couronne de Castille revient à l'infante Jeanne la Folle, incapable de régner. Son époux Philippe le Beau, fils de l'empereur Maximilien, conteste victorieusement à Ferdinand d'Aragon le droit à la régence ». Anne-Marie HATTINGOIS-FORNER & François HATTINGOIS-FORNER L'Espagne des Rois Catholiques à Philippe II 1492-1598, Armand Colin, Paris, 1999, p. 24.

fragilisation de Manuel au sein de son propre royaume par suite du choix ouvert qu'il avait fait de marginaliser Vasco de Gama, donc le camp des anti-castillans au profit de la maison de Bragance.

La conjoncture, en 1504, nécessitait donc que Manuel adoptât une attitude plus conciliante vis-à-vis des partisans de la résistance au séculaire « rêve hégémonique castillan ». Les temps n'étaient plus aux faveurs accordées presque exclusivement à l'Ordre de Santiago, Cabral, de Albuquerque en Inde, Fernando de Noronha au Brésil, ni au versement – oh, combien tardif ! - à Vasco de Gama de la rente annuelle et autres avantages promis à l'Amiral à son retour en 1498<sup>1</sup>.

### De Almeida ou la tentation du pouvoir.

En nommant de Almeida vice-roi de l'Inde, juste après la mort d'Isabelle la Catholique, Manuel rééquilibrat les forces politiques portugaises en fonction des impératifs de la conjoncture ibérique et européenne. En quelque sorte il assurait ses arrières, probablement en vue d'avoir à intervenir dans la crise castillane sans être l'otage du camp des Bragance. C'est ainsi que j'expliquais le choix d'Almeida.

Cette décision n'était pas sans risque ! car la réalité était bien plus complexe que celle qu'avaient décrite certains commentateurs. Ils avaient en effet regroupé un peu rapidement les opposants à la stratégie proposée par de Albuquerque. Ils avaient fait l'amalgame entre les *homens bons* et *procuradores*, peu concernés par la politique expansionniste du Portugal, parce que n'y trouvant pas leur compte, et la partie des nobles qui, tout en étant partisans acharnés de la politique ultramarine du pays, voulaient l'infléchir dans le sens de leur propre intérêt.

De Almeida n'était-il pas de ces derniers ? A la tête du convoi qui, comme tous ceux qui avaient précédé, avait comme objectif de détourner, à tout prix, la production de cannelle, de poivre et de girofle de la voie traditionnelle qu'elle empruntait vers l'Europe, fut-il sensible à l'attrait des richesses des terres à épices ? Vit-il

---

<sup>1</sup> Torre do Tombo, liv. XIX de D. Manuel. f° 18 v , Lettre royale en date du 20 février 1504.

dans ce titre de vice-roi de l'Inde qu'il étrennait un levier politique pour lui et ses partisans ? Et combien étaient-ils à l'accompagner ?

### Un certain Fernão Magalhães.

Parmi les nobles sans fortune voguant cette année-là vers l'Inde sous les ordres de Dom Francisco de Almeida, se trouvait un jeune homme de vingt-quatre ans dont l'enfance et l'adolescence avaient été irriguées des bribes d'informations sur l'avancée irrémédiable des expéditions portugaises vers l'Inde. Il avait à peine douze ans quand, auréolé de son premier voyage aux Indes occidentales, Christophe Colomb rencontra João II à Sacavem. Page à la Cour de D. João II, gardé par Dona Léonor à celle de D. Manuel, il avait suivi les exploits de Diogo Cão, Bartolomeu Dias, Pero Escobar. Il connaissait Vasco Gama. Il avait peut-être croisé cet Allemand, Martim Behaim, venu exercer ses talents de cartographe pour le compte du roi du Portugal. Et cet autre cartographe aussi, Pedro Reynel, dont le travail sur la carte de l'Atlantique complétait merveilleusement celui de Martim Behaim.

Et son heure était venue, en ce 25 mars 1505, de prendre la mer, à son tour. Fernão Magalhães n'était pour l'instant qu'un *marinhero* de haute volée, un de ces hommes avides de gloire et de richesses qui faisaient les bons « chiens de guerre » indispensables aux combats indécis d'Aden, d'Ormuz, de Goa, de Calicut, de Malacca.... Rêvait-il déjà de cette possibilité d'aller par l'ouest, par la voie choisie par Colomb, vers les Indes... non pas occidentales, mais orientales... Cela devait être possible puisque le savant Behaim avait, dit-on, construit un globe représentant une terre dont on pouvait faire le tour !

J'étais convaincu que la présence de Magellan dans l'escadre de 1505 n'était pas le fruit du pur hasard. Restait à savoir si l'homme ayant fait partie du sérail joannien, comme les Gama, avait seulement des affinités ou déjà des liens politiques avec le clan anticastillan d'Almeida ? Quant à ses rêves de gloire et de richesse, s'ils ne relevaient pour l'instant que de la spéculation, ils allaient bientôt être mis en exergue par les événements.

## Confirmation de l'importance stratégique de Mozambique.

Sans s'éloigner de la route classique et en respectant les étapes prévues, le Vice-roi et sa flotte allèrent donc jusqu'à Cochin. Plus que de découvrir des terres nouvelles, la mission était d'assurer l'ancre du Portugal sur les rives continentales de l'Océan Indien pour faire face à l'effort d'organisation militaire entre la République de Venise, le sultan mameluk d'Egypte et les princes musulmans de l'Inde dont les intérêts convergents étaient menacés.

Sofala était appelée à occuper une place de choix dans le dispositif logistique portugais. Située suffisamment loin des zones de conflit intense, la cité était un lieu d'aiguade et de radoub nécessaire, à l'aller comme au retour, à l'entrée de la partie indo-océanienne de la voie portugaise menant à l'Extrême Orient. C'est d'ailleurs pourquoi, peu après le départ d'Almeida, Manuel dépêcha vers la côte d'Afrique une flotte chargée de la construction d'une forteresse en cet endroit. Ainsi s'éloignait un peu plus les chances que l'archipel des Mascareignes jouât un rôle quelconque dans l'Empire portugais.

Les flottes se succédaient maintenant à un rythme régulier sur la voie choisie pour aller en Inde et en revenir. Et dans le Canal de Mozambique se croisaient même des convois transportant, à l'aller, des militaires et des civils attirés par les affaires et, au retour, surtout des épices. Plus au Nord, la route joignant la côte d'Afrique à Cochin, à cause des conditions techniques imposées par les vents de mousson, était une sorte de voie à sens alterné sujette à un calendrier contraignant. C'est surtout au retour que les délais non respectés étaient préjudiciables aux cargaisons d'épices.

Fernão Soares qui avait fait le voyage aller avec la flotte d'Almeida, prit le chemin de Lisbonne avec un convoi de sept nefs le 2 janvier 1506. Estimant qu'en quittant Cananore à cette date, il était en retard sur les vents porteurs de cette saison, il décida de prendre un trajet plus méridional.

### Deuxième arrivée imprévue à l'île de São Lourenço.

En fait, la voie choisie correspondait à peu de chose près à celle qu'avait empruntée Vasco de Gama lors de son deuxième

voyage aux Indes. Passant par les Amirantes, la route menait directement soit à Mozambique située par 15° sud, soit à Sofala située par 20° sud, sans faire le détour par Melinde. Disposant probablement des informations rapportées à Cochin par Peteira en 1504, Soares avait misé sur les vents d'est-nord-est que celui-ci avait rencontrés au dessous de l'Equateur. Arrivé à la latitude de Mozambique, il fit de l'ouest et se retrouva à l'île Sainte-Marie, tandis qu'Antonio Gonçalves accostait plus au nord dans la baie d'Antongil<sup>1</sup> située par 16° sud. Ainsi le choix d'une route, modifié par une dérive accentuée vers le sud, l'avait amené jusqu'au nord de Madagascar qu'il atteignit aux environs du 1<sup>er</sup> février.

Les commentaires des historiographes lui prêtèrent plus tard l'intention d'avoir choisi de passer par l'est de la grande île, mais c'est le hasard qui avait mis São Lourenço sur sa route. D'ailleurs nous dit Castanheda,

« *L'amiral Fernão Soares aperçut une terre le 1<sup>er</sup> février, il crut que c'était l'île de Mohély, l'une des Comores... »<sup>2</sup>*

Première méprise, car c'était l'île Sainte-Marie. Mais ce n'était pas la plus importante :

« *Après avoir fait sa provision d'eau, Fernão Soares repartit, longeant toujours la côte qu'il suivait depuis dix-sept jours et qu'il pensait être celle de l'Afrique(...) Le lendemain, [c'est à dire le 19 février] on atteignit le cap Sud de cette terre, après avoir, d'après les pilotes, suivi la côte sur une longueur de 189 lieues ; on sut alors que c'était une île, celle que les Arabes nomment île de la Lune, que les Européens appelaient jadis Madeigastar et que les Portugais appellent île de Saint-Laurent.»<sup>3</sup>*

Alors que Dias avait été le premier Européen à longer la côte est de Madagascar du sud vers le nord, Soares fut le premier à descendre le long de la même côte jusqu'au cap Sainte-Marie qu'il atteignit le 19 février et qu'il doubla pour arriver au cap de Bonne Espérance le 8 mars et à Lisbonne le 23 mai. Mais Dias avait

<sup>1</sup> Cette baie tient son nom à partir de cette époque, sur les portulans portugais, de la particularité qu'elle offrit à l'un des capitaines de la flotte de Soares, Antonio Gonçalves, la possibilité de faire aiguade.

<sup>2</sup> CASTANHEDA, *Historia do descobrimento da India pelos Portugueses, 1552*, édit.1833, t. II, page 72, cité et traduit par GRANDIDIER in *Collection des ouvrages anciens concernant Madagascar*, tome 1, pages 12 à 14.

<sup>3</sup> CASTANHEDA, idem.

accosté sur la côte nord-ouest, après avoir dépassé le Cap d'Ambre. Au cours de sa descente le long de la côte est malgache, Soares quant à lui, s'y arrêta plusieurs fois. Il eut le temps de consigner la latitude des grandes rivières de l'est. Sans aucun doute, les cartographes de la *Casa da India* lui sont redevables de certaines indications qui permirent de dresser les premières cartes de Madagascar avec leur gisement plus conforme à la réalité que celle de Cantino.

Je lus également que contrairement à Dias qui avait eu un bon contact avec les Malgaches, Soares avait, par deux fois, eu à affronter les autochtones. La première fois, probablement à l'embouchure de la rivière Mangoro, il blessa plusieurs Malgaches et en captura vingt et un qu'il ramena à Lisbonne. La deuxième fois, entre Tólañaro et le cap Sainte-Marie, l'affrontement fut plus sérieux et il y eut des morts. La différence dans l'accueil réservé aux deux navigateurs me laissa sur ma faim car les chroniqueurs n'en fournissaient aucune explication. Cette première exploration réelle de la côte malgache étant suivie, la même année, d'autres explorations plus systématiques dues à la flotte conduite par Tristao da Cunha, je me promis d'essayer de percer le mystère.

Une autre curiosité se présentait à moi : alors que les informations confirmant la découverte de São Lourenço fournies par de Albuquerque furent consignées dès leur arrivée à Lisbonne à partir de juillet 1507, apparemment, celles rapportées par Soares et faisant état de l'île Sainte-Marie, le cap Sainte-Marie, la baie d'Antongil.... ne le furent pas avant 1511<sup>1</sup>. Pourtant, nous dit Castanheda,

« *les Portugais en capturèrent vingt et un [indigènes]...»*<sup>2</sup>

que Soares emmena à Lisbonne et l'événement ne dut pas passer inaperçu. Quel était donc le motif de cette discrimination dont fit l'objet ce capitaine de l'expédition d'Almeida de 1505 ? Et j'allais constater par la suite que ce n'était pas la dernière anomalie de ce genre.

---

<sup>1</sup> Encore que la première carte sérieuse de Madagascar de facture européenne datée ne porte aucune mention de la baie d'Antongil, de l'île Sainte-Marie ni des ports de la côte est que Fernão Soares et ses compagnons visitèrent pourtant avant l'établissement de la carte. Voir, *infra*, pages 189 et 200.

<sup>2</sup> CASTANHEDA, *ibidem*.

### Le choix tactique fait par D. Manuel.

Le choix fait par D. Manuel fut-il mal vécu par le camp procastillan au point d'entraîner un an après le départ d'Almeida pour l'Inde celui de son remplaçant, Afonso de Albuquerque ? Je ne m'expliquai pas autrement cette décision mystérieuse, jusque dans la façon de procéder, du roi qui avait voulu que ses ordres fussent tenus secrets jusqu'au dernier moment par de Albuquerque.

Dès 1505, à Séville, les Castillans virent d'un mauvais oeil l'attitude adoptée vis-à-vis de Ferdinand par ce prince consort ambitieux qui personnifiait à leurs yeux le risque d'une main-mise de la Maison d'Autriche sur la Castille.

À Lisbonne même, la tactique adoptée par D. Manuel en 1505 devait être une cause d'inquiétude pour les Bragance, les procastillans, les membres de l'Ordre de Santiago et le Duc de Coimbre. Eux qui avaient, jusqu'alors, bénéficié de l'écoute du roi, percevaient comme une trahison cette faveur insigne faite à un fidèle de l'ancien assassin. Et ils exercèrent certainement des pressions sur le gendre de Ferdinand. Au nombre des moyens de pression, il y avait le contentieux de Sines.

Je constatais, à ce sujet, que Vasco de Gama, par son attitude provocatrice, avait largement contribué à la rupture. Sans attendre un règlement négocié du litige, qui, faut-il le rappeler, était remonté jusqu'au pape, n'avait-il pas, de son propre chef, entrepris à Sines qui ne lui appartenait pas encore, rien moins que la construction d'un château ? Mais il y avait noble et noble, et n'était pas Jaime de Bragance qui voulait<sup>1</sup> ! Et je me dis qu'à la place des procastillans, je n'eusse pas hésité à exploiter cette affaire pour amener le roi à se mettre définitivement à dos le camp anticastillan.

Je jugeai donc, en toute objectivité, que le roi était sur la corde raide. Les enjeux étaient si énormes pour le Portugal qu'il devait, pour ne pas se laisser entraîner dans une spirale de déstabilisation de son autorité, choisir un camp et tenter de donner à l'autre l'illusion qu'il lui laissait une chance. Telle était sa marge de manœuvre.

---

<sup>1</sup> A l'avènement de D. Manuel 1<sup>er</sup>, Jaime de Bragance put rentrer au Portugal. Il s'installa à Vila Viçosa, mais considérant que le château ne correspondait pas à l'usage qu'il aurait voulu en faire, il décida de construire le *Paço ducal*, un luxueux palais dans le style des grandes demeures espagnoles. La construction de ce palais, commencée en 1501 s'acheva en 1602 .

C'est ce choix tactique qu'il adopta en confiant à un proche de Gama, Tristão da Cunha, la conduite de la flotte qui accompagna de Albuquerque jusqu'en Inde. Sans autre information sur la situation, un observateur ne pouvait s'empêcher de penser que la décision de D. Manuel était des plus avisées: il apportait en effet ainsi la preuve qu'il se rangeait dans le camp castillan. En même temps, en mettant le futur vice-roi des Indes sous le commandement d'un partisan du camp de Vasco de Gama pendant le trajet, il démontrait qu'il ne sanctionnait pas les anti-castillans. Pourtant, ma conviction était que la tension était telle en 1505 qu'il me fallait analyser le moindre détail de ce qui allait suivre. Et dès 1506, je n'allais pas manquer de curiosités à me mettre sous la dent.

Comme c'est le cas pour bien des entretiens<sup>1</sup> se voulant discrets mais dont les éclats sont perçus par des oreilles indiscrettes, le silence couvrant le choix du remplacement immédiat d'Almeida fut le secret de polichinelle qui accompagna l'expédition conduite par Tristão da Cunha en 1506.

### L'ombre des ordres militaro-religieux.

Même si les récits des chroniqueurs n'entraient pas dans les détails, ils révélaient qu'un climat très lourd régnait au sein de l'expédition qui s'éloignait de Belem au mois d'avril 1506. La flotte elle-même avait de quoi surprendre. De Albuquerque, futur vice-roi des Indes, était certes à la tête d'une partie de l'armada. Mais il effectuait la traversée sous le commandement de Tristão da Cunha. Ceci fut cause de tension entre les deux hommes à maintes reprises, notamment à l'occasion de l'exploration du Nord-Ouest de Madagascar. En réalité, le malaise était plus profond. Tristão da Cunha, contraint par la décision du roi à conduire à bon port le remplaçant du vice-roi des Indes en poste, n'était pas du même camp que de Albuquerque. Il était, comme Vasco de Gama, du camp de Almeida. Il était Chevalier de l'Ordre du Christ<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> En fait, il y eut même des écrits.

<sup>2</sup> La seule pièce d'archive par laquelle j'ai pu en avoir connaissance est un portrait de Tristão da Cunha conservé à la Bibliothèque Nationale et sur lequel l'amiral porte l'insigne de Chevalier de l'Ordre du Christ. Document in GRANDIDIER *collection des ouvrages anciens concernant Madagascar* op. cité, tome 1, page 14.

De Albuquerque appartenait à la vieille noblesse. Sa famille, depuis João 1er, avait accompagné la dynastie dans ses choix. Il eut un ancêtre, D. Fernão Afonso de Albuquerque, maître de Santiago, qui fut chargé de mission auprès de la cour d'Angleterre lors de la préparation du traité de Windsor<sup>1</sup>. Et Afonso de Albuquerque était lui aussi, comme le voulait sans doute la tradition familiale, Chevalier de l'Ordre de Santiago. C'était un « *homme d'armes* » qui, en 1506, avec une expédition à son actif, avait déjà cette image belliciste qu'allait retenir de lui la postérité.

Je me sentais, à ce sujet, interpellé par l'ambiguïté d'un raccourci. Je ne parvenais pas à me satisfaire des conclusions d'un Kammerer sur la personnalité des protagonistes qui allaient animer l'action sur le terrain dans les années qui suivraient. Pour lui, da Cunha et de Almeida appartenaient à la catégorie des guerriers alors que de Albuquerque était « *le marin* »<sup>2</sup>. Je le relus et compris vite que sa conviction s'était appuyée sur la lettre que de Albuquerque, avant son départ de Mozambique pour Socotra, écrivit au roi le 6 février 1507, ainsi que les commentaires que son fils Braz fit des événements survenus pendant la traversée de 1506<sup>3</sup>. Hors contexte et isolés les uns des autres, les événements qui avaient entraîné les réactions d'Albuquerque lui donnaient raison. Mais de Albuquerque était juge et partie et une pratique de la lecture de l'Histoire, à présent bien acquise, m'amena à considérer qu'une confrontation des actes signés de la main de D. Manuel avec les événements contemporains me permettrait de mieux comprendre ce qui se passait.

### La tactique de Tristão da Cunha.

Le convoi était constitué de deux formations. La première, de cinq navires, sous la conduite d'Albuquerque, leva l'ancre le 4 avril. Le navire d'Albuquerque, « *le Cirne* », était piloté par Diogo Fernandes Peteira. L'autre formation, composée de onze navires,

<sup>1</sup> LABOURDETTE, *Histoire du Portugal*, op.cité, page 105.

<sup>2</sup> « Très bon marin, alors que Tristan da Cunha était seulement un homme de guerre (c.à d. un terrien) » KAMMERER, *découverte...* op.cité. page 41.

<sup>3</sup> Braz d'ALBUQUERQUE, *Commentarios do Grande Afonso Dalboquerque, capitão Geral e Governador da India....* 1557, partie 1, chap. VIII, IX et X, édition 1776, pages 33 à 43 in GRANDIDIER, op. cité, pages 17 à 23.

partit de Lisbonne le 6 avril. Elle avait à sa tête le navire amiral «*le Santiago* », sur lequel se trouvait le chef d'expédition, Tristão da Cunha. Les deux convois devaient se retrouver peu après et faire route de concert jusqu'à destination.

Parti au début du mois d'avril 1506 de Lisbonne, Tristão da Cunha n'arriva à Mozambique qu'à la fin novembre<sup>1</sup>. Il avait mis neuf mois pour faire le trajet. Depuis que les Portugais s'étaient lancés dans la course aux épices, on n'avait jamais vu un convoi prendre autant de temps pour descendre de Lisbonne jusqu'au Cap de Bonne Espérance. Il est vrai que bien des impondérables avaient ponctué cette partie de la traversée. D'abord, le vaisseau amiral était « *le plus lent de tous* »<sup>2</sup>. Le périple de la flotte, presque une odyssée, l'avait conduite au Cap Vert à cause de la peste qui avait frappé les équipages, puis au Brésil d'où elle était revenue vers la Guinée avant de repartir pour le Brésil. Même en faisant le va-et-vient entre les deux points, elle aurait dû prendre un mois de moins. Ensuite la descente dans l'Atlantique Sud fut marquée par la découverte d'une île qui fut baptisée du nom du capitaine major : Tristão da Cunha. Je notai, à ce propos, avec un certain amusement, que North Coombes avait trouvé que l'explication au ralentissement de l'escadre - provoqué par Tristão da Cunha - lors de la descente de l'Atlantique tenait au fait que

« *Elle [la flotte] marchera lentement, grâce au navire amiral, lent et mal piloté.* »<sup>3</sup>

L'explication me sembla, dès l'abord, tendancieuse: comment, en effet, capitaine major d'une armada de seize navires équipés pour une expédition militaire importante, l'amiral Tristão da Cunha, qui avait participé à l'expédition de Cabral, aurait-il confié son navire à un pilote incompétent? J'eus très vite l'occasion de vérifier que North Coombes, sans explication valable devant la bizarrerie de la situation, s'en était sorti par une pirouette<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> voir « la lettre d'Albuquerque », pages 197 à 200.

<sup>2</sup> On était loin des caravelles de Vasco de Gama qui jaugeaient 60 tonneaux. Les nef étaient de plus en plus lourdes. Tristão da Cunha, par exemple, pour son expédition à Madagascar, dut choisir d'embarquer sur une nef plus légère que le Santiago qu'il laissa à Mozambique.

<sup>3</sup> NORTH COOMBES, *Découverte...*, op. cité, page 79

<sup>4</sup> Voir, infra, page 258, note 1.

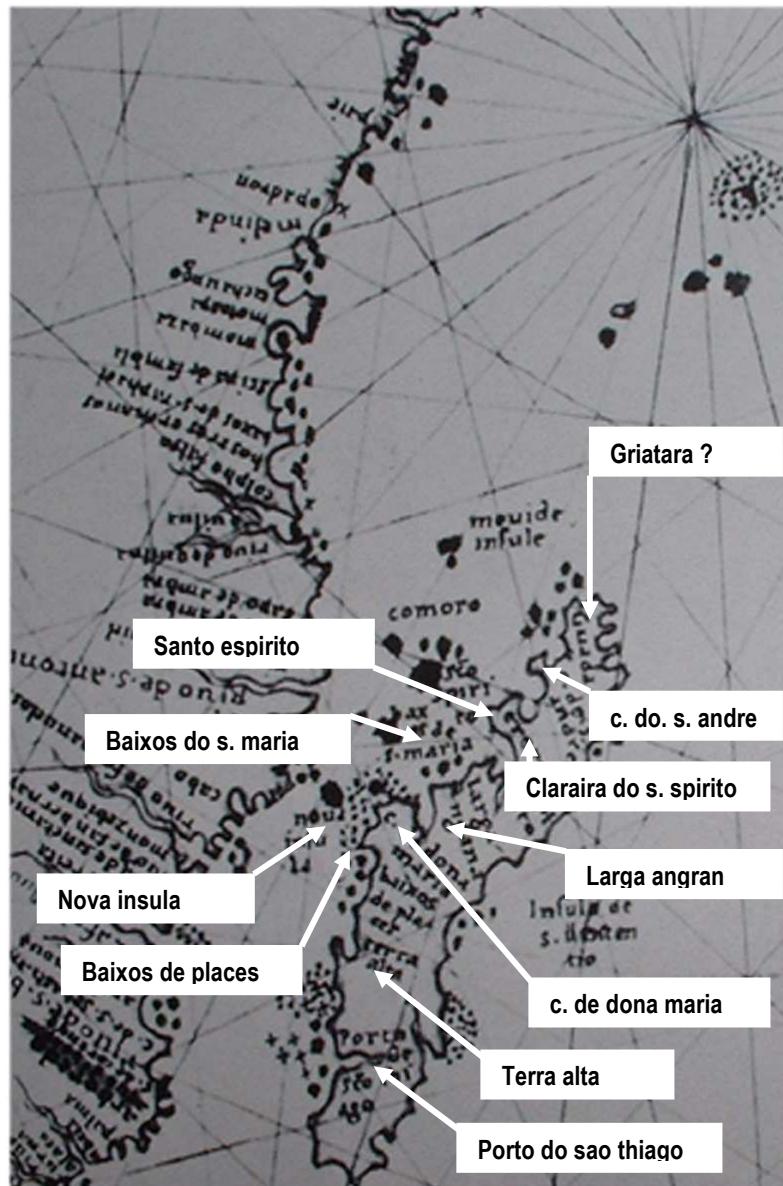
Du fait de ces curiosités émaillant l'expédition et du contexte dans lequel elle avait pris place, j'étais convaincu que Tristão da Cunha s'était fixé deux objectifs. Le premier était de retarder au maximum l'avancée d'Albuquerque vers sa destination finale, Cochin, et pour ce faire, il avait traîné pour différer le plus possible l'échéance ; le deuxième était de faire la démonstration qu'il existait des terres inconnues ou insuffisamment explorées, d'un intérêt aussi important que celui de Calicut, Cananore ou Cochin. J'avais mes raisons. Mais je dois avouer que si je mettais son engouement à explorer São Lourenço sur le compte d'une tactique pour différer une échéance qu'il réprouvait, je ne disposais, pour convaincre du sérieux de mon affirmation, que de la rigueur de mon analyse, de la logique de mes conclusions... et quelques indices.

### Une tempête aux conséquences curieuses.

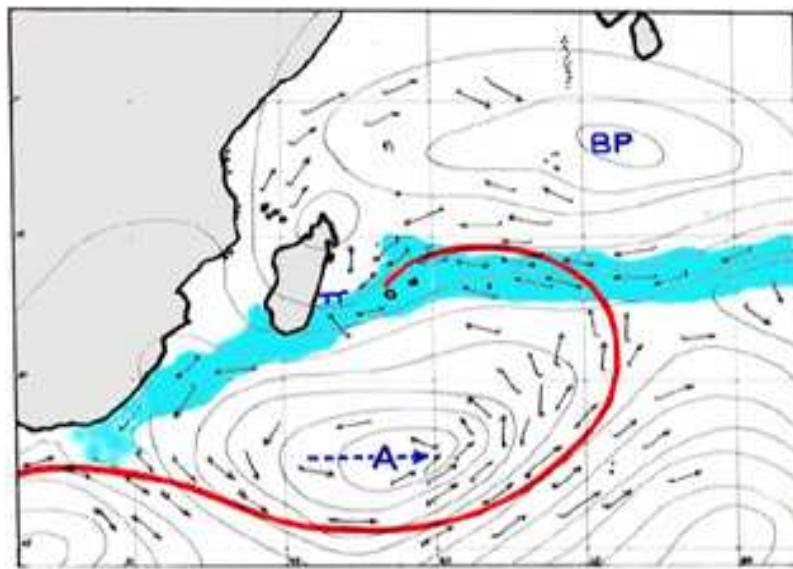
Tristão da Cunha ayant la situation bien en mains, la flotte dut, dans un premier temps, rester groupée jusqu'au Cap. Là, elle fut prise dans une tempête. Aucun naufrage ne fut à déplorer, mais l'événement le plus curieux fut le résultat de la tempête. Alors que le *Santiago*, et le *Cirne* gardèrent leur cap et remontèrent sagement vers Mozambique, plusieurs navires s'égaillèrent dans l'Océan Indien. Alvaro Telles de Meneses remonta le long de l'île São Lourenço et la contourna au cap d'Ambre avant de se rabattre vers la côte d'Afrique. Ruy Pereira<sup>1</sup> s'en fut accoster la côte est de la Grande Ile et João Gomes d'Abreu aurait, quant à lui, touché Saint-Laurent à hauteur de Tuléar, sur la côte ouest. Quant à Alvaro Telles Barreto, son odyssée fut encore plus étrange : il se retrouva à Sumatra au lieu de Guardafui et refit ensuite le chemin d'Est en Ouest à travers l'Océan Indien. Ou bien il n'avait pas de pilote à bord, ou alors son pilote était incapable de quelque orientation que ce fût, à moins qu'il n'eût choisi de se laisser porter vers l'est pour remonter très loin et atteindre le sud-est asiatique. Car, même s'il était encore difficile de connaître avec précision la longitude, la distance existant entre le Cap Guardafui et Sumatra était de la largeur de l'Océan Indien soit plus de 4.000 km. Et une erreur de cet ordre était inimaginable.

---

<sup>1</sup> Son vrai nom était João Rodrigues Pereira Coutinho.

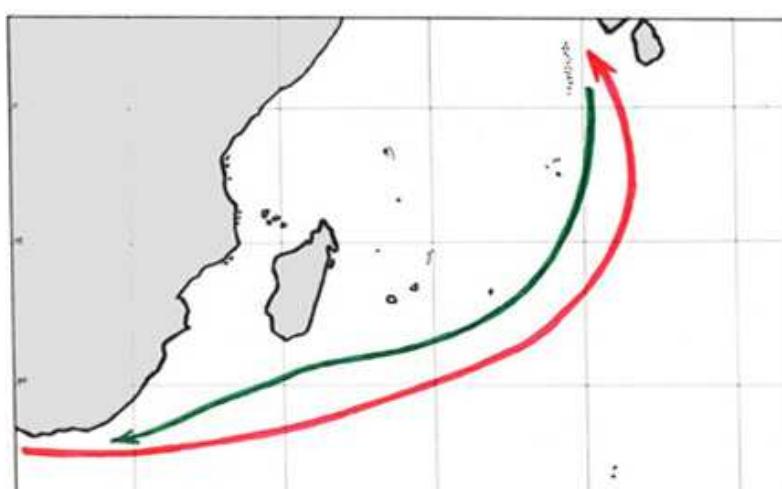


Fragment de l'Anonyme de 1508, Atlas portulan du Ms Egerton N° 2803, *British Museum*, (partie de la carte sur laquelle figure Madagascar). C'est, d'après Kammerer, la première carte dressée par les Portugais à partir de renseignements fournis par des Européens. L'île est encore trop proche du continent. Mais la curiosité tient surtout, dans le report des toponymes sur le document, à la discrimination entre différents informateurs, en dépit de l'ordre d'arrivée des informations à la Casa da India. Cela pose le problème de la reproduction des cartes ou de la difficulté à centraliser et harmoniser cette reproduction.



Tentative de reconstitution des conditions météorologiques qui furent à l'origine de l'arrivée involontaire de Peteira à La Réunion en 1504, à partir d'une étude des cartes météorologiques des étés 2002-2003 et 2003-2004 dans l'Océan Indien

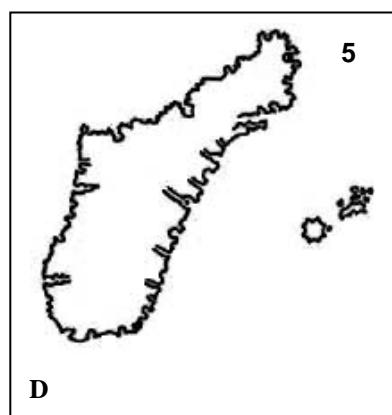
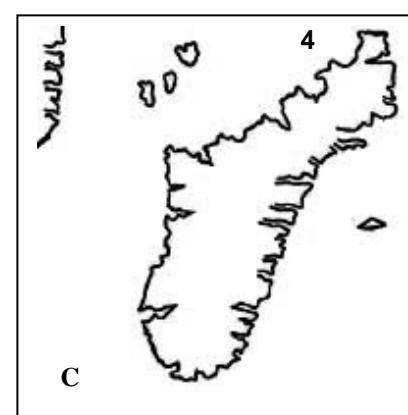
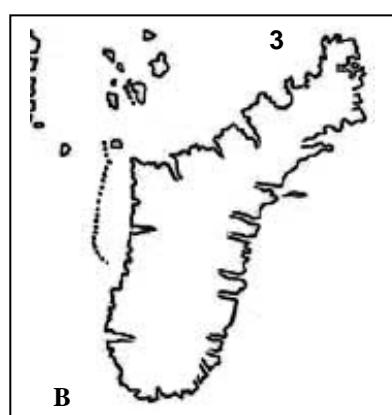
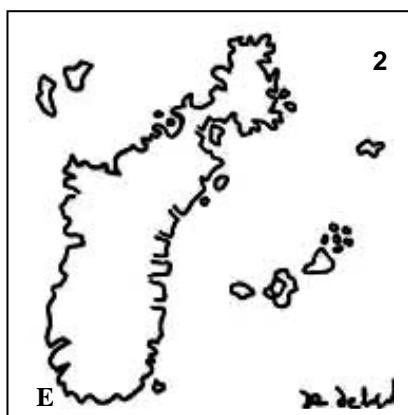
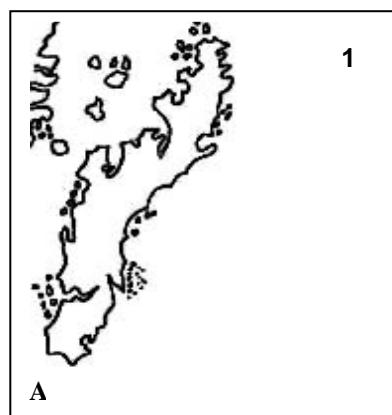
**BP** : zone de basses pressions ; **TT** : tempête tropicale ; **A** : anticyclone ;  
■ Courant Sud-équatorial ; — : trajet de Peteira



Trajets « par l'extérieur de Madagascar » empruntés par les Portugais pour se rendre à Cochin et Goa et en revenir



1 - Feuille n° 7 de l'atlas conservé à la Réserve des Cartes et plans de la Bibliothèque Nationale, coté Rés. Ge FF 14411. 2 – Détail. Ce type de « *portulan* », diffusé dans une société réceptive à l'exotisme de nouvelles terres lointaines, contribua à la naissance de la mythique « île Juan de Lisboa ».



Pour échapper au classement ABCDE de Kammerer et Cortesao, il faut relire le document E en rééquilibrant la chronologie classique par la prise en compte de paramètres tels que la transmission subjective des informations dans le contexte de l'époque et leur transcription dans un esprit plus pragmatique que systématique.

Cela m'amena à penser à l'éventuelle volonté de Tristão da Cunha et de certains de ses capitaines de jouer la carte de la prospection de l'Océan Indien. Évidemment ce n'était qu'une hypothèse. Mais il fallait bien reconnaître qu'une programmation de l'approche des côtes de São Lourenço n'eût pas eu de meilleur résultat. En effet, dorénavant, on savait par Telles de Meneses quelle était la latitude de la pointe Nord de Madagascar. Ruy Pereira avait pu relever la latitude du cap Sainte-Marie. Par d'Abreu on savait quelle distance séparait l'ouest de l'île, en l'occurrence la baie de Fermosa, de Sofala et Mozambique.

Y avait-il donc eu une volonté de jouer la carte de la prospection de la part de Tristão da Cunha et de certains de ses capitaines ? Y avait-il eu la tentation d'en savoir plus sur cette île que les Arabes appelaient « *l'île de la lune* » et que Dias avait trouvée sur son chemin ? Dias, capitaine égaré de l'expédition Cabral à laquelle avait également participé da Cunha. Et quelle avait été la part d'intérêt provoquée par le récit de Peteira, à présent promu pilote du *Cirne* sur lequel se trouvait le futur vice-roi de Albuquerque ? Je ne manquais pas de sujets de spéculation, mais je me dis que je devais me garder d'avancer des hypothèses farfelues.

L'analyse des tribulations des « égarés » de la flotte ne manquait pas d'intérêt. Le parcours de Telles de Meneses et celui de Pereira étaient, tout compte fait, logiques puisque à l'instar de ce qui s'était produit pour Dias et Peteira, poussés par la tempête, ils avaient été éloignés du chemin classique pour aller plus à l'est et ensuite ils avaient pu remonter pour atteindre la zone est de Madagascar. Encore que l'aventure de Pereira et celle d'Abreu eussent été l'objet de récits divergents des chroniqueurs. Ces derniers n'étaient en effet pas d'accord sur les parcours respectifs des deux navigateurs. Qui était allé où ? Tel était le problème à résoudre. Certes, d'un point de vue strictement anecdotique, les historiens se trouvaient devant le genre de cafouillage assez fréquent dont les chroniqueurs étaient loin d'être avares. Et l'inversion dans l'attribution du parcours des deux intéressés eût été sans conséquence autre qu'une inexactitude véniale dans leurs biographies respectives, si cette parcelle de vérité n'avait pas été nécessaire à la compréhension des ressorts de l'exploration systématique des côtes malgaches.

### La mystérieuse aventure de Gomes d'Abreu.

Si le point de chute « initial » de Ruy Pereira était indiscutable, puisque toutes les chroniques le situaient sur la côte sud-est de Madagascar, à Matitanana, l'accostage de João Gomes d'Abreu mettait dans l'embarras plus d'un observateur. Gomes d'Abreu toucha-t-il réellement la côte malgache ? Et si c'était le cas, l'accosta-t-il à l'est ou à l'ouest ? Le trouble naquit dans les esprits des historiens à partir de l'endroit qu'un des deux navigateurs aurait appelé « *bahia Fermosa* » ou « *Formosa* »<sup>1</sup> et dont la dénomination était due, selon de Goes, à Ruy Pereira<sup>2</sup>. Cette version contredisant celle de Castanheda avait l'avantage d'être plus crédible. En effet, Pereira pouvait, après son passage à Matitanana, avoir contourné le cap Sainte-Marie, être remonté le long de la côte ouest de Madagascar jusqu'à Fermosa avant de gagner Mozambique. La complication venait, dans le récit de Goes, du fait qu'il n'était plus question de Matitanana !

En revanche, si Gomes d'Abreu avait été chassé par la tempête vers l'est puis rabattu vers le nord, il aurait dû normalement se diriger vers l'ouest et toucher ou bien l'est de Madagascar, s'il était allé très à l'est, ou alors Sofala, au cas où il serait remonté à l'ouest de Madagascar, le long du canal de Mozambique. Or, au lieu d'atteindre la côte d'Afrique, il était reparti vers l'est, ce qui était anormal tant au niveau du comportement de l'intéressé que de la route sur laquelle les courants et les vents auraient dû le conduire. C'est ce qui convainquit Kammerer, au terme de sa comparaison des chroniques se rapportant à l'expédition de 1506, d'écartier, en s'appuyant sur la lettre que de Albuquerque adressa à D. Manuel depuis Mozambique le 6 février 1507<sup>3</sup>, toute idée du passage d'Abreu à São Lourenço en novembre 1506.

Que Gomes d'Abreu n'eût pas accosté à Matitanana ne faisait pas de doute. En effet, l'accueil fait alors au Portugais qui y accosta la première fois n'avait pas été hostile.

---

<sup>1</sup> Ce qui signifierait « *la belle baie* ». *Formosa* est la forme portugaise et *fermosa* la galicienne. Ce point d'accostage se situerait sur la côte ouest de Madagascar, soit à l'endroit où se trouve l'actuel Toliara, soit à Mahajanga.

<sup>2</sup> De GOES, *Cronica*, liv. II chap. XXI.

<sup>3</sup> KAMMERER, *la découverte de Madagascar...*, op. cité, page 38.

« Personne ne pouvant interpréter leur langage, ils firent comprendre par signes qu'il y avait dans l'île beaucoup de métal ainsi que du clou de girofle et du gingembre, dont ils montrèrent des échantillons avec toutes sortes d'autres choses encore. »<sup>1</sup>

S'il s'était agi d'Abreu, il n'eût pas fait montre de la fébrilité qui fut la sienne lorsque, plus tard, arrivant à Matitanana à l'occasion de l'expédition programmée, son second fut emmené par les habitants du lieu.

« Mais comme il lui avait ordonné d'y aller seul pour ne pas effaroucher les indigènes, ceux-ci dès qu'il fut à leur bord, s'enfuirent à la rame l'emmenant à terre; ce dont le capitaine fut très préoccupé. Armant aussitôt une embarcation de vingt-quatre hommes avec de l'artillerie, il alla à leur poursuite et les vit atterrir.»<sup>2</sup>

Par ailleurs, il est difficilement envisageable que, persuadé d'être en possession d'informations importantes sur les ressources de la terre qu'il venait de découvrir, le navigateur qui avait accosté à Matitanana eût, pour satisfaire sa curiosité, différé le rapatriement de sa trouvaille sur Mozambique et continué sa visite de l'île en remontant de l'autre côté du Cap Sainte-Marie jusqu'à *Fermosa*. Il faut donc admettre avec Barros et Braz de Albuquerque que c'est bien Pereira qui toucha à Matitanana. Et, information importante le concernant, Pereira était, de plus, comme nous en informe Braz de Albuquerque, astreint à respecter le contrat passé avec les armateurs de son navire.

« ... Voici le récit que Ruy Pereira fit à l'Amiral de son voyage :

« Aussitôt que nous eûmes jeté l'ancre dans le port de Matitanana, lui dit-il, de grandes pirogues nous accostèrent notre navire, et de nègres faire d'abord, et me montrèrent de l'argent, de la cire et des étoffes de coton, me faisant comprendre par signes qu'il y en avait beaucoup dans leur pays, et que, si je voulais m'y arrêter, je pourrais en acheter. Sur ces dires, je me résolus à entrer dans la rivière, mais le pilote, le maître et le subrécargue du navire me prièrent de n'en rien faire et d'aller droit à Mozambique. Car ce

<sup>1</sup> João de BARROS, Asia de Ioam De Barros, dos factos que os portugueses fizeram no descobrimento e conquista das mares e terras, depois do anno 1412 ate o de 1600, in KAMMERER Découverte de Madagascar..., op.cité. page 33.

<sup>2</sup> João de BARROS in KAMMERER Découverte de Madagascar..., idem, page 55.

*navire était leur propriété et ils n'avaient aucunement l'obligation de découvrir des terres nouvelles ; ils ajoutèrent qu'ils me rendraient personnellement responsable de ce qu'ils pourraient perdre. Je me rendis à leurs raisons, mais, comme les deux indigènes paraissaient intelligents et capables de fournir des renseignements importants sur les ressources que pouvait présenter l'île pour le commerce, je les ai amenés. »<sup>1</sup>*

En novembre 1506, quelqu'un d'autre avait donc touché également la côte malgache ailleurs qu'à *Matitanana*, en un lieu qu'il appela *Fermosa*. Si je convenais donc avec Kammerer que le passage de Gomes d'Abreu, sur la côte malgache était sujet à sérieuses controverses, si j'admettais que dans le doute on pouvait suivre le témoignage d'Afonso de Albuquerque, témoin privilégié des comptes rendus faits par les navigateurs au capitaine major à leur arrivée à Mozambique, je devais également prendre en compte des évidences sur lesquelles le chercheur n'avait pas suffisamment insisté.

J'émis l'hypothèse qu'à moins d'avoir tous été frappés d'une incapacité à lire, doublée d'une propension à l'amalgame de documents d'archives, ceux qui nous avaient livré l'histoire de l'aventure coloniale portugaise, les Corrêa, Barros ou Castanheda, n'avaient pas pu produire des élucubrations au point que tout ce qui avait été dit sur João Gomez de Abreu était faux. En tout cas, le nom de *Fermosa* n'avait pas pu naître de l'imagination de Damião de Goes, à la Casa da India vers 1536 et dans celle de Castanheda en 1526 à Cochin.

En effet, contrairement à ce qu'auraient pu faire croire les dates de publication de la quasi-totalité des premières éditions des chroniques du XVIe siècle comprises entre 1550 et 1570<sup>2</sup>, il y avait entre les auteurs des différences de générations et de sources d'information. Les écrits d'Afonso de Albuquerque dataient du début du siècle, Castanheda écrivit plusieurs décennies plus tard. Arrivé en Inde en 1528, eut-il accès à des informations recueillies

<sup>1</sup> Braz d'ALBUQUERQUE, *Commentarios*..., in GRANDIDIER, *Collection des ouvrages anciens...*, op. cité, page 18.

<sup>2</sup> Les trois premières décades de l'ouvrage primitif de João de BARROS furent publiées à Lisbonne entre 1552 et 1563, Lopes de CASTANHEDA fut publié en 1552, Damião de GOES en 1566-1567. Publié en 1858-1866, Gaspar CORRÊA fait exception.

par des compagnons de João de Lisboa<sup>1</sup>? Corrēa et de Albuquerque avaient vécu en direct les événements, Goes et Barros en avaient pris connaissance à travers les archives de la Casa da India. Les divergences pouvaient donc s'expliquer par l'accès à des sources distinctes livrant chacune des parcelles d'une même vérité qu'il fallait résigner dans le contexte de l'époque pour en trouver la cohérence et apporter une solution à l'éénigme.

Non, l'aventure de Gomes d'Abreu ne pouvait avoir été inventée. Je ne pouvais exclure qu'en même temps que Pereira arrivait à Matitanana, un autre navire avait touché la côte malgache en novembre 1506 et qu'il avait mouillé ailleurs, en un endroit qu'on peut estimer désert au moment de l'accostage, puisque en l'absence d'un nom vernaculaire, le nom « *fermosa* » attribué par le navigateur était portugais. Et compte tenu du climat et de la végétation de la côte sud-ouest, s'il y avait accosté, il ne pouvait y avoir trouvé des gens vantant l'existence d'une profusion d'épices dans cette région. Qu'il y eût des interférences, des confusions sur les noms des intéressés, soit ! Mais ces insuffisances ne pouvaient aboutir à la négation de l'accostage de Gomes d'Abreu à *fermosa*.

### La lettre d'Albuquerque.

Parce que le témoignage d'Albuquerque était présenté par Kammerer comme faisant autorité, il me fallait, pour y voir plus clair, consulter le texte original de sa lettre. J'en ressentis la nécessité parce que les citations grâce auxquelles j'en avais pris jusqu'alors connaissance, chez Kammerer, étaient extraites d'un document que les conditions de conservation avaient amputé de quelques passages. Or, ces lacunes sur ce que de Albuquerque savait, dans le détail, de l'aventure des navires disséminés par la tempête, avaient déjà fait l'objet de spéculations, de la part de Kammerer, à partir d'une reconstitution des passages défaillants faite par Grandidier. Les enseignements qu'ils en avaient tirés devaient donc être pris avec d'autant plus de circonspection que les commentaires de Kammerer pour de Albuquerque me semblaient trop flatteurs pour être pris avec une confiance aveugle :

---

<sup>1</sup> Voir partie consacrée à João de Lisboa page 249 et suivantes.

« le grand d'Albuquerque...<sup>1</sup>(...) il n'est pas possible de récuser sa lettre incontestablement sincère du 6 février et 1507.<sup>2</sup> (...) très bon marin alors que Tristão da Cunha était seulement un homme de guerre (c'est-à-dire un terrien)<sup>3</sup> »

Kammerer n'avait-il pas, en toute bonne foi, été influencé par l'aura du personnage d'Albuquerque et égaré par des témoignages purgés de leur charge politique? Je ne voulais pas, en reprenant à mon compte des informations incomplètes, risquer de m'exposer à un éventuel contradicteur disposant de sources auxquelles je n'avais pas eu accès. Et tout en ne récusant pas ce témoin de premier plan, je trouvais certains points obscurs dans sa lettre au roi et m'évertuais à leur donner une explication logique.

A en croire Kammerer, selon ce document, Pereira avait été le seul à avoir atteint les côtes sud de Madagascar en novembre 1506. Et au retour il était passé par un port que de Albuquerque nommait dans la lettre « *Samtiago* ».

Hélas! Les termes de la lettre d'Albuquerque que l'historien avait rendus limpides, par un ajout de son cru - « ...Pereira en revenant de Matitanana, »<sup>4</sup> - n'existant pas dans le document original, manquaient en réalité de clarté puisque de Albuquerque ne parlait pas de Matitanana mais disait exactement ceci :

« Le capitaine-major, ayant résolu d'attendre à Mozambique la saute de la mousson, a convoqué auprès de lui tous les capitaines et pilotes et il leur a demandé leur avis sur le chemin qu'il nous fallait suivre pour arriver au port de cette Ile, d'où ces hommes<sup>5</sup> . . . . tous les pilotes qui du côté de . . . . Ruy Pereira était venu, c'est-à-dire . . . . la découvrit; je lui ai demandé la . . . . la raison qu'ils donnaient . . . . mais il n'en avait aucune . . . . . . . . ce côté, ni ils ne savaient pas combien . . . . ord, seulement Manoel qui, croyons-nous, a passé. . . . terre de Saint-Laurent, sans l'avoir vue, et, en cherchant la côte de Quiloa, a doublé une pointe de terre en forme de cap par 11° de latitude. Le capitaine-major m'ayant demandé mon avis, je lui ai répondu qu'il devait

<sup>1</sup> KAMMERER, *Découverte...*, op. cité, page 34.

<sup>2</sup> KAMMERER, idem, page 37.

<sup>3</sup> KAMMERER, ibidem, page 41.

<sup>4</sup> KAMMERER , ibidem, page 35.

<sup>5</sup> Les vides ont été respectés.

*aller par la route qu'avait suivie Ruy Pereira pour venir ici, c'est-à-dire par le port de Samtiaguo et par le sud... »*

Ainsi, contrairement à l'interprétation de Kammerer, Pereira était venu d'abord par le port de *Samtiaguo* et, seulement après, par le sud. Ce qui confirmait bien, à mes yeux, que ce port de *Samtiaguo* pouvait se confondre avec Matitanana. Et de Albuquerque précisait :

*« ... en outre, que nous avions un pilote et un navire bien capables de nous mener au port où ils avaient mouillé, port qu'on pouvait atteindre de Mozambique en six jours, avec le vent en poupe... »*

Ce en quoi, soit dit en passant, il se trompait, ou alors anticipait gratuitement pour emporter l'adhésion du roi à son attaque contre da Cunha, puisque personne n'avait jamais fait le trajet dans le sens Mozambique à Matitanana par le cap Sainte-Marie !!! N'importe ! Le capitaine major, en manque d'argent, avait dépêché à Mozambique une caravelle à cette fin,

*« tout en lui recommandant d'aller ensuite l'attendre à l'île de Saint-Laurent, en prenant pour s'y rendre la route du port de Samtiaguo.»*

Mais si Tristão da Cunha avait besoin qu'on lui apportât de l'argent à *Santiaguo*, c'est, en toute logique, parce que c'était le lieu où il pensait pouvoir acheter des épices. Or, c'est de Matitanana que Pereira avait ramené des échantillons de cette plante au parfum de girofle. Parce que les points de latitude de la route du sud, tels le *cap Sainte-Marie* et le port de destination, *Samtiaguo*, empruntée par Pereira - dans le sens Matitanana à Mozambique seulement, il est vrai - avaient déjà été consignés, le pilote de la caravelle ne pouvait plus s'égarer. Et rendez-vous y avait été fixé par le capitaine major qui avait décidé d'entreprendre l'exploration de la partie nord-ouest et de contourner l'île par la voie nord.

En tout cas l'écrit ne pouvait assurer que c'était un port de la côte sud-ouest. Du même coup, de Albuquerque affaiblissait l'hypothèse du passage du navigateur par Saint-Augustin et Toliara.

Plus claire et complète était la relation du fils d'Afonso. Braz de Albuquerque précisait en effet que le navigateur ne put

entreprendre la moindre exploration, même pas celle de « *la rivière* »<sup>1</sup>.

Plus troublant, dans la relation de Braz, qui reprenait les informations fournies par Afonso, il n'était plus question ni de Santiago, ni de Fermosa, ni de Saint Augustin, mais de « *Tanana* » pour désigner le nom du lieu où Pereira jeta l'ancre. Était-ce à dire que Pereira, s'il avait bien accosté à Matitanana, ne s'était jamais hasardé à louvoyer le long de la côte ouest de l'île Saint-Laurent avant de traverser le canal de Mozambique? J'en étais quant à moi à présent persuadé.

Dans ce rébus, il me restait à comprendre pourquoi de Albuquerque avait été le seul à parler de Santiago. Et en même temps, pourquoi les commentaires d'Afonso de Albuquerque, le père, et plus tard Braz, le fils, qui avait colligé les notes du vice-roi, étaient-ils aussi laconiques sur les événements agrémentés de force détails par d'autres chroniqueurs? Pourquoi l'absence de mention à Fermosa chez eux et chez Corrêa qui avait eu accès aux informations détenues par le vice-roi ? Et ce n'était pas tout.

Pour eux, Alvaro Telles était simplement passé par l'extérieur de Madagascar. Le passage de Gomes d'Abreu n'était même pas mentionné. Et alors que Pereira s'était entretenu avec Tristão da Cunha à son arrivée à Mozambique, aucune relation autre que celle d'Albuquerque ne faisait mention de Santiago qui semble se substituer à Fermosa. Corrêa ne cite même pas Matitanana. Un peu comme si une sorte de pudeur les avait poussés à évacuer des événements.

### Egerton ou l'initiation à la lecture des portulans du XVIe siècle.

La carte de 1508<sup>2</sup> était le reflet de cette troublante amnésie. On n'y trouvait pas les noms de Matitanana, de la baie d'Antongil, de l'île de Sainte-Marie, voire du cap Sainte-Marie. Cela ne voulait pas, pour autant, dire qu'elle était antérieure à 1506. Elle avait en effet la particularité de présenter certains noms attribués par les

---

<sup>1</sup> Matitanana se trouve à l'embouchure de la rivière Manampanihy. Voir, supra, détail du récit à la page 194.

<sup>2</sup> Voir détail de la carte commenté page 189.

Portugais en 1506. L'insolite tenait au fait que Soares était rentré à Lisbonne en 1506, que Saldanha avait ramené tous les éléments des tribulations des Portugais antérieurs au drame qui se joua à Matitanana en janvier 1507<sup>1</sup> et que la côte est qui avait reçu deux visites dont l'une l'avait reconnue sur toute sa longueur était superbement ignorée par le portulan. En outre, comme le montrait l'analyse que Kammerer avait faite des chroniques relatant les voyages d'Abreu et Pereira, Matitanana était historiquement plus fiable que Fermosa.

Pourtant, pas plus que Fermosa, Matitanana n'apparaissait sur la carte. Or tous les renseignements étaient parvenus à la Casa da India avant l'établissement de la carte puisque Santiago qui y figurait n'avait été signalée que dans la correspondance que de Albuquerque avait adressée de façon confidentielle au roi. Et ce document était arrivé à Lisbonne par le dernier courrier précédant la mise en route du portulan. Cette absence de cohérence remettait en cause le recours abusif de certains chercheurs à la « *théorie du secret* »<sup>2</sup> suivant laquelle certains noms et détails absents des cartes l'étaient à dessein pour éviter de communiquer des informations à des regards curieux et concurrents.

Mais puisque tel était le cas, cette carte, dressée à partir d'instructions données par des collaborateurs proches du roi, était la démonstration que l'un des objectifs de la Casa da India était de centraliser les renseignements et d'y traiter l'information, de la filtrer politiquement afin de maîtriser ainsi une situation à distance. Nommer un territoire équivalant à lui donner une consistance juridique et politique, il était difficile pour quelqu'un qui n'était pas à l'origine d'un toponyme de prétendre à des droits sur le lieu en

---

<sup>1</sup> L'abandon de Gomes d'Abreu à Matitanana.

<sup>2</sup> « Pour Jaime Cortesão et les partisans de la thèse du secret (*sigillo*), la pauvreté de la documentation disponible découle d'un parti pris méthodique. Détenteurs de grands secrets, artisans d'un plan largement mûri, les princes portugais sont responsables de la dissimulation systématique des moyens scientifiques employés pour naviguer en haute mer. (...) Il n'est pas d'exemple, dans l'histoire, d'un secret longuement gardé, surtout quand il est partagé par plusieurs milliers d'hommes. » Pierre CHAUNU, *L'expansion européenne du XIII<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle*, PUF, collection Nouvelle Clio (l'Histoire et ses problèmes), 1969, Paris, pages 290, 291.

question<sup>1</sup>. Cette entreprise était devenue nécessaire, compte tenu des enjeux financiers énormes. Exercice virtuose d'un avant-gardisme remarquable, l'initiative allait toutefois être cause de bien des interprétations approximatives des événements et polémiques entre historiens modernes. Le portulan d'Egerton était le premier d'une longue série de documents cartographiques qui ne pouvaient être décryptés de façon cohérente, qui ne pouvaient échapper à une interprétation anachronique que dans une interactivité constante avec les subtilités géopolitiques dans lesquelles ils avaient été dressés.

---

<sup>1</sup> A La Réunion, les autorités ont très souvent fait appel à cette pratique pendant les périodes d'instabilité politique.

## Chapitre XVI

### LE TEMPS DES RUPTURES

Partie de bras de fer à des milliers de lieues de Lisbonne.

Depuis leur départ de Lisbonne, il se jouait entre Tristão da Cunha et de Albuquerque une partie de poker qui allait piéger plus d'un historien. Et le non-dit étant de mise, dans ce genre de situation, l'arrière-plan des contestations réciproques m'avait pendant longtemps échappé.

Si de Albuquerque s'évertuait à discréder les initiatives de Tristão da Cunha auprès des autres capitaines et pilotes, le capitaine Major usait de l'autorité que lui avait confiée le roi pour distraire de Albuquerque de ses objectifs et l'enfermer dans des actions que le futur vice-roi réprouvait. Malgré l'impatience et les récriminations de celui-ci, pressé de rejoindre Guardafui,

*« Tristão da Cunha prit de suite la résolution de partir à la découverte de ces richesses, au lieu de perdre son temps sur la côte d'Afrique, mais d'Albuquerque, qui n'ajoutait aucune foi aux dires des nègres, fut d'un avis différent ; il jugeait préférable d'aller entreprendre, conformément à ses instructions, la conquête du royaume persan d'Ormuz... malgré tout, l'amiral Tristão da Cunha décida de faire voile pour l'île de Saint-Laurent, emmenant avec lui les navires de Jean Gomes d'Abreu, de Jean Rodrigues Pereira et de Job Queimado, et Afonso d'Albuquerque dut le suivre. »<sup>1</sup>*

Il fallait en effet être à présent aveugle pour ne pas déceler, dans cette partie de bras de fer, des enjeux dépassant la simple querelle entre deux individus. L'affrontement entre deux blocs aux intérêts divergents se prolongeait à des milliers de lieues de Lisbonne. Les réformes entreprises par D. Manuel en matière de

---

<sup>1</sup> Gaspar CORRÉA, *lendas da India*, in GRANDIDIER, Collection des ouvrages anciens..., op. cité. Page 14.

redistribution des bénéfices avaient jeté l'huile sur le feu<sup>1</sup>. La course à l'enrichissement avait été lancée entre nobles de tous clans, qu'ils fussent chevaliers de l'Ordre du Christ ou de l'Ordre de Santiago et je me demandai si ceux qui m'avaient précédé sur la piste des îles Mascareignes, par angélisme ou vision trop pointue de spécialistes, ne s'étaient pas perdus en conjectures.

J'avais sous les yeux la preuve que le camp de Almeida, conscient que les retombées de l'aventure indienne lui échappaient, tentait d'élargir le champ d'action pour garder des chances de ne pas être irrémédiablement marginalisé. La course aux toponymes des terres nouvellement découvertes en était un signe : le fait que toutes les îles découvertes par quelqu'un du camp de Francisco de Almeida furent nommées du nom du découvreur (l'île de Tristão da Cunha, l'île de João da Nova<sup>2</sup>, la baie de Dona Maria da Cunha) en était une

<sup>1</sup> « De bonnes relations avec Rome étaient indispensables, car, sous le prétexte de la guerre aux Infidèles au Maroc, D. D. Manuel souhaitait obtenir du pape des bulles de croisade. Ces ponctions sur les revenus de l'Église de Portugal furent aggravées par une autre concession du Saint-Siège le roi obtint pour les chevaliers et les commandeurs de l'Ordre du Christ la permission de se marier. Cette mesure mettait à sa disposition la distribution de revenus qui, à l'origine, avaient une finalité ecclésiastique. Pour accroître ses moyens de récompenser ses fidèles serviteurs, il annexa le patronage de plus de cinquante églises. » LABOURDETTE, *Histoire du Portugal*, op.cit. page201.

« (...)C'est sur la noblesse, dont elle transforma profondément les moeurs, les activités et la mentalité, que l'expansion eut le plus profond retentissement. La haute noblesse en sortit renforcée, car la Couronne lui confia la responsabilité politique, militaire et administrative de l'empire. Elle monopolisa les charges de capitaines-donataires (donatários), vice-rois, gouverneurs et capitaines de forteresses. Elle s'enrichit non seulement par les traitements que le roi lui accordait, mais aussi par sa participation à des opérations commerciales, voire par la concussion et la corruption.

« Au début de l'expansion ultramarine, les commandements furent donnés à des fidèles du roi ils provenaient du cercle personnel de D. João II et de D. D. Manuel, mais n'appartaient pas nécessairement à la haute fidalgia.Tout changea lorsque D. Francisco de Almeida fut nommé en 1505: son embarquement fut plus solennel que les précédents, parce qu'il allait prendre le titre de vice-roi. Rapidement, les grands commandements ne furent plus à la portée de tous et quelques familles comme les Meneses s'installèrent quasi exclusivement dans ces postes. » LABOURDETTE, idem, pages 243, 244.

<sup>2</sup> João da Nova apporta un soutien très actif à d'Almeida dans le conflit qui l'opposa à d'Albuquerque en 1508.

preuve suffisante. C'était à croire que le syndrome colombien n'était pas, dans cette affaire, une vue de l'esprit. Trop de faits concourraient à le rendre tangible. Et maintenant, de façon autoritaire, da Cunha exprimait la volonté de découvrir d'autres terres et d'en exploiter les richesses en décidant de prospector les côtes nord-ouest et est de São Lourenço.

J'en tirai comme autre enseignement que s'il était allé vraiment à Fermosa, comme le disait la chronique de Castanheda, d'Abreu s'était écarté délibérément du rail qui le menait vers Sofala. Et c'était, dans ce cas, parce qu'il savait qu'il allait rencontrer l'île qui avait été signalée par Diogo Dias en 1500, et qui sait, Soares au début de l'année 1506. Cela voulait dire que contrairement à ce qu'avait cru et affirmé Kammerer<sup>1</sup>, Tristão da Cunha avait été informé de la découverte de Fernão Soares. Les convois portugais avaient en effet eu coutume, dès les premières expéditions, d'échanger des informations par des courriers déposés aux lieux d'étapes<sup>2</sup> (ports du Cap Vert et des îles du même nom, Vera Cruz, São Bras, Sofala, Mozambique, Goa...) Un ou plusieurs des navires de Fernão Soares avait pu passer au Cap Vert entre le 1er et le 5 mai 1506. En même temps, la flotte de Tristão da Cunha avait pu arriver au même endroit aux environs du 26 avril. Comme elle n'avait atteint le Brésil qu'à la fin de juin, il y avait de très fortes chances qu'elle eût bénéficié des renseignements glanés par Soares lors de son voyage retour, voire que des éléments des deux flottes se fussent retrouvés dans la région du Cap Vert.

De son côté, Albuquerque, conscient de la nouvelle tendance de la politique royale et garant des intérêts de la couronne et aussi de ceux de l'Ordre de Santiago qui lui profiteraient personnellement, contre-attaquait, adressant au roi son rapport réquisitoire du 6 février 1507 contre da Cunha. Il dénonçait la moindre initiative malheureuse de ce dernier, mettant le doigt sur les conséquences négatives des choix du chef d'escadre et se donnant après coup le beau rôle :

---

<sup>1</sup> KAMMERER, *Découverte...*, op. cité, page 30.

<sup>2</sup> Témoin aujourd'hui folklorisé d'une pratique remontant à cette époque, l'arbre-boîte aux lettres situé à Mossel Bay sous lequel, selon la tradition, les Portugais de passage laissaient le courrier.

« Malgré toutes ces raisons, il a voulu suivre la nouvelle route préconisée par les pilotes, mais il n'a pas tardé à reconnaître la vérité de tout ce que je lui avais dit; seulement, quand il s'est décidé à suivre mes conseils. . . perdu près de trois mois . . . . . cent-soixante . . . . côte. »<sup>1</sup>

C'est probablement dans cet esprit que, réponse du berger à la bergère, ne parlant pas de Matitanana ni de Fermosa, il introduisit le toponyme du port « *du côté du Sud* », comme par hasard, ce « *Samtiaguo* »<sup>2</sup>. Bien sûr, à ce stade des hypothèses, il était possible de dire que les rapports faits à Tristão da Cunha par d'Abreu et Pereira l'avaient été hors de sa présence, qu'on lui avait caché certaines informations. Mais même si je sentais flotter, tout au long de mon cheminement à travers le dédale des chroniques, un parfum de rétention d'informations, je n'osais faire miennes de telles suppositions. Et, plutôt que de m'aventurer à pencher pour une interprétation, fût-elle très peu orthodoxe, de cette bien confortable « *théorie du secret* », je préférais avancer l'hypothèse que, sous les dehors d'une image d'un Portugal uni dans la course aux épices face aux prétentions du voisin castillan, se cachait une féroce course à l'enrichissement entre clans portugais, avec en arrière-plan les intérêts énormes des ordres et les alliances extérieures annonçant la perte d'indépendance du Portugal.

### De Albuquerque doit suivre da Cunha.

La suite de l'aventure de Tristão da Cunha et de son escadre allait conforter mes suppositions. En accostant à Madagascar, Ruy Pereira et João Gomes d'Abreu, avaient contribué à aiguiser la curiosité du chef de l'expédition. Celui-ci s'efforça de convaincre de Albuquerque de l'importance d'une visite sur la côte malgache. Et quel pouvait être le poids des arguments d'Albuquerque face aux preuves rapportées par Pereira ? Face aux fruits de cette plante dont

---

<sup>1</sup> Lettre d'Albuquerque du 6 février 1507, in GRANDIDIER, *Ouvrages anciens t. II*, op. cit. page 518.

<sup>2</sup> Saint Jacques le Majeur est fêté le 25 juillet, Saint Jacques le Mineur le 11 mai, Saint Jacques de Nisibe le 11 juillet et Saint Jacques de la Marche le 28 novembre. Or, le premier accostage à São Lourenço se situe au tout début du mois de novembre. Il n'y a donc aucune relation entre Samtiaguo et le jour de la fête du saint.

le parfum rappelait étrangement celui du girofle<sup>1</sup>, à ces deux jeunes Malgaches qu'il avait convaincus de le suivre jusqu'à Mozambique et à l'existence de Bojima, interprète que la chance avait mis sur la route de Tristão da Cunha ? Les seules réticences d'Albuquerque ne pouvaient être que techniques. Il proposa de suivre la voie Sud :

*« Le capitaine-major m'ayant demandé mon avis, je lui ai répondu qu'il devait aller par la route qu'avait suivie Ruy Pereira pour venir ici, c'est-à-dire par le port de Samtiaguo et par le sud, car j'estimais qu'en cette saison de l'année, la pointe de terre que Manoel Telles a trouvée par 11° serait très difficile à doubler en venant de Mozambique, parce que, avec les courants et les vents d'Est, il nous faudrait beaucoup de temps pour franchir les quatre degrés, qui séparent Mozambique de cette pointe de terre et encore n'était-il pas bien sûr que nous y puissions arriver; qu'il ne me semblait donc pas prudent de prendre une voie encore inconnue, n'ayant pas de temps à perdre(...) et qu'il n'était pas douteux que, si les navires longeaient une côte inconnue, on ne pourrait faire plus de trois lieues par jour, à cause des précautions qu'il faudrait prendre... »<sup>2</sup>*

Curieusement, Bojima, qui connaissait Madagascar, n'avait pas réussi à convaincre le futur vice-roi de l'intérêt qu'il y avait à aller au nord-ouest où les Maures, en la circonstance les Malgaches convertis à l'Islam, pratiquaient des échanges commerciaux avec Melinde et Mozambique. da Cunha, lui, ne demandait qu'à se laisser convaincre. Il opta pour le nord. Mais de Albuquerque eût-il accepté de bonne grâce de suivre le capitaine major si celui-ci avait choisi la voie sud ? Impossible de le dire de façon certaine. Certains indices prouvent toutefois qu'il avait la tête ailleurs :

*« ... C'était donc mal le conseiller que de pousser le capitaine-major à tenter une nouvelle route non découverte, alors que nous étions pressés par le temps, car, janvier s'approchant, nous étions sur le point de pouvoir reprendre notre navigation vers les buts assignés par Votre Majesté... »<sup>3</sup>*

---

<sup>1</sup> Il s'agit du *ravintsara* ou *ravinsara* utilisé à La Réunion pour accomoder les grains secs et certains *kari*.

<sup>2</sup> Lettre d'Albuquerque du 6 février 1507, in GRANDIDIER, *Ouvrages anciens t. II*, op. cit. page 517.

<sup>3</sup> Idem.

De Albuquerque était venu dans l'Océan Indien pour porter la guerre sur les rivages la Mer Rouge, du Golfe Persique et la côte de l'Inde. Les explorations ne le concernaient pas. La gestion des acquis portugais sur les rivages continentaux était d'un tout autre intérêt. L'Ordre de Santiago avait à y gagner, avec l'évangélisation, le commerce aussi ... et Afonso rêvait peut-être de gloire, qui sait ? Fidèle à la tradition maintenant établie, Albuquerque, qui allait imprimer à la politique ultramarine du Portugal sa marque dans les huit années qui suivraient, avait, à son tour, choisi de ne pas s'appuyer sur les îles pour assurer la puissance maritime du Portugal. Même Socotra, pour l'instant guignée, était destinée à être très vite dédaignée, trop éloignée du continent pour jouer un rôle géopolitique dans la stratégie portugaise<sup>1</sup>.

Tristão da Cunha reconnaît le nord-ouest de São Lourenço, razzie et massacre.

Le capitaine major organisa donc l'expédition. C'était la première fois que le hasard n'avait rien à voir avec l'arrivée d'Européens dans cette île. Quelles lettres de créance les Portugais allaient-ils présenter? Qu'allait-il dire et faire au nom de l'Europe, et surtout de l'Eglise catholique Romaine, eux, dont le souverain avait obtenu auprès du Pape le privilège d'être le champion de la chrétienté dans ces contrées lointaines? En prenant connaissance des préparatifs, je me souvins de cette mission assignée à Dom Henrique, Grand Maître de l'Ordre du Christ, et dont, par delà les ans, Tristão da Cunha était aussi le destinataire:

*« ... croyant qu'il s'acquiterait du mieux qu'il pourrait de son devoir envers Dieu dans ce domaine (...) s'il pouvait également immédiatement soumettre certains peuples gentils ou païens(...), et prêcher et faire prêcher à ces peuples le nom inconnu mais très sacré du Christ... »*<sup>2</sup>

Le capitaine major était au pied du mur. Il décida de le raser. L'attrait du gain avait balayé tous les états d'âme et toute conscience. Il était loin le temps des moines soldats de la

---

<sup>1</sup> Voir à ce sujet l'aspect géopolitique de l'insularité dans Aymeric CHAUPRADE, *Géopolitique, constantes et changements dans l'histoire*, op. cité, chap. 3.

<sup>2</sup> Extrait de la bulle *Romanus Pontifex*, voir, supra, page 94.

Reconquista ! Pour l'instant, Tristão da Cunha et la grande majorité de ses pilotes et capitaines s'accrochaient à cette île de Saint-Laurent à cause du rêve suscité par l'existence supposée d'épices. Et je le vérifiai plus tard : aller directement vers les îles à épices, pour les épices, était l'objectif des amis de Francisco de Almeida.

Si les chroniques sont fidèles, da Cunha et de Albuquerque quittèrent Mozambique pour Madagascar le 25 novembre. Ils arrivèrent dans la région de Majunga le 8 décembre. La « visite » tourna d'entrée à la razzia et au massacre.

*« Les Maures dont nous nous étions emparés nous ont indiqué deux ports; auprès du premier, nous avons trouvé un village Arabe où nous avons débarqué de suite et dont les habitants, dès qu'ils nous ont aperçus, se sont immédiatement enfuis. Nous y avons trouvé une assez grande quantité de vivres, que nous avons pris, puis nous avons mis le feu au village. Dans la forêt voisine, nos soldats ont tué plusieurs de ces Maures qui s'y étaient cachés et ont amené quelques femmes au capitaine-major, qui les a renvoyées à terre. »<sup>1</sup>*

A Lulangane, ce fut pire :

*« . . . . peur si grande qu'ils se jetèrent . . . . dans les boutres et pirogues . . . . capitaine-major descendit à terre, . . . . . sagayes et de boucliers, . . . . à la nage; . . . . qui l'ont attendu dans l'îlot, ils ont été chargés et poursuivis l'épée (...) La mer était toute couverte de cadavres d'hommes, de femmes et d'enfants ; je crois, Monseigneur, pouvoir vous affirmer que le nombre des gens tués dans l'îlot aussi bien que des noyés s'est élevé à un millier. Nous avons aussi fait beaucoup de prisonniers qu'on a amenés à bord des vaisseaux, car le capitaine-major avait donné la permission d'en faire tant qu'on voudrait. Chacun alors prit qui bon lui sembla.<sup>2</sup>*

*On s'est emparé, dans cette ville, de quelques pièces de draps de Cambaye, d'un peu d'argent et de très peu d'or; les navires de Malindi et de Mombaz viennent acheter dans ce pays des esclaves et des vivres. Il y avait une si grande quantité de riz que vingt de nos navires n'eussent pas été capables de le transporter. Nous sommes restés pendant trois jours dans cet endroit, afin que*

---

<sup>1</sup> Lettre d'Albuquerque.... idem page 519.

<sup>2</sup> Lettre d'Albuquerque ... ibidem pages 519, 520.

*chacun pût y prendre ce qu'il voudrait et ce qu'il pourrait emporter à bord. »<sup>1</sup>*

Je compris, en mettant en perspective les passages de Dias, Pereira, Fernaõ Soares et Tristão da Cunha à São Lourenço, que les arrivants n'avaient ni ne suscitaient le même comportement lorsqu'ils étaient isolés ou en armada. Car, dans la situation dont je prenais connaissance, la provocation n'avait pas été le fait des indigènes. Et même quand ils s'étaient réunis en armes sur la plage de Lulangane à l'arrivée des Portugais, ils avaient obéi à un réflexe de défense. Je compris aussi, par leur réaction, que l'alerte avait été donnée sur tous les rivages de l'Océan Indien et que si la voile isolée pouvait être perçue comme une promesse de pratiques commerciales classiques, le fantôme de Vasco de Gama faisant brûler un boutre de pélerins musulmans devançait chaque armada lusitanienne. Désormais, les Européens étaient condamnés à composer avec cette donnée pour s'incruster dans cette partie du monde.

Du point de vue de la connaissance de Madagascar, pendant le mois que da Cunha y séjourna, la collecte d'informations fut suffisante pour que la côte Nord-Ouest depuis la latitude de 17°5' c'est-à-dire la rivière Manambaho jusqu'au cap d'Ambre, fût cartographiée avec une relative précision. La reconnaissance du banc de Pracels et des îlots allait permettre une navigation plus sûre entre Mozambique et cette côte. Toutefois, le naufrage du navire de Ruy Pereira au cap d'Ambre fut le tribut payé par les partisans de l'exploration. Monté en épingle par de Albuquerque dans sa lettre du 6 février 1507, repris à l'envi par les chroniqueurs, il stigmatisa l'échec du passage du cap d'Ambre par le gros de la flotte et ternit l'image de Tristão da Cunha. Il occulta la suite de cette incursion sur les côtes malgaches. Qui pis est, il fut associé à la mésaventure de Gomes d'Abreu.

### **La mésaventure des oubliés de Matitanana.**

Or, contrairement aux autres navires, la caravelle de ce dernier put passer le cap d'Ambre et redescendre normalement le long de la côte est. Et le drame qui se joua par la suite ne fut pas le fruit d'une

---

<sup>1</sup> Lettre d'Albuquerque ... ibidem, page 520.

erreur de navigation, mais bien au contraire, la conséquence d'une prudence excessive et d'une incroyable méprise des membres de l'équipage restés à bord à l'escale de Matitanana. Alors que le capitaine, le pilote ainsi que vingt-quatre marins y étaient reçus par le roi et les habitants,

*« ... une violente tempête s'éleva. D'énormes vagues formèrent une barre infranchissable à l'entrée de la rivière. Pendant quatre jours João Gomes se trouva empêché de rentrer à son bord. Les gens restés sur le navire, voyant qu'il ne revenait pas, le crurent mort. Ils interprétèrent les coups de canon qu'ils avaient entendus comme un combat pour récupérer le maître d'équipage, au cours duquel leur capitaine aurait été tué, ainsi que tous ses compagnons. Ne le voyant toujours pas revenir, ignorant que la barre était infranchissable, en outre désespérant de l'arrivée de Tristan et par surcroît craignant d'être jetés à la côte par la tempête, ils décidèrent de prendre le large, bien qu'ils n'eussent plus de pilote, car ce dernier était descendu à terre avec le capitaine. Ils tinrent conseil pour prendre une décision. Le commissaire du bord prit la parole. Il dit que si l'on hésitait à partir faute d'un pilote capable d'indiquer la route, il se croyait, lui, être en mesure de remplacer celui-ci et savoir la direction de Mozambique, dont on n'était guère éloigné que d'une soixantaine de lieues. Cela emporta la décision. »<sup>1</sup>*

L'historiographie, qui se complaît souvent dans le mélodrame, retint donc la mésaventure des « oubliés de Matitanana ». Aventure léniifiante, comme pour redonner un vernis d'humanité à l'aventure coloniale portugaise après les massacres de décembre 1506. Et Castanheda de poursuivre :

*« Le roi ne cessa de lui manifester sa sympathie, mais le marin ne put surmonter le chagrin que lui causa cet abandon. Il tomba malade et mourut, ainsi d'ailleurs que huit de ses hommes. »*

La mort du capitaine ne fut pas, à mes yeux, le fait le plus important à retenir de cet épisode du séjour des « oubliés de Matitanana » à São Lourenço. Pour la première fois en effet, un certain nombre de Portugais avaient passé plus d'un mois dans ce village de la côte est de la grande île. Ils avaient été en contact permanent et amical avec les habitants du lieu. Et, preuve qu'ils n'avaient pas été retenus prisonniers, lorsque le pilote prit

---

<sup>1</sup> CASTANHEDA, I, 279, cité par KAMMERER, *Découverte...*, op. cité. page 55.

l'initiative d'entraîner la quasi-totalité des survivants<sup>1</sup> dans sa traversée en canot depuis Matitanana jusqu'à Mozambique, le roi ne s'y opposa pas. En réalité, ce séjour permit la première approche réelle du pays. Et même si les chroniques étaient avares de détails sur cet aspect du séjour, on peut penser qu'il fut très important pour la suite de l'aventure portugaise dans cette zone de l'Océan Indien et capital pour la cartographie de l'île elle-même.

Avant de quitter Mozambique pour Socotra, la flotte de 1506 dépêcha Saldanha auprès du roi pour lui annoncer la nouvelle de l'expédition de São Lourenço. Mais les renseignements que rapportait Saldanha n'étaient pas complets. Manquaient ceux, à coup sûr plus détaillés et probablement plus importants, qui avaient été recueillis par les deux groupes de marins de l'équipage de Gomes d'Abreu<sup>2</sup>. En effet, le navire lui-même se retrouva à l'île d'Angoza où il rencontra celui de Ruy Soares.

*« Les deux navires allèrent ensemble à Mozambique, que l'amiral tristan da Cunha avait déjà quitté.<sup>3</sup> »*

Quant au pilote et à ses compagnons oubliés à Matitanana,  
*« ...avec la permission du roi, ils consolidèrent leur bateau, y entassèrent des provisions et remplirent d'eau plusieurs gros bambous ; le pilote confectionna tant bien que mal un astrolabe de bois, et ils partirent en 1507... »*

### Le pilote d'Abreu quitte São Lourenço.

Alors que je me réjouissais de savoir l'énigme d'Abreu et de Fermosa éclaircie, je me retrouvai devant une deuxième énigme : la voie suivie par le pilote et ses compagnons pour regagner Mozambique. Avaient-ils regagné la côte d'Afrique par le nord ou le sud ? Cela n'avait apparemment aucun rapport avec l'énigme

<sup>1</sup> « *Ils partirent, laissant à Matatane trois des leurs... », CASTANHEDA , in GRANDIDIER, op.cité , t. I , page 35.*

<sup>2</sup> Comme en témoigne le lexique portugais-malayalam accompagnant la relation de Alvaro Velho dès la première expédition de Gama, les Portugais s'efforcèrent toujours de recueillir le maximum d'informations des populations autochtones. Il est inévitable que, dans le contexte du séjour à Matitanana, les « oubliés » aient eu des contacts fructueux avec Malgaches.

<sup>3</sup> CASTANHEDA, *Historia...*, t II chap. XXX XXXI, page 10 et suivantes, in GRANDIDIER op. cité, page 36.

précédente. C'était pourtant un élément décisif pour couper court à une éventuelle polémique.

Castanheda laissait entendre qu'ils choisirent la voie nord. En effet, suivant sa relation, avant de s'éloigner de São Lourenço pour franchir le Canal de Mozambique,

*« ils s'arrêtèrent dans une des baies du Nord-Ouest pour y faire de l'eau ; la plupart d'entre eux y furent blessés à coups de sagaies et de pierres par les indigènes qui les attaquèrent traîtreusement.<sup>1</sup> »*

Mais, en possession d'informations sur la route du Sud déjà empruntée dans le sens São Lourenço vers Mozambique et des données sur les latitudes, il était difficilement envisageable que le pilote eût choisi la route la plus longue. Autre détail renforçant mon scepticisme, l'usage de pierres lancées à la fronde (*piletse*) est propre aux Tandroy. Enfin, si, comme le prétendait Castanheda, les Portugais avaient regagné Mozambique par la voie du nord, leurs compagnons, prétendument laissés à Matitanana ne seraient pas descendus vers le sud. En effet, des compagnons de Diogo Lopes Sequeira qui, en 1508, remontèrent à pied la côte malgache depuis l'extrême Sud de l'île jusqu'à Matitanana rencontrèrent l'un d'entre eux, André, dans la région de Tólañaro.

La mésaventure de l'agression dont ils furent l'objet, alors qu'ils faisaient aiguade, est également plus vraisemblable dans le sud que dans le nord<sup>2</sup>. La rareté de l'eau dans le Sud et le Sud-ouest en fait un bien précieux que les indigènes ont à cœur de défendre. C'est dans la région de l'île de Trano Vato que les indigènes tentèrent d'interdire l'approvisionnement en eau de Soares. C'est sur la côte sèche de l'Atlantique, dans la baie de Saldaña, que Francisco de Almeida fut tué alors qu'il faisait aiguade.

Le récit de Castanheda situait à Angoza l'endroit où les marins furent récupérés, comme pour le premier groupe qui avait regagné l'Afrique avec la nef. Or, leur traversée se situait après février. Les vents portants soufflant vers le nord-est entre le cap Saint-André et Mozambique, leur dérive vers un point situé au sud de Mozambique était improbable. L'information donnée par Osorius était donc plus

---

<sup>1</sup> CASTANHEDA, *Historia...*, idem.

<sup>2</sup> Voir la partie consacrée à l'importance géopolitique de l'eau dans le monde dans Aymeric CHAUPRADE, *Géopolitique, constantes et changements dans l'histoire*, op.cité, partie IV, chapitre 5, page 588 et suivantes .

crédible puisqu'il disait que près de Sofala, Lucas Fonseca qui revenait d'Inde fit leur rencontre et il « *les conduisit à Mozambique d'où ils gagnèrent Goa.*<sup>1</sup> »

Ainsi, sur la première partie du périple, il parvint plus d'informations à Cochin qu'à Lisbonne. Les conséquences devaient en être déroutantes pour les historiens intéressés par la découverte des Mascareignes.

### Rupture définitive entre Vasco de Gama et Manuel.

Depuis que Saldanha avait quitté Lisbonne, le 4 avril 1506, plusieurs événements y avaient changé le contexte politique. Evénement majeur, à peine quatre mois après le départ de la flotte composite de Tristão da Cunha, Philippe le Beau était mort. Ce décès « prématûré ? » à l'âge de 28 ans réglait bien des problèmes. Le beau père de D. Manuel, Ferdinand, pouvait en effet continuer pendant un bon bout de temps, à condition que Dieu lui prêtât vie, à être le régent de la Castille. Dans la conjoncture que connaissait la péninsule ibérique, compte tenu de l'âge de Ferdinand et le gel temporaire du pouvoir dans le royaume de Castille, D. Manuel pouvait nourrir l'espoir de réunir la péninsule sous la bannière du Portugal et contrebalancer une éventuelle tentative de mainmise de l'Autriche sur la Castille, à l'avènement de l'héritier Charles. Après tout, Ferdinand et son épouse avaient bien tenté une hégémonie castillane !

Le choix qu'avait fait D. Manuel de ménager la chèvre et le chou, au plus fort de la tension entre Ferdinand et Philippe, avait donc été des plus judicieux. Mais maintenant que le danger autrichien était momentanément écarté, il lui fallait donner plus de gages au camp pro-castillan et à la Maison des Bragance qui avaient repris du poil de la bête. La pression était si forte qu'il devait prendre, en ce début de 1507, une décision difficile, aux conséquences imprévisibles : mettre fin à tout espoir de Gama de devenir un jour Seigneur de Sines.

Dire que, le 26 juin 1507, le ciel tomba sur la tête de Vasco de Gama serait exagéré. Etant donné la personnalité de l'homme, il

---

<sup>1</sup> Hieronymus OSORIUS, *Da vita e feitos del Rei D. Manoel*, t. II, livro 5, edit. 1804, pages 21 à 26, in GRANDIDIER op. cité page 40.

fallait bien plus que la publication de l'arrêté par lequel le roi le chassa de Sinès pour l'abattre. Et puis, ce n'était pas vraiment une surprise. Trop de gens étaient dans le secret depuis trop longtemps : le Roi, le Duc de Coimbre, Francisco Barradas, Jean de Gama<sup>1</sup>. Dom Vasco s'était douté de l'issue du conflit qui l'opposait depuis sept ans à l'Ordre de Santiago au point qu'il avait choisi le divorce. Car le Vasco de Gama<sup>2</sup>, dont le regard conquérant et farouche relègue au rang d'agrément normal l'insigne de chevalier de l'Ordre du Christ qui lui barre la poitrine, le Vasco de Gama qui, sur les pages internet consacrées à l'Ordre du Christ y est associé au point d'en paraître le référent, ce Vasco de Gama là n'a pas toujours été chevalier de cet ordre.

Il choisit, en 1507, après avoir porté haut et loin les couleurs de l'Ordre de Santiago, de rompre avec cet ordre qu'il devait considérer comme bien revanchard et mesquin, depuis le jour où, par la voix de son Grand Maître, celui-ci refusa de céder Sinès à l'Amiral des Indes. Le problème c'est que l'entrée de Gama dans l'Ordre du Christ lui faisait perdre tous les avantages dont il bénéficiait en tant que chevalier de l'Ordre de Santiago.

*« Il perdit aussi la commanderie de Chouparria, pour le motif qu'il avait démissionné de l'Ordre de Santiago et était passé à l'Ordre du Christ. »<sup>3</sup>*

Même si le ciel ne lui était pas tombé sur la tête, Gama avait de quoi tenir le roi pour principal responsable de la perte de Sinès et lui en vouloir sérieusement. De plus, les termes de l'arrêté équivalaient à un véritable bannissement :

*« Nous, le Roi, faisons savoir à vous, D. Vasco de Gama, amiral des Indes et membre de notre Conseil, qu'il nous sied, pour certains motifs qui nous ont déterminé, que d'ici au trentième jour suivant la promulgation de cet arrêté vous fassiez partir votre*

---

<sup>1</sup> Le Duc de Coimbre était maître de Saint Jacques et d'Aviz ; le Licencié Francisco Barradas était chevalier de l'Ordre de Saint Jacques, commandeur de Mongelas, chancelier de la maison du Duc de Coimbre et son conseiller de justice et Jean de Gama était intendant de la maison du Duc.

<sup>2</sup> Il s'agit du fameux portrait conservé à la société de géographie de Lisbonne et qui illustre bien des ouvrages et articles consacrés à Vasco de Gama.

<sup>3</sup> Préface de Jean AUBIN in Paul TEYSSIER et Paul VALENTIN, *Voyages de Vasco de Gama*, op. cité.

*femme et tous vos gens de la ville de Sines, où ils se trouvent actuellement;*

*Et ni vous, ni votre femme ni vos gens ne pourrez plus revenir ni entrer dans ladite ville, à partir de ses limites territoriales, sauf autorisation du maître de Saint Jacques mon très aimé et estimé neveu.*

*Et si vous franchissez sans son autorisation la limite territoriale, avec ou sans vos gens, vous aurez à payer 500 cruzados d'amende pour chaque individu appréhendé.*

*En plus, nous nous réservons de vous infliger, pour cette infraction, le châtiment que méritent ceux qui n'obtempèrent pas aux ordres de leur Roi et seigneur.*

*(...)Et de même, nous vous ordonnons, concernant les maisons que, dans ladite ville de Sines vous faites construire, qu'il n'y soit plus entrepris d'autres travaux, et que ceux en chantier soient suspendus, sans que vous y travayliez davantage ni fassiez travailler en quelque manière que ce soit, car telle est notre volonté, entraînant, si vous ne vous y conformiez pas, le châtiment, déjà mentionné, auquel vous vous exposeriez.... »<sup>1</sup>*

Et comble lâcheté, le roi s'était réfugié derrière le droit dû aux souverains de n'avoir pas de compte à rendre à leurs sujets pour se justifier de leurs décisions. Il avait simplement dit : « *pour certains motifs qui nous ont déterminé* ». Il n'avait même pas eu le courage de dire qu'il avait cédé aux pressions des pro-castillans, de l'Ordre de Santiago et du camp des Bragance. Mais Vasco de Gama le savait et tous ceux qui lui étaient fidèles aussi.

### **Une île ayant une longueur d'un million de pas.**

C'est dans ce contexte que le 8 août, Saldanha fut accueilli à Lisbonne. Le retour du Portugais porteur des informations sur Madagascar et accompagné des deux Malgaches de Matitanana accrut la curiosité pour « les îles ». Comment le roi et ses conseillers accueillirent-ils la nouvelle ? Sans document susceptible de m'aider à comprendre la raison qui avait poussé D. Manuel à

---

<sup>1</sup> Arrêté royal du 21 mars 1507, Archives Nationales, Torre do Tombo, liv. dos copos, f° 257 Reproduit par Teixeira de Aragão, (1898), Document n° 18. Reproduit in René Virgile DUCHAC, *Vasco de Gama, l'orgueil & la blessure*, op. cité, pages 31, 32.

attendre un an et un deuxième rapport<sup>1</sup> pour manifester de l'intérêt pour São Lourenço, je m'en tins à des hypothèses raisonnables. Dans l'immédiat, si des îles, surtout de cette dimension, étaient découvertes dans la partie du monde que lui avait garantie le traité de Tordesillas, cela lui donnait une envergure nouvelle aux yeux des autres nations européennes. Et pour ses relations avec le Saint Siège cette découverte était une aubaine. Le 25 septembre, D. Manuel annonça donc au pape Jules II

*« la découverte d'une grande île qui ne le cède pas à Taprobane et qu'habitent des Sarrazins, île située sur la côte orientale d'Afrique et ayant une longueur d'un million de pas. »<sup>2</sup>.*

Aux yeux du pape, cette île dont D. Manuel avait eu soin de préciser qu'elle était habitée par des « Sarrazins » le confortait encore plus dans son rôle de champion de la chrétienté... et pouvait lui valoir des retombées financières<sup>3</sup>.

Sans doute ! Mais en même temps, les preuves rapportées n'étaient pas d'un intérêt économique extraordinaire. Et puis, il y avait eu le naufrage d'un, voire deux navires puisqu'on n'avait plus eu de nouvelles de celui de Gomes d'Abreu. Et dans ce cas, le rapport jouait, de prime abord, en défaveur de la découverte. Car si Cabral en son temps avait perdu sept naves, la promesse des retombées économiques, avec la cargaison d'épices rapportée, avait été au rendez-vous. De plus, la multiplication des terres nouvellement découvertes posait un problème réel de gestion. Comment faire face à une dissémination de comptoirs et forteresses si l'on ne disposait pas du personnel indispensable à la tenue de ces points d'ancre. C'est qu'avec la découverte de cette île d'un million de pas de long, située relativement loin des *feitorias* continentales pourvues de ports capables d'accueillir des navires de plus en plus gros, d'une logistique éprouvée pour le radoub et le transit des cargaisons, la donne pouvait changer.

---

<sup>1</sup> Fernão Soares était rentré à Lisbonne le 28 mai 1506.

<sup>2</sup> *Epistola Serenissima Regis Portugalensium ad Julium Papam secundum de victoriâ contra Infideles habitâ*, 25 septembre 1507 (in-4°, imprimée à Abrantes) citée par GRANDIDIER, *Collection des ouvrages...*, page 45.

<sup>3</sup> Voir, supra, page 204, note 1.

Tout compte fait, c'était peut-être de Albuquerque qui avait raison en proposant de couper la route classique aux épices par la prise de ports de transit de la Mer Rouge et du Golfe Persique.

« ...je me suis empressé de lui [Tristão da Cunha] dire qu'il me semblait utile au service de Votre Altesse que j'emmènasse avec moi toute l'escadre et que j'allasse, après avoir rassemblé tous les navires de guerre que je pourrais trouver, faire construire une forteresse à Socotra<sup>1</sup>; puis, si le vent était favorable, que je réunirais à mon escadre les navires de transport de l'Inde, auxquels je ferais donner l'ordre de m'attendre sur ma route et que j'armerais. En attendant le temps favorable pour faire la traversée, j'avais l'intention d'aller avec ces navires visiter les endroits de la côte d'Arabie que Votre Altesse a conquis et d'y faire tout ce que je pourrais pour son service. »<sup>2</sup>

Gérer des terres continentales était en effet une chose. Gérer un océan en était une autre. Et il était indispensable de s'assurer de l'existence de ressources intéressantes dans cette île avant d'envisager d'y ouvrir des feitorias. C'est ce qui convainquit le roi de confier à Saldanha la mission de reconnaître plus avant l'île de São Lourenço. Il allait en résulter le regimento qui cadra la mission de Diogo Lopes Sequeira.

---

<sup>1</sup> D'Albuquerque se rendit en effet à Socotra, débarqua en Oman, et prit Ormuz le 10 octobre de la même année 1507

<sup>2</sup> *lettre du 6 février 1507* d'Afonso d'Albuquerque, in GRANDIDIER, *Ouvrages...*, t. II, op. cité, page 522.

## Chapitre XVII

### VERS LA MARGINALISATION DES MASCAREIGNES

Les objectifs de D. Manuel et les instructions du régimento.

Pourquoi une mission qui aurait dû être confiée à Saldanha revint-elle à Diogo Lopes Sequeira? Était-ce parce que ce dernier allait appareiller lorsqu'arrivèrent les nouvelles de São Lourenço ? Pas du tout ! Il se passa huit mois entre l'arrivée de Saldanha à Lisbonne et l'ordre de mission<sup>1</sup> délivré à Sequeira. Qu'est-ce qui avait donc bien pu influencer D. Manuel dans son choix ?

La lettre adressée par de Albuquerque au roi contenait suffisamment de sujets d'inquiétude pour que D. Manuel revît ses options qui s'étaient traduites par le « bannissement » de Vasco de Gama et l'affaiblissement, voire l'élimination programmée d'Almeida sur la scène ultramarine. Certes, l'objectif était toujours et plus que jamais de couper définitivement l'ancienne route des épices et de casser le monopole des marchands musulmans dans l'Océan Indien même. C'était une question de survie pour l'empire portugais naissant. Mais en même temps, le différend qui avait opposé da Cunha à de Albuquerque augurait de bien des problèmes internes à l'entreprise portugaise aux Indes. Or le pays, déjà déficitaire en moyens humains, ne pouvait se payer le luxe de querelles intestines à des milliers de lieues de Lisbonne.

En même temps, les informations ramenées, dans un premier temps, par Soares, puis par Saldanha, prouvaient que l'Océan Indien ne se résumait pas à cet arc maritime baignant les rivages continentaux. Les informations précisées par les deux groupes de

---

<sup>1</sup> Régimento du 13 février 1508.

Malgaches ramenés au Portugal avait dû faire réfléchir le souverain à l'intérêt montré par da Cunha pour la découverte d'éventuelles terres à épices encore inconnues des Européens. Et l'immense espace maritime s'étendant de l'île récemment découverte à cette autre grande île située à l'autre bout de l'Océan Indien n'avait, en dix ans, été vraiment sillonnée que par la nave de Caterina Dias en 1503<sup>1</sup>, par Peteira en 1504. Et encore, avait-ce été le fruit du hasard ! Et bien sûr, Alvaro Telles Barreto en 1506.

Il m'était difficile d'affirmer si, en rédigeant le *regimento* à l'adresse de Sequeira, D.Manuel avait pensé trouver un moyen de donner le change à de Almeida et ses partisans. Mais a posteriori, je prêtai au roi ce calcul. Car ce fut le premier mais pas le seul geste qu'il fit en direction du camp de Almeida. Il était en effet étrange qu'un an après avoir signifié publiquement à Vasco de Gama une interdiction de séjour dans sa ville natale, D. Manuel lui proposât la seigneurie de Vila Franca de Xira. Et voilà qu'il confiait à quelqu'un dont les événements allaient démontrer la sympathie pour de Almeida une mission montrant l'intérêt qu'il portait au projet initié par un autre proche de Francisco de Almeida, Tristão da Cunha. Etais-il sincère dans ses décisions ou usait-il de subterfuges pour calmer le jeu ? Et d'ailleurs, n'était-il pas trop tard pour éviter la crise ? Car à Lisbonne comme à Cochim, le camp de Almeida réagissait. Ici, Vasco de Gama refusait l'offre du souverain. Mais là-bas les choses allaient être plus sérieuses.

C'est que le temps jouait en faveur de la crise. En effet, la nouvelle du bannissement de Gama avait dû parvenir à Cochim par l'intermédiaire du convoi de Vasco Nunes d'Abreu qui, ayant quitté Lisbonne alors que la nouvelle était déjà officieuse, était passé le 24 octobre 1507 à Mozambique avant de se perdre corps et biens dans le canal de Mozambique. Quant à la décision de remplacer de Almeida par de Albuquerque, elle avait dû être rapportée à Cochim par João da Nova ...

Ainsi, dès le départ, compte tenu des perspectives de focalisation de l'attention sur l'épreuve de force entre le vice-roi et le champion du roi et des Bragance, à moins de la découverte de

---

<sup>1</sup> Selon Elaine Sanceau citée par NORTH COOMBES in La découverte des Mascareignes..., op. cité pages 77, 78.

miraculeuses ressources de São Lourenço, la mission confiée à Diogo Lopes Sequeira était vouée à la marginalisation.

Par *regimento* du 13 février 1508, le roi confia donc à Diogo Lopes Sequeira la mission d'exploration à Saint-Laurent et « *dans les îles avoisinantes* ». Les termes de la lettre de commande ne laissaient pas de doute sur l'objectif de l'expédition. La tâche dont le navigateur devait s'acquitter était très précise. Il devait reconnaître la côte est de Saint-Laurent, interroger aussi les indigènes sur les ressources de l'île s'inscrivant dans le plan d'exploitation des richesses de l'Inde au profit du Portugal et faire l'acquisition de produits intéressants s'il en existait. Il avait aussi comme consigne de visiter les îles voisines de Saint-Laurent ou de s'informer à leur sujet. Il devait enfin se rendre à Cochin puis, en passant par le détroit séparant l'Inde de Ceylan, baliser la route menant à Malacca en s'aidant de la compétence des pilotes de la région.

Un séjour à São Lourenço agrémenté de contacts instructifs...

Sequeira partit de Lisbonne le 5 avril 1508 avec une flotte de quatre navires. En quittant le Portugal, se doutait-il de l'aventure qu'il allait vivre en quelques mois ? Imaginait-il encore quel beau sujet de polémique il allait livrer aux historiens, avec le contenu sommaire de son rapport extrait du contexte dans lequel s'était déroulée sa mission ? Car ce que l'on retint du voyage de l'intéressé, c'est qu'il prit le temps de mener des investigations le long de la côte est de Madagascar, collectant beaucoup de renseignements auprès des habitants, et qu'il partit ensuite pour Cochin et Malacca.

Disposait-il pour sa mission d'un pilote expérimenté ? Sans doute. Mais le temps record qu'il mit à atteindre l'Océan Indien était aussi une indication sur la connaissance de plus en plus précise de la descente de l'Atlantique Sud et de l'appréciation du point de chute. Il atteignit en effet le cap Sainte Marie<sup>1</sup> le 4 août, après

---

<sup>1</sup> La latitude de ce cap lui avait été certainement communiquée par la *Casa da India* à partir des relevés faits par Soares et confirmés par le rapport de Saldhana. Son escale sur la côte d'Afrique lui permettait d'éviter des tatonnements de longitude encore possibles à cette époque, donc de gagner du temps.

quatre mois de traversée agrémentée d'une escale technique au *cap Talhado* et aux *Meldos de ouro* sur la côte est d'Afrique. Arrivé à *Tólañaro*<sup>1</sup>, il récupéra André et Bartholomé, deux marins de l'équipage d'Abreu<sup>2</sup>. Plus tard, des membres de son équipage chargé de reconnaître à pied la zone séparant Tólañaro de *Matitanana* firent une autre rencontre :

« *Ils avaient rencontré deux Indiens de Cambaye, les seuls survivants d'un navire qui, se rendant à Sofala, s'était perdu dans ces parages trente ans plus tôt ( vers 1480). »*<sup>3</sup>

De Tólañaro, Sequeira remonta le long de la côte est, s'arrêtant à Matatane, à l'estuaire de la rivière Mangoro, à Fénérive, à l'île Sainte-Marie, à Sambave, au Cap d'Ambre. Cette reconnaissance dura six mois. Les informations qu'il recueillit parvinrent à Lisbonne par la nef qui ramenait de Almeida au Portugal. Elles permirent d'enrichir la toponymie de Madagascar qu'on retrouva en 1516 sur la carte de Munich.

### ...Mais sans grand intérêt pour Lisbonne

Ce fut peut-être l'aspect le plus positif de la mission. Car en ce qui concerne les espoirs mis par les Portugais dans les ressources de l'île, la déception fut au rendez-vous. Madagascar n'était pas la terre de rêve, île immense où, sans avoir à faire face à l'hostilité de populations alliées aux Maures, le Portugal aurait pu s'approvisionner en poivre et autres épices.

« *Il [Sequeira] arriva au royaume de Matitanana où il espérait se procurer, d'après les renseignements qu'on lui avait donnés, du girofle et du gingembre ; il fut bien accueilli par les indigènes,*

<sup>1</sup> Cette baie, appelée plus tard *Fort Dauphin* par les Français, est désignée dans le récit de Barros du nom de *Turubaya*, et du nom de *Turouaya* dans celui de Castanheda. Cela montre que la plupart du temps, même déformés, les toponymes utilisés par les habitués des lieux ont été repris par les Portugais. Il faut remarquer, à ce sujet, que les noms de la côte malgache donnés par Sequeira sont des toponymes indigènes pour nombre d'entre eux et des noms de saints pour des lieux dont il n'avait pas obtenu les noms indigènes. Ce constat permet de comprendre la cohérence à la carte Kunstmam IV avec les Mascareignes désignées sous l'appellation globale de « *ilhas masca remhas* ».

<sup>2</sup> Sequeira en rencontra encore trois à Matitanana. Lopes de CASTANHEDA, *Historia do descobrimento e conquista da India pelos portugueses*, in GRANDIDIER, op. cité, t.I, page 50.

<sup>3</sup> Lopes de CASTANHEDA, idem.

*mais il n'y trouva rien. Il apprit seulement que les clous de girofle qu'on y avait vus provenaient d'une jonque de Java, qui, ayant perdu sa route pendant une grande tempête, s'était jetée à la côte près de là ; le girofle qu'elle avait à bord s'était éparpillé sur la plage ; c'est ce qui avait trompé Tristan da Cunha. Il est vrai d'ajouter que les indigènes voyant que cette fleur était estimée par les Maures qui ont commerce avec eux, recueillirent les fruits de certains arbres qui portent des baies analogues à celles du laurier [ravintsara] et dont la saveur rappelle celle des clous de girofle, et les apportèrent à la côte pour voir si on les leur achèterait »<sup>1</sup>*

### Quid de la reconnaissance des Mascareignes?

Pendant les six mois qu'il passa à Saint-Laurent, Sequeira consacra-t-il quelques décades à reconnaître les Mascareignes? L'absence d'informations sur l'archipel était, si l'on s'en tenait aux traces écrites de son expédition, la preuve que pour le navigateur et pour ses informateurs ces îles étaient inconnues. Des générations d'historiens - qui, au demeurant, ne se privèrent pas de spéculer à qui mieux-mieux en d'autres circonstances - s'accrochèrent à cette déduction évidente, puisque pour le sérieux de leurs travaux, seule une preuve écrite de Sequeira eût pu constituer une garantie de la crédibilité du passage de celui-ci aux Mascareignes.

Toutefois, il est sûr que ces îles figurant avec leurs noms arabes sur le planisphère de Cantino, et reproduites depuis 1502 par plusieurs cartographes européens, firent, une fois de plus<sup>2</sup>, l'objet de nombreuses questions auprès des autochtones de la côte est malgache. Les instructions du Roi avaient d'ailleurs été précises à ce sujet :

*« ...Vous vous efforcerez d'explorer et d'avoir des renseignements sur les îles voisines de Saint-Laurent et qu'on dit proches d'elle(...) Quand vous aurez mené à bonne fin l'exploration de cette île de Saint-Laurent, et n'ayant plus rien à y faire, et vous étant informé parfaitement de tout ce qu'il y a à savoir(...) Si vous avez des nouvelles de toute île qui pourrait présenter un intérêt, vous tiendrez conseil avec les pilotes et irez à leur recherche(...) Et vous essaierez de tirer profit de tout ce que vous trouverez en matière de*

---

<sup>1</sup> Barros, Dec. II, liv. IV, ch. III, pages 391 à 395.

<sup>2</sup> Voir, supra, page 209 et suivantes.

*marchandises(...) Et de ces îles, si vous y alliez, ou de Saint-Laurent, si ce n'est pas le cas, vous irez droit vers Ceylan ».*

Quand bien même ces îles eussent été couvertes de forêts et inhabitées, on a donc du mal à imaginer qu'obtenant des habitants de la côte est de Madagascar confirmation de leur existence, Diego Lopes Sequeira eût cédé à la solution de facilité consistant à négliger une exploration programmée, n'appliquant pas ainsi les consignes du regimento. D'autant que dans le même document, le Roi lui confiait une mission non moins importante : s'informer de l'existence de commerce maritime entre la grande île et d'autres terres riveraines de l'Océan Indien, des routes empruntées et des escales sur ces routes.

*« Vous essayerez de savoir si des navires d'ailleurs viennent à Saint-Laurent, et d'où ils viennent (...) si ces navires sont gros ou petits(...) et à quelle occasion ils viennent (...) et quand ils viennent à Saint-Laurent s'ils font escale dans des ports dans une quelconque autre île ; et s'il en est ainsi quels produits ils y trouvent ; et s'ils retournent dans l'année même de leur venue ou s'ils attendent la saison suivante ; et si leurs voyages respectent un cycle annuel ou pluriannuel et leur façon de naviguer (...) ...et si le pays a ses propres nefs et embarcations, et si elles partent de là vers d'autres îles ou régions et quels produits il y a dans les dites îles.»*

Et rien que pour cette partie de la mission, Sequeira était tenu de ne pas négliger « les îles voisines ».

Bien que faisant état du contenu du regimento, un des rares auteurs à avoir considéré comme possible le passage de Sequeira aux Mascareignes, Alfred North Coombes pencha pour un passage du navigateur au large de Santa Apelonya à son retour d'Inde. Il n'insista cependant pas sur l'éventualité d'une reconnaissance de l'archipel, voire d'un arrêt du Portugais. Il ne pouvait imaginer une telle hypothèse à cause de l'a priori dans lequel la lecture faite par Kammerer et Cortesao l'avait enfermé.

Pour sérieux que soit son travail, son hypothèse ne tient pas. Certes, le nom de Sainte Apolline qui correspond au 9 février, jour où l'île a été aperçue, aurait pu être en effet donné par Diogo Lopes Sequeira à son retour de Cochinchine. Suivant les sources les plus fiables, celui-ci quitta en effet Cochinchine le 10 janvier 1510. Compte tenu des vents porteurs en cette saison, il avait tout le temps de

parvenir aux Mascareignes en un mois. Cependant, dire que Sainte Apolline fut aperçue par Sequeira reviendrait à dire que cette île, pas plus que les autres Mascareignes, n'avait été explorée sur le chemin de l'aller, lorsque Diogo Lopes Sequeira accomplissait sa mission de reconnaissance de Madagascar et des îles avoisinantes.

Or, il est évident que si, comme le lui demandaient expressément les instructions, Sequeira prit le temps de visiter les « îles arabes », il le fit en partant de Madagascar. Car, compte tenu de la longueur du séjour à Saint-Laurent, il avait le temps de faire un aller-retour depuis l'un des points qu'il visita sur la côte est : Matitanana, Mananjary ou encore la rivière Mangoro, endroit qui, suivant certains auteurs, serait le point de départ de la voie utilisée par les Arabes pour se rendre de Madagascar vers les Mascareignes<sup>1</sup>. Mais je pencherais plutôt pour le Cap d'Ambre ou Bemaro qui présentent l'avantage, au prix d'une boucle, de reprendre le régime des vents du nord-est permettant de naviguer vers les grandes Mascareignes (La Réunion, Maurice) à partir de novembre quand il n'y a pas de tempête tropicale entre le 45e est le 55e méridien est et le 10e et le 25e parallèle sud.

Qu'il n'eût pas jugé important, voire opportun de faire état de ces îles était par contre une question qui s'imposait. Mais hors de tout contexte historique elle n'avait aucune chance d'être prise en compte par ceux qui s'intéressèrent à l'Histoire des Mascareignes. La première explication qui me vint à l'esprit devant cette insuffisance dans la relation de Diogo Lopes Sequeira, c'est qu'il n'avait peut-être pas éprouvé le besoin, en l'absence de détail susceptible d'entrer dans le projet portugais dans l'Océan Indien, de fournir un rapport circonstancié de sa visite à ces terres encore plus décevantes que Madagascar pour le commerce de son pays. Quant aux noms attribués aux îles, quelle urgence eût-il trouvée de les changer puisque la carte de référence portait les noms d'origine des îles. Après tout, presque tous les autres lieux avaient gardé le nom

---

<sup>1</sup> C'est l'itinéraire arabe proposé par Auguste TOUSSAINT in *Histoire de l'Océan Indien (Peuples & civilisations)*, P.U.F., Paris, 1961, pages 104, 105 et repris par des auteurs tel Pierre CHAUNU dans *L'expansion européenne...*, op. cité, pages 162,163.

qu'ils portaient avant l'arrivée des Portugais dans la région, de Mozambique à Mogadiscio en passant par Kilwa.

En définitive, l'hypothèse que je retins, parce qu'elle était à la confluence de divers éléments d'appréciation, c'est que les Indiens de Cambaye que Sequeira et ses compagnons rencontrèrent à leur arrivée dans le sud de l'île de Sao Lourenço leur fournirent des renseignements très précis sur les trois « îles arabes » bien connues des voyageurs riverains sous leurs noms respectifs. Mais Sequeira ne les visita peut-être pas, autrement le positionnement de Rodrigue eût été correct sur la carte Kunstmann IV<sup>1</sup>.

Une chose était en tout cas sûre : s'il revenait à Peteira toutes les chances d'avoir été le premier Européen à mettre pied sur une des Mascareignes, il y eut des informations précises sur les trois îles avant 1514 et il y a tout lieu de penser que Sequeira contribua à les ramener. Les détails figurant sur la carte dite Kunstmann IV ne laissent place à aucune ambiguïté sur ce point. Le ou les visiteurs ne furent peut-être pas des cartographes de talent. Mais tout le monde ne peut pas avoir en ce domaine la compétence de celui qui accompagna Christophe Colomb. Et ce ne serait pas faire preuve d'objectivité que de vouloir exiger qu'un croquis fait par un marin ayant des talents moyens de dessinateur soit de qualité irréprochable pour être crédible. Sur ce point non plus, je ne comprenais pas que certains historiens de renom ne se fussent pas privés d'épiloguer à perte de vue sur la datation de documents, non pas en fonction des indications géographiques apportées, mais de la qualité du dessin. Or, sur Kunstmann IV, Rodrigue entourée de sa barrière corallienne, Maurice et ses six îles, et La Réunion tout d'un bloc sont bien la preuve d'un passage de la représentation des îles Mascareignes à partir d'un document arabe reproduit par Cantino à celui des mêmes terres enrichies des éléments nécessaires à leur identification par des navigateurs les abordant.

Après avoir respecté les objectifs de la première partie du régiment, Diogo Lopes Sequeira prit, le 20 janvier 1509, la route pour Cochin qu'il atteignit le 21 avril. Mission sans péripéties et normalement respectée jusqu'au moment où, arrivant en Inde, il se trouva en face d'une situation politique très tendue.

---

<sup>1</sup> Voir, infra, page 272.

## La politique ultramarine portugaise à l'épreuve des ambitions personnelles.

Si D. Manuel avait en effet misé sur le rêve de conquête pour maintenir un minimum de cohésion au sein de la classe sociale engagée dans la politique ultramarine du Portugal, il n'avait peut-être pas pris en compte à sa juste mesure une donnée: le comportement inhérent à l'adhésion des hommes à la conquête de terres lointaines. Se retrouver à dix mille lieues et six mois de mer de Lisbonne avait de quoi aiguiser les appétits. Le syndrome colombien donnait depuis bientôt deux décennies des idées de puissance et de richesse aux sujets de Manuel qui se lançaient dans la course aux épices orientales. Avoir été nommé vice-roi des Indes par D. Manuel, donnait un sucroît d'assurance. L'exemple n'avait-il pas été donné par Vasco da Gama lui-même, lorsque chargé d'honneurs et fort du poids politique qu'il avait hérité de sa première expédition, il décida d'enfreindre le choix du roi et d'écartier Cabral pour entreprendre sa deuxième expédition ?

Après avoir été pendant deux ans vice-roi des Indes, charge qui sur l'échiquier politique portugais lui redonnait des perspectives intéressantes, de Almeida ne supporta pas l'idée d'avoir à accepter la politique menée au nom du Roi par de Albuquerque et d'être remplacé par celui-ci au poste qu'il considérait comme sien. Car, n'en déplût à son rival auréolé des succès remportés à Socotra et Ormuz, il avait la conviction d'avoir de réelles ambitions pour cette partie de l'empire colonial portugais ! Or, la bousculade guerrière et le rêve de puissance qu'avait fait naître chez de Albuquerque son imminente prise de fonction de vice-roi l'avaient poussé, dès son arrivée dans l'Océan Indien, à prendre des décisions unilatérales que de Almeida ne manqua pas d'exploiter.

Loin de la cour, l'affrontement tourna dans un premier temps à l'avantage de celui qui était le premier dans la place. De Almeida intrigua pour fragiliser, déstabiliser celui qu'il considérait comme un usurpateur, un empêcheur de mener la seule bonne politique coloniale, la sienne. Participèrent au complot contre de Albuquerque Jorge Barreto, João da Nova et Antonio do Campo.

C'est dans ce contexte d'intrigue que Sequeira arriva à Cochin le 21 avril 1509. Aussitôt de Almeida lui proposa de se joindre aux opposants à de Albuquerque pour obtenir la déchéance

de ce dernier. Et dans cette affaire, Diogo Lopes Sequeira fit mieux que céder aux pressions du vice-roi en place. Il adhéra par conviction à l'opposition à Albuquerque. On soulignera qu'il ne faillit pas pour autant à la suite de sa mission de reconnaissance qui devait le mener vers Malacca. Mais y avait-il incompatibilité entre ces deux décisions ? N'était-il pas déjà obsédé, comme da Cunha, par cette logique de conquête des îles à épices ? Encore dans l'ombre, comme un João Serrão ou un Magellan, ne rêvait-il pas à de nouvelles routes nécessaires à l'enjeu économique qui précipiterait la redistribution des cartes dans l'Europe capitaliste ? Et était-ce le fruit du hasard si dans l'aventure de Malacca il retrouva à ses côtés Magellan et Francisco Serrão ?

On ne sait pas grand-chose du retour de Sequeira. A son retour de Malacca, il apprit que le vent avait tourné. Délgué par D. Manuel, l'amiral Coutinho avait installé de Albuquerque à la place de Francisco de Almeida et ce dernier, à bord du *Graça*, avait déjà pris le chemin de son dernier voyage. Par crainte de représailles, sans doute, Sequeira se fit très discret et se hâta de s'éloigner des rivages de l'Inde sans se douter, peut-être, que cette fuite peu glorieuse allait être effacée avant la fin de la même décennie<sup>1</sup> ?

Quant à l'île de São Lourenço et autres îles avoisinantes, la discréption dont s'entoura Diogo Lopes Sequeira à partir de janvier 1510, la mort de Francisco de Almeida, la geste de plus en plus triomphante d'Albuquerque leur donnaient peu de chances de ne pas être reléguées dans les coulisses de l'actualité portugaise. Ah ! Si encore elles avaient été des îles à épices !

Un certain João Serrão, ancien capitaine de Vasco de Gama et futur compagnon de Magellan.

Porteur du rapport de mission de Sequeira et de la nouvelle de la mort de Francisco de Almeida, le *Graça* arriva à Lisbonne au deuxième trimestre de 1510. Je fus donc assez surpris lorsque je lus :

---

<sup>1</sup> Accompagné de João de Lisboa et d'Estevao de Gama, fils de Vasco, il revint en Inde en 1519, pour y prendre ses fonctions de vice-roi.

« Une flotte de trois navires est partie en 1510 du Portugal, ayant pour amiral Juan Serrano.<sup>1</sup>

(...) Juan Serrano, Payo de Sousa et un autre marin sont partis pour établir des comptoirs commerciaux dans l'île de Saint-Laurent.<sup>2</sup> »

Deux expéditions dépêchées coup sur coup vers la Grande Ile, voilà qui pouvait, en effet, donner l'impression que le centre d'intérêt de Lisbonne s'était déplacé vers le sud. D'autant plus que le *Graça* avait certainement dû arriver à Lisbonne après le départ de Serrão ou, tout au moins, après la décision de la commande de mission<sup>3</sup>.

En réalité, le nord restait prioritaire. Et l'accaparement des énergies lusitaniennes auquel se livrait de Albuquerque pour les besoins de sa politique en était la preuve. A la lecture du journal de cette année 1510, j'avais l'impression que les intrigues et coups de Jarnac qui avaient émaillé pendant des années la rivalité entre le camp de Almeida et celui du héros du moment appartenaient à un lointain passé.

L'histoire était impitoyable pour les vaincus et n'avait plus d'yeux que pour le nouveau vice-roi. Volant de bataille navale en siège, et de bombardement destructeur en assaut, celui-ci avait, en trois ans, verrouillé une à une les places stratégiques de la route classique des épices : Socotra, Ormuz, Cochin, Diu, Calicut. Il faut dire que de Albuquerque n'était pas avare en récompenses pour ses capitaines et pilotes. Et il le fallait bien, pour galvaniser les troupes<sup>4</sup>.

---

<sup>1</sup> Faria Y SOUSA, *Asia portuguesa, t. III*, 1675, Memoria de las Armadas, p. 534.

<sup>2</sup> Faria Y SOUSA, *Asia portuguesa, t. I*, page 140, lignes 28 à 30.

<sup>3</sup> La mort de Francisco d'Almeida survenue le 1<sup>er</sup> mars au Cap, le *Graça* avait dû arriver à Lisbonne au plus tôt fin mai. Or les départs pour l'Océan Indien avaient lieu au début avril.

<sup>4</sup> Pour ne prendre que deux exemples, le premier est « Domingo Fernandez [qui s'était distingué à Aden en 1512] avait été fait chevalier par Albuquerque le 13 février 1513, titre qui fut confirmé par décret royal le 8 juin 1514 (Torre do Tombo Lo 11, fl 69V) »NORTH COOMBES, *La découverte...*, op. cité, page 100. Le deuxième est toujours un compagnon d'Albuquerque, Diogo Rodrigues, dont Boxer dit, à propos de « island of Diogo Rodrigues » : « presumably named after a pilot of Affonso de Albuquerque, who was knighted after the conquest of Goa, receiving the royal confirmation of this honour in

Et voilà qu'il s'était engagé, début mars, dans la bataille de Goa. Bataille longue et hasardeuse, mais à laquelle les succès précédents d'Afonso conféraient de l'attrait, même aux yeux de ceux qui avaient été marqués par la personnalité d'Almeida. Il est vrai que l'ensemble des participants à l'aventure coloniale portugaise étaient conscients des retombées financières que leur rapporterait la réussite de l'entreprise.

Mais il restait encore une place importante à investir : Malacca, la clé de la route des îles à épices et de la mystérieuse Chine ! Et parce que les Malgaches ramenés à Lisbonne avaient dû préciser certaines informations collectées par l'expédition de Tristão da Cunha, la *Casa da India* avait, peut-être, imaginé l'amorce d'un verrouillage du passage sud de l'Océan Indien. Je fus incité à le penser à la lecture de Sousa et de Major :

« *Juan Serran est arrivé [en 1511 dans l'Inde]; il était parti l'année d'avant du Portugal chargé d'étudier les productions de l'île Saint-Laurent et d'y fonder des relations commerciales ; il y éprouva des fortunes diverses et ne réussit pas<sup>1</sup>.* »

« *Cet amiral mit un comptoir dans la province d'Anosy, auprès de la presqu'île qu'on appelle aujourd'hui Fort Dauphin, comptoir qui ne prit pas grande importance<sup>2</sup>.* »

Curieuse, quand même, cette expédition ! Comme le fut plus tard en 1515, celle de Pedreanes, elle avait un caractère bien plus confidentiel que celle de Sequeira. Dans la liste des capitaines de flottes ou de navires isolés qui quittèrent Lisbonne pour l'Inde n'apparaissait même pas la présence de João Serrão<sup>3</sup> en 1510. Mais qui était Serrão ?

Il est des hommes dont le nom apparaît un jour, au détour d'un événement, et dont la participation à l'événement pose plus de questions qu'elle n'en résout. Je plaçai Serrão dans cette catégorie.

---

<sup>1</sup> 1528 (*Viterbo Sousa, Trabalhos nauticos dos Portuguezes nos seculos XVIe XVIIe, Lisboa, 1898, I: 270*) » NORTH COOMBES, ibidem, page 110.

<sup>2</sup> Faria y Sousa, *Asia portuguesia*, t. 1, pages 150, 151.

<sup>2</sup> MAJOR, *Life of prince Henry of Portugal*, p 418, in GRANDIDIER, t.II, op. cité, page 523 .

<sup>3</sup> Eduardo FRUTUOSO, *India Route Project: Relação de capitaens mores e naos que vierão do reyno a este estado da India des do seu descobrimento 1497-1731*, Nautical Archaeology Program, Texas A&M University, 2003.

<http://nautarch.tamu.edu/shiplab/>

Sans sa fin dramatique dans le tour du monde qu'entreprit Magellan en 1519, l'homme se fût perdu dans un anonymat d'autant plus définitif que le nom de Serrão était associé à la seule personnalité de Francisco - l'autre Serrão, ami de Magellan - qui avait vécu aux côtés de celui-ci et de Diogo Lopes Sequeira l'opération survie d'un convoi portugais attaqué par le sultan de Malacca.

Mais João Serrão, lui, était confiné dans le rôle de prospecteur marginal et malchanceux au moment où se jouaient la conquête de Goa et la bataille de Malacca.

*« (...) Serran après avoir perdu beaucoup de temps à parcourir cette île de port en port sans être plus heureux que ceux qui l'avaient précédé, continua sa route pour les Indes où il arriva avec Pelago Sala à l'entrée de la belle saison en 1511. »<sup>1</sup>*

Certes, l'homme avait quelques états de service. Il avait participé à la seconde expédition de Vasco de Gama. Mais il n'avait fait, à cette occasion, l'objet d'aucune publicité. Absent des listes de capitaines de naves de la flotte, tout juste avait-il eu droit à un commentaire à cause de sa caravelle construite à Mozambique en juillet 1502<sup>2</sup>.

En 1505 il refit le voyage avec Francisco de Almeida et regagna Lisbonne avec Fernão Soares en 1506. C'est dire s'il était au fait de la navigation sur la route de l'Inde ! Sans doute, mais ce qui me gênait c'était la discréction qui entourait le personnage. Je le retrouvai justement dans les chroniques de Faria y Souza. Cette fois-ci je n'eus pas plus de chance. À la tête de l'expédition de trois nefs, il aurait dû figurer sur les tablettes des flottes appareillant pour l'Inde. Il n'en fut rien. Et la chronique de Faria y Sousa le concernant était des plus laconiques, comme l'avait été celle de Corrêa pour Diogo Dias et Peteira.

Plus je m'intéressais à son expédition, plus je l'analysais en regard de ce qui se passait au même moment en Europe et dans « les Indes occidentales et orientales », et plus je me rendais compte

---

<sup>1</sup> LAFITAU *Histoire des découvertes et des conquêtes des portugais dans le nouveau monde* t.1, 1733, pages. 398 et 446, in GRANDIDIER Collection des ouvrages anciens..., t.1 op. cité, pages 50, 51.

<sup>2</sup> *Memórias das Armadas* : « João Serrão ē quā caravella q se armou ē mocambique da madeyra lavrada q de portugal pera ???? slevarão » in Paul TEYSSIER, Voyages... op. cité. page 76.

que João Serrão avait hérité d'une mission taillée sur mesure. Mission nécessaire pour donner le change, pour créer la diversion dans les situations politiques délicates. Car, la mission avait été commandée alors que Lisbonne ne savait pas encore que de Almeida, sur le chemin du retour avait été tué. Et la crainte des conséquences des retrouvailles de Gama et de Almeida devait être réelle.

Il fallait être aveugle pour ne pas remarquer que, soucieux de rattraper le terrible affront fait à Vasco en 1507 par suite d'absence d'anticipation politique, Manuel n'avait pas désarmé après le refus d'arrangement que lui avait signifié *o grande descobridor* en 1508. Avec ou sans l'accord du principal intéressé, le roi s'était mis à dispenser ses largesses à la famille. N'avait-il pas attribué une dot de 20 000 réaux à la soeur de Gama lorsqu'elle se maria en 1509 ? N'allait-il pas, en 1511, proposer à un frère de Vasco d'être l'un des capitaines d'une flotte appareillant pour l'Inde ?

La mission qui, j'en étais convaincu, s'inscrivait dans la démarche royale vis-à-vis du camp anti-castillan, était donc l'occasion d'ouvrir des perspectives d'installation d'une *feitoria* dans cette « *grande île qui ne le cède pas à Taprobane et qu'habitent des Sarrazins...* ». C'était la première étape d'investigation d'un terrain neuf proposée à ceux qui avaient été éloignés de l'axe Ormuz, Cochin et bientôt Malacca. Et la bonne volonté du roi était manifeste puisqu'il souscrivait à l'intérêt montré par da Cunha pour São Lourenço.

Ce qui était plus suspect à mes yeux, c'est que si *feitoria* en vue d'une exploitation des richesses il devait y avoir, ce n'était pas à Tólañaro qu'il fallait l'installer. Et les rapports remis à la *Casa da India* le prouvaient. C'était soit à Mahajanga pour affaiblir encore plus le commerce musulman dans la région du Nord-Ouest, soit à Matitanana, à Mananjary ou à l'île Sainte-Marie.

Car, au mieux, Tólañaro ne pouvait être qu'un poste de garde, un verrou éventuel sur la route *por fora*<sup>1</sup> entre l'entrée de l'Océan Indien et les îles à épices du Sud-est asiatique. Et un verrou dont la

---

<sup>1</sup> Expression désignant le passage reliant le passage du Cap à l'Inde par l'extérieur de Saint-Laurent.

caducité était déjà évidente alors même que Serrão n'avait pas quitté Saint-Laurent.

### Serrão perdit-il son temps à São Lourenço ?

Mais Serrão perdit-il son temps, comme le pensèrent les historiens qui évoquèrent son expédition ? Dans le jeu de dupes engagé entre le camp de Gama et les forces qui avaient l'oreille du roi, Serrão, homme de Gama et d'Almeida était un vrai joker. Ce qui n'avait pas été possible à Sequeira, dans le cadre d'une mission plus lourde, était envisageable maintenant. Serrão pouvait prendre le temps de prospecter discrètement dans une zone bien délimitée.

Si un navigateur avait eu les informations, les moyens, le temps et la compétence pour une reconnaissance sérieuse des trois grandes Mascareignes, c'était Serrão. Personne, avant lui n'avait eu le loisir de le faire. Et après lui, ni Domingos Fernandez, ni Diogo Rodriguez et encore moins Mascarenhas n'avaient, alors que, mortifiés, ils rentraient au pays, eu le temps, la préoccupation, la force psychologique de faire les relevés précis de Rodrigue et son lagon, de Maurice et ses îles au nord et à l'ouest et de La Réunion telles qu'elles furent portées sur les cartes portugaises.

A des milliers de lieues de la contrée d'Anosy, la fièvre de conquête avait déjà gagné la forteresse de Goa. Elle allait s'étendre à Malacca en juillet 1511 et mettre en place, au bout d'un mois de combats, le dernier point de contrôle du dispositif portugais pour la maîtrise du commerce des épices. La route de l'Extrême Orient et des îles à poivre et girofle s'ouvrait aux rêves des aventuriers lusitaniens.

Ceux qui, frustrés par des combats incertains, avaient une revanche à prendre sur le Maure, allaient apporter du sang frais à la machine de guerre emballée par de Albuquerque. Tel fut le cas de Pero Mascarenhas<sup>1</sup>. Petit capitaine sans fortune arrivant en cette année 1512 avec la flotte du neveu d'Albuquerque, Dom Garcia Noronha, il allait, fidèle lieutenant du vice-roi, à force de bravoure, tenter de se hisser au rang de Dom Pedro, l'autre Mascarenhas à la noblesse insolente.

---

<sup>1</sup> En 1508, Mascarenhas avait participé sous les ordres de Dom João de Menezes à la bataille d'Azamor qui fut un échec pour les Portugais.

Mais ceux qui, comme Magellan s'étaient faits chiens de guerre à Ormuz, Aden, Diu, commençaient à se lasser du jeu de cache-cache avec la mort dans un empire où ils étaient écartés de la gloire, de la puissance et surtout de la richesse.

## Chapitre XVIII

### LES PORTUGAIS ET LES MASCAREIGNES, PART DE RÉALITÉ ET PART DE LÉGENDE

Des îles, oui.... mais à épices !

Est-ce un signe du destin ? Présomption mal venue dans un travail historique sérieux, mais que je fais mienne : Francisco Serrão qu'un naufrage providentiel avait déposé sur les rivages de Ternate fut, selon la tradition, adopté par le sultan du lieu. Là, il contribua de façon pacifique, dit-on, à ouvrir la voie des îles à épices au Portugal. Et Francisco aurait écrit un jour à son ami Magellan :

*« viens me rejoindre, Fernão. J'ai trouvé ici un nouveau monde, plus riche et plus grand que celui de Vasco de Gama... »*

Le rêve réalisé de Francisco Serrão, la frustration de Magellan et de João Serrão, les renseignements recueillis par João de Lisboa auprès d'autres navigateurs et au cours de ses propres voyages auguraient de beaux lendemains pour la découverte.

Mais une fois de plus, la conjoncture allait situer l'événement loin, très loin de l'île de São Lourenço, juste bonne à entretenir la curiosité de navigateurs insatiables tels Serrão et Pedreanes et frustrer de leurs rêves décalés quelques capitaines sans envergure: Luis Figueira en 1514, Bastian de Sousa en 1515, tous pressés de repartir vers Mozambique, à peine arrivés. Et plus tard, allait venir le temps des marginaux, sans autre ambition que les bénéfices d'une campagne de troc ou de pillage et dont certains se perdaient en cours de route : Bastian de Sousa encore qui, en 1521, préféra aller charger des noix de muscade à l'île Banda plutôt que d'installer une *fortaleza-feitoria* à Matitatana et d'y traiter le gingembre ; La Cerda et Aleixo d'Abreu ; Pero Vaz o Roxo et Pero Annes Frances qui se donnaient du « *mon signore !* » ; ou encore - mais les temps étaient en train de changer - ces Français qui ne

savaient même pas où ils avaient abordé ni ce qu'ils étaient venus chercher et bradèrent tout ce qu'ils avaient à bord contre

« des pagnes, de la cannelle sauvage et du mauvais santal... »<sup>1</sup>

Et pendant ce temps-là, et pour de longues décennies encore, les houles cycloniques du nord-ouest ou du nord-est et les houles hivernales du sud-ouest allaient venir mourir sur les rivages déserts des Mascareignes. Ces îles que João Serrão avait sans doute reconnues dans l'indifférence générale et qu'allait apercevoir de loin, de rares navigateurs portugais, pressés de rejoindre Cochin.

« Du cap de Bonne-Espérance, il y a deux routes pour aller aux Indes, l'une par le canal de Mozambique, entre la côte Sud-est d'Afrique et Madagascar, l'autre à l'est de cette île. Les Portugais préfèrent la première parce qu'ils peuvent se reposer deux ou trois semaines à Mozambique et s'y ravitailler, ce qui est fort utile après et une traversée aussi longue, puis ils se rendent à Goa en un mois. Ils prennent l'autre route, lorsque, partis trop tard d'Europe, ils arrivent au Cap trop avant dans la saison pour leur permettre de s'arrêter à Mozambique ; La traversée est alors très pénible, car il n'y a aucun port où ils puissent faire de l'eau et des provisions, et les équipages sont sujets à des maladies et à des épidémies. »<sup>2</sup>

### Les Mascareignes, des îles à l'écart de la route des épices.

Le repérage des îles du Sud-ouest de l'Océan Indien achevé entre 1509 et 1511, la motivation n'existant plus pour cette zone car toute l'attention s'était fixée sur les îles à épices. Cette course au profit tournée entièrement vers le nord de l'Océan Indien s'était doublée en 1515 d'un intérêt certain pour le Monomotapa, les perspectives de commerce d'esclaves, d'or, d'ivoire et d'ébène. L'intérêt des Portugais pour la route du canal de Mozambique en fut renforcé. Pendant un siècle, les Mascareignes ne furent de ce fait, aux yeux des Portugais, daucun intérêt comme îles relais pour les traversées océaniques. Elles étaient en marge de leurs routes.

<sup>1</sup> Gaspar CORREA, *As Lendas da India*, t. 3, page 241.

<sup>2</sup> Le voyage de la flotte portugaise en 1579 par le père jésuite Thomas Stevens. (Lettre écrite en 1584 :Hakluyt, *Voyages*, tome II, 1623. *Histoire générale des voyages*, tome I, 1746, page 285 ; Hakluyt's *Collection of Early Voyages*, tome II, 1810, page 584, et Kerr's *Collection of Voyages*, tome VII, 1813, page 468.) in GRANDIDIER, *Collection d'ouvrages anciens...*, pages 139, 140.

D'autre part, les ports étaient inexistant aux Mascareignes et comme on n'était plus dans une logique de découverte mais de ligne commerciale, on ne prenait plus de risque de s'arrêter dans des endroits où l'on ne disposait pas d'infrastructures portuaires. Même Saint-Laurent, pourtant mieux pourvue en bétail et autres produits, ne fut en dehors de deux ou trois rares tentatives vite avortées de création de *feitorias*, qu'une référence, un repère sur la route de l'Inde.

Certes, la voie choisie par les Portugais par l'extérieur de la Grande Ile, se précisa dès le début. C'était un choix fait exceptionnellement lorsque, pour une raison quelconque, navires retardés dans la descente de l'Atlantique ou partis trop tard de Lisbonne, ils ne pouvaient plus rejoindre Cochin par le canal de Mozambique. Il leur fallait en effet disposer du temps suffisant pour acheter les épices, les charger et reprendre la route du retour avec des vents favorables.

Mais les caraques se rendant à Goa par la route extérieure à Saint-Laurent n'empruntèrent pas, au XVIème siècle, cette «*route portugaise des Mascareignes*» qui alimenta le rêve de North Coombes. Rêve néanmoins entrecoupé d'éclairs de lucidité lorsque par exemple il s'étonne, à propos de l'attitude des Portugais vis-à-vis de l'ébène de Maurice :

*« Que les Portugais n'aient pas reconnu cette essence à leur première descente à Maurice, cela n'a pas lieu de surprendre. Mais s'ils y faisaient escale de temps à autre, ils auraient fini par la découvrir puisque elle existait en abondance dans la forêt primitive du littoral et que les premiers Hollandais qui touchèrent à Maurice la reconnurent du premier coup. »*<sup>1</sup>

De façon définitive, le routier d'Aleixo da Mota lui apporte la réponse :

*« Lorsqu'on double le cap de Bonne Espérance au mois d'août, ce qui est à peu tard dans la saison, il faut, pour aller à Goa ou à Cochin, passer par l'est de L'île Saint-Laurent (Madagascar) et gouverner, à partir du banc des Aiguilles, de manière à ce qu'étant à 180 lieues dans l'est de ce banc, on soit par 35° de latitude. On se dirige alors vers l'est ¼ Sud-est, afin que la route réelle soit*

---

<sup>1</sup> Alfred NORTH COOMBES, *La découverte des Mascareignes par les Arabes & les Portugais*, op. cité, pages 125, 126.

*Est-Nord-Est, car l'aiguille aimantée a dans ces parages une variation Nord-Ouest. On suit cette route jusqu'à se qu'on soit Nord et Sud avec la tête de l'île de Saint-Laurent, c'est-à-dire avec l'extrémité Sud de la côte orientale ; vous serez en bonne route, si vous êtes alors par 32° de latitude sud et que la variation Nord-Ouest soit de 19°. Une fois Nord et Sud avec la côte orientale de l'île de Saint-Laurent, et par 32° de hauteur, il faut gouverner à Est-Nord-Est jusqu'au 27° degré, où l'on trouve des vents d'Est et d'Est-Sud-est, quoique parfois ils soient du Nord-Est et du Nord-Nord-Est ; aussi faut-il bien prendre garde de faire bonne route conformément au vent, et il faudra gouverner vers l'est autant que le vent le permettra, afin qu'on puisse encore s'en servir qu'il deviendra moins favorable à la route. »<sup>1</sup>*

Il en fut de même pour la route *por fora* au départ de Goa ou Cochin. Les nefS lourdement chargées devaient quitter ces ports fin décembre, début janvier pour passer par la zone rouge des cyclones des mois chauds de l'été austral avant la fin février car plus elles tardaient, plus elles avaient des chances de rencontrer du mauvais temps. Chaque jour comptait, car plus on restait en mer et plus les risques de détérioration de la cargaison augmentaient du fait de mauvais temps, de trop longs séjours dans des conditions défavorables. Une véritable course contre la montre, sans aucune halte dans l'Océan Indien était de ce fait la règle.

Pour les mêmes raisons, le passage obligé par l'extérieur de Madagascar devait se faire entre le 65e et le 70e degrés est de longitude, c'est-à-dire à l'est de Rodrigues, pour éviter, en cas de très mauvais temps, de se retrouver dans la zone des basses du banc de Nazareth, de Saint Brandon où les risques de naufrage eussent été importants. Enfin, ils disposaient de deux haltes plus pratiques: La baie de Saldanha et l'île de Sainte Hélène pour des arrêts parfois indispensables<sup>2</sup>.

Les Portugais se rendant en Inde et en revenant ne passaient donc pratiquement jamais par les Mascareignes. Et au retour, ils

<sup>1</sup> Thévenot, *Relation de divers voyages curieux*, seconde partie, 1673 : *Routier de la Navigation des Indes orientales*, par Aleixo da Motta, pages 8-11 et 19-20 in GRANDIER, *Collection d'ouvrages anciens...*, t. I, op. cité, pages 142,143.

<sup>2</sup> Voir chapitre consacré à ce point par North Coombes dans *La découverte des Mascareignes...* Ses citations parlant du passage par les Mascareignes sont celles d'auteurs du XVIIème, voire du XVIIIème siècle.

évitaient ces îles qui restèrent pour eux des îles désertes couvertes de forêts. Le 18 juin 1616, le R.P. Luis Mariano, missionnaire jésuite qui à bord d'un vaisseau portugais le menant de Goa à Madagascar était passé par les Mascareignes en mars de la même année, illustrait cette réalité :

« *Après avoir vu l'île Maurice, dont la position nous a paru marquée exactement sur la carte, nous nous sommes dirigés vers celle de Mascarenhas qui en est à 18 ou 20 lieues. (...)*

*L'île de Mascarenhas, malgré son aspect verdoyant et l'abondance de ses eaux, nous a semblé sans grand intérêt, d'abord parce qu'il n'y a point d'habitants, et puis parce qu'elle ne possède pas de port. Du moins nous n'y avons pas trouvé le fond quoique nous ayons fait des sondages en plusieurs endroits tout proches de la terre. Cependant personne n'y ayant débarqué, et nous étant contentés de la côtoyer, nous n'avons pu nous rendre compte d'une façon certaine de son plus ou moins de valeur.*

*Nous nous sommes éloignés de cette île le mardi saint et nous nous sommes dirigés vers celle de Saint-Laurent où nous n'avons pu atterrir que le vendredi 8 avril »<sup>1</sup>*

### Fable des cabris laissés par Mascarenhas à Santa Apelonya.

Que les Portugais soient passés par la route *por fora* exceptionnellement est indubitable. Qu'ils se soient arrêtés aux Mascareignes est moins sûr. Qu'ils y aient déposé des cabris est quasi exclus. À l'aller, lorsqu'ils étaient contraints de passer par l'est de Saint-Laurent, arrivés dans la zone des Mascareignes après plusieurs mois de navigation ils ne disposaient plus d'animaux pour les laisser sur une île où d'ailleurs ils pouvaient trouver poissons, oiseaux et tortues pour se réapprovisionner en viande fraîche.

Au retour, chaque livre de fret comptait et l'on emportait le nécessaire pour ne pas s'arrêter en route, surtout après seulement un mois de navigation, alors qu'on disposait encore de beaucoup de vivres et d'eau.

Enfin, alors que Maurice offrait plus de possibilités portuaires aux Portugais qui avaient toujours privilégié des lieux où disposer d'escales leur offrant les conditions optimales de radoub, le choix

---

<sup>1</sup> LOUGNON, *Voyages anciens...*, édition 1970, op. cité, page 15.

de déposer des cabris à Santa Apelonya aux dépens de sa voisine relevait de l'initiative absurde. Et que le nom de Mascarenhas y eût été associé tenait de la mauvaise fable.

Ainsi, l'histoire des cabris déposés par les Portugais, voire Mascarenhas lui-même, ne résiste pas à une analyse historique sérieuse. Ce n'était que fable inspirée aux historiens locaux, à partir du XIXème siècle, par certains auteurs de littérature exotique tel Daniel de Foe. Les Portugais n'avaient jamais déposé de cabris à Santa Apelonya.

Les Hollandais, non plus ne déposèrent pas de bétail à Mascareigne. Les Anglais le firent les premiers, pour deux raisons : parce qu'à leur arrivée dans l'Océan Indien, les terres continentales où ils voulaient s'installer étaient déjà contrôlées par d'autres concurrents. Les ports de l'Est africain étaient déjà occupés par les Portugais. Et, pour se rendre en Inde ou en Extrême-Orient, cette halte aux Mascareignes permettait d'éviter le canal de Mozambique. Ensuite, parce que c'étaient des insulaires, ils jouaient plus naturellement la carte de l'île relais.

*« ...Notre capitaine y laissa quelques cochons, boucs et chèvres afin que, en se multipliant en un lieu où ils ne pouvaient pas manquer de nourriture, ils servent un jour à rafraîchir les vaisseaux qui ne pourront point aborder à l'île Maurice. »<sup>1</sup>*

Ces îles jamais abordées par leurs prétendus découvreurs !

Conquérir des places stratégiques, surtout lorsqu'on dispose d'une puissance de feu plus performante que celle de l'ennemi, peut réservier des surprises lorsqu'on doit les gérer. La situation était rendue encore plus délicate pour les Portugais du fait que l'insuffisance démographique ne leur permettait pas d'installer dans les villes importantes de leur dispositif des noyaux de résidents conséquents. Et les mariages mixtes ainsi que l'assimilation des éléments autochtones qui en découlait n'y pouvaient rien. En somme, l'empire devenait presque trop grand.

---

<sup>1</sup> Récit du passage de Thomas Herbert à Mascarin en 1629, *Relation du voyage de Perse et des Indes orientales*, in LOUGNON, *Voyages anciens...*, op. cité, page 21.

En 1511, la situation n'était pas alarmante. Toutefois, certains indices laissaient imaginer une remise en cause prochaine du monopole portugais des Indes garanti par le traité de Tordesillas. Et D. Manuel, qui avait eu jusqu'à présent des rapports très cordiaux avec Séville allait être sous peu amené à revoir sa stratégie politique.

Car du temps était passé depuis que, dans son testament, Isabelle la Catholique avait stipulé :

*«(...)pour tout ce qui pourrait arriver lorsque Notre Seigneur me rappellera à lui, si la Princesse, ma fille, n'était pas dans mes royaumes, ou si après y être venue elle devait en repartir, ou bien qu'étant présente, elle ne veuille ou ne puisse gouverner, (...) j'ordonne (...)que le roi, le gouvernement et l'administration au nom de ladite princesse, jusqu'à ce que l'infant Don Carlos mon petit-fils aîné, (...), ait l'âge légal, et au moins vingt ans révolus, dirigent et gouvernent lesdits royaumes »<sup>1</sup>*

En effet, si cet âge théorique de vingt ans nécessaire à l'accession de Don Carlos au pouvoir était, à l'époque, sécurisant pour la Castille, la réalité était aussi que l'Infant était héritier de la puissante Maison d'Autriche. Et son grand-père paternel, Maximilien, nourrissait pour le futur roi des ambitions qui risquaient, en cas de décès de Ferdinand, de remettre en cause un certain nombre d'accords. La question était de savoir quelles répercussions cela aurait sur la noblesse portugaise.

### La fuite des compétences portugaises vers l'Espagne.

Or, malgré la prise en main - rassurante pour D. Manuel – de la situation aux Indes par Albuquerque, celle-ci était toujours marquée par les rivalités entre pro-castillans et anti-castillans. Le problème de Manuel était donc simple : tout tenter pour réduire les dissensions au sein de la *fidalguia* et aussi utiliser au mieux les compétences.

---

<sup>1</sup> *Historia documental de España*, Guadiana de Publicación, Madrid-Barcelona. 1973. cité par Anne-Marie HATTINGOIS-FORNER & François HATTINGOIS-FORNER, in L'Espagne des Rois Catholiques à Philippe II 1492-1598, op. cité, page 34.

Est-ce pour cette raison, entre autres, que D. Manuel prodigua encore plus de largesses à Vasco de Gama<sup>1</sup>? Est-ce pour cette raison, encore, que João de Lisboa dont la carrière avait été jusqu'alors celle d'un « honnête pilote » se retrouva projeté sur le devant de la scène en devenant en 1513 l'un des pilotes les plus importants<sup>2</sup> de la flotte de 400 navires de l'armée de Bragance ? Cette même conjoncture lui valut-elle de se voir confier, juste après la victoire d'Azamor, la mission de reconnaissance de la côte brésilienne jusqu'au cap Santa Maria, à l'embouchure du Rio de Plata ?

De Albuquerque lui-même ne fit-il pas les frais de sa fermeté qui faisait obstacle aux velléités d'enrichissement des sujets du roi Manuel? Car de Lisbonne à Malacca, la folie d'enrichissement rapide avait gagné les Portugais. Et la frustration de ceux qui n'en profitaient pas était à la mesure de la richesse de ceux qui en bénéficiaient. Cette situation était d'autant plus inquiétante que dans d'autres pays européens, la bourgeoisie commerçante qui se développait pointait le nez, attirée par les bénéfices que Lisbonne retirait du commerce des épices.

---

<sup>1</sup> « ... 1513, D. Manuel confirme l'exemption, en faveur de Vasco de Gama, de toutes taxes et droits sur les marchandises importées de l'Inde. 1515, Lettre de D. Manuel à D. Vasco de Gama, concernant l'attribution d'une rente de 400 000 cruzados à dater du 1er janvier 1504. Lettre de D. Manuel à D. Vasco de Gama, attribuant un traitement annuel de 60 000 réaux pour la fonction d'Amiral de l'Inde. Lettre de D. Manuel à D. Vasco de Gama, attribuant le privilège de « forêt réservée » à son domaine de Nisa. Lettre de D. Manuel à D. Vasco de Gama, l'exemptant, lui et toute personne de sa maison, de tous péages et autres tributs, partout où il a des propriétés. Droit, accordé à D. Vasco de Gama, d'envoyer, sur toute flotte à destination de l'Inde, un homme de confiance s'occupant de ses intérêts. Transfert annuel, au profit de D. Vasco de Gama, de 200 000 réaux sur les 400 000 que procure l'impôt sur le sel à Lisbonne. (...) 1516: Lettre de D. Manuel accordant sa garantie à deux contrats de rente passés par D. Vasco de Gama au profit de son frère Ayres (10 000 réaux) et d'une certaine Margarida Annes (7 333 réaux). 1518: Nomination d'Ayres de Gama comme capitaine de la forteresse de Cananor, en Inde. (...) » René Virgile DUCHAC, Vasco de Gama, l'orgueil & la blessure, op. cité page 35.

<sup>2</sup> « Por esta passagem se vê que o nosso piloto fez parte desta expedição e talvez fosse o piloto-mor dela, como a sua edade e serviços determinariam... » Jacinto Ignacio de BRITO REBELLO, João de Lisboa : Livro de Marinharia, op. cité, page L.

La situation devint réellement préoccupante en 1513. Le 29 septembre, Vasco Nunez de Balboa déclara propriété de l'Espagne la mer qu'il découvrait à l'ouest de l'Amérique Centrale. Le geste était conforme à l'esprit de Tordesillas mais en montrait aussi les limites. En effet, à l'ouest de la « *partie espagnole du monde* » se retrouvait la zone réservée au Portugal... et aucune frontière n'était fixée. Et justement, c'était là que se trouvaient les îles à épices.

Les événements se succédaient maintenant à un rythme soutenu et Manuel avait du mal à les apprécier à leur réelle importance. La nouvelle de l'arrivée de Balboa sur les rivages du Pacifique lui fut, je l'imaginai, signalée par ses conseillers comme une véritable menace. Mais en vit-il l'imminence? Certes, je lui accordai la clairvoyance d'avoir confié à João de Lisboa le soin de chercher le passage. Mais la descente du pilote jusqu'au 35e parallèle sud, l'absence de passage à cette latitude, avaient peut-être endormi la vigilance du roi et de ses conseillers. Il avait bien pu penser qu'il avait le temps de voir venir.

Autrement, eût-il éconduit Magellan? À moins que le refus d'entendre ce dernier pour les cent réaux d'augmentation qu'il réclamait<sup>1</sup> eût été la manifestation d'une vieille rancoeur contre ceux qui avaient été de la maison de João II, l'assassin de son frère. Qui le saura ? Et quand Magellan lui proposa le projet d'aller à Ternate par l'ouest, pourquoi refusa-t-il ? Et pourquoi, à partir de 1515, se lança-t-il dans un enchaînement des décisions gratifiantes à l'endroit de Vasco de Gama ? J'analysai toutes ces contradictions dans le comportement du roi comme une suite de réactions de quelqu'un qui ne comprenait pas les changements intervenant dans le monde de son temps.

Or ces changements tenaient simplement à l'importance croissante de l'argent et de la possibilité de jouer sur la spirale de l'offre et de la demande pour la satisfaction des objectifs fixés par les partenaires. L'honneur, le respect de la parole, n'avaient plus la même dimension dans des discussions. Quant au sentiment patriotique, au Portugal, il avait été sérieusement écorné par ceux-là mêmes sur lesquels Manuel avait misé. Pis encore ! Qu'on fût dans

---

<sup>1</sup> Mécontent de la solde qu'il percevait dans l'armée qui se battait sous les ordres du Duc de Bragance à Azamor, Magellan « déserta » et rentra à Lisbonne.

un camp ou dans l'autre, on pouvait justifier son patriotisme en prenant une décision n'allant pas dans le sens de l'intérêt du Portugal. Pro-castillan, on pouvait se réfugier derrière l'unité ibérique face à la menace de l'Europe du Nord ; anti-castillan, il était facile de jouer la carte du Portugal contre la tentation hégémonique de la Castille.

À ce jeu, Manuel ne faisait pas le poids face au jeune Charles. Car les moyens financiers dont disposaient les deux souverains étaient disproportionnés et le roi d'Espagne était un atout de choix de la finance et du négoce européens face au capitalisme d'État portugais. A la mort de Ferdinand, en 1516, l'avènement du jeune souverain sonna le départ de la course aux îles. Aux îles à épices bien sûr !

C'était l'occasion rêvée, pour ceux qui cherchaient fortune, de se libérer de scrupules nationalistes pour s'inscrire dans le mouvement de l'histoire. Je constatai que l'exemple de Magellan, mis en exergue par tant d'historiens comme étant un choix isolé, certains disaient « *une traîtrise* », s'inscrivait en réalité dans un mouvement de fuite des compétences portugaises vers le roi Charles 1er. Charles était-il alors un Espagnol ou un partenaire qui pouvait contrebalancer les Bragance et leurs alliés ? Car curieusement, ceux qui avaient, depuis très longtemps été aux côtés des Avis pour refuser l'inféodation du Portugal à la Castille, les Serrão, Magellan,... Vasco de Gama lui-même, éprouvaient le besoin de se détourner de Manuel.

Dans ce contexte, certains surent monnayer leur talent, voire jouer le double jeu, tel le cartographe Pedro Reinel qui tout en continuant à travailler pendant deux ans au service de D. Manuel, plaça en 1517 son jeune fils de quatorze ans, Jorge, auprès de Charles pour la somme mirobolante de dix mille réaux. Inévitablement, le choix de Magellan était également en grande partie motivé par la fin de non recevoir opposée par Manuel à son offre.

Mais tel n'était pas le cas de Vasco de Gama lorsqu'il sollicita du roi l'autorisation de s'expatrier. Alors ? Etait-ce pour se venger de son expulsion de Sinès ? Ou alors, au moment où se préparait le départ de Magellan pour les mers du Sud, était-il obsédé par ce souvenir du soir où, dans la baie de São Brás, il dansa avec ses

hommes au son des flûtes des Hottentots ? Pensait-il que se présentait à lui, après tant d'années à ronger son frein, l'occasion, probablement aux côtés de Magellan et de João Serrão, ce capitaine qui l'avait accompagné en 1502, de rattraper le temps perdu et de devenir celui qui, après la voie de l'est, ouvrirait par l'ouest la route des épices ?

Dom Vasco n'émigra pas. Accepta-t-il de revenir sur sa décision en échange du titre de Comte de Vidigueira qui lui fut accordé en 1519 ? Ou alors, fut-il sensible à la supplique du monarque vieillissant qui lui écrivait :

*« Quelle perte ce serait pour le Portugal, et pour l'Empire en train de se développer, compte tenu des immenses services déjà rendus par l'Almirante Amigo à son Roi et à son pays, et de ceux qu'il peut rendre encore.... »<sup>1</sup>*

Eut-il la sagesse de l'homme mûr fidèle aux engagements qui lui avaient valu de mériter l'estime de son peuple ?

Les îles à épices un peu plus favorisées par l'exploit de Magellan.

Malgré l'exploit de Magellan, la route des épices empruntait toujours le chemin du Canal de Mozambique. Avec l'intérêt de plus en plus marqué pour Sofala, Mozambique et le Monomotapa<sup>2</sup>, le Canal était, plus que jamais, la voie utilisée par les convois portugais. D'ailleurs, au temps des convois guidés par des pilotes suivant scrupuleusement les routes, veillant aux incertitudes météorologiques et des escrivãos soucieux des charges utiles supportables, s'était substitué peu à peu celui de l'excès de confiance, de la routine et de l'incompétence. Les pilotes portugais étaient en grande majorité incapables de trouver leur route, une fois sortis du rail classique de la route de l'Inde. L'appât du gain faisait perdre toute notion de prudence. Les caraques surchargées devinrent une cause d'augmentation catastrophique des naufrages dans la région du Cap. Le comble fut atteint avec cette nef tellement chargée qu'elle sombra dans le port avant même de prendre la route.

---

<sup>1</sup> Lettre de Manuel à Vasco de Gama citée par Virgile DUCHAC, *Vasco de Gama*, op. cité, page 36.

<sup>2</sup> C'est en 1514 que pour la première fois, António Fernandes visita le Monopotapa et l'arrière pays de l'Afrique de l'est.

En vérité, la réussite de l'entreprise de Magellan portait surtout un coup sérieux au traité de Tordesillas. Non seulement à l'échelle de l'Espagne et du Portugal, mais parce que dans le principe, elle remettait en cause la philosophie du partage du monde. De plus, la papauté n'avait plus ses quartiers dans la péninsule ibérique. L'Océan Indien n'était plus cette *mare clausum*, verrouillée à partir du Cap. Il était à présent accessible par l'est comme par l'ouest. Et les Portugais n'avaient pas les moyens de contrôler ce vaste espace océanique où, à l'exemple de ces français qui avaient accosté à Matitanana 1525, les navigateurs d'autres pays d'Europe allaient bientôt s'aventurer. Cartographes et cosmographes d'autres pays s'activaient.

### Des toponymes opportuns.

Or, le Portugal entrait dans une période difficile de son histoire : concussion et prébendes en Inde, faste et gaspillage au Portugal fragilisaient le pays. Le dernier recours pour prévenir le maximum de terres de l'emprièvement des autres nations européennes était de personnaliser celles qui avaient été jusqu'alors considérées comme quantité négligeable, de justifier une sorte de droit de préemption du Portugal. C'est ainsi que, du jour au lendemain, trois îles qui avaient été nommées, jusque là, de façon très approximative se virent attribuer des découvreurs qui ne les avaient jamais abordées. Le temps était passé. Tous les témoins étaient morts. Ni João de Lisboa, ni Sequeira, ni Serrão, ni les compagnons d'Abreu, ni Peteira, personne ne pouvait plus témoigner. Et Lisbonne trouva peut-être qu'il était juste et crédible de choisir trois noms parmi les fidèles compagnons d'Albuquerque.

Sur la carte de Wolfenbuttel de 1539<sup>1</sup> apparurent alors les inscriptions : *i. que achou Domingos Friz piloto, i que achou Diogo Roiz*<sup>2</sup>, *i. que achou Mascarenhas*. Même pas Pero Mascarenhas, non ! Mascarenhas.... Patronyme célèbre à Lisbonne, puisque c'était celui de l'ambassadeur du Portugal auprès du Pape... Dom Pedro, dont la personnalité était rehaussée par sa mise à disposition d'un de ces deux religieux impliqués dans la création

---

<sup>1</sup> Voir, infra, page 278.

<sup>2</sup> Voir, supra, page 229 note 4.

d'un nouvel ordre<sup>1</sup>, Dom Pedro Mascarenhas eut-il seulement connaissance de l'existence de l'île dont on allait faire de lui pendant très longtemps le découvreur ?

---

<sup>1</sup> La *Compagnie de Jésus* ou *Jésuites* est un ordre religieux catholique, fondé par saint Ignace de Loyola en 1534 et approuvé par le pape Paul III en 1540. Saint François Xavier rejoignit Ignace dès 1534. Voir aussi supra, page 67.



## Chapitre XIX

### A LA RENCONTRE DE JOÃO DE LISBOA

#### Une île fantôme.

À quoi tiennent les hypothèses formulées par les historiens qui se penchent sur les événements controversés ! Au départ de mes investigations sur la redécouverte des Mascareignes par les Européens, je m'efforçai de lire le plus grand nombre possible d'auteurs contemporains qui s'y étaient consacrés sérieusement. Je constatai que tous avaient été perturbés par les noms des navigateurs présentés par le document cartographique dit de Wolfenbuttel daté des années 1538–1540<sup>1</sup>. Ils l'avaient été tellement, que même lorsqu'ils émettaient des hypothèses sur d'autres découvreurs, ils laissaient subsister une préférence irraisonnée pour les personnages de Pero Mascarenhas, Domingo Fernandez et Diogo Rodriguez.

Curieusement, tous avaient écarté João de Lisboa. Pourtant, son nom figurait sur une carte bien connue. Mais ce détail, en évidence sur le portulan, ne semblait pas avoir attiré l'intérêt des spécialistes de la cartographie. Est-ce parce que la fantaisie de quelque cartographe ou copiste imaginatif ou distract avait un jour, dans son travail de reproduction, cru bon d'ajouter à la place du nom du pilote mentionné sur un document - peut-être de travail - une île fantôme ? Est-ce la peur d'une décrédibilisation susceptible d'entacher leur carrière qui avait fermé cette piste aux universitaires<sup>2</sup>? A mesure que mes recherches avançaient, j'étais de

---

<sup>1</sup> Cortesao et Teixeira da Motta la datent de 1540. Voir aussi page 278.

<sup>2</sup> En fait, les recherches faites sur ce point d'histoire n'ont jamais été menées dans le cadre universitaire, ni à La Réunion, ni à Maurice, pourtant concernées au premier chef. Entre autres raisons, voir celles qui sont exposées à partir de la page 79.

plus en plus enclin à le penser et j'en fus définitivement convaincu lorsque j'eus passé en revue les maigres commentaires faisant allusion à l'intéressé.

Le nom de João de Lisboa était apparu très tôt dans la documentation que j'avais amassée. Je l'avais vu, dès le début, sur les cartes dressées à partir de la deuxième moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, adjoint à une île au Sud des Mascareignes<sup>1</sup>. J'en avais conclu avec étonnement que les Kerguelen étaient placées bien haut dans l'Océan Indien, mais, ayant déjà vu des cartes anciennes du monde, j'en avais pris mon parti. À cette époque, je ne m'intéressais pas encore à la cartographie de la région. Je fus plus intrigué lorsqu'entrant dans le vif de la question qui me préoccupait, je retrouvai le nom sur la « *carte de Jorge Reinel* »<sup>2</sup> figurant en illustration de l'ouvrage de Visdelou Guibreau et à laquelle me renvoyait l'édition 1939 de « *voyages anciens à l'île Bourbon* ».

Il n'y était plus question de toponyme adjoint à une île, mais d'un simple nom et la légende de la carte lui attribuait une date antérieure à celles de tous les autres documents faisant état de João de Lisboa. Quant aux commentaires de l'historien, ils ne consistaient qu'en une réserve sur le toponyme désignant l'ensemble des Mascareignes.

Je sus plus tard que cette « *Carte de Jorge Reinel de 1520* » était une carte du monde anonyme, « *Kunstmann IV* », encore connu sous le nom d' « *Anonyme 1520* », par suite de la date de sa facture estimée par Kammerer comme étant 1520. Mais Kammerer était revenu par la suite sur sa première proposition pour préférer la date de 1522. D'autres historiens s'étaient penchés sur ce document pour essayer de le dater. Le dernier auteur à en avoir parlé était North Coombes<sup>3</sup>. Celui-ci s'appuyait sur l'appréciation de Cortesao et Teixeira da Mota qui avaient écrit :

---

<sup>1</sup> Carte de Sébastien Cabot de 1530, carte anonyme de 1532, carte de Greenwich de 1550, carte de Bartolomeo Vasso de 1595, carte de Langren de 1595, carte de Mercator de 1607.

<sup>2</sup> Voir, supra, pages 57 à 61, le passage consacré à Albert LOUGNON et Georges de VISDELOU-GUIMBEAU.

<sup>3</sup> Alfred NORTH COOMBES, *La découverte des Mascareignes par les Arabes & les Portugais*, op. cité.

« ...Piecing together all the evidence and circumstances, it may be concluded, we think,... that it was made by Jorge Reinel c. 1519 in Seville, probably with the collaboration of his father, Pedro Reinel, who helped to finish it ».

### Un nom énigmatique sur un portulan anonyme.

Cette carte présentait l'originalité, en plus de la présence du nom João de Lisboa, que Madagascar y portait le nom de *Salourmco* et les Mascareignes y étaient désignées pour la première fois du nom de « *ilhas masca remhas* » et non « *mascaremhas* » et encore moins « *Mascareinhas* »<sup>1</sup>.

Ce João de Lisboa que j'avais au départ assimilé à un toponyme fantaisiste prenait à présent des allures de personnage mystérieux. Dans les *Lendas da India* de Gaspard Corrēa, il était furtivement évoqué dans une relation sur la descente de Magellan vers le cap Horn<sup>2</sup>.

« ...E d'aquy forão navegando até chegarem au cabo de Santa Maria, que João de Lisboa descobriria no anno de 1514. »

Ce qui m'intriguait le plus, c'était le comportement des cartographes et historiens vis-à-vis de la carte *Kunstmann IV*. C'était le vide critique et la récusation par occultation d'éléments susceptibles de contribuer à une investigation approfondie sur les relations des Portugais aux îles Mascareignes. Qui était donc João de Lisboa et pourquoi cette sorte de tabou dont était entouré le personnage ?

Avide du moindre indice, j'appris, au hasard d'un article de vulgarisation qu'il avait été des compagnons de Vasco de Gama lors de sa première traversée vers l'Inde. Le rapprochement avec la lecture du travail de Visdelou-Guimbeau exacerba ma curiosité. J'eus un regard plus critique sur les maigres indices dont je disposais déjà avec les lignes glanées chez cet auteur :

« ...Jorge Reinel fut induit en erreur par le journal d'un pilote du nom de J. de Lisboa qui avait accompagné Vasco de Gama aux Indes et qui fit par la suite de nombreux voyages d'exploration dans l'Océan Indien. Or, João de Lisboa, dans son journal (*tratado da aghulha de Marear écrit en 1514*) dit qu'au cours d'une de ses

---

<sup>1</sup> Voir extrait de la carte page 66 ; voir aussi note 2, page 262.

<sup>2</sup> Gaspar CORRĒA, *Lendas das Indias*, tome I, page 628.

*randonnées il avait cru apercevoir l'une des îles « arabes » à l'est de Madagascar. Acceptant la déclaration de Jean de Lisboa, Jorge Reinel décida de mentionner son nom sur sa carte à la latitude et la longitude approximatives qu'occupe le groupe sur la carte de Cantino. »<sup>1</sup>*

Ainsi, selon Visdelou Guimbeau, João de Lisboa affirmait avoir vu au moins l'une des Mascareignes ! Cette information lui conférait un avantage sur Fernandez, Mascarenhas, Diego Rodriguez, à qui les historiographes de la découverte portugaise des Mascareignes avaient accordé une large place dans leurs écrits, et je n'étais pas loin de penser qu'il était susceptible de fournir la clef de sortie du labyrinthe dans lequel s'étaient perdus mes devanciers. Encore fallait-il disposer d'informations convaincantes sur l'intéressé!

### Une figure importante de l'aventure maritime portugaise.

La célébration du cinq-centième anniversaire du premier voyage de Vasco de Gama m'apporta une aide sérieuse. J'errais depuis un bon bout de temps sur Internet, à y chercher les informations sur cet événement, lorsqu'au moment où je m'y attendais le moins, je tombai en arrêt devant une page où apparaissaient quatre timbres dont l'un était à l'effigie de João de Lisboa<sup>2</sup>. Hélas, par une manipulation malheureuse, je perdis la page.

Je me mis alors à faire une fixation sur un « syndrome João de Lisboa », sur ce nom sans visage et peut être réellement fantomatique comme l'avait été l'île du même nom... J'éprouvais, mêlée à ma déception, cette jubilation perverse d'être au nombre des victimes de la revanche posthume d'un coureur d'océans. J'imaginais, longtemps après sa mort, telle une plaque commémorative en hommage au bourlingueur marginalisé pendant quatre cents longues années, sa marque incrustant sur les cartes une

---

<sup>1</sup> Georges de VISDELOU-GUIMBEAU, *La Découverte des Mascareignes*, op. cité, page 18.

<sup>2</sup> Explorateurs portugais: 1991 (4 vignettes): Diogo Gomes, Diogo Cão, Gil Eanes, Nuno Tristão ; 1992 (4 vignettes): Bartolomeu Dias, João da Nova, Vasco da Gama, Pedro Alvares Cabral ; 1993 (4 vignettes): Duarte Pacheco, João de Lisboa, Fernão de Magalhães, Estevão Gomes. Dessins exécutés par Luis Filipe d'Abreu.

île au havre fantôme. J'entendais son rire devant la perplexité superstitieuse des cartographes, des capitaines au long cours et des hommes d'Etat<sup>1</sup>. Puisque l'Histoire était indigente, je me jurai d'user de la fiction pour parler du personnage!

Heureusement pour la vérité historique, je n'eus pas ce loisir. Car je finis par avoir entre les mains la vignette tant recherchée, ce qui eut comme effet de me ramener à la réalité. Enfin le personnage n'était plus un fantôme prétexte à des déviations historiques. Je pouvais le mettre en scène, avec des traits qui n'étaient pas le seul fruit de mon imagination, parmi ses contemporains auxquels les historiens avaient donné un laissez-passer pour la postérité.

### **Une biographie brouillée par suite d'homonymie.**

La biographie du personnage restait toutefois énigmatique. Dans un article sur le premier voyage de Gama vers l'Inde, José António de Arez Romão<sup>2</sup> explique :

*« de toute évidence nous ne sommes pas exhaustifs, cependant nous reprenons dans le livre de Luís Adão da Fonseca le tableau d'identification des membres de l'équipage, avec l'intention, de cette façon, de rendre hommage à tous ceux qui ont participé à ce voyage... » et dit à son propos que « João de Setúbal será o marinheiro de Setúbal, de nome João de Lisboa que, anos antes, tivera um sério conflito com Pedro Escobar? »*

Qui d'Arez Romão ou d'Adão da Fonseca avait été victime d'une lecture trop hâtive ou d'une forme de routine intellectuelle ? L'un ou l'autre avait certainement lu la présentation que Brito Rebello avait faite du *tratado de marinharia*. Pourquoi n'avait-il pas pris en compte le commentaire de cet auteur sur un document signalant une affaire qui avait opposé, en 1473, un certain João de Lisboa au pilote Pero Escobar?<sup>3</sup>

<sup>1</sup> Voir entre autres auteurs qui en ont parlé abondamment, Jules CODINE *Mémoire géographique sur la Mer des Indes*, Challamel, libraire-éditeur, 1868, Paris.

<sup>2</sup> José António de AREZ ROMÃO reprend dans son article (*A Descoberta do Caminho Marítimo para a Índia.htm*, 14/04/1998) les éléments du livre de Luís ADÃO DA FONSECA, *da Gama de Vasco. O Homem, un Viagem, un Época*, Lisboa, 1997.

<sup>3</sup> Décision du 13 juil. 1473, Torre do Tombo, Liv. XXXIII de D. Aff. Vf 155 v.

Pourtant, après avoir essayé de retrouver à partir de cet événement, la date de naissance approximative du pilote, Brito Rebello émettait un doute sur l'âge canonique de João de Lisboa lorsqu'il fut nommé pilote major en 1526<sup>1</sup>. Or la présentation qui en était faite dans l'article d'Arez Romão, donnait au lecteur l'impression que ce qui avait fait l'objet de réserves de la part de Brito Rebello était devenu vérité pour l'auteur de l'article.

Il n'était d'ailleurs pas le seul à être tombé dans le piège. La légende aidant, João de Lisboa avait pris sur le timbre émis à son effigie en 1993<sup>2</sup> les traits d'un vieillard à la chevelure et la barbe rebelles. Cela me posa pendant longtemps des problèmes de reconstitution de l'aventure du héros et de sa place dans la geste maritime lusitanienne.

En effet, qu'un administrateur, sédentaire, occupe des fonctions très importantes à un âge avancé est concevable. Mais la vie de João de Lisboa ne fut pas, loin s'en fallait, celle d'un sédentaire bénéficiant de tout le confort. Si on comptabilise les voyages qu'il fit à travers le monde, par tous les temps, sous toutes les latitudes, il avait dû totaliser plus de soixante mois de mer, soixante mois à composer avec la nourriture souvent avariée, les conséquences sanitaires aggravées par une hygiène insuffisante, l'adaptation difficile au climat subtropical.

Or, à son époque, la biographie de ceux qui avaient vécu l'aventure maritime portugaise laisse apparaître que pour diverses raisons - mort dans des naufrages exceptée - la durée de vie atteignait avec peine soixante ans. Ce fut le cas d'Albuquerque, 61 ans, de Vasco de Gama, 55 ans, de Cabral, 55 ans et de tant d'autres. Pour ces raisons, João de Lisboa ne pouvait, logiquement, avoir occupé un poste à haute responsabilité nécessitant encore des ressources physiques importantes à un âge avancé.

Le recours à un site de généalogie portugais me permit de trouver la solution de l'éénigme de la décision du 13 juillet 1473. Jeus en effet, sous les yeux, la fiche généalogique d'une certaine

---

<sup>1</sup> Carta de D. João III, nomeando o piloto João de Lisboa patrão de navegação da India e mar Oceano, como era Gonçalo Alvares, que se finou ; de Evora a 12 de janeiro de 1525. in *Torre do Tombo, Chanc.de D. João 3.<sup>e</sup>, Doações, L<sup>o</sup> 8, fl. 11 v.*

<sup>2</sup> Voir, supra, page 66.

Violante de Lisboa qui épousa Francisco Martins de Velez. Le prénom était le même que celui de l'épouse de João de Lisboa, Violante Affonso, dans le document de 1473. J'en déduisis que Violante de Lisboa pouvait être la fille de Violante Affonso et João de Lisboa. D'autant plus qu'une précision annexée à la fiche de Violante de Lisboa démontrait qu'elle était la cousine germaine de son époux Francisco dont le père, Georges Martin de Canales, déclarait en 1522 être le frère de João de Lisboa décédé au plus tard en 1522<sup>1</sup>.

Ainsi j'évacuais le doute: le pilote João Lisboa n'avait pas été impliqué dans le conflit de 1473. C'est la conjonction de l'homonymie et du nom de Pero Escobar qui avaient été à l'origine de la méprise. En outre, la fiche consacrée par le site à l'histoire des patronymes précisait que *Lisboa*, nom à l'origine toponymique évidente, pouvait avoir été porté par plusieurs familles ayant beaucoup de chances de n'avoir aucun lien de parenté entre elles. Sousa en donnait d'ailleurs une illustration dans son *trabalhos nauticos dos portuguezes*<sup>2</sup>, mettant en garde contre la confusion à ne pas faire entre João de Lisboa, *escrivao* de la Maison de Guinée, mort avant 1498 et le pilote João de Lisboa dont la carrière connue se situe entre 1498 et 1526.

Ces éléments m'aidèrent beaucoup à diminuer les zones d'ombre sur le personnage de João de Lisboa et redonnèrent une longévité logique au navigateur qui devait être de la génération du roi D. Manuel, de Vasco de Gama, de Cabral. Ainsi je pus rétablir une part de vérité sur le personnage qui m'avait paru exagérément vieux et dont les traits figurant sur le timbre émis à son effigie avaient été probablement inspirés de l'ambiguïté née de la confusion entre le navigateur João de Lisboa et son homonyme impliqué dans le différend de 1473.

Au départ, je pensais que bénéficiaire, comme les autres participants de la première expédition, de récompenses à la hauteur de l'exploit, le pilote s'était découvert une vocation de marin. En

---

<sup>1</sup> « Jorge Martins de Canales , 20.3.1522 justificou em Portalegre ser irmão inteiro de João de Lisboa, que morreu em Setúbal vindo da Ilha de São Tomé » sources : LGFP- pg. 876 , fiche de Violante de Lisboa , in site GENEALOGIA PORTUGAL [http://genealogia.sapo.pt/pessoas/pes\\_show.php?id=129158](http://genealogia.sapo.pt/pessoas/pes_show.php?id=129158)

<sup>2</sup> *Trabalhos nauticos dos portuguezes* S. XVI-XVII. 1898.

effet, comme cela avait été décidé par le roi D. Manuel, la plupart des compagnons de Gama, pour avoir été des rouages indispensables au succès, bénéficièrent de certains priviléges réservés aux fidalgos, même s'ils n'accédèrent jamais au milieu de ceux dont l'exploit consacra la noblesse. Pendant longtemps, je dus me contenter de cette explication car si les librairies locales n'étaient pas avares en ouvrages de vulgarisation reprenant à l'envi la vraie fausse découverte de Pero Mascarenhas, je n'y trouvais absolument rien sur João de Lisboa. A dire vrai, ma quête s'avérait aussi infructueuse lorsque je fouillais régulièrement les catalogues de publications de maisons d'édition européennes.

Mais à mesure que je glanais des informations sur l'intéressé, je revenais sur cette première hypothèse. Et voilà qu'après avoir couru derrière un fantôme, je me retrouvais devant une extravagance. D'un côté je subissais une histoire des découvertes lisse, programmée, sans grandes surprises, une histoire peuplée de héros aux biographies agréées, dont la geste, parfois controvée, telle celle d'un Pero Mascarenhas ou d'un Amerigo Vespucci, passait outre l'objectivité de l'histoire. De l'autre, s'imposait à ma perspicacité un homme de terrain jusqu'à présent étonnamment discret, au profil insaisissable et qui surgissait à l'improviste sur les pages de la Toile pour donner bien longtemps à l'avance, les réponses à des questions que se posaient les sommités scientifiques de son temps. En étudiant minutieusement le maximum de voyages des escadres portugaises vers les Indes et les tribulations qui s'y rattachaient, je compris que les historiens que j'avais consultés jusqu'alors avaient été vite en besogne.

Une contribution incontestable à la navigation de son temps.

Déjà, l'appréciation du cosmographe espagnol Alonso de Santa Cruz avait donné au personnage une envergure que je n'avais pas soupçonnée :

« Alonso de Santa Cruz, cosmografo mor de Hespanha, que esteve em Portugal em 1545 e tratou com Pedro Nunes (...), diz: « *que se valió para fundarlo se fonder (o seu dictame) del derrotero de Juan de Lisbòa, afamado piloto portugués en la carrera de la*

*India, que por haber ido al descubrimiento de ella....»* (Navarete – colecion de Opuse).»<sup>1</sup>

D'autres documents me le confirmèrent plus tard. Ils m'apprirent aussi que ses pérégrinations étaient indissociables de ses recherches. Et je ne trouvais pas exagéré que la légende lui fit dire : « *mon navire est mon laboratoire* ». D'autant que sa carte de visite, suivant les auteurs qui évoquaient son nom, s'élargissait à la cosmographie, aux balbutiements de la navigation scientifique et à la cartographie où sa contribution fut, en son temps, déterminante. De quelque côté que l'on se tournât, sur Internet, l'évocation de ses travaux était inévitable, au-delà même de la première décennie du XVIe siècle. Et les critiques qu'ils suscitaient chez les chercheurs modernes, dans les colloques qui ponctuèrent le 500e anniversaire de l'arrivée de Vasco de Gama en Inde, étaient une forme d'hommage<sup>2</sup>.

Un témoin et acteur privilégié de l'aventure portugaise dans l'Océan Indien.

De site en site je trouvais confirmation des étapes de la carrière de celui qui n'était plus à mes yeux « *un pilote du nom de joão de Lisboa* » mais « *afamado piloto* ». Embarqué aux côtés de Vasco de Gama pour la première expédition vers les Indes, il put bénéficier de précieuses informations. Aux côtés du *capitão mor* qu'il appela certainement dès 1502 « *Almirante dom Vasco* » - comme l'indique la carte Kunstmann IV - profita-t-il des informations recueillies auprès des pilotes swahilis ou gujaratis? Eut-il accès aux cartes récupérées lors du premier voyage ? Sur les courants, les vents, la rose azimuthale, sur les périodes les plus favorables à la navigation sur cet océan complexe et déroutant? Personne n'en doutera. Et il est sûr que les informations recueillies

<sup>1</sup> J.I. de BRITO REBELLO, *João de Lisboa. Livro de Marinharia, tratado de agulha de marear de João de Lisboa- roteiros soudas e outros conhecimentos relativosa navegacão – codice do seculo XVI* – coprado e coordenado por J.I. de Brito Rebello, Lisboa, 1903, page XLII.

<sup>2</sup> *Les hypothèses de João de Lisboa - déviation magnétique et fausses pistes.* Thème proposé par le contre-amiral François Bellec, (Académie de Marine-LHAMEN/CNRS-Paris IV) au Colloque sur les longitudes, 4, 5, 6 mai 2000 à l'Institut universitaire européen de la mer (IUEM) de Brest.

furent consignées par le pilote dès la première expédition et sur ordre même de Gama, pour les voyages ultérieurs. De même, il est sûr qu'elles furent, par la suite, l'objet d'analyses pour João de Lisboa et celui dont il semble avoir été le disciple : Pero Annes<sup>1</sup>.

De retour à Lisbonne en 1498, il semble avoir repris la route des Indes avec la flotte de Cabral en 1500. Fut-il, dès ce moment, pilote à bord d'un des vaisseaux? Je n'ai pas pu en avoir la preuve, n'ayant pas d'éléments suffisants pour reconstituer sa biographie complète. Toutefois il est sûr qu'il prit de l'importance. Certains auteurs déduisent qu'il commença au Brésil, cette année-là, ses travaux sur la Croix du Sud<sup>2</sup>.

Mais l'investigation dépassait l'intérêt pour une constellation. En fait, le pilote s'intéressait à une question dont la solution pourrait être d'un inestimable recours: la façon de s'orienter avec assurance dans l'Hémisphère Sud et de lutter contre les imprécisions de la boussole. Ces travaux de cosmographie, de la plus grande importance pour la navigation trans-océanique, accordaient une importance particulière à l'étude de la déclinaison magnétique et essayaient d'établir une relation simple de la proportionnalité entre l'angle de la déclinaison et la longitude. Ils s'achevèrent en partie, en 1507 à Cochin, en association avec Pero Anes, et furent consignés

---

<sup>1</sup> « Fazemos saber que avendo nos respeito ao muito serviço que pero annes, nosso piloto, morador nesta cidade nos tem fecho nos DESCOBRYMENTOS E ARMADAS NOSSAS ASY DA INDIA como doutras terras e ilhas de que o encarregamos de pylloto em a qual cousa deu ssempr de sy booa conta e recado como homen que de sua arte tem muyta practica e saber, etc.. » Extrait de carta de D. Manoel de 18 de fevereiro de 1503 cité par Brito REBELLO, op. cité, page XLII.

<sup>2</sup> « Pero, antes que Vespucio y otros renombrados navegantes contemplaran la Cruz, el piloto y astrólogo portugués João de Lisboa, ya la había divisado desde la costa Este de Brasil, corriendo el año 1500. Desde ese entonces, tanto Joãocomo el navegante Pero Anes, utilizaron la Cruz, para hallar la posición del Polo Sur Celeste, y, al respecto, escribieron un tratado llamado « Manual de Navegación », en el que se aconsejaba a los navegantes el uso de esta constelación para determinar la situación de la Estrella Polar Sur, Gamma Octantis. Quien primero denominó Cruz del Sur a ésta constelación, fue el marino Hernando de Magallanes, llamándola « Cruz do Sul » en su viaje en el año 1505, acompañando a Lourenço de Almeida. » por Silvia SMITH, *La Cruz del Sur - Su historia, Astronomía desde el Hemisferio Sur para todos, Cielo sur*, Mayo 8 del 2003, <http://www.cielosur.com/constela.htm>

dans son « *Regimento do Cruzeiro do Sul*, », puis de façon plus conséquente en 1511 et firent l'objet de la publication « *tratado de Agulha de Marear* »<sup>1</sup>.

L'aventure naissante aux Indes orientales ne l'épargna pas. Participant ou pas à l'expédition de Cabral il retira certainement les enseignements de l'errance dramatique de Diogo Dias. Son *tratado de Marinhera* atteste des notes prises sur les routes de l'Atlantique et de l'Océan Indien. Pourtant je notai que, curieusement, cette période de sa vie, quoique très active sur le plan de l'orientation, de la cartographie et des reconnaissances de l'Océan Indien, fut très discrète. Cochin, Mozambique et Madagascar étaient, il est vrai, bien loin de Lisbonne, et à moins de s'appeler de Albuquerque, de Almeida ou da Cunha, on y était voué à l'anonymat.

Puis vint 1506 et le voyage de Tristão da Cunha. Je trouvai beaucoup d'intérêt à sa participation à cette expédition où la côte est de Madagascar fut entièrement longée par trois fois, où Tristao da Cunha choisit d'emmener ses capitaines dans une exploration de la côte nord-ouest la Grande Île. Mais surtout, j'étais très intéressé par l'aventure des compagnons de Gomès d'Abreu, ces « oubliés de Matitanane »<sup>2</sup>, qui récoltèrent des données capitales pour la connaissance de la côte est malgache et très probablement des Mascareignes, avant de gagner Mozambique à bord de la chaloupe aménagée et de rejoindre à Cochin....João de Lisboa.

Car celui-ci était de l'expédition, et pas à n'importe quel poste ! Il n'était rien moins que le pilote du vaisseau amiral, le *Santiago*. Et apparemment, ni Kammerer, ni Cortesao, s'esquintant

---

<sup>1</sup> « At this point, it is worthwhile looking at the work of the Portuguese in the 16th century. Luís de Albuquerque, in his book *Crónicas de História de Portugal* (1987), makes special reference to the meticulous observations made by D. João de Castro (1535-1538), to the instruments devised by Francisco Faleiro (1535) and Pedro Nunes (1537), and to the work of João de Lisboa. According to this author, João de Lisboa, in his *Tratado da Agulha de Marear* (Treatise on the Navigation Compass), published in 1514, laid particular emphasis on the study of magnetic declination, trying to establish a simple relation of proportionality between the angle of declination and longitude. » Maria da CONCEIÇÃO RUIVO, From the mysteries of magnesia stone to the establishment of a scientific domain, The Physics Museum of the university of Coimbra, <http://www.fis.uc.pt/museu/catalogo.html>

<sup>2</sup> Voir, supra, page 210 et suivantes.

à identifier et dater les cartes anonymes de l'époque, n'avaient tenu compte de l'enchaînement des événements qui marquèrent l'expédition de 1506. Ni Visdelou Guimbeau, ni North Coombes n'avaient intégré à sa juste valeur la présence du nom de João de Lisboa sur la carte Kunstmann IV. Pourtant, ils ne pouvaient ignorer que Viterbo Sousa relevait :

« *No livro de Heitor Nunes encontra-se a seguinte verba a fis. 5:*  
« *Pagou o dito Eytor Nunez a Joā de Lixboa, mestre desta naao (Santiago), cento e oytenta e quatro mill iije xb rs em parte do que lhe mōta pelos lxxxiiij (84) quintaes de sua camara e quattro quintaes ij arrobas de sua quintalada, porque do mais tem pagamento pella casa.* »<sup>1</sup>

ce que confirmait le document cité par Brito Rebello :

« XII — *Verba do pagamento feito na casa da Mina de 184316 reaes de camara e quintalada a João de Lisboa, mestre da nau São Tiago da viagem de Tristão da Cunha (1506 a 1509)* »<sup>2</sup>

### Mission d'exploration dans l'Atlantique sud.

Pour progresser dans mes recherches sur le mystère de la carte Kunstmann IV, il me fallait déterminer le moment où João de Lisboa avait quitté l'Océan Indien pour l'Atlantique. Je pensais disposer d'un repère fiable : la date à laquelle avait été mise sur pied l'expédition d'exploration de la côte est de l'Amérique du Sud jusqu'au Rio de la Plata à laquelle il participa. Il suffisait ensuite d'en soustraire cinq mois pour le voyage de Cochinchine à Lisbonne. Théoriquement c'était simple. Toutefois je me heurtai à une pratique, en cours à cette époque, rendant difficile la crédibilité des dates de missions d'exploration : la course entre l'Espagne et le Portugal vers les terres nouvelles sur le continent récemment découvert.

Le seul élément dont j'eusse pu disposer fut d'abord la date de 1511 figurant sur le timbre émis en 1993 pour signaler cette année comme étant celle de sa première descente jusqu'au Rio de La Plata. Je pensais qu'on pouvait la considérer comme digne de foi compte

<sup>1</sup> Viterbo SOUSA, *Trabalhos nauticos dos Portuguezes nos seculos XVIe XVIIe, partie 1*, Marinharia Lisboa, 1898, Lisboa ; page 48.

<sup>2</sup> De BRITO REBELLO *João de Lisboa* ; op.cité ; p. LXXV

tenu que la vignette avait dû être exécutée sous contrôle d'historiens sérieux à côté d'autres timbres aux effigies de tous les Portugais qui furent les premiers Européens à « découvrir le monde ». Si, me répétais-je en effet, toutes les informations figurant sur les autres timbres étaient exactes, il n'y avait pas de raison pour que la date de 1511 fût fantaisiste.

Très vite cependant, une autre date, 1514, s'imposa. C'est celle que je choisis en définitive. Mais ce fut sans conviction et après avoir longtemps été troublé par celle qui figurait sur le timbre émis en 1993 ainsi que la logique du calendrier. En effet, son *tratado de marinaria* sur lequel figurent les latitudes du cap Santa Maria et de l'embouchure du Rio de la Plata était achevé en 1514. Or, il rentra de son expédition la même année. Et comme en témoigne la lettre du 12 octobre<sup>1</sup>, cela lui laissait peu de temps pour boucler son livre et le publier.

Une fois libéré de la responsabilité de pilote sur le navire de Tristão da Cunha en 1509, que fit João de Lisboa ? Je ne pus trouver d'information sur la période de sa carrière comprise entre 1509 et 1512. Rentra-t-il à Lisbonne pour repartir pour un autre aller-retour de Lisbonne à Cochin ? Dans ce cas, revint-il avec João Serrão ? S'il visita les Mascareignes, c'est à cette occasion seulement qu'il put le faire. Mais alors, pourquoi ne signala-t-il pas la position des îles dans son routier ?

### **João de Lisboa, ilhas masca remhas et Pero Mascarenhas.**

En tout état de cause, il avait dû partir de l'Inde au plus tard au deuxième semestre 1512. En effet, les préparatifs de l'expédition d'Azamor<sup>2</sup> conduite par le Duc Jaime de Bragance étaient terminés au début d'août 1513. Or cette opération à laquelle João de Lisboa

---

<sup>1</sup> Il s'agit d'une relation du retour d'une des deux caravelles écrite par un agent commercial allemand résidant à Funchal. Elle fut imprimée sous le titre *Copia der Newen Zeytung aus Presillg Landt*.

<sup>2</sup> « *João de Lisboa foi na expedição de Azamor, uma das mais fortes e vistosas armadas que sahiram da foz do Tejo em todo o tempo da nossa expansão marítima e conquistadora, talvez não inferior á que levou D. João Iº para a conquista de Ceuta. Commandava-a o duque de Bragança D. Jayme, que, na carta que dirigiu a D. Manuel sobre o feliz resultado da sua empresa, faz algumas referencias lisonjeiras ao nosso piloto.* » Torre do Tombo Chanc. De Manuel, L.º 31, fl. 143, v.

avait participé à un poste très important avait obligatoirement nécessité l'investissement de l'intéressé dans sa phase préparatoire.

Et il avait déjà écrit la majeure partie de son livre. Surtout, il avait déjà engrangé les données lui permettant d'apporter des précisions sur la cartographie de l'Océan Indien. N'avait-il pas été en contact avec Peteira en 1506, participé à la reconnaissance du Nord-Ouest de la Grande Île, bénéficié des informations ramenées par l'équipage d'Abreu en 1507 ? Et il était encore en Inde lorsque Diogo Lopès Sequeira y arriva de São Lourenço. En Inde toujours, il avait côtoyé Magellan qu'il allait d'ailleurs retrouver à Azamor. Magellan lui-même avait été sous les ordres de Sequeira à Malacca. Autant d'occasions de faire le point sur la connaissance de cette région du monde. D'autant plus qu'ils avaient tous<sup>1</sup> des attaches avec le clan de Almeida et Gama.

Tous ces éléments me convainquent que Kunstmann IV qui fut enrichie par lui ou sur ses indications datait donc, pour ce qui concerne les données sur les îles du sud-ouest de l'Océan Indien<sup>2</sup>, d'avant 1512. On imagine en effet mal des renseignements restés dans les cartons pendant plusieurs années alors que les flottes avaient besoin de documents fiables.

Comme les détails sur les îles Mascareignes étaient suffisamment précis pour que toute ambiguïté fût levée sur la connaissance de l'archipel, *masca rhemas* ne pouvait pas correspondre à *Mascarenhas*. Mieux : le toponyme était antérieur à l'arrivée de Mascarenhas dans l'Océan Indien.

De ce constat, même si João de Lisboa avait pu rencontrer Mascarenhas à Cochin en 1512 – mais aucun document n'existe pour le prouver – il est difficile de concevoir que le pilote eût pu faire au capitaine sans titres l'honneur de lui offrir spontanément en cadeau la paternité de la découverte d'îles qui étaient totalement inconnues de ce dernier.

---

<sup>1</sup> Mis à part Peteira, semble-t-il.

<sup>2</sup> Cette originalité, déroutante comme le fut la présence des mêmes îles sur la carte de Cantino, saute aux yeux de l'observateur averti : « *in all likelihood the chart was composed of different parts, and the eastern part, with its compass rose south of Madagascar, suggests the handwriting of a different author* ». Yvan KUPCIK, *Munich Portolan Charts « Kunstmann I – XIII... »*, Deutscher Kunstverlag München, Berlin, 2000, page 43.

## Chapitre XX

### L'IMBROGLIO DES PORTULANS

La notoriété des spécialistes, obstacle à la critique de leurs conclusions.

Une grande contradiction chez tous les auteurs que j'avais lus, c'est que bien que certains eussent admis que Mascarenhas n'avait pas découvert les Mascareignes et n'y était même jamais passé, ils ne se demandaient pas pourquoi son nom figurait en regard d'une île et désignait même sur certaines cartes la totalité des îles. Pourquoi surtout, la carte signalant expressément qu'il avait été le découvreur de la future Réunion « *i. que achou Mascarenhas* » était si tardive<sup>1</sup> : quatorze ans après son départ définitif de l'Océan Indien ! Et cette contradiction les empêchait de prendre du recul et les enfermait dans des hypothèses aux conclusions encore plus contradictoires.

Je pris beaucoup de temps à analyser les explications de North Coombes sur les cartes. L'intérêt que je portais à la partie de son livre consacrée à la cartographie tenait à mon intérêt pour sa remarque à propos de la marginalité de la question des Mascareignes dans les travaux de Cortesao, Kammerer et Destombes.

*Il est assez naturel que les savants étrangers qui ont étudié ces cartes n'aient pas porté une attention spéciale à nos îles, puisque celles-ci ne sont " poussières dans le monde ", selon l'expression imagée d'André Scherer (...) A partir de 1935 et jusqu'en 1960, Albert Kammerer, Armando Cortesao, Marcel Destombes, Georges de Visdelou-Guimbeau et Avelino Teixeira da Mota, entre autres, s'en occupèrent, sans cependant en faire une étude*

---

<sup>1</sup> Carte portugaise anonyme de 1540 entreposée au Herzog August-Bibliothek de Wolfenbüttel réf. 102 Aug.fol.

*comparative qui aurait peut-être projeté quelque lumière nouvelle sur notre problème.*<sup>1</sup>

Le même North Coombes avait à juste titre souligné les hésitations de ces auteurs devant les cartes anonymes et non datées. A propos des cartes de Munich et de Londres par exemple, il disait :

« Kammerer écrit : « Hamy, dans son étude sur les Reinel, leur a attribué le portulan dont il s'agit et Denucé confirme cette attribution vraisemblable, ainsi que la date de 1517, qui place le dit portulan presqu'aussitôt après l'atlas de Paris ».

« On constate, dit Kammerer, que l'île de Madagascar, dans cette carte, « est manifestement reprise » de l'atlas de Paris. Au nord-est de Madagascar on voit Ilhadagalle, ou Agaléga. Mais aucune île ne figure à l'est ou au sud-est pas trace donc des îles Mascareignes.

*Le pourtour de Madagascar et sa nomenclature sont virtuellement les mêmes que dans la carte suivante que l'on peut appeler « Carte de Londres »(...). Cortesao fit un examen minutieux des deux cartes.(...). Il trouve que ces deux cartes furent dessinées par Pedro Reinel entre 1516 et 1519, « and that of London was drawn after its fellow in Munich ». Etant certain de la priorité de cette dernière, Cortesao date la carte de Londres de c. 1518. Notons que dans un ouvrage précédent (1935), l'auteur avait daté la carte de Munich de c. 1520. Après étude de la carte de Londres, il avait révisé son opinion et l'avait datée de c. 1517. Nous avons vu plus haut que Kammerer était arrivé à la même date que Cortesao pour la carte de Munich. Mais quatorze ans plus tard, il changea d'opinion et data cette carte « été 1522 » (1949 : 617). Cette nouvelle date allait aussi être adoptée par Cortesao en 1960 (PMC., 1 : 36) pour la carte de Londres, après qu'il eut appris que le señor Carlos Quirino des Philippines avait trouvé dans ces régions des noms portés sur la carte, qui avaient été donnés par Magellan, notamment celui des Islas s. Lazaro. Voici la conclusion révisée de Cortesao : « Unless the name was a later addition, which is not very likely, this chart should be dated c. 1522 »<sup>2</sup>*

---

<sup>1</sup> Alfred NORTH COOMBES, La découverte des Mascareignes par les Arabes & les Portugais, op. cité, page 59.

<sup>2</sup> Ibidem, pages 60, 61.

Pourtant, au lieu d'essayer d'y voir plus clair, North Coombes faisait siennes les conclusions de Kammerer et de Cortesao. Il donnait l'impression que son abdication à remettre en cause ces spéculations était due plus au respect de la notoriété de ceux qui avaient analysé les documents et leur avaient donné leur identité officielle qu'à son incapacité à entreprendre une analyse critique de leurs conclusions.

Je m'évertuai à trouver des conclusions plus conformes que les siennes à la logique de l'apparition des toponymes dans les informations parvenues à la Casa da India entre l'arrivée de Gama dans l'Océan Indien et 1538. Je notai qu'il n'avait pas relevé un détail qui avait retenu l'attention de Visdelou Guimbeau sur la carte Kunstmann IV : le nom de João de Lisboa. Je pris cette insuffisance comme une réaction atterrée devant un mystère qu'il jugeait insoluble. Je pensai donc qu'il me fallait réintroduire cette pièce manquant dans le puzzle pour essayer de trouver une explication logique au désordre apparent dans les cartes et des raisons aux distorsions, incohérences, fantaisies graphiques qui faisaient la diversité des documents.

### Trouver une explication logique aux incohérences apparentes.

Une carte ne pouvait être en effet, au temps de la découverte de vastes espaces, un sujet de fantaisie. La vie de trop de gens en dépendait. Et puis, cela jurait tellement avec le contexte dans lequel avaient été faits ces portulans ! Car quoi ? Les cartographes étaient-ils des ignares, des attardés dans un monde où explosaient la rigueur et la fidélité au modèle ? Comment avait-on pu dessiner des portulans aux inexactitudes récurrentes à l'époque de Michel Ange et Léonard de Vinci, dans une Europe où l'architecture, la sculpture, la peinture avaient atteint un niveau qui allait forcer l'admiration de générations à venir?

Qui plus était, à en croire la datation estimée des cartes, il n'existe aucun progression de la qualité des documents cartographiques. Aucune logique, aucune adéquation entre le facteur, son travail et sa renommée. Cette incohérence extrême me dérouta un bon moment : j'avais l'impression de ne pas être plus avancé que North Coombes. J'avoue que mon formatage

idéologique de l'époque y prenait une part essentielle. Il m'empêchait d'adopter une attitude critique car il me renvoyait à des conclusions formulées par des personnalités. Or il m'apparut bientôt que dans bien des cas, en se focalisant sur des points de détails, leurs analyses avaient évacué le contexte qui eût pu les aider.

C'est ainsi qu'à propos du Portulan Kunstmann IV dans lequel North Coombes remarquait que

*« le tracé de Madagascar est nettement inférieur à ceux de la carte de Munich et du verso de la planche 2 de l'Atlas Miller...»*

Cortesao et Teixeira da Mota émettaient une appréciation assez surprenante:

*« ...Piecing together all the evidence and circumstances, it may be concluded, we think,... that it was made by Jorge Reinel c. 1519 in Seville, probably with the collaboration of his father, Pedro Reinel, who helped to finish it »<sup>1</sup>*

### Connaître le contexte et faire appel à la logique.

Si Jorge Reinel, âgé alors de 17 ans, avait été aidé par son père, la différence notable entre cette carte et les cartes de Munich et de Londres n'aurait pas existé. Comment, en effet, Pedro Reinel, auteur selon Hamy et Denucé du portulan dit « carte de Munich » daté de 1517, aurait-il, en 1519, participé à la facture d'une carte nettement en régression par rapport à la première ?

L'alternative s'imposait : ou bien les cartes de Munich et de Paris n'étaient pas de la main de Pedro Reinel, ou bien elles avaient été faites après la carte Kunstmann IV et bénéficié de données permettant un dessin plus fidèle de l'île de Saint-Laurent. Et si elles étaient datées de 1517, alors Kunstmann IV avait été faite avant, à Lisbonne et ne pouvait avoir été l'œuvre d'un Jorge Reinel âgé de moins de 15 ans.

L'énigme de Kunstmann IV ne pouvait trouver de solution sans un dépassement du fait divers que représentait le passage du jeune cartographe Jorge Reinel et de son père Pedro au service de Charles 1<sup>er</sup> d'Espagne.

L'arrivée des portulans dans le domaine de la cartographie avait en effet relancé le commerce des cartes. Cartes prisées d'abord par ceux qui, dans la tradition de l'objet décoratif, les destinaient à

---

<sup>1</sup> Alfred NORTH COOMBES, *La découverte...*, op.cité, page 66.

figurer en bonne place dans les bibliothèques de collectionneurs, monarques, riches négociants. Aux cartes classiques, telle cette gravure sur bois réalisée en 1513 et illustrant la géographie de Ptolémée<sup>1</sup>, se substituèrent peu à peu des cartes dont l'originalité tenait moins aux dessins et enluminures qu'à la rigueur affichée, ou prétendue, qui constituait la garantie d'une bonne rentrée d'argent pour le facteur.

Car il y avait une autre considération qui relançait la cartographie. C'était, pour tous ceux qui étaient de près ou de loin en affaire avec le commerce maritime, la nécessité de détenir des documents le plus à jour possible en matière de navigation. Les copies de ces guides détaillés indispensables se monnayaient très cher. Et leur prix explosa réellement quand, tant en Castille qu'au Portugal, la lutte d'influence pour le monopole de la navigation sur les mers du globe eut comme conséquence la création de la *Casa de Contratacion* et la *Casa da India*.

### Se méfier du vrai-faux portulan.

Or, notre époque n'en a pas l'exclusivité, à chaque fois que se met en place un nouveau secteur d'activité, les perspectives d'enrichissement poussent des tas de gens à jouer sur l'effet de mode pour écouter à bon prix des produits ne valant rien. De copie de carte en copie de copie, partout en Europe, certains s'étaient improvisés facteurs de portulans. Ils se voulaient sérieux et respectueux de la vérité. Leur problème, alors que les cartographes avaient déjà du mal à suivre l'évolution de la connaissance des terres nouvellement découvertes, était qu'ils se retrouvaient piégés par leur propre ignorance des terres à dessiner dans des zones encore méconnues, l'afflux des informations glanées par la bande sur telle découverte et... l'image des personnages célèbres.

Je faillis d'ailleurs, avec Codine, m'y laisser prendre. Cet auteur m'avait lancé en effet sur une piste alléchante. Suivant des informations que lui avait communiquées d'Avezac,

« (...) le recueil de cartes de la bibliothèque impériale de Paris,  
B, 2625 en contient une où les îles Bourbon, Maurice, Rodrigue

---

<sup>1</sup> Ivan KUPCIK, *Cartes géographiques anciennes. Evolution de la représentation cartographique du monde de l'Antiquité à la fin du XIXème*, Gründ, Paris, 1984, pages 28, 29.

*portent le nom : îles découvertes par le frère du pilote Jean de Lisboa. Au nord de ces trois îles est une autre île placée relativement à Bourbon et à Maurice comme Dina Moraze est par rapport à Margabim et à Arobi. Cette île y est nommée Dina Zari, réminiscence des îles arabes.»<sup>1</sup>*

### Tenir compte du contexte linguistique.

La consultation de l'atlas<sup>2</sup> m'éduqua. La planche 7, consacrée à l'Océan Indien, présentait trois détails originaux : Madagascar se situait entièrement à l'intérieur de la zone tropicale et Sumatra se voyait attribuer le nom de Trapobane. Quant aux Mascareignes, elles n'étaient que deux, la première située à la latitude de la rivière Mangoro, et la deuxième à la latitude de Fort-Dauphin. Elles étaient identifiées par les inscriptions « *Y. che dediscobrio il fra dil piloto* » pour la première et « *Y. di Joan di Lisboa padro* » pour la seconde. Trouvant la traduction de Codine superficielle, je tentai à mon tour l'exercice. J'obtins: « *île que découvrit le frère du pilote* » et « *île de joan de lisboa père* ». C'était absurde. Ni Peteira, ni Sequeira, ni Serrão n'étaient en effet les frères de João de Lisboa. Et pourquoi avoir précisé « *João de Lisboa padro* » ? D'ailleurs le terme « *padro* » ne correspondait à rien<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Jules CODINE *Mémoire géographique sur la Mer des Indes*, op. cité, page 166.  
Voir aussi, supra, carte page 191.

<sup>2</sup> Feuille n° 7 de l'atlas conservé à la Réserve des Cartes et plans, coté Rés. Ge FF 14411. Dans le registre d'inscription de la B.N., il est mentionné à la cote B2625, il est décrit comme un atlas italien du 16ème siècle composé de 12 feuilles et dans le catalogue sur fiches, ces cartes sont attribuées à Battista Agnese. Il n'a pas de titre, mais une page comportant au crayon la mention (récente) « *Atlas du 16ème siècle* » au bas d'un texte à l'encre et en italien difficilement lisible, qui a peut-être permis l'attribution à Battista Agnese. La carte 7 s'apparente à un portulan.

<sup>3</sup> Pour retrouver l'information portée sur le document, j'avais dû déchiffrer « *padro* » et d'autres mots tel « *dediscobrio* ». C'étaient en fait des mots déformés ou écrits dans d'autres langues que le portugais. En bout de course, j'étais arrivé à une phrase logique qui n'avait rien à voir avec les Mascareignes mais concernait l'île de Saint-Laurent. Le message était : « *y. che descubrio il fra dil piloto y dū joan di lisboa partiō* » et signifiait « *île que découvrit le frère du pilote et João de Lisboa y passa deux fois* ».

Je me souvins alors que plusieurs historiens s'étaient plaints du « *sabir* » du « *langage hybride* »<sup>1</sup> rencontré dans les documents cartographiques. Il existait en effet de nombreux exemples d'amalgame de mots, voire de groupes de mots rendant des textes de cette époque quasi-inintelligibles. À partir de cette réalité, travailler sur un texte nécessitait qu'on ne situât pas l'illogisme dans son apparence, mais dans l'acharnement à ne pas tenir compte de son environnement. Je compris que le document que j'avais sous les yeux était un exemple de ces copies de cartes répandues à Gênes, à Venise, en France, en Allemagne, en Angleterre. Ce message des plus sybillins mis en relief par la facture si engageante de cette petite carte me permit de faire la relation avec l'émergence du mythe de l'île fantôme de João de Lisboa. Je décidai de tenir compte de cette expérience dans la lecture des textes d'époque.

### Le portulan : un document à usage professionnel.

La *Casa de Contratacion* et la *Casa da India*, ces lieux du contrôle de tout ce qui concernait la navigation espagnole et portugaise furent-ils à la hauteur de leurs missions en matière de collecte des informations nécessaires à la mise à jour des cartes ? Si elles en eurent la renommée, les portulans qui y furent produits ne plaidèrent pas toujours en leur faveur. Pour sauver la face dans des conjonctures difficiles, bien plus tard, au moment où les pays concernés coururent après un passé glorieux, certains historiens nationalistes trouvèrent la parade après coup : la théorie du *sigillo*<sup>2</sup>. Contester cette explication n'enlevant cependant rien aux incohérences et lacunes notoires sur des cartes censées être à jour, je supposais, quant à moi, que les cartographes et leurs informateurs avaient pu pécher par omission... ou par ignorance. Je devais donc lire les cartes et leurs faiblesses anormales pour la période où elles avaient été faites en tenant compte de la personnalité de l'informateur, du contexte dans lequel avaient été recueillies les données sur le terrain et aussi de l'accueil fait à ces informations.

---

<sup>1</sup> Kammerer signale, sur l'une des deux mappemondes faites par Ribeiro en 1529, au dessus de Madagascar, près de la marge, un commentaire assez long « *en jargon hispano-portugais difficile à traduire* »..

<sup>2</sup> Voir, supra, page 201.

Je pensais à une autre difficulté: quiconque a déjà été en présence d'un ouvrage réédité, sait qu'au fil des rééditions les mises à jour entraînent des ajouts ou suppressions de détails<sup>1</sup>. La cartographie n'échappe pas à la règle. La carte de référence était dupliquée et les copies étaient emportées par les capitaines. Et il leur arrivait, surtout au début de l'aventure portugaise dans l'Océan Indien, de rapporter de leurs voyages les remarques susceptibles d'enrichir l'original (un îlot, un banc, une embouchure de rivière non signalés ou mal situés sur le portulan, mais aussi un toponyme nouveau et éventuellement des commentaires afférents). Or une carte de référence n'était classée que lorsqu'elle était obsolète au point que le dessin d'une nouvelle carte était préférable au remaniement d'une partie trop importante.

### Les limites de l'identification du style d'un maître des cartes.

Les premières années, les choses furent simples : chaque *mestre de cartas de marear* avait son style. Le maître des cartes avait sa mémoire subjective, ses repères. Et l'oeuvre d'un cartographe pouvait être facilement identifiée en référence à un document signé par l'intéressé. Mais à partir d'un degré de fidélité à la réalité topographique, il lui était difficile d'innover et d'imposer un style. Lors d'un changement de maître des cartes, comme ce fut le cas lorsque Lopo Homem remplaça Pedro Reynel, le nouveau facteur se conformait, au détail perceptible près, aux archives laissées par son prédécesseur. De plus, certaines copies sortaient carrément du circuit. Ce fut le cas lorsque Magellan et les Reynel allèrent travailler pour le roi d'Espagne. Et la circulation des cartes n'était pas toujours réduite à des allers-retours entre la Casa da India et les navigateurs à qui elles étaient confiées. Chaque reproduction avait sa vie propre. C'était le point faible du système de confidentialité imposé par Lisbonne. Quelles en étaient les limites en un an et demi de navigation que durait au minimum une expédition aux Indes ? Sur une flotte de dix ou douze navires dont les capitaines, pilotes et *escrivaos* commentaient et consignaient les péripéties devant leurs équipages, les informations sortant de

---

<sup>1</sup> Voir supra, pages 57, 58, 69, 78, l'exemple du livre de Lougnon.

l'ordinaire ne pouvaient rester longtemps dans la confidence. Mais la valeur des fuites dépendait de la compétence de leurs collecteurs... et de la capacité des destinataires à les utiliser.

Quant aux remontées d'informations vers la *Casa da India*, leur authenticité, leur intégralité n'étaient pas assurées, du moins, pas toujours immédiatement<sup>1</sup>. Car elles ne pouvaient échapper aux aléas de la conjoncture, tels le rapport tendancieux et la rétention d'information<sup>2</sup> s'inscrivant dans le contexte des enjeux qui se précisaiient loin de Lisbonne, à l'occasion de telle ou telle découverte.

### Sur quels critères s'appuyer pour dater une carte anonyme ?

Or les découvertes se firent dans leur quasi-totalité sur la route de l'aller et Cochin avait la primeur des informations. Il était inconcevable que pendant les douze premières années de l'aventure portugaise, période où furent identifiées les îles du Sud-ouest de l'Océan Indien, l'atmosphère de rivalité entre les clans et les ordres n'eût pas eu de conséquences sur la cohérence des travaux cartographiques. En 1507, les « oubliés de Matitanana » arrivèrent à Cochin dans une atmosphère d'hostilité grandissante des partisans d'Almeida contre de Albuquerque. Que devinrent en 1509 les informations recueillies par Sequeira à partir du moment où il les remit aux services de Francisco de Almeida à son arrivée à Cochin ? Furent-elles toutes rapatriées à Lisbonne ? Et quel fut le contenu du rapport de João Serrão ? Restitua-t-il l'ensemble des informations connues du navigateur ? Cochin fut de ce fait une sorte de centre de collecte, de première analyse, mais en même temps de tri.

Dans ce cas, une carte non signée, non datée, ne pouvait qu'être « attribuée » à tel ou tel cartographe et « supposée » avoir été faite en telle ou telle année. Mais en fonction de quels critères ? Toutes ces considérations aboutissaient à remettre en cause la fiabilité de la datation de la plupart des cartes et de leurs auteurs présumés sauf lorsque les documents étaient signés. Quelle attitude

---

<sup>1</sup> Voir, supra, pages 210 et 212.

<sup>2</sup> Voir, supra, page 197 et suivantes, les problèmes soulevés par le rapport fait par d'Albuquerque en 1507.

adopter alors pour trouver le fil d'Ariane permettant de résoudre l'énigme des cartes anciennes ?

### Le test du tracé et le contexte historique.

Je fis appel à l'esprit d'observation et au bon sens. Par ses dimensions et l'évolution de la connaissance de son tracé, l'île de Saint-Laurent pouvait apporter une réponse objective à l'évolution de la représentation cartographique et, par déduction, à la chronologie de la réalisation des cartes portugaises de la région. Je ramenai donc les cartes posant problème à la même échelle, en ayant soin de garder les Mascareignes là où elles existaient. J'en fis un jeu de cartes muettes que je demandai à des personnes de ma connaissance de classer par ordre chronologique de réalisation. C'était ma façon de m'extraire de l'emprise des lectures sur la question. Le verdict tomba, confirmant mon hypothèse : le dessin de Saint-Laurent figurant sur Kunstmann IV ne pouvait avoir été réalisé après celui des cartes de Munich, Londres, de l'atlas Miller ou du carton de Francisco Rodrigues.

Kunstmann IV était une carte à usage de navigateurs : elle mettait en garde contre les écueils, les îlots et les barrières coraliennes à éviter. Sa précision sur les détails observés, sur la côte nord-ouest et nord de Saint-Laurent en était une preuve. Avec l'exagération de leurs dimensions, l'île au fond de la baie d'Antongil ou celle située au sud-est, là où le pilote d'Abreu et ses compagnons furent agressés, constituaient des repères pour le navigateur. Elles disparaissaient dans les autres cartes car elles n'avaient plus la même importance subjective et l'insignifiance réelle de leurs proportions ne pouvait plus être respectée à l'échelle des cartes<sup>1</sup>.

Avec son expérience de pilote soucieux de fixer les éléments susceptibles d'aider les navigateurs appelés à parcourir l'Océan Indien, João de Lisboa était capable d'analyser les renseignements fournis par les uns et les autres et de mettre à jour une carte en y reportant des détails signalés par les navigateurs de passage. Sa tâche pouvait être d'autant plus fiable que pendant son deuxième

---

<sup>1</sup> C'est une évolution semblable dans les cartes anciennes de La Réunion (carte de Flacourt, carte de Feuillet, carte de Bonne) qui avait attiré mon attention sur ce détail.

séjour en Inde il eut affaire à des acteurs essentiels de la découverte de Saint-Laurent et des Mascareignes avec lesquels il avait des affinités. J'y vis une raison de sa signature sur Kunstmann IV.

Il est cependant certaines limites à la compétence. João de Lisboa n'avait jamais, avant le moment où il signa Kunstmann IV, emprunté cette route passant à l'est de Saint-Laurent. Seulement signalée dans son routier de 1514<sup>1</sup>, elle n'y était pas détaillée comme celle du canal de Mozambique. Je ne pus, d'ailleurs, retrouver le passage auquel avait fait allusion Visdelou Guimbeau<sup>2</sup>.

De ce fait, son souci de pilote ne pouvait que se limiter à consigner les détails fournis par ses informateurs sur telle île ou îlot avec les deux priorités indispensables à tout navigateur : le repérage et l'approche.

### Analyse des cartes en fonction du contexte de l'Océan Indien.

Je sus très vite, en lisant Norh Coombes, que si j'entrais dans le jeu des estimations de dates et de l'attribution de paternité aux cartes, je m'enfermerais dans les sables mouvants qui avaient piégé les spécialistes qui avaient travaillé à la question. Je me dis que l'important était de comprendre ce qui s'était passé. Je pris donc toutes les cartes avec leur identification en l'état. Toutes, sauf Kunstmann IV car c'était la seule signée de façon indiscutable.

L'évolution du dessin de l'île de Madagascar, l'ajout des Mascareignes et de la toponymie des îles de l'archipel étudiée en fonction des péripéties qui avaient émaillé la période, me permettaient de reconstituer le puzzle et de lui donner une cohérence chronologique. La première carte, celle de Cantino fut partiellement confirmée par l'aventure de Diego Dias. Mais seule «*Comorbimam*» avait été repérée. Toutes les cartes faites ailleurs qu'à Lisbonne se conformèrent donc à la carte de Cantino en gardant la grande île et en supprimant les « *trois îles diva* ». Tel fut le cas des cartes faites entre 1511 et 1515 par Vesconti Maggiolo, Bernardus Sylvanus, Waldseemüller, Louis Boulangier, Gregor Reysch et Jan Seversz.

---

<sup>1</sup> J. Y. de BRITO REBELLO, *João de Lisboa*, op. cité, pages 88, 211, 212, 213.

<sup>2</sup> Voir, supra, page 251.

À partir des premières visites à Sao Lourenço, Lisbonne substitua aux dessins arabes de la carte de Cantino un autre contour de l'île qui figura sur les cartes fabriquées juste après les sept premières expéditions<sup>1</sup>. On y voit une île Saint-Laurent aux contours assez vagues, précisée dans ses limites australe et septentrionale dès 1506 avec les informations rapportées par Soares et Saldanha. Sur cette carte, dont certaines îles du canal de Mozambique sont reconnues, en particulier par de Albuquerque en 1503 et l'escadre de Tristao da Cunha en 1506, la grande île reste encore proche de l'Afrique. La distance qui la sépare du continent n'a pas encore été évaluée avec exactitude à cause probablement de problèmes non résolus au niveau de la longitude. Mais on y retrouve deux grandes rivières du sud et les bancs signalés par différents navigateurs.

### Une hypothèse sur le parcours de Kunstmann IV.

Les informations rapportées par Soares et Saldanha permirent, dans un deuxième temps d'affiner le dessin au point de refaire la carte avec un tracé plus fidèle du contour de l'île. Une copie au moins de la nouvelle carte parvint à Cochin et João de Lisboa l'eut en sa possession. Cette carte peut avoir été tracée au plus tard au premier trimestre 1508, avant le départ de Sequeira. João de Lisboa y consigna les renseignements fournis par différents navigateurs à mesure que ceux-ci arrivaient à Cochin.

Parmi les premières informations figurait la confirmation de l'existence des trois Mascareignes. Les données sur l'archipel furent certainement fournies grâce aux confidences recueillies par les compagnons de Gomez de Abreu. Elles furent confirmées par Sequeira à la suite de sa rencontre, en 1508, avec les gujarâtîs naufragés avec qui il échangea certainement des informations sur les trois îles à l'est de Madagascar.

Couvertes de forêts, elles étaient repérables de loin. Surtout les deux plus grandes, La première, la plus proche, tout d'un bloc, était certainement celle que Peteira avait appelée *Samta Apelonya*,

---

<sup>1</sup> Depuis celle de Gama en 1497, jusqu'au retour à Lisbonne, en 1506, de Fernão Soares, de l'expédition de Francisco d'Almeida. Il faut y ajouter les premiers renseignements sur l'arrivée de l'escadre de Tristão da Cunha dans l'Océan Indien rapportés par Saldanha.

car la latitude correspondait. Un peu plus loin, près des côtes de la deuxième, il y avait six îlots surtout au Nord. Et il existait une troisième île, beaucoup plus petite, entourée d'une barrière corallienne. Ces trois îles existaient bien. Elles étaient dans l'alignement d'une rivière importante de la côte est de Saint-Laurent: la Mangoro.

Etant donné que sur la carte de Cantino, *diva Margabim* était l'île de l'ouest et que *diva Morare* était l'île de l'est, *diva Arobi* fut placée entre les deux. Ainsi peut s'expliquer un mauvais positionnement relatif des trois îles. Et elles furent toutes trois décrites comme des *ilhas masca remhas*, avec cette particularité que l'auteur de l'inscription n'avait pas écrit *masca remhas* d'une seule traite mais sur deux lignes.

A la différence de la nouvelle de l'aventure de Peteira, les informations rapportées par Sequeira ne furent peut-être pas rapatriées sur Lisbonne tout de suite. Elle ne le furent probablement que bien plus tard alors que de Albuquerque était vice-roi et peut-être même après.

Kunstmann IV parvint-elle à Lisbonne. Les chances sont minces. Il apparaît en effet, à la comparaison des cartes faites à Lisbonne et à Séville que le toponyme devenu « *Mascarenhas* » fut pendant un certain temps porté sur des cartes influencées par la carte de João de Lisboa avant leur apparition sur des cartes inspirées de celle de Lopo Homem. Lorsque Magellan quitta Lisbonne pour Séville, il emporta certainement avec lui, entre autres cartes, Kunstmann IV. Mais ce document passa-t-il seulement par la *Casa da India*?

### Lisbonne, Séville et la sarabande des toponymes.

En se rendant à Séville, Pedro Reinel et son fils travaillèrent probablement sur des cartes de facture bien plus récente. Et il y a lieu de penser que seule l'information sur la présence de « *Samta Apelonya* » avait été signalée à la *Casa da India*, d'abord comme simple événement, ce qui justifie son tracé grossier sur la carte de Londres et ensuite de façon plus précise grâce au rapport de Peteira enfin parvenu à Lisbonne. C'est ce qui peut expliquer que, sur toutes les cartes qui, à partir de ce moment, furent faites à Lisbonne, l'île

était caractérisée par la présence de l'îlot au sud-est, et agrémentée du nom de « *Samta Apelonya* ».

A partir de la carte de Lopo Homem, la deuxième île, Maurice, abordée par Sequeira ou Serrão au cours d'une des deux expéditions de reconnaissance, fut consignée avec ses six îles au nord. Ce qui surprend, c'est que le nom d'aucun d'eux ne figure pas sur la carte. En revanche, elle est présentée comme « *y. que achou domingos frz piloto* ». Le document ayant été fait après 1517<sup>1</sup>, quand bien même ils eussent reconnu les îles, Sequeira mêlé à l'affaire de Almeida, Serrão « *traître* » avec Magellan, ne pouvaient décentrement être nommés. C'est une explication sérieuse de l'attribution de la découverte de l'île à un fidèle d'Albuquerque<sup>2</sup>.

Il y avait donc, à présent, deux endroits où étaient fabriquées les cartes du Sud-ouest de l'Océan Indien : Lisbonne, où étaient portés sur les cartes « *Samta Apelonya* » et « *domingos frz* » ; Séville où l'on avait hérité de « *ilhas masca remhas* » qui, sur la carte dite « *Mappemonde de Magellan* », s'étaient transformées en « *mascarenhas* ». Erreur de copiste ? Qui sait ? En tout cas, sur la route de l'Inde où existaient déjà les îles « *Tristao da Cunha* », « *Juan de Nova* » et « *ilhas que achou almirante dom Vasco* », la confusion était compréhensible car ce nom était celui d'une famille de la noblesse portugaise<sup>3</sup>.

Il semble que ce soit à Séville que se posa pour la première fois le problème de l'harmonisation des noms. Si les trois îles existaient bien sur différentes cartes, elles étaient dénommées de différentes façons et c'est peut-être Ribeiro qui, en 1529, attribua à La Réunion le nom de « *y Mascarenhas* », à Maurice celui de « *Y de domingos friz* » et à Rodrigues celui de « *y de Samta Apelonya* ».

En 1533, La Réunion flanquée de son îlot, redevenait « *S. Apolonia* » et, si Maurice perdait son découvreur, « *Domingos Fernandez* », pour devenir « *Mascarenhas* », Rodrigues redevenait « *diogo roiz* ».

<sup>1</sup> « (...) *Lopo Homem, gentilhomme de la Cour et encore très jeune, est nommé à l'office de mestre de cartas de marear le 16 février 1517, avec privilège exclusif pour la fabrication des instruments de navigation...* » , Alfred NORTH COOMBES, *La découverte des Mascareignes...* , op. cité, page 68.

<sup>2</sup> Voir, supra, page 229.

<sup>3</sup> Voir, supra, page 67.

C'est en 1537 que, sur un anonyme inspiré de Kunstmann IV, au dessous de La Réunion et son îlot, redevenue « *S. Apolonia* », à la latitude de la pointe Sud de Madagascar, apparut une île nommée « *de ja de lixa* ». Par la magie d'un copiste scrupuleux et hypercorrecteur, ignorant tout de l'aventure de Kunstmann IV, une île fantôme venait de naître. Elle allait faire fantasmer voyageurs, capitaines au long cours et même ministres jusqu'au dix-neuvième siècle.

Dire que Kunstmann IV interpella les cartographes qui la consultèrent n'est pas exagéré. Est-ce l'apparition de plus en plus insistante du toponyme instable « *Santa apelonya* » et la renommée de la signature de João de Lisboa qui poussa Sébastien Cabot, en 1544 sur une carte inspirée de Kunstmann IV, à inscrire pour La Réunion « *Santa Polonia* », pour Rodrigues qu'il plaça au sud-ouest « *Mamagrusa* », et pour Maurice « *Ys [îles] Mascaxegnas* » ?

La situation était, semble-t-il, devenue très confuse dans tous les aspects de la cartographie, et pas seulement dans la région du Sud-ouest de l'Océan Indien. Le célèbre cosmographe castillan, Alonso de Santa Cruz, se rendit au Portugal en 1545 pour essayer d'y voir plus clair :

« ...fallando das cartas portuguèsas que se enviavam para Castella depois de 1530, e eram, segundo afirma, falsificadas nas distancias, por causa das questões das Moluca.. ». Il regrettait l'époque « ...quando no existían aquellas pretenciones y rivalidades, no havía sospecha de que en el estuviesen alienadas las situaciones geográficas. »<sup>1</sup>

Malgré l'entente cordiale entre João III et son beau-frère, l'empereur Charles Quint, le Portugais n'avait pas oublié la somme importante versée pour garder des terres à épices en Extrême-Orient. Et si ce n'était que ça ! Les prétentions françaises sur le Brésil, l'arrivée d'un navire de ce pays dans l'Océan Indien en 1527, eurent comme conséquence sans doute une volonté de Lisbonne de ne pas se laisser grignoter ce qui avait été jusque là sa *mare clausum*.

---

<sup>1</sup> Jacinto Ignacio. de BRITO REBELLO, *João de Lisboa ; Livro de Marinharia....*, op. cité, page XLII.

C'est, sans doute, ce qui donne à la carte de Wolfenbuttel de 1540 un air de mise au point. Comment interpréter autrement, plus de trente ans après la reconnaissance des Mascareignes, alors que l'une d'elles porte depuis belle lurette le nom de *Santa Apelonya*, même sur des cartes faites à la *Casa da India*, les précisions : « *y que achou Mascarenhas* », « *y que achou Domingos frz piloto* », « *y que achou diogo Rois* » ?

Lisbonne avait-elle mis fin au bonneteau cartographique ? Pas tout à fait. Le jeu allait se compliquer dès 1550 avec un nouveau nom attribué à Maurice : « *Syrne* » ou « *do Cyrne* ». Si certains historiens allaient, tel North Coombes, perdre leur latin à vouloir y trouver une allusion au dodo ou au nom d'un navire portugais<sup>1</sup>, les navigateurs ne s'y trompèrent pas : « *do Cirne* » était bien Maurice... et encore !

Et l'île de João de Lisboa ? Celle-ci continua à faire son chemin, de plus en plus réaliste, sur des cartes héritières de Kunstmann IV, avec l'anonyme de Greenwich en 1550, la carte de Bartolomeo Vasso en 1590, celle de Mercator en 1607 .... Et pour faire bonne mesure, Thomas Herbert, après d'autres, plaça dans la zone, en 1638, une deuxième île fantôme : « *ins. Romaris* ».

Son journal ne précise cependant pas si elle était plus belle que cette autre île

«... que nos pilotes appellent la Forêt d'Angleterre, (...) [que] les Portugais découvrirent sous la conduite de don Mascarenhas, [qui] lui donna son nom, que l'on dit avoir été changé depuis en celui de « Pulo-Puar » ; mais on ne sait pas qui lui a donné de nom indien, ni à quelle occasion il lui a été attribué. »<sup>2</sup>

---

<sup>1</sup> Alfred NORTH COMBES, *La découverte des Mascareignes...*, op. cité, pages 127 à 131. Voir aussi , infra, page 290 et suivantes.

<sup>2</sup> LOUGNON, *Voyages anciens...* , édit. 1970, op. cité, page 20.

## Quatrième partie

### UN FAISCEAU D'INDICES SUR LE PASSÉ PRÉEUROPÉEN DES MASCAREIGNES

*Tant que les lions n'auront pas leurs propres historiens,  
les histoires de chasse continueront à glorifier le chasseur.*  
Proverbe africain.



## Chapitre XXI

### COMME UN ENFANT CURIEUX, J'AVAIS POUSSÉ UNE PORTE MYSTÉRIEUSE

La carte de Cantino, une clé pour la période préeuropéenne.

Ainsi, les « *îles arabes* » étaient qualifiées globalement de « *ilhas masca remhas* ». Et l'information avait été, au départ, recueillie lors du séjour des compagnons d'Abreu et plus tard précisée à Sequeira. Tout cela était possible. Une question subsistait cependant: comment avaient-elles pu être portées sur Kunstmann IV avec des détails les identifiant alors que ni les naufragés de Matitanana, ni Sequeira ne les avaient visitées ? Comment expliquer leur description détaillée et leur identification par rapport aux îles figurant sur la carte de Cantino ? Il fallait pour cela admettre que des riverains connaissaient les îles pour y être allés ou pour en avoir eu une description par des récits de visiteurs qui leur avaient fourni l'information. Une déduction s'imposait : les Malgaches de la côte est et particulièrement ceux de la région allant de Tôlañaro à Matitanana connaissaient les îles. Je fus le premier surpris par cette hypothèse lorsque, il y a bien des années déjà, elle s'imposa à moi.

Comme tout Réunionnais, j'étais en effet à l'époque convaincu d'un isolement historique de La Réunion conditionné par sa petite dimension, son éloignement de toute terre habitée, les abysses qui l'entouraient et qui en faisaient

« ...un œuf. Le gros bout posé sur les grands fonds, la plus grande largeur à la surface de l'océan, la pointe dans le ciel. »<sup>1</sup>

Tous les auteurs que j'avais lus sur l'histoire de la région, renforçaient cette conviction par l'autre idée reçue qu'à l'arrivée des Européens dans l'Océan Indien, la vie maritime de Madagascar se

---

<sup>1</sup> Roger VAILLAND, *La Réunion*, Editions Rencontre, Lausanne 1964, page 35.

résumait à la pêche côtière et au cabotage dans des embarcations incapables d'affronter l'océan, le grand, celui qui avait de tout temps protégé les Mascareignes de la visite des hommes. Quant aux éventuels informateurs des Malgaches, là encore, les historiens m'avaient convaincu que si les Arabes avaient pu y passer, leur visite avait été accidentelle et sans lendemain.

Les a priori s'effacèrent lorsqu'enseignant l'histoire et la géographie à des élèves de sixième et à la recherche d'exemples concrets et de comparaisons, je fus amené à leur expliquer que l'île de Pâques était bien plus isolée que La Réunion. Et cette dernière n'était pas si minuscule que ça puisque rien que sur les centaines d'îles de l'Océan Indien, Madagascar et Ceylan mises à part, sa superficie se situait juste après celle de Socotra. Ce constat m'amena à prendre au sérieux le Puits Arabe et lire avec un œil plus critique les historiens locaux.

Elément indispensable à la solution de l'éénigme Kunstmann IV, la bonne connaissance des îles par les Malgaches devait être considérée dans une série d'informations parvenues jusqu'à João de Lisboa. Compagnon de Vasco de Gama en 1497, celui-ci avait été dès le début au courant de la présence des trois îles sur la carte qui allait enrichir la mappemonde de Cantino. Il avait peut-être même assisté à la transcription dans la graphie latine<sup>1</sup> des noms de chacune des îles sous la dictée d'une personne parlant et lisant l'arabe, probablement le pilote Maure originaire des environs de la Mecque<sup>2</sup> monté à bord le 15 mars 1498. Et le nom des trois îles avait été enregistré comme l'avaient été les toponymes *Monçobiquy*, *Quilua* ...

---

<sup>1</sup> Voir extrait du lexique portugais-malayalam du manuscrit d'Alvaro Velho in Paul TEYSSYER & Paul VALENTIN, *Voyages de Vasco de Gama*, op. cité, pages 35, 36.

<sup>2</sup> Il ne faut pas le confondre avec Malemo Canaqué qui loua ses services à Gama bien après. Des auteurs sérieux ont émis l'hypothèse que c'est Malemo Canaqué qui donna à Vasco de Gama la carte de Madagascar et des Mascareignes. Je ne partage pas cette opinion. En effet, le pilote en question n'était pas musulman. De ce fait il n'était pas omanais et il était peu probable qu'il fût gujarâti. Il semblait avoir pour port d'attache Calicut où il conduisit les Portugais. Or la carte est bien de facture « arabe ». Ce qui me fait dire qu'elle fut saisie sur l'almadie à Mozambique. Voir, supra, page 127.

### La logique déroutante de Toussaint.

Lorsqu'il s'entretint avec les gujarâtîs rencontrés à Saint-Laurent en 1508, Sequeira consigna certainement que *diba margabim* était l'île la plus proche de Saint-Laurent, *dina morare* l'île avec cinq îlots au Nord et que *dina arobi* était entourée d'un lagon. Le rapprochement de la carte de Cantino et du portulan en possession de João de Lisboa me convainquit que c'était certainement eux qui avaient contribué à positionner les îles en fonction de leur nom. En effet, sur la carte de João de Lisboa, la logique toponymique était conforme à la connaissance détaillée les îles prises isolément, mais le positionnement de celles-ci obéissait à une logique géographique en contradiction avec les modernes toponymes *Maurice* et *Rodrigues*.

Les historiens, bien plus tard, furent tous déroutés par cette situation confuse. Ils le furent d'autant plus que, persuadés de l'incongruité de la situation de *dina morare*, île de l'est, placée au milieu sur la carte de Cantino, certains s'aventurèrent comme Codine d'abord, puis Toussaint, à changer de place « *les îles arabes* » en fonction d'une logique lexicale : ils convinrent qu'à l'ouest était *diba margabim*, La Réunion, à l'est *dina morare*, devenue Rodrigues, et au centre *dina arobi*, Maurice. Comme personne ne s'était plus inquiété de l'authenticité et de l'identité des îles, Toussaint, historien référent pour l'Océan Indien, fixa la modification, ajoutant une difficulté de plus à la recherche<sup>1</sup>. North Coombes, qui releva l'anomalie, souligna que

« l'auteur révise cette opinion dans son *Histoire de l'Ile Maurice* (1971 : 23), où on lit : - Elles figurent sur la mappemonde de Cantino (1502) sous les appellations suivantes : *Dina margabim* (*Diva maghabim* ou « île de l'ouest », désignant La Réunion), *Dina mozare* (*Diva mashriq* ou « Ile de l'est », désignant Maurice), *Dina arabi* ou *arobi* (*Diva harab* ou « Ile abandonnée », désignant Rodrigue) ».<sup>2</sup>

Malheureusement, cette révision arrivait dix ans après la diffusion de « l'arrangement » et North Coombes le soulignait après

---

<sup>1</sup> Auguste TOUSSAINT, *Histoire de l'Océan Indien*, op. cité, pages 104, 105.

<sup>2</sup> Alfred NORTH COOMBES, *La découverte des Mascareignes ...*, op. cité, page 28.

que l'anomalie eut été prise en compte pendant vingt ans. Le contexte des informations qui avaient été à l'origine de l'inscription des îles sur le document étant inconnu, décrypter la carte Kunstmann IV était alors devenue impossible.

Cette hypothèse, tout en m'ouvrant des perspectives, me satisfaisait à moitié. Je restais au stade de la construction, séduisante certes, mais trop audacieuse pour ne pas prêter le flanc à la polémique. Car affirmer que *dina morare* était Maurice alors que *dina arobi* se trouvait à l'est, me plaçait en position de faiblesse vis-à-vis de tous les historiens de l'Océan Indien. La carte arabe intégrée à la mappemonde de Cantino était-elle une référence solide?

Si encore j'avais disposé d'un document cartographique signalant les caractéristiques des îles, l'hypothèse eût été défendable. Mais tous les historiens avaient souligné le dessin fantaisiste et grossier de cette

« ... grande île ayant la forme presque schématique d'un rectangle vertical... »<sup>1</sup>

«... Madagascar, dont les côtes n'ont pas encore été relevées par les Portugais, est représentée assez schématiquement, mais quand même bien mieux que dans des cartes subséquentes à inspiration ptolémaïque. »<sup>2</sup>

Parce que l'accès aux cartes portugaises m'avait permis de relativiser les commentaires sur les dates et les auteurs pour aboutir à mes propres conclusions, j'entrepris d'analyser de la même façon la partie de la carte représentant Madagascar et les trois grandes Mascareignes.

Ne connaissant rien à la cartographie arabe, j'essayai d'en trouver des exemples qui me permettraient une comparaison avec les quatre îles en question dont l'agrandissement révéla un dessin de Comorbimam d'une minutie remarquable, presque artistique. Les Mascareignes demeuraient cependant d'un schématisme désolant. L'échantillon le plus intéressant pour la comparaison était une carte

---

<sup>1</sup> Albert KAMMERER, *La découverte de Madagascar par les Portugais...*, op. cité, page 21.

<sup>2</sup> Alfred NORTH COOMBES, *La découverte des Mascareignes*, op. cité, page 27.

de Piri Re'is<sup>1</sup>. Je m'en contentai, me disant que même si ce dernier avait pu être influencé par des portulans du début du XVIe siècle et que le pan de carte de Cantino était antérieur au XVIe siècle, l'essentiel était de retrouver les analogies marquant la différence de conception des cartes en question par rapport aux cartes portugaises contemporaines.

La comparaison révéla un dessin des côtes rappelant celui des cartes de Madagascar et Mascareignes sur la mappemonde de Cantino. Les estuaires étaient proportionnés à l'importance des fleuves et rivières et je pouvais ainsi tester le réalisme et la fidélité à la géographie du pays. Je fis un calque des quatre îles arabes que je superposai aux mêmes îles sur des cartes modernes après avoir harmonisé les échelles et les styles<sup>2</sup>. Le résultat était impressionnant. Les côtes de Madagascar étaient connues dans les détails. L'une des Mascareignes était bien positionnée par rapport à la rivière de référence.

Je renouvelai les tests sur chaque Mascareigne. Abstraction faite du style particulier du dessin, chaque île était signalée avec ses repères majeurs susceptibles d'aider les navigateurs se présentant dans ses parages et l'alternance des caps importants et des zones accostables (baies ou côtes abordables) était respectée avec la seule réserve que les trois îles semblaient avoir pivoté de façon plus ou moins prononcée sur la carte arabe.

Enfin, les noms et des situations des îles, les unes par rapport aux autres, correspondaient. *Diba margabim* était bien La Réunion, *dina arobi* était bien Rodrigues et *dina morare* Maurice. La carte prise sur l'almadie par Vasco de Gama était bien un document de navigation destiné à des pilotes voulant se rendre dans l'aire de Madagascar et des Mascareignes.

---

<sup>1</sup> Parchemin de 350x460 extrait de *Kitab-i-Bahriye 1525-1526* de Piri Re'is, in Donald WIGAL, *Anciennes cartes marines (1290-1699)*, Editeur Amélie Marty, New York, 2000, page 89.

<sup>2</sup> Voir l'illustration de cette partie aux pages 290 et 291 .

## L'effondrement d'une idée reçue.

Du même coup s'effondrait la construction, née au XIXe siècle et rabâchée au XXe siècle, suivant laquelle les Mascareignes étaient des îles du bout du monde, à l'écart de toute activité économique maritime dans l'Océan Indien. Avant l'arrivée des Portugais dans la zone, les quatre îles, connues, répertoriées et bien positionnées sur des cartes, étaient loin de se trouver en marge des routes maritimes. La carte prouvait que des pilotes de boutres arabes pouvaient descendre, sans risque de s'égarer, jusqu'à l'extrême Sud de Madagascar et dans les Mascareignes.

Par la connaissance des côtes affichée sur le document, ce dernier archipel devait servir de repère, voire de relais pour l'approvisionnement en eau sur une voie utilisée et fréquentée, non pas par des navigateurs téméraires, mais par des marchands. C'est d'ailleurs cette réalité que les Malgaches ramenés à Lisbonne par Soares et Saldanha avaient dû décrire, provoquant les instructions précises énoncées dans le *regimento de Sequeira*<sup>1</sup>. Et celui-ci avait eu confirmation de la chose au cours de sa mission. Il avait même pu constater que les boutres venant de Cambaye n'étaient pas les seuls navires à fréquenter la côte est de Madagascar. Des jonques<sup>2</sup> venant de l'archipel indonésien fréquentaient également les lieux.

« (...) Il arriva au royaume de Matitanana (...) il apprit seulement que les clous de girofle qu'on y avait vus provenait d'une jonque de Java qui s'était jetée à la côte près de là ; le girofle qu'elle avait à bord s'était éparpillé sur la plage ; c'est ce qui avait trompé Tristao da Cunha. »<sup>3</sup>

« Il retrouva là deux hommes de son équipage qu'il avait envoyés de la baie de Sainte Claire [baie de Lokara] à la découverte (...) ils avaient rencontré deux indiens de Cambaye, les seuls survivants de l'équipage d'un navire qui, se rendant à Sofala, s'était perdu dans ces parages trente ans auparavant. »<sup>4</sup>

---

<sup>1</sup> Voir, supra, page 223.

<sup>2</sup> En l'absence de détails, il faut tenir compte du terme utilisé par Barros.

<sup>3</sup> Barros :*dec II liv IV ch III* pages 391 à 395 in GRANDIDIER *Ouvrages anciens...*, op. cité, pages 47, 48.

<sup>4</sup> Castanheda, *Historia de los descubrimientos...t 2 1552 ch CVI* p 341 in GRANDIDIER, ibidem, page 50. Cet événement n'a rien à voir avec l'événement décrit juste avant dans le même récit et confirmé par Flacourt : « Diogo Lopes longea la côte de l'île de Saint-Laurent jusqu'à un port que les

Je n'en revenais pas ! Comment des historiens, acceptés comme spécialistes, autorités incontestables, avaient-ils pu négliger des évidences aussi criantes ! A quel détournement de la vérité historique cela avait-il abouti ? L'inscription vue sur le pain de cire découvert à Maurice en 1598 par l'expédition de Van Neck et Warwik<sup>1</sup> était peut-être du bengali, du gujarâti, de l'hindi, du marathi ou du sanscrit mais sûrement pas du grec. Et pourtant ! Que d'exercices de style n'a-t-elle pas nourris sur les visites phéniciennes... égyptiennes voire grecques aux Mascareignes !

Si l'archipel était connu, il devait, au-delà de ces trois noms indiqués sur la carte de Cantino, être désigné dans son ensemble par un toponyme. Des Malgaches de la côte est, il s'en trouvait certainement parmi les Antambahòaka, Antemòro, Tanòsy qui avaient un nom pour ces îles. Quel nom ? Et quelle aventure humaine à l'origine de ce nom ? Comme un enfant curieux, j'avais poussé une porte mystérieuse... Elle s'ouvrait sur un monde dont je ne savais pas grand-chose. Un monde dont l'évocation pourrait vite être contestée par les spécialistes, si je ne trouvais pas de preuves irréfutables.

Il s'agissait de « masca remhas » et non de « mascareinhas ».

Couvertes de forêts ! Quelle incongruité, quelle offense à la langue portugaise ! Il me fallait en effet une bonne mesure de toupet pour oser dire qu' « *ilhas masca remhas* » signifiait « *îles cachées (couvertes) par des forêts* ». Il me fallait surtout une absence flagrante de maîtrise du portugais. Et c'était la réalité. J'avais été tellement troublé par la remarque de Lougnon que je n'avais jamais

---

*naturels appellent Turulaya [Fort Dauphin actuel] du nom du capitaine d'un navire de Goudjerat qui s'y est perdu jadis. Tous les habitants de cette région, suivant le récit qu'ils en firent à Diogo Lopes, descendaient des matelots de ce navire. »* Voir, entre autres références les observations faites par Claude ALLIBERT in Etienne de FLACOURT, *Histoire de la Grande Ile Madagascar*, INALCO-Karthala, Paris 1995, partie « l'histoire de Madagascar », Chap. XVI, notes 1 à 34, pages 488 à 493.

<sup>1</sup> « On y trouva un gâteau de cire de trois cents livres sur lequel étaient des lettres grecques » (*Hettweede Boeck, Journael ost Dagh-register inhoudende een warachtich verhael ende historische vertellinghe van de reyse, mars 1598*) In GRANDIDIER, ibidem, page 245.

pensé à une vérification du sens de l'expression. Pourtant, logiquement, l'analyse la plus fine et la plus objective possible de la question de la découverte des Mascareignes m'avait conduit à cette conclusion : « *masca remhas* » ne pouvait pas être « *Mascarenhas* ». Et je me souvenais de l'énigme de la carte 7 de l'atlas B2625<sup>1</sup>... Et de la mobilité qui était commune en ces temps d'expansion européenne.

A bord d'une flotte de dix bateaux à destination de l'Inde ou de l'Amérique, se retrouvaient des marins parlant parfois plusieurs langues différentes. Dans le secteur de la cartographie, le cas de Pedro Reynel, passé du Portugal à l'Espagne, n'était pas unique. Martin Behaim, le cartographe allemand, était venu en deux occasions travailler au Portugal. Dans cette Europe du capitalisme naissant, les langues se télescopaient, se mélangeaient. L'interlangue était le moyen commode de communiquer.

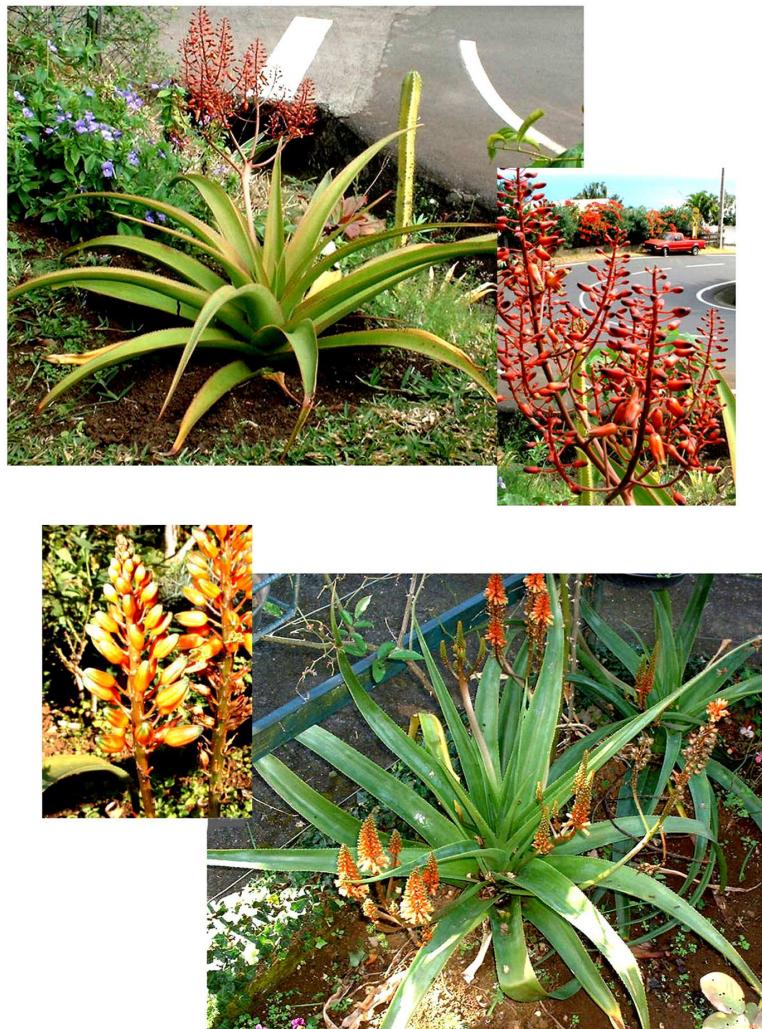
De ce fait, les glissements sémantiques s'immisçaient plus souvent qu'à leur tour dans des documents écrits. Sans doute, la langue en principe utilisée dans les documents portugais jusqu'aux environs de 1536 était le Castillan. Mais les entorses graphiques imputables aux copistes ne pratiquant pas la langue aboutissaient parfois à des barbarismes et contressens transformant le message. La confusion était encore plus grande du fait que de grandes langues nationales tels le portugais ou le français n'étaient pas encore fixées. En revanche, les parlers régionaux tels le catalan, le galicien, le vénitien etc.... avaient leur place autant que le castillan. Avec souvent comme passerelle le latin des clercs. Evidemment, mobilité des hommes et instabilité des langues entraînaient une altération des informations.

Le routier de João de Lisboa en était un bon exemple. Certains noms de lieux y étaient méconnaissables : *Chàos* devenait *chaumos*, *Quiloa* se transformait en *qilba*, *Brava* en *bruma* et *Cananea* en *Carrane* ; dans ses relevés de latitudes entre Pernambouc et le cap Santa Maria, plusieurs toponymes personnalisant des points de la côte n'étaient pas des mots ou expressions portugais mais galiciens<sup>2</sup>. Et João de Lisboa ne faisait pas exception.

---

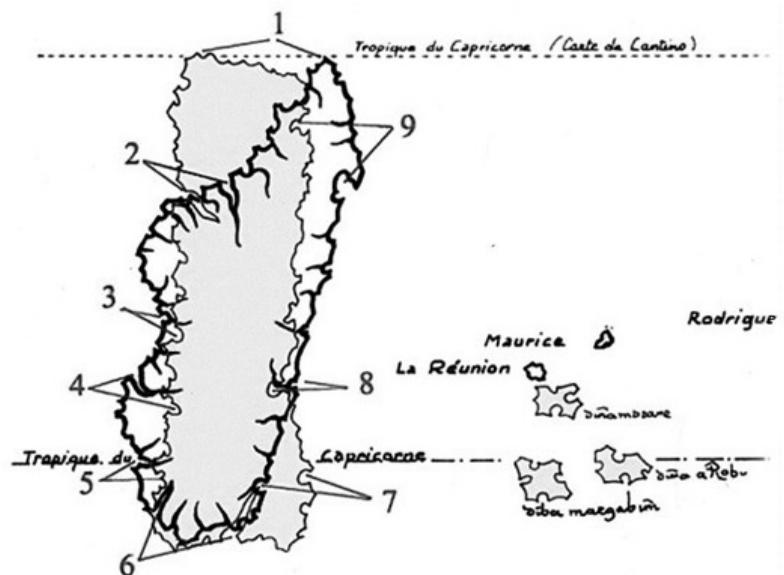
<sup>1</sup> Voir, supra, carte page 191.

<sup>2</sup> BRITO REBELLO, op.cit., pages 88, 89.



**En haut : *Lomatophyllum borbonicus***  
**Au-dessous : *Lomatophyllum macrum***

Les deux *Lomatophyllum* sont différents, non seulement dans leur aspect, mais aussi dans leur cycle de reproduction. Le premier ne fleurit qu'une fois dans l'année, au mois de septembre. Le deuxième fleurit toute l'année. C'est certainement au premier, à cause de ses vertus médicinales, que la famille doit le nom vernaculaire de *Mazanbron*.

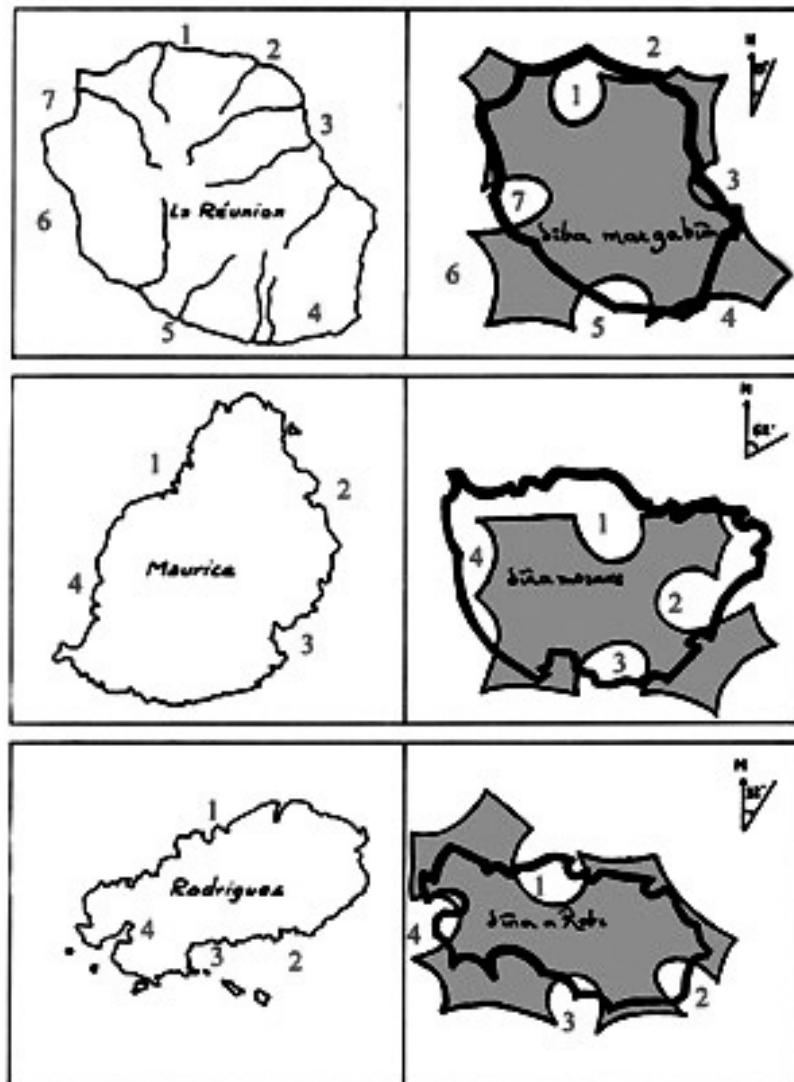


### Tentative d'analyse de la partie de la carte de Cantino (1502) consacrée à Madagascar et aux Mascareignes.

Comparée à la carte portugaise de 1508, la représentation de Madagascar reproduite sur la carte de Cantino est nettement plus conforme à la réalité géographique de l'île. Les proportions sont respectées et l'emplacement de l'embouchure des grandes rivières est d'une exactitude remarquable.

On note également que la distance séparant les deux grandes Mascareignes de la côte est malgache est respectée et que la latitude d'au moins l'une d'elles est exacte. Ce qui laisse penser qu'il existait une route connue et fréquentée entre Madagascar et les Mascareignes.

Ce document, malheureusement jamais analysé par suite de la subjectivité des chercheurs, ouvre bien des perspectives à qui veut s'intéresser à la navigation dans la zone des îles du Sud-ouest de l'Océan Indien avant l'arrivée des Européens.



Quant aux Mascareignes, leur dessin n'est fantaisiste qu'en apparence. Le tracé répond bien à la préoccupation des navigateurs soucieux du signalement de havres dans les îles qu'ils abordent. Et il n'a rien à envier à celui de l'île *Santa Apelonya* sur les cartes de Pedro Reynel et Lopo Homem.



Café moka



Pointu de Bourbon



Café maron

Les graines de *café Moka* à maturité ci-dessus ont été photographiées en mai au Tampon.

Le *pointu de Bourbon* l'a été en juin aux Avirons.

Les graines de *café maron* mûres ont été, quant à elles, cueillies en septembre aux Makes.

L'originalité de cette dernière espèce tient au fait qu'à mesure que ses baies mûrissent, leur couleur passe du vert olive à la lie de vin en empruntant au fil de leur évolution une gamme de tons sourds sans jamais afficher le carmin franc des cafés de culture. Sur l'arbre, qui portait des graines à différents stades de maturité, je n'ai pas trouvé de fruits de couleur rouge vif.

Détail signalant le stade de maturité : comme il est très fréquent de le constater, la deuxième baie de café maron à partir de la gauche n'a pas été épargnée par les oiseaux.

Une comparaison des cartes de l'époque montre l'ampleur du phénomène. Un toponyme, même attribué par les Portugais eux-mêmes, était écrit différemment d'un document à l'autre. C'était le cas dans les cartes de l'atlas de Paris, de l'atlas de Munich et de la carte de 1529 de Ribeiro pour la nomenclature de Madagascar. Le même point situé par 16° de latitude Sud était enregistré sous le nom de *terra de Samtome, trra de stu amtonyo* et *trra de Santonio*. L'île de Santa Clara devenait *Y de Samta cra, ilheos de Sta crrara* et *y de S.Clara*. La situation se complexifiait encore lorsque les noms des lieux étaient empruntés à des peuples riverains. Car souvent, sur la base du mot entendu, ils avaient déjà été transcrits en arabe. Une deuxième corruption s'ajoutait à celle de la première langue d'emprunt qui n'avait pas toujours été capable de restituer les subtilités phonétiques des langues d'origine et de leurs dialectes. C'est ainsi que le terme *pulu* qui signifie *île* en indonésien, était transcrit *fulô* en arabe et *Pulu Condor* devenait chez Cantino *fulicandora*<sup>1</sup>.

Dire que *ilhas masca remhas* signifierait *îles couvertes de forêts* n'aurait donc rien de saugrenu. C'est certainement la réponse que les Malgaches et Gujarâtis firent à Sequeira lorsque celui-ci, suivant les instructions du *regimento*, s'inquiéta de l'intérêt économique des trois îles. Bien plus tard, premier témoin à avoir consigné par écrit ses remarques sur La Réunion, Samuel Castelton en dit :

« *L'île est toute boisée : aussi l'ai-je dénommée England's forest...* »

Et Thomas Herbert précisa à son tour :

« *Elle est partout verte et agréable, partout agréablement revêtue d'une belle livrée particulièrement de plusieurs sortes d'arbres dont la hauteur est admirable et le branchage plus épais qu'en aucun autre lieu du monde.* »<sup>2</sup>

---

<sup>1</sup> **Cantino**      **Canerio**      **Tab mod.1513**      **Walds 1516**      **Egert. 2803**  
fulicandora      fulicondora      fulitandora      fulicandora      fulucandoia  
salupalsolar      folupalsolar      salupalsatar      --      phulupasoar  
Extrait du tableau des nomenclatures du Japon à Ceylan in Jean DENUCE, *Les origines de la cartographie portugaise et les cartes des Reinel*, E. Van Goethem, Gand, 1908. page 20.

<sup>2</sup> LOUGNON, *voyages anciens à l'île Bourbon*, édition 1970, op. cité, pages 14 et 20.

Quant à l'île Maurice, elle fut à la même époque l'objet d'une course à l'occupation entre les Anglais, Néerlandais et Dieppois à cause de l'intérêt que représentaient ses ébéniers.

Cette interprétation de *masca remhas* prit toute sa dimension lorsque je fis le rapprochement entre les écrits de Tibbetts et les relations de Barros et Castanheda sur la mission de Sequeira. En effet, les Gujarâtîs que rencontra le Portugais en 1509, étaient les survivants d'un naufrage dont ils avaient été victimes trente ans auparavant. Or, à cette époque, c'est à dire vers 1480, les Portugais n'avaient pas encore perturbé les habitudes de communication et de relations commerciales entre les riverains du grand Océan Indien. Si l'activité commerciale des Arabes s'exerçait surtout au nord de l'Océan Indien, il leur arrivait de passer dans cette aire englobant l'est de Madagascar et les Mascareignes. Parmi tous les toponymes adoptés dans les écrits d'Ibn Majid et Sulayman Al Mahri pour la zone concernée, Tibbetts, confortant ses propres réflexions des travaux de Tomaschek, signalait ainsi des noms qui, par déduction logique, s'appliquaient aux Mascareignes. Les naufragés gujarâtîs connaissaient donc certainement les toponymes désignant les îles.

Au sud et à l'est de Madagascar, les îles al-Wâghil.

La première lecture que je fis de Tibbetts me déçut presque. Qu'y avait-il à prendre dans ses remarques :

« Around Madagascar various islands are mentioned. Twelve zàm SE of Madagascar ('Umda) are the islands of Tirizaha (Tom. *Tir-i rakhā*) which could be the islands of Santa Clara close to the coast or else the Mascarene Islands. The islands of al-Wâghil (*Minhaj*) or Wâghila are south and east of Madagascar from 5° G.B. to 3° G.B. These also may be the Mascarenes but their distance from Madagascar is not given. »<sup>1</sup>

Allais-je opter avec North Combes pour *Tir-i rakhā* et le suivre dans la voie de l'imaginaire arabe et de l'oiseau Rukh du conte des mille et une nuits ? Et à quoi cela me menait-il ? Que devenaient alors *Tirizaha*, *al-Wâghil* et *Wâghila* ? Je trouvais ce choix d'autant moins raisonnable que Tibbetts m'invitait à revenir aux bases de la toponymie.

---

<sup>1</sup> G. R. TIBBETS, *Arab navigation in the indian ocean before the coming of the Portugese*, 1971, page 435.

Comment pouvait-il être question de mythologie pour désigner des îles désertes alors que les toponymes personnalisant différents endroits de Madagascar ne faisaient pas état de ce même oiseau de légende ? Or, symboliquement c'est sur cette terre que l'aepyornis<sup>1</sup> aurait dû susciter ce toponyme.

En revanche, je me rendis compte que les toponymes consignés respectaient les choix des populations autochtones ou des noms aux origines assez anciennes : les Comores avec *Mulālī*, *Mawatiū*, *Angaziqa*<sup>2</sup>, et c'était normal puisqu'elles avaient eu des relations suivies avec le monde musulman depuis plusieurs siècles, mais aussi Madagascar dont les toponymes *Naitam*, *Tanatam* et *Tamtam* se rapportaient à Matitanana ou Manantenina, *Bīmārūh* et *Mankāra* correspondant à Bemaro et Mangoro. Ainsi, la constance des pilotes et géographes arabes dans le relevé des toponymes me permettait de m'interroger sur la correspondance entre les noms signalés par eux et les Mascareignes.

La tentative de traduction de l'arabe au français<sup>3</sup> donna des résultats qui me surprirent à moitié.

« *Bīmārūh*, *Naitam* نَيْمٌ, *Tanatam* تَنَّمٌ *Tamtam* تمَّ تمٌ, *Mankāra*, تِيرِزَحَا Tirizaha, مَكَارٌ Mankāra ne sont pas des mots arabes mais des mots empruntés à une autre langue et écrits dans une graphie arabe. Mais *al-Wāghil* الْوَاغْلُ signifie « *le parasite, bien enraciné, qui arrive à l'improviste* », et *Wāghila* وَاغْلَةٌ, est le féminin de *Wāghil*. »

Manifestement, avec les deux derniers toponymes qui concernaient les mêmes îles, je me trouvais devant une cohérence sémantique et une absurdité géographique. Je connaissais bien cette

<sup>1</sup> « En effet, nous y trouvons des animaux d'une structure extraordinaire (...) des oiseaux d'une grosseur telle qu'on n'en saurait imaginer de plus volumineux. Un négociant a rapporté des deux mers qui se trouvent au-delà du pays des Kousaniens, c'est-à-dire des Zendjs, des œufs semblables à des œufs d'autruche. », IBN RUSTA, *Al-A'lag al-nafisa*, traduction de Gaston WIET page 111.

<sup>2</sup> Moheli, Mayotte et la Grande Comore. *Angaziqa* figurait déjà dans les écrits d'Idrisi, au XIIème siècle.

<sup>3</sup> Analyse réalisée par Madame Dominique CAUBET, professeur d'arabe maghrébin à l'INALCO, à partir des toponymes publiés en graphie arabe et en graphie romaine dans G. R. TIBBETS, *Arab navigation...*, op. cité, pages 434 et 435.

situation pour m'être intéressé à l'origine de noms de lieux réunionnais. C'était ce que j'appelais un détournement sémantique procédant d'un quiproquo linguistique<sup>1</sup>. Je pensai à la présentation du manuscrit 26 de la Bibliothèque Nationale de Paris dont les commentateurs disaient :

« la formule du manuscrit malayo-polynésien 26 est classique, exposant des informations données en malgache dialectal (incompréhensible pour un islamisant), des informations en arabe malgachisé (incompréhensible pour un malgachisant), des informations mêlangeant l'un et autre langages (où la compétence du malgachisant doit être étayée par celle de l'islamisant, et vice-versa).»<sup>2</sup>

Et me disant que le malgache m'offrait des perspectives de solution, je commençai par *al-Wāghil* et *Wāghila*.

### Les Malgaches connaissaient les Mascareignes.

Je retenais qu'en malgache il existait deux mots *àla* « forêt » et *harihàry* « en évidence, en vue ». Le début du mot *ha*, aspiré et enchaînant sur la fin du mot *àla*, l'ensemble *àlaha* pouvait être transcrit en arabe par l'ensemble *al-W*; comme la dernière syllabe du mot *harihary* est quasi inexistante pour quelqu'un qui ne pratique pas la langue dans sa forme écrite, on pouvait ne retenir du mot que *harihar* et le *ri* était rendu par *gh* qui correspond à un « *r* grasseyyant ». Les arabes, entendant *Al<sup>a</sup>Hariha<sup>y</sup>*, avaient transcrit *al-Wāghil*. Tout cela était d'autant plus évident que le sens du toponyme ainsi reconstitué, « forêt en évidence » rejoignait les descriptions portugaise « *ilhas masca remhas* » et anglaise « *England's forest* ».

---

<sup>1</sup> Les cas les plus éloquents que je prends pour exemples sont : *le Camp de Pitse* devenu *le Camp de puces* et le sommet appelé initialement *Bè nàra* qui signifie « grand froid », transcrit sur les cartes *Bénard* (patronyme réunionnais), puis *Grand Bénard* et fut par la suite différencié d'un sommet proche mais où il faisait aussi froid et qu'on appela le *Petit Bénard*. Réf : carte de La Réunion, échelle 1 :50000, IGN 1957.

<sup>2</sup> Jacques DEZ et François VIRÉ, *Le manuscrit arabico-malgache malayo-polynésien N° 26 de la B.N. Paris, reproduction, transcription et commentaires*, Université de Paris, Paris 1982. intro. page III.

Les Malgaches avaient donc une connaissance plus qu'honnête de cet archipel. Et je ne pus m'empêcher de tenter de décrypter les autres noms pouvant désigner les Mascareignes. *Tirizaha* pouvait avoir été repris de *tery*, « *là-bas, très loin* » et de *zàha*, « *action de regarder, de considérer, de chercher* » : *qu'on voit de loin*.

*Tir-i rakhā* pouvait se décomposer en *tery* « *là-bas, très loin* » et *riaka*, « *la mer* » : *au loin en mer*. Mais je trouvai aussi un mot swahili, *tiririka* signifiant « *traces laissées par un passage* ». Je le pris en considération car au cours du XVème siècle, la zone fut autant fréquentée par les Swahilis et les navigateurs du Sud de l'Inde que par les Arabes. Le nom *Cirne* ou *Syrne* sur l'origine duquel les hypothèses de North Coombes n'avaient pas abouti, pouvait venir de *Tsirihina* qui signifiait « *être regardé* ». Mais ne disposant d'aucune assistance pour l'exercice, je n'allai pas jusqu'à tenter de traduire *pulo puar*, nom indonésien consigné par Thomas Herbert.

Tout concourait donc, sur le plan des toponymes, à prouver que ces îles étaient parfaitement connues de leurs voisins, certes, mais aussi des navigateurs venant du nord-est et de l'est de l'Océan Indien. Car à l'évidence, les noms qui leur étaient attribués en donnaient une image d'îles repères, d'îles relais, de points d'approvisionnement en eau douce. Or les puits occupaient une place importante dans les écrits des géographes arabes :

*De là (Mascate) les navires appareillent pour l'Inde, se dirigeant sur Koulam-Malayam (...) on y trouve ( à Koulam-Malayam) de l'eau douce fournie par des puits (...) puis les navires mettent à la voile pour la mer de Harkand. Quand on l'a franchie, on arrive à un endroit appelé Langabalous (...) puis les navires appareillent pour un endroit appelé Kalah-Vâra (...) on fait là de l'eau douce, à des puits : ils préfèrent l'eau des puits à celle des sources et des pluies. (...) on y trouve de l'eau douce (à Pan douranga) si on en veut, ou même dans les îles de l'Inde : si on creuse des puits on y trouve de l'eau douce.<sup>1</sup>*

Je relus le mot définitif du Mémorial de La Réunion :

---

<sup>1</sup> *Akbar al-Sin wal-Hind : relation de la Chine & de l'Inde*, 851, feuillets 14 et 15  
traduction de Jean SAUVAGET.

*Il existe bien à La Réunion, dans la région de Saint-Philippe, un certain nombre de puits communément appelés « puits arabes » (...) Le plus connu est parfaitement daté de ...1830 et une mission archéologique du service des fouilles et antiquités des Affaires culturelles a donné, en octobre 1972, le coup de grâce à cette légende des puits « arabes ».<sup>1</sup>*

Cela me fit sourire. Et si ce puits signalé d'abord sous le nom d'« *ancien puits* » et appelé ensuite « *puits arabe* » était réellement un vestige de cette période ? Et si on avait récusé un peu trop vite ce témoin ?

---

<sup>1</sup> *Le Mémorial de La Réunion* op. cité. Tome I, page 27. Voir, supra, page 83 et suivantes.

## Chapitre XXII

### L'ANCIEN PUITS, TÉMOIN GROSSIÈREMENT RÉCUSÉ

#### Un rapport introuvable à La Réunion.

Lorsqu'en 1980, je pris connaissance de la référence « *technique* » discréditant définitivement « *la légende des puits arabes* », j'étais sur le point de proposer à un magazine local le fruit de mes recherches sur la question. Cela faisait en effet un bout de temps déjà qu'intrigué par l'ouvrage, je faisais et défaisais des hypothèses, non pas sur son authenticité, mais sur la période de sa réalisation et le contexte historique qui avait pu conditionner son creusement à cet endroit précis de la côte réunionnaise.

Inutile de dire que la nouvelle m'intrigua. Cette histoire de puits creusé en 1830 m'avait tout l'air d'une confusion entre deux ouvrages. Connaissant, par le Mémorial, l'époque à laquelle le missionnaire du service archéologique du Ministère de la culture était venu à La Réunion, et voulant me faire une idée précise, scientifique, moderne sur les puits afin de réviser mon point de vue sur la question, je me lançai à la recherche du document autorisé.

Ma surprise fut grande de constater que cette mission, qui avait été effectuée à La Réunion dans un passé récent (octobre 1972) n'avait retenu l'intérêt d'aucun service d'archives ni au Conseil Général, ni à la Région pas plus qu'à la Préfecture, à la bibliothèque de l'Université, au Centre de Recherches de l'Océan Indien, au Musée Léon Dierx ou à la D.R.A.C.. En désespoir de cause, je décidai, sur le conseil de l'archiviste du Conseil Général, de profiter d'un séjour à Paris pour m'adresser au service des archives du Ministère de la Culture.

Ce qu'un mois et demi de démarches n'avait pu me faire obtenir à La Réunion, je l'eus en deux minutes à Paris. Je dois dire

qu'au moment où j'eus entre les mains le rapport qui faisait autorité au point que des historiens locaux s'en étaient réclamés pour qualifier la thèse de la présence arabe de « *mauvaise légende* », je fus partagé entre la satisfaction de celui qui sait qu'il va enfin pouvoir avancer dans son entreprise et la frustration de celui qui sent que dans son propre pays n'existent pas tous les éléments lui permettant à lui simple autochtone de connaître sa propre réalité.

Et lorsque je pris connaissance du contenu du rapport, une foule de questions se bousculèrent dans ma tête : questions sur l'étroite collaboration entre l'histoire officielle et l'idéologie politique dominante, sur l'entreprise de falsification de l'histoire, sur le camouflage de tout ce qui n'entre pas dans les schémas officiels, questions aussi sur les raisons de ce camouflage. Car il ne faisait aucun doute que le rapport était d'une inconsistance anormale. J'y constatai des erreurs si grossières qu'elles décrédibilisaient la mission et remettaient en cause le sérieux de ceux qui avaient apporté leur caution de spécialistes à la rédaction du rapport.

### Mission encadrée sous les tropiques.

Le 8 octobre 1972, par l'avion du COTAM, M. Jean Cazagnes du service des fouilles et antiquités des Affaires culturelles arrivait à La Réunion pour un séjour qui s'acheva le 12 octobre. Le but de cette mission était de visiter La Réunion pour « *l'application de la loi du 10 novembre 1965 déclarant exécutive la loi du 29 septembre 1941 sur les fouilles archéologiques* ». En effet, la Guadeloupe, la Martinique et la Guyane avaient été dotées le 25 mai 1972 d'une Direction de Circonscription archéologique. La création de la même structure à La Réunion dépendait donc de l'intérêt que présenterait La Réunion aux yeux du missionnaire sur le plan des antiquités historiques et préhistoriques.

Il est nécessaire d'avoir une idée précise, non seulement de la compétence théorique, mais encore de la compétence réelle des personnes mises à contribution au cours du séjour du fonctionnaire du Ministère pour comprendre que ma critique du rapport de mission de ce dernier n'était pas le fruit d'un simple mouvement d'humeur. A La Réunion, l'intéressé fut en effet amené à faire le point avec le Préfet Vieillecizes et ses représentants, Melle

Laforgue, Directrice des Archives départementales<sup>1</sup>, Mr Wacquiez Directeur du Musée Léon Dierx et un « *historien de l'île* » dont le nom n'était pas cité dans le rapport. Personne parmi ces collaborateurs du missionnaire n'avait de compétence en archéologie ; ils étaient tous, au mieux, en possession d'informations véhiculées par les traditions orale et écrite susceptibles de fournir au missionnaire une base de travail. C'est ce qui ressortait d'ailleurs du rapport. Quant au missionnaire, j'appris de ses collègues du Ministère de la Culture qu'il n'avait aucune compétence en archéologie et que sa mission n'avait qu'un caractère administratif. Personne ne pouvait donc émettre d'avis technique définitif sur l'Ancien Puits.

La deuxième caractéristique de la mission c'était le court laps de temps pendant lequel l'envoyé du ministère séjournait à La Réunion : arrivé par l'avion militaire du COTAM le dimanche 8, il ne resta dans l'île que jusqu'au 12 au matin. Son séjour ne dura donc que trois jours et demi environ, dont une demi-journée consacrée à une réunion de travail avec le préfet et les responsables locaux concernés.

### Visite bâclée.

En admettant qu'il eût consacré trois jours restants à la visite des vestiges susceptibles d'intéresser un archéologue et des sites dignes d'intérêt, ce laps de temps était nettement insuffisant pour un travail sérieux sur le terrain. Rien que pour une première visite aux puits des Anglais, de Mare Longue et au Puits Arabe, je vérifiai, par la suite, qu'il eût fallu consacrer plus de douze heures pour prendre sérieusement connaissance des ouvrages, de leurs sites, de la côte et de l'arrière pays. Or, entre autres prouesses, le fonctionnaire fut capable de faire en un après-midi le tour de La Réunion afin, disait-il, de

*« m'imprégner de la topographie du littoral et voir les conditions dans lesquelles un éventuel débarquement ou un naufrage ait pu, à quelque époque que ce soit, être propice à une occupation, même temporaire ».*

---

<sup>1</sup> Voir curriculum vitae in JIR du jeudi 6 janvier 1972 page 3 (ADR- 1 PER 94-48)

Quand on sait qu'en bien des endroits la côte est éloignée de la route de plusieurs centaines de mètres et qu'il fallait s'y rendre à pied pour avoir une idée précise sur les conditions d'accostage, quand on sait qu'à 80 km/h, il fallait, en 1972, entre trois et quatre heures pour faire le tour de l'île, on pouvait, sans crainte de se tromper, dire que le tour de l'île que l'intéressé fit dans l'après-midi du 8 octobre 1972 tenait plus de la sortie touristique – et encore ! - que de la séance de travail. Ou alors il faut admettre que les régions du littoral favorables à une approche qui l'intéressaient ne concernaient que des navires de fort tonnage. Ce qui constituait une belle démonstration de la méconnaissance qu'il avait de la navigation dans l'Océan Indien avant l'arrivée des Européens. Mais pourquoi chercher si loin ? A chaque ligne de la conclusion de la partie consacrée au tour de l'île, on avait l'impression que le but de la mission était de prouver qu'il n'y avait rien d'intéressant.

Mais à vouloir trop prouver, on ne prouve rien. Lorsque le missionnaire rapportait qu'

« à l'exception de trois endroits nettement localisés, le littoral, formé de blocs de lave, est inhospitalier... »

il admettait qu'il existait au moins trois endroits où l'accostage était possible. Mais lesquels ? Lorsqu'il ajoutait que

« ...et il est improbable qu'un navigateur ait notamment accosté sans courir un grand danger, en raison d'un banc de coraux sur lequel il devait obligatoirement se fracasser »,

il se discréditait sur deux points : d'abord il montrait qu'il n'avait pas visité de façon minutieuse la côte, puisqu'il semblait sous-entendre que le banc de coraux était dangereux partout ailleurs qu'en ces trois endroits nettement localisés. Ensuite, et en admettant que la formule utilisée fût le fruit d'une rédaction hâtive du rapport, il oubliait que jusqu'à la création du chemin de fer à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, la vie économique de l'île fut tributaire des marines<sup>1</sup>. Pour ne prendre que l'exemple de la région de Saint-Philippe, le sucre et les autres produits pondéreux de la commune étaient transportés par voie maritime. En 1841, le Conseil Privé s'opposa même à l'établissement d'un embarcadère au Tremblet pour prévenir la

---

<sup>1</sup> Voir le mémoire de Maîtrise d'Angèle SQUARZONI, *De marines en barachois, deux navigations côtières à La Réunion, de 1848 à 1863*, Réunion, 1985.

contrebande et la dilapidation du capital forestier<sup>1</sup>. Enfin il faut dire qu'il s'y prenait si mal dans son exposé que le lecteur ne pouvait s'empêcher de sourire en relevant qu'il avait bien fallu qu'un jour un Européen accostât sans avoir des indications sur la côte et si celui-ci ne s'était pas « *obligatoirement fracassé* » sur le banc de coraux, il n'y avait pas de raison pour qu'il en eût été autrement pour un navigateur non-européen.

Parlant des puits, le missionnaire était on ne peut plus imprécis sur leur situation. Cette partie de son rapport laissait une curieuse impression à celui qui la passait au crible. D'abord le rapporteur signalait qu'on lui avait fourni des informations sur trois puits. Ces informations lui ayant été données au cours de La Réunion du 9 par les personnes dont il a été question plus haut, on pouvait penser qu'elles concernaient les puits du Baril, de Mare Longue et de la Marine.

Ma supposition ne reposait sur aucune preuve, mais connaissant les attaches culturelles des informateurs, j'avais peu de chances de me tromper. J'étais d'autant moins hésitant sur ce que j'avancais que le quatrième puits de la même facture (dont on ne sait pas non plus grand-chose) aurait dû être signalé et ne l'avait pas été. Il semblait, quand même, que le représentant du ministère ne se fût pas contenté des informations fournies par Saint-Denis puisque, disait-il,

« *j'en ai trouvé six, j'en ai visité quatre... »<sup>2</sup>*

### Un cumul d'erreurs.

Encore une fois on restait sur sa faim. Quels étaient ces puits ? Et qui lui avait donné l'information sur leur existence ? En tout cas il fallait admettre qu'il avait eu un guide. Qui ? Et ce qu'il y avait de plus curieux, c'était la date qu'il mit sur l'un des puits visités. Il disait en effet qu'il avait

« *visité quatre puits dont un est manifestement récent puisqu'il a été aménagé par les Anglais en 1830* ».

---

<sup>1</sup> Séance du Conseil Privé du 31 août 1841, A.D.R. 16 K 24.

<sup>2</sup> En fait il n'y avait pas six, mais huit puits lors de son passage.

Comment avait-t-il pu rédiger une telle énormité ? Il y avait dans cette seule phrase trop d'erreurs pour qu'on puisse parler de lapsus. La première maladresse du missionnaire consistait à s'intéresser surtout au puits du Baril<sup>1</sup> plutôt qu'aux autres ouvrages du même type. Ce choix prouvait une méconnaissance de la question car la priorité semblait être donnée à l'esthétique aux dépens de la performance<sup>2</sup>. La deuxième erreur était d'avoir confondu la date de la fouille du puits des Anglais avec celle du puits de la Marine de Saint-Philippe : c'est en effet ce dernier qui fut probablement réalisé en 1830<sup>3</sup>. La troisième était d'avoir attribué aux Anglais la réalisation du puits à cette date, alors que celui-ci avait été creusé en 1822 et que l'Angleterre avait restitué La Réunion à la France en 1815. Le comble c'est que, peut être, le missionnaire eut un accompagnateur lors de sa visite aux puits et qu'il fit part de ses impressions à ses collaborateurs locaux après sa visite sur le terrain. Qu'on l'eût aidé à écrire de telles bêtises me stupéfiait.

A côté de cet aspect folklorique du rapport, il fallait relever qu'à aucun moment le document ne faisait état de conclusions sur les autres puits et qu'à la page trois le missionnaire précisait :

*« il importe maintenant de faire certaines vérifications scientifiques ponctuelles en procédant à un curage méthodique et stratigraphique, dans la mesure du possible de plusieurs puits et, s'il y est découvert dans les niveaux les plus bas de la vase des fragments de poterie arabe, la preuve incontestable d'une occupation arabe, aux environs du XIème siècle sera ainsi apportée... »*

Et ce n'était pas tout. Ce paragraphe confronté à celui de la visite des puits laissait apparaître une méconnaissance totale des documents d'archives susceptibles de contribuer à une approche méthodique du ou des ouvrages intéressants. Incompétence ou incuriosité ? Toujours est-il que j'y voyais l'origine de la transformation de la légende du puits en « légende des puits ».

Les suites de la mission étaient, à partir de là, prévisibles. Un tel rapport ne pouvait persuader le Ministère à mettre en place une

---

<sup>1</sup> Connu sous le nom de Puits des Anglais.

<sup>2</sup> Voir, infra, page 326 et suivantes.

<sup>3</sup> Voir, infra, pages 308 à 314.

Direction de Circonscription archéologique. On nota seulement la venue à La Réunion d'un Volontaire à l'Aide technique. Mais la recherche sur les puits n'en tira aucun bénéfice. En effet, l'archéologue, versé surtout dans la paléozoologie, travailla essentiellement sur les sites de St Paul présentant un intérêt pour sa spécialité.

### Un document exploité à des fins obscurantistes.

En tout cas, il n'existant aux archives du Ministère des Affaires culturelles aucun document autre que le rapport Cazagnes. Et il y a tout lieu de penser que « *les recherches en cours pour retrouver une inscription arabe sur une roche* » dont il y était question, faisaient partie d'une mise en scène destinée à donner le change. Quant au plan de collecte de renseignements évoqué par le missionnaire, il avait toutes les chances d'être enterré quand on sait que c'est le directeur du Musée Léon Dierx qui avait été chargé de le mettre en application<sup>1</sup>.

Au total donc, cette mission n'apportait rien de nouveau et ses conclusions étaient loin de contenir quelque preuve disqualifiant irrémédiablement l'hypothèse de Garsault<sup>2</sup>. S'en réclamer pour combattre la légende du puits arabe c'était donc faire pour le moins preuve d'une partialité révélatrice d'un activisme culturel que rien ne rebutait pour falsifier l'histoire quand elle desservait le projet politique assimilationniste de l'époque. En effet, pour citer un extrait du rapport de la mission, il fallait avoir pris connaissance de son contenu. Il fallait aussi faire preuve de peu de scrupules pour oser s'appuyer sur la phrase la plus scandaleuse du rapport, ne pas la reprendre textuellement, mais l'édulcorer pour en camoufler les incohérences pouvant éveiller la méfiance du lecteur. Enfin, il fallait une singulière éthique intellectuelle pour s'en servir comme argument irréfutable.

La boucle était bouclée et sur place, personne ne pouvait plus vérifier quoi que ce fût : le document, pourtant utilisé par un

---

<sup>1</sup> Voir le contentieux entre le Président de l'Association pour la Sauvegarde du Patrimoine Réunionnais et l'intéressé à propos de la gestion des musées Léon Dierx et de Saint-Gilles les Hauts in *Le Quotidien* des 1<sup>er</sup> et 27 avril 1977, (ADR-1 PER 131-8).

<sup>2</sup> Voir extrait du rapport cité page précédente.

rédacteur qui se trouvait à La Réunion pour la réalisation du Mémorial, avait curieusement disparu de la circulation. Après cela, rien n'empêchait quiconque voulait parler de la question de prendre avec bonne conscience la manipulation pour parole d'Evangile. C'est ainsi qu'en cette arrière-saison coloniale, certains réécrivaient l'histoire d'un confetti de l'Empire.

### A la rencontre de l'Ancien Puits : un repérage délicat.

Légende du puits ou légende des puits arabes ? Une première fois, j'avais commencé à m'y intéresser au cours de recherches sur les rapports entre les légendes et l'Histoire. Amené à consulter tous les auteurs susceptibles de me fournir des renseignements sur le sujet, je découvris le passage consacré au puits par Garsault et toutes les réactions qu'il suscita.

La conclusion s'imposait : la négation de « l'identité » de ce fameux puits était la parade maladroite qu'avaient trouvée les détracteurs de Garsault pour concrétiser cet imbécile rejet viscéral de l'idée de séjours d'humains sur la terre réunionnaise avant la première tentative de colonisation en 1646. Je ne m'en étonnais pas outre mesure, car c'était chose courante, à La Réunion, d'assister à des tentatives de dénigrement, de démystification d'une légende, d'un point d'histoire gênants pour l'idéologie dominante. Or, la polémique sur l'authenticité du Puits Arabe l'avait rendu incontournable lorsqu'était évoquée la découverte des Mascareignes. Et paradoxalement, c'était l'œuvre de ceux qui n'étaient pas favorables à l'hypothèse suivant laquelle non seulement La Réunion était connue des riverains mais qu'elle avait été fréquentée avant l'arrivée des Européens. Mais avec le temps, cette polémique qui s'était développée sur la question avait fini par créer une confusion préjudiciable tant à la légende qu'à la vérification d'un éventuel intérêt historique de l'ouvrage.

Je voulus donc y voir plus clair. Relisant attentivement le texte de Garsault, je trouvai que ce qu'il avait dit de ce puits dont il avait eu connaissance par le secrétaire de mairie de Saint-Philippe ne semblait pas relever de l'affabulation même si je ne concevais pas, à l'époque, l'établissement d'une communauté humaine partie sans laisser de trace autre qu'un puits.

La première tâche que je me fixai fut de recenser les puits afin de disposer des éléments indispensables pour couper court à toute polémique sur l'emplacement, la description et la date de réalisation des différents ouvrages existant entre la ravine Basse Vallée et la ravine Criais. Dire que l'investigation ne fut pas une chose aisée est un euphémisme. J'eus la chance d'avoir, dans mon enfance, vu les puits de la Marine, de Mare Longue, et d'avoir entendu parler des puits des Anglais, du Tremblet et de Takamaka. Mais je dois dire que sans les fiches techniques réalisées en 1963 et 1964 par le B.R.G.M., il m'eût été impossible d'aboutir à des conclusions me permettant de disqualifier les détracteurs de l'hypothèse de Garsault. C'est donc avec ces fiches que j'entrepris la tournée des puits en 1986.

Si l'on ne compte pas le puits creusé en amont du puits du Baril alors que Wilfrid Bertile était maire<sup>1</sup>, il avait été recensé en 1962 huit puits dans la région concernée. Tous, à l'exception du puits de la Ravine Bétail, étaient connus des habitants nés ou séjournant depuis longtemps à St Philippe. Je pus m'en rendre compte sur le terrain. Toutefois, la connaissance de l'emplacement exact des ouvrages et de leurs caractéristiques n'était pas la même pour les Saint-Philippois suivant qu'il s'agissait d'un puits situé près du domicile ou qui en était éloigné. L'intérêt semblait être plus marqué pour certains puits qui avaient joué un rôle dans la vie du

---

<sup>1</sup> Bien que ce puits ne présente aucun intérêt architectural ou historique, mon attention a été attirée par la description détaillée des différentes couches de sol qui s'étaient tout au long de la cheminée. Elles laissent apparaître à une profondeur de 6 m et sur une épaisseur d'environ 70 cm de la présence de coraux. Quand on sait que la région de Saint-Philippe a connu une importante activité volcanique avec des coulées proportionnées dans un passé récent, on peut s'imaginer que s'il y a eu des traces, des vestiges susceptibles d'intéresser la recherche archéologique, les travaux importants de terrassement faisant appel à des engins susceptibles de perforer le piège que constituent les coulées doit être suivi avec beaucoup d'attention par les services chargés de veiller à l'intégrité d'éventuels sites archéologiques lors de la délivrance du permis de travaux de fouille pouvant avoir un impact sur ces derniers. Cette précaution s'impose d'autant plus que nous avons l'exemple de la borne Hubert Delisle ensevelie sous la coulée de juillet 2001 et récupérée en mars 2002. Voir le JIR du jeudi 21/03/02, page 3.

quartier : à ce titre les puits importants semblaient avoir été celui de Basse Vallée, le puits des Anglais et le Puits Arabe.

La tradition orale, me fut très précieuse, se montrant particulièrement prodigue en détails vérifiés par la suite chez les individus âgés. Et lorsque la famille comptait trois générations comme ce fut le cas aux Sables Blancs, chaque génération apportait sa contribution par des détails permettant de réactiver la mémoire des autres générations. La famille rencontrée aux Sables Blancs m'en convainquit.

### Une classification nécessaire.

La visite sur le terrain, confrontée aux dates des travaux d'exécution des ouvrages me permit de les regrouper suivant leurs caractéristiques et d'éliminer ainsi ceux qui ne correspondaient pas à la description de Garsault.

Un seul puits répondait à la description du premier type d'ouvrage, puits parallélépipédique à base rectangulaire très allongée et dont la margelle est au niveau du sol. Il s'agissait de celui de la ravine Bétail, appelé puits de Mr Hoareau par les services du B.R.G.M.<sup>1</sup>. Situé tout à fait au bord de la mer entre la ravine Bétail et la ravine du Baril c'était un ouvrage méconnu, même de personnes qui s'intéressaient à la question. Mais fallait-il le considérer comme puits ou comme citerne moderne classique?

Trois puits étaient du type cheminée à section relativement faible descendant verticalement jusqu'à la nappe phréatique. Ils ne correspondaient donc pas plus que le puits de la ravine Bétail à la description de l'ouvrage dont parlait Garsault.

Le puits du Tremblet<sup>2</sup>, dont a parlé Catherine Lavaux, se trouvait à l'ancienne marine du Tremblet. Pour y accéder il fallait partir du chemin forestier qui, à l'entrée du Tremblet, dans le sens Saint-Pierre–Grand brûlé, descendait vers la mer. A partir de la plateforme aménagée en parking, le sentier descendait jusqu'au niveau de la mer et suivait la côte en direction du Grand brûlé jusqu'à l'ancienne marine. Le puits ne fut pas creusé, comme pourrait le croire quelqu'un qui ne connaît pas l'histoire de Saint-

---

<sup>1</sup> B.R.G.M. 1229-7X-0002.

<sup>2</sup> B.R.G.M. 1229-8X-0004.

Philippe en 1817. Cette date, gravée sur une pierre à proximité du puits, qui a induit Catherine Lavaux<sup>1</sup> en erreur correspondait en effet à la première officialisation de la distribution de concessions à St-Philippe. Desaffecté depuis très longtemps, l'ouvrage était, par sa facture, de la génération du puits des Français et de celui du Chemin de la Pompe et n'avait rien à voir avec l'ouvrage décrit par Garsault.

Le puits du chemin de la Pompe<sup>2</sup> se trouvait dans les bas du village principal, près de la Marine. Il fallait quitter le chemin de la Pompe et s'enfoncer de quelques mètres dans un champ de cannes pour le distinguer. C'est dans le compte rendu des travaux exécutés par le service des Ponts et Chaussées pendant la campagne 1872 qu'on est fixé sur la date de sa réalisation :

*« Dans cette même localité, au quartier dit la Marine et à la Basse Vallée, on a construit des puits qui rendent les plus utiles services à la population ». <sup>3</sup>*

Le troisième puits était celui de Basse Vallée, encore appelé puits des Français<sup>4</sup>. Il se situe dans la petite dépression qui borde la coulée ayant constitué le Cap Méchant. Pour y accéder, il fallait descendre jusqu'au restaurant le Cap Méchant et prendre le petit sentier qui traverse la zone de pique-nique.

#### Quatre puits intéressants dont trois étaient datés.

Les quatre puits restants avaient en commun le style qui se singularisait par une section horizontale plus ou moins rectangulaire et une section verticale trapézoïdale. En outre l'accès à l'eau se faisait par un escalier descendant jusqu'au fond du puits. C'est à l'un de ces puits que correspondait l'ouvrage décrit par Garsault. Il était donc important d'étudier les détails de réalisation personnalisant chacun d'eux.

---

<sup>1</sup> Dans *La Réunion : du battant des lames au sommet des montagnes*, op. cité, page 190. Catherine LAVAUX dit à ce propos : « 1817 gravée sur la grosse roche indique peut être la date de construction du puits, mais il est plus plaisant de croire, comme les habitants du Tremblet, que ces chiffres conduisent à un trésor. » La pierre faisait partie, avec de petites bornes gravées aux initiales B.N., d'un ensemble de repères utilisés par Nicolas Bonniot pour le bornage.

<sup>2</sup> B.R.G.M. 1229-8X-0005.

<sup>3</sup> ADR 151 S1.

<sup>4</sup> B.R.G.M. 1229-7X-0003.

Il n'est pas nécessaire d'insister sur le Puits des Anglais<sup>1</sup>, qui est sans doute le plus connu et le plus visité, sinon pour rappeler que si les Anglais avaient répondu favorablement à la demande de Joseph Hubert, leur départ, en 1815 avait compromis le projet. C'est aussi celui qui a subi le moins de modifications depuis sa construction. Il a cinq mètres et soixante seize centimètres de profondeur. L'escalier d'accès à la nappe a deux mètres de largeur à son entrée et sa pente est de trente cinq degrés. Le fond du puits est à vingt et un centimètres en dessous du niveau de la mer. Les parois du puits sont en pierres de taille assemblées avec soin. Trois documents renseignent sur la date de la pose de sa première pierre : la lettre de Bonniot à Joseph Hubert en date du 25 mars 1822<sup>2</sup>, celle de Lescure, maire de Saint-Joseph, en date du 21 mars de la même année invitant Joseph Hubert à la cérémonie, et la copie du compte rendu de la cérémonie qui eut lieu le 23 mai 1822.

*« L'an 1822, le jeudi 23 du mois de mai, nous Joseph François Marie Peyre Lescure, Maire du quartier de Saint-Joseph(...)certifions nous être transportés à 9 heures du matin à l'endroit où l'on construit le puits et aussitôt notre arrivée M. le Curé commença par bénir l'eau du puits ainsi que la première pierre ; ensuite Monsieur le Maire après avoir reçu le tablier, la truelle et le marteau qui lui furent présentés par le maître appareilleur, il posa du côté du Nord et au-dessus de la première des sources, la première pierre représentée dans toutes ses dimensions, et avec son inscription PUITS DU BARIL, MAI 1822, sur le plan annexé au présent procès-verbal.... »<sup>3</sup>*

A Mare Longue, là où la nationale passe le plus près de la côte, on pouvait apercevoir un petit groupe de maisons en amont de la route. C'est au fond d'une des cours que je pus, avec l'aide du riverain, apercevoir une petite partie de la paroi de ce puits entièrement comblé par les alluvions charriées par la ravine. Selon mon informateur, c'était à la suite de travaux entrepris par la R.E.D.E.T.A.R. dans un champ situé en amont que le puits de Mare Longue avait été affecté par la modification du trajet des eaux de

---

<sup>1</sup> B.R.G.M. 1229-7X-0001.

<sup>2</sup> ADR 4J 92.

<sup>3</sup> Extrait du procès-verbal de la pose et bénédiction de la première pierre du puits du Baril. ADR 6J130.

ruissellement<sup>1</sup>. Avec ses huit mètres soixante de profondeur, le puits de Mare Longue<sup>2</sup> avait été en son temps bien plus important que le puits des Anglais. Implanté dans un terrain où alternent des niveaux scoriacés et des niveaux de basalte, il était large de cinq mètres environ à son entrée mais sa forme évasée lui donnait un plan d'eau de deux mètres quarante de largeur. Quant à la pente d'accès à la nappe elle était sensiblement la même que celle du puits des Anglais. Le fond du puits était à vingt-neuf centimètres en dessous du niveau de la mer. L'année de sa réalisation est mentionnée dans le compte rendu de la séance du Conseil Privé du 20 Février 1827<sup>3</sup>. Au chapitre consacré au Génie et Ponts et Chaussées on peut lire :

*« En 1826 l'on a fait de légers travaux de route et continué les travaux du canal Saint-Etienne, non encore terminés. On a creusé un puits à Mare Longue et commencé à construire une fontaine sur la place du marché de St Paul. Presque tous ces travaux ont été exécutés sous le mode ancien ; la régie dans laquelle on a fait l'emploi de noirs appartenant à la colonie, et de noirs de réquisitions à St Etienne et à St Paul ».*

Autre élément à verser non seulement au dossier de ce puits mais à celui de la réalisation des puits en général en cette première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle : les moyens d'exécution des travaux. Dans une lettre adressée par H. Leroy, adjoint au maire de St Joseph à Baril, au Directeur général de l'Intérieur, le 1<sup>er</sup> mars 1830 on peut relever :

*« ...Veuillez me permettre Mr le Directeur Général de vous observer que pour la confection de ce puits les mines furent demandées et accordées pour celui de la Mare Longue, avaient été sollicitées du Gouvernement. Celui-ci devait fournir les outils nécessaires et la poudre, envoyer dix noirs maçons des ateliers coloniaux ainsi qu'une personne susceptible de diriger les travaux (...) si le Gouvernement colonial daigne jeter un regard favorable sur nous en accordant la même aide pour la fouille du puits à creuser au quai d'Henri Dalleau que pour celui de Mare Longue, nous sommes tous disposés à fournir les manœuvres ».*

---

<sup>1</sup> Témoignage recueilli le 31 mai 1986.

<sup>2</sup> B.R.G.M. 1229-8X-0003.

<sup>3</sup> ADR 16K 1/2.

Le puits demandé ne fut pas construit au quai d'Henri Dalleau mais un peu plus à l'ouest, à l'actuelle Marine. Lorsque je m'y rendis en 1986, je n'en trouvai plus la trace. J'interrogeai un riverain qui m'apprit qu'autrefois le puits était curé régulièrement car il était utilisé, même si son eau était plus saumâtre que celle du puits du Baril et de Takamaka. Mais il avait été délibérément comblé alors que Wilfrid Bertile était maire<sup>1</sup>, ce que confirmèrent d'autres personnes interrogées. Ce puits se trouvait à la hauteur de la croisée du chemin de la Marine et de l'impasse qui aboutit au port, près d'un gros badamier. Lorsqu'il fut recensé par le B.R.G.M., le puits de la Marine<sup>2</sup> avait onze mètres de profondeur. L'escalier d'accès à la nappe avait deux mètres de largeur à son entrée. La pente d'accès à la nappe était bien plus importante que celle des puits des Anglais et de Mare Longue : elle était d'environ cinquante sept degrés. Contrairement aux puits que nous venons de présenter, celui-ci avait son fond à cinquante et un centimètres au dessous du niveau de la mer. Il était, suivant le témoignage de l'observateur du B.R.G.M., creusé dans des basaltes fissurés.

### L'Ancien Puits ou Puits Arabe.

Le puits de la Pointe de la Table est actuellement désigné du nom de Puits Arabe<sup>3</sup>. Il n'est pas nécessaire de le présenter, la coulée de 1986 l'ayant fait connaître mieux que n'importe quel guide touristique. Il porta différents noms : puits de Takamaka,

---

<sup>1</sup> « (...) Et ce puits-là ressemblait à celui de takamaka ? allait-on sous terre pour prendre l'eau ?

M. L - celui-là était à ciel ouvert.

Moi - Et la qualité de l'eau ? Elle était la même ?

M. L - Non ! L'eau de Takamaka était meilleure... Ici l'eau était saumâtre...celui de Takamaka et celui de Basse vallée avaient une meilleure eau ... Et puis il y en avait un, celui de la Mare Longue... Son eau provenait de la mer... quand la mer était mauvaise elle était très saumâtre (...) Autrefois, c'était la commune qui s'en occupait. Il y avait un service affecté au curage, deux fois par an (...) Quand on a mis l'eau courante, on ne s'en est plus occupé. C'est devenu un dépôt d'ordures et un jour j'ai vu un bulldozer arriver et le combler... » Entretien avec M. L. près de l'emplacement de l'Ancien Puits de la Marine le 13/02/1986.

<sup>2</sup> B.R.G.M. 1229-8X-0002.

<sup>3</sup> B.R.G.M. 1229-8X-0001.

Puits de la Ravine Anglo, Puits Arabe, et Puits de Babet<sup>1</sup> pour les habitants installés à Saint-Philippe depuis plusieurs générations. C'est le puits qui a subi le plus « d'aménagements ». Aménagements techniques excusables à cause de la qualité de son eau. Lifting béotien entrepris par l'ONF, avec la caution de l'imposture historique des années soixante-dix, pour l'intégrer dans un environnement déshumanisé aménagé pour touristes visitant la coulée de 1986.

Le Puits Arabe, ouvrage grossier, a été creusé dans le basalte. Il a dix mètres vingt-cinq de profondeur. En 1986, je mesurai l'escalier d'accès à la nappe. Il avait deux mètres quarante de largeur à son entrée. La pente d'accès à la réserve d'eau est variable dans la mesure où elle s'accentue dans les derniers mètres mais on peut l'estimer à trente-huit degrés environ. Lors de ma prise de contact avec l'ouvrage, les marches de ce qui semblait rester de l'escalier d'origine étaient constituées, non pas « *d'un énorme bloc de pierre non taillée* » comme le disait Garsault, mais de plusieurs blocs de pierre grossièrement taillés et juxtaposés. Il est probable que l'escalier ait compté une quarantaine de marches. Mais après un palier marqué au bout de vingt-sept marches, les derniers degrés ont été restaurés à une époque récente, sans doute pour prévenir les risques de chute. Lors de la visite technique du B.R.G.M., le fond était à huit centimètres au dessous de l'actuel niveau de la mer. Le puits diffère des autres ouvrages du même type par un curieux détail : l'escalier s'enfonce sous terre dans les derniers mètres et

---

<sup>1</sup> C'est ainsi que le 13 février 1986, j'eus un entretien avec une famille habitant aux Sables Blancs (la fille âgée d'environ 20 ans, sa mère d'environ 40 ans, et son grand père d'environ 60 ans. Le père du vieux, né en 1904 aux Sables Blancs y avait vécu toute sa vie. Ce sont eux qui, au cours de l'évocation des puits de la commune m'en parlèrent :

La fille : *Le puits arabe...*

La mère (pointant le doigt en direction de l'îlet aux Palmistes) : *Ah ! là-haut aussi.... Il y a le puits de Babet.*

Moi : *Babet ?!*

La mère : *Eh bien oui. On dit le puits de Babet parce que autrefois Babet habitait à côté.*

Moi : *Babet habitait à côté... est-ce lui qui a creusé le puits ?*

La mère : *Non, non...c'était là ...* »

Entretien enregistré le 13/02/1986.

tourne à gauche. L'obscurité est quasi totale au fond du puits, même à midi. La grotte est surplombée d'une cheminée dont l'orifice est agrémenté d'une margelle. Un riverain, dont le témoignage a été confirmé par celui de M. L. m'en fournit l'explication :

*Moi – Est-ce qu'on puisait de l'eau de ce puits ?*

*Le riverain – Bien sûr qu'on l'utilisait !*

*Moi – Et vous même, vous vous souvenez de ce temps-là ?*

*Le riverain – Oui. Il y a à peu près quinze ou vingt ans de ça... On a défoncé et aménagé une margelle... et on y a mis une pompe et une canalisation pour y prendre de l'eau pour Saint-Philippe... »<sup>1</sup>*

Légende « du puits » et non légende « des puits ».

Ce recensement, qui aurait pu être fait par tous ceux qui avaient parlé de la question, n'avait apparemment été fait par personne, les uns et les autres se contentant de spéculer à partir d'un des puits dont ils avaient un vague souvenir ou, qui pis est, dont ils avaient entendu parler. Pourtant, confronté à l'information fournie à Garsault par le secrétaire de mairie de Saint-Philippe, il permet d'en vérifier le sérieux et la bonne foi. En effet, si l'informateur de Garsault était au courant de la date d'édition du puits des Anglais, il était, à plus forte raison, au courant de celles de la construction du puits de la Marine et de Mare Longue, postérieures à 1822. Le seul puits qui l'interpellât

*« car il ne nous reste de sa construction aucune espèce de tradition ni orale, ni écrite »*

était ce puits qu'il appela « *l'Ancien Puits* », le Puits Arabe. Si l'on s'en tenait à la légende, elle n'était donc pas celle « des puits arabes », comme le prétendaient certains, mais la « légende du puits arabe ».

Ma tournée des puits, achevée en février 1986, m'avait convaincu de ne pas m'en tenir à la légende parce que je savais qu'elle ne pourrait survivre que si l'identité historique du puits était réhabilitée. Cabotine, ma justification eût insisté sur une tâche dont je me sentais redévable à mon île. Mon cas était plus grave : je m'étais pris de sympathie pour l'Ancien Puits. J'en eus conscience le 24 mars 1986, lorsque regagnant mon domicile après les cours de

---

<sup>1</sup> Entretien enregistré à l'îlet aux Palmistes le 13/02/1986.

la matinée, je fus atterré en entendant les informations radiodiffusées :

*Une coulée de lave avait coupé la route forestière numéro trois de la Pointe de la Table.... Un deuxième bras se dirigeait du côté du Puits Arabe.*

L'image de la lave impitoyable anéantissant le puits me hanta jusqu'au soir, jusqu'au moment où je sus que la coulée ne le menaçait pas directement. Rasséréné, je compris alors que l'Ancien Puits avait décidé de faire de moi son avocat. Je le pris comme un honneur, mais je savais que la tâche était rude..... Et pour commencer, je devais vérifier qu'il avait été creusé avant 1663.

En interrogeant l'histoire du quartier...

Chercher dans des archives à jour et complètes la preuve de l'inexistence de l'exécution d'une tâche est une démarche classique. La même entreprise tient du gag lorsque le fonds principal d'archives a été réduit à la dimension d'une peau de chagrin. Je pensais toutefois y parvenir en balayant tous les cartons possibles se rapportant de près ou de loin à cette région. Ma frustration fut à la mesure de la somme de temps, d'énergie et de patience que me demanda cette tâche. Car lorsque j'eus terminé la compilation, il restait encore quelques courtes périodes sur lesquelles je ne disposais d'aucune trace d'archives. Tout ce que j'avais eu comme preuve, c'est que le puits avait été creusé avant 1849<sup>1</sup>. Tous ceux qui en avaient parlé n'avaient rien dit d'autre. Ne voulant pas susciter une polémique de plus, je remisai donc toute la documentation recueillie.

Lorsque Jean-Luc Théodora choisit pour son mémoire de maîtrise de reconstituer l'histoire du peuplement de Saint-Philippe<sup>2</sup>, je mis à sa disposition tout mon fatras, que je jugeai désormais inutile. L'épaisseur humaine qu'il donna au contexte, les aspects économiques et culturels qu'il mit en synergie m'interpellèrent. Là où je m'étais essoufflé par un comportement trop comptable devant l'insuffisance des rapports des Ponts et Chaussées et des comptes

---

<sup>1</sup> Il est inscrit en dépenses ordinaires au chapitre 24 du budget de Saint-Philippe pour l'année 1849 : « *solde du gardien du puits de la ravine Anglo : 150F* ».

<sup>2</sup> Jean-Luc THEODORA, *Saint-Philippe, 1735–1850*, op. cité.

rendus de séances du Conseil municipal ou du Conseil Privé, il avait, grâce aux fiches de recensement, aux statistiques, à des bouts de correspondance, reconstitué, dans une perspective plus vaste, une trame impressionnante de précision. De mon vrac de documents, enrichi de pièces d'archives auxquelles je n'avais même pas pensé, il avait fait un édifice. En le lisant, je me rendis compte que mon obsession du détail m'avait fait perdre de vue la place du puits dans l'histoire des hommes.

Je me remis à l'ouvrage. J'avais à présent l'explication de la décision du Conseil municipal d'affecter un gardien au puits de la Ravine Ango. La situation sociale et sanitaire de la commune, particulièrement des écarts de l'est et de l'extrême sud, n'était pas brillante. La masse de prolétaires hostiles au livret d'engagement, la connivence active entre eux et les nouveaux affranchis, l'entassement d'immigrés parqués dans le camp de Kerveguen, sans compter la récente affaire du curé Joffard et les élections qui s'annonçaient, constituaient sans doute pour les notables un sujet de préoccupation. En outre, l'immigration clandestine avait succédé à la traite interlope et les convois débarqués à l'anse des Cascades et même à la marine du Tremblet empruntaient la route passant à proximité du puits pour se rendre sur des propriétés du sud et de l'ouest.

La protection de ce puits éloigné de zones habitées contre la pollution causée par des animaux laissés en liberté, pis, un quelconque acte de malveillance ou les risques d'épidémies s'inscrivait dans un ensemble de mesures du même ordre concernant, dans toute l'île, des ponts, bacs, gués, portions de routes. On ne pouvait expliquer autrement, compte tenu du dénuement de la commune, le sacrifice que représentait cette création d'un poste pour un gardien dont le traitement mensuel fixé à 17,50 F équivalait à une fois et demi le salaire d'un piqueur<sup>1</sup>. D'ailleurs, l'année d'après, une fois la grande peur des conséquences de l'abolition passée, le Conseil municipal n'avait pas renouvelé le contrat.

Mais la solde d'un gardien n'avait rien de commun avec l'investissement nécessaire à la fouille et l'aménagement d'un puits.

---

<sup>1</sup> Employé des Ponts et Chaussées responsable des travaux sur une route.

Or, sur ce plan, ni la commune, ni le Gouvernement de la Colonie n'avaient les moyens de faire une priorité de cette opération entre 1840 et 1848<sup>1</sup>. La commune n'avait même pas les moyens de réparer l'église dont le toit menaçait de s'effondrer sur les fidèles. Le Gouvernement était incapable d'achever la voie qui devait traverser la commune de bout en bout avant de poursuivre vers Sainte-Rose. Commencés en 1834, les travaux piétinaient à Takamaka par suite de la dégradation de la situation financière de la Colonie.

Dans un tel contexte, que pesait la population installée à l'est de la Ravine Ango ? Population peu nombreuse, disséminée dès les débuts du peuplement sur des îlets épargnés par les éruptions de 1776 et 1800, population déshéritée à laquelle avaient été concédées les parcelles les moins intéressantes, population dont les pratiques de survie étaient devenues le lot quotidien.

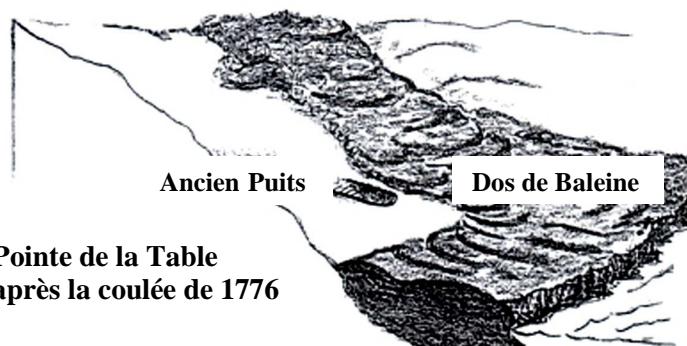
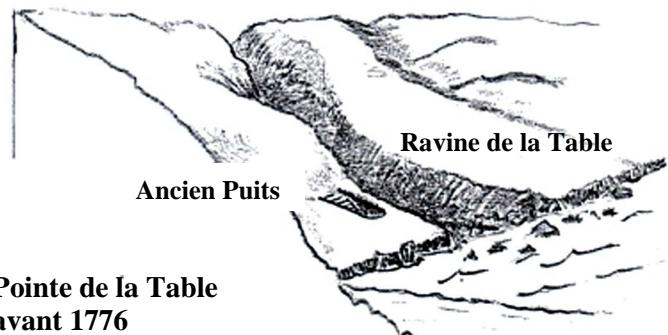
L'éruption de 1776 précéda en effet l'occupation définitive du quartier et lorsque les premiers occupants arrivèrent, l'îlet aux Palmistes était isolé par les deux bras de la coulée. Au sud-sud-ouest de celle-ci, les concessions furent accordées à une distance raisonnable et l'endroit où se trouvait le puits était réserve royale. Cette portion ne fut cultivée par des exploitants temporaires qu'à partir de 1815 environ<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> « L'ordonnateur lit le rapport suivant : (...) « *Le budget arrêté par le ministre, provisoirement, pour le service local de 1849 accorde un crédit de 530.775 F pour les travaux publics... [en fait l'allocation] « à affecter aux travaux de 1849 est réduite à la somme de 420.000 F - pour nous conformer aux recommandations ministérielles nous avons dû restreindre le plan de campagne que nous vous soumettons à la somme de 257.170 F sauf à étendre les travaux lorsque vous serez informés du résultat du vote de l'Assemblée Nationale. Entretien 198.119 travaux neufs 59.057.*

*Je dois déclarer que ces allocations sont d'autant plus insuffisantes que l'année dernière la situation financière de la colonie a forcé l'administration à restreindre les travaux d'entretien dans des limites beaucoup trop étroites et à suspendre la continuation de travaux neufs (...) les bâtiments civils sont dans un fâcheux état d'entretien. » Session du Conseil Privé du 16 mai 1849. Plan de campagne pour 1849. ADR 16K32.*

<sup>2</sup> Voir cartes des concessions et occupants des terrains de Saint-Philippe de 1785 et de 1816 in Jean-Luc THEODORA, *Saint-Philippe, 1735 – 1850*, op. cité, pages 40 et 96.



Le puits a été miraculeusement épargné par la coulée. Cela est dû au lit de la ravine, probablement suffisamment encaissé, qui canalisa la coulée à cet endroit. Mais la lave assez pâteuse qui constitua le *Dos de Beine* laisse la place à l'hypothèse d'une faille qui se serait ouverte, en cours d'éruption, dans le lit de la ravine à hauteur ou en contrebas du Puits Arabe. Y eut-il d'autres puits de ce type, voire d'autres vestiges, engloutis par les coulées antérieures à celle de 1776 et dont les traces sont encore susceptibles d'être mises à jour?

Dans ce milieu hostile, où les défrichages étaient particulièrement difficiles, où le girofle ne s'était pas vraiment imposé pour cause de rentabilité insuffisante, où les cultures vivrières lui étaient préférées, où les exploitants avaient la plupart du temps l'habitude de cultiver des terrains fort éloignés de leur case, la découverte du puits situé tout contre la coulée de 1776 fut

certainement tardive, probablement après la première attribution de concessions, en 1785.

Quant à affirmer, avec Gérard<sup>1</sup>, que le puits de Takamaka avait été creusé en 1813 à l'initiative de Joseph Hubert, c'était ignorer que cette année-là, les environs immédiats étaient pour la plus grande partie domaine réservé, et pour le reste constitués d'une quinzaine de parcelles plus ou moins cultivées dont le plus important des exploitants n'habitait même pas sur place<sup>2</sup>.

C'était aussi ignorer que depuis dix ans déjà Joseph Hubert essayait, en vain, d'obtenir un puits pour le Baril et la Mare d'Arzul, zones principales de résidence où il avait des attaches (les Justamond, Déguingné d'Agencourt, Rodouan, Parny). C'était enfin avoir mal lu la correspondance d'Hubert au point de n'avoir pas décelé dans le courrier que lui adressa Fluker le 21 septembre 1813 la courtoise et diplomatique réponse destinée à faire patienter l'intéressé<sup>3</sup>.

### Méthode classique de prospection inapplicable.

En tout état de cause, le lieu ne pouvait avoir été prospecté, après 1776, par des gens en quête de résurgences dans les ravines. Car il n'y avait plus de trace de la ravine. Et l'imposante masse lavique que constituait le « *Dos de Baleine* »<sup>4</sup> ne permettait pas de repérer une quelconque résurgence littorale qu'elle avait recouverte sous une épaisseur de dix mètres de laves cordées.

Deux détails révélés par les éruptions de 1977 et de 1986 m'en avaient convaincu. Un bras de la première s'arrêta à l'entrée de l'église de Sainte-Rose, et la deuxième épargna de justesse certaines des habitations. Détail aussi intéressant, Le bras de l'éruption descendant du Piton des Citrons Galets en 1986 emprunta en partie le cours d'une ravine dont le lit fut comblé par la lave. Si en 1986 la faille de l'îlet aux Palmistes s'était ouverte en amont du Puits Arabe,

---

<sup>1</sup> Voir, supra, page 75.

<sup>2</sup> Il habitait aux Sables Blancs.

<sup>3</sup> A.D.R. 4J 85, 4J 86, 4J 91, 4J 92, 6J 130 commentés dans Jean-Luc THEODORA, *Saint-Philippe, 1735–1850*, chapitre 12, pages 113 à 118.

<sup>4</sup> Nom que porte la partie de la coulée arrivée en mer sur la carte IGN au 1/25000 de 1984.

inévitablement, celui-ci eût été enseveli car il se trouvait dans une amorce de vallée.

Or, ce relief avait été lui-même l'œuvre de la coulée de 1776 qui avait épargné miraculeusement le puits parce qu'elle avait emprunté le lit de la ravine de la Table située à quelques mètres de là. Ma conclusion, confirmée par le témoignage de Joseph Hubert et différentes cartes antérieures et postérieures à la coulée de 1776, s'appuyait sur l'observation que je fis sur le site du puits.

Pendant longtemps, donc, le puits put échapper à la vue des riverains. Pour cette raison aussi, la démarche qui avait abouti à la réalisation des ouvrages de Mare Longue, du Baril, de la Marine n'avait pu s'appliquer ici, les puits en question concrétisant l'exploitation de résurgences repérées, quelques mètres plus bas, au bord de mer.

Non, le puits de Takamaka n'avait pas été creusé à l'époque du peuplement définitif. C'était bien cet « *ancien puits* » dont Dorseuil, le secrétaire de Mairie de Saint-Philippe, avait signalé à Garsault l'importance dans la vie municipale puisque la nécessité de son entretien était à l'ordre du jour des séances du conseil lors des grandes sécheresses.

C'était bien lui, que d'aucuns appelaient le « *Puits de Babet* », non pas parce que Arsène Babet, conseiller municipal, avait habité à proximité, mais parce qu'il s'y était intéressé, notamment en 1867<sup>1</sup>. Et ma connaissance de la tradition électorale réunionnaise me poussait à dire, sans risque de me tromper, qu'il avait dû, lorsque le suffrage universel fut rétabli en 1870, être au centre des campagnes. Mais ce qui avait dû surtout intriguer Dorseuil c'était, dans les archives, l'absence de trace de creusement de ce puits dont les riverains avaient dû signaler la présence par une formule semblable à celle de mon interlocutrice des Sables Blancs : « *c'était là !* »<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> « Un membre fait connaître que le puits communal de la ravine Ango aurait besoin de quelques réparations pour permettre aux habitants de cette localité d'y puiser de l'eau avec plus de facilité. Le conseil décide qu'une commission se rendra sur les lieux pour se rendre compte des réparations qui sont réclamées. Cette commission se compose de M. A. Babet, P. Hoarau, J.B. Boyer. » Point extrait du compte rendu de la séance du CM de Saint-Philippe du 10 août 1867 A.D.R.2O 233.

<sup>2</sup> Voir, supra, interview page 313, note 1.

## Chapitre XXIII

### VERS UNE APPROCHE NOUVELLE DE LA QUESTION.

Eviter le piège des spéculations ambiguës et réductrices de la question.

Puisque Garsault n'avait pas fabulé en révélant la curiosité que représentait le puits, je commençai à m'intéresser aux hypothèses qu'il donnait pour expliquer la nature de l'ouvrage et la justification de sa réalisation. Et puisque en toute logique, le puits avait été l'œuvre de gens arrivés en bateau, j'entrepris une correspondance aléatoire avec des spécialistes susceptibles de m'aider à ne pas me ranger à des spéculations ambiguës et réductrices de la question.

Un universitaire me répondit : le professeur Ottino. Simplement, il m'ouvrit sa bibliothèque et m'orienta subtilement vers un auteur dont les travaux me sortirent de la vision obtuse où m'avaient confiné les polémiques des historiens locaux.

Je fus pris alors d'une bousculade de savoir. Volant de référence en référence accessible, je lus divers traités sur la collecte des eaux souterraines, sur les peuples chez qui cette pratique était ancrée dans les coutumes, sur les méthodes utilisées, les moyens et la philosophie. Je me documentai sur l'Océan Indien, les vents, les courants, l'histoire du climat, les navires utilisés par les Arabes, les essences forestières, les routes, les traditions des peuples riverains. Et plus je comblais mes lacunes, plus je me rendais compte que je ne savais pas grand-chose.

Sans l'Ancien Puits auquel je continuais de rendre visite, toutes les traductions de géographes arabes auxquelles je pouvais accéder et toutes les analyses qui en étaient faites risquaient de me transformer en un simple consommateur de l'histoire de l'Océan Indien.

Mais son mystère continuait à m'intriguer. Si dans la conception et la finalité il pouvait s'apparenter à ces vestiges de puits qu'on trouvait encore dans la région de Petra, je ne le reconnaissais pas dans les descriptions faites par les auteurs parlant des *sinnors*. Si ressemblance il y avait, c'était avec le puits plus léché du Baril plutôt qu'avec l'ouvrage grossier de Takamaka. Et c'était peut-être ce qui avait été à l'origine de l'idéalisation qui germa dans l'esprit de Garsault et contribua à la polémique. Celui-ci, et après lui Hermann, avaient, dans le contexte d'une identité en phase ascendante, substitué l'imaginaire à la réalité.

Ils avaient oublié que si des Arabes avaient été à l'origine de l'exécution du puits, il fallait bien penser qu'il était destiné d'abord à la collecte de l'eau. Et que la même opération s'était répétée ailleurs dans des conditions qui n'avaient rien à voir avec les *sinnors* réalisés dans un contexte urbain imposé par une vieille civilisation.

### La tradition de collecte des eaux souterraines.

Passionné au départ par la façon dont Garsault l'avait présenté et distrait par la polémique, je ne me serais pas débarrassé des fausses approches sans la fréquentation assidue du lieu. A chacune de mes visites, un nouveau détail sur l'ouvrage lui-même ou sur son environnement venait grossir le questionnaire que j'avais établi.

Lors de son creusement, l'ouverture avait été pratiquée à un niveau inaccessible aux eaux de ruissellement susceptibles de charrier les boues des crues. Et la descente vers le fond du puits avait longé le lit de la rivière. L'accès à la réserve était de ce fait protégé. Ce choix de privilégier l'eau souterraine me rappelait, entre autres illustrations soulignées par des témoins parcourant des pays du Moyen Orient, cette coutume des caravaniers du Yémen :

*« In the Yemen, the modern equivalent of the ancient Sheba, the mountains run up to a height of seven or eight thousand feet, and are intersected by deep clefts, through which run the water courses. These valley beds are still, in many places, the only roads. Why, then, should « the caravans that travel by the way of them*

*turn aside » ? Possibly in order to seek for water in wells distant from the valleys... »<sup>1</sup>*

C'est un jour où le vent du large était particulièrement chargé d'embruns que s'imposa à moi cette autre caractéristique du puits : tournée vers l'aval, la descente au fond de l'ouvrage présentait l'avantage de ne pas collecter des embruns lorsque, par gros temps, ceux-ci étaient soufflés vers l'intérieur du pays.

Enfin, la poche de collecte plongée dans l'obscurité, même à midi, était protégée du soleil. L'initiative avait-elle été prise par des gens héritiers d'une véritable culture des eaux souterraines ? Plusieurs auteurs, faisant état des puits répandus autour de l'Océan Indien le laissaient supposer. Mais c'est chez Al Karaghi que je trouvai, entre autres justifications de la préférence pour les puits, les propos les plus clairs sur la question :

*« C'est le soleil qui est le principal agent de l'altération des eaux ; c'est lui qui leur enlève leur douceur et altère leur goût d'eau potable ; tandis que les eaux souterraines gardent leur bon goût à l'abri du soleil. »<sup>2</sup>*

Je ne pouvais m'empêcher de penser que cette protection de la poche de collecte présentait aussi un avantage dans une partie de l'île soumise aux aléas des éruptions volcaniques, à la pollution de l'eau par des dépôts de cendres ou des cheveux de Pelé. Ainsi, malgré son aspect grossier, l'ouvrage était bien plus conforme à la tradition de collecte d'eaux souterraines que ceux de Mare Longue, de la Marine ou du Baril. D'ailleurs les relevés des caractéristiques techniques effectués par le B.R.G.M. mettaient en évidence des performances qui juraient avec son apparence grossière.

Pourtant, si ces caractéristiques lui donnaient une dimension le sortant de la banalisation dans laquelle on l'avait plongé, l'Ancien Puits ne pouvait à lui seul, témoigner d'une quelconque activité humaine dans le secteur avant l'arrivée des Européens dans l'Océan Indien.

---

<sup>1</sup> Stewart PEROWNE, *Note on I kings and Book of Job*, in *Palestine Exploration Fund, quarterly statements*, 1939, London, page 202.

<sup>2</sup> AL KARAGHI, *Kitâb inbât al-Miyâh al-Khafîyya : traité d' 'exploitation des eaux souterraines*. Texte arabe traduit d'après l'édition de Hyderabad du Dekkan, 1941, page 67.

Comparaison sommaire de l'identité hydrochimique des puits  
de Takamaka, Mare Longue et Baril  
(*moyennes des prélèvements faits sur chaque puits*) à partir des  
relevés consignés par le B.R.G.M. en été 1963/1964.

	Saison de visite	T° eau	T° air	pH	ClNa
Takamaka	été	19	22	6,6	174
Mare Longue	été	20	22		187
Baril	été	20°5	23	6,9	277

### La piste sans issue des vestiges de poterie.

Et ce n'était certainement pas en y recherchant des vestiges de poteries arabes ou chinoises qu'il était possible de contribuer à percer son secret<sup>1</sup>. Il y avait à cela deux raisons : la première était que les nombreux curages, dont les derniers avaient été exécutés dans les années soixante, avaient contribué à certainement enlever avec des dépôts nuisant à la propreté de son eau, d'éventuels bris de poterie. Et même s'il avait été préservé de cet entretien régulier, je ne pensais pas que ceux qui s'y étaient approvisionnés avaient usé de récipients en terre cuite. L'absence de vestiges architecturaux, même rudimentaires, dans son environnement immédiat, prouvait qu'il avait probablement été utilisé par des itinérants : en effet, si le seul vestige était le puits, cela ne voulait-il pas dire que le lieu n'avait été qu'une halte, une aiguade ? Autrement, il était inimaginable qu'il n'y eût pas la moindre trace autre que ce puits. Et dans ce cas, l'eau n'avait pas été recueillie dans des récipients encombrants et fragiles mais dans des calebasses, des bambous<sup>2</sup> ou

<sup>1</sup> Voir, supra le rapport Cazagnes, page 304.

<sup>2</sup> « ... Avec la permission du roi, ils consolidèrent leur bateau, y entassèrent des provisions et remplirent d'eau plusieurs gros bambous... » extrait de CASTHANEDA, *historia do descobrimento...* t. II ch. XXX et XXI . in GRANDIDIER, op. cité, page 35.

des autres<sup>1</sup> comme c'était le cas dans les lieux d'approvisionnement jalonnant les routes maritimes ou caravanières.

Plusieurs questions se posaient à présent. La côte est malgache n'était-elle qu'une étape ou alors était-elle la destination des navigateurs? Quelle avait été la destination des navigateurs de passage? Si, comme semblait le prouver la toponymie recueillie par les Arabes, les Malgaches connaissaient les Mascareignes, l'archipel avait-il été une halte ? Et à La Réunion même, le puits avait-il été l'œuvre de prospecteurs intéressés par des ressources de l'île ? S'il avait été creusé par des navigateurs de passage, quelle logique y avait-il dans son implantation en ce lieu où l'abordage était particulièrement délicat ? Et comment dégager des pistes cohérentes ?

### **Une technique de creusement éprouvée.**

En parcourant la région comprise entre le rempart de Basse Vallée et celui de la ravine Criais, je me rendis compte que ce qui perturbait l'appréciation du choix du lieu c'était ... la coulée de 1776. À partir d'une carte de l'I.G.N. pour les courbes de niveau et d'une carte géologique pour les coulées, je reconstituai le profil qu'avait pu avoir l'endroit avant la coulée qui avait comblé le lit de la rivière de la Table et modifié le littoral en donnant naissance au « *Dos de Baleine* ». Il apparaissait que dans la région de Saint-Philippe, l'endroit avait été l'un des plus intéressants par la pente donnant accès à l'arrière pays. Cela pouvait être un avantage pour des équipes peu nombreuses qui voulaient acheminer vers le littoral

---

<sup>1</sup> « *Les porteurs d'eau ont l'habitude de descendre sur les bords de cette source. Ils ont des réservoirs faits de peaux de buffles, en guise de vastes citernes, au moyen desquels ils donnent à boire aux chameaux, et remplissent les grandes outres et les autres ordinaires. Chaque émir ou grand personnage a un réservoir pour abreuver ses chameaux, ceux de ses compagnons, et pour remplir leurs outres. Les autres personnes de la caravane s'arrangent avec les porteurs d'eau pour abreuver chacun son chameau et remplir son outre moyennant un nombre déterminé d'irehms.* » Scène de la traversée de Damas à La Mecque. (La scène prend place à al Thamiya à l'est Sud-est de la mer Morte). Extrait de *de l'Afrique du Nord à La Mecque* in Ibn BATTÚTA, Voyages, Traduction de l'arabe de C. Defremery et B.R. Sanguinetti, 1858, Introduction et note de Stéphane Yerasimio, Maspero, Paris, 1982, page 256.

des troncs d'arbres importants. Autre intérêt du lieu, les alizés y soufflaient presque toute l'année.

Or il y avait chez les auteurs arabes des témoignages prouvant que les puits jalonnaient les routes maritimes. Les puits creusés dans les îles situées sur la route partant d'Ormuz vers l'archipel indonésien, lorsqu'ils étaient creusés dans une zone inhabitée, devaient ressembler à celui de Saint-Philippe. Je cherchai donc du côté de la technique dans les zones d'expansion islamique et particulièrement le long de la côte est-africaine. J'appris que dans l'arrière-pays de l'Afrique de l'est, à Dodoma, à Alemi, existaient de ces « *waterholes* » dont la forme rappelait l'Ancien Puits<sup>1</sup>. Ainsi, parti de Palestine, le type de puits avait été reproduit plus ou moins fidèlement, mais dans un esprit qui était le même, jusqu'au-dessous de la latitude des Grands Lacs africains.

Mieux ! En m'intéressant à la région du Monomotapa, je lus que les mineurs avaient une technique très efficace pour creuser dans la pierre dure.

« *Ils n'allaitent jamais plus bas que la nappe phréatique : une centaine de pieds. Sur le front d'attaque, ils chauffaient la roche au feu et la faisaient éclater en jetant, ensuite, de l'eau (...) Encore fallait-il, en surface, battre les morceaux au maillet ou les diviser à l'aide de coins.*

— *Ne sous-estimons ni les autochtones, ni leurs vieux outils!* Surenchérit Menhinick. Récemment, par suite d'une panne de nos compresseurs, qui désarma nos marteaux pneumatiques, nous laissâmes nos ouvriers Shona actuels continuer le travail avec de simples pics : ils gagnèrent trois pieds par jour, au lieu de quatre... »<sup>2</sup>

La Réunion ayant souffert de l'emploi de main d'œuvre sans compétence et découvert la nécessité du recours à la poudre et plus tard à la dynamite pour creuser dans le basalte, Garsault en avait tenu compte comme référence dans sa réflexion. Il s'était fourvoyé. Il suffisait de maîtriser la technique, les mineurs du Monomotapa l'avaient. Pourtant, pendant longtemps, j'hésitais à imaginer un rapprochement entre le savoir faire de ces hommes et son application ailleurs que dans les mines du Monomotapa. Je ne

<sup>1</sup> Gilbert F. WHITE, *Drawers of water: domestic water use in East Africa*, London, 1972, 306 page, illustration page 28: Waterhole at Alemi.

<sup>2</sup> François BALSAN, *L'or du Monomotapa*, La Palatine, Paris, 1967, page 44.

pouvais en effet me libérer de l'analyse de Chaunu sur les relations dans le monde avant le XVIe siècle<sup>1</sup>.

Mais au contact des auteurs arabes, je découvris que le cloisonnement n'était pas la règle entre les zones géographiques de l'est, du nord et de l'ouest de l'Océan Indien. Les relations commerciales dès la plus haute antiquité, l'attraction du Bouddhisme et l'expansion de l'Islam y étaient pour beaucoup. Ces mouvements de populations signifiaient échanges de savoir faire, métissages de traditions.

Compte tenu des échanges entre les peuples riverains, la technique de creusement de la roche dure avait dû être répandue d'un bout à l'autre de l'Océan Indien. Et cette technique, dont la parfaite maîtrise était constatée dans les mines de la région du Limpopo, avait dû y être adoptée dès le début de l'exploitation des minéraux.

L'approvisionnement en eau des navigateurs dans des zones où celle-ci ne se trouvait pas dans les rivières en avait également bénéficié. Ainsi pouvait-on émettre l'hypothèse que la fouille du puits avait pu correspondre à une période d'intense activité maritime dans l'Océan Indien.

Évidemment ce n'était qu'une hypothèse. Mais elle en valait d'autres et j'y tenais particulièrement car il était à présent possible de parler, sans faire sourire, de l'éventualité du passage de groupes humains peu nombreux ayant besoin d'eau en toute saison lorsqu'ils arrivaient sur cette île relais. Encore fallait-il, pour développer la proposition, trouver des indices sérieux et, j'en nourrissais l'espoir, des témoignages confirmant les différents noms donnés par les riverains aux îles de l'archipel des Mascareignes avant l'arrivée des Européens.

### La piste des emprunts de savoir faire.

Personne ne met plus en doute qu'en arrivant dans l'Océan Indien, les Européens avaient bénéficié de l'expérience des riverains : sur leurs cartes, ils avaient inscrit des îles avant même de les avoir abordées ; ils avaient été informés des routes joignant

---

<sup>1</sup> Pierre CHAUNU, *L'expansion européenne du XIIIe au XVe siècle*, II, I, I, les univers cloisonnés, op. cité, page 54 et suivantes.

l’Afrique à l’Inde et à l’Extrême Orient, des courants et des vents conditionnant la navigation sur ces routes. Leurs caravelles n’étaient pas capables de performances supérieures à celles des boutres ou des jonques. Alors pourquoi des routes dont les historiens modernes leur attribuaient la découverte n’auraient-elles pas été empruntées par d’autres avant eux ? Mais, rétorquaient invariablement ceux à qui il m’arrivait d’en parler, pourquoi les écrits arabes ou chinois n’en faisaient-ils pas état ? Je me retenais de leur crier que leur obsession de la preuve écrite m’exaspérait mais c’était, je dois l’avouer, parce que voyais dans leur obstination bien des affinités avec cette dépendance des voix autorisées dont j’avais, moi-même, du mal à me défaire.

Au fil des observations que j’accumulais, j’étais gagné par la conviction que les Européens avaient hérité des pratiques des riverains et qu’en tenir compte pourrait m’aider à retrouver bien des pièces manquant au puzzle que j’essayais de reconstruire. Et parce que son mémoire avait été le plus riche sur les voisins immédiats des Mascareignes, les Malgaches, Flacourt retint mon attention.

### Antoine Thaureau et la piste de l’aloès.

Je trouvai un intérêt particulier à l'aventure d'Antoine Thaureau. En choisissant délibérément le camp des Mahafaly, des Masikoro et des Tandroy dans l'épreuve de force engagée entre ces derniers et Flacourt, Thaureau aurait dû subir un châtiment à la hauteur de sa trahison. Il n'en fut rien. Il semble même qu'en l'élargissant et en faisant occuper Bourbon, Flacourt ait pensé pouvoir tirer doublement profit de la situation puisqu'il dit:

« *Marovoulle se voyant pris, m'écrivit des lettres par lesquelles il me suppliait de l'élargir (...) Le dixième Septembre, j'envoyai Marovoulle à bord du navire l'Ours pour le passer à Mascareigne, autrement Isle de Bourbon, pour y cultiver du tabac et y faire recherche de ce qu'il y a de bon et propre pour envoyer en France.* »<sup>1</sup>

---

<sup>1</sup> Etienne de FLACOURT, *Histoire de la grande île Madagascar*, op. cité, pages 373 et 388, 389.

Mais alors que le gouverneur, dont les écrits ne reflétaient pas un intérêt particulier pour le suc d'aloès<sup>1</sup>, avait pensé au tabac, Marovoulle, lui, probablement mis au courant par les Tandroy et Masikoro de la façon de récolter et stocker l'aloès et du profit qu'on pouvait en tirer<sup>2</sup>, s'attela à en collecter dès son arrivée à Mascareigne. Bien que ce ne soit qu'une explication, elle n'en est pas moins à prendre en compte pour essayer de retrouver l'une des raisons qu'auraient pu avoir des marchands d'Oman, de Cambaya ou de Calicut d'inclure Dina Margabim dans leur circuit de collecte d'aloès.

Je m'étonnais pendant longtemps de l'absence d'intérêt des historiens pour la piste de l'aloès. J'en trouvai l'explication dans la mésaventure de Marovoulle même. Lorsqu'il voulut monnayer son passage vers l'Inde contre sa récolte d'aloès, le capitaine Gosselin, voyant notre homme en situation de pressante demande, voulut probablement tout obtenir pour rien et lui opposa l'argument que le produit ne l'intéressait pas. Puis, une série de circonstances plongea la plante dans l'oubli : préférence des gouverneurs du XVIIIe siècle pour d'autres produits, isolement de la plante dans des zones de plus en plus sauvages, confusion de la variété avec un autre mazanbron ne fournissant pas de suc.

Pourtant, fait incontesté et incontestable, il existait de l'aloès en grande quantité à Bourbon quand les Français y arrivèrent.

« *De l'ouest au nord [ouest] est un pays inhabitable jusqu'au grand étang où sont posées les armes de France (...) n'ayant rien su découvrir sinon aloës en quantité, nous nous mêmes à travailler pour la saison qui s'approchait... »*<sup>3</sup>

---

<sup>1</sup> La lecture du mémoire de Flacourt montre que celui-ci semble s'être plus intéressé au bois d'aloès *Excoecaria agallocha* qui n'a rien à voir avec l'*aloe divaricata* dont il est question plus loin..

<sup>2</sup> « *Aloe divaricata* est très largement répandu dans les régions Ouest, Sud-ouest et Sud de l'Île, et se trouve surtout dans le bush aride, sur sol sablonneux (...). Perrier indique que *Aloe divaricata* est l'espèce malgache la plus riche en sève, et que celle-ci était depuis très longtemps d'usage médicinal. Depuis 1630, ce produit a été exploité par les agents de l'East India Company, et atteint une valeur supérieure à celle des Aloès de Socotra. » G.W. REYNOLDS, *Les aloës de Madagascar*, Le naturaliste malgache, Tome X, pages 132-133.

<sup>3</sup> Mémoire d'Antoine Thoreau in LOUGNON, *Voyages anciens...*, éd. 1970, op. cité, page 31.

Je fus sensibilisé à cette plante lorsqu'au hasard de mes recherches, j'eus sous les yeux un passage de Charles de l'Escluse sur les plantes médicinales des Indes<sup>1</sup>. D'une incompétence notoire en botanique, j'avais jusqu'alors réduit l'aloès au *choka* dont l'intérêt des feuilles, en dehors de la fabrication de cordes, était pour ceux de ma génération, de servir de support aux messages amoureux de préadolescents. Et voilà que je découvrais que le nom « *mocebar* » était utilisé depuis l'antiquité par les médecins arabes, turcs et indiens pour désigner un remède

« fait d'un mélange d'aloès et de myrrhe, dont ils se servent pour guérir les chevaux et pour tuer les vers. »

### A la recherche du mazanbron médicinal.

Il ne faisait aucun doute que c'était ce *mazanbron* que de génération en génération les vieux créoles avaient utilisé, justement, comme purgatif et aussi pour accélérer la guérison de luxations et fractures. Je recueillis même un témoignage faisant état d'un vieux *tizanèr* qui allait s'en procurer dans les forêts. Malheureusement il était décédé et le spécimen connu de mon informateur avait été détruit au cours d'un défrichement radical de son milieu naturel. Essayant de retrouver trace de la plante dans tous les livres parlant de la flore de La Réunion, je tombai en arrêt devant une description très détaillée que Giovanni Borghesi avait faite en 1704 de ce qui devait être assurément la plante dont le suc avait été recueilli par Antoine Thaureau et ses compagnons :

*Là se trouve l'aloès idéalement parfait car de pareil je n'en ai jamais vu alors ni depuis. Il y en a de trois sortes, à savoir le socotrain, l'hépatique et le caballin. Le socotrin, dit-on, se fait de pur jus qui, tiré des feuilles écrasées de cette plante, est ensuite*

---

<sup>1</sup> « Quae *aloe* Latinis, ἀλόη Graecis, hanc Arabes Persae et Turci *CEBAR* vocant, (...)Guzarate vero...et Decan incolae *Areaa* ; Canarini, qui maritimum hunc tractum habitant, *Catecomer* ; Hispani, *Açibar* ; Lusitani *Azeure* appellant (...)Hujus usus est non modo apud Arabes Turcosque medicos(...)Sed etiam apud Indos, in purgantibus medicamentis et collyriis, tum etiam in vulneribus carne explendis: in quem usum plerumque in suis officinis medicamentum habent, cui nome *MOCEBAR* ex *aloe* et *Myrrha* paratum, quo etiam plurimum utuntur in equis curandis, et vulnerum lumbricis enecandis. » Carlos CLUSIO, *Aromatum et simplicium aliquot medicamentorum apud Indos nascientium Historia*, 1556. Livre I chap. 2, De *aloe*, Pages 14 à 18.

condensé. L'hépatique se tire de la pâtre impure de ce même suc, mêlé avec d'autres feuilles condensées et écrasées de même Mais les insulaires, pour en produire, se contentent de détacher les feuilles du tronc, puis les conservant entières, sans les écraser, ils en forment de petites bottes. De là s'égoutte ensuite, en abondance, en des vases placés dessous, une liqueur ou suc fort limpide, de couleur dorée, qui peu à peu se coagule et se condense. C'est là l'aloès très pur et très recherché auquel nul autre ne se peut comparer et qui se vend à raison d'un jule [monnaie pontificale] par chaque livre romaine. Cette plante, je la dessinai, comme on le verra en son temps. Ses feuilles sont longues d'environ 3 empans, et quelquefois même de 4, et larges de 5 doigts. Les fruits sont ronds et en forme de grappes; ils ne sortent pas du centre de la plante, mais naissent à côté des feuilles, pendant telles des grappes de raisin, mais plus épargillés et plus rares.<sup>1</sup>

Plus tard, au XIXe siècle, Jacob de Cordemoy avait bien répertorié deux plantes portant le nom vernaculaire de *Mazanbron marron*<sup>2</sup>. Mais dans un livre qui venait de paraître, je n'en trouvai plus qu'une<sup>3</sup>. Ayant pu faire l'acquisition d'un jeune plant, je me rendis compte que les caractéristiques données par les deux livres étaient prises en défaut à un moment ou à un autre. La dimension

<sup>1</sup> Giovanni BORGHESI, extrait de *Lettera scritta da Pondisceri a' 10 di febbraio 1704 dal dottore Giovanni Borghesi medico della Missione spedita alla China della Santita di N.S. Papa Clemente XI* – Roma, M.DCCV. 7 fnc., 245 pages, 8 fnc. in LOUGNON, *Voyages anciens...*, éd. 1970, op. cité, page 189.

<sup>2</sup> LILIACEES: 1-Lomatophyllum borbonicum Presque arborescent. Tige épaisse, de 1 à 2 m. de haut. Feuilles de 75 cent, à 1 m de long, en rosette. *Aloe purpurea*., *D.R.A.C.oena marginata* *Aloe marginata* *Aloe. dentata* *Phylloma aloiflorum* *Phylloma.. borbonicum*. (Vulg. *Mazambron marron ou sauvage*.) Plante à feuilles grasses, épaisses, ayant le port d'un Aloès. Rare. Sur les montagnes élevées. Brûlé de Saint-Paul. Sur le versant des montagnes, aux environs du Grand-Bassin. Altitude de 1000 à 2000 m. 2 - Lomatophyllum macrum Tige courte. Feuilles ne dépassant pas 30 cent. de longueur. (Vulg. *Mazambron marron*.) Même port que le précédent, mais apparence naine. Feuilles linéaires lancéolées. Fleurs d'un rouge jaunâtre. Rare. Même habitat que l'espèce précédente. in E. JACOB DE CORDEMOY, *Flore de l'île de La Réunion*, Librairie des sciences naturelles Paul Klincksieck, Paris, 1895, pages 148, 149.

<sup>3</sup> J. DUPONT, J.C.GIRARD, M.GUINET, *Flore en détresse, le livre rouge des plantes indigènes menacées à La Réunion*, S.R.E.P.E.N., Saint-Denis de La Réunion, 1989, pages 91 et 125 et photo 33.

du *Lomatophyllum macrum* de Jacob de Cordemoy était bien plus modeste que celle de mon *mazanbron*. Mais les années passant, au bout de dix ans je me rendis compte que celui-ci n'atteindrait jamais la taille ni le port du *Lomatophyllum borbonicum*. Et je me demandai aussi pourquoi Dupont et Girard ne signalaient pas cette dernière espèce. Quant aux feuilles de l'aloès dont parlaient les témoins du XVII<sup>e</sup> siècle, elles devaient être plus charnues que celles de ma plante. C'était d'ailleurs sur ce point que j'étais le plus frustré. Mon *mazanbron*, mais il est vrai qu'il n'était que « *maron* », n'aurait jamais pu être exploité, car

« *l'Aloës ne se cultive point, et vient d'Elle même dans les bois; l'endroit, ou il y en a le plus, est du costé de la pointe des grands bois, les habitans n'ont pas la manière de la presser, ils se contentent d'en couper les feüilles, de les suspendre, et de les laisser distiller goute a goute dans des Ampoudres, qui sont des grandes feüilles de palmistes et après qu'elle est distillée, et qu'elle s'est mise en masse, ils la mettent dans des peaux de Cabrits, dans lesquelles elle se conserve fort bien, Monsieur Le Prevost pretend qu'elle vaut beaucoup mieux, que celle qui vient de Secotora, C'est dans le mois d'octobre, qu'on la recueille.* »<sup>1</sup>

Puisque dans le passé la plante avait été commune dans la région de Grand Bois, je tentai d'y trouver des exemplaires survivants. Parcourant toute la côte ouest jusqu'à Cambaie, je découvris en effet un aloès poussant à l'état sauvage en petites colonies à Grand Bois, Saint-Louis, l'Etang Salé, Saint-Leu et Saint-Gilles. Après m'être assuré que sa feuille transpirait suffisamment de suc, J'en prélevai un plant que j'élevai chez moi. Je crus, un temps, avoir trouvé la solution du problème.

A la fin des années quatre-vingt-dix, avec la mode de l'*aloe vera*, j'appris d'un amateur de plantes grasses que l'aloès que j'avais trouvé sur le littoral était un *aloe barbadensis*. Cette espèce avait été naturalisée dans l'île à une époque récente, puisque, bien que croissant dans l'abord immédiat de zones habitées, elle n'était pas répertoriée par Jacob de Cordemoy.

---

<sup>1</sup> Antoine BOUCHER, Page 212, 213 du manuscrit, in Jean BARASSIN, *L'Ile Bourbon & Antoine Boucher (1679-1725) au début du XVIII siècle*, 1978, page 204.

Pour compliquer la situation, des sites Internet exhaustifs sur les aloès présentaient *l'aloë barbadensis* comme étant *l'aloë socotrina* et le *Lomatophyllum macrum* comme étant le *Lomatophyllum borbonicum*<sup>1</sup>. Sans une bonne connaissance de la flore de La Réunion, il m'était impossible de lutter à armes égales contre ces informations diffusées par des voix autorisées. Je considérai que l'aloès dont il était question dans les récits des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles avait disparu.

En 2003, j'en fis part à un ami passionné de plantes indigènes de La Réunion<sup>2</sup>. Grande fut ma surprise lorsqu'il me montra, parmi celles qu'il élevait chez lui, des échantillons de quatre *mazanbron maron* retrouvés dans les forêts de la région Ouest. Il y en avait un qui correspondait au *Lomatophyllum borbonicum* et c'était le seul qui pleurait le suc médicinal. Les plants élevés par Raymond Lucas avaient été obtenus grâce à la cueillette de graines provenant d'un spécimen retrouvé dans une ravine de l'Ouest. Et les conclusions de ses observations étaient bien conformes à la description<sup>3</sup> qu'avaient donnée Jacob de Cordemoy et mon premier informateur. Avec l'aventure de Marovoulle, la possibilité de comparer la qualité médicinale de la plante à celle de *l'aloë vera* et le fait que les premiers habitants l'avaient trouvée en abondance dans la région de Grands Bois des horizons nouveaux s'ouvriraient à moi.

### Des routes maritimes non prises en compte.

C'est que l'aventure de Marovoulle à Bourbon s'inscrivait dans la continuité de la pratique qui avait eu cours depuis bien longtemps, lorsque l'exploitation des ressources d'une contrée nécessitait un séjour prolongé sur les lieux. Certains marchands faisaient, en effet, des séjours parfois assez longs dans des îles, pas

---

<sup>1</sup> Sans aller jusqu'aux botanistes de pays où les *Lomatophyllum* n'existent pas, il est stupéfiant de constater que malgré la preuve apportée par l'association des Amis des Plantes et de la Nature de l'existence du *Lomatophyllum borbonicum*, les spécialistes du Conservatoire botanique de Mascarin refusent d'admettre l'existence de cette espèce et l'assimilent au *Lomatophyllum macrum*.

<sup>2</sup> Il s'agit de Raymond Lucas, président de l'association « les Amis des Plantes et de la Nature ».

<sup>3</sup> Voir la planche consacrée au *Lomatophyllum borbonicum* et au *Lomatophyllum macrum* page 289.

forcément habitées<sup>1</sup>, et s'adonnaient même à la collecte de produits susceptibles d'être monnayés ou échangés au fil des escales suivantes. Le récit du cinquième voyage de Sindbad en donne une idée précise :

*« Chaque jour je remplissais de cailloux mon sac de coton, et je m'en allais avec le groupe des cueilleurs de noix accomplir la même besogne qu'eux. (...) Je me livrai assez longtemps à ce travail, jusqu'à posséder une réserve impressionnante de noix de coco de première qualité. J'avais déjà écoulé une partie de mes réserves sur le marché, et le prix que j'en avais pu tirer constituait une somme rondelette. (...) »*

*Or voici qu'un certain jour, comme je me tenais sur le rivage, je vis arriver jusqu'à nous un navire qui s'en vint jeter l'ancre dans le port. Les marchands qui se trouvaient à bord, et qui semblaient dans l'opulence, se rendirent à terre pour se livrer aux opérations ordinaires de leur négoce, échangeant les marchandises qu'ils avaient par-devers eux contre des cargaisons de noix de coco. (...) je rejoignis le navire et me présentai au capitaine. Je louai ma place et fit charger à bord du bâtiment tout ce que je possédais de noix de coco — qui se trouvaient en quantité considérable — et d'autres produits intéressants. Le jour-même, nous mîmes à la voile.*

*Notre voyage se poursuivit d'île en île et de mer en mer. A chaque escale, j'échangeais une partie de mes provisions de noix contre des produits du lieu (...) Nous passâmes d'abord par l'île de Mouyâ, où poussent la cannelle et le poivre. (...) Je pus donc me procurer quantité de poivre en échange de mes noix. Puis nous passâmes de là à l'île des Comores (...) qui produit le fameux bois des Comores, variété précieuse de bois d'aloès. »<sup>2</sup>*

Littérature ? Sans doute. Mais les informations qui avaient suscité l'écriture étaient complémentaires de celles données par les écrits des géographes. Et le témoignage, dans ses détails, était d'une authenticité et d'une actualité rappelant singulièrement les

---

<sup>1</sup> René R.KHAWAM, traduction des *Aventures de Sindbad le Marin*, op. cité, pages 80 à 90 : Deuxième voyage, l'oiseau rokh et la vallée des diamants.

<sup>2</sup> Idem, pages 166 et suivantes : Cinquième voyage, le Vieillard de la mer ; la cité des singes.

précisions fournies par des documentaires sur l'univers des boutres du XXe siècle<sup>1</sup>.

### Des produits très prisés : les bois précieux et l'ambre gris.

A Oman, mais surtout au Yémen, les constructeurs de boutres étaient tributaires de matériaux dont ils ne disposaient pas. C'était une constante depuis que les Arabes s'étaient lancés dans la navigation hauturière. Les patrons de boutres savaient que l'investissement dans un bateau n'était rentable que si celui-ci pouvait résister aux conditions de campagnes pluri-annuelles, ou au moins annuelles. Et comme tous les riverains de la zone, ils surent très vite que les tarets et autres xylophages marins étaient les ennemis mortels des parties immergées d'un navire appelé à naviguer sur des mers chaudes. Ne disposant pas sur place des meilleurs bois, ils devaient aller choisir l'essence adéquate là où elle se trouvait et la transporter jusqu'aux chantiers. Pour compliquer la situation, les bois spécifiques venaient de régions différentes, souvent très éloignées les unes des autres.

Aucun écrit ne dit qu'il y avait des campagnes spécifiques de collecte de bois destiné à la construction navale. Mais on peut en formuler l'hypothèse puisque au vingtième siècle encore, mettant à contribution des bûcherons originaires de la région où se trouvaient les bois à collecter<sup>2</sup>, des patrons de boutres sillonnaient l'Océan Indien entre les chantiers d'Aden et la région de Mozambique ou du sud de l'Inde<sup>3</sup>. Cependant, le *bois de mangrove*, le *jackwood*, le *teck* et le *punnai* étant d'un rapport moyen, il était de l'intérêt du marchand d'augmenter la valeur de la cargaison en l'enrichissant, comme le souligne le récit de Sindbad, de bois précieux et produits de luxe :

---

<sup>1</sup> Clifford W.HAWKINS, *Les boutres, derniers voiliers de l'Océan Indien*, Edita S.A., Lausanne, et Alan VILLIERS, *Sons of Sindbad*, published by Charles Scribner's sons, New York.

<sup>2</sup> Alan VILLIERS, *Sons of Sindbad*, op. cité, page 404

<sup>3</sup> Clifford W.HAWKINS, *Les boutres, derniers voiliers de l'Océan Indien*, op.cité, page 58.

« Nous échangeâmes là encore une partie des biens que nous transportions contre différents produits : bois d'aloès, bois de santal, cardamome, cannelle, cubèbe, gingembre... »<sup>1</sup>

Dans un tel contexte, une fois repérée, La Réunion avait dû être, à coup sûr, une aubaine pour les patrons de boutres à la recherche de bois de qualité. Si le bois d'aloès était absent de sa flore, l'île offrait sur une aire réduite *takamaka, bois blanc, bois de fer, bois rouge* qui n'avaient rien à envier aux bois collectés pour les mêmes usages sur les côtes d'Afrique ou d'Inde. C'étaient autant d'essences susceptibles de fournir de l'excellent matériau pour la construction de bateaux ou le radoub. Les forêts de l'île n'étaient pas non plus dépourvues de bois d'ébénisterie. Et ce n'était pas tout. Le récit des aventures de Sindbad nous donne une idée des produits de luxe très prisés dans les palais de Baghdâd :

« On y sentait l'odeur du bois d'aloès brûlé dans le feu, mêlée à celle de l'ambre gris. »<sup>2</sup>

D'un bout à l'autre de l'Océan Indien, les zones de collecte d'ambre gris étaient parfaitement connues des marchands arabes.

« Un boutre de Madagascar chargé d'esclaves se trouvait à l'ancre dans cette rade en même temps que nos navires Le pilote de ce boutre, un nommé Mualline-Abrim [ Muàllin-Ibrahim ], parlait portugais et il me dit que, dans le sud de cette île de Madagascar, on trouve une grande quantité d'ambre gris et de cocos de mer. »<sup>3</sup>

Or, les grandes Mascareignes se trouvaient sur la route empruntée par les grands cétacés allant se reproduire à l'île Sainte Marie. Le sud de Maurice<sup>4</sup> et la région de Grand Bois - où se retrouve le plus grand pourcentage de dépouilles de cétacés morts aux abords de La Réunion - devaient faire partie du circuit de collecte. Il y avait encore l'écailler de tortue marine qui, jusqu'au milieu du XXe siècle se pêchait à l'entrée du port de Saint-Pierre. Enfin, en appont, le suc d'aloès n'était pas à négliger.

<sup>1</sup> René R. KHAWAM, traduction en français et commentaire des *Aventures de Sindbad le Marin*, op. cité, page 74

<sup>2</sup> *Les aventures de Sindbad le Marin*, idem, page 44.

<sup>3</sup> Relation de Thomas Roe in GRANDIDIER *Collection d'ouvrages anciens...*, t II, op. cité, pages 85 à 90.

<sup>4</sup> Relâche du Petten à Maurice in GRANDIDIER, idem, ,p. 438.

La diversité des cargaisons étant indispensable à la rentabilité des campagnes et leur contenu manipulé d'escale en escale, la probabilité d'introduction de plantes ici et là n'était pas négligeable. Cela m'incita à m'intéresser à cette piste.



## Chapitre XXIV

### DE L'INTRODUCTION DE PLANTES ET D'ANIMAUX AUX MASCAREIGNES.

L'étrange comportement des scientifiques.

Lorsque les historiens se penchent sur les mouvements de populations dans l'Océan Indien, ils s'aident, en l'absence de témoignages écrits, de la présence d'objets ou de plantes caractéristiques que tel mouvement migratoire de population aurait transportés d'une région à une autre de la zone. C'est ainsi que dans son commentaire de l'*Histoire de la grande Isle Madagascar* d'Etienne de Flacourt, Claude Allibert juge utile de signaler que :

« *La présence de la canne à sucre (fary) laisse supposer des contacts anciens directs ou indirects avec l'Inde.* »<sup>1</sup>

A propos des bananes, il se fait l'écho d'hypothèses encore plus hardies :

« *Les récents travaux menés par Langhe, Swennen et Vuylsteke exposés lors du colloque de Cambridge (1994) « farming in East Africa » font l'hypothèse de trois vagues d'importation des bananiers. La première (représentée par les plantains) pourrait être très ancienne et remonter jusqu'à 1000 ans avant J.-C. ; la seconde (la vague Est-Africaine-AAA) serait arrivée plus récemment. La dernière étant nommée celle du complexe de l'Océan Indien et dont la venue aurait eu lieu au cours du dernier millénaire.* »<sup>2</sup>

---

<sup>1</sup> Etienne de FLACOURT, *Histoire de la grande isle Madagascar* 1661, Edition présentée et annotée par Claude Allibert, INALCO-Karthala, Paris, 1995.livre I, ch.XXVI, note 32, page 517.

<sup>2</sup> Etienne de FLACOURT, idem, livre I, ch. XXXVI, note 26, page 516.

L'a priori récurrent suivant lequel les Mascareignes n'ont pas été fréquentées avant l'arrivée des Européens a conduit ces mêmes historiens à négliger cette piste. Conséquence d'un cloisonnement absurde de la recherche menant à une impasse double, les scientifiques qui se sont intéressés à la flore de l'archipel n'ont formulé que les seules hypothèses d'arrivée de la totalité de la « végétation naturelle » véhiculée par les courants marins, les cyclones et les oiseaux. Mais jamais ils ne se sont posé la question de la coïncidence de certaines plantes avec une éventuelle route maritime des Mascareignes empruntée par l'homme à la période préeuropéenne.

Et, aboutissement du syllogisme, quand certaines plantes introduites ailleurs par l'homme furent signalées dans l'archipel par les premières relations d'occupants ou de visiteurs, des travaux de compilation sélective inscrits dans le cadre d'une lecture européocentriste de l'histoire des îles du Sud-ouest de l'Océan Indien servirent de référence pour discréder toute hypothèse d'une introduction de ces plantes par des hommes avant l'arrivée des Européens aux Mascareignes.

L'arrivée, ici, de telle plante introduite ailleurs par des groupes humains venus de l'Indonésie, l'Inde, l'Arabie ou l'Est africain a presque toujours été attribuée aux Portugais, Hollandais ou Français. La meilleure illustration en est donnée par la lecture des témoignages du XVII<sup>e</sup> siècle faite par Trouette et reprise fidèlement par Rivals :

*« L'île de La Réunion était inhabitée et encore recouverte de ses forêts primitives, lorsque les Français vinrent pour la première fois s'y fixer au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle. Sa flore, en dehors de deux ficus indigènes aux fruits à peine mangeables, ne comptait qu'un jeune pied de cocotier, quelques bananiers et probablement orangers introduits une cinquantaine d'années plus tôt par des navigateurs hollandais.»<sup>1</sup>*

---

<sup>1</sup> P. RIVALS, *Les espèces fruitières introduites de La Réunion, (notes historiques et biologiques)*, Toulouse, 1960, page 5. Trouette avait fait l'amalgame entre des extraits des récits des passages de Warwick et Matelief à Maurice et avait en outre « oublié de dire » qu'ils n'étaient jamais passés à Mascareigne.

La tentation était grande. Les Mascareignes étaient des îles isolées de territoires plus vastes dont l'activité économique et la civilisation importantes avaient laissé des traces spectaculaires.

Soit ! Mais les premiers témoignages écrits de visiteurs ou occupants européens de l'archipel y avaient signalé la présence de plantes prisées par les peuples de la zone et jalonnant les itinéraires incontestés de ces derniers. Et cela plaideait pour une remise en cause de l'hypothèse privilégiant le seul rôle des vecteurs, jusqu'à présent admis, de ces plantes jusqu'aux Mascareignes. Le fait de les avoir retrouvées dans des zones précises, liées à l'existence d'une route maritime sur laquelle se trouvaient les Mascareignes accréditait cette hypothèse.

Je mesurai la difficulté à faire la lumière sur la question quand j'eus sous les yeux l'éénigme du *vacoa*<sup>1</sup>. S'il était signalé bien après la colonisation des quartiers de Sainte-Rose et de Saint-Philippe pour l'intérêt économique<sup>2</sup> qu'il y avait pris, sa présence, discrète jusqu'alors, présentait à mes yeux un mystère. Je notai la perplexité de Thérésien Cadet sur l'arrivée de cette plante « *dont l'agent vecteur est imprécis*<sup>3</sup> », et celle de Rivals pour qui le « *Pandanus utilis Bory serait introduit, ce qui n'est pas certain* »<sup>4</sup>.

Avait-il été transporté par quelque agent naturel ? Le fait qu'il n'était pas mentionné dans les relations de voyages du XVIIe siècle signifiait-il un amalgame entre le latanier<sup>5</sup> et le vacoa qui eut pour conséquence d'occulter l'identification de ce dernier ?

Ce long silence voulait-il encore dire que l'accoutumance à la confusion s'était banalisée avec la cohabitation des deux espèces sur des aires communes jusqu'au moment où l'on eut recours aux *sézi*<sup>6</sup>

---

<sup>1</sup> Nom commun des 5 variétés de *pandanus* existant à La Réunion ; voir la famille des *pandanées* in E. JACOB DE CORDEMOY, *Flore de l'île de La Réunion*, op. cité, pages 137 à 142.

<sup>2</sup> Point N° 2 de l'ordre du jour de la séance du 14 juillet 1848 du Conseil municipal de Saint-Philippe (ADR 2 O 232).

<sup>3</sup> Thérésien CADET, *La végétation de l'île de La Réunion*, St-Denis, Réunion, 1980, page 32.

<sup>4</sup> P. RIVALS, *Etudes sur la végétation naturelle de l'île de La Réunion*, Toulouse, 1952, page 145.

<sup>5</sup> Voir *Latania Commersonii*, in E. JACOB DE CORDEMOY, pages 142, 143.

<sup>6</sup> Terme créole désignant une natte de vacoa.

de vacoa nécessaires au séchage des baies de café<sup>1</sup>? Dans cette dernière conjecture, le cas du vacoa n'était pas isolé. Les habitants du quartier de l'Entre Deux dénomment bien *zanana marron* une variété de *mazanbron marron*<sup>2</sup> poussant dans l'endroit.

En définitive, en l'absence de trace de la plante dans les témoignages écrits antérieurs au début du XVIIIe siècle, et compte tenu de sa présence dans de nombreux pays riverains de l'Océan Indien, je trouvai sages les remarques de Cadet et Rivals.

Le cas extrêmement délicat du vacoa ne pouvait cependant entraîner l'évacuation des questions sur l'introduction, attribuée à des Européens, du coco, du citron galet, de la bigarade, du vangassaye, de la canne et de la variété de café, récemment dénommée « *Bourbon pointu* »<sup>3</sup>.

### Warwyck, les coquiers et les coquos.

Le coco me posa peu de difficultés. Trouette avait, il est vrai, monté en épingle le constat que Van der Hagen fit en 1607 :

« *On constata que les cocotiers que Warwyck avait plantés dans l'île, ainsi que les bananiers et les orangers que la Concorde y avait fait mettre, croissaient aussi bien(...)* nous avons visité le petit jardin que Matelief y avait fait faire l'année précédente et où poussaient des ananas, des orangers et quelques légumes (...) les cocotiers que l'amiral W. Harmensen y a plantés en 1601 avaient déjà deux brasses de haut et portaient des fruits. »<sup>4</sup>

Mais les petits cocotiers, ou les cocos en phase de germination que Warwyck, premier Hollandais à avoir abordé à l'île du Cyrne en 1598, avait plantés dans la future baie du Grand Port, n'étaient pas sortis d'un chapeau de magicien. Ils avaient, évidemment, été prélevés sur place car, suivant le journal de voyage de l'expédition de 1598, une partie des hommes explorant l'île,

<sup>1</sup> AOMN, C33, dernière pièce, cité par LOUGNON, *L'île Bourbon pendant la Régence*, page 153, note 44.

<sup>2</sup> Mazanbron marron : *Lomatophyllum macrum*, zanana marron : *astelia hemichrysa* in E. JACOB DE CORDEMOY, ibidem, pages 149 et 155.

<sup>3</sup> Dans son livre à paraître, *La Réunion et le café*, Marc RIVIERE explique sa préférence pour « pointu de Bourbon » plutôt que « Bourbon pointu »

<sup>4</sup> Extrait de DE CONSTANTIN, *Recueil des voyages Hollandais*, tome V, pages 238 à 247.

« ... n'avoient rien trouvé sinon un lieu enrichi des coquiers et ont apporté des coquos et nous nous avons pour veu d'eauue fraisch. Le jour ensuivant y avoit il une certaine troupe de nos gens, en opinion de querir des coquos... »

Lorsque Warwyck arriva à Maurice, il y trouva donc des cocotiers, et même beaucoup de cocotiers. Il ne fut pas le seul à s'interroger sur la présence de cette plante. L'attention de Van der Nagen, en 1607 fut attirée par un détail insolite :

« A l'est et au Sud-est de l'île Maurice, il y a quelques îlots qui sont pleins de cocotiers ; on suppose que ces arbres y ont été apportés des îles Maldives et qu'ils s'y sont multipliés. »<sup>1</sup>

Par contre, aucune relation de voyage ne faisait état de la présence de cette plante à Bourbon, mis à part ce seul indice relayé par Flacourt :

« ... à Mascareigne, il n'y en a point qu'un seul qui a pris racine depuis quatre ou cinq ans, à ce que les Français qui y ont demeuré m'ont rapporté. »<sup>2</sup>

Confronté à la chronologie, ce témoignage gardait cependant une part de mystère. Les douze exilés, puisqu'il s'agissait d'eux, rentrèrent à Fort Dauphin en 1649. Ils n'avaient passé que trois ans à Mascareigne. J'avais du mal à imaginer que Flacourt, qui avait beaucoup à apprendre de cette île, eût attendu deux ans avant de recueillir leurs informations. De plus, l'anecdote ne faisait pas partie du chapitre trente-huit du deuxième livre<sup>3</sup>, consacré à l'aventure des douze exilés, mais venait en argumentation de l'analyse que Flacourt faisait de la rareté du coco à Madagascar dans le chapitre trente-six du premier livre<sup>4</sup>. Cette curiosité me rendait dubitatif sur l'éventualité d'un choix fait par les bannis d'emporter dans leurs bagages des noix de cocos pour les planter sur leur terre d'exil. Enfin, des informations parvenues jusqu'à nous sur leur robinsonnade obligée, il ne semblait pas que les héros se fussent souciés d'autre chose que de vivre

« ...de chair de porc ou cochon sans pain, biscuit ni riz. »

<sup>1</sup> Extrait de De CONSTANTIN, *Recueil des voyages Hollandais*, tome V, pages 260 à 264, in GRANDIDIER, *Collection d'ouvrages..., op. cité*, page 402.

<sup>2</sup> Etienne De FLACOURT, *Histoire de la grande Isle Madagascar*, op. cité, page 201.

<sup>3</sup> Etienne De FLACOURT, idem, pages 306 à 308.

<sup>4</sup> Etienne De FLACOURT, ibidem, page 201.

Quoi qu'il en fût, cette différence entre La Réunion et Maurice donnait consistance à l'hypothèse écartant le charriage du coco à Maurice par les courants marins au profit de son introduction par des hommes venus dans l'île avant les Européens. Mais en même temps, cela pouvait vouloir dire que ceux qui avaient planté les cocos à Maurice, donc s'y étaient établis, au moins temporairement, avaient dédaigné Mascareigne.

### Citrons galets, bigarades, vangassayes et la piste des pratiques culturelles.

Sans doute était-il risqué d'affirmer, sans preuves, que certaines variétés d'hespéridées originaires du Sud-est asiatique et se retrouvant dans le sud de l'Inde et dans le sud-est de Madagascar avaient été introduites par l'homme aux Mascareignes avant l'arrivée des Européens. Pour les besoins de la navigation, ceux d'entre eux qui avaient choisi les Mascareignes comme lieu d'aiguade ne pouvaient en effet négliger les plantations d'orangers et de citronniers dans ces îles. Les rares écrits existant sur le sujet plaident d'ailleurs en faveur de plantations d'agrumes à l'actif des Hollandais, le récit le plus connu étant sans doute celui du passage de Van Warwyck à Maurice en 1598.

*« Autour de ceste pointe en une valée fist nostre Vice Admiral semer des orangiers, limoniers, des poix, feves et autres diversités des fructs. »*

Hors du contexte historique, cette relation, ainsi que celle du passage de Matelief en 1606, et de Van der Hagen bien sûr, lancées en pâture aux botanistes par les historiens, fut sans doute plus un handicap qu'une contribution à une bonne connaissance de l'histoire de la flore des Mascareignes. Et pour parler précisément des agrumes, dire qu'ils furent, dans leur totalité, introduits à partir de 1598, tient de la généralisation hasardeuse et de l'ignorance de la façon dont les agrumes se sont répandus dans le monde avant cette date.

Sous les ordres de Van Neck et Van Warwyck une flotte avait quitté le Texel le 1er mai 1598. Un événement apparemment anodin survenu le 10 mai, « *dans la mer hispanique* », attira mon attention. La route des navires croisa celle d'un bateau et, note la relation,

*« environ deux heures après fust il suivi par notre petit brigantin, l'apportant quelques lettres, et achepta de lui bien 10000 pommes d'orange lesquels ont été distribués entre nous et chacun en eust huict. »*

Huit oranges par homme pour les quatre mois de route qui séparaient l'expédition de sa prochaine escale n'étaient pas un luxe.

Après avoir essuyé une tempête au large du Cap, Warwyck jeta l'ancre le 24 août lorsqu'il arriva en vue de la côte de l'extrême sud malgache. Mais le 26, lorsque deux barques

*« ...gaschoyent vers le pays pour trouver aucun refraischement et venant soubz le pays, y a-t-il une barque de la navire Utrecht submergée, ou un quartinier d'Amsterdam de la barque (nommé Jean Pamer) submergea, et au même jour, avons eu encore une horrible tempeste soubz le pays, tellement qu'il nous fallut quitter le dit pays car le navire Zelande, le Vice Amiral, le grand Brigantin et le navire Utrecht perdirent chacun une ancre... »*

Et sans aucun doute, ce pouvait être un élément de plus qui convainquit Warwick à faire semer à l'île de Cyrne, en plus des pois et légumes, le maximum d'*« orangiers et limoniers »*. Car bien qu'on fût à peine sorti d'une approche empirique de la relation entre la consommation d'agrumes et la lutte contre le scorbut<sup>1</sup>, les citrons et les oranges faisaient, depuis un certain temps déjà, partie du garde manger des équipages. Et pour les Hollandais, comme pour d'autres peuples du Nord de l'Europe, ils avaient leur place dans la cuisine

*« Because oranges, in those days, were used, just like citrons and lemons as a condiment for seasoning meat or fish... »<sup>2</sup>*

La motivation trouvée, je devais faire la lumière sur les variétés d'agrumes semées par les Hollandais à Maurice. Inévitablement, les oranges avaient été cueillies soit dans la péninsule ibérique, soit dans les îles Portugaises de l'Atlantique. C'étaient leurs pépins, s'ils n'avaient pas été jetés, qui allaient être semés avec ceux de citrons cueillis en Europe ou quelque pays méditerranéen.

---

<sup>1</sup> Dans *A history of the culture and use of citrus fruits*, S. TOLKOWSKY pense que Sir James Lancaster, tirant les leçons de son premier voyage en Inde en 1593, fut l'un des premiers à avoir privilégié l'usage des oranges et citrons frais pour lutter contre les ravages du scorbut.

<sup>2</sup> S. TOLKOWSKY , *A history of the culture and use of citrus fruits*, page 243.

Warwyck introduisit donc très certainement une de ces deux variétés de citrons qui, parties de très longue date de la région de l'Insulinde, avaient gagné le Moyen Orient. De là elles avaient été répandues dans tout le bassin de la Méditerranée avant d'être adoptées dans toute l'Europe continentale, d'abord par les membres de la diaspora israélite qui partageaient leur usage dans les cérémonies religieuses, puis, dans une deuxième étape, pour entrer dans le domaine de la gastronomie. C'étaient ces variétés, le *citrus limon*, et le *citrus limetta*, assez proches dans leur aspect, que l'on voyait dans les natures mortes et représentations d'intérieur de cuisines des peintres flamands de l'époque<sup>1</sup>.

Quant aux oranges, elles appartenaient à cette variété qui avait suivi l'avancée de l'Islam en Afrique du Nord, était remontée par l'Espagne vers les pays riverains du Nord de la Méditerranée, et dans le même temps, était descendue avec l'empire des Almoravides jusqu'aux berges du Sénégal et, par les routes commerciales du Sahara, était arrivée jusqu'aux pays riverains du golfe de Guinée. Son introduction dans les îles africaines de l'Atlantique s'était achevée avec les Portugais. C'était encore cette variété d'orange acclimatée à Annobon, petite île du golfe de Guinée, qu'à son tour, Matelief fit planter à Maurice, comme le précise la relation de son voyage. Cette orange était l'ancêtre des variétés commercialisées aujourd'hui sur une grande partie de la planète.

S'il est donc incontestable que ces deux Hollandais introduisirent des agrumes à Maurice, ce ne furent sûrement ni des *vangassayes*, ni des *bigarades*, ni des *citrons galets*. Quant à savoir qui introduisit le premier ces variétés d'agrumes dans l'île et à quelle époque prit place l'événement, aucun élément, hors contexte, ne permet d'en faire la démonstration.

---

<sup>1</sup> Je pense, entre autres tableaux, à celui de Frans Snyders, « le garde manger » (1,70 x 2,90) peint dans la deuxième décennie du XVIIe siècle et entreposé au Musée des beaux arts de Bruxelles. Il témoigne bien de l'aspect de la variété du citron concernée et de son importance dans l'environnement culinaire de l'époque. Voir Robert GENAILLE, *La peinture en Belgique de Rubens aux Surrealistes*, Editions Pierre Tisné, Paris, 1958 page 54.

A partir de 1607, il ne devenait plus possible de tenir de façon précise une comptabilité de la provenance et la date d'arrivée des variétés répertoriées dans cette île. Car, en admettant qu'il y eût dans des zones de l'île non prospectées par les Hollandais des agrumes introduits par des navigateurs non européens avant 1598, la vérification devenait impossible. En effet, lieu d'aiguade, puis établissement hollandais, l'île, étape quasi incontournable entre la Hollande et l'Insulinde, dans un sens comme dans l'autre, devenait le réceptacle de plantes venues des deux régions.

J'eus plus de chance avec La Réunion. Le *citron galet* poussait à l'état sauvage dans la région de Saint-Philippe quand les premiers habitants y arrivèrent en 1784. Dans le jugement du Tribunal Terrier du 30 mars 1784,<sup>1</sup> il est en effet question de la « *ravine des Citrons galets* ». Jacob de Cordemoy fait d'ailleurs remarquer :

« *on trouve depuis très longtemps dans les forêts et les lieux incultes de l'île une partie des espèces, variétés ou formes (comme on voudra les appeler) du genre Citrus. Il n'est guère admissible qu'il y en ait une seule indigène. Elles ont été sans nul doute importées par les navigateurs ou les premiers colons. »<sup>2</sup>*

Dans les régions de Saint Paul, Saint-Denis et Sainte Suzanne colonisées depuis le milieu du XVIIe siècle, l'introduction pourrait être mise au crédit d'importation de variétés adoptées par la population, mais elle paraît surprenante à Saint-Philippe, lieu inhabité à l'époque. Cette région dont les navigateurs européens considéraient les abords comme hostiles et inaccessibles pour leurs navires à la manoeuvrabilité risquée au plus près de la côte était décrite comme stérile et inhabitable jusqu'à ce que Joseph Hubert en fit l'apologie pour de pauvres bougres dépossédés de leurs lopins dans des zones fertiles<sup>3</sup>. Cela ne pouvait être non plus valable pour la Montagne où La Roque, se rendant de Saint-Denis à Saint-Paul, constata :

---

<sup>1</sup> ADR 8B13.

<sup>2</sup> E. JACOB DE CORDEMOY, *Flore de l'île de La Réunion*, op. cité, page 372.

<sup>3</sup> Voir Jean-Luc THEODORA, *Saint-Philippe, 1735 – 1850*, op. cité, partie I, chap. 3, 4, 5.

« Nous avions jusque-là passé par des montagnes couvertes de bois où nous avions trouvé quelques citronniers et quantité de choux palmistes ou de palmiers à qui on a coupé la tête. »<sup>1</sup>

Est-ce à dire que des praos, boutres ou jonques avaient abordé à La Réunion et que certaines régions de l'île avaient été, sinon colonisées, du moins fréquentées assidûment par des riverains de l'Océan Indien avant le peuplement définitif ? Le puits était là pour témoigner de l'accostage régulier d'hommes à une ou plusieurs périodes antérieures au XVIe siècle. Restait à savoir qui avait pu introduire dans l'île les variétés en question.

La solution de facilité m'eût conduit à m'en tenir à une hypothèse s'inscrivant dans le contexte rencontré par les Européens lorsqu'ils prirent contact avec l'Océan Indien. Car la présence de citrons et oranges à bord des navires reliant l'Indonésie, l'Inde, l'Arabie et l'Afrique de l'est était monnaie courante. D'ailleurs, dès leur première expédition les Portugais y furent sensibles :

« Le dimanche des Rameaux (8 avril) la roi de Mombasa envoya au capitaine major un mouton, avec quantité d'oranges, de cédrats et de cannes à sucre. »<sup>2</sup>

Et ce ne fut que la première chronique de l'aventure portugaise mettant en exergue les almadias, dows ou sambuqs qui

« transportaient des oranges douces d'une bien meilleure qualité que celles du Portugal... »

Mais ne voulant pas me laisser distraire par ces cargaisons d'agrumes, je préférerais considérer que les semences provenaient de réserves destinées à la consommation des équipages. Quoi de plus naturel puisque parmi les produits susceptibles d'avoir jalonné les lignes commerciales des navigateurs riverains de l'Océan Indien figurent dattes, riz, café, citrons, « *pickles stuffs* », sorte de préparation à partir d'*achars*, dont un témoin de choix dit qu'ils sont

« ...Very mysterious : for use in stews, at feasts, etc. »<sup>3</sup>

<sup>1</sup> Jean DE LA ROQUE, *Voyage de l'Arabie Heureuse par l'Océan oriental et le détroit de la Mer Rouge*, 1716, in LOUGNON, Voyages anciens..., op. cité, page 203.

<sup>2</sup> Paul TEYSSIER & Paul VALENTIN, Voyages de Vasco de Gama..., op.cité, page 107.

<sup>3</sup> Alan VILLIERS, Sons of Sindbad, published by Charles Scribner's sons, New York, 1968, pages 403, 404.

Car, quoique témoignant au premier degré d'une aire de civilisation que découvrait l'observateur européen, ces convois empruntaient cependant la voie classique reliant l'Indonésie, l'Inde, la Péninsule arabique et la côte est africaine. Dans cette vaste zone, les goûts avaient été influencés par la double influence de la culture arabico-persane et des grands foyers de rayonnement culturels du Nord de la péninsule indienne. Et des siècles de cohabitation et de partage de saveurs et d'odeurs marquées par la cannelle, la cardamome, le girofle et les fruits à la maturité non contrariée par des ruptures climatiques brutales avaient donné une place de choix au sucré.

### **Une autre zone de goût située plus au sud.**

Or, les variétés d'agrumes découvertes à l'état sauvage dans les zones inhabitées de Bourbon se distinguaient par leur acidité, voire leur amertume. Cette caractéristique en faisait des fruits en marge de ce contexte. Avec le tamarin, la mangue sauvage, ils entraient dans une autre zone de goûts, située plus au Sud, où leur présence était indispensable - et l'est aujourd'hui encore - dans certaines préparations culinaires (*l'achar*, le confit et la sauce acide et pimentée<sup>1</sup>) dont La Réunion, a hérité de l'Inde du Sud<sup>2</sup> et Madagascar<sup>3</sup>. Métissage incontournable des cultures, l'influence des pratiques européennes a sans doute introduit, dans bien des préparations, la cuisson, la stérilisation. Mais la recette du confit et

---

<sup>1</sup> MARIE-FRANCE et IVRIN, *Le grand livre de la cuisine réunionnaise*, Editions Gérard Doyen, 1984, page 93.

<sup>2</sup> Shezad HUSAIN and Rafi FERNANDEZ, *Best-ever cook's collection, Indian, The Definitive Cook's Collection: Over 170 Step-by-Step Indian Recipes*, Parragon, London, 1995, pages 234, 235. Dans deux recettes d'*achars* à propos desquelles les auteurs précisent qu'il s'agit de préparations du Sud de l'Inde dénommées en anglais « *pickle* » (*green chilli pickle* et *hot lime pickle*), les citrons utilisés ne sont pas cuits et la photo d'accompagnement met en évidence que sont des citrons verts du type *citron galet*.

<sup>3</sup> Voir Etienne de FLACOURT, *Histoire de la grande isle Madagascar*, op. cité, pages 142,143 et note 9 page 487. Ces informations sur l'appréciation de l'association des fruits très acides agrémentés d'une forte dose de sel n'est pas sans rappeler la consommation très prisée à La Réunion, il y a quelques années encore, de fruits de saison tels la mangue verte, l'évi, le goyavier, le tamarin, etc. agrémentés de piment et de sel et vendus aux carrefours dans les agglomérations.

de certains achars peut se faire sans cuisson des citrons<sup>1</sup> ou des légumes. Le fruit garde donc ses qualités germinatives lorsque des pépins ne sont pas abîmés. Ainsi, de la façon la plus normale, la plante put se reproduire dans des endroits de passage des visiteurs même si ceux-ci n'avaient pas la volonté de semer des pépins.

Cette discrimination dans l'introduction des agrumes sur la base des saveurs spécifiques d'une zone écarte la place du hasard et plaide en défaveur de l'apport des hespéridées rencontrées à Bourbon au XVIIe siècle par des courants marins et des cyclones.

A ce sujet, je fus interpellé par la description des agrumes observés par Flacourt à Madagascar.

*« Les oranges sont mûres en mai, juin, juillet et août, il s'en trouve aussi en autre saison, mais plus rarement, il y en a comme en France de bigarades, de lissées, et de petites qui sont douces et excellentes à manger, que l'on nomme: voangissaye, qui sont comme une grosse prune, et de la plus belle couleur orangée que l'on saurait voir. Elles viennent par bouquets de dix et douze, et l'arbre en est prodigieusement chargé, quand elles sont bien mûres, on ôte l'écorce qui est mince et tendre et sa chair a le goût de raisin muscat,...»*

*Il y a sept sortes de citrons, les uns sont doux qui se nomment voasaremami, et sont très gros et très beaux. Il y a le citron commun, le voasecats<sup>2</sup>, qui est un petit citron, gros comme une prune et est aigre, dont l'écorce sent bon. Il y a de deux sortes de voatoulong, ce sont citrons musqués et longs, les uns sont gros et les autres petits; puis il y a le voatrimon, c'est un citron à grosse écorce qui est cornu et devient gros comme la tête d'un enfant., l'écorce de celui-ci est bonne à confire, comme aussi celle des toulongs.»<sup>3</sup>*

Je fis le rapprochement avec celle que Dubois fit des citrons et oranges qu'il rencontra à profusion à Bourbon en 1671, six ans après l'arrivée de Regnault :

<sup>1</sup> La préparation peut se faire aussi après une exposition au soleil des légumes comme c'était encore le cas récemment à Maurice. Voir Guy FELIX, Une synthèse des cuisines mauriciennes, Port Louis, Ile Maurice, 1973, page 129.

<sup>2</sup> Il peut s'agir du citron galet qui poussait à l'état sauvage dans la forêt de Saint-Philippe quand les premières concessions y furent distribuées.

<sup>3</sup> Etienne de FLACOURT ,Histoire de la grande isle..., op. cité, pages 199, 200.

« Il y a outre cela des citrons doux et aigres, et encore des oranges douces et aigres, et de petites oranges nommées vangassayes<sup>1</sup> qui sont meilleures que les oranges de la Chine et du Portugal ; comme aussi des limons. »<sup>2</sup>

Détail important, à Bourbon, certains de ces agrumes, le citron galet, la bigarade, la vangassaye ont été rencontrés dans deux endroits bien circonscrits, inhabités, éloignés l'un de l'autre et entièrement recouverts de forêts non encore défrichées par les premiers habitants des lieux, ce qui laisse place à l'hypothèse de leur importation à une époque bien antérieure à celle de l'occupation définitive de l'île.

La canne aussi poussait en abondance à l'état sauvage.

La canne fut-elle introduite à Mascareigne par ceux qui y séjournèrent entre 1646 et 1665 ? Au début, je pris l'hypothèse au sérieux car les Français de Fort Dauphin connaissaient cette plante.

« Fare, c'est la canne de sucre, il y en a grande abondance aux Matatanes, Manamboulles, Antavares, Ghalemboule et Sainte-Marie... »<sup>3</sup>

Toutefois, ce passage du mémoire de Flacourt fixe les limites de la conjecture. A cette époque où le mode cultural de la canne était presque entièrement tributaire de zones climatiques favorables à la croissance naturelle de la plante, le rêve du gouverneur se heurtait à la situation géographique de Fort Dauphin, trop éloigné de cette zone de la côte est de la grande île comprise entre Sainte Marie et le tropique du Capricorne. Et si Flacourt parvenait à surmonter les difficultés de tous ordres qu'il rencontrait avec les peuples de la côte et au sein de sa propre communauté, c'était de Matatane à Sainte Marie, disait-il,

« ... où l'on pourrait faire bien des sucres... »

---

<sup>1</sup> Cette variété de mandarine s'apparentant, par le nom qui lui est donné, aux mêmes fruits existants dans le sud de Madagascar, est plus petite que son équivalente de Chine ; elle pousse à l'état sauvage dans les forêts de Saint-Philippe.

<sup>2</sup> DUBOIS, *les voyages faits par le sieur D.B. aux isles dauphine ou Madagascar et Bourbon ou Mascarenne*, 1674, in Lougnon Voyages anciens., op. cité, page 89.

<sup>3</sup> Etienne de FLACOIJRT, idem, pages 196, 197.

Il en était conscient et se positionnait comme le spectateur impuissant de l'usage que les Malgaches faisaient de la canne et du gâchis qui, selon son commentaire, semblait en résulter :

« (...) *Les habitants s'en servent seulement à faire du vin très fort, moins agréable que le vin de miel, et n'est pas de garde, car au bout de trois jours il est mûr.*»

Lorsqu'en 1646 Pronis prit l'avantage sur les mutins de Fort Dauphin, il

«... *en fit arrêter douze des principaux, auxquels il fit raser barbe et cheveux et fit faire amende honorable nus en chemise, la torche au poing et les envoya dans le navire, où on leur mit les fers aux pieds, pour les dégrader en l'isle de Mascareigne, après leur avoir fait faire leur procès...* »<sup>1</sup>

Ces derniers ne donnaient pas cher de leur sort. Leur déportation n'avait rien d'une entreprise de colonisation planifiée et consentie. Aucun document ne fait état de l'endroit où ils séjournèrent<sup>2</sup>. Pourtant, le fait qu'à leur menu figurât de la tortue marine laisse penser qu'ils eurent leur quartier sur la côte ouest. Durent-ils au climat, au gibier et aussi à de rares graines de légumes qu'ils avaient emportées de Madagascar d'avoir fait mieux que survivre pendant trois ans ? En tout cas, il est difficile de les imaginer, avec comme tout bien « *un canneçon et une chemise de grosse toile* », défrichant allègrement et plantant hardiment la canne. L'heure était d'ailleurs, compte tenu de l'absence de main-d'œuvre, à la plantation de l'arpent de tabac dans les zones les plus fertiles :

« *La terre y est très fertile et grasse, le tabac y vient le meilleur qui soit au monde, les melons y sont très savoureux dont la graine y a été portée par ces misérables exilés.* »<sup>3</sup>

Et justement, parce que leur survie n'avait pas été tributaire d'un investissement pénible sur le long terme dans le pays d'exil, cela fut peut-être à l'origine de l'esprit dans lequel Antoine Thaureau, et après lui Payen, organisèrent leurs activités à Bourbon.

---

<sup>1</sup> Etienne de FLACOLJRT, *ibidem*, page 272.

<sup>2</sup> A partir de la lecture anachronique d'une carte prétendument dressée par Flacourt, certains auteurs répandirent la fausse assertion voulant que Le Bourg déposât les douze ligueurs à Sainte-Suzanne.

<sup>3</sup> Etienne de FLACOURT, *Histoire de la grande isle...*, op. cité, page 308.

Thaureau, dont le cas fut évoqué plus haut, dut quitter Fort Dauphin et fut envoyé à Bourbon

*« pour y cultiver du tabac et y faire recherche de ce qu'il y a de bon et propre pour envoyer en France ».*

Le prétexte était louable mais en réalité, Flacourt se faisait de l'île Bourbon une idée plus que négative. C'était l'île «dépotoir» de Madagascar. Et les Français qu'il y expédia en 1654 étaient bien, dans son esprit, des hommes bannis, car :

*« Il ne faut pas en ce pays-là de vagabonds, ni y passer de femmes débauchées si ce n'est en l'Isle de Bourbon où on en pourrait passer quelques-unes pour les y marier à les Français qui y sont, et que l'on y voudra passer pour peupler. »<sup>1</sup>*

Les intéressés le savaient. Et dans le récit que Thaureau fit plus tard de son séjour de trois ans à Bourbon, il ne fut jamais question d'autre préoccupation pour ses treize compagnons et lui-même que celle de consacrer leur temps et leur énergie à planter du tabac et récolter de l'aloès dans « *les plaines de l'Etang* » de Saint-Paul.

Lorsque le premier peuplement définitif démarra en 1663, la préoccupation des hommes n'était pas de faire de la culture spéculative d'envergure. Elle s'inscrivait dans le prolongement de ce qui s'était fait jusqu'alors : accepter d'être marginalisé sur une île inhabitée. Accepter est bien le mot puisque, suivant l'information communiquée au capitaine du *Lansmeer* par le lieutenant et le patron du *Saint Charles*, ceux-ci

*« se proposaient de laisser une dizaine de Français avec une douzaine de Malgaches qu'ils avaient amenés avec eux dans le but de peupler. »<sup>2</sup>*

Et, signe que l'initiative n'avait pas été prise par les intéressés, seuls dix Malgaches et deux Français ne repartirent pas. Or, en 1663, l'atmosphère à Madagascar, si l'on en croit le témoignage du Sieur Etienne, Prêtre de la Mission, n'était plus aussi tumultueuse que du temps de Flacourt et Pronis. Quel événement fut, dans ce contexte, à l'origine du passage de Payen à Bourbon ? Aucun écrit ne le précise. Mais il est sûr que le peuplement de l'île avait été

---

<sup>1</sup> Manuscrit page 438, in Etienne DE FLACOIJRT, op. cité, page 457.

<sup>2</sup> *Dagh-register gehouden int Casteel Batavia*, 1664 [Batavia, 12 février], page 40, in LOUGNON, Voyages anciens..., édit. 1970, op. cité, page 34.

pensé plus dans l'esprit qui avait été celui de Flacourt que de celui du père Etienne. A moins que celui-ci, en informant la Compagnie

*« qu'on a fait des ordonnances qui sont fort agréables à Dieu, puisqu'elles sont pour tenir les Français et les Naturels dans une bonne discipline, »*

n'eût exposé sa préoccupation que pour la seule situation de la Grande Île et non celle de l'île appendice. Car le groupe déposé à Bourbon fut livré à lui-même. Et il semble que les trois filles nubiles faisant partie du convoi avaient déjà des attaches matrimoniales avec des Malgaches du groupe<sup>1</sup> mais que les Français décidèrent qu'elles seraient « à leur disposition ». La communauté était donc destinée à exploser dès le départ et c'est ce qui se produisit. Les Malgaches tentèrent une conspiration avant de s'enfuir car, selon Souchu de Rennefort,

*« Ils accusaient les Français d'avoir tué leurs pères<sup>2</sup>. [Mais aussi , dit de son côté François Martin] pour avoir à leur dévotion des négresses que les deux français avaient amenées avec eux de Fort Dauphin dont l'une était très bien faite, car il faut aux noirs des femmes.... »<sup>3</sup>*

Et après leur marronnage, ceux-ci s'organisèrent d'un coté et les Français à quelques lieues de là. François Martin ne donne pas de détails sur

*« ...les plantages qu'ils [les soldats de l'expédition de 1665] avaient trouvé que les nègres avaient faits. »<sup>4</sup>*

Mais il est presque certain que c'était le fruit de graines de melons, de légumes et de riz qu'ils avaient emportées en se réfugiant sur les Hauts de Saint Paul. Et en dépit du portrait idéalisé que Souchu de Rennefort dressa des Français et de leur activité à Bourbon, ceux-ci ne plantèrent pas non plus grand-chose en dehors du tabac, des melons et des légumes qu'ils connaissaient. Anticipant

---

<sup>1</sup> Marie Caze épousa Jean Mousso qui avait, comme elle, marronné en 1663. Curieusement, ni le dictionnaire généalogique, qui signale pourtant qu'elle était veuve de Jean Mousso, ni Barassin ne font état de son mariage.

<sup>2</sup> LOUGNON, *Voyages anciens...*, édit. 1970, op. cité, page 37.

<sup>3</sup> LOUGNON, idem, page 41. François Martin arriva à Bourbon à bord de l'*Aigle Blanc* le 20 juillet 1665. Il en repartit le 8 août. De nouveau, il revint dans l'île, à bord du *Petit Saint-Jean* le 27 octobre 1667 avant d'en repartir le 5 novembre.

<sup>4</sup> LOUGNON, ibidem, page 41.

sur l'intérêt qu'ils pouvaient retirer de l'aiguade, ils nourrissent surtout des cabris et des cochons parqués. Et c'est une certitude, à supposer qu'ils eussent eu de la canne à leur disposition, ils n'en planteraient pas parce qu'ils ne savaient pas en tirer de ce vin dont parlait Flacourt. En effet, lorsque le bateau anglais *le Charles aiguada à Bourbon,*

« *Ils en trafiguèrent [des cabris et des cochons] pour de l'huile, de l'eau de vie, des pois et des habits.* »

Pourtant il y avait de la canne dans l'île. Signalée dès le début du peuplement définitif, la canne à sucre poussait à l'état sauvage sur l'emplacement des terrains investis par les compagnons de Regnault à partir de 1665. Mais ces derniers n'eurent pas, eux non plus, l'initiative de l'introduction de la canne à Bourbon : ils ne la connaissaient même pas puisque, partis de Brest le 7 mars 1665, *l'Aigle Blanc*, *le Taureau* et *la Vierge de Bon Port* arrivèrent le 20 juillet en vue de Bourbon après une traversée sans escale. Ils misaient, par contre, sur la vigne dont des plants avaient été introduits à Bourbon dès l'arrivée du premier convoi de colons venus de France. Mais les céps tardaient à être productifs, comme le soulignait Carpeau du Saussay en 1666 :

« *La seule chose qu'il faudrait y porter c'est du vin, ce terroir n'en produisant point.* »<sup>1</sup>

Pourtant, à peine un an plus tard, deux ans après l'arrivée de Regnault, François Martin mentionnait l'existence de la canne et l'usage qu'en faisaient les habitants:

« ... et pour du vin, l'on y en fait de miel et de canne à sucre qui peut suppléer au défaut des vins d'Europe jusqu'à ce qu'il y ait de la vigne en quantité. »<sup>2</sup>

Comment expliquer, alors qu'il n'y avait jamais eu auparavant aucun témoignage de l'existence de la plante, l'adoption de cette pratique sinon par la découverte, sur place, qu'en avaient faite les Malgaches redescendus des montagnes où s'ils s'étaient réfugiés ?

---

<sup>1</sup> Relation de CARPEAU DU SAUSSAY in LOUGNON, page 54.

<sup>2</sup> Extrait de *mémoires de François Martin*, in LOUGNON, *Voyages anciens...*, édition de 1970, op. cité, page 48. Ce point du récit de François Martin a certainement été écrit à partir de notes prises lors de son second passage à Bourbon en 1667, alors que certaines pratiques étaient déjà entrées dans la vie des habitants.

## Le pointu de Bourbon, café découvert dans les forêts de l'île

Sur la lancée, je m'interrogeai sur le café, cette plante dont une première cargaison transita par Bourbon en 1710 et dont une variété poussait dans les forêts de l'île. Si, très vite, les habitants virent un intérêt à la cueillette de ses baies, puisqu'il semblait proliférer dans les forêts, il ne faisait aucun doute qu'en 1710 ils ne le connaissaient pas; C'est à l'occasion du passage de *l'Auguste*, en 1711, qu'Hardancourt, secrétaire général de la Compagnie des Indes, reconnut des cafétiers :

*« Au sortir des bois, un des Noirs se trouvant avoir dans la poche de sa soutenille (sic) des graines, je lui demandai où il les avait prises. Il me dit qu'apparemment passant au travers des bois dans les chemins que nous avions pratiqués, qu'il fallait qu'elles fussent tombées dans sa poche. Le sieur Auber me demanda si je connaissais ces graines. Je lui dis que c'était du café sauvage... Nous retournâmes sur nos pas et nous trouvâmes les arbres cafétiers sauvages, de la hauteur de dix à douze pieds, remplis de fruits dont le café des gousses qui était en maturité tombait à terre, d'autres dans leurs gousses et les autres en fleurs d'une agréable odeur. J'en fis ramasser le plus qu'il fut possible, dont je fis faire deux petits ballots que je rapportai en France pour en connaître la qualité. Ce café est un peu plus gros que celui de Moka et pointu par les extrémités<sup>1</sup>. »*

Hélas ! Les intérêts de la Compagnie ne passaient pas par le *café péi*. A partir de ce moment, trois siècles d'écrits justifiant la marginalisation de ce « *café sauvage* » au profit des intérêts de la Compagnie des Indes et du projet colonial introduisirent toutes sortes de versions de l'histoire du début de l'ère du café préjudiciables à la vérité historique. A commencer par l'amalgame, au XIXe siècle entre le *café maron* et ce café qui entrait en concurrence avec le *café moka*.

Auteur d'une publication sur la question de l'introduction des végétaux à La Réunion, Trouette s'aida certainement des travaux de Jacob de Cordemoy<sup>2</sup> pour parler de l'introduction du café. Ne

<sup>1</sup> Mémoire de M. HARDANCOURT... AG, A1 2565, pages 132-133. in Albert LOUGNON, *l'Ile Bourbon pendant la Régence. Desforges Boucher. Les débuts du café*, Larose, Paris, 1956. page 61.

<sup>2</sup> « *Coffea mauritiana*, (Vulg. *Café maron*.) Arbuste de 2-3 m. de hauteur.

considérant implicitement que la présence du *café maron* comme variété existant avant l'arrivée des Européens, ce dernier qualifiait le *pointu de Bourbon* de « *café Leroy* ». Trouette, après avoir signalé que la variété était d'« *origine incertaine d'après Joseph Hubert* », développa l'explication que le *café Leroy* (*coffea laurina*) avait été

« ...introduit de la côte d'Afrique, en 1771, par Wolf, voyageur allemand sur la flûte l'Ile de France, que commandait l'enseigne de vaisseau Coetivi. S'est appelé Le Roy de ce siècle, du nom d'un propriétaire, ou plutôt d'un régisseur de Sainte-Marie, qui, le premier, en a fait remarquer la bonne tenue et en a distribué les semences et les plants. »<sup>1</sup>

L'explication de Trouette me laissait perplexe. Comment Joseph Hubert, naturaliste méticuleux, contemporain de cette prétendue aventure du *café Leroy* n'avait-il pas souscrit à l'anecdote évoquée par l'auteur de *l'introduction de végétaux à La Réunion* dont le précis avait été rédigé un siècle plus tard ? Mais les belles histoires emportant l'adhésion du subjectif, celle-ci était si bien

---

Feuilles ovales oblongues, aiguës aux deux extrémités, à nervures réticulées. Les fleurs, à parfum suave, ne naissent pas à l'aisselle des feuilles, en cymes contractées, au nombre de 3-5, comme chez le *C. arabica*, mais sont solitaires et très brièvement pédicellées. La baie est oblongue, arrondie à l'extrémité, étroite à la base; la graine possède aussi cette forme. Très comm. dans les forêts de 200 à 1200 m. d'altitude. Les graines servent aux mêmes usages que celles du *C. arabica*, auxquelles on les mêle quelquefois, mais les effets physiologiques en sont plus prononcés.

OBs. Le *Coffea arabica* L., introduit d'Arabie, est cultivé sur une grande échelle. Il en existe deux variétés: l'une dite *Café du pays*, à graine ovale (dans le commerce on dit *café rond*), et celle dite *Café Leroy*, dont le port est différent, à graine allongée (dans le commerce, *café pointu*). La variété *Café du pays* possède un arôme supérieur. L'une et l'autre variété présentent des graines soit plan-convexes, lorsqu'elles proviennent des fleurs nées le long des rameaux, soit ovoïdes, sans face plane, lorsqu'elles sont nées à l'extrémité des rameaux, par suite de l'avortement de l'une des loges. L'une et l'autre sont subs spontanées autour des plantations. Frappier et E. Hery ont observé des cas d'hybridation par suite de la pollinisation du *Coffea mauritiana* par le *C. arabica*. Les fruits du premier prennent dans ce cas la forme de ceux du second. » E. JACOB DE CORDEMOY, ibidem, pages 506, 507.

<sup>1</sup> Emile TROUETTE *Introduction de végétaux à l'île de La Réunion : notes historiques*, 2e édition , Nouvelle Imprimerie dionysienne, Saint-Denis, 1983, page 26.

ficelée qu'à la lecture du passage je fus, après bien d'autres, convaincu que mis à part le *café maron*, toutes les variétés de cette plante avaient été introduites à Bourbon à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle. Et comme le *coffea mauritiana* était classé espèce indigène, je me résignai à ne plus compter le café comme plante introduite à La Réunion par des hommes avant l'arrivée des Européens.

Ma curiosité sur ce point endormie, je sautai allègrement les passages consacrés au café dans les relations de *Voyages anciens à l'Ile Bourbon...* jusqu'au jour où je rencontrais Marc Rivière<sup>1</sup>. Dès les premiers propos qu'il me tint, celui-ci me donna la preuve que Trouette ou ses informateurs avaient inventé l'explication de l'introduction du *café Leroy* en 1771 ! En effet, ou le *pointu de Bourbon* n'était pas le *café Leroy*, ou la variété introduite cette année-là ne pouvait être le *café Leroy* puisqu'il n'existe pas à La Réunion, avant 1826, qu'un seul Leroy ayant le profil du personnage évoqué par Trouette et qu'il était décédé en 1770<sup>2</sup>.

Sur la lancée, Marc Rivière apportait des précisions sur la possibilité de distinguer, au stade de la fructification, le *pointu de Bourbon* dont la baie est du même rouge que celle du *moka* à maturité, à la différence de celle, lie-de-vin, du *café maron*<sup>3</sup>. Puis il étaya ses explications de la présentation d'échantillons de différents cafés qu'il posa sur la table. Prenant des grains de plusieurs variétés il en souligna la forme, la grosseur, la couleur, et même le parfum de leur produit. Il s'appesantit ensuite sur l'objet du litige. Insistant d'abord sur la similitude entre les grains du *mauritiana* et du *pointu de Bourbon*, il me fit observer ensuite les différences non décelables pour quelqu'un de non averti.

Et ma curiosité grandit encore quand le vieux créole m'apprit ce que je n'avais trouvé dans aucun livre : le *coffea mauritiana* se complaît dans les Hauts alors que l'aire de prédilection du *pointu*

<sup>1</sup> Marc Rivière, membre de l'association des Amis des Plantes et de la Nature, est particulièrement passionné par l'histoire du *pointu de Bourbon* dont il parle dans un livre à paraître.

<sup>2</sup> Eustache Leroy, décédé le 4/7/1770 à 100 ans à Saint-André (f° 17 V°) in Camille RICQUEBOURG, *Dictionnaire généalogique des familles de l'île Bourbon (La Réunion) 1665 – 1810*. T. 2, page 1727.

<sup>3</sup> En réalité, la baie du *pointu de Bourbon* est, au même stade de maturité, un peu plus carminée que celles des autres arabica. Voir, supra, page 292.

*de Bourbon* se situe au dessous de quatre cents mètres. Tout en parlant, il me désigna, dans une publication non signée, aujourd'hui introuvable, cet extrait:

«... Monsieur de Commerson, médecin, botaniste et naturaliste du Roi, dont les recherches attireront l'attention des « savans », a observé deux espèces de cafés dans les bois de Bourbon, et une troisième en l'île de France, différentes entre elles. Il en donnera, à son retour la description. »<sup>1</sup>

Encore plus passionnant, il me fit part de cette découverte récente, sur une corniche au flanc d'une ravine, de la cohabitation de spécimens de *café maron* et d'un exemplaire de *pointu de Bourbon* à l'état sauvage. Etait-ce ce partage d'une marge commune investie par les deux espèces qui avait été à l'origine de l'amalgame?

Simplement, mon interlocuteur avait apporté des rectifications sensibles aux conclusions de Lamarck<sup>2</sup> et Jacob de Cordemoy, ces sommités aux travaux desquelles s'accrochaient les spécialistes contemporains. Comme il précisait que le taux de caféine allait en décroissant du *moka* au *pointu de Bourbon* pour être quasiment nul dans le *café maron*, je l'interrogeai sur la possibilité d'affiner encore l'identification du *pointu de Bourbon* par une prise en compte du code génétique dans sa comparaison avec les autres *arabica* connus. Il m'avoua l'impuissance de son association à obtenir des résultats d'analyses qui, au dire d'organismes compétents, n'entraient pas dans les missions fixées dans leur contrat passé avec les collectivités.

Tout en me montrant l'originalité que constituaient les trois lobes provenant d'une même gousse du *pointu de Bourbon*, Marc Rivière évoqua un des récits colligés par Lougnon, celui du père Gaubil qui passa à Bourbon en 1721. Ce témoignage qui, sans la précision apportée juste avant, eût pu prêter à polémique, devenait lumineux :

« C'est dans cette île que j'ai vu l'arbre qui porte le café. Il y en a de deux sortes celui qu'on a découvert dans l'île, et celui qu'on y a apporté de Moka. Le premier est de la hauteur d'un pommier

---

<sup>1</sup> A., *Lettre à Monsieur le Monnier de l'Académie des Sciences, premier médecin ordinaire du Roi, sur la culture du café*, Amsterdam, 1773, page 3.

<sup>2</sup> C'est Lamarck qui, en 1783, donna au *café maron* le nom de *Coffea Mauritia*.

*ordinaire. Par le bois et par les feuilles il ressemble assez au citronnier. Le fruit est de la grosseur d'une mûre de haie, de figure triangulaire; la peau est très polie et rouge dans sa maturité. C'est proprement une gousse qui renferme trois lobes où sont trois fèves de café de figure triangulaire. Le cafier de Moka est un arbrisseau dont les feuilles sont plus grandes et plus claires, le fruit est rond. Pour le reste il est semblable à l'autre. Je ne sais si vous savez que le café de Moka est un arbre étranger, qu'on l'y a apporté d'Ethiopie où les cafiers sont les mêmes qu'à Mascareigne. Au reste, le café de cette île est plus amer et plus sain que l'autre. »<sup>1</sup>*

Mais déjà à l'époque du passage de cette mission de la Compagnie de Jésus de 1721, la confusion s'installait entre les deux cafés péi. En effet, un autre prêtre qui faisait partie de la même expédition y contribua en précisant:

*« Il croît ici, sans culture et en grande quantité, tant dans les bois que dans les montagnes, un arbre qui n'est pas moins haut que les pruniers d'Europe. La feuille est plus petite et plus étroite que celle du café de Moka; le fruit en est un peu plus long. Il n'y a que dix ans que cette plante a été découverte par hasard. Nous en avons bu, et il a été trouvé aussi bon que celui de l'Arabie. il est un peu plus amer. Ce n'est pas un défaut. Il en a l'odeur, le goût et les qualités. »<sup>2</sup>*

Les conditions d'appréciation des qualités de la variété de café en question avaient pourtant déjà été découvertes puisque

*« Le café qu'on nomme sauvage, qui croît naturellement dans l'île est plus pointu et fort amer, mais en le conservant quelque temps et par certaine façon de le faire, il n'est à ce qu'on assure, pas inférieur à celui de Moka »<sup>3</sup>.*

Mais dans le contexte de l'époque, une partie de bras de fer s'était engagée entre les habitants qui eussent préféré la cueillette du café local et la Compagnie qui, par une lettre parvenue à Bourbon en 1720, condamnait le *pointu de Bourbon*. Toutes les occasions

<sup>1</sup> R.P.GAUBIL, *Lettre autographe inédite écrite le 15 octobre 1722*, in LOUGNON, Voyages anciens..., op. cité, page 241.

<sup>2</sup> Correspondance attribuée par Henri Cordier au R. P. CHERON D'INCARVILLE écrite le 17 octobre 1725, in LOUGNON, idem, page 247.

<sup>3</sup> Marquis d'ALBERT DU CHESNE, Journal du voyage que je vais faire, avec l'aide du Seigneur, dans les Indes Orientales..., 1726, in LOUGNON, ibidem, page 271.

furent bonnes pour disqualifier le café indigène et imposer le moka. Et Desforges Boucher y contribua, lui dont le mépris à l'égard<sup>1</sup> des Leroy, Fontaine et autres, transpirant à chaque ligne du mémoire qu'il rédigea alors qu'il n'était encore qu'Antoine Boucher, n'avait d'égal que le choix qu'il avait fait de défendre les intérêts de la Compagnie<sup>2</sup>.

Mais cela n'avait pas d'importance. L'essentiel était que la lumière était faite sur le point en suspens depuis près de trois siècles: le *pointu de Bourbon*, n'était pas le *café maron*, ce *Coffea mauritiana* auquel on l'assimila. Il poussait lui aussi à l'état sauvage avant d'avoir été remarqué par des Européens. C'était si vrai que les premiers témoins de l'existence du « café sauvage » en parlaient comme d'un arbre alors que les cafétiers importés n'étaient encore que des « arbrisseaux ».

Qu'à côté du *café maron*, il existât sur l'île, avant l'arrivée des Européens aux Mascareignes, un « café de culture » aux qualités indiscutables voulait-il dire que son introduction avait été motivée par une préoccupation de spéculation sur le produit? Je ne voulais pas céder à la tentation d'un parallèle avec la situation créée au XVIIIe siècle. Le café était déjà cultivé dans les régions d'où venaient les marins et marchands appelés à emprunter la voie passant par les Mascareignes. En l'absence de tout document attestant d'une conjoncture favorable, il était téméraire d'avancer que, sans établissement pérenne pourvu en main d'œuvre, des riverains de l'Océan Indien se fussent lancés dans une production de graines dans une île éloignée alors qu'il pouvaient s'approvisionner dans des zones plus proches de leur propre territoire, et même, pour certains d'entre eux, chez eux.

Par contre, pour diverses raisons, collecte d'aloès, ou de bois de qualité, ou simplement escales techniques pour réparer les navires, ils étaient appelés à s'arrêter, voire effectuer des séjours sur cette île éloignée. Et ils avaient bien pu y laisser négligemment tomber quelques graines ou alors, pourquoi pas, les planter pour en tirer un profit occasionnel lors de passages ultérieurs.

---

<sup>1</sup> Jean BARASSIN, *L'Ile Bourbon & Antoine Boucher (1679-1725) au début du XVIII siècle*, 1978, pages 121, 129, 130, 140, 141, 144, 145, 158 à 161.

<sup>2</sup> Voir LOUGNON, *L'Ile Bourbon pendant la Régence*, pages 148 à 152.

Dans ce cas, la présence constatée du *pointu de Bourbon* au XVIII<sup>e</sup> siècle, en différents endroits de la partie ouest et sud-ouest de l'île, permettait de faire remonter l'introduction de la plante à une époque assez reculée (IX<sup>e</sup> ou X<sup>e</sup> siècle), lors de la grande poussée des voyages de marchands persans et arabes dans l'Océan Indien.

### Qui a pu introduire les cabris à La Réunion ?

Comme il avait été érigé en vérité que les Mascareignes n'avaient pas été visitées avant l'arrivée des Européens, les historiens furent confrontés à l'éénigme posée par le récit du Hollandais Bontekoe. Celui-ci signalait en effet dans la relation de son escale à Mascareigne en 1618 :

« *On vit aussi quelques cabris ; mais ils étaient si sauvages qu'ils ne se laissaient point approcher. Nous n'en pûmes attraper qu'un seul ; encore était-il si vieux que ses cornes étaient rongées de vers, et qu'il nous fut impossible d'en manger.* »<sup>1</sup>

Etant donné que ni Verhuff en 1611, ni la flotte sur laquelle se trouvait le R.P. Luis Mariano en 1616 ne s'étaient arrêtés à Mascareigne et que l'Anglais Samuel Castelton, premier visiteur européen à avoir laissé trace écrite de son passage dans l'île n'avait débarqué aucune bête, l'introduction de ces « cabris sauvages » à Bourbon fut attribuée aux Portugais. Or, ceux-ci n'avaient pas laissé de cabris sur l'île<sup>2</sup>. Il fallait donc conclure que l'initiative avait été prise par un navigateur non européen.

Dire que ce fut l'œuvre des Arabes est de l'ordre de la probabilité. En effet, au XX<sup>e</sup> siècle encore, il existait une tradition vivace de transport de troupeaux de cabris sur des boutres reliant notamment Oman et le Yemen à la côte de Somalie<sup>3</sup>. Plus répandue était la coutume consistant à embarquer, pour les longues traversées, des cabris vivants destinés à la consommation des voyageurs<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> Extrait du journal du voyage de Villem Ysbrantsz BONTEKOE, in LOUGNON, *Voyages anciens...*, op. cité, page 19.

<sup>2</sup> Voir, supra, page 239 et suivantes.

<sup>3</sup> Voir photo prise en 1972 in Clifford W. HAWKINS, *Les boutres, derniers voiliers de l'Océan Indien*, Edita S.A., Lausanne, page 67.

<sup>4</sup> « Here is a list of food consumed during the nine-month voyage of the Triumph, as nearly as I was able to compute it. (...) 10 live sheep, bought at Berbera at 4 Rs. per head (40); 15 live sheep and goats, over rest of voyage, at 5 to 6 Rs. per

Mais d'autres navigateurs de passage auraient bien pu être à l'origine de l'arrivée des bêtes.

De là à dire que des cabris furent déposés à La Réunion pour y peupler, il y a un pas que je ne franchirai pas. Mais force est de constater que trois emplacements situés hors des lieux de débarquement des Européens ont gardé, à travers les toponymes, la trace de la présence de regroupements de cabris sortant de l'ordinaire : c'est d'abord la Ravine des Chèvres entre Sainte-Marie et Sainte Suzanne, la Ravine des Cabris à Saint-Pierre et enfin la Ravine des Boucs à Saint-Philippe.

Je constatai que si les deux premiers endroits pouvaient être considérés comme proches de *l'Habitation de l'Assomption* et du *Quartier de la Rivière d'Abord*, lieux habités dès les débuts du peuplement, le troisième portait les signes de la présence d'animaux rencontrés à l'état sauvage. En effet, avant que ne fût dénommée la Ravine des Boucs<sup>1</sup>, plusieurs ravines, les actuelles Ravine Rencontre, Ravine des Citrons Galets, Ravine des Boucs, étaient confondues avant 1723, suivant les cartes<sup>2</sup>, en une seule Ravine du Boucanage<sup>3</sup>. Et le seul animal susceptible d'être chassé à l'insu des gouverneurs, et en particulier du gouverneur Parat, y était le cabri maron. Or, ces ravines sont, comme par hasard, situées près de la Ravine de la Table et de l'Ancien Puits.

Je pense donc que le passage des cabris à Bourbon se fit probablement par la fuite de bêtes qui se seraient échappées lors d'accostages de bateaux dans ces endroits précis. Quoi qu'il en soit, voulue ou fortuite, l'introduction témoigne de la fréquentation de l'île par des navigateurs avant l'arrivée des Européens.

### Comment les singes sont-ils arrivés à Maurice ?

---

head (80)... » Extrait de Alan VILLIERS, *Sons of Sindbad*, published by Charles Scribner's sons, New York, 1968, appendix, page 402 à 404.

<sup>1</sup> Le nom apparaît pour la première fois dans le registre du Tribunal Terrier en 1793.

<sup>2</sup> Portefeuille 218, Département des cartes et plans, Bibliothèque Nationale.

<sup>3</sup> Boucanage vient de boucaner, 1575; vient lui-même de *boucan* Aller chasser les bœufs sauvages pour en recueillir les peaux. ( in le Petit Robert)

A l'instar de l'introduction des cabris à La Réunion, et peut-être plus encore pour son côté insolite, celle des singes à Maurice avait de quoi provoquer l'étonnement. Pourtant, je ne pouvais pas dire, en feuilletant les ouvrages qui en faisaient état, que cette question avait exacerbé la curiosité et l'imagination de nos voisins. En attribuant aux Portugais le bénéfice du doute, la tradition mauricienne s'était débarrassée de la question. Et le clin d'œil narquois de North Coombes à propos de la prétendue gourmandise de chair de singe prêtée par ses compatriotes aux sujets du Roi Manuel avait, à lui seul, de quoi relancer la curiosité des universitaires. Mais ni l'humour, ni le sérieux n'avaient, semble-t-il, secoué, depuis bientôt un quart de siècle, l'indifférence des esprits pour la question. Pourtant, la réserve émise par le vieux Mauricien était loin d'être superficielle !

*« En ce qui concerne cette introduction, rien de plus douteux, et l'historique de l'introduction du singe à Maurice est encore à faire. Que les Portugais l'aient consommé avec délice ne saurait surprendre eu égard au régime de viande salée mi-putréfiée auquel les contraignaient des voyages de plusieurs mois sans escale. Mais si dans les trois premières décennies du XVI<sup>e</sup> siècle ils s'arrêtèrent de préférence à La Réunion, comment se fait-il qu'ils n'y introduisirent pas le singe ? De plus on ne trouve pas ces animaux à Sainte-Hélène où dans le but d'en faire une escale régulière pour les voyages du retour, les Portugais introduisirent des plantes comestibles et des animaux domestiques. »<sup>1</sup>*

Ainsi, pas plus qu'ils n'avaient introduit de cabris à La Réunion, les Portugais n'avaient introduit de singes à Maurice. Les primates étaient donc venus sur d'autres navires, avant leur arrivée dans l'Océan Indien. Pour la première fois une piste de travail sérieuse pourrait faire l'objet d'un programme pluridisciplinaire, car il serait possible de tenir un fil d'Ariane en partant de la carte génétique de la variété - ou des variétés - de macaque vivant à Maurice et de la zone d'où étaient partis les bateaux sur lesquels ils étaient venus. Les emplacements où furent rencontrés les premiers spécimens dans l'île, et suivant les indications sur leur densité de peuplement, les sites pourraient être considérés comme

---

<sup>1</sup> Alfred NORTH COOMBES, *La découverte des Mascareignes par les Arabes & les Portugais*, op. cité, page 125.

archéologiquement sensibles et faire l'objet de vigilance lors de travaux de terrassement lourds. Il n'est pas interdit de rêver !

Si la canne, le citron galet, le vangassaye, le café et le coco sans compter les cabris et les macaques existaient aux Mascareignes quand les Européens y mirent le pied pour la première fois, cela voulait dire que d'autres hommes avant eux y étaient aussi passés. Et pas seulement au hasard d'une dérive sans lendemain. Ils avaient séjourné suffisamment longtemps pour que leur présence fût assimilée à un établissement. La question était de tenter de trouver les circonstances de leur arrivée, les endroits d'où ils venaient, les routes empruntées, les motifs de leur séjour.



## Cinquième partie

### PLACE DES MASCAREIGNES DANS L'HISTOIRE PRÉEUROPÉENNE DE L'OCÉAN INDIEN

*« Mais je crois que même les non-universitaires ont le droit de bâtir des théories.»*

Bob HOBMAN, Sarimanok.



## Chapitre XXV

### LES ÎLES ÉTAIENT BIEN CONNUES ET FRÉQUENTÉES

#### Toussaint et la route arabe des Mascareignes

J'avais maintenant trop d'indices pour m'en tenir à des propositions - j'allais dire « frileuses », mais je me retins - comme l'avaient fait North Coombes et Toussaint. Car il fallait leur reconnaître, mais surtout à Toussaint, d'avoir eu, en son temps, l'audace de projeter sur une carte une incursion des navigateurs arabes ou gujarâtîs vers dina Margabim et dina Morare à partir de la côte est de Madagascar<sup>1</sup>.

Mais on ne pouvait considérer ce dessin à lui seul que comme un rajout induit de la toponymie arabe des Mascareignes sur la carte de Cantino. Théorique, il n'était ni justifié par des motivations, ni confronté aux conditions de navigation sur la portion d'Océan Indien concernée<sup>2</sup>. Décalcomanie de l'actuelle liaison de Tamatave aux îles sœurs qui n'engageait pas l'auteur au-delà de l'hypothèse d'un passage fortuit et sans lendemain, c'était un anachronisme. Or, maintenant qu'existaient de sérieux indices de la fréquentation des Mascareignes depuis une période antérieure au XVIe siècle, il me

---

<sup>1</sup> Auguste TOUSSAINT, *Histoire de l'Océan Indien*, P.U.F., Paris, 1961, pages 104, 105.

<sup>2</sup> La mésaventure d'Henry de Monfreid, en août 1958, donne un échantillon des conditions de navigation entre Madagascar et les Mascareignes pendant les mois d'hiver austral. A bord d'une barque de 8 mètres, le *Rodali*, l'écrivain voulut se rendre de La Réunion à Maurice. Une erreur de navigation le conduisit trop au nord-ouest de son but. Il voulut regagner La Réunion, mais le moteur de son embarcation ne parvint pas à lui faire garder son cap contre l'alizé et la houle. Il fut contraint à se laisser entraîner par les éléments vers les côtes de Madagascar. (Source : *Le Mémorial*, tome VI, op. cité, pages 374 à 387).

fallait savoir quel en avait été le contexte. C'était, à mon avis, la condition indispensable à la relance du débat.

Les documents faisant état de l'arrivée des dernières vagues d'immigrants qui peuplèrent la côte est de la Grande Ile ne laissent aucun doute sur l'itinéraire que suivirent les intéressés. A partir du cap d'Ambre, la descente se fit par étapes le long de la côte. En revanche, les détails manquent sur les liaisons maritimes entre les autres peuples de l'Océan Indien et les populations de cette même région. Mais pouvait-on espérer trouver dans les *sorabes*<sup>1</sup> des informations sur la navigation et les relations commerciales ? Or, le non-dit étant de mise en matière d'histoire ancienne des Mascareignes, j'avais la fâcheuse impression que cette pièce venait s'ajouter aux contributions des auteurs arabes classiques pour privilégier l'hypothèse d'absence de route passant par l'extérieur des Maldives et par les Mascareignes ?

### Sources arabes et chinoises, littérature et historiens modernes.

À ce stade de mon investigation, je mesurai combien il était délicat, dans ce contexte précis, de formuler des hypothèses crédibles. Et mon sentiment était partagé sur les premiers écrits arabes susceptibles de m'aider. C'étaient ceux de ces lettrés les plus connus parce que le plus souvent cités par les ouvrages de vulgarisation. Mais combien d'entre eux n'avaient jamais eu de contact avec certains endroits et coutumes qu'ils décrivaient ? Les documents auxquels j'étais confronté ne se rapportaient plus en effet seulement à des lieux clairement identifiés et des faits précis et datés. Et ils n'échappaient pas à l'influence de la fiction littéraire véhiculant les mythes et rendant difficile le décryptage de la réalité.

Manifestement, les récits des marchands consignés par les géographes prenaient beaucoup de liberté avec la réalité :

« *On rencontre [dans la mer de Herkend] un poisson sur le dos duquel croissent parfois l'herbe et les coquillages. Il arrive aux marins d'y amarrer leurs navires, car ils le prennent pour une île ; mais, lorsqu'ils le reconnaissent, ils s'en éloignent (...) Il est long de trois cents coudées [150 mètres] (...) on trouve aussi dans cette*

---

<sup>1</sup> Voir, supra, page 295, note 2.

*mer de grands serpents ; ils en sortent et vont dans le désert où ils avaient des éléphants. »<sup>1</sup>*

Au fil de la découverte des témoignages engrangés sur le passé lointain de l'Océan Indien, je mesurais les imprécisions sur les marges du Monde arabe et à plus forte raison sur le Grand Océan. Pourtant, je ne pouvais faire abstraction de ces trop rares contributions. J'attendais beaucoup des écrits de certains auteurs qui, tels Masudi<sup>2</sup> ou Ibn Battuta<sup>3</sup>, avaient voyagé. Mais leur périple s'inscrivait dans des circuits balisés et leur contribution n'apportait des informations fiables que sur des zones situées très loin, au nord. Le premier, en 916 et le deuxième, au quatorzième siècle, n'étaient pas descendus au-delà de Zanzibar.

### Une argumentation récursive.

Pour rendre encore plus contestables les hypothèses – pour ne pas dire les fantasmes - qui se bousculaient dans ma tête, les éminents spécialistes modernes auxquels je me référais, avaient, au fil des bibliographies accompagnant leurs travaux, établi une

<sup>1</sup> Baron CARRA DE VAUX, *Traduction de Mukhtasar al'Aja'ib, (le livre des Merveilles)* actes de la société philologique, Paris, 1897. p.35. Ce passage est à rapprocher du récit du premier voyage de Sindbad le Marin : « *Pendant que nous nous occupions ainsi à passer le temps, voici brusquement que le sol de l'île se met à bouger et à trembler. Le capitaine, qui se tenait debout sur le bord de son navire, se prend à crier de sa voix la plus haute et nous interpelle en ces termes: « Bonnes gens, ô passagers du navire, cherchez plutôt à sauver votre vie! Rejoignez le bateau! Faites vite! Revenez à bord, laissez là tout ce qui vous occupe. Ne songez qu'à votre délivrance: épargnez à votre existence le risque d'une perte définitive! Cette île sur laquelle vous vous trouvez n'est pas véritablement une île. C'est un poisson géant qui flotte à la surface des eaux ! Il a dû rester longtemps immobile, des alluvions se sont accumulées sur son dos, et ces plantes que vous avez vues y ont poussé. Lorsque vous avez allumé du feu, il a senti la chaleur du foyer et s'est mis à bouger. Le voilà qui s'apprête à plonger avec vous jusqu'au fond de l'eau! Cherchez donc à sauver votre vie! Accourez tous sans attendre, remontez vite à bord!* » René R.KHAWAM, traduction en français et commentaire du texte intégral des *Aventures de Sindbad le Marin*, Editions Phébus, Paris, 1985. pages 59, 60.

<sup>2</sup> AL MAS'UDI, *Les Prairies d'or*. (traduction française de Barbier de Meynard & Pavet de Courteille, Paris, 1962.

<sup>3</sup> IBN BATTUTA, *Voyages*, Traduction de l'arabe de C. Defremery et B.R. Sanguinetti, 1858, Introduction et note de Stéphane Yerasimio, Edition Maspero, Paris, 1982.

hiérarchie de ces sources dont certaines étaient carrément marginalisées. Et seule mon obsession à vouloir comprendre pourquoi l'archipel des Mascareignes était resté terra incognita me permettait de garder mes distances vis-à-vis de la logique du modèle centré sur les seules relations entre « *les grands pays périphériques de l'Océan Indien* »<sup>1</sup>, qu'avaient construit les historiens. Et c'est aussi sans doute mon étonnement devant le bon fonctionnement des modèles marginalisés par la pensée dominante de mon temps qui gardait vivace mon intérêt pour tous les écrits, et pas seulement ceux des auteurs incontournables sur lesquels s'étaient appuyés les historiens de l'Océan Indien.

J'abordai Idrisi, auteur inévitable, sans trop de conviction. Bien sûr son sérieux, selon les historiens modernes qui avaient travaillé à partir de ses écrits, n'était pas surfait et les précisions qu'il avait apportées aux descriptions faites par les géographes arabes qui l'avaient précédé étaient indiscutables. Mais je restais dubitatif et mettais les éloges dont il était l'objet au compte de la passion de thuriféraires. N'était-il pas le géographe arabe qui avait vécu dans la zone la plus éloignée du sud de l'Océan Indien ? Je révisai mon jugement lorsque je constatai qu'il disait de ces archipels se trouvant au large de l'Afrique du sud-est bien plus que les trois phrases sans cesse reprises par les ouvrages de vulgarisation. Mais je restai sur ma faim car, par suite des hésitations de la traduction d'Amédée Jaubert<sup>2</sup>, la contribution du géographe ne manquait pas de donner lieu à des interprétations contrastées. Et j'eus, pendant longtemps, la fâcheuse impression que la réalité historique était, à cette occasion, en partie évitée par des formules définitives des historiens modernes renforçant le doute sur le passage consacré à l'une des Mascareignes par Idrisi.

Je constatai que, prenant subtilement à témoin les géographes arabes eux-mêmes, ils récusaient, chacun à sa façon, différentes conjectures favorables à la comptabilisation des Mascareignes

<sup>1</sup> La formule est de Paul OTTINO, *Le Moyen Age de l'Océan Indien et les composantes du peuplement de Madagascar*, in Bulletin du centre de documentation et de recherche (Asie du Sud-est et Monde Insulindien) (CeDRASEMI) vol. VI, N° 2-3, Paris, 1976, pages 3 à 8.

<sup>2</sup> AL'IDRISI, *Géographie d'Idrisi*, traduction d'Amédée Jaubert. Paris, 1836-1840.

dans le monde connu de l'époque préeuropéenne. L'Océan Indien étant un lieu de formation des tempêtes et cyclones en été austral comme en été boréal, il avait de quoi décourager les plus téméraires à cause des dangers encourus:

« ... si la mer de Perse est navigable en toute saison, la mer de l'Inde n'est pas fréquentée par les marins au moment de ses tempêtes, de son manque de visibilité et, en somme, de la difficulté de la navigation.

*La différence de leur comportement, le fait que chacune d'elles est dominée par des ouragans au moment où l'autre en est exempte, et réciproquement, amènent à les comparer aux deux biles, selon l'époque de leurs tempêtes... »<sup>1</sup>*

Et puis, l'emplacement de l'archipel dans cette partie de l'Océan Indien chargée de la réputation de *mare tenebris* justifiait en quelque sorte sa disqualification. S'appuyant sur l'aspect merveilleux souligné par les auteurs anciens, certains historiens modernes en déduisaient l'ignorance que ceux-ci avaient de cet océan :

« On dit que là se trouve le trône d'Iblis, proche de la mer Ténébreuse, porté par une troupe de diables malins (...) dans cette mer se trouve aussi le temple du prophète Salomon, renfermant son corps (...) On y voit(...) des poissons longs chacun de plusieurs jours... »<sup>2</sup>

Quant à la route reliant l'Insulinde à Madagascar en droite ligne, l'obstacle de la distance en était considéré comme insurmontable à cause des conditions contraignantes des traversées :

« [10] in the west there is the Great Sea (...) [35] it was, further, hard to cross the great sea, travelling merchants taking three years' provisions on board to make this passage, whence the number of travellers was but small... »<sup>3</sup>

Autre preuve mise en exergue à partir des travaux de Tibbets<sup>4</sup>, la route commerciale la plus méridionale reliant l'est et l'ouest de l'Océan Indien passait par Ceylan, le sud de l'Inde et les Maldives.

<sup>1</sup> Abû Alî Ibn Omar IBN ROSTEH, *Al-A'laq al-nafisa*, traduction de Gaston Wiet, le Caire, 1955, page 95.

<sup>2</sup> Baron CARRA DE VAUX, *Traduction de Mukhtasar al'Aja'ib, (le livre des Merveilles)* op. cité, pages 31, 32.

<sup>3</sup> Friedrich HIRTH, *China and the roman orient*, Leipzig, 1885. pages 78 et 82.

<sup>4</sup> G.R.TIBBETS, *Arab navigation in the indian ocean before the coming of the Portugese*, 1971.

Et, bien sûr, les Mascareignes en étaient très éloignées. Certes ! Mais je notai que les documents sur lesquels avait travaillé l'historien étaient postérieurs à la première moitié du XVe siècle.

Et si la cohérence des chercheurs occultait des a priori fragiles ?

Je nourris un moment l'espoir de trouver une piste dans les écrits d'Ottino. Je fus déçu. Très à l'aise sur la complexité de la dimension humaine de Madagascar, le professeur s'en remettait, sur la question technique des voies d'accès à la Grande Ile, à la théorie, classique pour l'époque, d'une arrivée de la totalité des composantes de la population malgache par la voie du nord et du nord-ouest, même pour l'immigration de populations venues de l'archipel indonésien. J'en fus convaincu en lisant l'introduction de l'article qu'il écrivit en 1976 :

*« Depuis le début du siècle, les théories relatives au peuplement de Madagascar se sont multipliées. Se fondant sur la parenté de la langue malgache et des langues parlées en Insulinde et sur l'ethno-botanique qui atteste dès le premier siècle de notre ère (Péripole de la Mer Erythrée) la présence de plantes d'origine insulindienne en Afrique de l'est, de nombreux auteurs ont postulé l'existence de rapports directs entre l'Insulinde et le Sud-ouest de l'Océan Indien et, très tôt, dès le début de notre ère, d'une colonisation insulindienne sinon de la côte orientale d'Afrique, du moins de Madagascar. Ces vues ne tiennent pas suffisamment compte du rôle joué d'une part par les marins et commerçants du Golfe Persique, d'autre part de l'importance de l'Inde dans tous les mouvements d'hommes, de biens ou d'idées non seulement vers l'est, vers ces pays indianisés d'Indochine et d'Indonésie, mais encore dans le domaine occidental à partir aussi bien du Nord-Ouest du sous-continent, depuis les bouches de l'Indus jusqu'au Golfe de Cambaye, que du Sud, de la côte de Malabar à Ceylan »<sup>1</sup>*

Évidemment il y avait une cohérence dans l'exposé du chercheur. Ses travaux s'inscrivaient dans le droit fil de ceux qui avaient commencé, il y a un siècle, à partir des archives écrites sur Madagascar. Flacourt avait été sorti de l'oubli. Grandidier, en son

---

<sup>1</sup> Paul OTTINO, *le Moyen Age de l'Océan Indien...*, in bulletin du Ce.D.R.A.S.E.M.I op. cité, page 3.

temps, avait colligé sur ce pays des textes anciens au nombre desquels figuraient en bonne place des écrits de Mariano. Passionné par les pistes ethnologiques du nord et de l'ouest de Madagascar, Ottino avait pris naturellement le relais. Il avait ouvert la voie à des historiens, ethnologues, linguistes, qui avaient continué patiemment leur prospection. Le travail en interaction des spécialistes de toutes ces disciplines avait fait faire un pas important à la connaissance de l'histoire de Madagascar. Mieux, la crédibilité des hypothèses de recherche était d'autant plus indiscutable que d'année en année, des pièces décisives étaient venues s'ajouter à l'histoire qu'ils s'évertuaient à reconstituer patiemment. Petit à petit, faisant « parler » ces éléments de la mémoire qu'étaient une inscription ici, un site archéologique là, un bas-relief ailleurs, ils avaient abouti à des conclusions concordantes. Enchaînant dans cette voie, les archéologues travaillèrent sur des vestiges rattachés à ce contexte (vestiges architecturaux, poteries...). Bien que la date d'arrivée des premiers bantouphones sur la côte de Mozambique au-delà de Sofala, puis aux Comores et à Madagascar, restât très hypothétique, il fut possible de dater les premiers échanges commerciaux entre cette zone et l'Arabie, la Perse ou la Chine. L'histoire du peuplement de Madagascar pouvait s'inscrire peu à peu dans celle déjà connue, datée, des relations entre la Perse, l'Arabie, l'Inde, l'Insulinde et l'Afrique de l'est.

Tibbets avait, à partir des écrits arabes, affiné la connaissance des trajets entre le sud-est asiatique et l'Afrique de l'est en passant par tous les centres de rayonnement des grandes civilisations du nord de l'Océan Indien. Dahl, Adelaar et Beaujard avaient analysé le malgache et différents dialectes secondaires de l'île. Ils en avaient dégagé les emprunts au sanskrit, au bantou, au malais de Sumatra, de Bangka, du sud de Bornéo. Ils avaient daté ces emprunts. De congrès en colloques, les communications d'autres chercheurs s'accumulaient sur les courants marins, les vents<sup>1</sup>, la

---

<sup>1</sup> Gérald DONQUE, *Le contexte océanique des anciennes migrations : vents et courants dans l'Océan Indien*, in *Taloha*, publication hors-série consacrée à l'archéologie, pages 43 à 59.

cosmographie<sup>1</sup>, sur l'identification des mouvements de groupes humains par tests sérologiques et génétiques<sup>2</sup>. Tout cela était impressionnant.

Toutefois, je ne comprenais pas que dans cet océan sillonné depuis la plus haute antiquité, il y eût ce véritable trou noir à la place des Mascareignes. Car, faute de textes anciens les nommant clairement, faute aussi de la moindre parenthèse ouvrant une perspective sur elles, ces dernières restaient désespérément absentes de tous les écrits auxquels j'avais accès.

Pourtant, les marins de toutes les régions riveraines avaient disposé d'outils performants, indispensables à cette aventure humaine. Pour s'en convaincre, il n'y avait qu'à lire ce qu'en avaient dit les auteurs les plus sérieux : Pâris qui s'était particulièrement penché sur la question des jonques chinoises, Hornell et Haddon sur les pirogues océaniennes, et Hawkins, Hornell et Tibbets encore, sur les boutres. Alors ? Avais-je été piégé par la trop grande confiance que j'avais accordée aux géographes arabes et aux chercheurs modernes ? Je me souvins de l'a priori qui avait cours, même dans les milieux universitaires :

« *Affirmer que les Mascareignes n'ont joué aucun rôle dans l'histoire océanique avant le XVI<sup>e</sup> siècle est devenu un lieu commun. (...) Aucune source grecque ni arabe ne les mentionne.* »<sup>3</sup>

Je relus les géographes arabes, et je vérifiai que la lecture du passage d'Idrisi concernant Madagascar et les îles voisines avait fait les frais de ce postulat.

Je ne m'étonnai plus que même aujourd'hui, il n'était pas sûr que les historiens les plus sérieux fussent convaincus qu'Idrisi signalait, au douzième siècle, le fait que les marins qui sillonnaient

<sup>1</sup> Jean-Claude HEBERT, *La cosmographie ancienne malgache suivie de l'énumération des points cardinaux et l'importance du Nord-est*, in Taloha, idem, pages 83 à 195.

<sup>2</sup> Travaux de R. SINGER, O.E. BUDIZ-OLSEN, P. BRAIN, with J. SAUGRAIN, cités par Raymond K. KENT dans sa communication *The possibilities of Indonesian Colonies in Africa with special reference to Madagascar*, in *Mouvements de populations dans l'Océan Indien*, A.H.I.O.I., Actes du 4<sup>ème</sup> congrès, Paris, 1979.

<sup>3</sup> Voir, supra, page 79, Daniel LE BLEVEC, *Orientation bibliographique ...*

l’Océan Indien avaient connaissance de l’existence des Mascareignes et fréquentaient leurs rivages lorsqu’il écrivait :

*Auprès de cette île<sup>1</sup> il en existe une autre peu considérable, dominée par une haute montagne, dont le sommet et les flancs sont inaccessibles, parce qu’elle brûle tout ce qui s’en approche. Durant le jour, il s’en élève une épaisse fumée, et durant la nuit, un feu ardent. De sa base coulent des sources, les unes d’eau froide et douce, les autres chaudes et salées.<sup>2</sup>*

Il eût pourtant suffi de ne pas se contenter de mettre en perspective des extraits des *Merveilles de l’Inde* ou des récits des pèlerins chinois avec l’extrapolation du passage sur l’île volcan. Il eût été encore plus sérieux de lire attentivement – même dans la traduction d’Amédée Jaubert – la totalité du passage consacré aux îles de Zaledj. Car *Angaziqa*, la Grande Comore, était habitée et fréquentée par les marins musulmans depuis le VIIIe siècle. Enfin, pour qui connaît les îles concernées, l’activité du Karthala n’a rien à voir avec celle de la Fournaise<sup>3</sup>.

La Réunion était fréquentée au XIe siècle.

Cette clarification établie, d’autres questions eussent surgi. Comment les informateurs avaient-ils pu savoir qu’il existait sur l’île des sources « *d’eau froide et douce* », et d’autres « *chaudes et salées* », s’ils n’y avaient pas abordé ? Et si les flancs de l’île brûlaient « *tout ce qui s’en approchait* » n’était-ce pas parce que l’endroit où les navigateurs l’accostaient se situait dans la zone d’activité volcanique, c’est-à-dire la région allant de Sainte-Rose à Basse Vallée et que, comme cela s’est produit assez souvent ces dernières décennies, des coulées y avaient atteint la mer ?

<sup>1</sup> Il s’agit de Madagascar qu’Idrisi désigne du nom de Sarbuwa.

<sup>2</sup> ALIDRISI, traduction d’Amédée Jaubert Il fallut attendre la traduction de François VIRE pour que la version Grande Comore et Karthala fût définitivement évacuée.

<sup>3</sup> Pour s’en faire une idée, il faut savoir qu’entre 1800 et 1986, on a recensé 29 éruptions du Karthala alors que la Fournaise est entrée en activité 114 fois et que 15 de ses éruptions ont émis des coulées qui ont atteint la mer (sources : Roland BENARD et Maurice KRAFFT, *Au cœur de la Fournaise*, Editions Nourault/Bénard, 1987 ; Patrick BACHELERY & Jean COUDRAY, *Notice explicative de la carte volcano-tectonique de la Grande Comore (Ngazidja)*, Université de La Réunion, 1993. annexe 2, page 35 ; DVD d’Alain GERANTE « l’éruption magique » sur l’éruption de septembre 2004).

Point n'était besoin d'être géologue, ni vulcanologue, ni même géographe, pour se rendre compte, à la lecture des cartes de La Réunion<sup>1</sup>, que les flancs du massif de la Fournaise avaient été le théâtre d'importantes coulées volcaniques dans un passé plus ou moins proche de l'occupation définitive de l'île. Pour ne prendre que la région de Saint-Philippe, sans compter les fissures qui avaient donné naissance aux brûlés de Basse Vallée, Baril, Mare Longue, la Table et Citrons Galets, les traces de très importantes coulées provenant des pitons Ramond, Gueule Ronde, Fourche, Ango, Bigarades, Takamaka, Citrons Galets en témoignaient.

Y avait-il eu au début du douzième siècle une activité volcanique si intense qu'elle avait perturbé une fréquentation assidue, voire un établissement embryonnaire dans le sud de l'île au point que l'écho en fût porté jusqu'au géographe? L'hypothèse n'était pas négligeable. Et si c'était le cas, cela signifiait qu'aux yeux des marchands qui avaient colporté la nouvelle, l'île présentait un intérêt certain pour ses ressources. Et obligatoirement, elle se trouvait sur une route fréquentée. En tout cas, le texte d'Idrisi associé à la présence du puits à la Pointe de la Table constituaient déjà des éléments qui auraient dû interroger les historiens depuis longtemps.

#### Lecture scrupuleuse des lettrés et logique des marins.

Mais ce n'était pas tout. Les historiens avaient, depuis toujours, eu sous les yeux des indices prouvant l'existence de cette route, au moins pendant les dernières décennies précédant l'arrivée des Portugais. Seulement voilà ! le naufrage du Gujarâtî dans l'extrême Sud de Madagascar vers 1480 et celui de la jonque chargée de girofle à peu près à la même époque à Matitatana furent considérés comme l'aboutissement de périples de navigateurs égarés.

Je pensai aux cartes dont se servaient les Arabes, Gujarâtî, Tamouls, Indonésiens et, bien sûr, les marins de la zone du Sud-

<sup>1</sup> *Carte géologique de La Réunion* à l'échelle 1/100000, Ministère de l'Industrie, Paris 1967. *Carte des coulées historiques du volcan de la Fournaise* à l'échelle 1/25000, Laurent STIELTJES, B.R.G.M., 1986. *Cartes topographiques de La Réunion* à l'échelle 1/50000 I.G.N., Paris, 1957 et à l'échelle 1/25000 I.G.N., Paris, 1984.

ouest de l’Océan Indien. Mais la carte recopiée par Cantino était jugée grossière. Il restait le témoignage de Thomas Roe racontant dans le détail sa rencontre à Mohély avec Mualline-Abrim, le pilote du boutre de Madagascar. Thomas Roe se rendit compte très vite que celui-ci connaissait non seulement le sud de Madagascar mais qu’il

*« ... avait une connaissance approfondie des côtes de ces pays, et il me fit voir une carte marine sur parchemin, fort bien dessinée et graduée avec soin ; quand il eut vu la mienne, il me signala les erreurs que je corrigeai sous sa direction, notamment à propos de certaines îles qui y étaient indiquées au sud de Mohély et qui, m’assura-t-il n’existent point. »<sup>1</sup>*

Mais là aussi je dus me rendre à l’évidence : la cécité sélective avait, semble-t-il, frappé, encore une fois, les historiens.

Je me surpris à écrire, une fois encore : « *Quoique maigres, les indices existent...* » Je me ravisai et raturai la formule. Il y avait bien une route extérieure à Madagascar. Et elle ne se résumait pas aux cabotages historiques et ponctuels qui caractérisèrent l’arrivée des ZafindRaminia et Antemoro à Madagascar. C’était cette route que suivirent plus tard les Français et les Anglais pour se rendre de leurs comptoirs de l’Inde aux Mascareignes.

Des siècles avant eux, les marins du Gujarat et de la côte Sud-est de l’Inde l’utilisaient déjà pour atteindre, entre autres lieux, l’île Sainte Marie, Matitanana et peut-être Sofala en contournant Madagascar par le sud. Et diva Arobi, diva Morare, et diva Margabim se trouvaient sur cette route. Sûr de moi, j’osai l’affirmer même si Ibn Madjid n’en avait pas fait état !

Car Ibn Madjid, érudit, référent de la science nautique arabe de son temps, si souvent invoqué, si souvent encensé, avait-il eu une connaissance personnelle des autres routes que celles qu’il emprunta dans le nord de l’Océan Indien, entre la côte de l’Inde et la côte de Somalie ? Avait-il pu consigner, avec force détails sur les distances, les orientations, le sens et la force des vents en différentes saisons, des routes autres que celles que lui avaient signalées les pilotes naviguant sur les grands axes et appartenant, comme lui, au monde de l’écrit ? Et le trafic maritime se réduisait-il à la seule

---

<sup>1</sup> *Relation de Thomas Roe* in GRANDIDIER Collection d’ouvrages anciens..., tome II, op. cité, pages 85 à 90.

information qu'en donnaient les écrits de lettrés d'Oman, de Bagdad, ou du Caire?

Certainement pas. Mais les affinités intellectuelles avaient emporté, par delà les siècles, l'adhésion des universitaires modernes pour quelqu'un digne de confiance parce que celui-ci appartenait à leur monde : celui de l'écrit. Et leurs hypothèses avaient, de bonne foi, privilégié le témoignage de Madjid.

Ces historiens contemporains, projetant sur l'Océan Indien préeuropéen le modèle qui prévalut avec l'ère coloniale moderne et la lecture dichotomique imposée par la guerre froide ne privilégièrent-ils pas trop souvent l'histoire-bataille, l'histoire des « *Grands* » de l'Océan Indien antique et la géopolitique aux dépens de l'histoire plus difficile à cerner, moins gratifiante surtout, de la réalité ordinaire des peuples ?

A vrai dire, j'estimais que s'il y avait, dans *la Sofālīya*, matière à commentaires et à comparaison avec l'univers des navigateurs européens modernes<sup>1</sup>, il y avait, pour déchiffrer l'histoire de l'Océan Indien, autant d'intérêt dans cette autre réalité : celle des marins arabes, indiens, swahilis ou malgaches qui, de génération en génération avaient tracé, expérimenté, affiné des routes empruntées par tous temps et s'en étaient transmis les repères de bouche à oreille.

Je m'en remettais, pour justifier mon hypothèse à cette appréciation de l'homme de terrain que fut Villiers :

« ... *Nejdi semblait connaître chaque pouce d'eau, chaque minuscule embarcation que nous voyions, chaque variation insignifiante des berges du golfe. C'était le pilotage indigène dans sa perfection et je l'observais avec un intérêt envieux. Je n'aurais pas pu le faire, après dix ans de pêche perlière et de navigation dans l'endroit, avec tous les sextants, cartes, chronomètres et règles à calcul du monde. C'était du pilotage au coup d'oeil, à la connaissance personnelle, et presque à l'instinct. Pour naviguer de cette façon un homme ne doit ne jamais s'encombrer l'esprit avec le savoir livresque: Nejdi avait peut-être raison, après tout, dans*

---

<sup>1</sup> Voir Claude JOUANNES, *La «Sufālīya» un poème du maître-pilote Shihāb ad-dīn Hamad bin Mājid, essai de traduction, notes et commentaires* in *Mare Prasodum : d'une rive à l'autre* (sous la direction de Claude ALLIBERT) Etudes Océan Indien 31, INALCO, 2001, Paris, pages 35 à 114.

*son dédain pour nos méthodes. Ce que je trouvais le plus stupéfiant, cependant, c'était sa capacité évidente à détecter toujours quelle direction prenaient les courants ainsi que les marées, et de les prévoir. Il n'avait aucun document de référence et il ne connaissait même pas la date. La lune, disait-il, était suffisante ; la lune, les étoiles, et le comportement de la mer. »<sup>1</sup>*

Les publications relatant la férocité de Tamerlan, la controverse sur la date de la première utilisation de la boussole par les chinois, les campagnes infructueuses des Cholas contre le Srivijaya me laissaient à présent indifférent.

Oui ! Je me préoccupais de savoir quelles avaient été, ici et là, les exclusivités de transport et de commercialisation de produits de bon rapport qu'étaient les dattes, les agrumes, l'aloès, le café, les bois de luxe ou de charpente, l'ivoire, l'ambre. Quelle avait été la valeur respective de chaque produit dans chaque région portuaire ?

Quelles étaient les routes empruntées par les approvisionneurs depuis le lieu de collecte jusqu'à ces ports tels Sofala, Mozambique ou Melinde où attendaient les accapareurs. En avoir sinon une connaissance exhaustive, du moins une juste idée, pouvait aider à préciser les hypothèses sur les circuits empruntés par les patrons de boutres et leurs pilotes, non seulement sur les grands axes de l'Océan Indien, mais sur les routes secondaires connues des marins de telle ou telle zone tel ce pilote de boutre que Thomas Roe rencontra à Mohéli.

Là encore, à l'érection de ces informations en constructions géopolitiques par les historiens modernes je préférerais le vécu de Villiers et Hawkins. Et il se dégageait de leurs écrits qu'il y avait certainement des rapports avant tout commerciaux entre navigateurs omanais, islamisés de Sumatra, non islamisés de Java et les dissidents musulmans qui avaient choisi d'émigrer vers la côte est africaine, les Comores et Madagascar.

Mais à voir ce qu'ils en disaient, le grand monopole n'y était pas de mise, et les circuits des nakhodas faisant la navette d'un port à l'autre s'empruntaient en fonction de la coïncidence entre les conditions météorologiques de navigation sur un trajet et les

---

<sup>1</sup> Alan VILLIERS, *Sons of Sindbad*, op. cité, page 314, (traduit de l'anglais par R.T.)

possibilités de concilier l'offre et la demande locale dans ce contexte.

### Mêmes conditions, mêmes routes et mêmes performances.

Une des raisons pour lesquelles je m'intéressai au passage du récit d'Idrisi fut que l'arrivée aux abords de La Réunion des navigateurs qui lui avaient fourni l'information s'inscrivait dans le cadre invariable de toutes les routes vers La Réunion suivies par les voiliers au long cours. En effet, de même que les Européens abordèrent l'île par la voie de l'est, ceux qui les précédèrent, utilisant les mêmes courants et vents qu'eux, se retrouvèrent soit en vue de l'est nord-est de l'île, soit en vue de l'est-sud-est de ses côtes.

Ceci dit, pilotes de *sambuk* ou de *mtepe* collecteurs d'ambre des îles voisines et de la côte d'Afrique et marchands arabes, persans ou indiens connaissant les Mascareignes n'arrivaient certainement pas par la même route.

La plus évidente, la plus acceptable pour un esprit attentif à la lecture d'Hornell, de Villiers ou d'Hawkins était celle de la descente par les Maldives, les Chagos jusqu'à la latitude de Rodrigues, puis la route plein ouest, en profitant de la dérive du courant Sud-équatorial. Cette route suivie par les navigateurs d'Oman, de Cambay ou de Cochin pouvait être en partie la même que celle que suivaient encore au XXe siècle les *nakhodas* qui, avec « *leur chargement de dattes fraîchement cueillies* », partaient de Basrah à destination de Cochin en profitant du vent du nord.

Avec le contrôle des îles du Sud-ouest de l'Océan Indien par les Européens, leur course s'arrêta au Sud de l'Inde<sup>1</sup>. Mais avant le XVIe siècle, ils disposaient, à partir de ce relais, des conditions météorologiques favorables entre début décembre et mi janvier, pour utiliser les vents favorables et descendre jusqu'à *dīva morare* et *dīva margabīm*<sup>2</sup>. Cela leur permettait de disposer, entre le début

---

<sup>1</sup> Clifford W. HAWKINS, *Les boutres...*, op.cité, pages 11 à 16.

<sup>2</sup> Le 28 février 2005, La Réunion se réveilla, enveloppée dans une brume bleue. Après avoir présenté un spectacle féerique la nuit, l'éruption volcanique qui avait repris de plus belle depuis la veille, réduisait, de jour, la visibilité à quelques kilomètres, et les montagnes étaient entièrement invisibles depuis la côte. Le contexte météorologique en était la raison. En cet été, depuis bientôt

janvier et la mi février, d'un mois dans ces îles pour la collecte de produits et emprunter ensuite la route vers le Sud malgache et la côte d'Afrique. Et de Sofala ou Mozambique ils pouvaient reprendre la route vers Oman en avril.

Pour qui venait d'Afrique ou de Madagascar, la voie la plus fréquentée, celle qui se prêtait mieux à l'accès aux Mascareignes, partait, non pas de la côte malgache située au dessous du 16<sup>e</sup> parallèle sud, comme l'avait proposé Toussaint, mais du nord, de Bemaro ou du nord-ouest, là où les Portugais constatèrent, en 1506, une activité maritime importante. Ils pouvaient alors, après une remontée avec un vent de travers, arriver dans une zone de vents favorables à la descente sur les îles. Embarqués comme bûcherons par des patrons de *sambuk* à la recherche de bois<sup>1</sup>, des malgaches du nord de l'île auraient pu séjourner aux Mascareignes le temps d'une campagne...

Ces hypothèses ne furent jamais envisagées par les historiens, même lorsque les cartes, témoignages irréfutables, prouvaient l'insuffisance des écrits des géographes arabes. Même lorsque la preuve fut donnée par de nombreux exemples, que les boutres étaient aussi manoeuvrables que les caravelles et autres voiliers européens modernes.

« *C'est seulement avec l'introduction de la vapeur que la marine anglaise prit l'avantage et put se mesurer avec les boutres des marchands d'esclaves arabes.* »<sup>2</sup>

Drôle de situation, me dis-je. Car Hawkins ne manquait pas d'exemples pour illustrer son propos. Et moi aussi, avant de le découvrir par hasard, méfiant vis-à-vis des universitaires locaux, j'avais fait confiance à d'autres universitaires qui avaient décidé que la caravelle, « *le petit navire-roi du XVe siècle* »<sup>3</sup> était le nec plus ultra en matière de performances nautiques.

---

un mois et demi, l'île se trouvait en effet dans une immense zone de basses pressions caractérisée par une circulation d'air insuffisante à évacuer les fumées. Cette situation me fit penser au récit d'Idrisi et me convainquit définitivement que les navigateurs venant du Golfe Persique et de la côte ouest de l'Inde descendaient vers les Mascareignes et Madagascar en été austral.

<sup>1</sup> Voir VILLIERS, *Sons of Sindbad*, op. cité, page 404.

<sup>2</sup> Clifford W. HAWKINS, *Les boutres...*, op. cité, page 54.

<sup>3</sup> La Varendre cité par Auguste TOUSSAINT, *Histoire de l'Océan Indien*, op. cité, p. 100. Voir aussi, supra, page 106, note 3.

Fallait-il trouver la raison de cette insuffisance dans la lecture scrupuleuse de ces seuls écrits ou alors y ajouter le paramètre du blocage idéologique, hélas parfois renforcé, il est vrai, par les avatars de l'actualité ? C'est ainsi qu'un diplomate omanais avait annoncé, lors de son passage à Maurice en 1998 qu'il existait dans les archives d'Oman des documents faisant la preuve que les Mascareignes avaient été visitées par les Arabes au XIV<sup>e</sup> siècle. La nouvelle s'était même répandue que Maurice hériterait de ces pièces d'archives. Je tentai de contacter différents organismes et personnalités afin de consulter ces documents, en vain ! J'appris en 2005 que la fracassante déclaration n'avait pas eu de suite.

*« However, despite several enquiries by researchers and the ministry officials [of Mauritius], the Oman diplomat and his service never provided any concrete information. »<sup>1</sup>*

Même si les documents existaient et que le silence du diplomate était dû à l'évacuation d'une déclaration ayant dépassé le cadre de la mission, l'hypothèse de l'existence d'une route passant par les Mascareignes s'en trouvait affaiblie.

### Questions suscitées par l'aventure des chasseurs de baleines.

Quant à formuler l'hypothèse de l'accès aux Mascareignes par la voie du sud à partir du sud de Madagascar, j'en caressais l'idée depuis longtemps, mais la peur de la voir ranger au nombre des hérésies retenait ma plume. Pourtant, me référant à Pronis et Flacourt, je ne pus m'empêcher de constater que pour mettre Madagascar en contact avec les Mascareignes, ils utilisèrent le circuit naturel partant de Fort Dauphin et descendant vers le sud-est pour prendre les vents porteurs jusqu'aux Mascareignes. Pour rentrer sur Madagascar, ils avaient le choix entre rallier directement le sud de la Grande Ile ou remonter vers Galemboule. Il ne leur restait plus alors qu'à redescendre le long de la côte pour regagner leur point de départ. Pourquoi les Malgaches qui connaissaient ces îles, dont ils avaient fourni des descriptions

---

<sup>1</sup> Extrait de la réponse de M. Philippe la Housse de Lalouviere (19/04/2005) à mon courriel du 17/04/2005.

intéressantes - *àla harihàry, terÿzàha, terÿriaka* ou encore *tsirihina*<sup>1</sup> - ne l'auraient-ils pas fait ? Cette hypothèse germa dans mon esprit quand j'eus sous les yeux un récit agrémenté d'une gravure prouvant que les habitants de l'île Sainte-Marie étaient des pêcheurs de baleines<sup>2</sup>. Elle se fit plus précise lorsque je lus chez Auber à propos d'une ville qui se serait trouvée autrefois dans la région de Majunga, sur la côte ouest :

*« ...ses pêcheurs chassaient les baleines et certains s'aventurèrent si loin qu'ils aperçurent «de gros blocs de pierre blanche transparente qui flottaient à la surface de l'eau et dont ils voulurent rapporter des échantillons qui malheureusement se changèrent en eau »; cette mention des icebergs des mers australes a dans sa naïveté une valeur documentaire indéniable... »<sup>3</sup>*

Evidemment, si l'aventure avait été vécue, le retour des pêcheurs les eût menés, à cause des courants, plus à l'est de Madagascar et dans leur remontée, avec les alizés, vers les Mascareignes.

Que les chasseurs de baleines et collecteurs d'ambre swahilis ou malgaches se fussent retrouvés dans une région si australie avait de quoi étonner. Je me dis qu'après tout, l'événement avait peut-être été exceptionnel. Et le propre des événements extraordinaires étant de rester gravés dans la mémoire collective pendant très longtemps, je ne voulus, dans un premier temps, en tirer que la leçon qu'ils avaient peut-être découvert à cette occasion la route d'accès aux Mascareignes par le sud.

---

<sup>1</sup> Voir, supra, page 294 et suivantes.

<sup>2</sup> Relâche d'une partie de la flotte de Van Neck à l'île Sainte Marie en septembre 1598, in GRANDIER, *Collection d'ouvrages anciens...*, op. cité tome I, page 245 et suivantes.

<sup>3</sup> Jacques AUBER, *Histoire de l'Océan Indien*, Tananarive, 1955, pages 205, 206.



## Chapitre XXVI

### LA TRAVERSÉE DE L'OCÉAN INDIEN D'EST EN OUEST

Du naufrage de la jonque de Java au XVI<sup>e</sup> siècle...

Cette nouvelle situation ramenait à sa juste proportion l'apport des géographes arabes dans la connaissance de l'Océan Indien, mais elle me renvoyait à une réflexion sur la place exacte d'autres navigateurs riverains ayant emprunté la route des Mascareignes. Et cette fois-ci, elle m'ouvrait de nouvelles perspectives sur l'aventure humaine dans cette zone du monde. À la recherche d'informations sur la période préeuropéenne, j'avais été en effet troublé par de nombreuses questions élargissant le domaine de recherche.

C'est ainsi que je ne parvenais pas à évacuer les questions que soulevait ce naufrage du navire de Java à l'origine du quiproquo de 1506<sup>1</sup>. Si, comme je l'avais lu dans les travaux d'historiens modernes, la route des épices partant des Célèbes passait par Ceylan ou le sud de l'Inde et remontait ensuite vers le nord-ouest de l'Océan Indien, le navire ne pouvait s'être échoué au sud-est de Madagascar. Et s'il était venu vers le Sud malgache, il ne serait pas passé par Cochin, au nord, doublant le temps et la distance de sa traversée. La seule hypothèse était qu'il était venu droit à travers l'Océan Indien. Il y avait deux raisons possibles à ce choix : soit il avait intérêt à gagner un port de redistribution situé sur la côte Sud-est africaine par une route plus directe, soit il voulait éviter une zone où il craignait de voir intercepter sa cargaison. Mais en même temps, s'il était venu en droite ligne, c'est que la route existait. Avec son chargement de girofle, il ne venait certainement pas vers la côte est malgache. Il n'y avait pas, dans cette région, de port de redistribution vers la Méditerranée. A l'évidence, surpris par le

---

<sup>1</sup> Voir, supra, page 222.

mauvais temps fréquent en été austral dans cette zone<sup>1</sup>, il avait fait naufrage dans les parages de Matitanana alors qu'il s'apprêtait à contourner Madagascar plutôt par le sud que par le nord.

Je fis la relation avec les réponses que les historiens modernes avaient données à d'autres informations fournies par des auteurs anciens.

### **...au Périple de la mer Erythrée.**

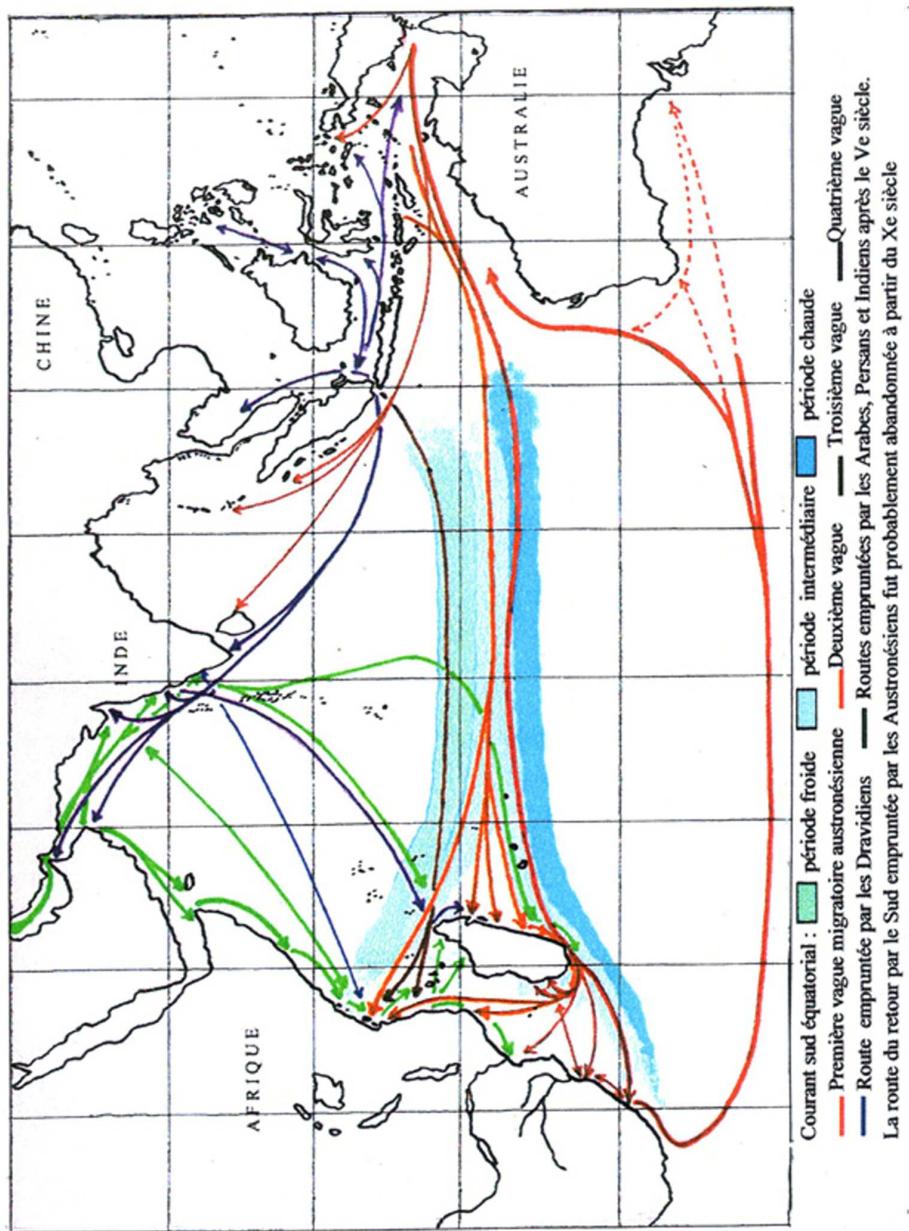
Qu'il y eût des relations commerciales maritimes entre les Indonésiens et le monde romain dès les premières décennies de notre ère ne faisait pas de doute. Le *Périple de la mer Erythrée*<sup>2</sup> signale que deux grands ports de la côte est africaine, Opone et Rhapta, étaient les lieux où les marchands arabes achetaient cannelle et autres produits d'Extrême Orient pour les acheminer vers le nord. Si, pour atteindre le premier port, situé à la latitude de Ceylan, les fournisseurs indonésiens ou dravidiens ne s'éloignaient pas de la route classique du nord, ils s'en écartaient de façon illogique pour se rendre au deuxième. Rhapta, ancien nom de Kilwa, était le point au-delà duquel, à l'époque du Périple, les bateaux venus du nord ne s'aventuraient pas. Il avait vocation de place d'échange entre l'arrière pays, le monde romain, mais aussi ces lointaines régions d'où venaient les bateaux cousus qu'on y rencontrait et auxquels il devait son nom. Il présentait donc un intérêt certain pour des navigateurs venant en ligne directe à travers l'Océan Indien depuis le sud de l'Inde et l'Insulinde. Mais cette évidence, sans être ouvertement rejetée, était pudiquement ignorée. La quasi-totalité des témoignages écrits ramenaient vers l'itinéraire classique : l'Inde, la Perse et l'Arabie puis la descente vers la côte africaine, les Comores et Madagascar.

Il y avait toutefois des perspectives avec les hypothèses émises par certains chercheurs. C'est ainsi qu'Allibert montrait un intérêt particulier pour des textes arabes anciens signalant la présence du coco et du bambou sur la rive occidentale de l'Océan Indien.

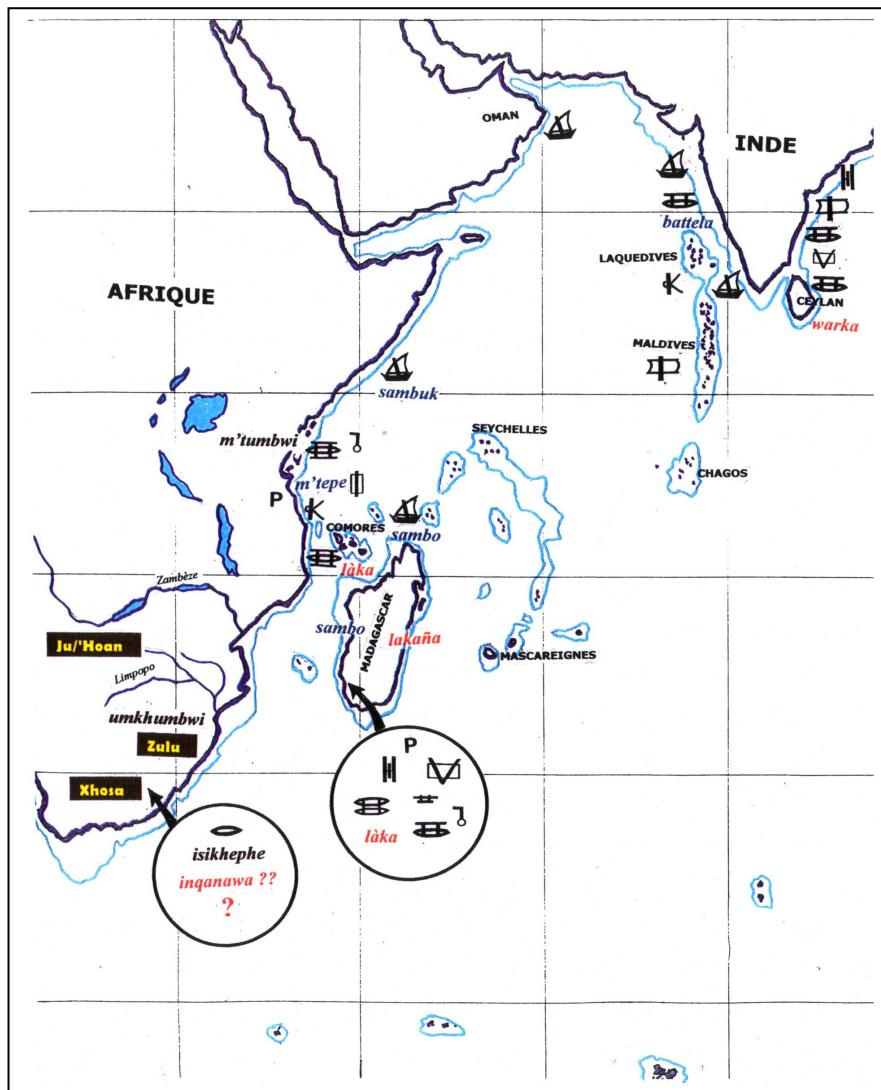
---

<sup>1</sup> Voir, supra, pages 209, 210, les mésaventures de Tristão da Cunha et des naufragés de Matitanana.

<sup>2</sup> *Le Périple de la mer Erythrée* a été écrit au 1<sup>er</sup> siècle.



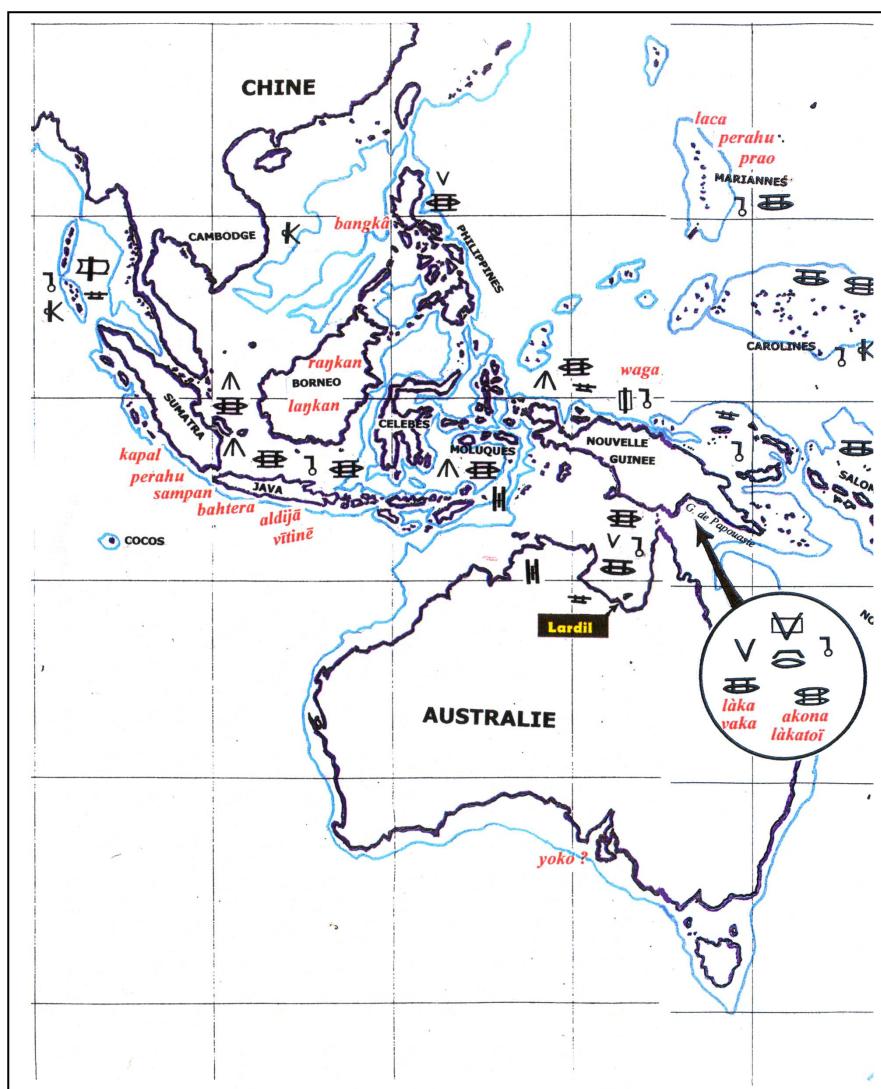
## Répartition des types d'embarcations de l'Océan Indien



### Légende

- |   |  |                                  |
|---|--|----------------------------------|
| ⦿ Pirogue sans balancier  | ⦿ Pirogue à balancier simple                   | ⦿ Pirogue à balancier double     |
| ⦿ Pirogue double  | ⦿ Maison flottante                             | ⦿ Boutre, sambuk, thoni, battela |
| ⦿ Mât simple classique  | ⦿ Mât tripode ou bipode                        | ⦿ Mât et vergue en V             |
| ⦿ Mât et vergue en V avec voile carrée à livarde                                | ⦿ Voile haute rectangulaire en palmes tressées |                                  |
| ⦿ Fixation des traverses de balanciers sur des barrots tichés dans les fargues. |  |                                  |
| ⦿ Fixation des balanciers par taquets ou piquets                                | ⦿ Assemblage par chevilles                     |                                  |

## Répartition des types d'embarcations de la zone océanienne



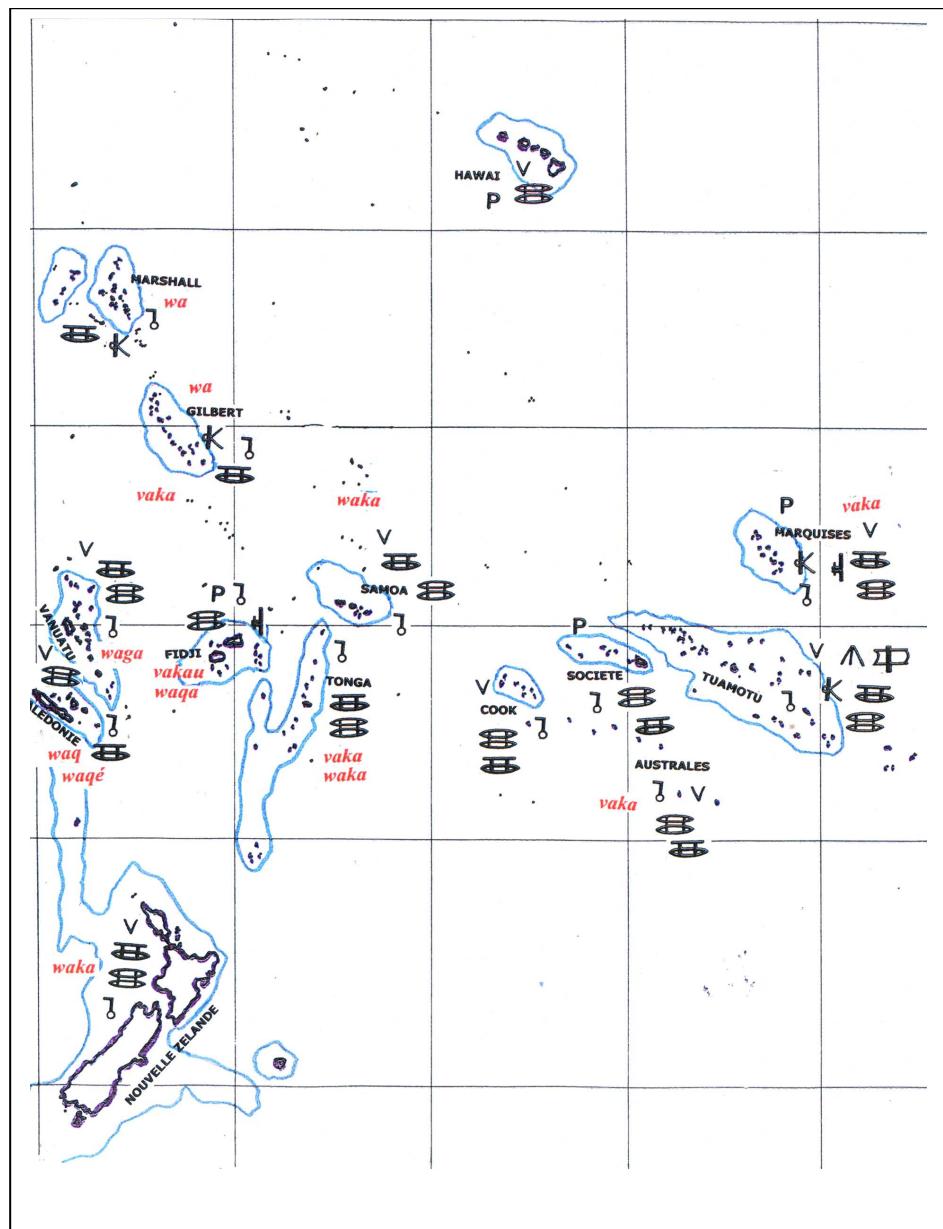
↖ Couture des fargues apparente ↗ Couture des éléments non apparente

▢ Voiles réalisées en feuilles de Pandanus ou de coco tressées

**laka** Pirogue océanienne    **umkhumbi** Pirogue (en général)    **sambo** Autre type d'embarcation

**yoko ?** Terme ayant pu, à l'origine, désigner une pirogue océanienne    **Lardil** Langue à clicks

## Répartition des types d'embarcations de la zone du Pacifique



« *Le cocotier, disait-il, était décrit le premier sous la forme de l’arbre wakwak au fruit à tête de jeune fille suspendue par les cheveux, le bambou par l’immense plume de l’oiseau géant Rokh..»<sup>1</sup>*

Il y voyait la preuve irréfutable du passage des Austronésiens d’un côté à l’autre de l’Océan Indien à une époque très ancienne et

« *l’extension des échanges dès cette première époque».*

Convaincu par l’apport d’Allibert, je voulus en savoir plus sur ces bateaux dont les caractéristiques pourraient, peut-être, renforcer l’hypothèse. Des bateaux cousus, il y en avait encore qui, ici ou là, sillonnaient l’Océan Indien au XXe siècle. Ils appartenaient à la famille des boutres et avaient nom *odam, padao, pattamar, battela*<sup>2</sup>. Transportant du bois, des briques, des vivres, ils parcouraient, pour certains d’entre eux, des distances considérables, partant de la côte ouest de l’Inde vers les Maldives, les Comores et arrivaient parfois jusqu’à Nosy Be<sup>3</sup> pour remonter avec la mousson vers leur port d’origine. Sans doute y avait-il, parmi ces bateaux, quelques-uns qu’Alvaro Velho avait décrits, à Mozambique, en 1498, lorsqu’il précisait à leur propos :

« *Les nefs de ce pays sont grandes et dépourvues de ponts. Leurs planches ne sont pas clouées : elles sont jointes par des cordes de sparterie (...) Et leurs voiles sont des nattes de palmes. »<sup>4</sup>*

Mais il était aussi sûr qu’il s’agissait du *m’tape*, embarcation aujourd’hui disparue qui se rencontrait exclusivement le long de la côte est africaine comprise entre Mogadiscio et Sofala.

---

<sup>1</sup> Claude ALLIBERT, *Les mouvements austronésiens vers l’Océan Indien occidental .La tradition arabico-malgache revisitée*, in C.A.G.F.L.S.H.R., *L’étranger intime...*, Université de La Réunion, Océan éditions, Saint-André, 1995, pages 61 à 76

<sup>2</sup> Clifford HAWKINS, *Les boutres*, op.cité, pages 101 à 107.

<sup>3</sup> Idem, page 96.

<sup>4</sup> Paul TEYSSIER & Paul VALENTIN, *Voyages de Vasco de Gama...*, op. cité, page 110. L’appréciation du Portugais sur la taille des navires pourrait être le seul point susceptible de semer le doute car le *m’tape* ne dépasse pas « une quinzaine de mètres à la ligne de flottaison ». mais elle est subjective et a dû être faite par comparaison avec les caravelles de Gama qui ne dépassaient pas non plus les quinze à dix-huit mètres au même endroit de la carène.

### Le m'tepe ou la rencontre de trois mondes.

Le *m'tepe* était-il, comme on l'a souvent dit, un boutre ? Il en avait l'aspect général et faisait partie, comme tous les boutres, de ces bateaux qui se rencontraient des ports de l'Insulinde à ceux de l'Afrique de l'Est. Mais pour l'historien, son originalité était bien plus qu'exotique. Dans les zones swahiliphones de la côte d'Afrique, pour désigner un bateau de la famille des boutres construits et utilisés entre les ports d'Oman et le nord-ouest de Madagascar on utilise le terme arabe *sambuq*. Curieusement, sur la côte est africaine, le nom *m'tepe*, qui distinguait un autre type d'embarcation du *sambuq*, n'était pas sans rappeler les termes swahili *mtumbwi* et zulu *umkhumbi* qui signifient « pirogue ».

Le *m'tepe* aurait-il donc précédé les boutres Arabes sur la côte est de l'Afrique ? S'il en avait été autrement, ce type de navire, tel qu'il se présentait dans la version que nous lui connaissons, eût été assimilé au *sambuq* avec lequel il partageait une aire commune. J'en étais convaincu. Car le *m'tepe* était construit comme les boutres avec une membrure carénée. Et comme certains boutres, il était cousu.

Certains ont attribué aux Indonésiens ce mode de jonction des éléments de carène et de fargues. Mais il est commun à plusieurs régions de l'Océan Indien. Ce qui est sûr, c'est que la technique de couture de ses fargues n'est pas mélanesienne ou fidjienne car dans ces régions, l'assemblage des éléments se fait bord à bord avec l'utilisation des lèvres situées sur la face interne du bordé, de sorte qu'aucune couture n'est visible de l'extérieur.

Mais je pensais qu'avant même la prise en compte de ces détails techniques, l'explication de la différence de noms se trouvait surtout dans la différence de conception de départ entre le *m'tepe* et le *sambuk*. La dimension de la partie immergée du *m'tepe* était décisive sur ce point. Ce type d'embarcation ne dépassait guère quinze mètres<sup>1</sup> dans sa partie au dessous de la ligne de flottaison.

---

<sup>1</sup> L'arbre utilisé pour fabriquer le monoxyle du Sarimanok ( voir, infra, page 395 et suivantes) était un *giho* dont la partie droite et le diamètre constant du fût mesuraient près de deux mètres sur presque trente mètres. Mais c'était un cas exceptionnel. Les monoxyles des grandes pirogues océaniennes recensées par

C'est la dimension du corps des grandes pirogues africaines et océaniennes car elle correspond au monoxyle fabriqué à partir du fût d'un arbre de dimensions respectables. Je me réfère pour l'expliquer, à ce qui s'est passé dans l'Ouest malgache et aux Comores. On y trouve en effet le mot *sambo* pour désigner le boutre, *sambuq*. Et pour la pirogue monoxyle à balancier on se sert du terme *laka*.

L'originalité du *m'tepe* tenait sans doute à son évolution de la forme du simple canot creusé dans un tronc d'arbre que connaissaient certainement les premiers occupants de la région à celle de l'embarcation qui a bénéficié des apports des uns et des autres. L'ajout de fargues assemblées au corps de départ avait probablement évolué vers un compromis entre les *odam* de la côte de Malabar et les pirogues africaines dont Neyret donne une description intéressante :

« Un type spécial fait de planches cousues sur une base monoxyle (...) les pirogues indigènes mentionnées ici (...) appartiennent à ce modèle que l'on croit d'origine indonésienne. On y reconnaît une modification du type classique : la base est plus considérable et il n'y a qu'une rangée de fargues. »<sup>1</sup>

Pour reprendre le commentaire de Neyret, « *l'usage de poulies et de cordages compliqués* » fut le fruit de la cohabitation avec les *sambuq* dans les ports de Mombasa et Mozambique. Ces apports étaient incontestables et s'intégraient dans l'histoire des relations de la côte africaine avec l'Arabie, la Perse et l'Inde. Mais le plus original était la voile rectangulaire, plus haute que large, en feuilles de cocotier tressées. Cette voile de type austromésien rappelait celle que l'on rencontrait ici et là dans l'est de la Nouvelle Guinée depuis la pointe sud jusqu'au nord-ouest<sup>2</sup>.

---

Neyret avaient dû être pris dans des fûts d'un mètre cinquante de diamètre sur dix-huit à vingt mètres de long.

<sup>1</sup> S.M. Jean NEYRET, *Pirogues océaniennes*, op.cité, tome II, VI.B3., Pirogues de la région des grands lacs, type 6, Lac Victoria-Nyansa, page 280.

<sup>2</sup> S.M. Jean NEYRET, idem, tome I, région de Bonabona I.G2a3,2, pirogue à voile, type II, p. 128 ; îles d'Entrecasteaux , I.g2f2, pirogue aiyebu, page 135 ; îles le Maire, Ig4c4 page 148 ; région du Berlin harbor, I.g4d5, pages 149,150 ; région de Wanimo, I.g4e3, page 151 ; baie de Humbolt, I.g5a3., I.g5a4., I.g5a5., page 153 ; îles Arimoa, I.g5b4., I.g5b5., pages 154, 155.

De modification en modification, le *m'tepe* avait ainsi atteint cette originalité qui en fit un navire dont l'identité et l'origine problématiques étaient source de contradiction pour les développements des historiens. La contribution d'Ottino sur le Moyen âge de l'Océan Indien est à ce sujet instructive.

« *Quant aux Africains, dit-il, Idrisi le mentionne dans la première moitié du 12ème siècle, ils n'ont pas de navires ; les bâtiments en planches « cousues » de type miTepe sont d'introduction plus tardive*.<sup>1</sup>

Quand ? Et par qui ?

« *les WaDiba introduisirent de nombreuses techniques des Maldives (et de l'Inde du Sud et Ceylan) notamment celle de ces embarcations miTepe dont j'ai parlé.*<sup>2</sup>

Or Chittick situe la période Dibuli sur la côte africaine entre le 8ème-9ème siècle et le 12ème siècle. Il est absurde de penser que ces derniers eussent attendu quatre siècles avant d'introduire le *m'tepe*.

Et si l'apport austronésien était venu en droite ligne depuis l'Océanie jusqu'à la côte africaine située au dessous de Sofala ? Car nous ne savons rien de la route suivie, au premier siècle de notre ère, par ces bateaux dont l'étrangeté attira l'attention de Pline et dont les marins forcèrent son admiration.

Et quels furent les ports d'attache de cette flotte de pirogues wakwak qui tenta, en 945, de s'emparer de Qanbaloh ? Selon le *Livre des Merveilles de l'Inde*, elle venait du sud, du Canal de Mozambique, de la région de « Sofala des Zendj » et remontait vers le nord.

J'en étais à présent persuadé : la route suivie était celle qui allait d'une seule traite de l'est à l'ouest de l'Océan Indien. J'avais pourtant du mal à l'envisager sous forme autre que celle de l'affirmation fragile, tant était omniprésent le postulat suivant lequel les riverains n'auraient jamais été à même de réussir la liaison aller retour entre l'est et l'ouest de l'Océan Indien autrement que par les sauts de puce sur la route septentrionale.

---

<sup>1</sup> Ottino in *Etudes*, page 199.

<sup>2</sup> Ottino idem, page 207.

### Poids de l’idéologie et altération de l’objectivité et du sens de l’observation.

Mais comment lutter contre les a priori et comment affronter les écrits mis en exergue par les historiens modernes. Les marchands chinois ou arabes du premier millénaire qui devaient affronter l’océan avaient, en bon continentaux, eu le même réflexe que les Portugais. Avant ces derniers, ils avaient, devant l’immensité et l’inconnue de l’océan, eu cette préoccupation de transporter le maximum de ce qui pouvait les aider à survivre dans les traversées<sup>1</sup>. De cette approche de la question découlait la nécessité de disposer de navires à contenance suffisante pour faire face à des charges conséquentes.

C'est sans doute en s'appuyant sur ce modèle que les historiens qui se penchèrent sur le peuplement de Madagascar écartèrent l'hypothèse de la traversée en ligne droite depuis le détroit de la Sonde jusqu'à Madagascar et qu'ils lui préférèrent celle de la progression par étapes le long des continents asiatique et africain.

*« Le peuplement de Madagascar, en effet, a pu se faire non en traversant en ligne droite l’Océan Indien, mais par une succession de relais en longeant les côtes septentrionales de cet océan, c'est-à-dire par cabotage. Trajet beaucoup plus long certes mais combien plus aisé et moins aléatoire, exempt des dangers qui attendent des navigateurs aux techniques encore rudimentaires en plein milieu d’immensités maritimes totalement inconnues ». <sup>2</sup>*

Je comprenais d'autant moins le ton définitif adopté par les spécialistes les plus réputés de l'histoire de l'Océan Indien que leurs communications et articles se réclamaient d'auteurs dont les travaux étaient déjà poussiéreux. En 1975, Ottino, par exemple, était on ne pouvait plus catégorique :

*« Pour ce qui est des Malais, il faut attendre comme le souligne Grottanelli, les 8ème-9ème siècles lorsque sous l'influence indienne, ils commencent construire les premiers bâtiments leur permettant d'affronter la haute mer (Grottanelli 1955: 51) (3). »<sup>3</sup>*

---

<sup>1</sup> Voir, supra, page 373, citation 3.

<sup>2</sup> Gérald DONQUE, *Le contexte océanique des anciennes migrations : vents et courants dans l’Océan Indien*, in Taloha, op. cité, pages 56, 57.

<sup>3</sup> OTTINO, *le Moyen Age de l’Océan Indien ...*, op. cité, page 199.

Et, s'appuyant sur des spécialistes faisant autorité dans les milieux universitaires, de préciser en note :

« (3) *La traversée des zones ouvertes de l'Océan Indien en pirogues à balancier relève de la fantaisie (l'Océan Indien est de navigation beaucoup plus difficile que l'Océan Pacifique).* V. Grottanelli s'appuie sur l'article de 1923 de T. Van Erp : « *Vootstelingen van vaartulgen op de reliefs van den Boroboedoer* » (*Représentations de navires sur les bas-reliefs de Boro Budur*). Egalement Hornell 1934 323-324 et fig I. planche XXXVIII, et Poujade 1946 : 146-148. »<sup>1</sup>

En réaction à la réticence à envisager la traversée d'est en ouest de l'Océan Indien, certains historiens, devant des indices de plus en plus nombreux de la pratique, ne purent se débarrasser des a priori dont ils avaient été imprégnés lors de leur formation. Ils émirent l'hypothèse de l'utilisation de pirogues géantes<sup>2</sup>.

Quelle fascination du rêve de grandeur avait pu leur faire perdre le sens des réalités ? L'image magnifiée du découvreur doit être conçue à l'aune de l'ouverture au monde qu'il aborde le premier et non à celle de l'importance de son esquif ou de la puissance de son pays. De même que Bartolomeu Dias affronta l'inconnu sur une modeste caravelle, des grands découvreurs que furent les austronésiens naviguèrent sur une pirogue ne dépassant pas en longueur les dimensions du fût d'un grand arbre<sup>3</sup>.

Car si les pirogues géantes avaient réellement existé, les exemples choisis étaient valables pour des traversées relativement

---

<sup>1</sup> OTTINO, ibidem.

<sup>2</sup> « ...quand les caravelles Portugaises sont arrivées à Java au 16e siècle, elles y ont rencontré des bateaux malais qui les dominaient par leur taille. Et ce n'était pas un fait nouveau (...) les mandarins décrivirent les kunlun bo, les « *bateaux des hommes noirs* ». C'étaient de grands voiliers ayant plusieurs mâts et qui pouvaient transporter de 300 à 1000 personnes et jusqu'à mille tonnes métriques de fret » Jean-Pierre DOMENICHINI et Bakoly D. RAMIARAMANANA. *Les premiers navigateurs de l'humanité Histoire de Madagascar* [www.Clicanoo.com](http://www.Clicanoo.com). Pour la période concernée, les grandes embarcations austronésiennes *lakatoï* pouvaient transporter sur une longue distance des charges ne dépassant pas 40 tonnes. Mais il est vrai que si les convois comportaient dix bateaux, le tonnage total pouvait atteindre 400 tonnes. Pour le détail technique, voir S.M.Jean NEYRET, *Pirogues...*, op. cité, tome I, I.G1e9. page 122.

<sup>3</sup> Voir, infra, page 425 et illustration page 460.

courtes, assurées par un contexte connu et favorable. Les expéditions guerrières sur des barques transportant plusieurs centaines de guerriers chacune se résumèrent à des raids sur des distances limitées. Mais ces grandes pirogues ne purent s'aventurer dans des courses lointaines et être exposées aux aléas de mers incertaines. Et leur construction, qui durait plusieurs années, obéissait à des conditions très strictes, élevées au rang de rites au fil des améliorations intégrées qui conditionnaient leur performance. Les contraintes logistiques faisaient que même les jonques géantes<sup>1</sup> ne purent se payer le luxe d'aller à l'aventure. Elles suivirent des routes sans surprises, sachant que, là où elles s'arrêtaient, les conditions de radoub seraient réunies tant pour les matériaux nécessaires que pour la main-d'œuvre d'appoint.

### Deux événements décisifs : l’expérience du Sarimanok et celle de Mau Pialug.

Coup sur coup, deux événements apportèrent une contribution précieuse à mon hypothèse : En 1985, parut dans la presse réunionnaise un article sur la traversée de l’Océan Indien en droite ligne à bord d'une « *pirogue primitive* »<sup>2</sup>. Une fois retombée la fièvre que provoqua chez moi cet événement, je dus cependant me faire une raison. Insistant surtout sur l’aspect original de l’événement, le journaliste s’était seulement proposé d’éveiller la curiosité du lecteur. Je dus attendre encore de longues années la parution du livre<sup>3</sup> avant de tirer tous les enseignements de l’expérience. Je me souvins alors de l’expérience téméraire d’Alain

---

<sup>1</sup> Les sept expéditions de Zeng He déplaçant à chaque fois plusieurs milliers d’hommes sur des jonques de 150 mètres et sept mâts tinrent toutes plus du cabotage que de la traversée océanique. Les jonques de Zeng He, étaient exceptionnelles et c'est peut-être leur gigantisme et le rapport entre le coût des expéditions et les bénéfices qu'en retirait la Chine qui furent parmi les causes de l'arrêt des expéditions maritimes chinoises. Les jonques qui continuèrent à silloner l'océan étaient obligatoirement de dimensions nettement plus raisonnables.

<sup>2</sup> *De Bali à la Grande Ile comme il y a 2000 ans : le vol du « Sarimanok »,* article de Stéphane BARBIER, in *Le Quotidien de La Réunion* du 23 octobre 1985.

<sup>3</sup> Bob HOBMAN, *Sarimanok, de Bali à Madagascar dans le sillage des marins de la préhistoire,* traduit de l’anglais par Ian Burley, Bernard Grasset, Paris, 1999.

Bombard<sup>1</sup> et fis également le rapprochement avec celles entreprises naguère par Thor Heyerdahl<sup>2</sup>. Je ne fus pas déçu.

De même que les marins de l'Hérétique, Kon Tiki et Râ II furent, en leur temps, des aventuriers qui prirent le risque de provoquer le débat sur certains points obscurs des conditions de survie en mer, de l'histoire précolombienne de l'Amérique latine et du peuplement des îles du Pacifique, de même Sarimanok ouvrit des horizons à la connaissance des contraintes auxquelles furent confrontées les premières vagues d'Austronésiens qui atteignirent Madagascar.

La première, la durée, avait été l'objet d'une démystification des modèles construits hors contexte par les intellectuels. Le voyage avait duré en tout et pour tout deux mois et cinq jours. Et le Sarimanok avait pris un mois pour parcourir la distance séparant les îles Cocos du Cap d'Ambre.

La deuxième, la donnée humaine, avait retrouvé la place qui, petit à petit, lui avait été subtilisée dans mon questionnement par les constructions des « spécialistes ». Et la réaction de Bob Hobman et ses compagnons face à leur entreprise ne fut pas pour moi l'aspect le moins intéressant de cette expérience. Pour entreprendre ce voyage, ils avaient probablement été tellement omnubilés par son gigantisme qu'ils embarquèrent de quoi nourrir un régiment<sup>3</sup> ! Du coup, l'expérience, concluante sur la réalisation technique de la traversée d'une pirogue océanienne, ne résistait pas à la réserve sur la nécessité de disposer de navires très importants pour le transport d'une charge utile conséquente. Mais il y eut, peu avant le départ, cet imprévu que consigna Bob Hobman :

« *Après la nuit de pluie, une partie des vivres était inutilisable.* »

---

<sup>1</sup> Alain BOMBARD, *Naufragé volontaire, sans vivres sur l'atlantique*, Arthaud, Paris, 1970.

<sup>2</sup> L'expérience Kon Tiki fut menée en 1947, celles de Râ I et Râ II respectivement en 1969 et 1970.

<sup>3</sup> « Cinq tonnes d'eau douce, 290 kilos de riz, 100 kilos de racines de taro, 80 litres de sucre de palme, 40 litres d'huile de noix de coco et de vinaigre de palme, 200 noix de coco entières, 15 paniers remplis de poisson séché, 1000 bananes séchées et 350 œufs (...) assez de bois à brûler pour nous rendre flottables si rien d'autre n'était capable de le faire.» Bob HOBMAN, idem, pages 199, 200.

Ce qui fut salutaire à la crédibilité de l’expérience.

Une bonne nouvelle en appelant une autre, j’appris, en 1986, qu’il existait encore au XXe siècle dans une île minuscule de la Micronésie une école traditionnelle de navigation à l’étoile. Assis en rond à même le sol autour d’un compas d’étoiles matérialisé par des pierres de différentes grosseurs, de jeunes Satawalais s’imprégnraient de l’enseignement du « *maître du partage* ». Détenteur du savoir hérité des centaines de générations qui s’étaient affûtées dans la maîtrise des espaces de la planète océan, celui-ci avait fait la démonstration que la grande navigation traditionnelle était encore vivace et qu’elle n’était pas née sur les rivages phéniciens mais qu’elle avait fait son chemin dans des îles éparses entre la Mélanésie et la Polynésie, bien longtemps avant que les continentaux se fussent hasardés sur l’océan.

Mau Pialug, le héros de l’expérience, avait, sur un prao chargé de six tonnes de fret et monté par dix-sept hommes et sans l’aide d’instruments de navigation modernes, fait la traversée de 2500 milles séparant Hawaï de Tahiti. Sa marge d’erreur n’avait pas dépassé les 40 milles sur la route qu’il s’était fixée. Mieux, il avait annoncé vingt-quatre heures à l’avance qu’il allait atteindre son but<sup>1</sup>.

Une remise en question des hypothèses officielles.

Mon approche de la présence des Mascareignes dans la planète océan en fut complètement modifiée. J’eus un regard plus critique en lisant les travaux des historiens. J’y décelai l’impasse faite sur les curiosités rencontrées lors des développements d’hypothèses sur les seules traversées par le nord : paradoxe de la présence de pirogues à balancier aux deux bouts de l’Océan Indien et de leur absence sur la quasi-totalité du rivage continental allant de la côte ouest de Sumatra jusqu’à Mombasa ; absence remarquable de pirogues à balancier sur la côte est de Madagascar ; pérennité des traditions de nomades de la mer chez les Vezo tranchant avec la sédentarisation précoce des Ma’anyan dont ils étaient censés descendre ; apparentements des caractéristiques de construction des

---

<sup>1</sup> Détails de l’information empruntés à l’article « *L’étoile de pierre* » de Jean Albert Foëx dans le numéro de *Science et Vie* N° 823 d’avril 1986, pages 32 à 35 et 167.

pirogues entre le sud-ouest malgache, le sud de la Nouvelle Guinée et les Fidji ; concordance troublante entre les noms désignant la pirogue dans le sud-ouest malgache, le Golfe de Guinée, les Fidji, la Nouvelle Calédonie, la région de Ceylan et le sud-ouest de l'Australie.

Chez aucun auteur, je ne vis poindre la moindre allusion à ces curiosités. Or le refus de prendre au sérieux la traversée en direct ne tenait que tant que les spécialistes avaient autorité pour dire qu'il est impossible à des navigateurs de la faire sur des pirogues à balancier. Pendant des décennies, toute la recherche sur l'histoire de la côte du Sud-est africain située au dessous de Sofala et celle du peuplement de Madagascar en avait pâti. Et voilà qu'avec l'expérience *Sarimanok* ainsi que la démonstration de Mau Pialug, cet argument tombait. Et si c'était possible, alors il fallait reconsiderer la question et imaginer des scénarios différents. Il fallait prospecter dans de nouvelles directions.

Je voulus mieux connaître les pairs de Mau Pialug autrement qu'à travers cette image réductrice de « *navigateurs aux techniques encore rudimentaires* ». Ne connaissant pas grand-chose à la navigation, il me fallait me documenter sérieusement, pour ne pas dire tout apprendre. Loin des grandes bibliothèques aux départements spécialisés, je me sentais d'autant plus piégé que si certains auteurs référents étaient nommés, ils étaient rarement cités, ou alors de façon si parcimonieuse que je ne pouvais en profiter. De plus, l'argumentation qui s'appuyait sur ces spécialistes de la navigation et des pirogues océaniennes avait souvent à mes yeux un goût d'analyse inachevée.

Je me souvins alors d'un ouvrage<sup>1</sup> dont j'avais fait l'acquisition quelques années plus tôt. Je n'imaginais pas alors à quel point il allait m'être précieux. Pendant longtemps, en le parcourant, je ne lui avais pourtant trouvé qu'un intérêt esthétique que suscitaient les centaines de planches où les pirogues rivalisaient de finesse par le rendu d'un dessin soucieux du moindre détail. Et voilà qu'en m'y reportant, je voyais, dès les premières pages, défiler 15.000 ans d'histoire de relations de l'homme avec la mer. La découverte de la

---

<sup>1</sup> S.M. Jean NEYRET, *Pirogues océaniennes*, 2 Vol., Association des Amis du Musée de la Marine, Paris, 1974.

richesse, de la diversité et de la technicité des embarcations de l'Océanie m'incitait à remettre en cause les hypothèses proposées par les historiens que j'avais lus. Dans la comparaison, leurs commentaires dithyrambiques sur les trempettes progressives des grandes civilisations étaient dérisoires. Je me rendais compte que telle ou telle technique de montage, ou de maintien à flot d'un esquif prétendument héritée de telle ou telle grande civilisation était bien née ici et une observation, un dessin, suffisaient pour me le démontrer.

Une hiérarchisation des civilisations préjudiciable à la recherche historique.

Quelque chose me chiffonnait cependant chez Neyret : bien qu'il s'évertuât à donner une description la plus objective possible des pirogues, ce travail méthodique et précieux devait être expurgé de toute idéologie. En effet, suivant en cela Hornell, il s'enfermait dans la discrimination entre les peuples étudiés sur la base de critères de civilisation européens universalisés n'ayant rien à voir avec la qualité de leurs rapports avec l'océan. J'étais irrité de lire, dans cette véritable encyclopédie de la pirogue océanienne, des jugements de valeur tels que

*"la région de civilisation plus avancée [que celle de Papouasie] de Massim."<sup>1</sup>*

Parlant de la région du golfe de Papouasie, Neyret y recomposait des degrés de civilisation : Les Indonésiens auxquels étaient associées les techniques de construction retrouvées dans la zone englobant les Célèbes, les Moluques, la Nouvelle Guinée, le détroit de Torres, puis les Mélanésiens et enfin les Papous et les Aborigènes d'Australie.

*« ...La Mélanésie avec la Nouvelle Guinée est la division contenant les populations les plus archaïques. Il convenait donc de commencer par là notre étude. »<sup>2</sup>*

Cette remarque qui, dans la préface, annonçait la progression de l'ouvrage me rendit méfiant vis-à-vis de tout commentaire autre que purement technique car elle ne semblait pas, à mon avis, convenir à une logique historique objective. Et de ce fait elle

---

<sup>1</sup> Jean NEYRET, *Pirogues océaniennes*, op. cité, Tome I, page 107.

<sup>2</sup> Jean NEYRET, idem, Tome I, page 7.

introduisait la confusion dans la chronologie de la construction nautique dans la zone océanienne. Or très peu d'écrits, pour ne pas dire aucun, existaient sur l'aventure vécue par les hommes dans cette partie du monde sur une durée allant d'au moins 5000 ans à vraisemblablement près de 15.000 ans. Les seuls véritables témoignages étaient quelques textes très vagues se situant bien après le début du premier millénaire de notre ère et la représentation de bateaux à balanciers doubles sur les bas-reliefs de Boro Budur. Et ils alimentèrent les hypothèses des historiens modernes sans les aider à sortir de ce classement arbitraire<sup>1</sup>.

Mais que fallait-il entendre par primitif, archaïque, civilisé? Neyret lui-même dans sa préface reconnaissait que

*« Les populations océaniennes n'ont que fort peu d'industries indigènes. L'art naval y a par contre atteint un développement et un perfectionnement tout à fait remarquables. C'est pourquoi l'étude scientifique de cet aspect de leur activité est un des éléments les plus importants de l'ethnologie océanienne »*<sup>2</sup>

Était-ce parce qu'ils avaient gardé jusqu'à nos jours ces haches et herminettes de pierre qu'ils utilisaient déjà à une époque où ailleurs s'érigeaient les temples aux colonnes ciselées et les sarcophages dorés qui allaient nous être proposés comme références de civilisation? Mais dans leur propre domaine, celui de la construction navale, ils avaient atteint, tant dans les qualités nautiques que dans la finition des pirogues, un degré qui force l'admiration, eux qui

*« ... savaient mener à bien la construction de telles pirogues, faites de tant de pièces soigneusement taillées à la hache et si exactement jointes qu'on ne pouvait en distinguer les jointures de l'extérieur et qu'elles semblaient taillées dans une seule pièce de bois ! Et tout ceci avec de grossières haches de pierre et d'autres instruments tout aussi primitifs ! »*<sup>3</sup>

Toute la lecture des descriptions de centaines de sortes de pirogues conçues par les populations concernées pour affronter différents types de mer et de temps, confortait ma préoccupation à faire abstraction des jugements de valeur agrémentant la

---

<sup>1</sup> Voir, supra, page 395.

<sup>2</sup> Jean NEYRET, ibidem, Tome I, page 7.

<sup>3</sup> Jean NEYRET, ibidem, Tome I, page 70.

présentation technique des pirogues pour une logique privilégiant les rapports des hommes avec la mer dès le début de leur aventure dans cette région du monde.

Plus que vouloir à tout prix leur donner un degré de civilisation en fonction de critères établis à partir de vestiges architecturaux, j'étais persuadé qu'il fallait essayer de comprendre pourquoi leur mode de vie, né en même temps que celui de civilisations aujourd'hui disparues, avait affronté les millénaires. C'était, à mon sens, très important pour l'argumentation d'une hypothèse la plus objective possible sur le point qui m'intéressait : la traversée de l'Océan Indien.

Je choisis donc deux axes de réflexion: le premier portait sur ce qu'avait pu être la naissance et le développement de la construction navale et de la navigation et leur évolution dans la région, le deuxième, complémentaire du premier, était le rapprochement des styles de construction dans l'espace et dans le temps. Plutôt que de parler d'influence d'un peuple sur un autre, je préférerais des termes impliquant moins l'idée de hiérarchie : rencontres et échanges de techniques.

### **Et si la grande navigation était née au bout du monde ?**

Les livres que je lisais, aussi documentés eussent-ils été, ne me donnaient pas les raisons qui avaient entraîné l'émergence de la culture de la navigation hauturière que j'avais découverte à travers la description des pirogues océaniennes. Les très rares explications se résumaient à une présentation des avancées techniques comme la preuve de l'influence des grandes civilisations voisines - celle de l'Inde du Sud, celle de la Chine des Han, celle de Sumatra et de Java. Encore une fois, la raison de ce comportement ne se justifiait que par le postulat suivant lequel la conquête du Grand Océan par les peuples de l'Océanie s'était faite sur le même schéma et suivant la même chronologie que celle des Européens et des peuples riverains du nord de l'Océan Indien.

Or, si les trois raisons essentielles, la pêche, le commerce et la guerre, étaient universelles, elles n'occupèrent peut-être pas le même ordre de grandeur dans les relations que les peuples de la mer eurent avec l'océan. Et la découverte de l'univers marin ne se fit peut-être pas au même rythme progressif et lent. Les hommes du

Nord étaient toujours partis d'une terre continentale. Ulysse voyagea sur une mer relativement petite dont ses contemporains savaient qu'elle était entourée de terres. Les Phéniciens, au service de Salomon savaient que la Mer Rouge était entourée de terres proches. La navigation dans le Golfe Persique n'échappa pas à ce schéma. Et quand les Chinois firent leur premier grand saut vers le Japon, au IV<sup>e</sup> siècle A.C., ils savaient que dans leur dos ils avaient une immense étendue vers laquelle ils pouvaient revenir. Ce schéma me paraissait tellement ancré dans le subconscient des continentaux, que je le retrouvais dans quasi-totalité de leurs hypothèses sur l'évolution de l'histoire maritime mondiale. Une approche différente leur paraissait inconcevable, voire incongrue.

« *Un tel itinéraire direct Java-Madagascar ne rencontre donc pas, à priori, d'obstacle insurmontable au cours de l'hiver austral, saison pendant laquelle les cyclones tropicaux sont absents de cette zone. Cependant il convient de noter des présomptions de preuves pouvant infirmer cette hypothèse. Le trajet direct représente une distance de près de 6000 km. dans un désert marin sans escale. Nulle île ne se rencontre le long de cette route permettant soit des reconnaissances successives sans cesse poussées plus loin vers l'ouest, soit un ravitaillement pour des groupes en migration. Aucune île sauf, tout à fait à l'ouest, l'archipel des Mascareignes... »*<sup>1</sup>

Loin de moi l'idée qu'il n'y ait pas eu de tentative de navigation sur l'actuelle côte est et sud-est du continent asiatique. Mais je considérerai comme une affirmation sentimentale et non raisonnable de dire, en s'appuyant sur la famille linguistique commune, que l'aventure maritime austronésienne était partie des rivages de Chine et de l'Indochine actuelle ainsi que de Formose pour descendre par la mer, par étapes vers les Philippines, puis l'Indonésie, la Mélanésie et la Polynésie.

Il est vrai que ces grands nomades que furent les hommes de la préhistoire se répandirent sur toute la surface continentale du globe sans avoir à affronter l'océan. La chose fut facile entre l'Afrique, l'Asie et l'Europe. Ils furent, dans certains cas, aidés par les modifications climatiques. C'est ainsi qu'ils passèrent de l'Asie

---

<sup>1</sup> Gérald DONQUE, *Le contexte océanique des anciennes migrations : vents et courants dans l'Océan Indien*, in Taloha, op. cité, pages 56, 57.

en Amérique par le détroit de Béring lorsque le refroidissement du climat eut entraîné une baisse sensible du niveau des océans qui, dit-on, alla au-delà de cent vingt mètres. Ceci fit que de grandes parties des plates-formes continentales furent émergées. Ce phénomène concerna aussi toute une zone allant de la Chine à la Tasmanie et engloba le Japon, Formose, les Philippines, Sumatra, Bornéo, Java, les Moluques, les Célèbes, la Nouvelle Guinée et l'Australie. Pendant le temps que ces terres, aujourd'hui redevenues îles, furent reliées ou à portée de vue, les hommes venus du nord et de l'ouest se répandirent dans toute la zone.

En réalité, toute l'aventure maritime des peuples de la mer se fit à partir de terres plus petites. C'est la conjoncture qui y sollicita l'ingéniosité des hommes. Dans des zones intermédiaires aux grandes terres, la montée des eaux créa un environnement nouveau pour des populations probablement trop nombreuses sur certains promontoires devenus îlots. Il y avait à cela une logique imposée par l'histoire de la planète à un endroit du monde où l'homme dut faire face à des changements importants dans ses relations à son milieu.

Or, je relevai avec intérêt que le livre de Neyret recensait dans la périphérie de la Nouvelle Guinée une cohabitation de l'ensemble des étapes par lesquelles l'homme avait dû passer dans son approche de la navigation, depuis le flotteur individuel jusqu'à la maison flottante et la pirogue multicoque nécessaire au transport de cargaisons importantes en haute mer<sup>1</sup>. La profusion, la diversité des pirogues dans la région de la Nouvelle Guinée laissait penser que plus qu'à Sumatra ou Java, l'intelligence des hommes avait été sollicitée en cet endroit.

Je ne pus avoir accès à des cartes bathymétriques suffisamment fines pour le vérifier, mais je pensai, à partir de l'observation de la carte de la mission océanographique de 1975<sup>2</sup>, que trois zones furent plus sensibles que les autres. La première se situe entre la côte est de Sulawesi et le nord-ouest de la Nouvelle Guinée. La deuxième concerne les îles du détroit de Torres et le

---

<sup>1</sup> S.M.Jean NEYRET, *Pirogues océaniennes*, tome I, en particulier pages 13, 115, 117, 118, 120 à 125.

<sup>2</sup> INTERNATIONAL INDIAN OCEAN EXPEDITION, *Geological-géophysical atlas of the Indian Ocean* /, U.N.E.S.C.O., 1975.

golfe de Papouasie. La troisième englobe toutes les petites îles jalonnant la côte est de la Nouvelle Guinée, depuis les îles d'Entrecasteaux jusqu'à la baie de Geelvink en passant par la baie de Humboldt.

J'imaginais les immenses plaines qui deviendraient plus tard le plateau continental submergé par la mer de Chine, la mer de Java, la mer de Timor, la mer d'Arafura, la mer des Andaman. Certains groupes humains qui s'étaient dispersés sur cet espace se sédentarisèrent. Ce fut sans doute le cas pour ceux qui, peu nombreux, disposaient d'un espace de vie suffisant et favorable : les populations des îles Andaman, les Dayak de Bornéo, les Papous de Nouvelle Guinée et les Aborigènes passés sur le territoire australien. Mais il y eut ceux qui étaient sur la plaine et qui avaient pris ici et là leurs quartiers sur de petites collines parce que la végétation y subissait l'influence bénéfique de rares pluies et que les sources y procuraient de l'eau à une période où la planète s'était probablement asséchée dans cette région du monde.

Intervint alors le réchauffement climatique. Petit à petit, les vallées se remplirent d'eau sous l'effet de pluies diluviales. A mesure que les saisons passèrent l'eau ne se retira pas après les pluies et peu à peu son niveau monta même. Les promontoires devinrent des îles. Il fallut aller chercher sur les collines proches ce dont on ne disposait pas sur sa propre colline: telle plante, telle proie.... Y aller en pataugeant, puis en nageant. Et bientôt surgirent les impondérables : Les distances ne purent être parcourues sans l'aide d'un flotteur présentant entre autres avantages celui de la sécurité :

*« Grâce à la forme renflée à l'avant et effilée à l'arrière, les aborigènes prétendent que les crocodiles croient voir un de leurs semblables nageant au ras de l'eau, et ne viennent pas l'attaquer... »<sup>1</sup>*

Mais la vie marine s'installant, ce flotteur encore « *en usage le long des côtes nord et nord-est de l'Australie* » devint source de danger pour ses utilisateurs :

---

<sup>1</sup> Jean NEYRET, *Pirogues océaniennes*, tome I, op. cité, radeaux australiens, I.A.1a., page 13.

« ...près de l'embouchure des rivières car, prétendent les indigènes (Salomonnais) les requins sont très attirés par le crocodile et viennent lui arracher volontiers un bifteck ou deux. »<sup>1</sup>

Il fallut donc faire des radeaux. Peu à peu la technique s'améliora. Car il était trop bête de ne pas profiter des ressources d'une colline éloignée que les anciens appréciaient pour des plantes médicinales, le bois...

### Entre le mythe de la terre première et l'omniprésence de la mer.

Et puis, il y avait la terre, la grande terre... Celle qui devenait mythique parce que l'eau avait pris le dessus et qu'à ce qu'on avait appris des ancêtres, il était difficile au clan de l'atteindre depuis son île. Mais on savait en regardant le ciel, qu'elle se trouvait là où descendait telle étoile dont le grand-père avait hérité le repérage de ses propres ancêtres... La mémoire collective jouait, la navigation à l'étoile prenait son essor. On affina ainsi de génération en génération l'orientation. Mais surtout, grand avantage dans l'approche de pratiques maritimes, on savait que sous la mer il y avait eu autrefois la terre. Il est facile d'imaginer à quel point cela peut aider quand on affronte la mer. Car ce milieu n'est plus alors un univers tout à fait étranger, mystérieux, insaisissable. C'est un monde avec lequel on doit composer sans dramatiser outre mesure. La mer et la navigation côtière ne sont plus dissociées de l'océan et des longues traversées. Et je pensai à ces contes Vezo, à leur symbolique :

« dans les contes, les animaux de terre sont à l'origine des animaux de mer; ainsi, la tortue [sāksfi] a donné naissance non seulement sa propre espèce mais également une espèce de tortue de mer [fānu] et une espèce de tortue d'eau douce [sukāke] et les monstres marins [tupu-ndzanu] « maîtres de la mer » eux-mêmes ne seraient autres que des dragons [fa nan i] qui auraient gagné la mer par les fleuves, non sans causer des inondations désastreuses - notamment quand ils s'échouaient par le travers des fleuves »<sup>2</sup>

---

<sup>1</sup> Idem.

<sup>2</sup> Bernard KOEHLIN, *Les Vezo du Sud-ouest de Madagascar...*, op. cité, page 54.

Non, les origines et les perfectionnements de la navigation hauturière en Océanie ne pouvaient être logiquement à l'initiative des habitants des grandes terres. Ils étaient tributaires de la nécessité pour les habitants des îles minuscules à se recentrer, à se reconvertis. Ces derniers devinrent des peuples de la mer, des nomades dont la plupart, recensés aujourd'hui sous le nom de Bajaus, essayèrent dans le triangle compris entre l'archipel de Mergui, les Philippines et le détroit de Torres. Leur situation généra chez eux une culture de la mer, un culte de la mer même.

Me revenait à l'esprit cette image du documentaire consacré par l'équipe de Thalassa<sup>1</sup> aux Bajau Laut : une demi noix de coco, contenant l'offrande faite à l'océan, déposée avec précaution sur l'eau et s'éloignant lentement, ballottée par les caprices de l'onde. Quelle meilleure illustration de l'histoire de ce peuple de la mer !

Certains remontèrent au nord-ouest vers les îles Nicobar et le sud de l'Inde. D'autres, les premiers grands navigateurs, partirent bien plus loin, à l'est, vers les Fidji, la Nouvelle Calédonie. Enfin, un troisième groupe, transcendé par une motivation insondable, s'enfonça vers l'ouest jusqu'aux rivages de Madagascar et l'Afrique méridionale.

Pourquoi ces pionniers partirent-ils si loin ? Sur cette question, je fus déçu par les hypothèses privilégiant des stratégies commerciales et politiques des grands pays de la région pour expliquer, trop souvent sans nuances, les mouvements de population. En réalité, les intéressés ne se situaient probablement pas dans cette logique. Ils eurent d'autres motivations : mystiques, curieux, indésirables, ils allèrent à l'aventure.

« *Lance la pierre au-delà de notre archipel,  
Pour atteindre les îles lointaines du Continent Perdu !* »<sup>2</sup>

Ce n'est qu'après, une fois les routes établies, que d'autres s'y aventureront.

---

<sup>1</sup> Emission programmée sur Tempo en octobre 2003.

<sup>2</sup> R. LA BRUYÈRE, *Contes et légendes de l'Océan Pacifique*, Ed Pierre Roger, 1930, extrait de conte, page 98.

## Chapitre XXVII

### LES VEZO, DES HOMMES AU PASSÉ MYSTÉRIEUX

#### Le mystère de la présence des Vezo sur la côte sud-ouest de Madagascar.

Je ne savais pas grand-chose des Vezo, excepté leur musique. Je fus sensibilisé, presque par hasard, à l'importance, dans l'histoire de Madagascar, de ce peuple à l'identité surprenante qui, par le nom et le mode de vie, s'apparentait aux Bajau, ces « *nomades des mers* » épargnés à des milliers de kilomètres de là sur l'espace maritime océanien.

Ma première réaction, à la lecture de Dahl<sup>1</sup>, fut la surprise. Je ne comprenais pas en effet que ces hommes qui, par le physique et la musique<sup>2</sup>, avaient un lien de parenté très prononcé avec les Mahafaly, les Masikoro et les Tandroy pouvaient venir d'Indonésie comme les joueurs de valiha des Hauts Plateaux.

Lorsque je voulus en savoir plus sur eux, je compris, en suivant l'altération des caractéristiques de leur identité consignée en un demi siècle par les ethnologues, l'apparente contradiction qui m'avait dérouté. Dahl écrivait, en effet, dans la première moitié du XXe siècle :

« *the Vezo bury their dead with the head to the west, near the beach or on small islet* ».<sup>3</sup>

---

<sup>1</sup> Otto Chr. DAHL, *Migration from Kalimantan to Madagascar*, Norwegian University Press, Oslo, 1991.

<sup>2</sup> Je prends comme point de repère les enregistrements faits en 1964 par Charles Duvelle, de l'OCORA avec le concours de Michel Razakandraina de la R.N.M. albums OCR 18, OCR 24.

<sup>3</sup> Otto Chr. DAHL, idem, page 98, voir plus généralement les chapitres 7 et 8. Les informations sur les Vezo ont été collectées par Dahl pendant son séjour dans le sud-ouest malgache entre 1929 et 1957.

Cinquante ans plus tard Astuti<sup>1</sup>, décrivant les étapes d'un enterrement, notait que lors de la mise en terre,

« *The coffin is lowered into the grave, lying with the head to the east and even and flat.* »

C'est qu'entre-temps, les conditions de vie des Vezo avaient beaucoup évolué. Sédentarisation concernant de plus en plus de familles facilitée par des mariages de femmes Vezo avec les Mahafaly, Masikoro et Tandroy, généralisation de l'usage du malgache standard, évangélisation aussi y avaient beaucoup contribué. Mais c'est peut-être au niveau de ce qui faisait le plus l'originalité des Vezo, les conditions de vie de semi-nomades de la mer, que l'évolution avait été la plus importante.

Lors de l'arrivée des Vezo, il y a des siècles, dans le Sud-ouest malgache, ils choisirent, en substitution aux bois de la terre d'origine, des essences malgaches pour leurs qualités appropriées à la construction des pirogues. Or, en l'espace de trois décennies, entre 1945 et 1975 les conditions de pérennité de leur patrimoine culturel avaient été soumises à rude épreuve. Leurs pirogues à balanciers dont le proverbe disait :

« *Vezo nenga-laka, tsy misy raha vitany* »<sup>2</sup>

s'étaient faites de plus en plus petites, de moins en moins performantes.

Déjà en 1945, pour la construction du monoxyde, il fallait aller de plus en plus loin - jusqu'à cent cinquante kilomètres à l'intérieur des terres - pour trouver les troncs de *farafatse*<sup>3</sup> de plus en plus petits<sup>4</sup>. L'interdiction d'abattre le *hazumalani*<sup>5</sup> prise au début des années 1970 avait déjà eu des conséquences très graves sur les performances de la pirogue<sup>6</sup>. Sa disparition ainsi que celle du

<sup>1</sup> Rita ASTUTI, *People of the sea : identity and descent among the Vezo of Madagascar*, Cambridge University Press, Cambridge, 1995, page 117.

<sup>2</sup> Proverbe Vezo : «*Un Vezo sans pirogue ne peut rien faire* ».

<sup>3</sup> Le *Givotia madagascarensis* appartient à la famille des Euphorbiacées.

<sup>4</sup> Marcelle et Jacques FAUBLEE, *Pirogues et navigation chez les Vezo du Sud-ouest de Madagascar*, in l'Anthropologie, T 54 N° 5/6, Paris, 1950, page 441.

<sup>5</sup> Le *Hernandia Voyroni* Jumelle appartient à la famille des Hernandiacees.

<sup>6</sup> « L'interdiction d'abattre l'arbre [hāzu ma-lāŋe], le bois de cet arbre étant traditionnellement utilisé pour le flotteur-balancier de la pirogue, oblige les Vezo le remplacer par un bois plus léger et fragile comme [rūmbe] (*Commiphora sp.*) ou [būi] (*Physena sessiflora* Tul.), ce qui rend la navigation

*farafatse*, espèces aujourd'hui répertoriées comme sérieusement menacées<sup>1</sup>, pourrait signer l'arrêt de mort de la construction des pirogues des Vezo. De contraintes financières en atteintes objectives aux pratiques culturelles et cultuelles, il ne restera plus de cette composante du peuple malgache que le nom auquel il sera possible de donner un contenu n'ayant rien à voir avec l'aventure humaine qu'il identifie. D'autant plus que comparées à celles des Merina ou des Sakalava, les preuves matérielles de l'existence de la culture Vezo sont insignifiantes. Faible démographie, semi-nomadisme, niveau de vie conditionné par la pratique encore vivace de l'économie traditionnelle dans un environnement acquis à l'économie marchande, architecture et sculptures inexistantes, tous les éléments sont réunis pour réduire cette population à la dimension d'une simple corporation de pêcheurs.

Déjà les pages Internet destinées au tourisme agrémentent son nom de significations réductrices. « *Vezo veut dire ramer* » dit une présentation. En réalité, suivant les endroits, le terme est *mivèy ou mivoy* et la pagaille se dit *fivèy* en sakalava et en tandroy et *fivoy* en malgache moderne. Une telle présentation, bien qu'objective en mettant en avant la parenté lexicale de ces termes et du nom *vezo* à

---

beaucoup plus contraignante: le moment d'inertie du flotteur-balancier étant moins puissant, il faut sans cesse, même par vent faible, avoir recours au contrepoids humain (équipier). L'aspect révoltant de cette interdiction apparaît quand on constate que [hāzu ma-lâje] est accaparé par des exploitants en bois qui le revendent au prix fort aux Vezo sous la forme de planches pour la confection de croix et cercueils à la mode européenne, c'est-à-dire assemblées par des clous; traditionnellement le cercueil [tamāngu] est constitué d'une partie mâle et d'une partie femelle, toutes deux monoxyles. » Bernard KOECHLIN, *Les Vezo du Sud-ouest de Madagascar, contribution à l'étude de l'éco-système de semi-nomades marins*, E.P.H.E.S., Paris, 1975. page 58.

<sup>1</sup> « The Malagasy endemic tree *Hazomalania voyroni* is at risk of becoming extinct through traditional forest exploitation for construction wood. (...) In addition to this species, there are several other endemic trees that are removed from the forests, mainly for construction purposes including *Givotia madagascariense*, (...) Various endemic species are also collected for charcoal production, which is considered a grave problem here and in the spiny thicket ecoregion. » [www.worldwildlife.org/wildworld/profiles/terrestrial/at/at1312\\_full.html](http://www.worldwildlife.org/wildworld/profiles/terrestrial/at/at1312_full.html)

travers la racine *vè*, *vèy* ou *voy*, occulte le rapprochement entre *Bajau* et *Vezo* qui a une résonance historique d'une autre ampleur.

A cela il faut ajouter des jugements de valeur erronés et péjoratifs sur ces marins de l'ouest malgache :

« *Il est pourtant incontestable que la voile arabe représente un progrès par rapport à la voile carrée. M. et J. Faublée notent les limites de celle-ci : remontée au vent impossible, difficulté d'amener la voile en mer : état antérieur l'invention de la poulie. La voile arabe permet (...) une meilleure remontée au vent (...) La complexité du gréement a vraisemblablement rebuté un peuple qui n'est pas très navigateur. »* <sup>1</sup>.

Pourquoi les *Vezo* s'établirent-ils sur la côte sud-ouest de la Grande Ile ? Ils auraient dû en toute logique s'établir ailleurs puisque les Malgaches étaient, en principe, arrivés dans leur totalité par le nord. Les *Sakalava* et *Betsileos* et *Bara* seraient passés par les Comores avant de descendre le long de la côte ouest. Les *Vazimba* seraient arrivés par le nord-est, avant de gagner ensuite le cœur de l'île. Plus tard les *Antankarana*, *Merina*, où les *Betsimisaraka*, les *Tañala* et les *Antemoro* ainsi que les *Antanosy* seraient arrivés par l'extrême Nord et seraient descendus le long de la côte est. L'activité commerciale maritime s'était surtout développée entre Majunga, le cap d'Ambre, et Tohamasina. Et curieusement, les *Vezo* s'étaient fixés dans une région éloignée de cette zone, à l'autre bout de l'île<sup>2</sup>, là où, de plus, l'approvisionnement en matériaux pour la construction des pirogues était, à première vue, moins facile.

Etait-ce pour être le plus loin possible des trafiquants d'esclaves ? Mais cette pratique n'épargna pas le Sud-ouest. Même dans cette région, le *Vezo* a préservé sa liberté et son indépendance en se réfugiant sur sa pirogue.

Était-ce à cause des ressources liées à la présence de la plate-forme continentale? Cela pouvait être une raison importante pour les pêcheurs qu'ils étaient. Mais la plate-forme est bien plus vaste entre Morondave et le cap d'Ambre qu'au Sud de la Mangoky.

<sup>1</sup> Denis BINET, *Quelques types de pirogue à Nosy-Be*, in *Taloha, annales de l'Université de Madagascar*, N° 3, 1970, pages 190, 191.

<sup>2</sup> La zone de parcours et d'habitat des *Vezo* s'étend sur la région côtière allant d'Andranopasy, au Nord de la rivière Mangoki jusqu'aux environs de Beheloka, au Sud de la rivière Onilahy.

Était-ce parce qu'ils avaient, dans le système des actes rituels et des actes de la vie sociale hérité de leurs ancêtres, des affinités avec les peuples de l'Ouest et du Sud ? Pourquoi pas ?

Car comme les Mahafaly, les Mikea et les Tandroy, les Vezo étaient de ce Sud-ouest malgache dont ils partageaient une certaine identité à propos de laquelle j'avais lu :

*« Izahay Malagasy – Nous les Malgaches ». Source de mauvaise interprétation chez le chercheur étranger, tenté de comprendre « Nous, les habitants de Madagascar », ce nous exclusif (« izahay – nous, de notre groupe, sans vous à qui nous parlons ») créait une certaine gêne chez les chercheurs nationaux, qui croyaient avoir affaire à l'opposition classique entre « nous les ruraux demeurés fidèles aux valeurs ancestrales » et « vous les citadins qui avez adopté les valeurs étrangères ». De fait, l'identité « malagasy » qui était alors mise en avant, sans une ombre d'animosité, était celle des habitants d'une région qui, à l'ouest du Mandrare, comprend l'Androy et le Mahafaly et s'étend jusqu'au Mangoky au nord-ouest. »<sup>1</sup>*

Et il est vrai que cette complémentarité économique entre les Mikea, Mahafaly, et Vezo<sup>2</sup> se doublait d'une originalité culturelle et linguistique qui ne manque pas d'interpeller celui qui s'interroge sur les débuts du peuplement de cette région de Madagascar et sur les voies et moyens utilisés par les intéressés pour y arriver. Or au centre de cette interrogation se situaient les Vezo. Ils étaient en effet, dans cette région du pays « Gasy », les seuls à avoir une tradition de navigation. Avaient-ils joué un rôle dans l'arrivée des autres ? Et avant toute autre question, d'où venaient les Vezo ?

Oui ! D'où venaient vraiment les Vezo ?

Dahl<sup>3</sup> émit l'hypothèse que les Ma'anyan qui n'étaient pas navigateurs étaient partis du sud-est de Kalimantan sous la pression de populations plus puissantes. Ils arrivèrent à Bangka où ils cohabitèrent avec les Sekak qui furent engagés comme marins sur les navires de Srivijaya. Ces Bajau purent leur servir de convoyeurs

<sup>1</sup> Jean-Pierre DOMENICHINI et Bakoly D-RAMIARAMANANA, *Histoire de Madagascar*, www.Clicanoo.com.

<sup>2</sup> Bernard KOECHLIN, *Les Vezo du Sud-ouest de Madagascar...*, op. cité pages 43 à 59.

<sup>3</sup> Otto Chr. DAHL, *Migration from Kalimantan to Madagascar*, op. cité.

lorsqu'ils émigrèrent vers l'ouest, vers Madagascar<sup>1</sup>. Construction cohérente.

Mais que devinrent ces Bajau-là quand ils eurent accompli leur tâche ? Était-il raisonnable d'imaginer que lassés de servir dans la marine de Srivijaya, ils s'étaient recyclés pour leur propre compte dans le sud-ouest de Madagascar ? S'ils étaient venus comme convoyeurs, pourquoi n'avaient-ils pas, sur la lancée, continué à exercer leur compétence de marins et contribué à l'activité maritime dans le Nord ?

Cette faiblesse dans l'hypothèse de Dahl avait débouché sur une autre conjecture s'appuyant sur leur type physique associé à l'importance donnée à l'Afrique dans la tradition orale du groupe : les Vezo étaient peut-être venus de l'autre côté du Canal de Mozambique<sup>2</sup>. Austronésiens réduits à l'esclavage et emmenés en Afrique, ils se seraient enfuis pour s'établir dans cette région allant de la Mangoky à l'Onilahy. Dans ce cas, il eût fallu, au départ de cette initiative, un groupe assez important et soudé par des liens très forts pour organiser une fuite concertée et reconstruire une communauté cohérente, capable de perpétuer pendant plusieurs siècles les coutumes ancestrales.

Pour retrouver l'histoire ancienne des Vezo, il me fallait donc composer avec un contexte qui, par sa complexification, n'était pas sans me rappeler celui de ma propre réalité : celle d'un métissage qui, au fil des générations avait recréé une identité nouvelle à partir des éléments des différents apports essentiels à l'adaptation à une réalité nouvelle. Et dans cette identité vezo, depuis le début, l'outil qui avait été indispensable au grand voyage, à la survie, à la résistance aux razzias de marchands d'esclaves était austronésien. C'était la pirogue.

Car, malgré toutes les vicissitudes qui avaient transformé ces grands navigateurs qu'avaient peut-être été les Vezo en l'ombre

---

<sup>1</sup> « The Sekak people in Bangka are also a group of the Bajau and may have been engaged in the old trade routes. It is therefore possible that the Sekak were the transporters of the Ma'anyan people to Madagascar... » page 97.

<sup>2</sup> Claude ALLIBERT, *Les apports austronésiens à Madagascar, dans le Canal de Mozambique et en Afrique zambézienne ...*, C.E.R.O.I. Paris, 1990. pages 20, 21, 22.

d'eux-mêmes, la seule hypothèse qui me parût crédible était leur venue de l'autre bout de l'Océan Indien. Mais si la supposition de Dahl était intéressante, je n'y souscrivais pas jusqu'au bout. Je pensais que les Vezo n'étaient pas forcément originaires de Bangka et qu'ils avaient fait la traversée pour leur propre compte et par leurs propres moyens.

Quel rapport, en effet, pouvait-il y avoir entre les Vezo et les Sekak? Tous deux étaient des peuples de la mer. Quant au reste, Dahl lui-même, pourtant à l'initiative de ce rapprochement, avertissait le lecteur :

*« The almost identical life styles of the Vezo in Madagascar and the Orang Laut and the Sekak in Bangka, (...) seem to me to indicate strongly that the ancestors of the Vezo are (...) Orang Laut seamen from Bangka. I make this assumption although so far, there is no linguistic proof, and this cannot be found until the language of the Sekak has been thoroughly examined and compared with that of the Vezo, and perhaps not even then. »<sup>1</sup>*

D'autant plus que les Bajaus se répartissaient sur près de trois millions de kilomètres carrés et que le mode de vie de « *peuple de la mer* » qu'ils avaient pour la plupart gardé était leur point commun. Il y avait en effet des différences importantes entre la pirogue des Bajaus du nord-ouest de l'Indonésie, celle des îles de l'est des Célèbes et celle du sud-est de Java. Et, affinités pour affinités, je penchais plus pour celles que les Vezo avaient avec les populations des îles Raja Ampat, à la pointe de la Nouvelle Guinée. La tortue de mer, animal qui était chez eux l'objet de pratiques cultuelles, portait le nom de *fano* et se disait *fén* ou *fin* suivant les îles de l'archipel, à l'autre bout de l'océan<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> Otto Ch. DAHL, *Migration from Kalimantan to Madagascar*, op. cité, page 101.

<sup>2</sup> Voir in Bert REMIJSSEN *Word-prosodic systems of Raja Ampat languages*. PhD diss. Leiden University - LOT Dissertation Series vol. 49, 2001, le lexique, pages 146 et 153.

## La fascination de Boro Budur et l'interprétation erronée des affinités de la pirogue vezo.

Bien des historiens qui s'étaient intéressés à l'histoire du peuplement de Madagascar n'avaient pas pris à sa juste dimension cette question des pirogues à balancier. Plus exactement, ils avaient trop vite versé dans la simplification consistant à prendre comme point de départ le navire à double balancier du bas-relief de Boro Budur et à trouver une chronologie cohérente. A dire vrai, j'eus, à mon tour, beaucoup de mal à avoir les idées claires sur cette question. La raison en était que les commentaires faits par ceux qui parlaient des pirogues austronésiennes avaient du mal à fixer les limites de l'influence d'une Indonésie qu'ils agrémentaient trop souvent de l'aura des puissantes thalassocraties de Srivijaya et de Madjapahit. S'y ajoutait l'omniprésence de la carte politique actuelle de l'Indonésie. Ceci avait comme conséquences de ne pas donner toute leur importance aux zones précises d'où partirent les différentes techniques et de présenter les « apports indonésiens » comme prédominants dans les zones de rencontre et d'échanges de savoir-faire.

Parce que les historiens étaient fascinés par le navire du bas-relief de Boro Budur tacitement considéré comme l'alpha de la navigation transocéanique des Austronésiens, il avait donc été admis qu'à l'instar des pirogues de la côte est africaine et de l'île d'Anjouan l'embarcation Vezo avait été autrefois pourvue d'un double balancier. Mais elle aurait fait les frais d'une simplification ou encore d'une déperdition supposée de savoir-faire. Neyret suivait l'explication d'Hornell qui attribua « *l'abandon d'un balancier* » à l'adaptation à un nouveau type de mer, différent de celui de la zone comprise entre le Vietnam, les îles de Java et Sumatra et Bornéo. La barre joignant le prolongement des traverses de balanciers à bâbord fut assimilée à un vestige de balancier. Cette explication s'inscrivait dans la logique de toutes les arrivées des Sumatranais ou Javanais à Madagascar par le nord, aux environs du IX<sup>e</sup> siècle. Plus confus, Dahl développait une contradiction en associant le balancier simple à la pirogue indonésienne :

« leurs pirogues sont de forme typiquement indonésienne, monoxyde avec un balancier simple à tribord. »<sup>1</sup>

Dans le doute, je considérai qu'il s'agissait d'une insuffisance de documentation. Il n'empêche que s'il avait admis que la pirogue vezo n'était pas de celles qui se construisent dans les îles adjacentes à Sumatra, son hypothèse sur l'origine des Vezo eût été à reconsidérer.

Car lui<sup>2</sup>, qui avait eu l'occasion de bien observer les Vezo, soutenait en revanche, contrairement à Hornell, que la pirogue vezo était, bel et bien, une pirogue à balancier simple. Koechlin était encore plus convaincant. Une photo<sup>3</sup> de Vezo en pleine manoeuvre faisait la démonstration que l'un des rôles de ce prolongement des traverses de balancier était de servir de levier de stabilisation.

Ainsi, cette première caractéristique, le balancier simple, permettait de remettre en question l'apport indonésien commun à la pirogue vezo et aux pirogues à balancier double de la côte d'Afrique et d'Anjouan<sup>4</sup>. Quelle était donc la place des pirogues vezo dans l'univers des pirogues océaniennes ?

Passant en revue les caractéristiques de l'embarcation, je remarquai que les pirogues vezo se distinguaient encore, par le gréement, des pirogues de la côte africaine, mais aussi de l'ensemble des pirogues comoriennes. En effet, la mâture était constituée d'une vergue amovible au vent et d'un gui amovible sous le vent disposés en fourche ouverte à partir de deux points d'ancrage très proches dans le fond de la pirogue.

---

<sup>1</sup> Otto Ch. DAHL, *idem*, page 99.

<sup>2</sup> «This would indicate that he [Hornell] has no experience of the Vezo canoe under sail. On the contrary, the transversal booms with the connecting pole have a very important function (...) In the same way one or both sheets also pass under the booms, depending on the direction of the wind. Only in this way is the sail stretched broadly enough over the narrow hull » Otto Ch. DAHL, *idem*, p. 100.

<sup>3</sup> Bernard KOECHLIN, *Les Vezo du Sud-ouest de Madagascar...*, op. cité, page 89.

<sup>4</sup> La pirogue à balancier double est d'influence indonésienne, et, sauf dans les zones de contact entre les styles de construction respectifs, n'existe pas en Mélanésie, Micronésie et Polynésie qui ont développé la technologie de la pirogue à balancier simple.

La voile était tout aussi originale :

« *C'est une voile qu' Hornell désigne du nom de « voile à double livarde ». On pourrait l'appeler « voile carrée » à double mât en V divergent* »<sup>1</sup>

Ce type de mâture en V dont la forme vezo semblait être la plus ancienne, parce que la moins pratique à la manœuvre lors des changements d'amures, se retrouvait dans toute l'Océanie au dessous de l'Equateur, sauf à Sumatra, Java et Bornéo où par contre les bateaux étaient pourvus, soit de mâts simples, soit de mâts bipodes ou tripodes.

Pour la construction du monoxyle *roka*, et le flotteur *fañare*, le choix se portait sur des bois assez tendres mais d'une très bonne flottabilité. En outre, la qualité du balancier nécessitait du bois une troisième caractéristique : il devait être lourd.

Considérée par différents spécialistes de la construction nautique comme ayant des attaches avec le type de pirogue « *indonésienne* », la pirogue vezo s'en singularisait encore par l'assemblage des fargues au monoxyle. Alors que depuis les îles de l'est du Pacifique jusqu'à la région des grands lacs africains, la fixation traditionnelle des fargues se faisait soit par ligatures de part en part, soit par ligatures non apparentes, il était fait usage de chevilles de bois très dur. Technique également utilisée pour les flotteurs des catamarans de la côte Télugu<sup>2</sup>, ceux des pirogues vezo et... les flotteurs des radeaux aborigènes du Nord de l'Australie<sup>3</sup>.

Chez les Vezo, l'utilisation d'éléments de bois dur semblaient s'inscrire dans un ensemble de techniques originales. Celles des peuples ayant perfectionné leur savoir faire avant d'avoir connu l'usage du fer.

C'est ainsi que, comme les Aborigènes de la région Nord de l'Australie, ils avaient utilisé dans le passé le harpon en bois dur<sup>4</sup>. Signalée par Dahl chez les Sekak de Bangka, cette utilisation du harpon de bois dur commune à plusieurs groupes Bajau s'était-elle répandue avec eux dans toute l'Indonésie ?

<sup>1</sup> S M. Jean NEYRET, *Pirogues océaniennes*, op. cité, tome II, page 232.

<sup>2</sup> S M. Jean NEYRET, idem, page 270.

<sup>3</sup> S M. Jean NEYRET, idem, tome I, I.A1b1, page 13.

<sup>4</sup> « *The Vezo fish with nets and handlines and, in particular, with a wooden harpoon.* » Otto Ch. DAHL, idem, page 98.

C'est ainsi qu'ils utilisaient un barrot de bois dur transperçant les parois du monoxyle et garantissant la rigidité de la fixation de la traverse de balancier qui lui était associée. Cette technique se retrouve, encore une fois, dans le golfe de Carpentarie, près du Cap d'York au Nord de l'Australie, mais aussi en Nouvelle Guinée, où elle est utilisée pour les pirogues à balancier simple et même pour joindre les pirogues doubles :

« *La structure du pont est très solide. De nombreuses traverses (iado) relient les deux pirogues et passent dans des trous à travers les fargues, ce qui assure une grande rigidité.* »<sup>1</sup>

Neyret, il est vrai, attribuait à l'influence indonésienne le mode de fixation du balancier à la traverse par piquet simple en bois dur – *tatiky* - enfoncé dans le balancier parce qu'il en existait une forte ressemblance avec une pirogue du nord de Java<sup>2</sup>. Mais du fait que ce détail technique était isolé, presque incongru dans le contexte javanais, on pouvait penser qu'il était parti du golfe de Papouasie pour parvenir, avec un groupe de Bajau, jusqu'à cet endroit.

Tous les chercheurs dont j'avais lu les travaux étaient à ce point convaincus que la quasi-totalité des Austronésiens arrivés à Madagascar ne pouvaient venir que de Sumatra ou Java qu'ils avaient négligé toute information apportant le moindre motif de réserve à cette hypothèse. Or, l'une des observations les plus intéressantes faites par des ethnologues était l'existence de pirogues doubles chez les Vezo.

Sans doute, au moment où Faublée en parla, leur usage était en voie de disparition, mais, preuve de leur importance dans l'histoire des Vezo, les modèles réduits servant de jouets aux enfants reproduisaient ce *laka vata hamba*<sup>3</sup> dont l'assemblage des corps jumeaux faisait appel, encore une fois, à la technique des barrots ou traverses de bois très dur plantées dans les fargues. Ce mode de jonction des pirogues rappelait celui qu'utilisaient les

<sup>1</sup> S M. Jean NEYRET, ibidem, tome I, I.G1f5. pirogue double à voile : orou, page 221.

<sup>2</sup> S M. Jean NEYRET, Ibidem, tome II, IV.F3., page 221.

<sup>3</sup> « *Pirogue au corps double* » dont un dessin figure avec la légende « *jouet figurant une pirogue double. Musée de l'Homme, n° 49.27.16.* » dans l'article de Marcelle et Jacques FAUBLEE, *Pirogues et navigation chez les Vezo du Sud-ouest de Madagascar*, in l'Anthropologie ... op.cité, page 441.

Maïlu dans le sud-est du Golfe de Papouasie pour les grandes pirogues doubles de voyage.

Ainsi, plus j'avais avancé dans mon questionnement sur les apparentements techniques entre la pirogue vezo et d'autres pirogues océaniennes, plus les critères m'avaient dirigé non pas vers la région de Sumatra, mais vers une vaste zone allant de la mer d'Arafura, et le golfe de Papouasie en passant par le golfe de Carpentarie. Et je n'étais pas au bout de ma surprise !

Le terme *laka* désignant la pirogue vient-il vraiment de Kalimantan ?

Les spécialistes ont leurs raisons que la raison des bœtiens de comprend pas toujours. Telle était ma remarque devant l'article du dictionnaire de Beaujard consacré au terme *laka*. Je ne comprenais pas en effet qu'il pût considérer que *laka* venait de *rankan* et que *lakaña* avait précédé *laka*. Ses recherches étymologiques sur le terme *laka*, désignant la pirogue, concluaient, en effet, qu'il se rattachait à des langues de Kalimantan<sup>1</sup>.

Sans doute, la majorité des termes malgaches étaient-ils partis du Sud Barito pour passer par Sumatra. Mais le terme *laka* n'était pas passé par Bangka ni Bornéo pour venir à Madagascar. Il était allé directement de la Mélanésie à l'ouest de l'Océan Indien. Il avait voyagé avec ce type de pirogue ayant des affinités avec celles de la Nouvelle Guinée. Et si l'origine attribuée à *lakaña* était acceptable, Beaujard accordait à ce terme, implicitement, une antériorité déplacée par rapport à *laka*<sup>2</sup>.

Une fois admis que l'arrivée des Austronésiens s'était faite par la voie du nord à partir de la fin du premier millénaire de notre ère, les historiens avaient, en effet, circonscrit leur champ d'investigation sur des zones assimilées à Java, Sumatra et Bornéo. Et l'ethnolinguistique avait mis en évidence le groupe de langues les plus proches du malgache.

<sup>1</sup> « *Lakaña, laka, s:* pirogue [AM : *lakaña*] [katingan : *ra(n)kan*, pirogue ; ngaju : *raykan*, id.; iban: *laykan*, quille de bateau (Ad)] » Philippe BEAUJARD, *Dictionnaire Malgache/Français, Dialecte Tañala, Sud-est de Madagascar, avec recherches étymologiques*, page 448.

<sup>2</sup> C'est ce qui faisait de son travail un bon exemple de la façon dont s'était développée la recherche sur le peuplement de Madagascar.

Il n'était pas question de remettre en cause la qualité des travaux de Dhal, Adelaar ou Beaujard, ni l'endroit précis de la région de Bornéo d'où était parti le groupe humain porteur de la plus importante contribution linguistique à la langue malgache. Mais on était en droit de se demander s'il fallait pour autant se focaliser sur le sud de Kalimantan et prospecter avec acharnement pour y trouver une origine étymologique à certains termes entrés dans la langue malgache avec des vagues migratoires venues d'ailleurs que de Sumatra et Java bien avant la fin du premier millénaire.

Fallait-il, au risque de discréder la théorie sur l'apparentement de l'essentiel de la langue malgache, oublier la réalité que les populations parlant le ma'anyan, l'iban, le katingan et le ngaju sont établies à l'intérieur de Bornéo, et ne peuvent être considérées comme des peuples de la mer ? En son temps, Dahl avait été plus logique, laissant la porte ouverte avec les Bajaus de Bangka.

Mais je trouvai bien téméraire de dire que *lakaña*, était emprunté au katingan *ra(n)kan* et au ngaju *raykan* parce que, comme eux, il signifiait pirogue.

L'inventaire des termes pour décrire la pirogue, dans les langues importantes de la zone indonésienne, mérite en effet réflexion. Aux Philippines, tant en cebuano qu'en hiligaynon ou encore en tagalog, le terme correspondant à pirogue est *bangkâ*. Dans l'archipel indonésien, les équivalents en Sundanese sont *aldijā, vītinē*. A Sumatra, en malais, mais aussi à Java et à Bali en madurese, on utilise le mot *kapal*, mais dans cette dernière langue on utilise aussi les termes *bahtera*<sup>1</sup>, *sampan*<sup>2</sup>, *perahu*.

Ainsi, la règle n'est pas, dans cette région de l'Indonésie et des Philippines, d'utiliser un terme rappelant *laka* pour désigner une pirogue. Le terme s'en rapprochant le plus est l'iban *laykan*. Mais renvoie-t-il seulement à la « *quille de bateau* », pièce axiale d'une embarcation charpentée et carénée ou est-il aussi utilisé pour parler de la pirogue utilisée par les Iban ? Dans ce dernier cas, il est

---

<sup>1</sup> A rapprocher de *batil, batel, battela* qui sont des variétés de boutres indiens naviguant entre le Golfe Persique et la côte ouest de l'Inde.

<sup>2</sup> Terme d'origine chinoise désignant un type d'embarcation très fortement marqué par l'influence chinoise.

inadapté à la pirogue monoxyle à balancier puisque les Iban, qui habitent loin de la mer, utilisent une pirogue d'écorce cousue<sup>1</sup> sans balancier pour se déplacer sur les rivières.

Dès lors, si, dans le malgache moderne, le terme *lakaña* a tendance à prendre le dessus, ce n'est pas parce que *laka* en serait une forme dialectale, car tous les termes auxquels Beaujard le rattache sont des adoptions du terme *laka*, prononcé ici *laykan*, là *ra(n)kan* ou encore *bangkâ*.

Pour le comprendre, peut-être était-il nécessaire de partir de l'histoire de la pirogue à balancier de l'ouest de Madagascar pour remonter jusqu'à l'origine du mot la désignant. Vers l'ouest, la pirogue océanienne avait suivi un itinéraire allant du golfe de Papouasie vers le nord-est de Sumatra en passant par l'est de Java et le sud-est de Bornéo. La rencontre entre le style mélanésien et le style indonésien s'était opérée entre les Célèbes et le nord-ouest de la Nouvelle Guinée. L'utilisation du deuxième balancier par les Indonésiens était, dans leur contexte, l'adaptation d'une particularité océanienne éprouvée à des navires de plus en plus gros. Sumatra, en devenant pendant le premier millénaire, carrefour maritime entre l'Océanie, l'Extrême-Orient, l'Inde et l'Occident avait intégré différents autres apports techniques. Le vocabulaire technique avait suivi le mouvement.

Mais de l'autre côté, à l'écart de ce centre de brassage de techniques, l'évolution avait gardé une unité, notamment de gréement, et une continuité lexicale avec le foyer de départ. Seul le type de pirogue auquel appartenait le monoxyle à balancier du Sud-ouest malgache pouvait déterminer l'ordre chronologique d'apparition des mots *laka* et *lakaña* à Madagascar et du même coup permettre de retrouver la langue d'origine. On ne pouvait évacuer cette analyse sans prendre le risque de privilégier la solution idéologique au détriment de la rigueur scientifique.

Je ne comprenais donc pas que le chercheur n'eût pas essayé de départager, d'abord dans la langue malgache, les termes *laka* et *lakaña* en tenant compte de leur utilisation première. L'évidence lui eût sauté aux yeux. La pirogue vezo se disait *laka*. La pirogue à balancier tant aux Comores que dans l'ouest malgache c'était aussi

---

<sup>1</sup> S. M. NEYRET, *Pirogues océaniennes*, op. cité, tome II , IV.B1., page 185.

*laka*. Il fallait donc chercher *laka* avant de chercher *lakaña*, *lankan* ou *rankan*. L'a priori circonscrivant la recherche à la région de Kalimantan avait-il eu raison de la vigilance du chercheur ? En tout cas, le résultat en était que le linguiste justifiait une hypothèse prisonnière de préjugés alors qu'il aurait pu apporter un éclairage nouveau sur la lecture de l'histoire de la navigation.

Or le terme *laka* désignant la pirogue à balancier existe ailleurs que dans cette région du Sud-ouest de l'Océan Indien.

« *Le terme lakkatoï lui-même dérive du mot laka, pirogue (forme motu du terme très répandu vaka) et du numéral toï (forme du terme tolu) qui signifie trois. Elles sont appelées multiples car elles comportent plus de 2 pirogues principales : de 3 à 14.* »<sup>1</sup>

Car ce sont les termes *vaka* et *laka* qui se sont répandus à l'est comme à l'ouest : aux Fidji, un type de grande pirogue de voyage porte le nom de *vakau* et *waqa vocé* est le nom de la petite pirogue de pêche de l'archipel de Lau ; en Nouvelle-Calédonie, « *va* » s'est prononcé « *wa* » pour donner à l'île des pins *waqué*, le balancier ; aux îles Bélep, la traverse de balancier se dit *iéwaq* et le bateau, *waq*.<sup>2</sup>

À l'ouest, le nom *warka moowée* a été adopté à Ceylan pour une pirogue ressemblant à celle des Vezo. Mais c'est le terme *laka* qui a franchi l'océan avec ces derniers. Et il n'est pas seul : le piquet simple en bois dur – *tatiky* - enfoncé dans le balancier est nommé *tikitiki* à l'île des Pins. La voile *laï* se dit *lara* en motu et *la* en polynésien. Le cheminement est manifeste.

C'est donc une hypothèse erronée que d'avoir considéré que le terme *laka* était issu du vocabulaire d'une langue du groupe sous barito. Et l'analyse des termes *laka*, *rankan*, *lakaña*, montre qu'il y a eu dans un premier temps une appropriation et transformation du terme *laka* en *rankan* lors de sa migration dans la zone sumatranaise. Ceux qui sont venus les derniers d'Indonésie à Madagascar y ont trouvé le terme *laka*. En position linguistique dominante, ils l'ont adopté et répandu sous la forme *lakaña*.

---

<sup>1</sup> S. M. Jean NEYRET, idem , tome I , I.G1e7., page 120.

<sup>2</sup> S. M. Jean NEYRET, ibidem , tome I , page 30.



## Chapitre XXVIII

### DU GOLFE DE PAPOUASIE AU SUD DE MADAGASCAR ET DE L'AFRIQUE

La traversée en droite ligne : la route la plus ancienne.

Les Vezo sont-ils arrivés par le nord ? La tentation est grande de l'affirmer pour quiconque a pris le parti de rejeter définitivement l'hypothèse de la traversée de l'Océan Indien d'est en ouest et surtout grâce à l'utilisation du courant Sud-équatorial. Les caractéristiques de la pirogue peuvent en effet laisser penser qu'il y a eu un trajet en deux étapes. Une première étape aurait relié l'Indonésie à Ceylan où se rencontre une pirogue présentant les mêmes caractéristiques de gréement et voilure<sup>1</sup> que la pirogue vezo. Puis Madagascar aurait été atteinte à partir de Ceylan. Pourtant, tout au long de la voie Nord, ces pirogues de Ceylan se distinguent de toutes celles de la zone allant de l'Indonésie à la côte est africaine. D'autre part, la comparaison du *laka* et du *warka moowée* montre que si les deux pirogues sont monoxyles à balancier simple et mature en V et voile carrée, l'attache des traverses et la fixation du balancier de la pirogue cinghalaise sont influencées par Java et les

---

<sup>1</sup> S M. Jean NEYRET, *Ibidem*, tome II, V.D3. pirogue cinghalaise à balancier et à voile : « *oruwa* » (région de Colombo). Neyret précise à ce propos : « cette pirogue est appelée *warka moowée* par Pâris et Trogneux ; c'est sans doute une déformation de *yathra oruwa* qui désigne les caboteurs à balancier qui seront décrits plus loin (V.D4.). Elle est nommée plus correctement *oruwa* par Hornell ». Neyret semble avoir été désemparé par le nom adopté par Pâris. Pourtant ce dernier ne l'a pas inventé. Ce doit être le nom vernaculaire donné à la pirogue. Quant à l'assimilation de ce type de barque au *yathra orruwa*, il ne tient pas compte du fait que le *warka moowée* est un monoxyle d'influence océanienne et que le *yathra orruwa* appartient, mis à part son balancier qui serait un vestige de l'influence indonésienne, à la famille des boutres indiens, des *dhoni* ou *thoni* ou encore *boutila* ou *battela* comme il est d'ailleurs encore appelé.

Célèbes. Si la *laka* était passée par Ceylan, elle aurait subi la même influence. Cette hypothèse s'en trouve, du coup, affaiblie.

Et puis, les pirogues de Madagascar ne se retrouvent pas sur la côte est, comme aurait dû le faire supposer un passage par Ceylan, mais sur la côte ouest et les peuples auxquels Vezo et Cinghalais sont redéposables du même type de gréement et de voilure habitaient dans la zone mélanésienne. Ce qui donne plus de crédibilité à un accès à l'Océan Indien par la voie située au sud de Java et à la route bénéficiant de vents et courants favorables à la traversée directe du détroit de Torres à Madagascar. En définitive, l'explication la plus plausible serait que Ceylan et Madagascar ont hérité séparément et peut-être à des époques différentes du même type de pirogue.

La façon dont était présentée la question de l'arrivée des premières vagues d'austronésiens sur les côtes occidentales de l'Océan Indien était justifiée par une tradition privilégiant les relations commerciales classiques telles que celles que décrivaient les écrits des géographes arabes.

À partir de là il était inévitable que la recherche en tînt compte pour ses choix archéologiques. Les sites recensés et étudiés se situaient donc dans des zones sensibles mentionnées dans des parutions historiques. Dans cette voie, toute la recherche avait formulé des conclusions de datation s'appuyant sur une preuve fournie par les poteries, les perles, les objets en fer. C'était à mon avis, une cause objective de la canalisation de la curiosité des chercheurs : les mouvements de population qui s'étaient situés en dehors de cet espace historique étaient, en l'absence de repères agréés, impossibles à analyser, tenus pour douteux et en conséquence pudiquement occultés. Je trouvai cependant anormal que cette expansion du noyau humain de la zone mélanésienne se fût tournée seulement vers l'est et le sud-est. Si les Mélanésiens avaient ouvert la voie à l'espace polynésien, leur intérêt pour l'ouest était logiquement tout aussi possible.

Je me dis que si les Indonésiens avaient progressé par étapes le long des côtes continentales pour venir jusqu'à la côte africaine, ils auraient inévitablement influencé les territoires maritimes de l'Inde et d'Arabie. Les pirogues à double balancier caractéristiques de la technique indonésienne se retrouvant sur la côte africaine sans

avoir laissé de trace notable sur les rivages de l'Inde ou de l'Arabie étaient la preuve de la venue en droite ligne des Indonésiens vers la côte est africaine. Cette traversée s'était faite en suivant la route empruntée par le *Sarimanok* et la « *2003 Boro Budur ship expedition* ». Les pirogues à balanciers doubles étaient redescendues le long de la côte africaine jusqu'au Mozambique.

D'autre part, je notai qu'il existait entre la côte ouest de Madagascar - et à un moindre degré les Comores - les Célèbes, la Nouvelle Guinée, la Nouvelle-Zélande et Ceylan une continuité illustrée par des affinités entre le gréement typique de la zone mélanésienne, la Polynésie et le Sud-ouest de l'Océan Indien.

Autre curiosité, les Merina et les dernières vagues d'émigration étaient passés par le nord et n'avaient pas contribué à fixer de «traces» de type d'embarcations austronésiennes sur la côte est. Par contre la côte ouest en gardait des souvenirs avec les Vezo. J'en tirai les conclusions que les relations entre les Austronésiens et l'ouest de l'Océan Indien s'étaient étalées sur trois périodes : la première, à une époque très reculée, avait touché le sud de Madagascar et le sud de l'Afrique. Elle était essentiellement mélanésienne et venait de la région du golfe de Papouasie. Il y avait donc eu une remontée du canal de Mozambique et les M'tepe étaient peut-être à la croisée de la rencontre de cette influence et de celle des navigateurs venus du Nord de l'Océan Indien. Les traits identifiant cette venue se retrouvent à travers l'originalité culturelle des Vezo.

La deuxième avait concerné le nord de Madagascar et la zone africaine située entre Rhapta et Opone. Elle concernait des groupes humains de la région des Célèbes et de Java intéressés par le commerce des épices. Eux aussi étaient venus en droite ligne.

La troisième était passée par le sud de l'Inde et la région arabo-persane avant de redescendre vers le nord de Madagascar et la côte africaine. Elle s'inscrivait dans le cadre des échanges commerciaux et humains entre les grands centres de rayonnement. Mais les textes s'y rapportant, confrontés à la tradition orale, laissent penser qu'elle correspondit aussi à une colonisation de peuplement programmée et plus ou moins achevée. Les vagues migratoires arrivées par le nord étaient postérieures à la

généralisation des boutres entraînée par l'expansion des marines perse, arabe et indienne sur la quasi-totalité de l'Océan Indien.

Au risque de décevoir ceux qui seraient tentés par l'image emblématique de navires du type de celui du bas-relief de Boro Budur, j'avance que les moyens de transport utilisés par ces migrants furent probablement des *odam*, *pattamar* ou *bathera*<sup>1</sup>, types de navires qui, sous la double influence de la Chine et des Indo-musulmans avait adopté la construction de la structure à quille et membrures habillées et avaient abandonné les balanciers devenus superflus, voire encombrants.

Embarqués sur des navires persans ou indiens<sup>2</sup>, les marins austronésiens avaient certainement apporté une précieuse contribution à l'art de la navigation hauturière, mais ils n'avaient pu répandre la technique de construction de pirogues indonésiennes. Car, pour laisser trace de son savoir-faire en matière de construction nautique, il faut en avoir eu l'initiative et la maîtrise. Ainsi, la pérennité de l'emploi de pirogues océaniennes sur la côte ouest malgache et leur absence sur la côte est pouvait vouloir dire que leurs utilisateurs étaient arrivés par le sud bien avant cette dernière période<sup>3</sup>.

Mais la tendance n'avait jamais été d'envisager ce raisonnement. Même les initiateurs de la tentative du *Sarimanok* avaient été, par l'ensemble de la documentation disponible, intellectuellement marqués par l'impossible contournement de la Grande Ile par le sud. Cette traversée, organisée avec une rigueur et une honnêteté irréprochables m'ouvrit les yeux sur la difficulté de l'homme moderne cultivé à avoir une réflexion échappant à l'inféodation à la pensée dominante de son temps. Avec la plus grande sincérité, Bob Hobman, dont l'objectif était de refaire la route en principe empruntée il y a deux mille ans par les premiers austronésiens, avait été dirigé par ses lectures sur Boro Budur et son fameux bas-relief. Il s'en était inspiré pour construire le *Sarimanok*, prêtant le flanc à l'accusation d'anachronisme. Sur la lancée, il était parti de Bali et n'était pratiquement jamais descendu au dessous de

---

<sup>1</sup> Voir, supra, page 423, note 1.

<sup>2</sup> Claude ALLIBERT, *Les mouvements austronésiens vers l'Océan Indien occidental*, op. cité, pages 64 à 66.

<sup>3</sup> Voir cartes pages 389, 390, 391, 392.

la latitude des Cocos, soit 10 degrés Sud, sans doute parce qu'il avait lu Pline et son passage sur Rhapta. Puis, par souci d'objectivité et de respect pour l'histoire des Zafiraminia, il avait pris comme point d'arrivée le Cap d'Ambre.

Mélanésiens, populations du sud de Madagascar et de l'Afrique et passerelles linguistiques.

La présence le long du littoral nord de l'Océan Indien d'Indonésiens enrôlés comme navigateurs dès le IV<sup>e</sup> siècle, et même avant, par les Perses et les Arabes constituait un véritable fil d'Ariane menant à la question du mystère des Waqwaq. Les Indonésiens de toute la zone allant de Sumatra à Bornéo étaient en effet connus<sup>1</sup> et n'étaient pas désignés du nom de Waqwaq. Les austroasiens qui étaient en relation avec les Waqwaq de la partie de l'Afrique située au dessous du pays des Zendj et qui étaient assimilés à ces derniers par certains géographes arabes n'étaient-ils donc pas des Mélanésiens plutôt que des Indonésiens ? Mais comment vérifier ?

Je me dis que j'avais une mince chance en cherchant dans le vocabulaire des langues de la région des traces de cet éventuel contact. En fait je n'étais sûr de rien. Aucune chronique, aucun vestige architectural, aucune fouille pour m'aider à retrouver un contact qui eût pu exister il y a près de deux mille ans.

Je me souvins alors qu'à La Réunion, après la deuxième guerre mondiale, nous avions adopté, sous leur nom de marque, un certain nombre de produits innovants qui avaient apporté une forme de révolution dans notre vie : *frizidèr*, *flitos*, *koltar*<sup>2</sup>... De ces mots que nous nous étions appropriés et que nous avions prononcés à notre manière il en est resté un qui, dans la population agricole, avait été tellement intégré qu'il n'est détrôné que depuis peu chez les dernières générations scolarisées et urbanisées, c'est *katerpilar*, souvent réduit à *kater*.

---

<sup>1</sup> Alors qu'il rentrait en Chine au début du V<sup>e</sup> siècle, le pèlerin bouddhiste chinois, Fa-Hsien, passa par l'île hindouisée de Java (*She-Po* dans son récit).

<sup>2</sup> Réfrigérateur de la marque « *Frigidaire* », insecticide de la marque « *Fly-tox* », mot anglais « *coaltar* » inscrit sur les fûts de goudron, tracteur à chenilles de la marque « *Caterpillar* ».

Il me fallait donc, suivant cet exemple, retrouver des survivances linguistiques d'un espace de rencontre et d'échanges culturels entre les groupes humains qui m'intéressaient pour étayer mon hypothèse. Il fallait imaginer ce qui avait pu constituer un apport décisif et jouer le rôle de passerelle entre les deux groupes.

La relation entre les Austronésiens et les Sud-Africains s'étant faite par la mer, je me mis en quête de termes empruntés sur ce thème et en particulier les noms désignant une pirogue. Je cherchai donc les traces de la pirogue dans le vocabulaire de plusieurs langues africaines. *Laka* n'existe pas. La pirogue était connue sous le nom *umkumbwi* dans la langue zoulou et *isikhephe*<sup>1</sup> chez les peuples parlant le xhosa. Car la pirogue était connue ici, comme c'était le cas chez tous les peuples. Les Khoikhoi aussi bien que les Bantous la connaissaient. Mais si le boutre était connu des Malgaches, des Comoriens et des Africains de la côte fréquentée par les Arabes sous le nom de *sambo* ou *sambuq*, les Zoulous et les Khoikhoi ne le connaissaient apparemment pas.

Par contre, il existait en xhosa un autre terme pour désigner un bateau autre que la pirogue simple : c'était *inqanawa*. Or, je retrouvai le mot dont il était un emprunt : c'était le terme *motu akona* désignant la grande pirogue double utilisée pour les voyages lointains. Ainsi, ceux qui avaient traversé l'océan en droite ligne depuis le golfe de Papouasie jusqu'à la côte sud-africaine en dessous de Maputo c'étaient les Motu, les Maïlu, et l'utilisation de la pirogue double en témoignait<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> Y a-t-il une parenté entre *m'tepe* et le xhosa *isikhephe*, le zoulou *umkumbwi* et le swahili *m'tumbwi* ? Je le pense. Mais le rapprochement que je fais demande à être critiqué par des spécialistes.

<sup>2</sup> Les pirogues multiples furent-elles aussi utilisées par les marchands d'épices qui arrivaient jusqu'à Rhatpa ? On peut en émettre l'hypothèse car le terme latin *ratis* employé pour décrire leurs embarcations fait la part de l'ambiguïté sur le type d'embarcation que rencontra l'auteur du Périple. En effet, à la différence du mot *nāvis* qui désigne le navire classique, *ratis* signifie *bateau* mais aussi *radeau*. Or, les *akona*, et plus encore les *lākatoï*, différaient des embarcations utilisées dans le monde méditerranéen par cette conception héritée du concept de radeaux.

Ce qui avait été considéré comme une aberration - la traversée de l'Océan Indien par les Vezo sur leur *laka* à balancier simple - avait été possible parce qu'ils avaient utilisé des *laka vata hamba*, équivalents en malgache à des *akona*. L'hypothèse fut bien avancée mais non étayée par des arguments techniques irréfutables. Pourquoi? Sans doute parce que ses tenants privilégièrent l'affirmation sentimentale<sup>1</sup>. Les démonstrations des spécialistes, toutes plus argumentées les unes que les autres, l'avaient emporté sur l'intime conviction de ceux qui voulaient transgresser le cadre fixé par les postulats de la recherche convenue.

Il restait quand même que les emprunts faits aux Motu par les ancêtres des Africains parlant aujourd'hui le *xhosa* ne signifiaient pas obligatoirement que les utilisateurs de pirogues doubles et les Vezo étaient les mêmes. Il fallait trouver des traces de contact entre ces derniers qui habitaient sur la côte ouest malgache et les utilisateurs du mot *inqanawa*. Il n'y en avait apparemment aucun. L'époque où avait pris place cette expédition étant certainement antérieure à la fondation des grands royaumes d'Afrique australe, il était quasi impossible de faire appel à des traces archéologiques conséquentes. D'autant plus que les contacts n'avaient peut-être pas été motivés par une quelconque activité commerciale structurée. De plus, si le peuple africain concerné était *khoikhoi*, son mode de vie pastoral caractérisé par l'habitat itinérant rendait difficile le repérage d'endroits où s'étaient accumulées des traces d'un échange, d'une influence de savoir-faire dont on pouvait trouver des échantillons de l'autre côté du canal de Mozambique.

Il ne me restait pour mon hypothèse qu'une espèce de jeu à tiroirs limité à trois éléments : La pirogue double *akona*, le terme *inqanawa* désignant un bateau autre que les pirogues déjà connues dans la langue bantoue influencée par les langues *khoisan*, et puis une maquette de pirogue double *vezo*<sup>2</sup>.

Mais, même si la passerelle était fragile, elle existait. Et parce qu'elle avait été trouvée dans des emprunts lexicaux au groupe qui apportait de la nouveauté, je me mis à chercher dans ce domaine.

---

<sup>1</sup> Voir, supra, page 398 , note 2.

<sup>2</sup> La technique est encore utilisée sur la Mangoki pour le transport de monoxyles fabriqués très loin à l'intérieur des terres. Voir aussi supra, page 421, note 3.

Une bonne connaissance des deux groupes et de leurs apports respectifs m'eût grandement aidé. Mais je ne savais même pas à qui j'avais affaire. Je ne savais rien des Maïlu, ni des Motu, ni des Khoikhoi et encore moins des San qui, dans toute la documentation que je parcourais, étaient fantomatiques.

Du côté de Madagascar, je n'avais pas plus de chance. Les historiens et ethnologues avaient tous fait descendre les hommes du nord, même les Tandroy. Ces derniers avaient, disait-on, des coutumes et une langue originales. Mais des travaux sérieux d'ethnologie<sup>1</sup> avaient reconstitué, à travers la tradition orale d'un clan, leurs origines chez les Sakalava qui, bien sûr, partis du Nord, étaient venus jusqu'au Sud profond. Je cherchais donc à l'aveuglette. Et c'est encore à Beaujard que je dus une découverte intéressante.

Alors que des historiens<sup>2</sup> avançaient comme signe évident de l'identité du Sud-ouest malgache le fait que le terme correspondant à « *homme, personne, être humain* » n'était pas « *olo, olona* », comme dans le reste de Madagascar, mais « *ondaty* », je trouvai chez Beaujard une référence étymologique qui me parut curieuse. Partant de « *ònna* »<sup>3</sup> qui en dialecte tanala signifie « *une personne* » et qu'il rattachait à l'iban « *sun* » et au seletar « *uun* », il passait en revue différents termes malgaches contenant cette racine « *on* » et, parmi eux, citait « *ondàty* ».

Si, dans un ensemble rattachant à l'Indonésie tous les termes malgaches cités, l'explication était logique, elle proposait comme conséquence que le malgache n'était pas la seule langue du Sud-ouest de l'Océan Indien ayant été influencée, au moins partiellement, par les langues d'Indonésie. En effet, en xhosa et zoulou, « *indoda* » désignait l'homme. Et il se prononçait « *ín-dvodza* » en swazi. Enfin, j'avais lu que les Khoikhoi avaient été appelés Hottentots à cause de la formule d'accueil « *hatitau* » dont

---

<sup>1</sup> Georges HEURTEBIZE, *Histoire des Afomarolahy (Extrême-Sud de Madagascar)*, Editions du C.N.R.S., Paris, 1986.

<sup>2</sup> Jean-Pierre DOMENICHINI et Bakoly D. RAMIARAMANANA . *Histoire de Madagascar* www. Clicanoo.com

<sup>3</sup> Philippe BEAUJARD, *Dictionnaire Malgache/Français, Dialecte Tanala, Sud-est de Madagascar, avec recherches étymologiques*, op. cité, page 521.

ils usaient abondamment<sup>1</sup>. L'apparentement de tous ces termes ayant le même sens que le tandroy « *ondàty* » me paraissait évident. Autre intérêt de cette curiosité, si le zoulou et le swazi étaient classés dans la famille des langues bantou, les Khoikhoi parlaient encore au XVIIe siècle une langue à clics du groupe Khoisan, et le Xhosa, bien qu'appartenant au groupe bantou était encore de nos jours fortement influencé par les langues khoisan.

Je pouvais à présent oser une hypothèse: des hommes partirent, il y a bien longtemps, de la région de l'actuelle ville de Port Moresby sur la côte Sud-est du golfe de Papouasie. Ils traversèrent le détroit de Torres, s'aventurèrent tout droit vers l'ouest. A Madagascar, ils touchèrent terre probablement dans une zone comprise entre la rivière Mananara et la rivière Onilahy. Ils continuèrent jusqu'à un point de la côte africaine située entre le Limpopo et Mossel Bay.

Les arrivants impressionnèrent avec leur type de bateau totalement différent des *isikhephe* et *umkumbwi*. Son nom d'origine *akona* fut adopté avec la prononciation *inqanawa* par les peuples vivant au bord de la mer et ayant le plus de contact avec les arrivants. A cette époque, les Zoulou avaient-ils déjà rencontré des Khoikhoi qui partageaient encore la totalité des espaces au sud du Vaal avec les San ? Les Khoikhoi avaient le terme *hatitau* pour désigner « *l'être humain, l'homme* ». Le terme fut adopté et prononcé ici et là *indoda*. Le signe de reconnaissance fut probablement *hatitau* ou *indoda* et c'est ce mot de trois syllabes qui fut adopté par l'ensemble des interlocuteurs. Cette supposition en entraîne une autre : le passage de groupes humains en contact par les termes *indoda*, *hatitau* et *ondaty*<sup>2</sup> d'un côté à l'autre du canal de Mozambique.

---

<sup>1</sup> « In 1620 a French commander reported, among many other things, that the « *usual greeting* » of the Cape people was « to dance a song, of which the beginning, the middle and the end is *hautitou* » Emile BOONZAIER et alii, *The Cape Herders, a history of the Khoikhoi of Southern Africa*, page 1.

<sup>2</sup> La réserve majeure qui pouvait être opposée à cette hypothèse, c'est que bien des Vezo n'utilisaient plus aujourd'hui le terme *ondaty* mais *olo*. Ainsi, Koechlin, suivant des Vezo de la région de Morondave notait déjà, en 1975, des faits de langue sakalaves. Certes ! Mais est-il encore possible de classer les Vezo sur le critère de la langue ? Les connexions entre les Vezo, les Mahafaly, les Sakalaves de l'ouest, les Tandroy, mais aussi l'évolution vers une unité

### Aspects techniques de la traversée.

Belle hypothèse ! Mais n'avais-je pas perdu de vue la traversée elle-même ? Un si long voyage sans escale et surtout sans préparation était inimaginable pour tout historien qui avait découvert la navigation au long cours à travers l'aventure portugaise. Et pourtant ! Il eut bien lieu. Mettons à la décharge des historiens qui en récusèrent la crédibilité la méconnaissance du comportement des hommes privés d'eau douce pendant deux ou trois mois.

Longtemps après qu'il eut mené à bien son expérience de survie et qu'il en eut divulgué les résultats dans des conférences, débats et publications, Alain Bombard soulignait avec stupéfaction que des aréopages de savants s'interrogeaient encore sur le problème : « en cas de manque d'eau douce, faut-il ou ne faut-il pas boire de l'eau de mer ? »

« En 1966, écrivit-il, l'*Organisation mondiale de la Santé* fit une déclaration formelle, mettant en garde qui que ce fût contre le danger qu'il y avait à boire de l'eau de mer. Une phrase me stupéfie : « ne pas boire de l'eau de mer, même mêlée à n'importe quelle quantité d'eau douce. » ! Je ne mets pas en doute l'honnêteté et la compétence de savants, comme Henri Laborit, qui ont signé cette décision, mais je ne comprends pas ! »<sup>1</sup>

Distorsion entre la réalité vécue et les modèles théoriques auxquels s'accrochent les spécialistes. Le livre d'Alain Bombard présentait l'inconvénient d'avoir communiqué au grand public les conclusions d'expériences menées par un « hérétique », hors des milieux sérieux de l'université. Il était donc irrecevable, même si

« A l'arrivée, l'examen médical n'a montré aucun signe de maladie par défaut de vitamines. Le plancton m'a donc donné sa vitamine C. Je n'ai eu de l'eau de pluie qu'après vingt-trois jours. J'ai donc prouvé... »<sup>2</sup>

Cette expérimentation de Bombard confirmait ce que bien des observateurs avaient constaté chez des groupes humains composant

---

linguistique de Madagascar ont gommé les particularismes propres à chaque dialecte au profit de la langue dominante.

<sup>1</sup> Alain BOMBARD, *Naufragé volontaire, sans vivres sur l'atlantique*, Arthaud, Paris, 1970, page 284.

<sup>2</sup> Idem, page 266.

avec la mer depuis plusieurs générations. Décrivant les conditions de vie des marins de boutres, Hawkins soulignait que

*« Lorsque le voyage dure plus longtemps que prévu, on remplace, dit-on, par de l'eau de mer ce qui manque dans le réservoir d'eau douce. »<sup>1</sup>*

Or, l'un des points de ressemblance entre les Bajaus et les Vezos que Dahl prit en compte est l'accoutumance à l'eau saumâtre, voire salée.

Prenant comme référence les Bajaus, Dahl remarquait que:

*« They were so accustomed to brackish water that they could drink it without injury. »<sup>2</sup>*

Et il était encore plus explicite dans la description qu'il donnait de cette caractéristique chez les Vezos qu'il connaissait bien :

*« I know of a village that has water so brackish that other people cannot drink it. When the Mlg pastor visits the congregation there, he has to bring sweet water with him, and he cannot eat the sweet potatoes that they grow in their salty soil; they taste salty instead of sweet. But the Vezo inhabitants drink the water and eat the salty tubers without ill effect. »<sup>3</sup>*

Cette accoutumance à l'eau de mer, qui n'a rien à voir avec sa consommation exceptionnelle en cas d'absence d'eau douce, ne s'était probablement pas faite en un jour. Sous la pression de la survie, l'adaptation de l'organisme à la mer avait trouvé un contexte plus incitatrice dans les petites îles, zones plus fragilisées par la montée des eaux, que sur des terres aussi immenses que l'Australie, les îles de Java, de Bornéo, Sumatra ou de Nouvelle Guinée.

Quant à la nourriture, aussi bien Bombard que Tavae<sup>4</sup> ont fait la démonstration qu'il était possible de subsister pendant très longtemps en mer grâce aux seuls produits de la pêche.

---

<sup>1</sup> Clifford W. HAWKINS, *Les boutres*, op. cité page 33.

<sup>2</sup> Otto DAHL, *Migration from Kalimantan to Madagascar*, op. cité, page 94.

<sup>3</sup> Idem, page 99.

<sup>4</sup> Tavae RAIOARA, en collaboration avec Lionel Duroy, *Si loin du monde*, Ohéditions, 2003.

### La surprenante route du retour vers le golfe de Papouasie.

La survivance des coutumes de peuple de la mer chez les Vezo fut, pour moi, à un autre niveau, source d'interrogation : un seul groupe de navigateurs, au demeurant en nombre limité, pouvait-il, dans son voyage sans retour à sa terre d'origine, survivre culturellement pendant des siècles ? Je ne pensais pas que cela fût possible. Il fallait que le contact s'établît pendant un temps suffisamment long entre les deux pôles pour qu'il y eût continuité. Il y avait eu obligatoirement des va-et-vient et cela avait laissé des traces dans le vocabulaire essentiel à la communication entre les arrivants et les autochtones.

Si les Mélanésiens étaient venus sur des pirogues doubles, comment étaient-ils retournés à leur point d'origine ? Car il était obligatoire qu'il y eût plusieurs visites. Ils n'avaient pu emprunter la voie nord passant par les côtes du sud de l'Inde et de l'Arabie. Aucune chronique ne faisait état de leur passage par les ports de la route classique fréquentés par les navires romains ou indiens. De plus, il serait resté les traces de l'influence de leurs embarcations. Les navigateurs étaient donc retournés vers leur point de départ en coupant droit à travers l'océan comme ils étaient venus.

Cette hypothèse me parut d'abord extravagante. En effet, les vents dominants et le courant sud équatorial étaient favorables à un trajet d'est en ouest mais pas à des traversées en sens contraire. La seule voie possible et techniquement praticable était celle que favorisaient les vents d'ouest. Et si les Austronésiens étaient venus jusqu'à la côte est de l'Afrique dans les régions plus méridionales que le Limpopo, ils avaient pu rattraper les vents d'ouest après s'être laissé entraîner vers le sud par le courant des Aiguilles. S'ils avaient pu faire le trajet aller dans des conditions favorables, ils avaient également pu faire le retour. Mais tout cela était bien théorique car je n'avais aucune preuve. Je ne repris cette idée que lorsque j'eus sous les yeux un témoignage qui, apparemment, n'avait attiré l'attention d'aucun historien.

Repassant en revue mes fiches de lecture, je tombai en effet en arrêt sur un passage d'Ibn Rusteh, auteur du IX<sup>e</sup> siècle, qui m'intéressa au plus haut point. Ce géographe que j'avais négligé parce que la présentation que j'en avais eue avançait qu'il avait

seulement « exploité l'ouvrage d'Ibn Khurdadhbih<sup>1</sup> », faisait état des routes possibles reliant l'Afrique méridionale et l'Indonésie.

« Quiconque veut aller au Zabadj se dirige vers l'est jusqu'à ce qu'il atteigne Kalah et de là le Zabadj. On ne prend que cette route-là, car si l'on traverse le Zabadj pour se rendre à la côte des Zendjs, on arriverait à la région des Ténèbres, car la lumière solaire n'apparaît que six heures par jour. C'est pour cela qu'on prend la direction de l'orient de la mer de l'Inde jusqu'à Kalah, puis on infléchit sa route vers l'occident pour parvenir au pays des Zendjs.»<sup>2</sup>

J'étais d'autant plus intéressé par le témoignage que le sérieux de l'auteur ne pouvait être mis en doute. En effet, comme le soulignait Gaston Wiet dans l'avant propos<sup>3</sup>, il avait ailleurs fait état d'autres informations sur lesquelles il émettait des réserves. Et dans

---

<sup>1</sup> IBN KHURDĀDHBIH, *Kitab al-Masālik wa'l-mamalik*, traduit par Barbier de Maynard, in journal asiatique, 6 série, t. 5, 1865.

<sup>2</sup> Abû Alî Ibn Omar IBN ROSTEH, *Al-A'laq al-nafisa*, traduction de Gaston Wiet, le Caire, 1955, page 97. Une traduction faite en 1967, ne donne pas l'équivalent de « On ne prend que cette route-là, car... ». Il y est écrit exactement : « *The land of Zābaj is at the far extremity of the Eastern Sea. Those who wish to go to Zābaj, go east as far as Kalah and hence come to the land of Zābaj . In passing by Zābaj in order to reach Zanj (East Africa) one must pass through the region of darkness, where the sun only appears for six hours in the day.* » (Abu Alî Ibn Omar IBN ROSTEH et KITAB AL BOLDAN ... Editio secunda photomechanice iterata) Lugduni Batavorum, E.J. Brill, 1967, *Bibliotheca geographorum arabicum pars septima*.

<sup>3</sup> « Pour la muraille de Gog et Magog, Ibn Rusteh se retranche derrière Ibn Khurdadhbih, ce qui lui fournit une appréciation d'une belle sévérité (pages 167-172): « *Nous avons, dit-il, transcrit ce récit pour qu'on se rende compte des confusions et des exagérations qu'il contient, car on ne peut guère ajouter foi à de pareilles sornettes* ». La description d'Ispahan (pages 175-189) permet d'ailleurs à Ibn Rusteh de formuler une opinion sur ses sources. Il met l'accent sur toutes les difficultés qu'il a rencontrées pour « *redresser les renseignements avant de les accepter* ». Mais il n'ignore pas qu'on ne peut pas lui tenir rigueur, car « *cette enquête aurait été malaisée pour quiconque aurait poursuivi le même but, de sorte que personne ne peut m'adresser des reproches* ». Au sujet d'Ispahan, Ibn Rusteh élève le ton: « *J'y habite, et ce que je vais en dire est le fruit de mon expérience personnelle ou d'informations sur lesquelles il est impossible de broder* ». Extrait de l'avant propos de Abû Alî Ibn Omar IBN ROSTEH, *Al-A'laq al-nafisa*, traduit et commenté par Gaston WIET, op.cité page VII.

le cas présent, l'auteur ne faisait pas sien le choix de cette route australe. Mais le détail insolite était là et il interpellait. Car six heures de lumière par jour, en hiver, cela pouvait correspondre, conjugué avec une nébulosité importante, aux conditions de navigation rencontrées dans la région des 40e voire des 45e sud. Le fait que la route avait été évoquée était un indice de son existence... et que des navigateurs qui s'y étaient aventurés en étaient revenus.

Toutefois, ce qui aurait pu dérouter les chercheurs modernes, à la lecture de ce passage, c'est que la route qui va en droite ligne du Zabadj au pays des Zendjs suit le courant sud équatorial et n'emprunte les quarantièmes sud qu'au retour. Pour s'y retrouver, il fallait donc faire la part des choses : l'information avait été recueillie par des marchands arabes auprès d'autres navigateurs avec lesquels ils étaient en contact et qui, eux, empruntaient cette liaison. Ceci correspondait à ce que l'on savait déjà avec les épices venues de l'Insulinde jusqu'à Rhapta dès le début du premier millénaire, et donnait de la consistance à l'hypothèse d'un retour vers la côte ouest de l'Australie et la remontée jusqu'à la mer d'Arafura.

Limitant cependant les analyses des rares écrits qui en faisaient état, la récurrence du même a priori reléguait cette hypothèse au rang des affirmations absurdes. En tous cas, la logique excluait que des navigateurs omanais, gujarâtes ou cholas se fussent hasardés dans ce type de traversée. Leur univers économique, culturel et cultuel s'arrêtait à Sofala à l'ouest et à Sumatra à l'est. Quant à descendre dans le grand Sud ! J'imagine le choc provoqué chez les spécialistes du Moyen Âge de l'Océan Indien par une telle hypothèse ...

Même en ce début du XXIe siècle, les historiens n'osaient avancer des hypothèses sur la navigation dans cette partie de l'Océan Indien s'étalant au sud de l'équateur et baignant les côtes malgaches et l'île de Java. Plutôt, si, ils osaient. Mais c'était pour la faire commencer à la suite des Hollandais qui avaient ouvert à l'Europe « la route des quarantièmes rugissants ». Imaginer des hommes, avant eux, partant sur ces voies où le soleil ne brille que six heures par jour pendant l'hiver, les avait sans doute effleurés. Mais les freins idéologiques les ramenaient à des formules évasives

semblables à des galéjades qu'ils ne prenaient vraiment pas à leur compte.

Suivre les courses des flûtes, des cap-horniers, des catamarans géants, ça c'était du sûr ! La science nautique en avait fixé les conditions avec les membrures renforcées, le sextant, le chronomètre, les cartes marines, la radio, le téléphone et maintenant les photos satellites et le G.P.S., sans oublier la webcam. Mais avant!... Eux les hommes naviguant dans un univers d'images numériques, d'images virtuelles plus vraisemblables que les réelles, n'osaient pas imaginer d'autres hommes, qui plus était, «*des navigateurs aux techniques encore rudimentaires*», à la civilisation bâtie sur la pierre et le végétal, affrontant ces mers dont les recordmen des traversées océaniques n'osaient défier les caprices mortels que sous la vigilance d'une logistique presque sans faille. Ils n'osaient pas, tout simplement parce que la pierre et le végétal leur étaient devenus étrangers, et que l'idéologie sécuritaire avait limité leur perception du possible aux confins de leur bulle aseptisée et programmée.

Pourtant je n'en démordais pas et la question était simple : pourquoi Ibn Rusteh avait-il évoqué cette voie et quels en avaient été les utilisateurs ? Corrobore par l'étrange récit d'Auber, les informations d'Idrisi, l'auteur du *livre des Merveilles de l'Inde* et celui du *Périple*, son texte m'avait convaincu de la crédibilité de la piste, car je disposais d'une masse cohérente de données qui rendaient de plus en plus vraisemblable l'hypothèse. Je me mis donc à la recherche d'indices sur l'existence de la route du retour.

### Lardil et Kaurna Warra ou le passé remué.

Lorsque Ivaritji mourut en 1931, avec elle s'éteignit définitivement le peuple Kaurna<sup>1</sup> et il n'y eut plus personne pour témoigner de l'aventure humaine liée au mot « *yoko* ». Car *yoko*, pour ce peuple aborigène australien riverain de l'extrême Sud-est de l'Océan Indien, c'était la pirogue. A quoi ressemblait cette pirogue ? Je ne pus, hélas, disposer d'aucun document faisant état

---

<sup>1</sup> « Ivaritji, the last woman survivor, who died in 1931, provided much of our scanty knowledge of the Kaurna. » Extrait de <http://kaurna.tripod.com/>.

de sa description. Repoussé, dès le milieu du XIXe siècle, à l'intérieur des terres par la ville naissante d'Adélaïde, le peuple avait déjà, à cette époque, entamé sa lente agonie. Et l'effort des Révérends Teichelmann and Schürmann ne put que sauver de l'oubli sa langue, aujourd'hui morte, et ce mot *yoko* qui m'interpella pour son étrange coïncidence avec d'autres termes utilisés à des milliers de milles par d'autres peuples, eux aussi en contact avec le Grand Océan, pour désigner le même moyen de locomotion.

Outre cet intérêt linguistique, le terme *yoko* revêtait un intérêt majeur pour l'hypothèse du retour des Mélanésiens à leur point d'origine. Il était en effet la preuve que les intéressés avaient des contacts avec cette population de la région de l'embouchure de la Rivière Murray<sup>1</sup>. Ils en connaissaient donc la carte du ciel et les étoiles repères et surent, en découvrant les vents d'Ouest, qu'en s'aidant de ces étoiles, ils pourraient atteindre la côte sud-ouest de l'Australie.

J'espérai que ce signe, déjà très intéressant, ne fût pas le seul. Je cherchai donc, mais en vain, un mot, un seul autre, susceptible de renforcer mon hypothèse. Et je me rendis compte que le lexique, au moment où fut tentée son opération survie, n'était plus que le reflet du dernier souffle d'un peuple. Sur le point d'abandonner, je me mis à passer en revue les autres langues plus ou moins moribondes de la région, essayant de retrouver ne serait-ce qu'un terme-passerelle dans une langue parlée, sur un autre point du passage entre l'Afrique du Sud et le golfe de Papouasie. Cela faisait beaucoup de petits peuples, beaucoup d'îles et beaucoup de langues! Avec le handicap de l'extinction de nombre d'entre elles... Je me rendais compte, en effet, des conséquences que la colonisation de l'Australie et des îles annexes depuis le XIXe siècle avait eues sur les autochtones et leur culture. Lorsqu'il ne restait plus, ici et là, que quelques locuteurs âgés et isolés dans une population écartelée entre la clochardisation et l'acculturation, aucune des références dont ils étaient porteurs n'était plus sûre. Je le savais pour avoir vu, dans mon propre pays, tout un vocabulaire technique lié à des pratiques

---

<sup>1</sup> Mon enquête ne se résume qu'à un sondage portant sur les langues de rares peuples aborigènes d'Australie dont les lexiques figurent sur Internet.

traditionnelles disparaître en quelques années avec des bouleversements sociétaux profonds.

Mais il est dit que les miracles sauvent ceux qui croient. Dans le golfe de Carpentarie, sur l'île de Mornington, vivait une population de pêcheurs dont la langue, le lardil, n'était plus parlée que par une cinquantaine de personnes, probablement des vieux : autant dire une langue à l'article de la mort. Et cette langue était la seule langue à clics parlée ailleurs que dans la zone où subsistaient les langues khoisan. Et au milieu, quel hasard... le Grand Océan ! Cette anomalie avait-elle été analysée par les ethnolinguistes ? Pour le savoir, il m'eût fallu accéder à une bibliographie plus vaste que celle de la bibliothèque universitaire, en tout cas, une documentation sortant du champ de recherche de tous les linguistes auxquels j'avais eu accès jusqu'à présent. Je ne pouvais donc aller plus loin.

Cela ne m'empêchait pas de conforter ma conviction : oui, il y avait eu contact entre la Mélanésie, l'Afrique du Sud, la côte Sud-ouest et Nord de l'Australie. Oui, il y a bien longtemps, des hommes partis de la Mélanésie avaient emprunté la route du courant Sud-équatorial pour aller vers le sud de Madagascar et de l'Afrique. Oui, ils avaient profité des vents d'Ouest pour revenir à leur point de départ. Parce qu'ils étaient déjà descendus jusqu'à l'embouchure de la rivière Murray et peut-être même jusqu'au détroit de Bass, ils pouvaient naviguer à l'étoile et savaient qu'ils retrouveraient leur chemin.

Et sur la route de l'aller se trouvaient les Mascareignes. Elles furent connues dès cette époque, en particulier par les groupes humains qui, dans le Sud et le Sud-ouest malgache furent en contact avec les hommes venus de l'est. Il était inévitable qu'ils s'y fussent arrêtés. Certains groupes y séjournèrent-ils ? C'est plus que probable. Je pensai à ces découvertes troublantes faites à La Réunion à la fin du XXe siècle<sup>1</sup>. A une plus vaste échelle, la route directe fut probablement plus empruntée qu'on ne le pense. Lorsque les grands royaumes maritimes indonésiens, surtout ceux de Sumatra et de Java rayonnèrent jusqu'aux confins de la Nouvelle

---

<sup>1</sup> Voir, infra, le chapitre XXIX .

Guinée, l'information fit son chemin et remonta vers l'Inde, la Chine, les ports du Golfe Persique.

### Une datation est-elle possible ?

L'hypothèse le plus souvent formulée faisait remonter la première traversée des Austronésiens vers l'ouest de l'Océan Indien aux environs du début du premier millénaire. J'eus d'abord la tentation de penser à une période semblable au petit optimum du IX<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>. Je me ravisai cependant, car le phénomène n'avait peut-être pas eu le même effet bénéfique sur les conditions de navigation dans l'Océan Indien. Et s'il était logique d'admettre que le succès de la première traversée avait été redevable à des conditions climatiques particulièrement favorables dont les leçons avaient été retenues et appliquées aux suivantes, il fallait exclure les situations extrêmes. Mais comment le vérifier ?

Je fis appel à mes observations plus empiriques que scientifiques enrichies de témoignages de vieux paysans et, ces dernières années, de photos satellite. C'était, certes, insuffisant pour tirer une règle. Je pouvais toutefois m'en servir pour étayer l'hypothèse que je nourrissais sur la question.

Le voyage de découverte, j'en étais convaincu, avait été entrepris à une époque où les conditions étaient optimales pour la traversée directe de la mer de Timor au sud de Madagascar et à l'Afrique Australe. S'il avait pris place en été, les conditions les plus favorables penchaient pour une année plus froide que chaude avec des anticyclones assez actifs et des vents de sud-est soutenus. Mais dans ce cas, il ne fallait pas compter avec le courant sud équatorial. Trop haut, à son point de partage à partir de Rodrigues, il aurait contribué à une dérive nord plutôt que sud. L'idéal était qu'à partir de la division du courant sud équatorial en deux branches à la hauteur de cette île, le courant le plus fort et le plus large fût celui de la branche sud. En même temps, l'alizé devait être à dominante est-sud-est, voire est. Ceci laissait supposer que la course avait été entreprise au début ou à la fin de l'hiver austral, un hiver très doux, sans beaucoup de dépressions polaires importantes.

---

<sup>1</sup> Ce réchauffement avait permis la poussée scandinave vers le nord-ouest en libérant des glaces l'espace maritime du Groenland.

Plutôt que dans un été frais, le premier retour avait pu prendre place dans un hiver doux avec des anticyclones assez actifs et haut placés, mais sans ces trains de dépressions polaires dont les houles puissantes conditionnent une dérive précoce vers les zones de vents contraires.

Si les données sur les variations climatiques dont je disposais étaient insuffisamment précises en dehors des tendances centennales depuis 500 AC, elles devenaient, quoique limitées dans l'espace, quasi-annuelles à partir de l'an 780. Mais elles ne concernaient que l'Hémisphère nord<sup>1</sup>. Jouant donc, avec prudence, la carte de la corrélation entre les masses d'air des deux hémisphères<sup>2</sup>, j'écartai les périodes aux tendances extrêmes et conclus que l'événement avait pu se produire soit avant -500, mais cela relevait de la spéculation, soit entre les années - 100 et + 100<sup>3</sup>, ce qui était plus vraisemblable.

Pendant toute cette période et jusqu'en +250 environ, la route naturelle d'est en ouest dériva avec le courant sud équatorial vers le sud malgache et l'Afrique du Sud. Elle remonta ensuite, par intermittences plus ou moins longues vers le nord de Madagascar et la côte de l'actuelle Tanzanie.

A partir de 750 environ, jusque vers 1080, soit environ trois siècles, les conditions climatiques furent particulièrement favorables à la navigation sur la partie de l'Océan Indien au nord de 20° de latitude sud. Elles jouèrent un rôle non négligeable dans l'évolution importante des relations entre les grands pôles économiques et religieux du Nord de l'Océan Indien. L'expansion du royaume de Srivijaya entraîna l'absorption des petits peuples voisins et la fixation de relations plus suivies avec les zones de plus en plus larges de l'archipel indonésien. Ce fut ensuite la fréquentation de plus en plus importante et régulière de la route du nord allant de Sofala à Oman, Siraf et la côte sud de l'Inde. Plus décisives encore, les relations de plus en plus étroites entre l'Insulinde et l'Inde et plus

---

<sup>1</sup> Diagrammes réalisés à partir des données recueillies dans Emmanuel LE ROY LADURIE, *Histoire du climat depuis l'an mil*, Flammarion, Paris, 1983.

<sup>2</sup> Voir Emmanuel LE ROY LADURIE, *Histoire du climat depuis l'an mil*, pages 128, 129.

<sup>3</sup> Voir, supra, pages 388 à 395, la présence de navigateurs austronésiens signalée dans le Périple de la mer Erythrée et le Livre des Merveilles de l'Inde.

tard la péninsule arabique, par suite des affinités religieuses et des échanges économiques, drainèrent la quasi-totalité du trafic vers le nord.

Seuls empruntèrent la route en droite ligne les bateaux venant de Java et de sa zone d'influence. Si les conditions météorologiques favorisaient la navigation sur le Nord de l'Océan Indien, elles rendaient la route du retour par le sud aléatoire, voire périlleuse. Le paragraphe qu'Ibn Rusteh lui consacra à la fin du IX<sup>e</sup> siècle le fut, sans doute, à titre d'information, alors qu'elle avait été abandonnée depuis quelques années déjà, entre 830 et 850, période de conditions extrêmes dans le grand Sud. La voie du retour par le sud n'étant plus utilisée, les informations fournies par les marins sur les régions économiquement peu intéressantes situées au sud du Limpopo ne parvinrent plus jusqu'aux géographes arabes. L'Océan Indien qui, dans leurs écrits, avait été jusqu'alors ouvert sur le sud, devenait de plus en plus l'objet de spéculations sans grand rapport avec la réalité<sup>1</sup>. Recul remarquable que Codine souligna :

« Seulement on peut s'étonner que Massoudi et Albateny, au dixième et au neuvième siècle, ayant porté le continent africain jusqu'au-delà du 25<sup>e</sup> degré de latitude sud, Albyrouni<sup>2</sup>, au onzième siècle, le limite à quelques journées au nord de la ligne équinoxiale. »<sup>3</sup>

---

<sup>1</sup> L'illustration la plus parlante est la carte d'Idrisi dans laquelle les îles parsemant l'Océan Indien ont été l'objet de bien des spéculations d'historiens modernes.

<sup>2</sup> Al Battanī (858-929), Mas'ūdī (871-956), Al Bīrūnī (973-1048)

<sup>3</sup> Jules CODINE, Mémoire de la mer des Indes, op. cité, page 21.

## Chapitre XXIX

### DES CHERCHEURS S'INTÉRESSERONT-ILS UN JOUR À CE POINT D'HISTOIRE?

Traces archéologiques effacées, sites banalisés et compromis : trente ans de déni archéologique.

Ainsi, il y avait une relation étroite entre une meilleure connaissance du passé lointain des pays habités du sud-ouest du Grand Océan et celui de l'archipel des Mascareignes réputé inhabité jusqu'au XVIIe siècle. La contribution des îles était peut-être indispensable à une recherche débarrassée de présupposés hérités de l'idéologie de la période coloniale. En l'absence de documents écrits, voire de vestiges monumentaux, l'archéologie était une discipline indispensable.

J'avais deux raisons d'être intéressé par le rapport final de la rencontre de 1974 des experts de l'UNESCO<sup>1</sup>. Parmi les participants figurait en effet un universitaire en poste à La Réunion.

---

<sup>1</sup> « Le peuplement des îles, (Maurice, Rodrigue, Réunion, Seychelles). Le colloque n'a pas accepté comme hypothèse de travail décisive que ces îles n'ont connu aucun peuplement avant l'installation des Européens aux XVIIème - XVIIIème siècles. Les experts, dans leur majorité, souhaitent que l'enquête soit menée par tous les moyens possibles, qui permettra d'apporter une réponse claire et scientifiquement fondée à cette question: des voyageurs, de quelque point qu'ils soient venus, n'ont-ils pas abordé ou vécu dans ces îles avant le XVIIème siècle? Les informations archéologiques (Réunion) sont sur ce point encore très peu nombreuses et peu éclairantes. L'abondance d'une végétation qui recouvre très rapidement tout vestige non construit, la possible modification, même faible, des niveaux marins à l'époque historique rendent la recherche difficile. Il convient de n'y pas renoncer pour autant.» Jean DEVISSE, rapport final de La Réunion d'experts du comité scientifique de l'U.N.E.S.C.O. sur « les contacts historiques entre l'Afrique de l'Est et Madagascar d'une part et l'Asie du sud-est d'autre part, par les voies de l'Océan Indien », 1974, pages 583, 584.

Et puis, les constats que j'avais faits, tant en ce qui concernait l'Ancien Puits que la présence de plantes (coco, canne, café, agrumes) ou d'animaux (singes et cabris) arrivés dans l'archipel avant la venue des Européens m'avaient amené à considérer que deux zones, l'une allant de Sainte-Suzanne à la Possession, et l'autre allant de Sainte-Rose à Saint-Leu, pour La Réunion et une zone allant de la Pointe Quatre Cocos à la Baie de la Grande Rivière Noire pour Maurice, pouvaient être considérées comme archéologiquement sensibles.

Je m'interrogeai pourtant sur la suite donnée à ce souhait, à La Réunion, en me remémorant le personnage de Bibique<sup>1</sup> et de sa chasse aux trésors qui fit les choux gras de la presse des années quatre-vingts. Son livre, à la faiblesse historique évidente<sup>2</sup>, témoignait d'un gâchis irréversible pour la recherche archéologique. Mais Bibique était dans l'air du temps. Je le vérifiai dans la presse que je parcourus à la recherche d'informations sur d'éventuelles découvertes insolites pouvant confirmer mes hypothèses.

En 1978, à Saint-Leu, des carriers mirent à jour de nombreux ossements humains enterrés dans un tumulus de sable. La presse locale<sup>3</sup> se fit écho de façon assez discrète de cet événement qui n'attira peut-être pas l'attention d'un public autre que les riverains du lieu de l'événement.

---

<sup>1</sup> Bibique, de son vrai nom Joseph Tipveau, est l'auteur d'un livre, *sur la piste des Frères de la Côte*, dont la première édition date de 1983 et la dernière, sous le titre de *La chasse aux trésors à la possession du Roy*, date de 1991.

<sup>2</sup> C'est ainsi, par exemple, qu'à la recherche du trésor de l'Indus, Bibique croit découvrir à Saint-Philippe, dans « *des BN – 3 en tout(...) gravés dans le basalte, à une centaine de mètres de distance, en partant du rivage...* » les marques auxquelles Bernardin Najeon de l'Etang faisait allusion dans le passage d'une de ses lettres « *par une combinaison étrange, les figures cryptographiques des corsaires donnent à ce point et mon nom BN...* ». En réalité il s'agissait de marques de mesurage faites par Nicolas Bonniot en vue de la régularisation administrative de 1817. Quant à la lettre du même Bernardin Najeon dans laquelle il serait fait allusion à Saint-Philippe de La Réunion, elle fut écrite le 20 floréal de l'an IX (10 mai 1800) alors que la commune de Saint-Philippe ne fut créée que le 1<sup>er</sup> juillet 1831. Voir Bibique, pages 67 à 78.

<sup>3</sup> « *Mystère à la Pointe-au-Sel à Saint-Leu, des ossements mis à jour* », article de Michel Lambert dans le Journal de l'Ile de La Réunion du 18 novembre 1978.

Les commentaires du journaliste qui relatait la découverte mettaient l'accent sur l'originalité de la sépulture et le mystère qui avait entouré le tumulus jusqu'à l'intervention des carriers. Quant à la nature de l'ossuaire, elle était l'objet de spéculations dignes d'intérêt. La thèse du cimetière désaffecté manquait de sérieux car elle est en contradiction totale avec les archives de Saint-Leu. Le premier cimetière, situé plus près de la ville, en deçà de l'actuelle croisée de la nationale et de la route du Piton,

*« avait été choisi à l'extrême de l'espace réservé aux emplacements de la ville, entre la ravine du Cap et celle de Bagatelle, près de la ravine du Grand Fond, à dix gaulettes[50 mètres] du bord de la mer ; on lui avait donné vingt-cinq gaulettes de face et onze gaulettes de profondeur. Le 26 décembre 1791, le nouveau curé vint en faire la bénédiction solennelle, et ce lieu de repos fut placé sous la sauvegarde d'une croix de douze pieds de hauteur... »<sup>1</sup>*

L'épidémie de variole de 1852 ne fit que 21 morts à Saint-Leu<sup>2</sup> et l'épidémie de choléra de 1858 qui, suivant la première hypothèse, avait été à l'origine de l'existence de l'ossuaire, épargna la commune et fut postérieure à la création de l'actuel cimetière. En tout cas, la coutume avait toujours été d'enterrer les victimes d'épidémies soit dans les cimetières existants, soit dans leur prolongement immédiat. Et le tumulus se trouvait à plus de trois cents mètres du cimetière de Saint-Leu.

Mode obligeant, le journaliste émit l'hypothèse de forbans enterrés par leurs compagnons à la suite d'un combat au large de Saint-Leu. Quels forbans ? Quel combat ? Quand ? On nageait en pleine atmosphère romanesque. Le journaliste concluait même son article sur une information alarmante : il était question de raser le tumulus. Cela ne se fit pas surtout parce que le respect provoqué par le mystère qui a toujours entouré l'ossuaire reste encore, à l'heure actuelle, sa meilleure protection, comme le constata l'ethnologue Manuel Gutierrez en 1999 :

---

<sup>1</sup> CHATEAUVIEUX M. (de), *Histoire de Saint-Leu*, 1865. page 23.

<sup>2</sup> Gilbert GERARD, *Les grandes épidémies à La Réunion pendant la colonisation*, Thèse pour le Doctorat de Médecine n° 804, Faculté mixte de Médecine et de Pharmacie de Rennes, 1969, page 19.

« Lors de nos discussions avec la documentaliste du Musée, nous avons évoqué le sens de nos recherches à Saint-Leu et l'apport de l'archéologie à l'histoire de La Réunion. La documentaliste nous a indiqué que pendant son enfance, ses parents lui avaient indiqué un certain nombre d'endroits de la région qui avaient un caractère tabou, sacré ou interdit. Il s'agissait de lieux par où il ne fallait pas passer ou s'aventurer la nuit. Parmi ces lieux, elle nous a indiqué un site près de la route qui va de Saint-Leu vers le sud de l'île. »<sup>1</sup>

Finalement, le lieu fut entouré de fils de fer barbelés et signalé par une pancarte portant l'inscription « *un ancien cimetière* ». C'est d'ailleurs sous cette qualification que je retrouvai sa trace dans un brouillon ou un double d'un rapport d'activité adressé au Ministère de la Culture par le délégué dans les fonctions de Directeur des antiquités de la région Réunion. Détail piquant, l'auteur de cette hypothèse d'

« *un rassemblement d'ossements issus d'un cimetière désaffecté* »<sup>2</sup> n'était autre qu'un historien, alors Vice-président de l'Université de La Réunion, et... qui avait été justement le représentant de la France à La Réunion d'experts de l'UNESCO de 1974. Je voulus donc en savoir plus en consultant son rapport d'intervention.

---

<sup>1</sup> Extrait de la page 5 du rapport de la mission de prospection archéologique organisée par le Groupe de Recherche sur l'Archéologie et l'Histoire de la Terre Réunionnaise (G.R.A.T.H.E.R.), sur le tumulus de Saint-Leu fait en octobre 1999 par Manuel GUTIERREZ avec le concours d'Eric KICHENAPANAÏDOU pour le compte du G.R.A.T.H.E.R., (archives du G.R.A.T.H.E.R.).

<sup>2</sup> « 4) La protection du tumulus de Saint-Leu. Découvert à la suite de l'exploitation d'une butte de sable par un entrepreneur, un ossuaire contenant de nombreux restes humains a été individualisé sur le territoire de la commune de Saint-Leu, à proximité de la route de nationale et de l'Océan. Les premières investigations aux archives et le recours à la tradition orale ont permis de proposer diverses hypothèses parmi lesquelles la plus vraisemblable est peut-être celle du rassemblement d'ossements issus d'un cimetière désaffecté. J'ai effectué quelques sondages et remis des échantillons à M. Brézillon pour datation éventuelle. Le site, dont l'accès a été interdit au public, a été entouré de fils de fer barbelés et placé sous la protection de la Municipalité et de la Gendarmerie. » Extrait du « *Rapport sommaire d'activité et de conjoncture pour l'année 1979* » adressé par M. Hubert Gerbeau à M. Delarozière le 30 décembre 1979.

Curieusement, aucun exemplaire du compte rendu n'existeit plus à La Réunion. Cela réveillait en moi de fâcheux souvenirs. Pendant longtemps, j'avais eu la conviction que la désastreuse mission initiée par le Ministère de la Culture en 1972<sup>1</sup> était un avatar du fonctionnement administratif. Et maintenant je commençais à penser que c'était le début d'une véritable action inavouée contre la prise en compte de l'archéologie comme discipline indispensable à la connaissance du passé de La Réunion.

L'impression se précisa lorsque, m'adressant à la Sous-direction du Patrimoine Archéologique<sup>2</sup>, j'appriis que Paris ne retrouvait aucune trace de la correspondance en question. Je téléphonai donc au délégué dans les fonctions de Directeur des antiquités de l'époque<sup>3</sup>. Il me répondit que n'étant pas archéologue, il avait eu un rôle plus administratif que technique, qu'il ne se souvenait pas d'avoir eu une réponse écrite de M. Brézillon sur les analyses, et pour les doubles de la correspondance, me dirigea vers le cul-de-sac de la D.R.A.C. où je butai contre l'alibi de l'incendie des archives en 1999<sup>4</sup>.

De ce fait, la découverte de 1978 devenait officiellement inexisteante et le tumulus n'étant daucun intérêt pouvait être rasé

---

<sup>1</sup> Voir, supra, page 299 et suivantes.

<sup>2</sup> Réponse de Madame Michèle Monnier, Sous-direction de l'Archéologie, à mes Lettres des 30 novembre et 22 décembre 2004 : « Monsieur, Comme je vous l'ai indiqué par téléphone, la Sous-direction de l'archéologie avait dans ses fonds le rapport de Suzanne Greffet-Kendig mais pas de trace d'une correspondance entre la sous-direction et Monsieur Gerbeau. Les services de la DAPA sont en période de déménagement et nous venons de verser les fonds des dossiers de sites archéologiques concernant La Réunion jusqu'en 2001 à la Médiathèque du patrimoine.... » Réponse mail 23 décembre 2004, 19h 02.

<sup>3</sup> Vacance téléphonique du 09/02/2005 à 17 h (heure de La Réunion)..

<sup>4</sup> Il est commun, à La Réunion, de couper court à toute entreprise de recherche sur le passé en opposant aux curieux le prétexte des « *archives détruites* ». Ce subterfuge est d'autant plus efficace que les archives ont effectivement subi de sérieuses coupes sombres : « rangement » de fonds dans une écurie, utilisation de documents comme emballage, découpage aux ciseaux et vol d'extraits de documents et à certaines époques, la destruction de pans entiers d'archives fut même organisée officiellement : à la fin du XIXe siècle, pendant la décennie 1960, et récemment, à la prison de Saint-Denis. Mais il faut rendre à César ce qui est à César : la vérité est aussi que cela chagrine les Réunionnais de consulter des archives et de trouver l'explication du passé. Comportement de peuple déculturé, honteux de son identité.

sans aucun recours possible. Or la preuve existait maintenant que le site n'avait été l'objet d'aucune investigation archéologique sérieuse.

Même la mission de Manuel Gutierrez n'avait été qu'une simple reconnaissance d'autant plus compromettante pour une recherche objective que ses conclusions écartaient, avant tout regard scientifique sans a priori, toute piste autre que celle d'un cimetière ne remontant pas au delà du XIXe siècle. C'est qu'il n'est pas facile pour un technicien, fût-il de grande valeur, d'échapper, lors de sa prise de contact avec l'île, au piège des grilles de lecture de la réalité du pays fournies par les natifs qui le prennent en charge ! Conduit sur les sites recensés par le G.R.A.T.H.E.R. et confronté au témoignage d'une riveraine, il se sentit probablement, en l'absence de connaissance solide du contexte historique, désarmé lorsqu'il se trouva devant le tumulus. Et j'interprétais sa proposition d'en faire un mémorial de l'esclavage comme une contribution morale plus que scientifique. Mais la recherche historique n'y trouvait pas son compte.

L'ethnologue avait-il en effet tenu compte du fait que La Réunion est orpheline de son histoire profonde ? Pour les besoins d'existence identitaire dans une société dichotomique, la bataille avait toujours fait rage entre ceux qui ne la voulaient qu'euro-péenne, blanche, catholique et exclusive et ceux qui, la ressentant india-océanienne, ne gardèrent de la complexité de cette réalité que les aspects les plus aptes à satisfaire la résistance à l'idéologie dominante. Développement, sur l'île, d'une lutte d'influence entre deux positions se voulant irréductibles et participant pourtant l'une et l'autre à la complexité de l'identité d'un peuple.

Le piège était, dans l'un et l'autre cas, tendu à ceux qui ne se reconnaissaient pas dans les valeurs dominantes. Car l'idéologie contestataire, en perpétuelle remise en cause, ne pouvait être conquérante, dans des groupes humains identitairement fragilisés, qu'en s'appuyant sur une mémoire jeune, en exacerbant les motifs de revanche. L'esclavage était là, à portée de mémoire familiale, de mémoire de quartier. C'est autour de sa réalité que se construisit l'imaginaire collectif des opprimés. Et quelle qu'eût été son identité historique, le tumulus de Saint-Leu, dans son mystère, ne pouvait

## *Des chercheurs s'intéresseront-ils un jour à ce point d'histoire ?*

échapper à ce contexte. L'analyse de l'ethnologue n'était donc juste que si la tradition était fidèle.

Mais cette tradition née dans la babel identitaire du milieu du XIXe siècle l'était-elle ? Ou alors s'était-elle accrochée à ce lieu en réaction à la tentative ethnocidaire qui visait les intéressés ? Ne l'avait-elle pas mythifié et tabouisé pour en faire une référence de puissance, au-delà des différences, des brimades, au-delà de la mort, comme avait été dans le cœur de bien des opprimés du pays la tombe de suppliciés ? Me revenaient en effet ces paroles troublantes d'un maloya,

« *Sitarane mon papa, , Sitarane mon monmon... »<sup>1</sup>*  
qu'un vieux Saint-pierrois me chanta un jour, en aparté.

Sans doute, en proposant de différer l'intervention archéologique, l'ethnologue avait-il conscience du dilemme : ou bien donner à l'identité culturelle sa chance et faire passer au second plan la recherche historique. Ou bien aller vers la vérité historique scientifique au risque de détruire une référence importante de l'identité d'un quartier.

S'il était à son honneur d'avoir choisi la première solution, je trouvai insoutenable l'idée qu'un peuple continuât à s'inventer une histoire que d'autres démoliraient sans complexe en se réclamant d'une pensée dominante. Forts de la remise en cause d'une éventuelle hérésie susceptible de la décrédibiliser, ceux-ci avaient toutes les chances de remettre en cause une fragile construction identitaire.

Et en admettant même qu'après observations et analyses sérieuses il n'eût été qu'une exception dans la pratique réunionnaise d'ensevelissement des morts, le tumulus méritait mieux qu'une clôture en barbelés. Car si telle fut sa réalité, ce fut vraiment une exception incompréhensible et digne d'analyse. En effet, jamais, même au plus fort des grandes épidémies, les Réunionnais n'entassèrent les morts à même le sol pour les recouvrir de sable et parachever l'œuvre par une protection de pierres.

---

<sup>1</sup> Sitarane faisait partie d'un groupe de marginaux qui avaient commis plusieurs vols et assassinats dans la première décennie du XXe siècle. Crimes horribles certes, mais dont les auteurs, et particulièrement l'engagé africain Sitarane, furent diabolisés par une presse raciste. Contrairement à l'effet escompté, après l'exécution de Sitarane, sa tombe devint l'objet d'un culte.

Si j'admettais qu'une culture historique européocentriste pouvait passer à côté de certains repères susceptibles de placer le tumulus sous les feux de la recherche, j'étais déçu par le fait que des historiens réunionnais n'avaient, à aucun moment, été interpellés par ce lieu de sépulture dont l'originalité intrigua pourtant le journaliste :

« *la Pointe au Sel était recouverte des forêts. Seul cet espace sablonneux devait être dégagé. Aussi y ont-ils déposé les corps pour les recouvrir de sable, formant une butte. À quelques centaines de mètres de là, les roches volcaniques ne manquaient pas. Ils firent la chaîne pour les placer sur le monticule afin de préserver la dernière demeure de leurs valeureux compagnons.* »<sup>1</sup>

Le rapprochement avec les tombeaux de différents endroits de la région du Sud-ouest de l'Océan Indien eût été inévitable: En effet, au pays Tandroy,

« *les populations non-tandroy qui autrefois ont vécu dans la région ont aussi laissé quelques tombeaux en pierre, les uns rudimentaires, les autres très élaborés. Les premiers sont de simples tas de cailloux longs de trois mètres environ, allongés en Est-Ouest ovales en section verticale comme en plan. Parfois on peut se demander s'il ne s'agit pas d'une construction parallélépipédique éboulée. Mais dans d'autres cas la forme originelle est certaine, en particulier quand les dalles sont disposées en écailles sur le tas de pierres...*

<sup>2</sup>

Dans certaines zones habitées par les Vezo,

« *Heaping stones over the dead is considered unusual in Betania, but is more commonly practised in Belo (whete a fence is nonetheless built around the stone mound) and is said to be quite common in Tulear; people of Betania see it as a practise of outsiders (vahiny).* »<sup>3</sup>

Enfin, comme l'inhumation de Saartjie Baartman en donne un exemple, c'est le cas des tombes traditionnelles Khoisan en Afrique du Sud:

<sup>1</sup> « *Mystère à la Pointe-au-Sel à Saint-Leu, des ossements mis à jour* », le Journal de l'Ile de La Réunion du 18 novembre 1978. dans ce passage de son article, Michel Lambert attribue l'initiative de ce tumulus à des forbans.

<sup>2</sup> Georges HEURTEBIZE, *Histoire des Afomarolahy (Extrême-sud de Madagascar)*, Editions du C.N.R.S., Paris, 1986. page 54

<sup>3</sup> Rita ASTUTI, *People of the sea : identity and descent among the Vezo of Madagascar*, op. cité, page 125.

*« Comme le veut la tradition de son peuple, sa dépouille fut d'abord lavée avec du sang d'animaux, puis revêtue d'habits traditionnels et purifiée par des herbes que l'on fit brûler selon la coutume khoisan. Ensuite, elle fut mise dans un cercueil de pin orné de deux couronnes d'aloë, et placée dans une tombe jonchée d'herbes traditionnelles et recouverte d'un cairn en pierre. »<sup>1</sup>*

En 1983, un nouvel ossuaire fut mis à jour à Saint-Pierre. Pas plus que pour le tumulus de Saint-Leu, il n'existe, à La Réunion, de trace du rapport que fit la conservatrice du Musée Léon Dierx, alors responsable de l'antenne archéologique<sup>2</sup>.

### La folklorisation de l'histoire de La Réunion: un vice rédhibitoire.

Lorsque le 29 septembre 1983 les terrassiers intervenant à Saint-Pierre sur le boulevard Hubert Delisle pour l'aménagement d'égouts découvrirent des restes humains, les réactions et initiatives qui suivirent firent la démonstration des conséquences de la légèreté des conclusions du rapport fait par le missionnaire du ministère de la culture en 1972.

C'est dans la confusion et un environnement peu favorable que l'archéologue fut amenée à intervenir sur le site. Si l'agitation médiatique permit, le temps de quatre articles<sup>3</sup> de donner l'illusion de l'intérêt porté par La Réunion pour son passé, l'excitation s'empara surtout de l'entreprise de travaux publics et des riverains qui voyaient d'un mauvais œil le travail de l'archéologue durer au-delà du temps mis par les autorités judiciaires pour écarter l'hypothèse de crimes récents.

L'inadéquation entre l'impatience des bâtisseurs et la préoccupation de l'archéologue, reprise par les journalistes à l'affût des moindres remarques faites au cours de son intervention, était

---

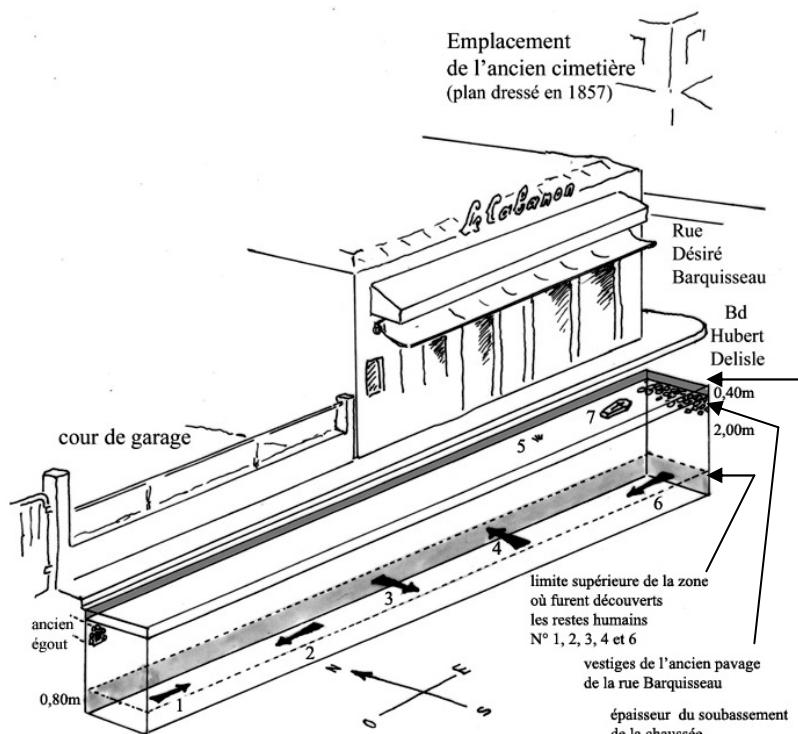
<sup>1</sup> Marie-Claude BARBIER, *Le rapatriement de la Venus hottentote*, ENS Cachan.  
<http://www2.univ-reunion.fr/~ageof/text/74c21e88-609.html>.

<sup>2</sup> J'eus quand même la chance d'en avoir la copie d'un double archivé à la Médiathèque du Patrimoine à Paris. Voir intégralité du rapport en annexe 2.

<sup>3</sup> Le Journal de l'Ile de La Réunion des 30 septembre: « *des ossements en pleine ville* », 1<sup>er</sup> octobre 1983: « *des squelettes complets* »; le Quotidien du 4 octobre 1983: « *des squelettes dans de curieuses positions* »; Témoignages du 7 octobre 1983: « *les ossements humains du Boulevard Hubert Delisle : des bizarries...* »

éloquente. Pour les uns, il fallait laisser les morts enterrer les morts, pour l'autre il fallait les faire parler !

Aucun historien à l'horizon pour rééquilibrer les enjeux. L'archéologue démarrait avec un handicap quasi insurmontable ! Personne ne pouvait en effet dire si les restes humains avaient été trouvés sur l'emplacement de l'ancien cimetière. Les archives incomplètes et la lecture approximative des plans y étaient pour beaucoup.



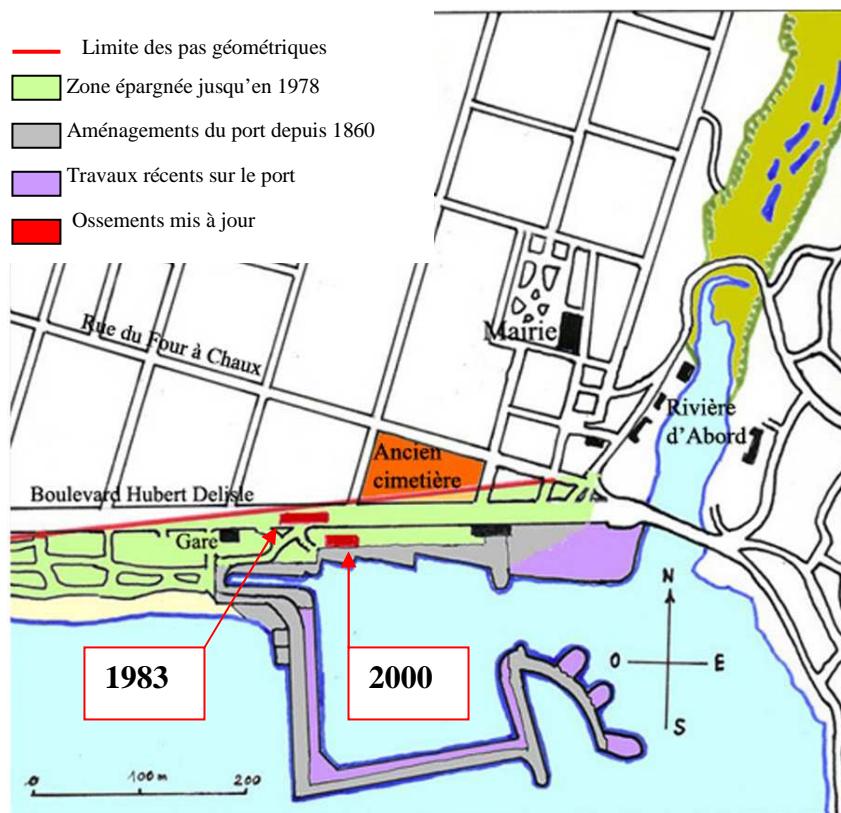
→ orientation des restes exhumés (la pointe de la flèche correspond à la position du crâne par rapport au reste du squelette).

Site de la découverte de septembre 1983 reconstitué à partir du rapport figurant en annexe IV. On y remarque les deux niveaux d'inhumation bien distincts.

## Carte synoptique des indices à prendre en compte pour une réflexion sur le passé préeuropéen des Mascareignes



Trois photos prises au Puits Arabe en février 1986, juillet 1986 et avril 2005 montrent que le littoral ayant sans cesse changé d'aspect depuis deux mille ans entre Sainte-Rose à Saint-Joseph, les archéologues doivent travailler en concertation avec les vulcanologues et les géologues.



**Carte des abords du port de Saint-Pierre.**

Avec son récif corallien protégeant la partie ouest du rivage, l'entrée de rivière d'Abord offrant un espace protégé à des embarcations au faible tirant d'eau, la présence d'une résurgence au débit régulier, l'embouchure de la rivière d'Abord était un site particulièrement favorable à l'implantation humaine. La folklorisation de l'intervention de l'anthropologue en 1983 n'en fut que plus suspecte.

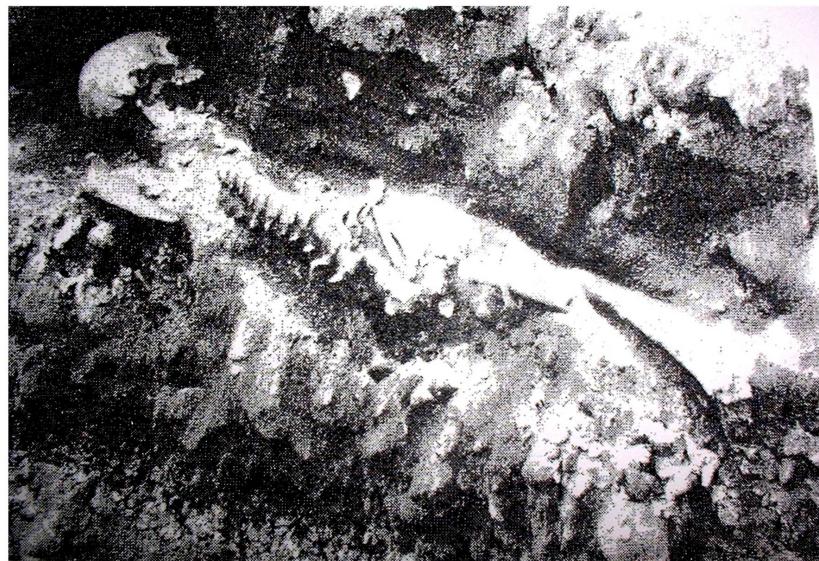
Jusqu'à la première moitié du XXe siècle, toute la partie comprise dans la zone des pas géométriques a été préservée de fouilles intempestives. Des indices négligés au XXe siècle laissent penser qu'elle constituait une zone archéologiquement sensible.

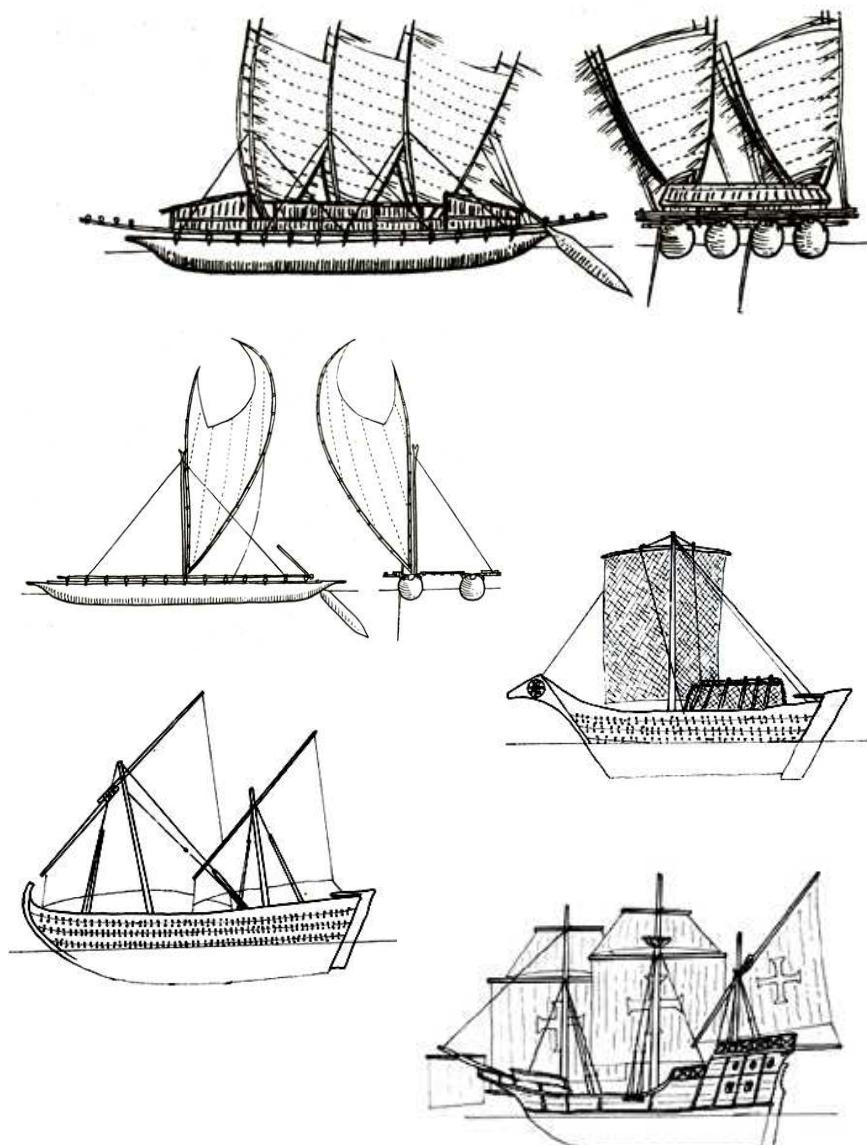
Dans le dernier quart du siècle, les chances de découvertes archéologiques dans la zone furent à près de cent pour cent définitivement compromises du fait des travaux lourds de terrassement pour différents réseaux de viabilisation.



Ci-dessus, au premier plan, le tumulus de Saint-Leu, en partie préservé, n'a jamais fait l'objet d'une investigation archéologique menée avec toute la rigueur scientifique. A l'origine, il n'était pas sans rappeler d'autres tumulus funéraires de l'extrême sud-sud-ouest de Madagascar et du sud-est de l'Afrique du Sud.

Ci-dessous, cet homme inhumé sur le côté, à deux mètres quarante au dessous du niveau actuel du sol fut découvert lors de travaux de terrassement entrepris en 1983 sur le front de mer à Saint-Pierre.





De haut en bas : un *lakatoï* (pirogue multiple mélanésienne), un *akona* (pirogue double mélanésienne), un *m'tepe* (bateau swahili ), un *boutre* (ici un *sambuk*), une *caravelle*. En 1498, les Portugais furent surpris de rencontrer, à partir de Mozambique, des bateaux cousus. Les navigateurs européens des XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup> siècles furent quant à eux étonnés par les performances nautiques des pirogues à coques multiples.

*Des chercheurs s'intéresseront-ils un jour à ce point d'histoire ?*

Au soir du 29, lorsqu'elle quitta le site, la scientifique était loin de se douter que sans surveillance pendant la nuit, les squelettes qu'elle avait, avec mille précautions, dégagés pendant la journée allaient, avec la complicité de quelques plaisantins, prendre la clé des champs.

Le 3 octobre, à son retour, l'entreprise ayant, en outre, comblé la partie de la tranchée examinée le 29 septembre, le chantier archéologique était très compromis, voire folklorisé.

La version du « *cimetière désaffecté* » qui avait fait ses preuves en d'autres occasions vint alors sur le tapis. Face aux interrogations de l'archéologue sur les morts sans cercueils s'enflaient les certitudes des autres : comme il y avait eu un cimetière « *dans le coin* », on donna une première explication : celle d'un cimetière d'esclaves. Mais l'idée fut vite abandonnée sans raison apparente. D'ailleurs elle ne résistait pas à l'analyse. La découverte des ossements avait été faite sur un espace qui sur le plan de 1857, était affecté à la « *voirie* ». La deuxième version, lorsque l'archéologue signala que deux des crânes étaient de type mongoloïde, en fit un cimetière « *d'engagés chinois* ». Elle était encore plus absurde puisque le début de l'engagisme chinois se situait en 1843, bien après l'abandon de l'ancien cimetière.

En définitive, une troisième version fut adoptée, qui sembla mettre tout le monde d'accord, sauf l'archéologue qui resta avec ses doutes : c'était bien l'ancien cimetière « *mais en ces temps-là, on ne respectait pas toujours les limites fixées pour occuper un terrain* » .

Ce qui, deux jours plus tard, illustrait on ne peut mieux le titre du journal *Témoignages*: « *bizarrie* ».

Bizarrie, sans doute, et spéculations contradictoires à l'infini dues à une méconnaissance certaine de l'histoire de Saint-Pierre ! Le quartier fut, dès l'origine, l'objet d'une volonté des gouverneurs de doter la paroisse d'un centre urbain. C'est le tracé en damier du vieux Saint-Pierre. Dès le début, les administrateurs soumirent donc la population des lieux concernés à l'observance stricte de la réglementation en matière d'aménagement du centre urbain. Saint-Pierre connut, de ce fait, dès l'arrivée des premiers habitants, en 1720, un projet de plan dont certaines dispositions précisèrent les contraintes en 1723 :

« *Dans les terres que vous concèderez à l'avenir au nom de la Compagnie, vous lui réserverez, le long du bord de la mer, cinquante pas de cinq pieds chacun de profondeur que vous nommerez les Cinquante pas de la Compagnie, à l'instar de ce qui se pratique dans les colonies françaises de l'Amérique, sans permettre d'abattre les bois qui se trouveront sur ce terrain, et qui sont la sûreté de la colonie... »<sup>1</sup>*

Il en fut tenu compte lors de la création du cimetière, à l'occasion d'une épidémie de variole, en 1729. Ce plan allait être précisé en 1732 et, après quelques modifications, adopté en 1736 pour une occupation rationnelle des sols. Le cimetière se trouvait dans l'alignement de la place d'armes et de la geôle. Son originalité tenait à la forme, non pas rectangulaire, mais trapézoïdale fixée, du côté mer, par la limite de la réserve des pas géométriques. Par suite de l'augmentation de la population des Mascareignes et de la distribution des concessions, la recommandation concernant les pas géométriques se transforma en un véritable

« *règlement concernant les concessions faites et à faire aux îles de France et de Bourbon édicté par la Compagnie des Indes le 9 avril 1754* ». [qui précise] « *Article 1 — Les cinquante pas géométriques de profondeur le long du bord de la mer, ensemble les bois qui pourraient croître sur lesdits terrains seront et demeureront parties essentielles et inaliénables, fait en conséquence la Compagnie très expresses deffenses et inhibitions à ses Conseils de concéder à l'avenir aucun terrain dans les dites limites, déclare nulles toutes concessions qui pourraient être faites l'avenir au préjudice desdites deffenses ; ordonne que tous les terrains cy-devant concédés dans lesdites limites seront réunis au Domaine de la Compagnie , Fait très expresses deffences à toutes personnes de quelque qualité et condition qu'elles soient de couper aucun bois dans l'étendue des dites limites, à peine de 3 000 livres d'amende et de plus grande peine si le cas y échéoit* ».<sup>2</sup>

---

<sup>1</sup> Lettre des Directeurs de la Compagnie des Indes au Gouverneur Desforges Boucher, 9 novembre 1723, in A. LOUGNON, Correspondance du Conseil Supérieur de Bourbon et de la Compagnie des Indes, p. XV, cité par Jean Marc RICHEZ, St Pierre, le Tampon & la Plaine des Cafres. Eléments pour une histoire de la commune de St Pierre, La Réunion, 1983, page 13.

<sup>2</sup> In René MAYDELL LEGRAS, Etude sur le domaine colonial à l'île de La Reunion - 24 juin 1943 cité par Jean Marc RICHEZ, idem, page 13.

S'il y eut donc des inhumations sur les pas géométriques, elles eurent lieu entre 1729 et 1732 et furent inévitablement abandonnées à partir de 1736. Et elles se firent, tant pour les libres que pour les esclaves, sous la responsabilité du père Carré<sup>1</sup>. Soucieux du règlement, comme le prouvait sa démarche pour la création du cimetière de la Rivière d'Abord, il ne pouvait contrevénir aux recommandations sur le respect des pas géométriques<sup>2</sup>.

C'est pourquoi l'emplacement de l'ancien cimetière signalé sur le plan dressé en 1857 est digne de foi. Bien que l'emplacement ne fût pas clôturé<sup>3</sup>, on ne pouvait pas prétendre que le cimetière s'était implanté ailleurs que dans ce lieu bien circonscrit sur les plans. Sans surprise, il y était clairement délimité : au nord, par l'actuelle rue du Four à Chaux ; à l'Est, l'actuelle rue du Port ; à l'ouest, l'actuelle rue Désiré Barquissau et au sud, la ligne des pas géométriques. L'aire d'inhumation ne pouvait aller au-delà de l'alignement actuel des murs d'enceinte des emplacements donnant sur le boulevard Hubert-Delisle.

Compte tenu du règlement mis en place en 1723 pour la réserve dite « *des pas géométriques* », cette dernière zone était un no man's land obligé et aucun cimetière, même pour les esclaves, ne pouvait y être implanté. Quant aux suppliciés, s'ils furent, par respect d'une normalisation ultérieure des lieux d'inhumation, enterrés dans les cimetières ou dans une aire contiguë qui leur était associée, il semble qu'au XVIIIe siècle, leur dépouille n'ait pas fait l'objet d'inhumation :

<sup>1</sup> « Le quatorzième jour de l'an mil sept cent trente et deux est décédée Geneviève âgée de huit jours, esclave du Sr. Jan Payet. Son corps a été inhumé le même jour au cimetière de la Rivière d'Abord en présence de dame Catherine Gybon qui a déclaré ne scavoit signet, » Extrait du registre du curé CARRE pour l'état civil de la paroisse de Saint-Louis et Saint-Pierre A.D.R.- G. G. 1/1 Saint-Pierre cité par Jean Marc RICHEZ , ibidem, page 136.

<sup>2</sup> Lettre adressée en 1732 par le Curé Carré à MM. Le Gouverneur, Président et Conseiller Supérieur de l'Isle Bourbon sur la nécessité de délimiter clairement la zone des pas géométriques à Saint-Pierre, A.D.R.C°2222, in Jean Marc RICHEZ, ibidem, page 164.

<sup>3</sup> ADR, L 300, Rapport de la visite faite par M. Charles Joseph Darté le 14 septembre 1789 dans la paroisse de Saint-Pierre, signalé in Prosper EVE, Les cimetières de La Réunion, contribution pour servir à une Histoire des Mentalités à La Réunion, Université de La Réunion, Océan Editions, 1994, page 16.

« Il apert par l'arrêt du Conseil du 1er août 1779 que le nommé Jacquot esclave appartenant au sieur Jean-Baptiste Houareau habitant de la Rivière d'Abord a été condamné à être pendu et étouffé jusqu'à ce que mort s'ensuive à une potence qui sera à cet effet édifiée en la place publique du quartier. Ce fait, son corps mort jeté par l'exécuteur de la haute justice aux lieux accoutumés ».<sup>1</sup>

Enfin, preuve que la population du lieu, en dehors des habitants ayant perdu un proche entre 1729 et 1732, n'avait jamais eu connaissance d'aucun cimetière de quelque catégorie que ce fût à cet emplacement, le lieu n'était marqué d'aucun tabou, d'aucun respect, ce qui ne correspond pas à la relation que les Réunionnais ont avec les morts<sup>2</sup>. Depuis toujours utilisé comme décharge, le lieu porta même préjudice au bassin de radoub tout proche où les Saint-Pierrois riverains allaient se débarrasser d'encombrants et de cadavres de petits animaux domestiques jusqu'à la deuxième moitié du XXe siècle. Ainsi, dans la tranchée creusée en 1983, on découvrit « une mâchoire d'équidé ».

### La précieuse contribution des journalistes.

En couvrant de façon correcte l'intervention de l'archéologue, la presse contribua, notamment grâce aux photos, à sauver de l'oubli des détails qui, aujourd'hui peuvent servir, de façon décisive, à donner plus de poids au rapport de la scientifique. Car les observations de cette dernière méritaient d'être prises en considération et intégrées dans une réflexion sur les questions qu'elle soulevait. C'est qu'au-delà des conjectures spectaculaires médiatisées - présomption d'inhumation d'un individu « alors qu'il était encore vivant », corail retrouvé contre un crâne enfoncé donnant lieu à l'hypothèse d'un « fait sociétal, tel qu'une vindicte publique » - les découvertes étaient instructives.

La découverte du cercueil contenant le corps d'un enfant à une profondeur de quarante à soixante centimètres - profondeur anormalement insignifiante aux yeux de l'archéologue - n'avait rien d'anormal. La tradition fut en effet pendant longtemps de creuser

---

<sup>1</sup> N° 41, Le 5 mai 1780, A.D.R, Période royale, C10, in Jean Marc RICHEZ, ibidem, page 139.

<sup>2</sup> Voir, supra, pages 453 et 454.

des fosses si peu profondes<sup>1</sup> qu'à partir de 1820 la législation fixa la profondeur des fosses à un mètre cinquante<sup>2</sup>.

En revanche, l'inhumation, dans la même partie supposée du cimetière, d'un corps dans un cercueil en bois de qualité et d'un corps sans cercueil excluait l'hypothèse du cimetière d'esclaves qui, à Saint-Pierre était séparé de celui des libres. Il était, en outre, difficilement admissible que l'on eût pris la peine de creuser pour des esclaves des fosses profondes de deux mètres quarante alors que les libres étaient enterrés à soixante centimètres. Et ce n'était pas la seule curiosité.

Le fait que toutes les dépouilles, en dehors de celle de l'enfant, se trouvaient à la même profondeur de deux mètres quarante, laissait supposer qu'il y avait eu deux espaces d'inhumation superposés. Et logiquement, si l'on exceptait le cercueil d'enfant<sup>3</sup>, les restes humains mis à jour à Saint-Pierre en 1983 n'étaient pas ceux d'individus ensevelis dans l'ancien cimetière après le peuplement définitif de l'île. Le sable corallien constituant le terrain sur toute son épaisseur avait pu sous l'effet des courants, des raz de marée et des vents, s'accumuler au fil du temps sur le premier cimetière.

Sans la collaboration d'historiens compétents et motivés l'archéologie est inféconde.

Données dans le feu de l'action, les observations de l'expert n'en avaient que plus de poids : corps inhumés allongés sur le côté, disposition des mains ne correspondant pas à la tradition chrétienne, crânes caucasoïdes, dont l'un était décrit de façon précise :

---

<sup>1</sup> En voici deux exemples : 1) Au cours de la séance du Conseil municipal de Saint-Philippe du 11 mai 1851, (point N° 4) « le maire appelle l'attention du conseil sur le triste état et la mauvaise situation du cimetière de la commune. (...) on trouve à chaque pas à la surface du sol de vieux ossements exhumés et d'anciennes fosses qu'on ne soupçonnait pas... » ADR 2 O 232.

2) Témoignage de Chanvallon en 1811, signalant que les chiens et autres animaux venaient déterrer les cadavres dans le cimetière de Saint-Denis, in Prosper EVE, *Les cimetières de La Réunion*, op. cité, page 19.

<sup>2</sup> Idem, page 22.

<sup>3</sup> Compte tenu du bois du cercueil, probablement en bois puant, réputé pour être imputrescible, et des poignées en fer forgé, il doit s'agir d'un enfant de famille aisée, inhumé avant 1736.

« *L'arcade sourcilière était prononcée, comme chez les caucasoïdes (blancs), mais le malaire plus proéminent que chez les blancs et noirs (bushmen et hottentots exceptés).* »

L'amas de pierres identifié comme un « *chemin du cimetière anciennement effondré*» ajoutait à l'étrangeté de l'ensemble qu'il constituait avec le cercueil d'enfant et le dernier squelette recensé. Pourquoi figurait-il à une profondeur plus importante que le cercueil sur le croquis tracé par l'archéologue et pourquoi se trouvait-il presque à l'aplomb du squelette ?

Malheureusement, la scientifique n'eut ni le temps, ni les moyens de faire un quelconque quadrillage minutieux, aucun relevé de terrain précis en trois dimensions. Quelles étaient les positions respectives des sept corps examinés et leurs emplacements les uns par rapport aux autres ? Mis à part les deux croquis accompagnant le rapport, il n'y a là-dessus aucune indication.

Aucune réflexion sérieuse n'ayant jamais été entreprise par les historiens sur la période préeuropéenne des Mascareignes, il était impossible d'exploiter ce constat ainsi que les observations faites par l'archéologue sur les squelettes. Seule une curiosité ouverte à toute l'aventure humaine dans cette partie de l'Océan Indien aurait pu ouvrir la voie à la découverte d'autres détails archéologiques. Seule, elle aurait pu rendre indispensable la suspension plus longue du chantier et une application plus méthodique des principes de l'archéologie. Elle aurait aussi pu faire considérer l'intervention de l'archéologue autrement que comme une formalité encombrante, un frein à la poursuite des travaux.

La perception générale de l'inutilité de la discipline fut particulièrement remarquable au niveau de la non-application des textes juridiques<sup>1</sup> susceptibles d'aider les décideurs à accorder la priorité à l'archéologie pour un temps plus long.

---

<sup>1</sup> Loi du 27 septembre 1941 Titre III – Les découvertes fortuites Art. 14. Lorsque, par suite de travaux ou d'un fait quelconque, des monuments, des ruines, substructions, mosaïques, éléments de canalisation antique, vestiges d'habitation ou de sépulture anciennes, des inscriptions ou généralement des objets pouvant intéresser la préhistoire, l'histoire, l'art, l'archéologie ou la numismatique sont mis au jour, l'inventeur de ces vestiges ou objets et le propriétaire de l'immeuble où ils ont été découverts sont tenus d'en faire la déclaration immédiate au maire de la commune qui doit la transmettre sans délai au préfet. Celui-ci avise le ministre des affaires culturelles ou son

Deux mois plus tard, les conclusions de l'intervention écourtée de l'archéologue firent l'objet d'un long article dans l'un des quotidiens locaux<sup>1</sup>. Le journaliste, en reprenant de toute évidence des extraits du rapport remis aux partenaires institutionnels concernés (D.R.A.C., Mairie, etc.), évoquait, entre autres points, la question du manque de moyens préjudiciable à la poursuite du chantier archéologique. Et de fait, la situation n'avait pas changé depuis 1978. L'antenne archéologique était désarmée lors de choix entre le patrimoine et les impératifs économiques. Car, devant cette situation, il fallait disposer de moyens financiers pour dédommager ceux que lésait l'intervention archéologique.

Or les moyens existaient. La Réunion recevait, sur le budget de la D.R.A.C., des dotations pour le département archéologique. Mais en l'absence de politique de l'archéologie s'appuyant sur des textes clairs et des compétences bien établies au niveau des services de l'Etat à La Réunion, chacun, étant son chef, faisait ce qui lui semblait bon. Et comme l'antenne était au musée Léon Dierx, la D.R.A.C. fit la démonstration, en choisissant Biblique, qu'elle avait une conception de l'archéologie autre que celle de la Responsable de l'Antenne archéologique.

*« En juillet dernier, la D.R.A.C. annonçait par voie de presse qu'elle avait obtenu une subvention de 385.000 F pour la ré-*

---

représentant qualifié dans le département. Si des objets trouvés ont été mis en garde chez un tiers, celui-ci doit faire la même déclaration. Le propriétaire de l'immeuble est responsable de la conservation provisoire des monuments, substructions ou vestiges de caractère immobilier découverts sur ses terrains. Le dépositaire des objets assume à leur égard la même responsabilité. Le ministre des affaires culturelles peut faire visiter les lieux où les découvertes ont été effectuées, ainsi que les locaux où les objets ont été déposés et prescrire toutes mesures utiles pour leur conservation.

*Art 15.* Si la continuation des recherches présente au point de vue de la préhistoire, de l'histoire, de l'art ou de l'archéologie un intérêt public, les fouilles ne peuvent être poursuivies que par l'Etat ou après autorisation de l'Etat, dans les conditions prévues aux chapitres Ier et II du présent décret. A titre provisoire, le ministre des affaires culturelles peut ordonner la suspension des recherches pour une durée de six mois à compter du jour de la notification. Pendant ce temps, les terrains où les découvertes ont été effectuées sont considérés comme classés et tous les effets du classement leur sont applicables.

<sup>1</sup> Article de Sulliman Issop, « *des interrogations subsistent* » in Le Journal de l'Île de La Réunion du 10 novembre 1983.

*édition de ce méchant opuscule (...) tandis que se déroulait un « stage de chercheurs de trésors et de souvenirs » parrainé par les plus hautes instances départementales (...) Les efforts déployés pour arrêter ce stage restèrent vains. »<sup>1</sup>*

Autant dire que la D.R.A.C. avait décidé de pousser l'éléphant dans le magasin de porcelaine !

La Responsable, consciente de l'enjeu et de la nécessité de fonctionnement sérieux de l'antenne archéologique fut incapable de lutter contre un environnement dont l'hostilité à sa préoccupation prenait des aspects assez surprenants. Dans sa lettre du 20 novembre 1983, l'intéressée insistait en effet sur deux points : le premier, les pressions dont elle avait été l'objet après la parution de l'article du JIR de novembre 83 :

*« Ce ne sont ni les premières tentatives d'intimidation, ni la première campagne de désinformation à laquelle je suis exposée. Par ailleurs j'ai lieu de penser qu'il n'y a rien de personnel dans ces agissements.»<sup>2</sup>*

Et puis sur cette sorte de frénésie qui s'empara des chercheurs de trésors et chasseurs de vestiges du marronnage.

Le rapprochement de ces deux aspects des préjudices causés à la discipline avait quelque chose de suspect et le financement de la réédition du livre de Bibique fut un élément aggravant. Les fouilles de ce dernier, menées dans des endroits archéologiques sensibles (Ravine à Malheur, Saint-Paul, Saint-Gilles, Saint-Pierre, Saint-Philippe) étaient de nature à brouiller les pistes, à soustraire même des pièces importantes de leur environnement, les rendant de ce fait inutilisables. Et le mutisme des historiens fut, à ce moment là, révélateur d'une étrange absence d'intérêt.

### Sans conscience historique, les lois restent inefficaces.

En 2000, pour gagner des places de parking, on aménagea la berge nord du port de Saint-Pierre. Il fallut rogner de quelques mètres la largeur du talus séparant le boulevard Hubert Delisle du bassin et surplombant le quai nord. Les premiers coups de pelle

---

<sup>1</sup> Lettre du 20 novembre 1983 de Madame la Responsable de l'Antenne archéologique à Monsieur Christophe Vallet, sous-direction du Patrimoine archéologique.

<sup>2</sup> Idem.

exhumèrent des restes humains. Les ossements se trouvant dans la dune, à quelques mètres de la mer, la version de l'ancien cimetière se poétisa: il s'agissait d'un site où avait été installé un cimetière marin comme celui de Saint-Paul. Seule l'autorité judiciaire intervint sur le site pour constater qu'un

« squelette découvert date d'au moins 25 ans... »<sup>1</sup>

Or la présence du conservateur régional du patrimoine et de l'archéologie eût été obligatoire. En effet, la circulaire aux préfets<sup>2</sup> sur la mise en œuvre des dispositions juridiques relatives à la protection du patrimoine archéologique insistait auprès ceux-ci sur le renforcement de la vigilance lors de l'instruction de dossiers d'opérations d'urbanisme. Du coup, le conservateur régional de l'archéologie, représentant du Ministre de la Culture, y eût été obligatoirement engagé dès la phase d'instruction.

Ce dernier n'aurait pu alors émettre un avis favorable ou défavorable, sans avoir une connaissance du niveau de sensibilité archéologique du site sur lequel allait intervenir l'opération d'urbanisme. En toute logique, le dossier de l'aménagement du port de Saint-Pierre aurait dû contenir des indications sur le précédent de 1983. Et en fonction du rapport fait alors par la directrice de l'antenne archéologique, il aurait dû y avoir soit un avis favorable avec prescription spéciale, soit un refus conservatoire rendant obligatoire le gel du chantier au moins jusqu'à l'avis favorable à une reprise émis par le conservateur du patrimoine.

Il semble qu'il n'en fut rien. La personne occupant alors le poste me confirma de vive voix qu'elle avait pris connaissance, par la presse, de l'événement d'août 2000 et qu'elle était arrivée sur les lieux alors que les travaux de maçonnerie avaient déjà rendu impossible tout examen. Une telle entorse au règlement était inimaginable dans l'Hexagone. Elle ne donna lieu, ici, à aucun contentieux. Qui eût trouvé à y redire ?

---

<sup>1</sup> Extrait de l'article de Valérie Koch « *Un vieux squelette sorti de sa tombe* » dans le JIR du 2 août 2000, page5.

<sup>2</sup> Circulaire n°056579 du 25 février 1997.



## CONCLUSION

Puits Arabe, avril 2005. Je m'y retrouvai sous prétexte d'une prise de photos qui manquaient à une page d'illustration. Mais je trichais. En réalité, je voulais, au moment de boucler mon livre, revenir voir mon vieux complice, comme pour lui rendre compte de mes découvertes. Vanité de chercheur! Il en savait assurément bien plus que moi. Dans l'air surchauffé de cette matinée d'un été qui tardait à s'éloigner, des moustiques, en une nuée gourmande, s'abattirent sur moi. Mais leur stridence nasillarde m'était indifférente. Détourné, l'espace d'une seconde, des marches qui s'enfonçaient dans la pénombre, mon regard fut accroché par l'habillage sacrilège dont l'Ancien Puits avait été affublé.

Je haussai les épaules... Je savais qu'il en serait encore ainsi tant que la recherche historique ne serait pas débarrassée du syndrome colonial et de ce comportement infantile qu'il génère à La Réunion : l'éradication de toute trace laissant imaginer que La Réunion est née à l'aventure humaine des siècles avant qu'au nom du Roi de France un certain Salomon Goubert officialisât la possession de l'île inhabitée.

Alors seulement, pourrait se développer avec l'Afrique du Sud et de l'Est, l'Australie, Madagascar, l'Inde et l'Indonésie une fructueuse collaboration en ethnologie, climatologie, linguistique, et botanique. La connaissance du passé lointain des îles Mascareignes et de celui de tous les pays riverains du Grand Océan y gagnerait.

Mais que la route est encore longue ! A la timide avancée, sous la pression des partisans de la prise en compte de l'histoire de l'esclavage dans les programmes scolaires, succède la loi rétrograde du 26 mars 2005<sup>1</sup>. Mais est-ce bien un recul ou, en guise de pare-feu à la loi sur la reconnaissance de l'esclavage comme crime contre l'Humanité, la simple légitimation d'une pratique passée aux drageons encore vivaces ?

---

<sup>1</sup> Voir annexe 4, pages 485 à 487.

Et la contestation qui enflera sera-t-elle suffisante pour contrecarrer un dessein qui, verrouillant l'approche de l'histoire des possessions, s'inscrit dans la ligne idéologique qui a prévalu dans les programmes d'histoire du vingtième siècle. Dans le contexte de mondialisation actuel, un texte de cette nature remet en avant, de façon très ostensible, les civilisations du Nord comme la référence obligée de la marche de la totalité de l'Humanité. Et inévitablement, son application contribuera une fois de plus à renforcer cette grille de lecture européocentriste qui a tant distrait la recherche historique et la divulgation des apports réels des peuples du Sud au patrimoine commun.

Le Tampon, mai 2005.

## Annexes

### Annexe 1 –

*feuillet.1*

#### RAPPORT DE MISSION À L'ÎLE de La Réunion.<sup>1</sup>

(du 5 au 12 octobre 1972).

Trois Départements d'Outre-Mer ont été dotés, par arrêté du 25 mai 1972, d'une Direction de Circonscription archéologique ayant compétence à la fois sur des antiquités historiques et sur les antiquités préhistoriques, la charnière entre ces deux périodes étant constituée par la découverte du continent d'Amérique au Sud et des îles Caraïbes par Christophe Colomb.

Le département de La Réunion, qui semblait moins menacé sur le plan des fouilles clandestines et dont les historiens ne signalaient d'ailleurs aucune découverte de vestiges antiques, restait le dernier des Départements d'Outre-Mer qu'il convenait de visiter pour l'application de la loi du 10 novembre 1965 déclarant exécutoire la loi du 29 septembre 1941 sur les fouilles archéologiques.

La mission d'information qui m'a été confiée devaient être effectuée du 5 au 12 octobre ; en fait, sur le séjour d'une semaine que je comptais passer sur l'île Bourbon, j'ai perdu trois jours à Madagascar où l'avion militaire COTAM a été stoppé, et je ne suis arrivé à Saint-Denis que le dimanche 8 pour en repartir jeudi matin. ....

*feuillet.2*

Pour rattraper une partie du temps perdu, dès mon arrivée, j'ai fait le tour de l'île, soit environ 250 Kms, afin de m'imprégner de la topographie du littoral et voir les conditions dans lesquelles un éventuel débarquement ou un naufrageait pu, à quelque époque que ce soit, être propice à une occupation, même temporaire, de l'île.

Ce circuit m'a déçu car, à l'exception de trois endroits nettement localisés, le littoral, formé de blocs de lave, est inhospitalier, et il est improbable qu'un navigateur ait volontairement accosté sans courir un grand danger, en raison de l'existence d'un banc de coraux sur lequel il devait obligatoirement se fracasser.

Une réunion de travail, tenue le lendemain matin, en présence d'un représentant du Préfet, du Directeur des Archives, du Conservateur du Musée Léon Dierx et d'un historien de l'île, m'a permis d'exposer les buts de la mission que j'effectuais et m'a amené à commenter l'action entreprise par le Ministère pour le développement de la recherche archéologique en France.

---

<sup>1</sup> Copie du rapport qui m'a été remise par un administratif du Ministère de la Culture le 20/12/1985. Les insuffisances dactylographiques et de photocopie ont été respectées.

Des commentaires qui ont été faits il résultait les informations suivantes :

1. trois puits, situés au sud de l'île, pouvaient avoir un certain intérêt parce qu'ils étaient de facture curieuse, se rapprochant des puits qui existent encore en Afrique du Nord. En fait, me rendant sur le territoire de la commune de Saint-Philippe, à l'autre extrémité de l'île, j'en ai trouvé six, j'en ai visité 4 dont un est manifestement récent puisqu'il a été aménagé par les anglais en 1830. ....  
*feuillet.3*
2. Deux grottes, dites « grottes des premiers Français », qui sont en fait des abris sous roche classiques, où les historiens veulent que les tous premiers français se soient réfugiés pendant une période assez longue au début de l'occupation de L'île.
3. une troisième information concernait une inscription arabe sur une roche, mais personne n'a pu m'en préciser les coordonnées ; les recherches sont en cours pour la retrouver.
4. Une dernière indication concernait des inhumations dans des grottes sur le massif montagneux de l'île ; il s'agit vraisemblablement de nécropoles de noirs marrons réfugiés sur les hauteurs lors du soulèvement contre les blancs.

Voilà à peu près les seuls renseignements que j'ai pu obtenir sur le passé de La Réunion, soit des résidents, soit des natifs. Il importe maintenant de faire certaines vérifications scientifiques ponctuelles en procédant à un curage méthodique et stratigraphique, dans la mesure du possible, de plusieurs puits et, s'il y est découvert dans les niveaux les plus bas de la vase des fragments de poterie arabe, la preuve incontestable d'une occupation arabe aux environs du XI<sup>e</sup> siècle, sera ainsi apportée et quelques pages supplémentaires à l'histoire de l'île Bourbon seront écrites.

Des sondages prospectifs devront être entrepris d'autre part dans les grottes des premiers Français qui confirmeront ou infirmeront la thèse du séjour des premiers occupants.

À l'occasion des divers voyages mes investigations personnelles m'ont permis, avec l'accord du maire de Saint-Philippe, de sauver dans un cimetière transformé en champ de maïs une croix, taillée dans la lave du volcan, qui a cette particularité qu'un évidemment a été fait à l'intersection des branches la croix, qu'il y a été coulé du plomb en fusion et que l'inscription mortuaire a été faite par piquetage dans le métal, exemplaire qui paraît unique à l'heure actuelle. J'ai aussi récupéré vouée ....  
*feuillet 4*

à une destruction certaine, une inscription sur cuivre relative à une personne née en 1738 et décédée en 1835. Il peut sembler curieux de conserver des vestiges qui paraîtraient récents en métropole, mais il est de toute évidence qu'ils doivent être considérés comme antiquités pour une île dont le passé ne remonte pas à plus de 300 ans. Cela a d'ailleurs été le sentiment du Dr LA GOURGUE, président du Conseil Général, auquel j'ai rendu visite, qui m'a remercié de lui avoir ouvert des

horizons culturels nouveaux auxquels il n'avait pas été sensibilisé jusqu'à présent et qui m'a assuré de son entier appui dans le domaine de la conservation du patrimoine antique.

Un article de presse concernant la mission que j'ai effectuée, ainsi qu'une émission à la télévision départementale dont j'ai obtenu un accord de principe, sensibiliseront l'opinion publique sur les problèmes archéologiques en même temps qu'ils constitueront un appel à tous les Réunionnais pour communiquer tous renseignements dont ils seraient les détenteurs. Il est certain que beaucoup d'informations qui seront données n'auront aucun intérêt, mais n'y en aurait-il que 1 ou 2 sur 10 de valables un grand progrès serait fait.

Il convient toutefois de trouver la personne susceptible de collecter ces renseignements et de procéder aux vérifications nécessaires sur le terrain ; cette responsabilité pourrait être confiée, M. le Ministre, à M. WACQUIEZ, Conservateur du Musée Léon Dierx, pour lequel M. VIEI LE CAZE, Préfet de Saint-Denis, m'a donné son accord.

Je ne pense pas cependant, dans le contexte actuel, que le peu d densité des vestiges connus justifie la création d'une Direction des Antiquités, c'est pourquoi je propose, plutôt, pour affirmer la présence du Service la création d'une antenne archéologique relevant directement du Ministère. Si, toutefois, la prospection archéologique au cours et les sondages effectués s'avéraient fructueux, une structure plus étroffé pourrait être envisagée par la suite au plan local.../...

*feuillet.5*

Aucun résident n'a cependant la qualification scientifique requise pour mener à bien les recherches qu'il faut entreprendre tant dans les grottes que dans les puits ; pour pallier cette absence nous avons convenu avec le Préfet de solliciter des autorités compétentes l'affectation d'un V.A.T. spécialisé qui, une fois les travaux archéologiques terminés, pourrait consacrer la fin de son séjour aux importantes études d'archives qui sont entreprises par Mlle LAFORGUE, Directeur des Archives Départementales, dont je vous entretiendrai des travaux tout à l'heure.

En ce qui concerne les éventuelles recherches sous-marines, il ne semble pas, après avoir interrogé les pêcheurs et les plongeurs sous-marins, que des épaves revêtant un intérêt archéologique puissent être décelées. Le plateau continental est en effet très étroit, parfois quelques dizaines de mètres, bordé sur une grande étendue de récifs de coraux à partir desquels les fonds sous-marins vont de quelques centaines de mètres à deux mille mètres. Une prospection a cependant été lancée en vue d'un recensement des vestiges immergés.

Voilà, M. le Ministre, au plan du Service des Fouilles, ce qu'il m'a été donné de voir et d'entreprendre dans le domaine des Antiquités.

**Annexe 2 –**

**RAPPORT DE FOUILLES DES 30 SEPTEMBRE 1983 ET 4 OCTOBRE 1983**

Adressé le 26 octobre 1983 par la Responsable de l'Antenne archéologique s/c de Monsieur le Sous-Directeur du Patrimoine (Archéologie) à MM.

- Le Directeur Régional des Affaires Culturelles de La Réunion,
- Le Préfet de Région
- Le Maire de Saint-Pierre
- Le Directeur des Archives Départementales
- DAGF/4

*feuillet 1*

Objet : rapport de fouilles (sauvetage).

Premier cimetière marin de Saint-Pierre-Réunion (1720-1830).

Remplacement d'anciennes canalisations,

Boulevard Hubert-Delisle.

Fouilles : 30/09/83 & 04/10/83 (soit, en tout, 7 h 30 de décapage).

L'auteur de ces lignes a conscience de la prétention qu'il y a à parler de fouilles, a fortiori de fouilles de sauvetage, en l'état.

Toutefois, les efforts de la D.R.A.C., de la Municipalité saint-pierroise, de ses archiviste et chef des Travaux Publics, du Commissariat, des Archives départementales, de l'entreprise préposée aux travaux d'assainissement qui a mis à jour le cimetière cité en objet, et des bénévoles constitue un fait de portée historique à La Réunion.

En effet, selon le consensus, c'est la première fois qu'un désir commun de mieux connaître le passé de l'île grâce aux méthodes de l'archéologie, met en oeuvre pour tenter d'opérer des fouilles de sauvetage.

Il n'aura manqué que les crédits destinés à indemniser l'entreprise et le temps d'organiser une équipe de sauvetage dont il eut fallu d'ailleurs assurer les membres en cas d'accident. La circonscription Réunion ne bénéficie daucun crédits.

Le jeudi 29 septembre, le commissaire de police alerté par le chef de chantier entrait en contact avec la D.R.A.C. qui le répercutait sur la Responsable de l'Antenne archéologique qui est le Conservateur des Musées départementaux.

Le même jour, M. l'Archiviste municipal joignait la Responsable pour l'aviser de l'autorisation verbale de M. le maire de Saint-Pierre et lui demander de lui apporter le plan de 1740.

*feuillet 2*

La Responsable ne put se rendre à Saint-Pierre qu'en fin d'après-midi après des recherches largement infructueuses aux Archives départementales.

Le plan de 1740 indiquant l'emplacement du cimetière des esclaves et celui des libres n'a pu être retrouvé.

## Annexes

Portion nord ouest de la tranchée.

Arrivée sur le chantier vers 17 h, la Responsable dut constater que le bulldozer avait ouvert une tranchée de 16,90 m de long sur 1,90 m de large sur 3,20 m de profondeur.

Cette tranchée, ouverte dans le trottoir NO-SE du boulevard Hubert-Delisle qui longe la côte dont il est distant de quelques dizaines de mètres, se situe, comme la ville, sur un axe NO-SE (AD C 97 - plan des premières concessions 1725 – 1742).

Cette portion de tranchée aboutissait à un cloaque formé du produit des vidanges d'un garage riverain, bloqué niveau d'un ancien égout (en moyen appareil de pierres non taillées qui semblerait remonter à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle) orienté sur un axe E-O vers la mer, et intersectant l'actuelle canalisation.

En reprenant le tracé de l'actuelle canalisation, le bulldozer avait apparemment emprunté l'un des chemins de l'ancien cimetière : aucunes traces d'ossements dans les déblais.

Par contre, les parois NE et SO de la tranchée étaient truffées d'inhumations que le bulldozer avait à peine effleurées, exposant quelques ossements de part en part.

Le vendredi 30 août, la Responsable revenait sur le site pour y travailler 14 à 18 heures. Elle y trouva trois bénévoles qu'elle affecta, chacun, à une sépulture distincte, armé d'un pinceau, et après un bref exposé sur la méthode et les buts du décapage.

Les résultats de ces travaux qui apparaissent sur la fig.1 appellent les commentaires suivants.

### Inhumation 1

Décubitus latéral sur le côté droit. Pas de crâne. Crâne orienté vers le SE, sans doute arraché par le bulldozer.

### Inhumation 2.

Décubitus dorsal. Pas de crâne. Crâne orienté vers le NO, comme les suivants. Trou récent à la place du crâne.

### feuillet 3

### Inhumation 3.

Décubitus dorsal. Crâne légèrement tourné vers le SO. Bras droit replié (radius et cubitus parallèles à l'humérus).

Cette inhumation présentait les particularités suivantes.

Un bloc de corail mort roulé par les eaux, ovoïde, de 15 cm de longueur sur 11 cm de large, de 6 cm d'épaisseur en sa partie la plus épaisse, se trouvait in situ contre le crâne et une partie de la face. Les courbes du corail correspondaient à l'enfoncement du temporal, du sphénoïde et de l'arcade zygomatique droite.

Le frontal était fendillé de minces lignes de fractures parallèles à l'arcade sourcilière.

Le radius et le cubitus étaient brisés dans leur partie inférieure. Aucune trace de carpe, métacarpe ni phalanges.

La position du fémur par rapport au tibia, laissait supposer des actes de violence,. Pas d'iliaques (sans doute décomposés par le sable humide) ni de fibule (peut être arrachée par le bulldozer).

Un journaliste venu aux nouvelles s'écria que c'était le crime parfait.

Mais il est bien évident qu'un assassin de ce serait pas donné la peine de creuser une fosse à la profondeur prescrite et à la distance normale de la précédente inhumation (N° 2 ou 4?) pour y tuer sa victime.

C'est pourquoi il ne peut s'agir que d'un fait sociétal, tels qu'une vindicte publique. Dans ce cas, le bloc de corail n'aurait pas nécessairement provoqué le décès, mais pourrait ne représenter qu'un ultime outrage.

La victime, au jugé du malaire gauche et de la faible élévation de son arcade sourcilière était de type mongoloïde, ce qui n'a aucune signification particulière dans l'Océan Indien. Les incisives supérieures n'étaient pas en forme de pelle. Le sujet, pourvue d'une très belle dentition complète de ses trente-deux dents, devait avoir moins de trente ans.

#### Inhumation 4

Tandis que le chef de chantier et un ouvrier s'activaient sur les inhumations 1 et 2, un jeune garçon d'une douzaine d'années s'appliquait à décaper le n° 4 mettant au jour à un squelette en décubitus dorsal dont le bras droit légèrement replié se terminait par une main reposant à hauteur du bassin, dont il ne subsistait que l'iliaque gauche appartenant manifestement à un homme. Aucune trace des vertèbres lombaires.

Le crâne en très bon état de conservation offrait cette particularité : les maxillaires largement ouverts, formaient un angle approchant de 90°. Ce crâne était tourné vers le NE.

#### feuillet 4

L'arcade sourcilière était prononcée, comme chez les caucasoïdes (blancs), mais le malaire plus proéminent que chez les blancs et noirs (bushmen et hottentots exceptés).

#### Inhumation 5

Il s'agit de quelques métacarpiens et phalanges à peine des exposés, pointant vers la chaussée, à quelque 16 cm au-dessous strate IV (fig. 1).

On avait espéré pouvoir décaper à une date ultérieure, les samedi, dimanche et lundi suivants ayant été réclamée par les priorités relatives au musée.

La portion de la tranchée qui nous occupe ayant été comblée le lundi 3 octobre, force est de spéculer sur le seul témoignage de ces quelques ossements, qu'un individu avait été inhumé en ce lieu, alors qu'il était encore vivant.

Si cette hypothèse est juste, il ne faudrait pas pour autant conclure à un acte de cruauté, le « test du miroir » qui était le seul connu à l'époque, n'étant pas toujours concluant.

## Annexes

On se souvient en effet, parmi beaucoup d'autres cas semblables, que la mère de Robert E. Lee, personnage historique bien connu des cruciverbistes, avait été l'objet d'un certificat de décès en bonne et due forme, puis inhumée, alors que le futur général sudiste n'était pas encore né.

### Portion sud-est de la tranchée

Comme il vient d'être mentionné, la Responsable, prise par ses obligations muséographiques, ne put retourner sur le chantier que le mardi 4 octobre au matin, en compagnie d'un médecin légiste qui s'intéresse à l'archéologie.

Il fut permis de se consoler du comblage la tranchée NO en apprenant par des témoins oculaires que les sépultures précédemment décrites avaient été pillées de leurs ossements dans la nuit du vendredi 30 septembre au samedi 1er octobre.

Comme on peut le voir sur la fig. 2, la portion SE de la tranchée, bien que dans le prolongement de la partie NO, n'a plus du tout le même faciès.

La chaussée soigneusement construite (strates II, III, IV de la fig. 1) que l'on croit pouvoir dater de la première moitié de notre siècle n'y figure pas.

Il convient de préciser que, compte tenu du peu de temps disponible, on a choisi d'explorer la paroi NE, comme précédemment, par souci de méthode.

### feuillet 5

#### Inhumation six

Décapée par un bénévole. Squelette presque complet en décubitus dorsal, crâne caucasoïde vers le NO, bras droit légèrement replié, métacarpes et phalanges reposant sur le bassin. Iliaques non conservés.

À noter : cette inhumation était, comme les quatre précédemment décrites, à 80 cm du fond de la tranchée, indiquant une continuité entre les deux tronçons de tranchées, malgré les dissemblances de stratigraphie (fig. 2).

#### Inhumation 7

Affleurant à 40 cm au-dessous du niveau actuel, apparaissait un crâne d'enfant orienté vers le SE, en très mauvais état de conservation.

Il ne subsistait de la face que les deux os du nasal qui s'effritèrent sous la touche légère d'un pinceau pour l'aquarelle.

Le décapage révéla :

1 molaire bicuspidé (dent de lait) à l'endroit où l'on se serait attendu à trouver la mandibule.

2 incisives médianes inférieures définitives sur l'alignement de l'épaule, à 7 cm de celle-ci.

1 fragment de mandibule logé entre l'acromion et la tête de l'humérus gauche.

Des traces brunâtres de linceul replié au-dessus et au-dessous des restes sus-décris et dont aucune fibre ne subsistait.

Un cercueil réduit à 4 mm d'épaisseur mesurant 1,07 m de long (partie NO et 13 cm (partie SE), en bois noir oxydé, spongieux et gorgé d'humidité, de 20 cm de haut.

Des ferrures en fer forgé très dégradé suggéraient une poignée au centre et 3 clous d'assemblage à chaque bout.

La sépulture diligentement décapée en 3 heures de temps, grâce à l'assistance d'un bénévole intelligent et motivé indique un cercueil de forme classique, c'est-à-dire dont les deux côtés longitudinaux sont formés chacun de planches assemblées à l'aide d'un onglet à environ 110° pour accommoder la largeur des épaules.

Le bulldozer avait apparemment tronçonné la partie large, ouvrant une « fenêtre » sur l'épaule et le crâne , sans exposer les parties fuyantes du cercueil.

#### feuillet 6

Quant à l'état de la face, il faut en conclure que la sépulture avait déjà été victime d'un coup de pelle au moment de travaux d'aménagement antérieurs, en un temps où la mémoire collective n'avait conservé aucun souvenir du premier cimetière de Saint-Pierre, soit plusieurs générations après la mise en service de l'actuel cimetière officiellement ouvert en 1830.

Une deuxième fenêtre fut ouverte dans le bois du cercueil le long de l'humérus dans l'espoir de connaître la position de l'avant-bras et de la main.

Les mains reposaient-elles au niveau du bassin, comme dans les cas précédents, étaient-elles jointes sur le thorax, selon le vieux usage chrétien ?

La Responsable ne parvint à mettre au jour à la moitié supérieure de l'humérus, s'étant fixé l'heure de 13 h 30 pour reprendre la route de Saint-Denis où l'attendaient ses obligations muséographiques.

#### Conclusions générales

Les quelques décapages sus-décris, effectués dans une conjoncture particulièrement difficile (réunions, commissions, lourds et nombreux problèmes de muséographie) soulèvent plus de questions qu'ils n'en résolvent.

Hormis la sépulture d'enfant, on est frappé par les observations suivantes, pour une société qui était officiellement d'obédience chrétienne :

Aucune trace de linceul de ni de cercueil (peut-être par manque d'outils et de tissu ?),

Décubitus latéral du N° 1.

Lorsque les os du bras et de la main ont été retrouvés, ils indiquaient que la main reposait au niveau du bassin.

Par ailleurs :

Le numéro 3 était manifestement un supplicié.

L'angle insolite des maxillaires du N° 4 suggère un ultime cri de douleur, l'absence de vertèbre lombaire un écartèlement ?

Par inférence, on est amené à se demander si le N° 5 n'avait pas été condamné au pire des châtiments : l'enterrement vif.

#### feuillet 7

Mis à part le décubitus latéral du N° 1, aucun indice ne permet de se prononcer sur les N° 1 et 2, sauf par référence également.

Deux hypothèses possibles :

## *Annexes*

a) Les tronçons explorés se situent sur l'emplacement réservé aux esclaves, ce qui expliquerait l'absence de rites chrétiens (à l'exception probable du n° 7).

b) le tronçon NO, bien que destiné aux libres, était un terrain non consacré, réservé aux condamnés de droit commun ou, plus exactement en ces temps reculés et dans un écart plus éloigné encore de l'autorité centrale, déjà très compromise dans le chef-lieu, aux suppliciés qui avaient enfreint règle tacite de la société locale.

Seul le plan égaré pourrait trancher entre ces deux hypothèses.

Un autre problème soulevé par l'inhumation d'enfant qui amène à se demander pourquoi cette sépulture qui est la seule à avoir bénéficié d'un rite funéraire certain a été déposée à une aussi faible profondeur.

Autre fait insolite : un bénévole a arraché de la paroi SO de la portion SE une mandibule d'équidé. Il est possible que ce cheval, mule ou bardot ait été enterré longtemps après que le souvenir du vieux cimetière ait disparu.

Quoi qu'il en soit, et en dépit des fâcheuses circonstances ci-dessus évoquées, ce premier sondage dans les profondeurs du passé de l'île où les documents d'archives viennent souvent à manquer parce qu'ils ont été détruits (cyclones, incendie, climat, insectes, etc.), n'ont pas encore été dépouillés ou n'ont jamais existé, est encourageant parce qu'il constitue un premier pas dans la bonne direction : seule la recherche archéologique peut suppléer à l'absence de documents.

Mais il faudrait en premier lieu de la CIRCONSCRIPTION RÉUNION qui n'a bénéficié d'aucun crédit depuis 1980 existe autrement que sur papier.

La Responsable de la Direction des Fouilles et Antiquités Historiques de La Réunion.

Suzanne GREFFET-KENDIG

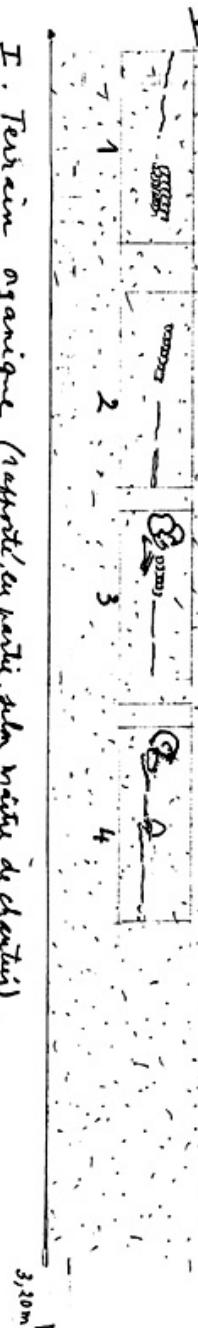
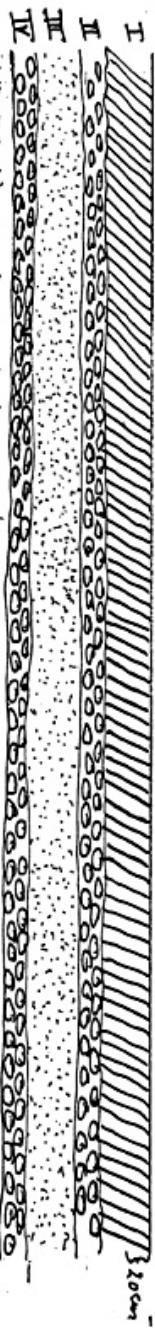
*feuillet 8 et feuillet 9* : deux pages manuscrites avec croquis des découvertes ci après

---

Candide et l'Ancien Puits

20.07.19 - 14 - 12 m. portion N du talus encre par un mureau au fond  
ST-PIERRE - Bd Hubert-Delisle - Stratigraphie NE.

CIMETIERE (1720 - 1830)



I. Terrain organique (effrité, en partie, selon nature de charbon)

II, III, IV : forment l'unité 'G' des roches originellement calcaires et dolomiques au-dessous et au-dessus de 40 cm de sable. Celle des formations est identique pour la stratigraphie. Soit de la tendance à constater que le talus connu avant la séparation n'a pas été détruit, selon l'opinion.

V. Sable corallien constituant le chapeau d'infiltration.

FIG. 1

Annexes

04/10/73 - 10 - 13H30 PORTION SE de la tranchée tracé par le bulldozer et la serpe.

St-Pierre - Bd Hubert-Dubois - Stratigraphie N°5.

CIMETIERE (1720 - 1830)



II

Clayey

6

2,900m.

I. Terrain 'oppore'

II. Sable corallien

6. Accumulation à 80cm du fond de la tranchée
7. Accumulation d'enfant
8. Chemin du cimetière anciennement effondré

Fig. 2

**Annexe 3 –**

Saint-Denis le 19 octobre 1999

**Note à l'attention du Président du G.R.A.T.H.E.R..**

Lors de la mission de prospection archéologique organisée par le Groupe de Recherche sur l'Archéologie et l'Histoire de la Terre Réunionnaise (G.R.A.T.H.E.R.), sur l'île de La Réunion, l'équipe formée de Raphaël TIPAKA (agent du patrimoine), Eric KICHENAPANAÏDOU (étudiant en archéologie à l'Université de Paris I) et moi-même a mis en évidence l'existence d'un tumulus dans la région dite de la "Pointe au Sel", à Saint-Leu.

Il s'agit d'une structure circulaire de dix mètres de diamètre à la base, pour une hauteur de cinq mètres construite en pierre et sable. La partie sud de l'édifice se trouve en bon état de conservation, tandis que le flanc nord est partiellement dégradé. C'est dans cette partie en pente, que l'on trouve de nombreux fragments osseux d'origine humaine.

Le matériel osseux visible est composé de phalanges, de fragments d'os longs et des os du crâne. Ce matériel est fortement fragilisé par la composition du sédiment ainsi que par son exposition à l'air libre. Il est ainsi urgent de prendre des mesures de protection.

Du point de vue culturel, ce tumulus est considéré par la population interrogée, comme un ancien lieu d'ensevelissement d'esclaves, et le respect du lieu est encore vivant parmi les personnes que nous avons rencontrées, il me semble que pour l'instant, la fouille archéologique du tumulus ne puisse pas être envisagée au risque de blesser la sensibilité des populations locales. Il me semble en outre que la valeur culturelle et cultuelle de cet édifice sont indéniables et qu'il rentre dans la définition du patrimoine culturel établi par l'UNESCO.

« Les œuvres de l'Homme ou œuvres conjuguées de l'Homme et de la Nature ainsi que les zones y compris les sites archéologiques qui ont une valeur universelle exceptionnelle du point de vue historique, esthétique, ethnologique ou anthropologique. » (UNESCO novembre 1972).

Par ailleurs, cette découverte est unique pour La Réunion et constitue le seul « mémorial » connu des anciens esclaves de l'île.

Pour toutes ces raisons, il est souhaitable que des mesures urgentes de protection soient prises et que ce site puisse devenir un lieu de mémoire du passé de l'île de La Réunion.

Pour le Comité Scientifique

L'Archéologue - Docteur en Anthropologie, en Ethnologie et Préhistoire

- Maître de conférence à l'Université de Paris I Panthéon Sorbonne

Manuel GUTIERREZ

Source : Archives du G.R.A.T.H.E.R.

**Annexe 4 –**

**RÉACTIONS SUSCITÉES PAR LA LOI DU 26 MARS 2005**

**l’Assemblée nationale glorifie la colonisation en douce.**

Un article de Jean-Pierre THIBAUDAT [Libération, le samedi 26 mars 2005]

D’abord, il n’y a pas cru. « *J’ai relu le texte pour voir si je ne fantasmais pas.* » Il ne fantasmait pas. Une de ses étudiantes venait de mettre sous le nez du professeur émérite et historien Claude Liauzu, le texte de la loi du 23 février 2005 portant sur « *la reconnaissance de la Nation et contribution nationale en faveur des Français rapatriés.* » Cette loi vise essentiellement à indemniser les harkis et leurs familles et leur accorder une certaine reconnaissance de la part de l’Etat français qu’ils ont servi. Mais l’article 4 de la loi ne s’en tient pas là.

Après une phrase plutôt bateau (« *les programmes de recherche universitaire accordent à l’histoire de la présence française outre-mer, notamment en Afrique du Nord, la place qu’elle mérite* »), mine de rien le texte bascule : « *Les programmes scolaires reconnaissent en particulier le rôle positif de la présence française outre-mer, notamment en Afrique du Nord, et accordent à l’histoire et aux sacrifices des combattants et aux sacrifices des combattants de l’armée française issus de ces territoires la place éminente à laquelle ils ont droit.* » L’historien, lui-même pied noir et spécialiste de l’histoire de la décolonisation relit « *le rôle positif* » et bien que « *cela dépasse [son] imagination* » vérifie : ce texte existe bien, on peut le rencontrer dans les pages du Journal officiel.

Claude Liauzu alerte alors ses pairs. Ensemble, ils rédigent le texte d’une pétition : « *Il faut abroger cette loi*, écrivent-ils, *parce qu’elle impose une histoire officielle contraire à la neutralité scolaire et au respect de la liberté de pensée qui sont au coeur de la laïcité ; parce que, en ne retenant que le "rôle positif" de la colonisation, elle impose un mensonge officiel sur les crimes, sur les massacres allant parfois jusqu’au génocide, sur l’esclavage, sur le racisme hérité de ce passé ; parce qu’elle légalise un communautarisme nationaliste suscitant en réaction le communautarisme de groupes ainsi interdits de tout passé.* » La très active section de Toulon de la Ligue des droits de l’homme diffuse sur son site cette pétition qui fait des vagues dans le milieu des historiens et reçoit aussitôt de nouvelles signatures. Ce n’est qu’un début.

Absentéisme. Mais comment les législateurs ont-ils pu en arriver là ? Quand le projet de cette loi vient en première lecture devant l’Assemblée le 11 juin 2004, il n’y a pas foule dans l’hémicycle. C’est un vendredi, « *jour habituellement réservé à nos travaux dans nos*

*circonscriptions* », râle le socialiste Gérard Bapt, sans trop la ramener : il n'y a que trois députés socialistes dans les travées. On est à deux jours des européennes. En vain Gérard Bapt tente un « *renvoi en commission* » pour combler « *les insuffisances du texte* » : il est repoussé par 38 voix contre 4. La séance est levée à 13 heures pour le déjeuner, on revient à l'heure de la sieste. Le passage qui fera bondir les historiens ne figure pas dans le projet mais apparaîtra au milieu de l'après-midi dans l'une des multiples propositions d'amendement.

*L'amendement 21 de la commission vise à faire une plus grande place à l'histoire de la présence française en Afrique du Nord et dans les autres territoires naguère sous souveraineté française, dans les programmes scolaires et dans la recherche universitaire* », avance le rapporteur Christian Kert (UMP). On reste dans les généralités. Intervient Christian Vaneste (UMP) : « *Le sous-amendement 59 à l'amendement 21 et le sous-amendement de coordination 58 tendent à mieux faire connaître aux jeunes générations le côté positif de la présence française en Afrique et en Asie, dans la ligne voulue par Jules Ferry, etc.* » Le mot « *positif* » est lâché. Aucun membre de l'opposition socialiste et communiste ne monte aux rideaux. Les amendements sont votés. Ils ne seront pas mis en cause ni au Sénat, ni en seconde lecture à l'Assemblée. La loi est promulguée.

« *Lobby* ». Noyé dans un train de mesures techniques, son incroyable article 4 passe inaperçu jusqu'à ces derniers jours. Et le lancement de cette pétition sera-t-il pour autant appliqué ? Benoît Falaize, professeur à l'IUFM (institut universitaire de formation des maîtres) de Versailles et qui travaille sur les questions d'enseignement de la mémoire, ne le pense pas. Il juge « *absurde* » ce texte qui « *nous ramène trente ou quarante ans en arrière* ». Il voit dans cette volonté de « *réévaluer le passé colonial de la France* » le « *fruit d'un lobby* ». Dont quelques députés UMP auront donc été les bras séculiers. C'est la France qui positive chère à Raffarin qui va être contente. Foin du massacre de Sétif et des tortures en Algérie les Français n'ont fait que du « *positif* », puisque c'est la loi qui proclame.

**Réaction de Christiane Taubira**

Communiqué de presse du 22 avril 2005,

Réagissant à l'article de Monsieur Alain Gérard SLAMA dans *le Figaro* du 18 avril dernier<sup>1</sup>, Christiane TAUBIRA, Députée de Guyane, prend acte de l'offensive des nouveaux chantres de la colonisation et s'étonne de la pauvreté des arguments et de la mauvaise foi de leurs auteurs. Elle rappelle que la loi 2001-434 énonce que la Traite Négrière et l'Esclavage constituent un Crime contre l'Humanité, ce qui ne fait contestation ni chez les Historiens, ni chez les Juristes qui en convenaient, bien avant l'adoption de cette loi.

Quant à l'article 2 relatif à la modification des programmes scolaires, il prévoit que cette Histoire y trouve la place qu'elle mérite. Est-il utile de rappeler qu'elle a duré quatre siècles et demi et impliqué trois continents ? En tout état de cause, il n'y a dans cette loi aucune injonction sur la façon d'introduire cette histoire, ce qui laisse les Historiens libres de leurs interprétations. D'ailleurs, certains ne se gênent pas pour construire avec effort des thèses très relativistes.

L'article 4 de la loi du 23 février 2005, au contraire, commande aux Enseignants de diffuser une vision « positive » de l'œuvre coloniale. Il est surprenant, et pour tout dire inquiétant, que des personnes attachées à la démocratie s'accordent de cette sommation d'Histoire officielle.

Il n'y a que de la mauvaise foi, probablement portée par un projet idéologique, non seulement à comparer ces deux lois mais encore à prétendre que celle de 2001 est plus impérative et orientée que celle de 2005. Mais la France a déjà connu de tristes précédents de ce type de manœuvres.

Doit-on comprendre aussi que la loi reconnaissant le Génocide des Arméniens est contestée ?

---

<sup>1</sup> Tribune intitulée "L'*histoire en otage*".

# Sources et bibliographie

---

## Fonds d'archives consultés

(recherches de témoignages sur l'Ancien Puits dans la période postérieure à 1665)

### I - SOURCES MANUSCRITES

#### 1 - Archives Départementales de La Réunion.

Série B: Tribunal Terrier. période précédant 1787.

8B 1: Jugements du Tribunal Terrier 1775-1785, 8B 2: idem (02/05/1775 - 10/07/1789), 8B 3: jugements rendus par le Tribunal Terrier, 1777-1787, 23B: Tribunal Terrier, réunions au domaine, contentieux, concessions.

Série C: période royale :

13 C: recensements Saint-Joseph, 1785-1788.

20 C: correspondance des administrateurs de l'île, 1767-1789.

Série C°: fonds de la Compagnie des Indes

C° 981 à 1009:

C° 1923: registre des concessions faites par les administrateurs de l'île Bourbon depuis 1731 jusqu'au mois d'août 1764

2Mi 112 . premières concessions faites à Saint-Philippe

Série E: sous-série 4E: répertoire des Registres Paroissiaux et d'État Civil antérieurs à 1849. 4E 11, 4E 12: concerne Saint-Philippe

Série K: Pour la sous série 8K, voir sources imprimées.

sous-série 15K procès-verbaux du Conseil de Gouvernement et d'administration. cartons 15K 12: 15K 17.

sous-série 16K registres des procès-verbaux des délibérations du Conseil Privé:

16K 1 - 16K 2 - 16K 3 - 16K 6 - 16K 7 - 16K 14 - 16K 15 - 16K 16 - 16K 19 - 16K 20 - 16K 23 - 16K 24 - 16K 25 - 16K 26- 16K 28 - 16K 29 . 16K 32

Série L: période comprise entre 1789 à 1815: L 138: L 290: L 291-292, L 293-294: L 375:

Série M: sous-série 6M: Population, statistiques, affaires économiques, recensements : 6M 727 à 6M 742, ( tous les cartons des recensements individuels à Saint-Philippe), 6M 1312: 6M 1313,

sous-série 11M : 11M 55, 11M 64 à 11M 76 11M 64, 11M 65, 11M 66, 11M 76, Sous-série 2111 63 1.

## *Sources et bibliographie*

Sous-série 21 211 57 1: cartons 24 et 25.  
Sous-série 21 212 57 2: carton 24  
Sous-série 21 221 63 1: cartons 246, 249, 303, 304, 306, 307.  
Sous-série 4 J : fonds Joseph Hubert. Correspondance de Joseph Hubert 1778 - 1825.  
Sous-série 6 J : 6 J 130.  
Série O: concerne l'administration communale.  
Sous-séries 2O 229, 2O 230, 2O 232, 2O 233 et 2O 242

### 2- Archives Nationales

AN. SOM.NOT/ Réunion 48 à 51: Étude Martin Bellier, 22 octobre 1753 - 2 février 1765.  
AN. SOM.NOT/ Réunion 96 à 98 : Étude Cados Nicolas,( Sainte- Suzanne), 16 décembre 1745 - 27 octobre 1751.  
AN. SOM.NOT/ Réunion 114 à 119: Étude Chassériau Augustin, (Saint-Benoît), 6 pluviose An VIII - 6 avril 1818  
AN. SOM.NOT/ Réunion 407 et 408: Étude Jorre Guillaume Joseph (Sainte-Suzanne) 20 janvier 1742 - 27 janvier 1746  
AN. SOM.NOT/ Réunion 409 à 423: Étude Josset de la Parentière Pierre Élie (Saint-Benoît) 20 mai 1777 - 16 avril 1823.  
AOMN : C33

### 3- Archives du British Museum

Department of manuscripts  
Mss Add 13712 ; 13869 ; 13870 ; 33765 ; 37279 ; 37292 ; 38258 ; 38363 ; 38572.

## II - SOURCES IMPRIMÉES

### 1 - Archives départementales de La Réunion

sous-série 8K: Bulletin des Actes Administratifs de Bourbon . Dans cette série, imprimée et reliée, nous avons consulté:  
8K 17-18: 2ème série, cahiers 6 à 17, T.IV-V, 1831-1832 (1-5 dans T.III)  
8K 19: 3ème série, cahiers 3 à 15, T.VI, 1833 (1-2 dans T.V)  
8K 20-24: BO de l'Ile Bourbon, 3ème série, cahiers 16-60, T.VII-XI, 1834-1838  
8K 25-27: 4ème série, cahiers 9-41, T.XII-XIV, 1839-1841 (1-8 dans T.XI)  
8K 28-32: 5ème série, cahiers 4-53, T.XV-XIX, 1842-1846 (1-3 dans T.XIV)  
8K 33-34: 6ème série, cahiers 8-29, T.XX-XXI, 1847-1848 (1-7 dans T.XIX)  
TROUETTE Emile, Papiers de Joseph Hubert publiés par Emile Trouette, G. Lahuppe, Saint-Denis, 1881, in 8°, 280p.

### 2 - Archives du B.R.G.M. du département de La Réunion (Année 1963)

Fiches de points d'eau – puits et forages. 1229.7X-0001 ; 1229.7X-0002 ; 1229.7X-0003 ; 1229.8X-0001 ; 1229.8X-0002 ; 1229.8X-0003 ; 1229.8X-0004 ; 1229.8X-0005 ;

## Bibliographie

- Anonyme., Lettre à Monsieur le Monnier de l'Académie des Sciences, premier médecin ordinaire du Roi, sur la culture du café, Amsterdam, 1773.
- ABU ZAID HASAN, Voyage du marchand arabe Sulyman en Inde & en Chine, rédigé en 851, traduit de l'arabe avec introduction de Gabriel Ferrand, Paris, 1922.
- ALBRIGHT W.F., L'archéologie de la Palestine, Paris, 1955, 299 p.
- ALBUQUERQUE Braz d', Commentarios do Grande Afonso Dalboquerque, capitão Geral e Governador da India, collegidos por seu filho Afonso Dalboquerque das proprias cartas que elle escrivia ao Rey Dō Manoel o primeyro desto nome. 1557, partie 1, cap. VIII, IX et X, édition 1776.
- ALTIDRISI, (Abou Abd Allah Mohammad Idrisi) 1 -Géographie d'Idrisi, traduite de l'arabe en français d'après 2 manuscrits de la Bibliothèque du Roi accompagnée de notes par Amédée Jaubert. Paris, 1836-1840. 2 -Opus geographicum, publié par l'Institut Universit. Orient. De Naples par E. Cerulli en 1970 et traduit par François Viré. Etudes sur l'Océan Indien, Collection des travaux de l'Université de La Réunion, RCP 441, Imp Cazal, Saint-Denis, 1984.
- AL KARAGHI, Kitâb inbât al-Miyâh al Khafîyya : traité d'exploitation des eaux souterraines. Texte arabe traduit d'après l'édition de Hyderabad du Dekkan, 1941.
- ALLIBERT Claude, Les apports austronésiens à Madagascar, dans le Canal de Mozambique et en Afrique zambézienne : éléments de réflexion à partir de deux auteurs négligés, C.E.R.O.I., travaux et documents 12, série Histoire, Institut des Langues et Civilisations orientales, Paris, 1990.
- ALLIBERT C., LISZKOWSKI D., PICHAUD J.C., ISSOUF S., Dembeni 3. Campagne de fouilles de 1990, dossier n° 2, Programme bi institutionnel Mayotte-Inalco, Fondation pour l'étude de l'archéologie de Mayotte, (Association d'archéologie et d'histoire de Mayotte, INALCO), Paris, 1993.
- ALLIBERT Claude, RAJAONARIMANANA Narivelo et alii, L'extraordinaire et le quotidien, variations anthropologiques, Hommage au professeur Pierre Vérin, Editions Karthala, 2000.
- AL MAS'UDI, Les Prairies d'or. (traduction française de Barbier de Meynard & Pavet de Courteille, Paris, 1962).
- ASTUTI Rita, People of the sea : identity and descent among the Vezo of Madagascar, Cambridge University Press, Cambridge, 1995.
- AUBER Jacques, Histoire de l'Océan Indien, Tananarive, 1955.
- AUDEMARD L., Histoire de la jonque, Rotterdam, 1957.
- AZEMA Georges, Histoire de l'île Bourbon depuis 1643 jusqu'au 20 décembre 1848, Plon, 1859, Paris.
- BACHELERY Patrick & COUDRAY Jean, Notice explicative de la carte volcano-tectonique de la Grande Comore (Ngazidja), Département des Sciences de la Terre – Université de La Réunion, Editée par le Ministère français de la Coopération, 1993.
- BALSAN François, L'or du Monomotapa, La Palatine, Paris, 1967.

## Sources et bibliographie

- BARASSIN Jean, Antoine Boucher, Mémoire pour servir à la connoissance particulière des habitans de l'isle de Bourbon, L'Ile Bourbon & Antoine Boucher (1679-1725) au début du XVIII siècle., Association des Chercheurs de l'Océan Indien et Institut d'Histoire des Pays d'Outre-mer, Aix-en-Provence, 1978.
- BARQUISSAU Raphaël, FOUCQUE Hippolyte, CORDEMOY Hubert, Ile de La Réunion (Ancienne île Bourbon), Edition Larose, Paris, 1925.
- BARRAU Jacques, Les hommes & leurs aliments, Paris, 1983.
- BARROS João de, Asia de Ioam De Barros, dos factos que os portugueses fizeram no descobrimento e conquista das mares e terras, depois do anno 1412 ate o de 1600 Lisbonne 1552 -1563.
- BENARD Roland et KRAFFT Maurice, Au cœur de la Fournaise, Editions Nourault/Bénard, 1987
- BERRIEDALE JOHNSON Michelle, The British Museum cookbook, British Museum Publications, London, 1986.
- BERTHELOT A., L'Afrique Saharienne & Soudanaise, Paris, 1927.
- BILLIARD Auguste, Voyage aux colonies orientales, Librairie Française de Ladvocat, 1822, Paris.
- BOMBARD Alain, Naufragé volontaire, sans vivres sur l'atlantique, Arthaud, Paris, 1970.
- BOONZAIER Emile, MALHERBE Candy, SMITH Andy, BERENS Penny, The Cape Herders, a history of the Khoikhoi of Southern Africa, David Philip Publishers, South Africa, 1996.
- BORY de SAINT VINCENT C., Voyage dans les quatres principales îles des mers d'Afrique, 3 t., Paris.
- BOUCHER de la RICHARDERIE G, Bibliothèque Universelle des voyages, Treuhel & Wuntz, Paris, 1808.
- B.R.G.M., Méthode d'étude & de recherche des eaux souterraines, Paris, 1962
- BRITO REBELLO (de) Jacinto Ignacio, Joao de Lisboa ; Livro de Marinharia, tratado de agulha de marear de Joao de Lisboa- roteiros soudas e outros conhecimentos relativosa navegação – codice do seculo XVI – coprado e coordenado por J.I. de Brito Rebello, Lisboa, 1903.
- BRUNET Auguste, Trois cents ans de colonisation à l'île Bourbon, Editions de l'Empire, Paris, 1948.
- BUFFET B. EVRARD R., L'eau potable à travers les âges, Liège, 1951.
- CADET Thérésien, La végétation de l'île de La Réunion, St-Denis, Réunion, 1980.
- CARRA DE VAUX (Baron), Traduction de Mukhtasar al' Aja'ib, actes de la société philologique, Paris, 1897.
- CASTANHEDA Lopes de, Historia do descobrimento e conquista da India pelos portugueses, Lisbonne, 1552
- CASTRO E ALMEIDA Virginia de, Les grands navigateurs & colons portugais du XV & du XVI siècles, Anthologie des écrits de l'époque, IVème volume., Paris.
- C.A.G.F.L.S.H.R., L'étranger intime : mélanges offerts à Paul Ottino (Madagascar, Tahiti, Insulinde, Monde swahili, Comores, Réunion), Université de La Réunion, Océan éditions, Saint-André, 1995.

- C.T.F.T. (Centre technique forestier tropical), Dix ans de recherches forestières tropicales, Nogent sur Marne, 1960.
- CERULLI E., Le livre des Zanj, Ed inediti, Rome, 1951.
- CHAMLAM.C., Recherches anthropologiques sur l'origine des malgaches, Paris, 1958.
- CHAPUISET LE MERLE, Précis d'histoire de Maurice XV-XVIIIè siècles, Port Louis, 1950.
- CHARPENTIER François, Le divin marchand, ( relation de la constitution de la Compagnie Française des Indes Orientales) 1664, Introduction de Mario Serviable, réédité en 1888 par Edition ARS Terres Créoles, Sainte-Clotilde, La Réunion.
- CHAUNU Pierre, 1- L'expansion européenne du XIIIè au XVè siècle, Presses universitaires de France, collection Nouvelle Clio ( l'Histoire et ses problèmes), 1969, Paris.
- 2- Conquête et exploitation des nouveaux mondes (XVIè siècle), Presses universitaires de France, collection Nouvelle Clio ( l'Histoire et ses problèmes), Paris 1995.
- CHAUPRADE Aymeric, Géopolitique, constantes et changements dans l'histoire, Ellipses édition, Aubin, 2003, Paris.
- CHAUSSARD Albert & LAPLACE Laurent, Les cyclones du S.O. de l'Océan Indien, Paris, 1964.
- CHAUVELIER F., Etudes de climatologie tropicale, Bordeaux, 1975.
- CLUSIO Carlos, Aromatum et simplicium aliquot medicamentorum apud Indos nascendentium Historia 1556, junta de investigações do ultramar, 1964.
- CODINE Jules Mémoire géographique sur la Mer des Indes, Challamel librairie-éditeur, Paris, 1868.
- CORRÊA Gaspar, Lendas da India, t. I à IV, collect. De monumentos meditos para a historia de conquistas dos Portuguezes em Africa, Asia e America publ. por Rodrigo Jose de Lina Felner , Lisbonne, 1858-1866.
- CORTESAO Armando, History of Portuguese Cartography Vol. I, 1969.
- CORTESAO (A) et TEIXEIRA DA MOTA (A.), Portugaliae Monumenta Cartographica, 6 vol., 1960.
- DAHL Otto Chr., Migration from Kalimantan to Madagascar, The institute for Comparative Research in Human Culture, Norwegian University Press, Oslo, 1991
- DE CONSTANTIN, Recueil des voyages, 1725.
- DEFOS DU RAU Jean. Ile de La Réunion. Etude de géographie humaine, 2 vol., Bordeaux, 1960.
- DENUCÉ Jean, Les origines de la cartographie portugaise et les cartes des Reinel, E. Van Goethem, Gand, 1908.
- DESTOMBES Marcel, Lopo Homem's atlas of 1519, London and Beccles, Londres, 1937.
- DEZ Jacques et VIRÉ François, Le manuscrit arabico-malgache malayo-polynésien N° 26 de la B.N. Paris, fasc. 1 reproduction ; fasc. 2 transcription et commentaires, Université de Paris, ronéoté, Paris 1982.

## Sources et bibliographie

- DORESSE Jean, Histoire sommaire de la Corne Orientale de l'Afrique, Paul Geuthner, Paris, 1983.
- DUCHAC René Virgile, Vasco de Gama, l'orgueil & la blessure, L'Harmattan, Recherches & Documents, Amériques latines, 1995, Paris.
- DUPONT J., GIRARD J.C., GUINET M., Flore en détresse, le livre rouge des plantes indigènes menacées à La Réunion, S.R.E.P.E.N., Saint-Denis de La Réunion, 1989.
- DUPUIS Jacques, Histoire de l'Inde, Kailash éditions, Pondichéry, 1996.
- DURAND DASTES François, Systèmes d'utilisation de l'eau dans le monde, Société d'édition d'enseignement supérieur, 1977.
- DUVIOLS Jean-Paul, Le Nouveau Monde, Les voyages d'Amerigo Vespucci (1497-1504), Traduction, introduction et notes de Jean Paul Duviols, Chandigne, Paris, 2005.
- EPINAY A. d', Renseignements pour servir à l'histoire de l'île de France jusqu'à l'année 1810 inclusivement, île Maurice, 1890.
- EVE Prosper, 1- La religion populaire à La Réunion, Institut de linguistique & d'anthropologie de La Réunion, 2 tomes, presses ILR, Saint-Leu, 1985.
- 2- Les cimetières de La Réunion, contribution pour servir à une Histoire des Mentalités à La Réunion, Université de La Réunion, Océan Editions, 1994.
- FARCI Jean, Petite histoire de l'île Bourbon, PUF, Paris, 1937.
- FARIA Y SOUSA Manuel de, Asia Portuguesa, London, 1695.
- FAVIER Jean, Les grandes découvertes d'Alexandre à Magellan, Fayard, Paris, 1992.
- FELIX Guy, Une synthèse des cuisines mauriciennes, Port Louis, Ile Maurice, 1973.
- FLACOURT Etienne de, Histoire de la grande île Madagascar 1661, Edition présentée et annotée par Claude Allibert, INALCO-Karthala, Paris, 1995.
- FONTOURA DA COSTA (A.), A Marinharia dos Descobrimentos, 1933, réédité en 1950.
- FREDRERIC Louis, La vie quotidienne dans la péninsule indochinoise à l'époque d'Angkor, Hachette, 1981.
- GALVÃO Antonio, Tratado dos Descobrimentos antigos e modernos feitos até a Era de 1550, Lisboa Occidental, 1731.
- GARSAULT A.G., directeur de rédaction de Notice sur La Réunion, Librairie africaine & coloniale, Paris, 1901.
- GENAILLE Robert, La peinture en Belgique de Rubens aux Surréalistes, Editions Pierre Tisné, Paris, 1958.
- GERARD Gabriel, 1- Guide illustré de La Réunion, Nérac, 1970.
- 2 - Petit Album de l'île de La Réunion, 1973.
- GOBLOT Henri, Les qanats: une technique d'acquisition de l'eau, Mouton éditeur, Paris, 1979.
- GOES Damião de, Chronica do Felicissimo Rey Dom Manuel, dividida em quatro partes, Lisbonne, 2 vol., 1566-1567.
- GOU Ali Mohamed, SOULE Mohamed avec la contribution et sous la direction de Claude ALLIBERT, Rapport de mission archéologique sur le site de Mwali Mdjini (Mwali), Archipel des Comores, CNDRS-SAREC-CEROI (INALCO),

- Moroni, 'Uppsala, Paris, Octobre 1993.
- GRANDIDIER Alfred, Histoire physique, naturelle et politique de Madagascar, Paris, 1942.
- GRANDIDIER Alfred en collaboration avec Charles-Roux, Cl Delhorbe, H. Froidevaux et Guillaume Grandidier, Collection des ouvrages anciens concernant Madagascar. (Ouvrages ou extraits d'ouvrages portugais, hollandais, anglais, français, allemands, italiens, espagnols et latins concernant Madagascar) 1500-1613, Tomes I et II, Comité de Madagascar, Paris, à partir de 1903.
- GUEHO Joseph, La végétation de l'île Maurice, Editions de l'Océan Indien, Rose Hill, Ile Maurice, 1988.
- GUET M. I. , Les origines de l'Ile Bourbon et de la colonisation française à Madagascar. C.Bayle, Paris, 1888.
- GUILLAIN Nicolas, Documents sur l'histoire, la géographie & le commerce de l'Afrique orientale, Paris, 1856.
- HALE Elisabeth, La découverte du monde: cartographes & cosmographes, Saint-Malo, 1984.
- HAMIDULLAH Muhammad, Les escales arabes au début de l'Islam. Recueils de la société Jean Bodin, T.32, 1974.
- HATTINGOIS-FORNER Anne-Marie & HATTINGOIS-FORNER François, L'Espagne des Rois Catholiques à Philippe II 1492-1598, Armand Colin, Paris, 1999.
- HAWKINS Clifford W., Les boutres, derniers voiliers de l'Océan Indien, Edita S.A., Lausanne.
- HEERS Jacques, Marco Polo, Edition Fayard, 1983.
- HERMANN Jules, 1- Colonisation de l'Île Bourbon et fondation du quartier de Saint-Pierre, Paris, 1900.  
2- Les révélations du Grand Océan, 1927
- HERMANN Paul, Histoire et Géographie de l'île de La Réunion, Paris, 1923.
- HEURTEBIZE Georges, Histoire des Afomarolahy (Extrême-Sud de Madagascar), Editions du C.N.R.S., Paris, 1986.
- HIRTH Friedrich, China and the roman orient, Leipzig, 1885.
- HOBMAN Bob, Sarimanok, de Bali à Madagascar dans le sillage des marins de la préhistoire, traduit de l'anglais par Ian Burley, Bernard Grasset éditeur, Paris, 1999.
- HUSAIN Shezad and FERNANDEZ Rafi, Best-ever cook's collection, Indian. The Definitive Cook's Collection: Over 170 Step-by-Step Indian Recipes, Parragon, London, 1995.
- IBN AL.FAQIH AL HAMADANI, abrégé du livre des pays, traduit par Henri Massé, Institut Français de Damas, 1973.
- IBN BATTUTA, Voyages, Traduction de l'arabe de C. Defremery et B.R. Sanguinetti, 1858, Introduction et note de Stéphane Yerasimio, Edition Maspero, Paris, 1982.
- IBN HAUQUAL, Configuration de la terre, Ed. GP.Maisonneuve & Larose, Paris, 1964.
- IBN KHURDĀDHBIH, Kitab al-Masālik wa'l-mamalik, traduit par Barbier de Maynard, in journal asiatique, 6 série, t. 5, 1865.

## Sources et bibliographie

- IBN ROSTEH Abû Alî Ibn Omar, Al-A'lag al-nafisa, 1- traduction de Gaston Wiet, le Caire, 1955, 2 - réédition de 1967.
- JACOB DE CORDEMOY E., Flore de l'île de La Réunion, Librairie des sciences naturelles Paul Klincksieck, Paris, 1895.
- JACOBY Arnold, Heyerdahl de Kon-Tiki à Râ II, p 105, Arthaud, 1970 .
- JAUBERT de PASSA F.J., Recherches sur les arrosages chez les peuples anciens, 1846.
- JOAO de LISBOA & PEREIRA (Duarte Pacheco), Os mais antigos roteiros da guiné, Lisboa, 1952.
- KAMMERER Albert, La découverte de Madagascar par les Portugais et la cartographie de l'île, Paris, 1950.
- KHAWAM René R., traduction en français et commentaire du texte intégral des Aventures de Sindbad le Marin, Editions Phébus, Paris, 1985.
- KERHALLET (De) C. PH. ,Considérations générales sur l'Océan Indien, Paris, 1859.
- KI ZERBO Joseph, Histoire de l'Afrique Noire, Hatier, Paris, 1978.
- KOECHLIN Bernard, Les Vezo du Sud-ouest de Madagascar, contribution à l'étude de l'éco-système de semi-nomades marins, Cahiers de l'Homme, Ethnologie, géographie linguistique , Ecole pratique des Hautes Etudes-Sorbonne, nouvelle série XV, Mouton, Paris 1975.
- KUPCIK Ivan, 1-Cartes géographiques anciennes. Evolution de la représentation cartographique du monde de l'Antiquité à la fin du XIXème, Gründ , Paris, 1984., 2- Munich Portolan Charts « Kunstmann I – XIII » and ten further Portolan Charts, and revised and supplementary new edition of Friedrich Kunstmann's original work of 1859 with 13 rendered color plates of ten further sea charts of 16<sup>th</sup> century from the Munich Portolan charts, collection including those missing since 1945. , Deutscher Kunstverlag Munchen, Berlin, 2000.
- LA RONCIERE Monique (de) & MOLLAT Michel, Les portulans: cartes marines du XII<sup>e</sup> au XVII<sup>e</sup> S. avec le concours de M.Azard, J Raynaud-N'Guyen, A Vannereau, Nathan, Paris, 1984.
- LABOURDETTE Jean François, Histoire du Portugal, Editions Fayard, la Flèche, 2000.
- LACAZE Honoré, L'île Bourbon, l'île de France, Madagascar, recherches historiques, A. Parent, Paris, 1880.
- LAFITAU (P. Joseph François), Histoire des découvertes & conquêtes des Portugais dans le nouveau monde, Paris, 1734.
- LAVAUX Catherine, La Réunion : du battant des lames au sommet des montagnes, Courbevoie, 1973.
- LEGUAT François, Aventures aux Mascareignes, voyage et aventures de François Leguat et de ses compagnons en deux îles désertes des Indes orientales, 1707 (texte intégral), introduction et notes de Jean-Michel Racault, suivi de Recueil de quelques mémoires servant d'instruction pour l'établissement de l'île d'Eden, Henri DUQUESNE, (1689) réédition Editions la Découverte, Paris, 1984.
- LEGUEN Marcel, Histoire de l'île de La Réunion, l'Harmattan, Paris, 1979.

- LE ROY LADURIE Emmanuel, Histoire du climat depuis l'an mil, Flammarion, Paris, 1983.
- LETOUZEY René, Manuel de botanique forestière (Afrique tropicale), Nogent sur Marne, 1969.
- LISZKOWSKI Henri Daniel, Mayotte & les Comores, escales sur la route des Indes au XV<sup>e</sup> & XVIII<sup>e</sup> siècles, Editions du Baobab, Mamoudzou, 2000.
- LODEWYCKSZ Willem, Premier livre de l'histoire de la navigation de l'Inde orientale, 1598, in-fol., Amsterdam.
- LOUGNON Albert, 1- Sous le signe de la tortue (voyages anciens à l'île Bourbon 1611-1725), 1<sup>ère</sup> édition, Tananarive, 1939, 234 p., 2<sup>ème</sup> édition, Nérac, 1958, 200 p., 3<sup>ème</sup> édition, Nérac, 1970.
- 2- l'Ile Bourbon pendant la Régence. Desforges Boucher. Les débuts du café, Larose, Paris, 1956.
- LUCAS Raoul & SERVIABLE Mario, Les gouverneurs de La Réunion, ancienne île Bourbon, Editions du CRI, 1987, Saint-Denis.
- MAC-AULIFFE J. M., Cilaos pittoresque et thermal, saint-Denis de La Réunion, 1902.
- MAILLARD Louis, Notes sur l'île de La Réunion (Bourbon), Dentu, Paris, 1863.
- MARCO POLO, Le livre de Marco Polo ou le devisement du monde, Paris, 1962,
- MARIE-FRANCE & IVRIN, Le grand livre de la cuisine réunionnaise, Editions Gérard Doyen, 1984.
- MAURIZIO (DIA), Histoire de l'alimentation végétale depuis la préhistoire jusqu'à nos jours - traduite par F. Gidou, Payot, Paris, 1932.
- MICHEL Etienne, Citrus. Citronnier, Paris, 1819.
- MILES J.B., On the border of the great desert : a journey in Oman. Geographical journal, 1910.
- MOLLAT du JOURDAIN Michel, 1- La vie quotidienne des gens de mer en atlantique IX<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècle, Hachette, Paris, 1983.
- 2- Giovanni & Girobano Verazzano, navigateurs de François I<sup>er</sup>, Paris, 1982.
- MORIZOT, Relations véritables & curieuses de l'île de Madagascar & du Brésil, Paris, 1651.
- MOTA (da) Avelino Teixeira, Evoluções dos roteiros portugueses durante o século XVI, Lisboa, 1969.
- NEEDHAM Joseph, La science chinoise et l'Occident, traduit de l'anglais par Eugène Simion avec le concours de R. Dessureault et J.-M Rey, Editions du Seuil, 1977.
- NEYRET S.M. Jean, Pirogues océaniennes, 2 Vol., Association des Amis du Musée de la Marine, Paris, 1974.
- NORTH COOMBES Alfred, La découverte des Mascareignes par les Arabes & les Portugais, Imprimerie sur presses de Henry & Cie, Maurice, 1980.
- OSORIUS Hieronymus, Da vita e feitos del Rei D. Manoel, XII livros, 1574, livro 5, edit. 1804
- OTTINO Paul, 1- Le Moyen âge de l'Océan Indien & le peuplement de Madagascar, Presses universitaires d'Aix Marseille, 1975
- 2- L'étrangère intime. Essai d'anthropologie de la civilisation, de l'ancien Madagascar, 2 tomes, Editions des Archives Contemporaines, Paris, 1986.

## Sources et bibliographie

- PAJOT Elie, *Simples renseignemens sur l'île Bourbon*, A Damotte, Saint-Denis, 1878.
- PARIS Pierre, 1- *Quelques dates pour une histoire de la jonque chinoise*, Paris, 1952.
- 2- *Esquisse d'une ethnographie navale des pays*, Paris, 1942,
- PEROTIN Yves, *Chroniques de Bourbon*, Couderc, Nérac, 1957.
- PICHON Francis, *Histoire barbare des Français*, Seghers, 1964.
- PIRAZZOLI Paolo, *Les variations du niveau marin depuis 2000 ans*, Dinard, 1976.
- PREVOST (Abbé Antoine François) dit Prévost d'Exiles, *Histoire générale des voyages ou nouvelle collection de toutes les relations de voyages par mer & par terre qui ont été publiées jusqu'à présent dans différentes langues pour former un système complet d'Histoire et de Géographie moderne qui représentera l'état actuel de toutes les nations, etc...*, 20 vol. Didot, Paris, 1746.
- PRUDHOMME Claude, *Histoire religieuse de La Réunion*, Edition Karthala, Paris, 1984.
- RAIOARA Tavae, en collaboration avec Lionel Duroy, *Si loin du monde*, Ohéditions, 2003.
- REGNAULT Etienne, *Mémoire manuscrit*, 1681, Archives Nationales, Paris.
- REVERZY Jean François et alii, *Oeuvres de Jules Hermann*, Tome I, *La fondation du quartier de Saint-Pierre et autres textes*, Editions du Tramail, Saint-Denis, 1990.
- REYNOLDS G.W., *Les aloès de Madagascar*, Le naturaliste malgache, Tome X, volume hors série, Institut de recherche scientifique de Madagascar, Tananarive, 1958.
- RICHEZ Jean Marc, *St Pierre, le Tampon & la Plaine des Cafres. Eléments pour une histoire de la commune de St Pierre*, La Réunion, 1983.
- RICQUEBOURG L. J. Camille, *Dictionnaire généalogique des familles de l'île Bourbon (La Réunion) 1665 – 1810*, 3 tomes, Rosny sur Seine, 1983.
- RISSO Antoine, *Histoire naturelle des orangers*, Paris, 1810.
- RISSO A & POITEAU A, *Histoire & culture des orangers*, Henri Plon, Paris, 1872.
- RIVALS P. 1- *Les espèces fruitières introduites de La Réunion.(notes historiques et biologiques)*, in *Travaux du laboratoire forestier de Toulouse*, Tome V, troisième section, vol. I, article III, Toulouse, 1960.
- 2- *Etudes sur la végétation naturelle de l'île de La Réunion*, Toulouse, 1952.
- ROUILLARD Guy et GUEHO Joseph, *Histoire des Plantes d'intérêt horticole, médicinal et économique à l'île Maurice*, 1, Les Pailles, Ile Maurice, 1981 à 1985.
- SARAIVA F. J. , *Indice chronologico das navegações, viagens, descobrimentos e conquistas dos Portuguezes ... desde o principio do seculo XV*, 1841.
- SAUVAGET Jean, traducteur de *Akbar al-Sin wal-Hind : relation de la Chine & de l'Inde (851)*, Paris, 1948.
- SCHERER André, *Histoire de La Réunion*, PUF, Que sais-je? Paris, 1965.
- SOURIS Eugène, *Histoire abrégée de l'île de La Réunion*, A Lahure, Paris, 1954,.

- SOUUSA Viterbo, Trabalhos nauticos dos Portuguezes nos seculos XVIe XVIIe, parte 1, Marinharia Lisboa, Lisboa, 1898,
- SUNG-SHU, China & the Roman Orient (translated by F. Hirth), Leipzig, 1885.
- TEYSSIER Paul & VALENTIN Paul, Voyages de Vasco de Gama; relations des expéditions de 1497-1499 et de 1502-1503 (traduites et annotées par) & (présentées par Jean AUBIN), Editions Chandeneige, 1995, Paris.
- THEVENOT Melchisédec, Relations de divers voyages curieux, qui n'ont point été publiées ou qui on esté traduites d'Hacluyt, de Purchas et d'autres voyageurs anglois, hollandais, portugais, allemands, espagnols et quelques persans, arabes et autres auteurs orientaux, 4 Vol. in fol., Paris.
- THOMAS (P.-P.-U.), Essai statistique de l'île Bourbon..., suivi d'un projet de colonisation de l'intérieur de cette île, Bachelier-Selligue, Paris, 1828.
- TIBBETS G.R., Arab navigation in the indian ocean before the coming of the Portugese, 1971.
- TOLKOWSKY S., A history of the culture and use of citrus fruits, London.
- TOUSSAINT Auguste, 1- Histoire de l'Océan Indien (Peuples & civilisations), P.U.F., Paris, 1961.
- 2- Histoire de l'île Maurice, P.U.F., Que sais-je?, Paris, 1971.
- 3- Histoire des isles Mascareignes, Editions Berger-Levrault, Paris, 1972.
- TROUETTE Emile, 1- Géographie de l'île de La Réunion (1ere partie), St-Denis, 1896.
- 2- Introduction de végétaux à l'île de La Réunion : notes historiques, 2 ème édition , Nouvelle Impr. dionysienne, Saint-Denis, 1983.
- VAILLAND Roger, La Réunion, Editions Rencontre, Lausanne, 1964.
- VAN LINSCHOTEN Jan Huygen, Histoire de la navigation de Jan Huygen de Linschot Hollandois, aux Indes Orientales, Amsterdam, 1619.
- VAXELAIRE Daniel et alii, Le mémorial de La Réunion, 6 tomes, Australe Editions, Saint-Denis de La Réunion, édition de 1979.
- VILLIERS Alan, Sons of Sindbad, published by Charles Scribner's sons, New York, 1968.
- VISDELOU-GUIMBEAU Georges (de) , La Découverte des Mascareignes, General Printing & Stationery, Port-Louis, Maurice, 1948.
- WHITE Gilbert F., Drawers of water: domestic water use in East Africa, London, 1972.
- WIGAL Donald, Anciennes cartes marines (1290-1699), Editeur Amélie Marty, New York, 2000.

## Colloques, communications, articles, travaux universitaires non édités

- Travaux (Actes des) du 4e Congrès de l'AHIOI, St-Denis, 4-9 sept 1972  
*Mouvements de populations dans l'Océan Indien*, ,Paris,1979.
- Travaux (Actes des) du 6e colloque international d'histoire maritime,Venise 20-24 sept 1962 *Méditerranée & Océan Indien*,1970,
- Travaux (Actes des) du VIIe colloque international d'histoire maritime,Vienne 29 aout-5 sept 1965, *Les grandes voies maritimes dans le monde*, XV-XIXè siècles.
- ALLIBERT Claude, ARGANT Alain et ARGANT Jacqueline, avec la contribution de F. de BROIN, M. GAYET et H. MORRISON, *Le site de Dembeni (Mayotte, Archipel des Comores) Mission 1984*, in Etudes Océan Indien, 11, archéologie des Comores, INALCO, Paris, 1990, pages 63 à 172.
- BALLACK Laena & GROLLIER Bernard, *Sambatra, sur les pas des ancêtres*, 2002, in Océan Indien magazine n° 9 sept./déc. 2002, pages 38 à 47.
- BINET Denis, *Quelques types de pirogues à Nosy-Be*, in *Taloha, annales de l'Université de Madagascar*, N° 3, 1970, pages 183 à 191.
- CHATEAUVIEUX Sosthène Marquis de, *Histoire de Saint-Leu*, 1865.
- CONCEIÇÃO RUIVO Maria da, *From the mysteries of magnesia stone to the establishment of a scientific domain*, The Physics Museum of the university of Coimbra, <http://www.fis.uc.pt/museu/catalogo.html>
- Conférence(Actes de la) internationale des Archéologies de l'Océan Indien , G.R.A.H.T.E.R Saint-Denis, 2000.
- DEVISSE Jean, rapport final de La Réunion d'experts sur « *les contacts historiques entre l'Afrique de l'Est et Madagascar d'une part et l'Asie du Sud-est d'autre part, par les voies de l'Océan Indien* », Comité scientifique international pour la rédaction d'une histoire générale de l'Afrique, U.N.E.S.C.O., Ile Maurice, 1974.
- DEZ Jacques, *Quelques hypothèses formulées par la linguistique comparée à l'usage de l'archéologie*, in *Taloha, annales de l'Université de Madagascar*, publication hors-série consacrée à l'archéologie, pages 197 à 213.
- DOMENICHINI Jean-Pierre et RAMIARAMANANA Bakoly D.. *Histoire de Madagascar*, sur le site [www.Clicanoo.com](http://www.Clicanoo.com).
- DONQUE Gérald, *Le contexte océanique des anciennes migrations : vents et courants dans l'Océan Indien*, in *Taloha, annales de l'Université de Madagascar*, publication hors-série consacrée à l'archéologie, pages 43 à 59.
- FAUBLEE Marcelle et Jacques, *Pirogues et navigation chez les Vezo du Sud-ouest de Madagascar*, in l'Anthropologie, T 54 N° 5/6, Masson et Cie éditeurs, Paris,1950, pages 432 à 453.
- FRUTUOSO Eduardo, *India Route Project: Relação de capitaens mores e naos que vierão do reyno a este estado da India des do seu descobrimento 1497-1731*, Nautical Archaeology Program, Texas A&M University, 2003.  
<http://nautarch.tamu.edu/shiplab/>

GERARD Gilbert, Les grandes épidémies à La Réunion pendant la colonisation, Thèse pour le Doctorat de Médecine n° 804, Faculté mixte de Médecine et de Pharmacie de Rennes, 1969.

HEBERT Jean-Claude, La cosmographie ancienne malgache suivie de l'énumération des points cardinaux et l'importance du Nord-est, in *Taloha, annales de l'Université de Madagascar*, publication hors-série consacrée à l'archéologie, pages 83 à 195

JOUANNES Claude, La « sufālīya » un poème du maître-pilote Shihāb ad-dīn Hamad bin M Mājid, essai de traduction, notes et commentaires D'après le manuscrit W992 du fonds de répartition des manuscrits de l'Institut des Etudes Orientales de l'Académie des Sciences de Russie à St Petersbourg, Feuillets 83r à 96r, in *Mare Prasodum : d'une rive à l'autre* (sous la direction de Claude ALLIBERT) Etudes Océan Indien 31, 2001, Publications INALCO, Paris, pages 35 à 114.

LAESS de J., The irrigation system at Uhlu 8th century, in *Journal of cuneiform studies* (Chicago), 5. (1-2), 1951, pages 21 à 32; Reflections on modern and ancient oriental waterworks, in *Journal of cuneiform studies*, 7, 1953, p. 5.

OTTINO Paul, le Moyen Age de l'Océan Indien et les composantes du peuplement de Madagascar, in *Bulletin du centre de documentation et de recherche (Asie du Sud-Est et Monde Insulindien) (CeDRASEMI)* vol. VI, N° 2-3 Paris, 1976, pages 3 à 8.

PEROWNE Stewart, Note on I kings and Book of Job, in *Palestine Exploration Fund, quarterly statements, 1939*, London, pages 199 à 203.

REMIJSEN Bert, Word-prosodic systems of Raja Ampat languages, Proefschrift ter verkrijging van de graad van Doctor aan de Universiteit Leiden, <http://lot.library.uu.nl/publish/articles/000186/bookpart.pdf>

SMITH Silvia, La Cruz del Sur - Su historia, Astronomía desde el Hemisferio Sur para todos, Cielo sur, Mayo 8 del 2003, <http://www.cielosur.com/constela.htm>

SQUARZONI Angèle, De marines en Barachois, deux navigations côtières à La Réunion, de 1848 à 1863, mémoire de maîtrise d'histoire contemporaine, Université de La Réunion, 1985.

THEODORA Jean-Luc, Identité marginalisée, identité assumée, identité transmise: Saint-Philippe, 1735 – 1850, contribution de la population d'une commune à l'identité d'une île., mémoire de maîtrise d'histoire présenté sous la direction de M. le professeur Claude Wanquet, Université de La Réunion, 1995.

---

## Sites Internet

[http://www.ethnologue.com/show\\_country.asp?name=Madagascar](http://www.ethnologue.com/show_country.asp?name=Madagascar)  
[http://www.ethnologue.com/show\\_map.asp?name=Madagascar&seq=1](http://www.ethnologue.com/show_map.asp?name=Madagascar&seq=1)  
<http://www.fis.uc.pt/museu/catalogo.html> The Physics Museum of the university of Coimbra,  
<http://genealogia.sapo.pt/pessoas/pesshow.php?id=129158>  
<http://nautarch.tamu.edu/shiplab/01guifruipes/Pguinote-nauahu.htm> (liste des expéditions portugaises entre 1497 et 1731)  
[http://www.worldwildlife.org/wildworld/profiles/terrestrial/at/at1312\\_full.html](http://www.worldwildlife.org/wildworld/profiles/terrestrial/at/at1312_full.html)  
<http://www.meteo-reunion.com/>  
[http://fr.allmetsat.com/images/indien\\_ir.php](http://fr.allmetsat.com/images/indien_ir.php)  
<http://www.intellicast.com/>

---

## Dictionnaires, lexiques, encyclopédies.

ABINAL & MALZAC RR, *Dictionnaire Malgache-Français*, Imprimerie de la mission catholique, Tananarive, 1899.  
BEAUJARD Philippe, *Dictionnaire Malgache/Français, Dialecte Tañala, Sud-Est de Madagascar, avec recherches étymologiques*, l'Harmattan, Paris, 1998.  
BLANCHY Sophie, *Dictionnaire Mahorais/Français,Français/Mahorais*, l'Harmattan, Paris, 1996.  
DECARY R., *Lexique Français/Antandroy*, Mémoires de l'Académie de Madagascar, Fascicule VIII, Tananarive, 1928.  
EL FASI M. et HRBEK I., Directeur et co-directeur de *Histoire générale de l'Afrique, ( l'Afrique de VIIe au XIe siècle)*, tome III, U.N.E.S.C.O. / N.E.A. 1990.  
JENNINGS Lionel E., *The Concise Trilingual pocket dictionary, English/ Xhosa/ Afrikaans*, Da Donker publishers, 1998.  
LAFON Michel, SAADI Ali, ZAINA Djauharia Saïd, *Lexique Français/ Comoriens*, C.E.R.O.I & M.V.U.N.I, L'Harmattan, Paris, 1991.  
MOKHTAR G. Directeur, *Histoire générale de l'Afrique, ( l'Afrique ancienne)*, tome II, U.N.E.S.C.O. / N.E.A. 1990.  
RAJAONARIMANANA Narivelo, *Dictionnaire du malgache contemporain*, Editions Karthala, Paris, 1995.  
RAJAONARIMANANA Narivelo, FEE Sarah, *Dictionnaire Malgache dialectal/Français, dialecte Tandroy*, Langues & Mondes, L'Asiathèque, 1996.

---

## Documents cartographiques mis à contribution

### CARTE DE CANTINO.

CARTE datée de 1508, connue sous le nom de « EGERTON »

CARTE « DE LONDRES », non signée, attribuée à Pedro Reinel.

CARTE « DE MUNICH », non signée, attribuée à Pedro Reinel

CARTE ANONYME connue sous le nom de « anonyme de 1520 » ou « Kunstmann IV »

CARTE DE 1519 attribuée à Lopo Homem.

CARTE DES COULEES HISTORIQUES DU VOLCAN DE LA FOURNAISE à l'échelle 1/25000, accompagnée d'une notice explicative, Laurent STIELTJES, B.R.G.M., 1986.

CARTE GEOLOGIQUE DES COMORES à l'échelle 1/50000, 1993

CARTE GÉOLOGIQUE DE LA RÉUNION à l'échelle 1/100000, Ministère de l'Industrie, Paris 1967.

CARTE TOPOGRAPHIQUE DE LA RÉUNION à l'échelle 1/50000 I.G.N., Paris, 1957.

CARTE TOPOGRAPHIQUE DE LA RÉUNION à l'échelle 1/25000 I.G.N., Paris, 1984.

CARTES ET PLANS : F335, F336, F365, F376, G 411, *du fonds des Archives Départementales de La Réunion.*

CARTES du Portefeuille 218 Div. 2, pages 1, 2, 4, 6, 7, 8, 10, 10-1, 12, 12-1, 12-2, 13 *Département des cartes et plans;* Bibliothèque Nationale.

INTERNATIONAL INDIAN OCEAN EXPEDITION, *Geological-géophysical atlas of the Indian Ocean /*, Published in accordance with a decision of the Intergovernmental Oceanographic Commission, U.N.E.S.C.O., 1975.

## Table des illustrations

- Couverture : Mascareignes sur la carte de Cantino (dessin Roger Théodora)
- Page 65 : Cartes de Flacourt : 1- carte *P.F. 218. Div 2, 1 D.* Bibliothèque Nationale 2- Carte figurant dans l'*Histoire de la grande isle Madagascar*.
- Page 66 : Timbre portugais à l'effigie de João de Lisboa émis en 1993; Fragment de la carte anonyme connue sous le nom de *Kunstmann IV*, (copie conservée à la Bibliothèque Nationale de France, Rés.Ge.AA564)
- Page 67 : Dom Pedro Mascarenhas (extrait de *Les gouverneurs de La Réunion*).
- Page 68 : le Puits Arabe, (photo Roger Théodora)
- Page 189 : Fragment de la carte portugaise anonyme de 1508 sur lequel figure Madagascar (Ms Egerton N° 2803, British Museum)
- Page 190 : Tentative de reconstitution des conditions météorologiques qui furent à l'origine de l'arrivée involontaire de Peteira à La Réunion en 1504 ; Trajets « par l'extérieur de Madagascar » empruntés par les Portugais pour se rendre à Cochin et Goa et en revenir (dessins Roger Théodora).
- Page 191 : Feuille n° 7 de l'atlas conservé à la Réserve des Cartes et plans de la Bibliothèque Nationale, coté Rés. Ge FF 14411.
- Page 192 : Comparaison de cartes : Anonyme de 1508, Kunstmann IV, Carte de Munich, Carte de Londres, Carte de Lopo Homem (dessin et montage Roger Théodora).
- Page 289 : Lomatophyllum borbonicus et Lomatophyllum macrum (photos Roger Théodora).
- Pages 290 et 291 : Analyse de la partie de la carte de Cantino (1502) consacrée à Madagascar et aux Mascareignes (dessin Roger Théodora).
- Page 292 : Café moka, pointu de Bourbon et café maron (photos Roger Théodora).
- Page 318 : Pointe de la Table avant et après la coulée de 1776 (Roger Théodora).
- Pages 389, 390, 391 : Répartition des boutres et différents types de pirogues océaniennes dans l'Océan Indien et l'Océan Pacifique. Cartes établies à partir de données recueillies dans *Les boutres* de Clifford Hawkins et *Les pirogues océaniennes* de Jean Neyret S.M. (réalisation Roger Théodora).
- Page 392 : Carte des routes maritimes supposées dans l'Océan Indien avant l'arrivée des Européens (dessin Roger Théodora).
- Page 456 : Site de septembre 1983 reconstitué (dessin Roger Théodora).
- Page 457 : Carte synoptique des indices à prendre en compte pour une réflexion sur le passé préeuropéen des Mascareignes (photos, dessin et montage Roger Théodora).
- Page 458 : Tumulus de Saint-Leu (photo Roger Théodora) ; photo réalisée par Sulliman Issop lors de l'intervention archéologique des 30 septembre et 4 octobre 1983 à Saint-Pierre de La Réunion.
- Page 459 : Carte des abords du port de Saint-Pierre (dessin Roger Théodora).
- Page 460 : Akona, lakatoï, (dessins I.G1e6,1 et I.G1e9,3 de pirogues océaniennes t.1 de Jean NEYRET S.M avec l'autorisation de l'Association des Amis du Musée de la Marine) ; m'tepe, sambuk, caravelle (dessins Roger Théodora).

## Table des chapitres

Avant propos.....	9
Introduction .....	13
Première partie : De l'approche de l'histoire en terre coloniale.....	17
Chapitre I : De la littérature exotique à l'approche historique.....	19
<i>Le récit de Leguat ou l'amalgame.19 -Y eut-il seulement une authentique carte de Flacourt ? 22 -L'absence d'attitude critique des historiens.25 -Questionnement sur le passé préeuropéen de Bourbon. 26 -L'introduction de la canne et du café au cœur de la question.27 -Une conjoncture favorable.28 -Le début de la recherche historique moderne avec Maillard et Codine.29</i>	
Chapitre II : Enjeu colonial et connaissance de l'histoire.....	33
<i>Une subtile orientation du débat.33 -Des sources incontrôlables.34- En filigrane, les Mascareignes et l'enjeu géopolitique.35 -Une profusion suspecte de détails.35 -Justification de l'entreprise coloniale.36 -Vers la négation d'un passé préeuropéen des Mascareignes...37 -...Et le lancement du mythe de l'âge d'or européen.38 - Histoire et zistwar : le passé réinventé.39</i>	
Chapitre III : Le temps des polémiques .....	43
<i>Les empêcheurs de tourner en rond..43 -Garsault et l'Ancien Puits. 44 -Mise à contribution de la mémoire populaire.45 -Mauvaise présentation de l'information et de l'hypothèse.46 -Indissociable des polémiques sur ce « Puits Arabe »....49 -...L'identité d'une île de l'Océan Indien.50 -Préjudice causé à Garsault par la maladresse d'Hermann.53 -La contre-attaque de Barquissau.53</i>	
Chapitre IV : L'histoire entre l'esprit de recherche et la tentation obscurantiste .....	57
<i>A la rencontre des témoignages du passé avec Lougnon.57 -Attirer l'attention sur les documents inédits.59 -Visdelou Guimbeau ou la recherche mauricienne moderne.60 -Le retour des zistwar.61 -Quand la radio ouvre l'histoire aux non-lecteurs.63 -Renouveler la</i>	

## Tables

<i>perspective de la question de la découverte des Mascareignes.</i>	69
- <i>Position contradictoire de Toussaint.</i>	70
Chapitre V : Le temps du verrouillage idéologique.....	73
<i>Une île sous influence.</i> 73 - <i>La mise au pas de la recherche.</i> 78 - <i>Tels les muets du sérail...</i> 80 - <i>North Coombes : une bouffée d'oxygène.</i> 82 - <i>La démystification officielle du Puits Arabe.</i> 83	
Deuxième partie : Le temps des découvertes.....	87
Chapitre VI : Des berges du Tage au rivage de Calicut.....	89
<i>Un peuple continental face à l'océan.</i> 89 - <i>Si Dona Juana avait épousé Isaac.</i> 91 - <i>Si Don Henrique avait été moins opiniâtre.</i> 93 - <i>Une route presque entièrement reconnue.</i> 95 - <i>Un équipage compétent.</i> 96 - <i>Vasco de Gama, homme de confiance.</i> 97	
Chapitre VII : Une réalité politique complexe.....	99
<i>Des raisons anciennes.</i> 99 - <i>Un partage politique original de la société portugaise.</i> 100 - <i>Importance des ordres militaro-religieux.</i> 101 - <i>Dix ans après l'exploit de Bartolomeu Dias.</i> 103 - <i>Le pari du roi D.Manuel.</i> 104	
Chapitre VIII : L'incertaine descente de l'Atlantique.....	105
<i>Le temps passé sur l'océan : une préoccupation.</i> 105 - <i>Les incertitudes techniques.</i> 106 - <i>Un vol d'oiseaux signale une terre à l'ouest...</i> 108 -...trois ans avant la découverte du Brésil.109 - <i>Le jour où Vasco de Gama rata sa cible.</i> 110 - <i>Informations erronées et paramètres nouveaux.</i> 112	
Chapitre IX : En longeant la côte d'Afrique.....	115
<i>Les enseignements d'une rencontre.</i> 115 - <i>Les auteurs sérieux à l'épreuve du récit d'Alvaro Velho.</i> 117 - <i>Un test utile à l'organisation de voyages ultérieurs.</i> 117 - <i>A la recherche de relais sur la côte africaine.</i> 118 - <i>Des contraintes inévitables.</i> 119 - <i>Priorité aux épices... et au royaume du prêtre Jean.</i> 120	
Chapitre X : Ancien Monde contre Ancien Monde.....	123
<i>Un énorme quiproquo.</i> 123 - <i>Des réactions déroutantes.</i> 124 - <i>Des navires cousus, des aiguilles génoises...126 -...et des cartes marines !</i> 127 - <i>Les cadeaux portugais sont l'objet de sarcasmes.</i> 128	

-S'accrocher coûte que coûte au continent...129 -...Et marquer la région de son empreinte.130	
Chapitre XI : Conséquences du voyage de Gama.....133 <i>De la bulle inter cetera au traité de Tordesillas.133 -De Colomb le mystique à Vespucci l'opportuniste.134 -Une nouvelle étape de la course aux Indes.136 -Vasco de Gama à l'heure de la gloire.137 -La décision contestée de D.Manuel.138 -Rivalité des ordres.138 -Les conséquences du mariage de Vasco de Gama.139 -Vers l'épreuve de force.140</i>	
Chapitre XII : Diogo Dias, le Portugais errant.....143 <i>La ruée vers les épices commençait pour de bon.143 -Les deux objectifs de Cabral.144 -Le lourd tribut payé au passage du Cap.145 -Le jour de la Saint-Laurent Diogo Dias vit une terre.146 -De la légende imaginée par North Coombes...147 -...A l'errance d'un capitaine sur le Grand Océan.148</i>	
Chapitre XIII :Faits majeurs et événements insignifiants sur la route des Indes.....151 <i>Le coup d'éclat légitime et légal de Vasco de Gama.151 -Retombées de la deuxième expédition de Gama.152 -Quand les historiens perdent leurs repères.154 -Des dates, des voyages et des hommes.156 -Un toponyme à associer à une date logique.157 - Analyses intéressantes de Kammerer et North Coombes.158</i>	
Chapitre XIV : L'odyssée incongrue de Peteira .....161 <i>Une fois de plus, la tempête fit rage au Cap.161 -A la différence de Diogo Dias,Peteira fut entraîné vers l'est.164 -Faire de l'ouest pour atteindre Mozambique.165 -L'île à l'identité controversée n'était pas Sainte Marie.166 -S'aider des récits d'autres navigateurs pour comprendre.167 -La découverte de Peteira, un événement marginal.170 -Seuls les pilotes...172</i>	
Troisième partie : De la place des îles sur la route portugaise des Indes .....175	
Chapitre XV : Le temps des choix..... 177 <i>Crise politique en Espagne et politique ultramarine portugaise.177 -De Almeida ou la tentation du pouvoir.179 -Un certain Fernão Magalhães.180 -Confirmation de l'importance stratégique de</i>	

## Tables

<i>Mozambique.</i> 181 - <i>Deuxième arrivée imprévue à l'île de São Lourenço.</i> 181 - <i>Le choix tactique fait par D. Manuel.</i> 184 - <i>L'ombre des ordres militaro-religieux.</i> 185 - <i>La tactique de Tristão da Cunha.</i> 186 - <i>Une tempête aux conséquences curieuses.</i> 188 - <i>La mystérieuse aventure de Gomes d'Abreu.</i> 194 - <i>La lettre d'Albuquerque.</i> 197 - <i>Egerton ou l'initiation à la lecture des portulans du XVIe siècle.</i> 200	
Chapitre XVI : Le temps des ruptures.....	203
<i>Partie de bras de fer à des milliers de lieues de Lisbonne.</i> 203	
- <i>De Albuquerque doit suivre da Cunha.</i> 206 - <i>Tristão da Cunha reconnaît le nord-ouest de São Lourenço, razzie et massacre.</i> 208	
- <i>La mésaventure des oubliés de Matitanana.</i> 210 - <i>Le pilote d'Abreu quitte São Lourenço.</i> 212 - <i>Rupture définitive entre Vasco de Gama et Manuel.</i> 214 - <i>Une île ayant une longueur d'un million de pas.</i> 216	
Chapitre XVII : Vers la marginalisation des Mascareignes.....	219
<i>Les objectifs de D. Manuel et les instructions du régiment.</i> 219 - <i>Un séjour à São Lourenço agrémenté de contacts instructifs...</i> 221	
-... <i>Mais sans grand intérêt pour Lisbonne.</i> 222 - <i>Quid de la reconnaissance des Mascareignes?</i> 223 - <i>La politique ultramarine portugaise à l'épreuve des ambitions personnelles.</i> 227 - <i>Un certain João Serrão, ancien capitaine de Vasco de Gama et futur compagnon de Magellan.</i> 228 - <i>Serrão perdit-il son temps à São Lourenço ?</i> 233	
Chapitre XVIII : Les Portugais et les Mascareignes, part de réalité et part de légende.....	235
<i>Des îles, oui.... mais à épices!</i> 235 - <i>Les Mascareignes , des îles à l'écart de la route des épices.</i> 236 - <i>Fable des cabris laissés par Mascarenhas à Santa Apelonya.</i> 239 - <i>Ces îles jamais abordées par leurs prétendus découvreurs.</i> 240 - <i>La fuite des compétences portugaises vers l'Espagne.</i> 241 - <i>Les îles à épices un peu plus favorisées par l'exploit de Magellan.</i> 245 - <i>Des toponymes opportuns.</i> 246	
Chapitre XIX : A la rencontre de João de Lisboa.....	249
<i>Une île fantôme.</i> 249 - <i>Un nom énigmatique sur un portulan anonyme.</i> 251 - <i>Une figure importante de l'aventure maritime portugaise.</i> 252 - <i>Une biographie brouillée par suite d'homonymie.</i> 253 - <i>Une contribution incontestable à la navigation de son temps.</i> 256 - <i>Un témoin et acteur privilégié de l'aventure</i>	

*portugaise dans l'Océan Indien.*257 -*Mission d'exploration dans l'Atlantique sud.*260 -*Joao de Lisboa, ilhas masca remhas et Pero Mascarenhas.*261

Chapitre XX : L'imbroglio des portulans .....	263
<i>la notoriété des spécialistes, obstacle à la critique de leurs conclusions.</i> 263 - <i>Trouver une explication logique aux incohérences apparentes.</i> 265 - <i>Connaître le contexte et faire appel à la logique.</i> 266 - <i>Se méfier du vrai-faux portulan.</i> 267 - <i>Tenir compte du contexte linguistique.</i> 268 - <i>Le portulan : un document à usage professionnel.</i> 269 - <i>Les limites de l'identification du style d'un maître des cartes.</i> 270 - <i>Sur quels critères s'appuyer pour dater une carte anonyme?</i> 271 - <i>Le test du tracé et le contexte historique.</i> 272 - <i>Analyse des cartes en fonction du contexte de l'Océan Indien.</i> 273 - <i>Une hypothèse sur le parcours de Kunstmann IV.</i> 274 - <i>Lisbonne, Séville et la sarabande des toponymes.</i> 275	
Quatrième partie :Un faisceau d'indices sur le passé préeuropéen des Mascareignes.....	279
Chapitre XXI : Comme un enfant curieux, j'avais poussé une porte mystérieuse.....	281
<i>La carte de Cantino, une clé pour la période préeuropéenne.</i> 281 - <i>La logique déroutante de Toussaint.</i> 283 - <i>L'effondrement d'une idée reçue.</i> 286 - <i>Il s'agissait de « masca remhas » et non de « mascareinhas».</i> 287 - <i>Au sud et à l'est de Madagascar, les îles al-Wāghil.</i> 294 - <i>Les Malgaches connaissaient les Mascareignes.</i> 296	
ChapitreXXII : L'Ancien Puits, témoin grossièrement récusé.....	299
<i>Un rapport introuvable à La Réunion.</i> 299 - <i>Mission encadrée sous les tropiques.</i> 300 - <i>Visite bâclée.</i> 301 - <i>Un cumul d'erreurs.</i> 303 - <i>Un document exploité à des fins obscurantistes.</i> 305 - <i>A la rencontre de l'Ancien Puits : un repérage délicat.</i> 306 - <i>Une classification nécessaire.</i> 308 - <i>Quatre puits intéressants dont trois étaient datés.</i> 309 - <i>L'Ancien Puits ou Puits Arabe.</i> 312 - <i>Légende « du puits » et non légende « des puits».</i> 314 - <i>En interrogeant l'histoire du quartier.</i> 315 - <i>Méthode classique de prospection inapplicable.</i> 319	
Chapitre XXIII : Vers une approche nouvelle de la question.....	321
<i>Eviter le piège des spéculations ambiguës et réductrices de la question.</i> 321 - <i>La tradition de collecte des eaux souterraines.</i> 322	

## Tables

-*La piste sans issue des vestiges de poterie.*324 -*Une technique de creusement éprouvée.*325 -*La piste des emprunts de savoir faire.*327 -*Antoine Thaureau et la piste de l'aloès.*328 -*A la recherche du mazanbron médicinal.*333 -*Des routes maritimes non prises en compte.*333 -*Des produits très prisés : les bois précieux et l'ambre gris.*335

Chapitre XXIV : De l'introduction de plantes et d'animaux aux Mascareignes.....	339
<i>L'étrange comportement des scientifiques.</i> 339 - <i>Warwyck, les coquiers et les coquos.</i> 342 - <i>Citrons galets, bigarades, vangassayes et la piste des pratiques culturelles.</i> 344 - <i>Une autre zone de goût située plus au sud.</i> 349 - <i>La canne aussi poussait en abondance à l'état sauvage.</i> 351 - <i>Le pointu de Bourbon, café découvert dans les forêts de l'île.</i> 355 - <i>Qui a pu introduire les cabris à La Réunion?</i> 362 - <i>Comment les singes sont-ils arrivés à Maurice ?</i> 364	
Cinquième partie : Les Mascareignes et l'histoire préeuropéenne de l'Océan Indien .....	367
Chapitre XXV : Les îles étaient bien connues et fréquentées.....	369
<i>Toussaint et la route arabe des Mascareignes.</i> 369 - <i>Sources arabes et chinoises, littérature et historiens modernes.</i> 370 - <i>Une argumentation récursive.</i> 371 - <i>Et si la cohérence des chercheurs occultait des a priori fragiles?</i> 374 - <i>La Réunion était fréquentée au XIe siècle.</i> 377 - <i>Lecture scrupuleuse des lettrés et logique des marins.</i> 378 - <i>Mêmes conditions, mêmes routes et mêmes performances.</i> 382 - <i>Questions suscitées par l'aventure des chasseurs de baleines.</i> 384	
Chapitre XXVI : La traversée de l'Océan Indien d'est en ouest.....	387
<i>Du naufrage de la jonque de Java au XVIe siècle...</i> 387 -... <i>Au Péripole de la mer Erythrée.</i> 388 - <i>Le m'tepe ou la rencontre de trois mondes.</i> 394 - <i>Poids de l'idéologie et altération de l'objectivité et du sens de l'observation.</i> 397 - <i>Deux événements décisifs : l'expérience du Sarimanok et celle de Mau Pialug.</i> 399 - <i>Une remise en cause des hypothèses officielles.</i> 401 - <i>Une hiérarchisation des civilisations préjudiciable à la recherche historique.</i> 403 - <i>Et si la grande navigation était née au bout du monde?</i> 405 - <i>Entre le mythe de la terre première et l'omniprésence de la mer.</i> 409	

Chapitre XXVII : Les Vezo, des hommes au passé mystérieux .....	411
<i>Le mystère de la présence des Vezo sur la côte sud-ouest de Madagascar.</i>	411
<i>-Oui ! D'où venaient vraiment les Vezo ?</i>	415
<i>-La fascination de Boro Budur et l'interprétation erronée des affinités de la pirogue vezo.</i>	418
<i>-Le terme laka désignant la pirogue vient-il vraiment de Kalimantan ?</i>	422
Chapitre XXVIII :Du golfe de Papouasie au sud de Madagascar et de l'Afrique.....	427
<i>La traversée en droite ligne : la route la plus ancienne.</i>	427
<i>-Mélanésiens, populations du sud de Madagascar et de l'Afrique et passerelles linguistiques.</i>	431
<i>-Aspects techniques de la traversée.</i>	436
<i>-La surprenante route du retour vers le golfe de Papouasie.</i>	438
<i>-Lardil et Kaurna Warra ou le passé remué.</i>	441
<i>-Une datation est-elle possible ?</i>	444
Chapitre XXIX : Des chercheurs s'intéresseront-ils un jour à ce point d'histoire? .....	447
<i>Traces effacées, sites banalisés et compromis : trente ans de déni archéologique.</i>	447
<i>-La folklorisation de l'histoire de La Réunion : un vice rédhibitoire.</i>	455
<i>-La précieuse contribution des journalistes.</i>	464
<i>-Sans la collaboration d'historiens compétents et motivés l'archéologie est inféconde.</i>	465
<i>-Sans conscience historique, les lois restent inefficaces.</i>	468
Conclusion.....	471
Annexes .....	473
Sources et bibliographie.....	488
Table des illustrations.....	503
Table des chapitres .....	504

## REMERCIEMENTS

Au moment de mettre un terme à ce travail, je tiens à remercier tous ceux qui ont contribué à un titre ou un autre à sa réalisation ainsi que tous ceux qui m'ont accueilli et facilité mes recherches :

à la Bibliothèque du Museum d'Histoire Naturelle de Paris, à la Bibliothèque Sainte-Geneviève, à la Bibliothèque de l'I.N.A.L.C.O., à la Bibliothèque Départementale de la Réunion, à la section Océan Indien de la Bibliothèque Universitaire de la Réunion, à la Bibliothèque Nationale de France (en particulier Mme Madeleine Barnoud du Département des cartes et plans),

au British Museum, aux Archives Nationales de France, aux Archives de Maurice, aux Archives Départementales de la Réunion (le personnel en poste entre 1980 et 1997, en particulier Mmes Jocelyne Aubras, Suzy Bachaud, Marie-Claude Buxdorf, Huguette Clain, Clotilde Laisné et MM. Philippe Bénard, Benoit Jullien, Urbain Lartin, Sydney Laverdure), au Musée Léon Dierx (en particulier Mme Sophie Blecon),

au B.R.G.M. de la Réunion, à la Maison du volcan,

à Saint-Pierre, Mme Mylène Carniama et M. Cassim Moullan du personnel communal, M. Bruno Davidsen, ancien directeur du port et M. Sulliman Issop journaliste au JIR qui a mis à ma disposition ses archives photographiques,

au G.R.A.H.T.E.R., MM. Marc et Eric Kichenapanaïdou qui m'ont permis de consulter les archives de l'association, à l'A.P.N., MM. Raymond Lucas et Marc Rivière dont les commentaires techniques sur le café et le mazanbron m'ont été d'une aide précieuse, au M.R.I.C.R., Mr Mickaël Crochet qui a accepté la délicate tâche de faire une relecture rigoureuse de mon travail.

Je remercie également ceux qui ont accepté de répondre à mes courriers :

Mme Dominique Caubet qui a accepté de traduire des toponymes écrits en arabe, Mme Michèle Monnier de la Sous-direction de l'Archéologie au Ministère de la Culture, l'Association des Amis du Musée de la Marine (en particulier Monsieur Jacques Vidieu), M. l'Ambassadeur de France à Mascate, l'Australian Institute of Aboriginal and Torres Strait Islander Studies, M. Bert Remijsen de l'Université d'Edinburgh, M. Philippe La Housse De La Louvière et Mme Vijaya Teelock de l'île Maurice.

J'ai été très sensible à l'intérêt que M. Christian Vittori a montré pour mon travail qu'il a choisi de porter à la connaissance du grand public.

Je ne saurais oublier ma famille pour son soutien moral et logistique, mes connaissances ni les anonymes dont les réflexions, les pratiques ont alimenté mon regard critique sur certains aspects de la question.

De tous ceux que j'ai rencontrés dans cette aventure, certains ne sont plus de ce monde. J'ai une pensée particulièrement reconnaissante pour M. Paul Ottino qui, en me donnant accès à sa bibliothèque, m'a ouvert des horizons sans lesquels mon travail se serait réduit à une banale compilation.

À tous merci.

